VICOMTE PONSON DU TERRAIL

Histoire D'une Maîtresse Morte – L'héroïne D'une Nuit – La Corse Et Ses Bandits – Le Capitaine Max – Le Page De Napoléon – Le Page Du Roi Réné – Le Lion De Venise – Les Oranges De La Marquise – Chez Mon Grand-père – La Dragonne Du Chevalier – La Pupille De Henri IV – La Fée De Noël – Les Folies D'une Chanoinesse – La Clef Du Jardin – Le Trésor Mystérieux – À Trente Ans – Le Vase De Chine – Le Rêve D'or (Souvenir De Heidelberg) – Le Quatrain Du Vicomte – Les Mémoires De Giselle – Une Légende Fatale – Une Passion Romanesque – Le comte Ortoli (Histoire de bandit) – Un conte arabe – Le revenant.

Histoire d'une Maîtresse Morte

et autres nouvelles

Pierre Alexis de Ponson du Terrail

Histoire D'une Maîtresse Morte
et autres nouvelles

Table

HISTOIRE D'UNE MAÎTRESSE MORTE

A MONSIEUR LE DOCTEUR JOCHER

A vous, mon bon et excellent ami, à vous, l'homme de science et de dévouement, qui avez si longtemps lutté t n'avez été vaincu que parce que le mal était sans remède, et que les vues de la Providence sont impénétrables, la dédicace de cette simple et triste histoire, dont, vous le savez bien, les moindres détails sont si vrais.

Chapitre I

Il y a de cela un peu moins de deux ans.

L'hiver allait finir, le soleil d'avril pénétrait dans ma chambre, et j'étais au coin du feu, la fenêtre ouverte.

L'œil fixé sur la braise de mon foyer, je rêvais aux chaudes contrées, au ciel d'Orient, à je ne sais quel voyage lointain.

Mon ami Stéphen entra.

Mon esprit était porté au silence en ce moment ; je tendis la main à Stéphen, lui indiquant un siège et l'invitant, d'un geste, à me laisser continuer mon rêve.

Stéphen s'assit, prit un cigare sur la cheminée, et, comme moi, demeura silencieux pendant quelques minutes.

— Mon ami, me dit-il enfin, sais-tu ce que je viens te demander ? Voici la belle saison, tu vas bientôt aller à Cravant, emmène-moi ; j'ai un livre à écrire, et l'ombre de tes tilleuls m'attire.

— Mon cher Stéphen, lui répondis-je, tu peux partir dès demain si tu veux, je vais prévenir le jardinier ; tu t'installeras dans la maison et tu pourras faire ton livre en autant de volumes qu'il te plaira ; mais moi je n'irai pas à Cravant.

— Pourquoi donc ?

— Je ne sais ; mais je suis rongé de ce mal bizarre que nous nommons l'ennui et les Anglais le spleen. Ma maison, que tu aimes, est

trop grande pour moi : j'ai renoncé à faire le tour du jardin, bien qu'il n'ait guère plus d'un arpent, et les murs de la salle à manger me paraissent s'éloigner comme un décor de théâtre qu'on change à vue, chaque fois que je me mets à table devant mon couvert solitaire. J'irai à Cravant pour chasser, en septembre, pas avant !

Stéphen sourit.

— Marie-toi, me dit-il, c'est la solitude qui te pèse.

— Oh ! pas encore, je n'ai guère que vingt-sept ans, et je veux aimer la femme que j'épouserai. Comprends-tu ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, la femme que je veux et dois aimer ne s'est pas encore trouvée sur mon chemin ; et je suis un peu de l'école de ceux qui attendent le bonheur et ne le vont pas chercher.

— Soit, murmura Stéphen ; cependant, mon ami, tu me parais un peu trop mélancolique aujourd'hui. Je t'emmène dîner chez ma mère. Puis, ce soir, nous irons jouer au whist et peut-être bien au baccarat, chez une femme charmante, dans le salon de laquelle tu verras des hommes de sport et de turf, des gens de Bourse et de finance, çà et là, peut-être, un garçon d'esprit.

— Quelle est cette femme ?

— Je ne sais pas le nom qu'elle a, mais je te dirai le nom qu'elle porte. Elle se fait appeler madame de G…, du nom de je ne sais quel fils de famille dont elle grignote l'héritage.

Je suivis Stéphen, j'allai dîner chez sa mère, et, vers dix heures, nous arrivâmes rue Tronchet, dans un appartement plus luxueux qu'élégant, où une vingtaine de jeunes gens et quelques femmes du monde interlope, jolies pour la plupart, entouraient le tapis vert d'une table de baccarat.

Stéphen me présenta, on m'offrit une place à côté du banquier, et mon regard fut presque aussitôt attiré et pour ainsi dire fasciné par un visage de femme d'une beauté étrange, mélancolique, presque fatale.

C'était une enfant qui n'avait pas vingt ans encore et qui jouait cependant avec le fiévreux sang-froid d'une pécheresse endurcie.

Elle avait un monceau d'or devant elle, tenait tous les bancos, gagnait avec indifférence, perdait avec dédain.

— Fernande ! lui dit tout à coup une jeune femme que je sus, depuis, être sa sœur ; Fernande, mon enfant, *étouffe* un peu de ce

magot ; la chance va tourner.

Elle haussa les épaules et répondit d'une voix dont le timbre navré me frappa :

— Pourquoi ? Quand je gagne, je me demande à quoi l'or peut servir ; lorsque je perds je le trouve plus inutile encore.

— Bon ! s'écria en riant un des joueurs, voici Fernande qui va nous recommencer sa théorie de poitrinaire et nous répéter qu'elle ne tient ni à la vie, ni à l'amour, ni à l'or…

— Ni à rien, acheva Fernande avec un calme qui m'épouvanta.

Et comme, en cet instant, le banquier étalait cent louis devant lui, disant à la galerie : « Qui veut tenir ? » Fernande poussa du bout de ses doigts roses l'argent qui constituait son gain.

— Allez ! dit-elle en prenant la carte, je fais le banco.

Elle perdit, se leva sans la moindre émotion, et passa dans une pièce voisine où elle se laissa tomber sur un canapé.

— Étrange créature ! murmura un de mes voisins, elle n'aime personne, elle n'a jamais aimé, et n'est préoccupée que d'une seule pensée : c'est qu'elle doit mourir très jeune…

Était-ce le joli visage de Fernande qui me séduisait, étaient-ce les paroles que j'entendais qui me poussaient à la suivre ?

Je ne sais, mais quelques minutes plus tard j'étais auprès d'elle, dans ce petit boudoir où elle s'était réfugiée, et je la regardais silencieusement.

Elle était de taille moyenne, svelte, fluette, avec de petits pieds et des mains d'enfant, un large front bombé, intelligent ; de grands yeux noirs toujours tristes, même quand elle souriait ; une petite bouche charmante lorsque ce dédain profond de la vie qui était en elle ne retroussait point ses lèvres.

— Pourquoi me regardez-vous donc ainsi ? me demanda-t-elle.

Sa voix était triste, mais elle n'avait plus cette accentuation sourdement railleuse de tout à l'heure.

J'eus la banalité de répondre :

— Je vous regarde parce que je vous trouve belle !

— Ah ! monsieur, fit-elle avec un sourire et un ton de reproche, voilà que vous me dites cette niaiserie éternelle que chacun me répète.

Je m'assis près d'elle, et, lui prenant la main.

— Pardonnez-moi, lui dis-je, je vous regarde parce qu'il y a en vous je ne sais quoi qui m'attire ; je vous ai suivie parce que je voudrais savoir…

Elle m'arrêta d'un geste.

— Vous voulez savoir, me dit-elle, pourquoi je suis triste au milieu de ces gens qui rient et qui chantent, pourquoi je songe à mourir quand tout le monde autour de moi s'efforce de vivre gaiement ? Eh bien, je vais vous le dire. Qui sait, peut-être un jour écrirez-vous mon histoire…

Et Fernande, laissant sa main dans la mienne, ajouta :

— Je veux mourir parce que je ne suis pas née pour vivre au milieu du monde où je suis ; parce que je suis venue à quinze ans de ma province, orpheline, presque sans argent, avec l'intention de faire comme avait fait ma sœur, disait-on dans notre pays, – c'est-à-dire travailler honnêtement en attendant un mari.

On m'avait trompée.

En descendant de la diligence, je vis une belle dame en équipage qui venait me chercher. Les plumes de son chapeau, la livrée de ses deux laquais, tout cela m'éblouit et me fascina.

Cette belle dame, c'était ma sœur. Maintenant vous devinez, n'est-ce pas ?

— Quel âge avez-vous ? lui demandai-je.

— Dix-neuf ans bientôt. J'ai encore deux ans à vivre, environ.

Elle me disait cela avec plus d'indifférence que de tristesse.

— Vous êtes folle, mon enfant, répondis-je ; on ne meurt pas quand on est jeune, belle, intelligente…

Elle secoua la tête.

— Tenez, me dit-elle, j'ai fait la nuit dernière un rêve singulier. J'étais loin de Paris, en province, dans une petite maison à moi, avec un homme qui m'aimait et que j'aimais ; il me semblait que mon passé était une hallucination, que ce monde de fous et de gens corrompus qui m'entoure, je ne l'avais jamais vu, jamais connu… J'étais vertueuse et sage, j'étais la femme de province qui porte des secours aux malheureux, du bouillon aux malades, qui s'agenouille le dimanche devant le modeste autel d'une église de village ; et je me voyais entourée de gens qui m'aimaient et me respectaient.

— Ah ! lui dis-je, éprouvant une certaine émotion, vous avez rêvé cela !…

— Oui, me dit-elle, et je me suis réveillée portant la main à ma poitrine où j'éprouvais une violente douleur, et j'ai bien vu que c'était un rêve… un rêve qui ne pouvait plus se réaliser pour moi.

Et, ajouta-t-elle plus bas et d'une voix brisée, c'est pour cela que je suis venue jouer ce soir. Il faut bien tuer le temps en attendant la mort…

On jouait toujours dans le salon voisin, nous étions toujours seuls dans le boudoir…

— Voyez-vous, monsieur, reprit Fernande, la vertu seule donne le droit de vivre. Je n'ai jamais menti et j'entends mentir autour de moi : on me demande de l'amour, et je n'avais au fond du cœur qu'une bonne et vive affection pour l'homme qui se serait trouvé sur mon chemin assez tôt pour m'empêcher de glisser ; qui se serait montré assez bon pour m'aimer, assez loyal pour m'offrir sa main, assez généreux pour me permettre de me dévouer à lui corps et âme, d'être la compagne de ses joies et de ses douleurs, de le conseiller dans la vie, de placer en lui mon orgueil…

Elle s'interrompit, eut un rire nerveux et s'écria :

— Cet homme n'est point venu ! je ne l'ai pas rencontré, et c'est pour cela que je veux mourir !

— Mais, lui dis-je, il peut venir encore…

— Oh ! non, fit-elle, il est trop tard… Je n'ai plus rien à lui donner, du reste, et voici trois ans que je me tue lentement et sans relâche. Tenez, regardez-moi, voyez comme je suis frêle et délicate, un souffle de vent me courbe ; et cependant je joue et je soupe chaque nuit, je bois des flots de champagne, je danse souvent jusqu'au jour, et je rentre chez moi, brisée, étourdie, la tête pleine de larmes et l'œil sec ; puis je tombe en une sorte de prostration pendant laquelle je continue mon beau petit rêve de vertu et de vie paisible, avec l'espoir que le mal ira vite, et que Dieu me reprendra bientôt.

Je ne sais pas ce que Fernande me dit encore, je ne sais pas ce qui se passa en moi lorsque je l'eus quittée, mais le lendemain vers midi je me présentai chez elle, et comme la femme de chambre ne voulait pas me laisser entrer, je donnai ma carte.

J'entendis sa voix dans le petit salon capitonné en damas jaune où elle se tenait :

— Ah ! disait-elle, fais entrer, Mariette ; c'est déjà un vieil ami…

Fernande était pelotonnée comme une jolie chatte dans sa chauffeuse ; mais elle était encore plus pâle que la veille, et un léger

cercle de bistre entourait ses yeux.

Elle me tendit la main en souriant.

— Je vous attendais, me dit-elle. J'ai rêvé que vous viendriez… Vous ne savez pas que j'ai une organisation si frêle, que je suis presque somnambule… Je rêve vrai souvent excepté pour cette maison des champs, que je n'aurai jamais.

— Vous vous trompez, Fernande.

Elle me regarda étonnée, et je repris sa main dans la mienne, comme la veille.

— Écoutez, mon enfant, lui dis-je, si vous rencontriez enfin cet homme que vous rêvez, le suivriez-vous ? Si cet homme venait et vous disait : « Je ne sais pas, je ne veux pas savoir ce que vous avez souffert depuis le jour où vous êtes venue à Paris ; mais j'ai lu dans votre regard que la corruption du monde avait laissé votre cœur intact ; mais j'ai compris au son de votre voix que vous pouviez être cette femme intelligente, énergique et bonne qui s'attache à la vie d'un artiste et la partage ; cet ange qui penche un front calme vers lui pendant ses nuits de travail, qui lui serre la main aux heures douloureuses où les envieux triomphent, et qui lui dit sans cesse en souriant : Marche, ami, marche toujours… je suis là ! »

— Ah ! s'écria Fernande en m'interrompant, il aurait deviné, cet homme… Mais, hélas ! il n'existe pas…

— Vous vous trompez encore, Fernande.

Et, portant une de ses mains à mes lèvres :

— Écoutez, continuai-je, je ne suis pas riche, mais je vis largement de mon travail, et je possède dans le pli d'un vallon, au bord d'une rivière, à deux pas d'un joli village, cette petite maison de province que vous avez vue en rêve. Voulez-vous quitter cet appartement, vendre ou donner tout ce que vous possédez, abandonner ce luxe impur qui vous entoure, voulez-vous remettre la robe que vous aviez le jour où vous vîntes de votre pays ?…

— Et vous m'emmènerez ?

— Ce soir, à neuf heures, nous aurons quitté Paris.

Elle me regarda bien longtemps avant de me répondre.

— Mais mon ami, me dit-elle enfin, je vous ai dit hier que je mourrais bientôt… et vous n'y pensez pas de vouloir aimer une femme qui fera un jour un cercueil de votre maison.

— Ah ! rassurez-vous, Fernande, lui dis-je ; mon amour sera plus

fort que le mal, si avancé qu'il puisse être… Je vous guérirai !

Elle inclina sa jolie tête avec plus de rêverie que de tristesse.

— On m'a déjà dit cela bien souvent, qu'un homme qui vous aime peut quelquefois vous empêcher de mourir… mais…

Elle appuya de nouveau la main sur sa poitrine, et je la vis pâlir…

— Non, non, dit-elle, il est trop tard… partez !… Oubliez-moi, si déjà vous m'aimez… Il ne faut pas aimer ceux qui doivent mourir.

Je me mis à genoux, tenant toujours ses deux mains.

— Mon enfant, m'écriai-je, je vous en supplie, ne me refusez pas… Je veux être votre médecin, votre ami, votre père… et je sens bien que je serai, si jamais vous m'aimez, l'homme le plus heureux du monde.

Elle se laissa persuader, et le lendemain j'écrivais à Stéphen :

« Ne viens pas, mon ami, nous serons bientôt deux à Cravant, et je n'ai plus le spleen. »

Chapitre II

Nous arrivâmes à Cravant le matin, vers quatre heures.

Les oiseaux commençaient à chanter dans le jardin ; les collines qui environnent ma maison étaient baignées d'une brume indécise, l'aube naissait à l'horizon.

Fernande s'arrêta dans la cour ; elle s'assit sur un petit banc au bas du perron, contempla mes grands arbres, passa la main sur son front et murmura :

— Oh ! mais je fais un rêve !

Le voyage, ce voyage de huit heures, avait été pour elle un perpétuel enchantement.

Nous avions suivi les boulevards étincelants de lumière, nous avions couru pendant cinq heures sur la voie ferrée, par un clair de lune éblouissant : elle, me racontant son enfance heureuse et calme, moi, la regardant sourire et l'écoutant parler.

Le train s'était arrêté à Auxerre ; la gare, située hors la ville, était déserte. Une diligence attendait à l'embarcadère. Auprès de la diligence, Fernande aperçut un phaéton, un joli cheval demi-sang et

un domestique en livrée.

Elle crut d'abord à une place de coupé dans la diligence, et, lorsque je l'invitai à monter dans le phaéton, elle me regarda d'un air incrédule :

— Est-ce donc possible ? me dit-elle.

— Fernande, mon enfant, lui dis-je, ma jument vous attend pour être sa marraine. Comment rappellerons-nous ?

— *Espérance,* me répondit-elle.

Je rendis la main à Espérance qui fila comme un rêve.

La lune brillait toujours au ciel, baignant de sa clarté mélancolique les bords de ma chère Yonne et les vignes des coteaux voisins.

Pendant un trajet d'une heure, à chaque maison, à chaque cabane qu'elle voyait sur la route, l'enfant me regardait et disait :

— Est-ce Cravant, mon ami ?

— Non, répondais-je ; un peu plus loin…

Enfin nous passâmes sur un pont, nous traversâmes un petit boulevard planté de tilleuls, qui ceignait un vieux village entouré de vieux remparts, puis Espérance s'arrêta devant une porte qui s'ouvrit aussitôt.

Et Fernande s'était assise sur un banc, dans la cour, et elle regardait le jardin, les vieux arbres, aspirait avec délices les senteurs de mes lilas et de mes églantiers, et elle n'était point encore entrée dans la maison qu'elle s'écriait :

— Ah ! maintenant, mon Dieu, je ne veux plus mourir ! La maison est grande, trop grande, hélas ! à présent…

J'avais arrangé une jolie petite chambre d'ami, à l'époque où je n'avais qu'un ami.

C'était simple et frais.

La fenêtre ouvrait sur la rivière, un ruisseau murmurait au bas.

Ce fut là que je conduisis Fernande.

— Vous devez être fatiguée, mon enfant, lui dis-je, et bien qu'il soit jour, bonne nuit.

Je lui mis un baiser au front, – un baiser de père, – et je descendis dans ma chambre.

Ma chambre, si vaste jadis, me parut petite, charmante,

parfumée…

Le bonheur était en haut.

A midi, Fernande descendit. Je fumais mon cigare dans le jardin, assis sous un petit berceau de charmes où, depuis, nous déjeunions souvent en été.

Elle s'approcha sur la pointe du pied, posa sa petite main sur mon épaule et me dit :

— Voulez-vous venir déjeuner, mon ami ? La cuisinière, le croiriez-vous ? m'a demandé des ordres, et je lui ai ordonné… des œufs à la coque. Savez-vous bien qu'il a fallu les acheter ? Au ! je veux des poules, et une vache… et…

— Et quoi encore ? demandai-je en souriant.

— Et oublier Paris, me dit-elle.

§

Pendant quinze jours, nous courûmes les environs en voiture, visitant tous les jolis sites de ma Bourgogne aimée.

Souvent elle me disait avec un sourire malin :

— Vous êtes un enchanteur, ami ; vous allez bientôt lever votre baguette et tout s'écroulera. Votre maison est un château en Espagne.

Et chaque jour je la conduisais dans sa petite chambre, lui laissant un baiser sur le front.

Enfin un soir, un soir de printemps embaumé où tout parlait d'amour : la brise dans les feuilles et la fauvette dans le buisson, – un soir, j'osai lui prendre les deux mains, et je vis briller une larme de bonheur dans ses yeux. Et elle se jeta à mon cou, murmurant :

— Ah ! tu es bon… et je t'aime !…

Chapitre III

Près de deux années ont passé ainsi. Ces deux années ont été un rêve.

Vous savez ce qu'est la province, avec ses mœurs austères, ses préjugés, parfois sa défiance de tout ce qui vient de Paris.

Pendant quelque temps, cette belle enfant blanche et pâle, au regard triste, au sourire charmant, qui passait en voiture ou se

promenait à pied appuyée sur mon bras, par les sentiers perdus et les prés verts, fut comme un objet d'ombrageuse curiosité.

Plus d'une douairière édentée jeta les hauts cris, plus d'un gentillâtre mésallié me lança l'anathème.

Fernande souriait et me disait :

— Ils ont raison… Ne leur en veux pas… N'as-tu pas mon amour pour te consoler ?…

Et je souriais à mon tour.

Et puis, ce cher pays où maintenant elle repose vaut mieux qu'il n'en a l'air. Il se défie d'abord, puis il se familiarise… puis il comprend bien des choses…

Elle était si modeste et si chaste, elle saluait le curé de la paroisse avec tant d'humilité et de respect, elle donnait aux pauvres avec tant de joie, elle s'informait des malades avec tant de sollicitude, que la *quarantaine* fut levée peu à peu.

Un jour, la femme de mon jardinier mit au monde un gros garçon et supplia Fernande d'être sa marraine.

Le jardinier était d'un pays voisin, un village dont l'église est isolée du pays et qui se nomme Pré-Gilbert.

Avec un tact exquis elle voulut que le baptême se fît là, le soir, au coucher du soleil.

Le curé vint, défiant lui aussi ; mais elle répondit si bien aux prières, elle tint l'enfant dans ses bras avec une si grande ferveur, elle rougit si pudiquement en écrivant son nom, qui n'était pas le mien, sur le registre des fonts baptismaux, que le bon prêtre de campagne fut touché.

Ce fut en tremblant que j'osai l'inviter à déjeuner pour le jeudi suivant.

Ce fut en souriant qu'il accepta.

Le jeudi, le hasard laissa l'abbé en tête à tête avec Fernande pendant quelques minutes.

Que lui dit-elle ? je ne sais, mais quand je le reconduisis à son presbytère, marchant côte à côte avec lui sur le bord du canal, il me dit avec une certaine émotion :

— Où donc avez-vous rencontré cette jeune fille et pourquoi n'en faites-vous pas votre femme ?

Je lui serrai silencieusement la main et je pensai à ma mère.

Chapitre IV

La bise de novembre vint jaunir les feuilles des arbres.

— Mon enfant, dis-je à Fernande, voici bientôt l'hiver, il fait froid… Si nous retournions à Paris ?

Ce mot de Paris lui donna le frisson et la fit pâlir.

— Ne sommes-nous pas bien ici ? me dit-elle. Il fait si chaud dans ce grand salon ! Le soleil est tiède encore, l'air est si bon, si pur… Et puis, mon ami, n'aimez-vous pas la chasse, et n'est-ce pas le meilleur moment !

Elle regarda Fanfare, une jolie chienne qu'elle aimait.

— Pauvre bête, murmura-t-elle, ton maître veut partir… et tu ne chasseras plus… Ah ! c'est bien mal !…

Elle avait des larmes dans les yeux.

— Mon ami, me dit-elle encore, vous savez bien qu'à présent j'ai peur de mourir… Eh bien, si je mourais… à Paris… oh ! je serais si malheureuse !… Car, vous le savez bien, Paris est la terre inhospitalière aux morts ; on vous enterre dans un champ de repos si vaste que, même avec la mémoire du cœur, il faut, à ceux qui vous survivent, souvent bien plus d'une heure pour retrouver votre tombe…

— Enfant, répondis-je, vous êtes folle… Vous passerez l'hiver à Paris, vous reviendrez ici au printemps. Mais, ajoutai-je en la prenant dans mes bras, puisque tu n'as pas peur du froid, puisque tu n'es pas attristée par la vue des arbres dépouillés et des prés brûlés par la gelée, restons un mois encore… Nous ne partirons qu'en décembre.

Chapitre V

Nous revînmes à Paris.

J'allais dans le monde souvent. Fernande voulait toujours donner un coup d'œil à ma toilette. Je n'étais jamais assez élégant, assez soigné.

Pourtant elle restait seule et triste, ces jours-là, lisant ou brodant, et se disant peut-être : « Il a bientôt trente ans… l'âge où on se marie. »

Vers la fin de février, elle tomba malade. Ses fraîches couleurs, que l'air de Cravant avait ramenées, s'en allèrent. Le médecin que j'appelai me dit :

— Il faudrait un autre air que celui de Paris pour la rétablir.

— Ah ! mon pauvre Cravant ! murmura-t-elle ; ramenez-moi vite à Cravant, mon ami. C'est là que je veux mourir si Dieu doit m'enlever à vous.

— Tais-toi, folle ! m'écriai-je avec effroi.

Mais elle, souriant toujours :

— Ah ! vous ne savez pas, ami, comme il serait bon pour moi de dormir du dernier sommeil dans ce cimetière de campagne qui touche presque à notre maison… Mourir là, ce n'est point mourir, c'est être près de toi sans cesse ; il me semble que je t'entendrai marcher, que le pas de ton cheval me fera tressaillir, que les aboiements nocturnes de tes chiens m'éveilleront. Je ne serai morte qu'à demi, comprends-tu ?

— Madame, lui dis-je en riant, vous êtes folle et cruelle, vous êtes un monstre, mon cher ange, car tu sais bien que tu ne mourras pas. Cependant tu prends plaisir à m'effrayer…

Elle se jeta à mon cou :

— Je ne sais, dit-elle, mais Dieu est bon et je t'aime tant qu'il ne voudra peut-être pas nous séparer si vite.

Chapitre VI

Nous revînmes à Cravant vers le commencement d'avril. Huit jours suffirent pour rendre à Fernande sa bonne humeur et sa gaieté.

— Je me sens revivre ici, disait-elle ; cependant…

Elle s'arrêtait et me regardait.

— Cependant, ami, poursuivait-elle après une certaine hésitation, moi qui désirais la mort, j'en ai peur, maintenant, horriblement peur…

Je lui mettais un baiser au front et me taisais…

J'avais de vagues pressentiments, j'avais peur, moi aussi.

Le médecin du pays venait nous voir souvent.

C'était un jeune homme encore, au regard affectueux, au front intelligent. L'aspect grave et enjoué tout à la fois de Fernande lui plaisait.

Un soir qu'il avait dîné chez moi, je le reconduisis :

— Mon ami, me dit-il, Fernande est bien pâle… elle a une constitution bien délicate… songez-y…

Ces paroles furent un terrible avertissement pour moi.

Pourtant l'enfant souriait toujours ; elle s'occupait toujours de sa petite maison avec une sorte de bonheur.

Une affaire en litige assez importante m'appelait souvent à Paris.

Lorsque je partais, Fernande venait me conduire au chemin de fer.

— Reviens bien vite, me disait-elle. Voici que j'ai vingt et un ans, et on m'a prédit que je n'en aurais jamais vingt-deux.

Je partais la tristesse dans l'âme, je revenais avec la rapidité de l'espoir.

L'été s'écoula ; puis vint l'automne avec ses feuilles mortes, ses bises aiguës, ses grands feux de sarment.

Fernande pâlissait de plus en plus, son regard devenait mélancolique, ses lèvres se décoloraient.

Je ne le voyais pas.

Notre ami le docteur venait la voir souvent ; mais il n'osait ni m'effrayer ni l'effrayer.

— Mon pauvre docteur, lui dit-elle un jour, n'est-ce pas que je suis bien malade ?

— Mais non, madame, répondit-il avec une certaine émotion.

— Votre voix tremble, docteur… Écoutez, je suis si heureuse maintenant, que s'il dépendait de moi de vivre, – de vivre pour notre ami, vous savez… ah ! je ferais l'impossible…

— Madame, disait le docteur, savez-vous ce qu'il faut faire ?…

— Parlez, docteur.

— Il vous faut chasser ces vilaines idées qui vous tourmentent, vous lever de bonne heure, faire de grandes promenades, aspirer le grand air… boire du vieux vin…

— Docteur, disais-je à mon tour quand j'étais seul avec l'excellent homme, Fernande m'inquiète… elle est plus pâle, plus délicate que jamais… qu'en pensez-vous ?

Le docteur se taisait.

Mais quel est l'homme qui n'a pas au fond du cœur cette plante vivace aux racines vigoureuses et charnues qu'on nomme l'espérance ?

Fernande avait beau pâlir, je ne croyais pas à la destinée.

Novembre arriva et s'écoula tout entier. Vers le fin de ce mois, l'enfant devint si faible, si chétif, que tout le monde autour d'elle s'en apercevait.

Tout le monde… excepté moi…

Chapitre VII

Il vient une heure où on se familiarise avec la douleur et la maladie.

J'avais fini par m'habituer à voir souffrir Fernande et je ne croyais plus à la gravité de son mal.

— Avec le temps, me disais-je, nous triompherons de cette faiblesse extrême… J'ai su depuis, hélas ! que la pauvre enfant me dissimulait avec un courage inouï ses souffrances.

L'été fut assez bon pour elle ; mais le mal revint avec la chute des premières feuilles.

Les jours où je partais de grand matin pour la chasse, Fernande demeurait tard au lit. Sa faiblesse avait augmenté. Les jours où je travaillais, elle avait le courage de se lever de bonne heure.

Un matin, comme j'entrais dans sa chambre, elle me dit :

— Mon pauvre ami, j'ai voulu te le cacher longtemps, mais il faut bien que je te l'avoue : je suis plus malade que jamais.

Elle avait un accent si convaincu que je courus chez le docteur, tout alarmé.

— Voyons, cher docteur, lui dis-je, ne me cachez rien… que dois-je faire ?

— Mon ami, me répondit-il, Fernande est jeune. Dieu et la jeunesse peuvent beaucoup là où la science est quelquefois impuissante.

Je rentrai chez moi sombre et le désespoir au cœur.

Le lendemain, Fernande souriait et me disait : – Je ne souffre plus, je me sens mieux.

Décembre arrivait ; son approche donnait le frisson à la pauvre enfant.

— Mon Dieu, me disait-elle, il va donc falloir bientôt retourner à

Paris ? que c'est triste ! tu ne sais pas que j'ai peur de n'en point revenir ?

Oh ! le cimetière Montmartre, les vastes tombes, et cette forêt de croix… c'est mourir deux fois qu'être là !

Le 4 décembre une lettre m'arriva. Ma présence était nécessaire, indispensable à Paris.

Cependant Fernande était si souffrante que j'hésitais à partir ; mais elle l'exigea au nom de mes intérêts, au nom de l'affection que j'avais pour elle, et je cédai.

Mon absence fut courte et pourtant le mal en profita pour faire d'effrayants progrès.

Le lendemain de mon départ, la pauvre enfant fut contrainte de garder le lit et ne put se lever.

Le jour suivant, mon domestique m'écrivit quelques lignes en cachette, car elle ne voulait pas qu'on me rappelât, disant que je devais rester à Paris pour mes affaires.

Je revins précipitamment. J'arrivai vers quatre heures du matin, par la diligence ; j'entrai dans la cour à l'aide de mon passe-partout, et soudain je m'arrêtai, la sueur au front, les cheveux hérissés… mon cœur avait tout à coup cessé de battre. Je voyais, derrière les persiennes de la chambre de Fernande, une petite lueur discrète, tremblotante ; il me sembla que c'était son cierge mortuaire.

Combien de temps serais-je resté là immobile, sans voix, m'appuyant défaillant à la balustrade du perron, sans oser en monter les degrés ? je ne sais, tant mon effroi était grand ! heureusement mon chien d'arrêt se chargea, par ses aboiements de joie et ses caresses, d'avertir les domestiques de mon arrivée.

En même temps, j'entendis la voix fraîche et sonore de Fernande :

— C'est monsieur, disait-elle, courez vite !

Je m'élançai ivre de bonheur, j'enfonçai la porte qui tardait à s'ouvrir, je me précipitai dans la chambre de Fernande et la pris dans mes bras.

Elle était souriante et calme.

— J'ai été bien malade, me dit-elle, j'ai failli mourir, et le docteur a voulu qu'on me veillât nuit et jour ; mais depuis hier soir je vais mieux… et c'est tout simple, ami, puisque tu es en route depuis hier soir : chaque heure te rapprochait de moi.

Je m'étais assis sur le pied de son lit et je la regardais. Elle était plus pâle que jamais, et cependant sa voix était vibrante, son œil limpide.

J'avais pris ses deux mains dans les miennes, et je les couvrais de baisers.

— Oh ! oui, répétait-elle, je vais mieux, ami, mais le mal a des trahisons sans nombre ; qui sait ? ne va pas te rassurer trop tôt…

— Enfant !

— J'ai eu le délire, il y a deux jours, poursuivit-elle, et dans mon délire j'ai vu d'affreuses choses.

— Folle !

— Du reste, tu verras ce que dira notre bon ami le docteur… Il entre toujours ici d'un pas dégagé, un sourire aux lèvres, il parle de mon *indisposition* comme d'une migraine sans importance. Mais alors, pourquoi vient-il trois fois par jour… Pourquoi veut-il qu'on me veille ?… J'ai surpris des larmes dans ses yeux, hier matin…

Malgré moi, je me tournai vers la garde-malade ; et je compris aussitôt, à son visage triste, que Fernande avait raison et que, sans doute, le docteur ne conservait que peu d'espoir.

Celui-ci vint au petit jour.

— Ah ! dit-il en la regardant, vous avez passé une bonne nuit, n'est-ce pas ?

— Excellente, docteur.

— Je le vois bien, vous êtes mieux, beaucoup mieux.

Et se tournant vers moi :

— Si cela continue ainsi pendant quelques jours, peut-être vers la fin de la semaine pourrez-vous l'emmener. Il faut passer le jour de l'an à Paris, madame.

Chapitre VIII

Fernande fut assez bien durant toute la journée du dimanche. Le docteur revint. Je vis briller un rayon d'espoir dans ses yeux.

— Mon ami, me dit-il quand nous fûmes seuls, tout dépend de la nuit prochaine…

Ces mots me glacèrent.

Ah ! le souvenir de cette nuit demeurera gravé dans ma mémoire et ne s'effacera jamais.

— Assis dans un grand fauteuil, au chevet de l'enfant, je la regardais avec une anxiété que je cherchais à cacher sous un sourire.

Vers dix heures, Fernande s'endormit d'un somme paisible, régulier.

Pendant deux heures, penché sur elle, j'écoutai sa respiration, épiant son visage et quelquefois touchant ses mains et effleurant de mes lèvres son large front.

Ses mains étaient glacées, le front à peine tiède.

Tout à coup, vers minuit, elle s'éveilla et jeta un cri de douleur et d'effroi.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle. Mon Dieu, qu'ai-je vu ?… Oh ! je souffre…

Et elle portait tour à tour sa petite main de sa poitrine, où sans doute elle éprouvait une violente douleur, à son front, où elle semblait vouloir fixer un fugitif souvenir.

Elle m'aperçut et son effroi se calma.

— Tu es là, me dit-elle, là, toujours !… Tu es bon, ami, bon et généreux…

— Je t'aime ! répondis-je.

— Pauvre ami, fit-elle, si tu savais…

— Mais quoi, enfant ?

— Je viens de voir ma mère, ma mère morte en me donnant le jour… Le ciel s'est entrouvert, ma mère en est descendue… Elle est venue ici… Elle s'est assise là où tu es, et elle m'a fait signe de la suivre… Mon Dieu ! je le sens, je vais mourir…

Je m'efforçai de la rassurer, je n'y pus parvenir.

— Non, me dit-elle, non, ami, ne te fais pas illusion plus longtemps… Je vais mourir… Ne pâlis point, ne tremble pas… car la mort n'est qu'un sommeil… car mourir jeune et aimée c'est un triomphe… car mourir près de toi c'est encore être heureuse…

Je la couvrais de baisers, je tâchais de sourire, je la traitais de folle, je lui disais que jamais elle n'avait été mieux…

Que sais-je ?

Mais elle, redevenue calme, tranquille, un sourire de résignation

aux lèvres, me tendit la main et me dit :

— Écoute-moi bien, mon ami, écoute-moi et ne m'interromps pas, car ma voix pourrait faiblir, car l'heure est prochaine peut-être.

— Parle, enfant, murmurai-je, frappé et pour ainsi dire dominé par la solennité de ses paroles. Je ne crois pas, je ne veux pas croire que tu puisses mourir, mais je ne veux pas te contrarier.

— Ami, reprit-elle, me regardant avec ses grands yeux limpides, tenant toujours ma main dans sa pauvre petite main amaigrie et déjà glacée, le jour où tu recevras mon dernier soupir, j'emporterai ta jeunesse ; pour toi se lèvera l'aube première de l'âge mûr. L'été vient après le printemps ; le soleil sèche les pleurs de la rosée ; un sourire plus grave, le sourire de la trentième année, remplace le rire bruyant de l'adolescence.

Mais alors, mon ami, la vie est bonne encore, les fleurs ont encore du parfum, et l'espérance voit s'épanouir de nouveaux bourgeons sur la tige verte.

J'ai été la femme de ta jeunesse, la compagne stérile et solitaire qui ne laissera, hélas ! qu'un souvenir après elle, un souvenir qui, douleur violente d'abord, finira par devenir plus doux.

Après moi, ami, un autre ange viendra s'asseoir à ton foyer ; et ce foyer, qui sera désert demain, se repeuplera peu à peu ; et tu seras bien étonné de donner une larme à ta pauvre maîtresse morte, au milieu de ta femme au front grave et pur, de tes enfants mutins et rieurs.

Fernande parlait, obéissant à une sorte d'inspiration qui semblait être la suite de son rêve.

— Car, vois-tu, poursuivit-elle, j'étais cet ange exilé du ciel, qui, pour y remonter, aura besoin de ta prière ; mais elle, *elle,* cette femme inconnue et que, dans l'avenir, je vois entrer ici, elle aura toujours eu une mère, elle aura été élevée dans le sanctuaire de la famille, et, comme elle t'aimera, elle ne sera point jalouse de la pauvre trépassée qui t'avait prédit sa venue ; elle ne s'irritera point de me savoir couchée sous les lilas de ce modeste champ de repos que j'ai contemplé si souvent le matin en ouvrant ma fenêtre et vers lequel un mystérieux pressentiment m'attirait.

Fernande cessa de parler ; je pleurais à chaudes larmes.

Cependant, j'étais aveugle encore et je ne croyais pas… et j'espérais toujours…

Le docteur vint au point du jour.

— Mon cher docteur, lui dit Fernande, dites donc à notre ami qu'il est bien vrai que je vais mourir…

Le docteur se prit à rire ; il eut un rire nerveux, mensonger.

— Ah ! vous aussi, vous êtes bon, dit-elle, vous aussi, vous voulez me donner de l'espoir… mais cet espoir n'est pas dans vos yeux, docteur…

Puis, comme il n'avait plus le courage de protester et gardait un morne silence, un silence que, dans mon aveuglement, je n'osais encore comprendre :

— Savez-vous bien, mes amis, reprit-elle, que je suis née dans un pays de religion et de vieille loyauté, qu'on m'a conduite à l'église chaque dimanche, que je me souviens toujours de ma première communion, et que je veux mourir réconciliée avec Dieu ? Je n'ai pas grand-chose à me reprocher. J'ai été plus malheureuse que coupable, et je me suis bien repentie, allez ! et puis Dieu est bon… et monsieur le curé ne me refusera pas ses consolations, n'est-ce pas ?

— Ah ! chère enfant, murmurai-je, si tu devais quitter sitôt ce monde, ce serait pour aller au ciel.

— Je l'espère, dit-elle avec la ferveur d'une sainte.

Chapitre IX

— Mon ami, me disait le docteur, le soir de ce jour, je n'ai pas voulu que vous prévinssiez le ministre de Dieu parce que j'ai encore une lueur d'espérance ; mais elle est si faible… si faible… Laissons passer cette nuit encore… après… nous verrons !

Ah ! si les souvenirs de ma pieuse enfance me sont jamais revenus en foule, si j'ai songé jamais à mes vieux oncles austères et graves, à ma mère et à ma sœur qui récitaient tout haut la prière du soir, dans le grand salon de la maison paternelle, à mon aïeul qui courbait sa tête blanche auprès de mon père, presque aussi vieux que lui, – ce fut certainement alors.

J'ai prié longtemps…

Chapitre X

La nuit s'écoula.

Je la passai dans un fauteuil, auprès du lit de Fernande.

Elle dormit paisiblement ; mais sa respiration était si faible, si faible que plusieurs fois le frisson me prit.

Au matin, elle s'éveilla, ouvrit les yeux et m'aperçut.

Son charmant sourire, un peu mélancolique, des bons jours, lui revint.

— Pauvre ami, me dit-elle, comme tu es bon d'être toujours là, près de moi.

— Eh bien ! lui demandai-je avec émotion, comment te sens-tu ?…

— Merci, me dit-elle, j'ai si bien dormi !

— Tu ne souffres plus ?

— Non, mais…

Elle hésita et me regarda longtemps avant de parler.

— Écoute, ami, me dit-elle enfin, n'as-tu pas toujours entendu dire qu'on cesse de souffrir la veille du jour fatal ?

— Tais-toi ! folle…

Un coup de cloche matinal nous interrompit.

C'était le docteur qui arrivait.

L'excellent homme entra dans la chambre de Fernande avec une sorte de précipitation qui dissimulait mal son angoisse.

Il prit la main de l'enfant et attacha sur elle ce regard du médecin qui fait toujours pâlir.

— Mais, dit-il, vous êtes beaucoup mieux, madame ; vous avez passé une bonne nuit, n'est-ce pas ?

— Excellente, docteur ; notre ami était là, c'est tout simple.

Le docteur était grave, recueilli. J'épiais en vain dans son œil un rayon de joie.

Il prit une plume, écrivit une ordonnance et me dit :

— Montez à cheval, allez à V… vous-même ; il faut rapporter cette potion sur-le-champ.

Puis, comme j'hésitais à sortir, il se leva, disant :

— Je sors avec vous une minute et je reviens ; j'ai un malade à voir de l'autre côté de la route.

Nous sortîmes.

— Ah ! docteur, lui dis-je alors vivement en lui prenant le bras, n'est-ce pas qu'elle va mieux, beaucoup mieux ?

— Oui, me dit-il, mais…

— Docteur, vous me faites mourir, parlez.

— Savez-vous, mon ami, que le mal de notre pauvre Fernande n'est qu'un long épuisement des forces vitales ?

— Hélas ! je le sais.

— Il y a si peu d'huile dans la lampe que le moindre souffle peut l'éteindre…

— Mais puisque… elle va mieux ?

Le docteur soupira et ne répondit point. Mais tout à coup il me dit :

— Partez, mon ami, le remède que vous allez chercher constitue ma dernière espérance.

Deux minutes après, je galopais sur la route de V…

Chapitre XI

Or, pendant mon absence, voici ce qui se passa :

Le docteur revint auprès de Fernande, reprit sa main dans la sienne et lui dit :

— Où êtes-vous née, madame ?

— A Avranches, docteur, répondit-elle.

— Vous êtes d'un pays religieux et plein de foi, madame…

Elle l'arrêta d'un geste.

— Mon pauvre docteur, dit-elle, toujours souriante, toujours calme, je lis dans vos yeux… je devine le sens de vos paroles.

— Madame…

Elle tourna la tête vers la croisée qui donnait sur la cour.

— Il est parti, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors parlez, docteur, parlez sans crainte ; dites-moi que mon

heure approche et que je dois me réconcilier avec Dieu.

— Mais… madame…

— Parlez, docteur, je suis forte ; ou plutôt, reprit-elle, laissez-moi parler, moi ; laissez-moi vous dire que je suis une pauvre enfant à qui Dieu avait retiré sa main et que Dieu rappelle à lui. J'ai aimé le beau et le bien ; j'ai été plus malheureuse que coupable ; et, tenez, il y a si longtemps que je prie et me repens, il y a si longtemps que j'aspire au ciel, que Dieu ne m'en refusera pas l'entrée.

Une larme silencieuse roulait sur la joue du docteur.

Fernande reprit :

— Soyez bon et excellent jusqu'au bout, docteur, allez voir monsieur le curé… je vous en supplie…

Le docteur se leva sans dire mot.

Une heure après, j'étais de retour de V… et je fus étonné de voir la grande porte de la cour ouverte.

Plusieurs personnes étaient dans la cour et sur les marches du perron, silencieuses, graves, la plupart agenouillées.

— Mon Dieu ! m'écriai-je tout frissonnant, en me précipitant dans la chambre de Fernande.

Le curé, revêtu de son surplis, s'y trouvait.

Je compris tout et je m'arrêtai défaillant sur le seuil.

L'enfant s'était soulevée à demi, elle avait joint ses petites mains et levait ses grands yeux vers le ciel.

Le prêtre lui parlait bas à l'oreille.

Fernande était réconciliée avec Dieu.

Chapitre XII

— Mais, mon ami, me disait Fernande après le départ du prêtre, – et sa voix était toujours claire et fraîche, – mais, mon ami, on ne hâte point sa mort parce qu'on fait appeler monsieur le curé. Pourquoi pleures-tu ? Qui sait ? espère encore, ami…

Je couvrais ses mains de baisers, et j'étais si ému que je ne pouvais proférer une parole.

Le temps était affreux depuis plusieurs jours, et ce fut avec un

cri de joie que la pauvre enfant accueillit un rayon de soleil qui, tandis qu'elle parlait, se dégagea des gros nuages que le vent chassait à l'horizon.

— Ah ! me dit-elle, écarte les rideaux, ouvre-moi même un peu la fenêtre, que j'aperçoive nos grands arbres et notre jardin une fois encore.

Je n'osai lui résister.

Une bouffée d'air glacé me fouetta la figure comme j'ouvrais la fenêtre, et je me hâtai de la refermer.

— Non, dis-je, il fait trop froid… Regarde à travers les vitres.

Et je fis glisser les petits rideaux sur leurs tringles.

Le pâle rayon de soleil d'automne glissa un moment à la cime des arbres, dora le toit du colombier, jeta une lueur de joie au milieu de cette tristesse profonde du jardin dépouillé et jauni. Tant qu'il brilla, Fernande eut les yeux fixés sur le jardin ; puis, lorsqu'il se fut éteint, elle soupira :

— C'est un avertissement, murmura-t-elle bien bas… Tout s'éteint, en ce monde, – le rayon du soleil, le sourire, la vie.

— Mais, mon enfant, m'écriai-je, tu t'exagères bien certainement ta situation. Quand on est si près de mourir que tu le dis, on n'a point la voix fraîche et pure et le regard limpide ; ceux qui vont mourir n'ont point comme toi le sourire aux lèvres…

La porte s'ouvrit et je vis entrer le docteur.

— Ah ! venez, lui dis-je, venez, mon ami, je crois que la potion que j'ai rapportée a déjà produit un bon effet. Dites, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le docteur qui n'avait pas revu Fernande depuis le matin.

Une légère coloration était montée au front de l'enfant. Cette rougeur frappa le docteur comme un symptôme de bon augure.

— Les mains sont plus chaudes, me dit-il. Allons ! décidément, ajouta-t-il en souriant, je crois bien que nous en aurons été quittes pour la peur.

Fernande le regarda avec gravité.

— Prenez garde, dit-elle, je me suis résignée, docteur ; n'allez point me donner de folles espérances…

— Si la nuit prochaine est bonne, madame, répondit le docteur, je réponds de vous.

Il disait cela avec un accent convaincu qui vibra au fond de mon cœur.

Je me penchai sur Fernande et je la couvris de baisers.

§

Quand j'accompagnai le docteur, il m'entraîna dans le jardin :

— N'espérez pas trop vite, me dit-il. La lutte est suprême entre le mal qui marche lentement et la jeunesse qui défend le terrain pied à pied.

Si Fernande doit mourir, elle sera morte avant demain…

Je reculai foudroyé…

— Si elle passe la nuit prochaine, elle vivra…

J'étais pâle et chancelant. L'excellent homme me prit la main :

— La potion que j'ai prescrite, poursuivit-il, est le réactif le plus puissant que je connaisse. C'est à elle que nous devons d'avoir obtenu cette légère chaleur aux mains, et ce coloris fugitif qui monte aux joues de notre chère malade. Si cette chaleur persiste et augmente graduellement d'ici à ce soir, acheva le docteur, nous sommes sauvés !

— Dieu vous entende ! murmurai-je.

Je reconduisis le docteur par le petit boulevard qui fait le tour du village, et je ne le quittai qu'à la porte de sa maison.

— Espérez… et priez !… me dit-il en serrant une dernière fois ma main. A ce soir…

§

Comme je revenais à pas lents, le front penché, je rencontrai une pauvre femme qui m'aborda en me disant :

— Comment va madame Fernande, monsieur ?

— Mal, mère Siméon, répondis-je. Le docteur n'a que peu d'espoir…

— Ah ! monsieur, me répondit-elle, il ne faut pas vous effrayer trop vite… le docteur a souvent condamné des gens qu'il a fini par sauver, allez !

— Dites-vous vrai, mère Siméon ?

— C'est son système, voyez-vous, poursuivit la paysanne. Il n'est pas comme ces jeunes médecins qui se disent toujours sûrs de sauver

leurs malades, et qui les laissent mourir. M. J…, voyez-vous, est un homme prudent ; il aime mieux vous préparer à un malheur que vous laisser trop de confiance ; mais il exagère souvent un peu… Prenez courage, monsieur, c'est un savant homme, le docteur…

— Et, ajoutai-je, Dieu est bon !

La pauvre femme venait de me mettre au cœur un ardent espoir.

— Ah ! pensai-je en regagnant la maison, elle a raison peut-être, la mère Siméon, le docteur est pessimiste de parti pris…

Chapitre XIII

Je passai le reste de la journée assis au chevet de Fernande.

Pendant plusieurs heures, ses mains conservèrent cette chaleur qui paraissait de bon augure à l'homme de science ; son front, depuis longtemps glacé, se réchauffa pareillement.

Il me semblait que la vie revenait. Cependant une chose m'effraya et vint ébranler mon espoir : Fernande fut prise de caprices divers, elle qui était la raison même.

Elle voulut d'abord qu'on lui apportât sa corbeille à ouvrage, dans laquelle elle fit chercher je ne sais quoi. Puis elle me pria de lui lire quelque chose.

Ensuite elle interrompit ma lecture et me dit qu'elle voulait causer avec moi de mes affaires de Paris.

Elle ne parlait plus de son mal ni de sa fin prochaine.

Ce bizarre revirement d'esprit avait quelque chose d'insolite qui épouvantait. La nuit arriva, le docteur revint.

Depuis que Fernande était malade, j'avais fini par distinguer le docteur de tout autre visiteur, à sa façon de sonner.

Je courus donc à sa rencontre.

— Venez, docteur, lui dis-je, il y a du mieux… toujours du mieux.

— La chaleur persiste-t-elle ?

— Oui, mais…

— Mais quoi ? me demanda-t-il.

— Mais elle a des caprices… qui me font peur…

Et je lui racontai les mille fantaisies que Fernande avait manifestées dans l'après-midi.

— Voilà qui est étrange, en effet, me dit-il. Peut-être a-t-elle un peu de fièvre… peut-être…

Le docteur ne compléta point sa pensée. L'aboiement d'un chien nous fit tressaillir tous deux, – un aboiement sinistre, lugubre…

— Êtes-vous superstitieux ? me demanda le docteur.

— J'ai toujours entendu dire, répondis-je, que les chiens hurlent à la mort.

— Moi aussi…

La voix du docteur était sourde, tremblante comme la mienne, et sa main trembla dans ma main…

Mon chien continuait à hurler.

Chapitre XIV

Le docteur me prit par le bras :

— Allons ! venez, me dit-il, venez… et soyez fort !

Fernande avait les yeux tournés vers la porte quand nous entrâmes. Son regard était morne et il avait acquis une sorte de fixité. On lui avait exhaussé la tête avec des oreillers, car depuis une heure environ, elle n'avait plus la force de se soulever.

Le docteur s'approcha et lui prit la main.

— Eh bien ? dit-il.

— C'est fini, répondit-elle tout bas.

J'entendis ce mot et jetai un cri.

— Tu es folle ! lui dis-je en me penchant sur elle et collant mes lèvres à son front.

Elle me regarda longtemps, bien longtemps sans me répondre.

— Pauvre ami ! dit-elle enfin.

Et s'adressant au docteur :

— Mais dites-lui donc, fit-elle, que l'heure de l'espérance est passée, mon cher docteur.

Le docteur garda le silence et s'assit au chevet de l'enfant.

Une heure s'écoula.

Pendant cette heure, je tins constamment la main de Fernande dans la mienne.

Cette main était froide, elle devint glacée.

De temps en temps, j'appuyais mes lèvres sur son front.

Son front, qui avait longtemps conservé un reste de chaleur, se refroidissait peu à peu, comme les mains.

Nous n'osions plus parler, le docteur et moi : nous avions compris que l'heure fatale approchait.

Tout à coup, le docteur regarda la pendule.

Fernande suivit son regard.

— Vous mesurez mes derniers instants, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix qui, sonore encore un peu auparavant, s'était affaiblie tout à coup.

Le docteur essaya de sourire ; il avait des larmes dans les yeux.

Puis sa main chercha une main qu'elle pressa énergiquement.

— Ami, murmura Fernande, ami… sois fort !…

Elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller, et son regard eut quelque chose d'égaré.

Dix minutes s'écoulèrent encore, puis il se passa une scène douloureuse et terrible que je n'oublierai de ma vie.

L'enfant, qui souriait encore tout à l'heure, se souleva brusquement, serra ma main et me dit :

— Ah ! c'est ce soir que je vais mourir !

Il y avait un tel accent de conviction dans sa voix, que ni le docteur ni moi nous n'avions le courage de protester.

Ce dernier se pencha à mon oreille et ne prononça qu'un mot :

— Le prêtre !

Ce mot, mon domestique l'entendit.

Le pauvre garçon était là depuis une heure, dans un coin, n'osant faire un mouvement, n'osant prononcer un mot.

Il se dirigea lentement vers la porte, et je devinai qu'il avait compris.

Hélas ! monsieur le curé était dans le salon déjà, au milieu d'une

dizaine de personnes du voisinage et de la maison qui savaient que Fernande était au plus mal et qui n'osaient entrer.

M. le curé vint.

Fernande, en le voyant franchir le seuil de la porte, essaya de sourire encore… Elle voulut prononcer quelques mots et ne le put, car sa voix s'éteignit tout à coup…

Elle ne put que joindre les mains.

§

Tout à coup aussi il lui revint une énergie subite, une force factice d'une seconde, au moment où le prêtre achevait de l'administrer.

La voix lui revint.

— Laissez entrer tout le monde, dit-elle, je veux dire adieu à tout le monde !

Et l'on ouvrit la porte, et le lit d'agonie de la pauvre enfant fut entouré.

Tout le monde s'agenouilla, et le curé récita les prières des agonisants.

Le docteur tenait une des mains de Fernande, j'avais toujours l'autre dans les miennes…

A partir de ce moment, Fernande ne parla plus ; ses yeux se tournèrent insensiblement, sa respiration s'embarrassa…

Au dernier moment, ses yeux déjà voilés se rouvrirent, elle fit un suprême effort pour se soulever, sa main essaya de serrer la mienne, ses lèvres s'entrouvrirent…

— Adieu… au revoir !… murmura-t-elle.

J'avais collé ma bouche sur sa bouche… j'ai reçu son dernier soupir…

— L'ange est au ciel ! dit le docteur, dans les bras duquel je me laissai tomber défaillant.

Chapitre XV

A STÉPHEN

14 décembre, sept heures du matin.

Ami, Fernande est morte cette nuit dans mes bras. Elle est morte en souriant, en me disant : « Au revoir ! » en agitant ses pauvres lèvres décolorées pour m'envoyer un dernier baiser.

Depuis cinq heures je suis agenouillé près de son cadavre.

L'ange du ciel paraît dormir : la mort l'a respectée. Elle a encore un sourire aux lèvres, elle est toujours belle…

Oh ! je fais un rêve affreux ! Ce n'est pas vrai !… mon enfant n'est pas morte !

La neige tombe depuis hier soir, onze heures et demie. Fernande est morte à onze heures et un quart.

Le jardin, la maison, le village, tout est blanc !…

Je ne sais pas, mais il me semble que je vais mourir aussi.

Je suis fou…

Adieu.

Chapitre XVI

A STEPHEN.

14 décembre, onze heures du soir.

Le docteur m'a emmené chez lui. Je n'avais plus ni volonté, ni raison. J'ai fait ce qu'il a voulu.

Le docteur a une jeune et charmante femme ; une mère bonne entre toutes, une petite fille de huit ou neuf ans, qui est toute triste de me voir pleurer.

Ils m'ont reçu comme un vieil ami, comme l'enfant de la maison. Je crois qu'ils ont mis des bourrelets aux portes et aux fenêtres pour que je n'entendisse point le glas funèbre de ma Fernande bien-aimée.

§

Aristide, mon pauvre domestique, tu sais, que Fernande aimait parce qu'il m'est dévoué et fidèle, Aristide est venu prendre mes ordres tout à l'heure.

Je ne veux pas qu'on touche à Fernande ; je ne veux pas que d'autres que les gens de la maison veillent auprès de son pauvre corps.

Le jardinier et sa femme la placeront dans son cercueil.

On me dit qu'ici ce n'est point l'usage que le mari accompagne sa femme au champ du repos. Ah ! c'était presque ma femme aux yeux du monde, c'était ma femme devant Dieu !…

Je n'irai pas, je ne veux pas donner ma douleur en spectacle ; mais j'ai deux bons amis ici, le docteur et mon voisin N… R… qui conduiront le deuil. Mon Dieu ! si tu étais ici !…

Je n'ai pas la force d'écrire. J'ai besoin de pleurer.

Adieu ! je t'écrirai demain.

Chapitre XVII

A STÉPHEN.

15 décembre, dix heures du matin.

Tout est fini…

C'est-à-dire qu'après avoir passé la nuit à pleurer, couché dans la maison du docteur, j'avais succombé à une sorte de torpeur physique et morale ; un coup de cloche m'a réveillé ! Oh ! les cloches !…

Je les ai entendues pendant une heure, mon ami ; et chaque tintement m'entrait dans le cœur comme un coup de poignard…

Pourtant il y avait de la neige, et l'on dit que la neige assourdit le bruit.

N… H… est entré dans ma chambre vers huit heures.

— Ne vous levez pas, m'a-t-il dit. Il fait froid…

J'ai eu un horrible pressentiment.

§

— Ah ! lui ai-je dit, je devine, c'est l'heure, n'est-ce pas ? ils vont passer là… sous les fenêtres…

Et j'ai sauté hors de mon lit ; j'ai ouvert la fenêtre ; je me suis penché dans la rue…

Au bruit des cloches se mêlait un chant d'église ; j'ai vu apparaître des vêtements blancs, le prêtre, une croix, et derrière…

La bière de Fernande a passé sous la fenêtre et je me suis évanoui…

DE STÉPHEN.

Cravant, 16 décembre, dix heures du matin.

Ami,

Nous nous sommes croisés à Auxerre. Tu partais pour Paris, à moitié fou de douleur. J'accourais, moi, pour t'emmener.

Je suis arrivé hier soir à huit heures, je suis entré dans ta maison où ne brillait plus aucune lumière, et j'ai compris que j'arrivais trop tard pour les funérailles.

Les domestiques étaient assis tristement autour du feu ; la maison tout entière était plongée dans le silence.

J'ai voulu voir la chambre de notre chère morte, j'ai posé mes lèvres sur le bas de la robe qu'elle portait encore huit jours avant sa mort.

Ce matin, j'ai fait demander au curé la clef du cimetière et je suis allé à travers la neige jusqu'à la tombe fraîche. Je me suis agenouillé et j'ai prié…

Pauvre Fernande ! nous n'irons plus, comme autrefois, nous asseoir au bord du ruisseau qui coule le long des peupliers du jardin !…

Mais console-toi, ami, la mort n'est qu'un sommeil. Tout ne s'est point éteint dans l'enfant que nous pleurons. Il y a quelque chose d'elle qui flotte autour de moi, dans cette maison qu'elle aima, sous les grands arbres de ce jardin où elle courait rieuse et folle.

Ce quelque chose, ami, c'est son intelligence, sa bonté, sa vertu ; c'est l'âme de la compagne de ta jeunesse qui va désormais te suivre dans la vie, qui te protégera et te donnera du courage.

Non, ami, Fernande n'est pas morte tout entière ; elle t'a précédé dans les régions inconnues où, sans doute, la vie est meilleure.

Elle est partie avant toi, mais tu la reverras… Dieu réunit tôt ou tard ceux qui se sont saintement et ardemment aimés !

STÉPHEN.

Chapitre XIX

DU DOCTEUR J…

Avril… 1860.

Mon ami, avril touche à sa fin, voici le printemps, vos lilas fleurissent et la tombe de notre morte aimée est couverte de petites fleurs blanches et bleues…

Ne reviendrez-vous pas à Cravant ? Nous vous entourerons, nous vous parlerons d'elle… Pourquoi ne reviendriez-vous pas ?

Chapitre XX

AU DOCTEUR J…

24 avril 1860.

J'irai, docteur, j'irai, mon ami. Vous me verrez bientôt revenir dans ma maison si petite jadis et si grande aujourd'hui.

La terre sur laquelle vivent nos amis, la terre sous laquelle reposent les cendres de ceux que nous avons aimés, n'est-elle pas la vraie, la seule patrie ?

Je ne veux plus de l'exil… attendez-moi.

FIN

L'HÉROÏNE D'UNE NUIT

Chapitre I

Au fond de l'une de ces mille petites baies qui dentèlent la côte d'Écosse, il y avait, perché sur une colline, un vieux château dont l'architecture rappelait l'invasion normande ; le parc était couvert de grands châtaigniers, et descendait en pente rapide vers la mer qui rongeait une falaise à pic. C'était la demeure féodale d'une vieille maison écossaise, noble depuis Robert Wallace, et qui avait versé son sang le plus pur au service des rois de la Grande-Bretagne. Mais, à l'époque où commence notre récit, le seul rejeton des Mac-Edwin était une jeune fille. Le vieux comte venait de mourir sur un champ de bataille, à côté de Charles Ier, laissant la pauvre orpheline aux soins d'un serviteur sexagénaire et d'un bon prêtre catholique, que la fureur puritaine et l'anathème lancé par le *rump-parliament* contre les papistes, avaient jusqu'alors respecté et laissé libre de célébrer sans bruit l'office divin dans la chapelle du château.

La hache de Cromwell avait fait rouler dans la poussière la tête de Charles Ier ; les royalistes, dispersés, désespéraient de la bonté de leur cause, et les troupes républicaines achevaient de battre les quelques écossais demeurés fidèles au fils de la noble victime, que le malheur venait de sacrer roi.

Les bruits les plus contradictoires couraient dans le pays sur le sort du jeune prince. Au dire des uns, depuis longtemps il avait gagné la France ; selon les autres, il était encore en Écosse, et fuyait, avec deux ou trois amis dévoués, devant la milice de Cromwell qui explorait les forêts, les ravins et les chaumières, pour s'emparer du noble proscrit.

Un soir, c'était en novembre, le vent pleurait au dehors, la mer se brisait sourdement sur la plage, les branches dépouillées des châtaigniers craquaient avec un bruit lugubre, et dans la grande salle du manoir, la jeune héritière des Mac-Edwin était assise, entre ses deux tuteurs, sous le manteau de la vaste cheminée armoriée dans laquelle flambait un large feu. Wilfrid, le vieux serviteur, faisait la partie d'échecs de l'abbé Peterson ; lady Mac-Edwin, la tête dans ses mains, le regard vague et flottant, semblait poursuivre un rêve dans les brunies de l'avenir, ou un souvenir dans les nuages du passé.

Lady Mac-Edwin avait environ seize ans, un visage régulier, de grands yeux noirs, des cheveux blonds, une main charmante et une taille frêle en apparence, mais nerveuse.

A la voir vêtue de noir, pâle et blanche, un sourire de mélancolie sur les lèvres, on eût dit une ces créatures qui ne vivent que par le cœur et l'imagination, faibles anges que Dieu emprisonne dans un corps terrestre. Mais sous ces formes délicates, presque aériennes, lady Mac-Edwin cachait une âme énergique, un cœur ardent, et le sang de ses nobles pères coulait en abondance dans les veines d'un bleu foncé qui couraient en mille réseaux sous sa peau diaphane. Son regard si doux d'ordinaire s'allumait instantanément et lançait des éclairs, quand une pensée enthousiaste naissait dans son jeune cerveau.

Alors que déjà l'on ne pouvait sans danger prononcer le nom du roi, quand le prudent abbé Peterson priait tout bas pour lui, et n'entonnait plus le dimanche le *Domine salvum fac regem*, tandis que Wilfrid tremblait pour sa chère maîtresse, et versait du vin et de l'ale aux soldats puritains qui venaient s'asseoir sans façons au foyer du manoir, la jeune fille ne prenait pas même le soin de cacher son dévouement à la cause royale, et chaque jour à dîner vidait la coupe d'or de ses ancêtres, à la santé du roi.

Le jour où la tête de Charles Ier tomba, elle murmura : « Les infâmes ! » Lorsque les derniers bataillons écossais passèrent à l'ennemi sans coup férir, elle s'écria : « Les lâches ! » et la noble enfant, après avoir pleuré de n'être point un homme, priait Dieu pour le roi.

Ce que sa pensée semblait poursuivre ce soir-là tandis que son regard flottait des boiseries sculptées aux poutres noircies des plafonds, c'était le sort de Charles II. Où était-il ? leur échapperait-il ? aurait-il le sort de son père, ou, plus heureux, fuirait-il pour revenir en maître avec le secours du roi de France ?

Telles étaient les questions mentales qu'elle s'adressait dans sa vague rêverie.

Tout à coup une rafale de vent, sifflant à travers les arbres du parc, s'engouffra dans la cheminée et fit pâlir les flambeaux qui éclairaient la salle ; la grande voix de la mer s'éleva plus stridente, plus terrible, et de larges gouttes de pluie commencèrent à fouetter les vitraux des fenêtres.

Le bon abbé repoussa l'échiquier et, se signant, murmura à mi-voix : « Mon Dieu ! pitié, pour les pauvres voyageurs…

— Mon Dieu ! dit à son tour l'orpheline, le roi d'Angleterre est peut-être en route à cette heure, sans autre abri que ce ciel orageux,

mourant de froid et de faim… Ayez pitié, mon Dieu, de votre serviteur !… »

Et elle jeta un regard de douloureux reproche au prêtre qui n'avait osé prier pour le proscrit, et au vieux domestique qui avait silencieusement fait le signe de la croix, sans être plus hardi que l'abbé.

« Oh ! fit-elle, sous le toit des Mac-Edwin il n'y a donc plus qu'une femme qui ose invoquer le ciel pour vous, Sire !

— Mon enfant, dit l'abbé, soumettons-nous aux lois mystérieuses de la Providence ; Dieu frappe le fils des Stuart, il l'éprouve ; un jour, peut-être, il lui rendra le secours de sa main puissante et le trône de ses pères…

— Madame, dit à son tour Wilfrid, nous aimons tous le roi, nous donnerions notre sang pour lui ; mais à quoi bon faire parade d'un dévouement inutile ? pourquoi nous perdre sans pouvoir le sauver ? Nous sommes entourés d'espions…

— Poltron ! murmura la jeune fille avec une sourire de dédain ; le brasseur Olivier et le parlement infâme qui a condamné son maître n'étoufferont point dans ma gorge ce cri : « Vive le roi ! »

L'abbé Peterson allait répondre, mais au bruit de l'orage se mêla soudain un autre bruit : le sabot de plusieurs chevaux résonna sur la chaussée de granit qui conduisait au manoir, et s'éteignit sous les fenêtres, devant la porte soigneusement fermée. Presque aussitôt, un serviteur entrant précipitamment dans la salle où était sa maîtresse, annonça que deux cavaliers demandaient l'hospitalité. L'abbé et Wilfrid échangèrent un regard craintif, mais lady Mac-Edwin se levant : « Qu'ils soient les bienvenus ! dit-elle ; le toit de mes ancêtres est l'abri de tous les voyageurs, quand ils sont fatigués et que l'orage gronde. »

Puis elle suivit le domestique, et descendit pour recevoir les nouveaux arrivés.

Un jeune homme et un vieillard mettaient pied à terre dans la cour.

La jeune fille les enveloppa d'un regard, et s'avançant vers eux : « Entrez ! messieurs, leur dit-elle avec cette noble aisance des femmes de sa race ; la demeure des Mac-Edwin est la vôtre.

— Mac-Edwin ! exclama le jeune homme en jetant la bride de son cheval à un valet, voilà un nom qui sonne bien à l'oreille ! »

Il échangea avec son compagnon un coup d'œil de satisfaction,

fit un pas vers la jeune fille, et dit en lui baisant galamment la main : « Merci de votre gracieuse hospitalité, milady. Nous avons fait une longue route, nous sommes harassés, mais près de vous, nous oublierons les dangers ainsi que les aspérités du chemin… et déjà notre lassitude a disparu. »

Comme il disait ces paroles, le jeune cavalier se dépouilla du manteau qui lui couvrait une partie du visage, lequel fut soudain éclairé par la lueur d'un flambeau.

Mais à peine la jeune fille eut-elle enveloppé d'un regard ces cheveux bouclés, cette lèvre fine et dédaigneuse, cet œil bleu, limpide, et ce nez un peu long, qu'elle sortit un médaillon de son sein, sembla comparer le portrait qu'il renfermait avec les traits de l'inconnu, et poussant un cri étouffé elle murmura : « C'est lui !

— Lui ! qui ? » demandèrent l'abbé Peterson et Wilfrid, qui arrivaient et saluaient les nouveaux venus.

Mais au lieu de leur répondre, la jeune lady s'inclinant devant l'étranger avec une grâce pleine d'émotion : « Sire ! dit-elle, vous pouvez ici trahir votre *incognito*… Vous êtes le roi d'Angleterre.

— Le roi ! » murmurèrent à la fois Peterson, Wilfrid et les serviteurs accourus.

Le roi, car c'était lui, promena un rapide regard sur tous ces visages empreints de franchise et de dévouement, puis relevant la jeune fille qui venait de fléchir un genou : « Vous avez raison, milady, dit-il ; c'est le roi proscrit, fugitif, le roi n'ayant plus qu'un seul et fidèle compagnon, qui vient vous demander l'hospitalité d'une nuit, et se mettre sous la plus puissante des sauvegardes : la beauté ! »

La jeune fille se retournant alors vers l'abbé et les autres habitants du manoir : « Dieu vous fait aujourd'hui les gardes de Sa Majesté, mes amis, leur dit-elle ; veillez sur la fortune de l'Angleterre ! »

Le roi sourit tristement, puis offrant son bras à sa jeune hôtesse : « Viens, mon bon Patrick, dit-il à son compagnon, nous sommes ici au milieu de cœurs encore anglais, nous pouvons oublier un moment le passé… espérer en l'avenir ! »

Chapitre II

Une heure après, dans la salle d'honneur du château, Charles, en compagnie de Patrick, le fidèle ami du feu roi, soupait avec l'appétit

d'un estomac de vingt ans, que le jeûne vient de torturer.

Wilfrid et l'abbé se tenaient debout sur le seuil de la porte, et lady Mac-Edwin, assise à la droite du roi, le serrait, le regard humide et la poitrine gonflée d'orgueil.

« Eh bien, Patrick, dit Charles après avoir rassasié sa faim, et essayant un sourire, une fois encore, nous voilà sauvés !

— Sire, fit Patrick en branlant la tête, ces maudits dragons sont à nos trousses depuis huit jours ; hier ils ont perdu nos traces ; ils peuvent les retrouver aujourd'hui.

— A la grâce de Dieu ! répondit le prince ; mais la mer est là, ajouta-t-il, et si demain nous pouvons trouver une barque à la côte, et apercevoir un navire au large…

— C'est alors seulement que nous serons sauvés, murmura Patrick ; mais la mer est bien mauvaise pour qu'un navire *amène* à la côte.

— Sire, dit la jeune comtesse, nous avons une barque amarrée dans la baie.

— Et ce matin, ajouta l'abbé Peterson, il y avait au large un navire sous pavillon hollandais.

— Était-il en panne ? demanda Patrick.

— Oui, milord.

— Ah ! fit Charles II, si je puis gagner la France, mon frère Louis XIV ne refusera pas une armée et une flotte au petit-fils du grand Henri IV ; je pourrai reconquérir ma couronne, et, continua-t-il avec un charmant sourire à l'adresse de sa jeune hôtesse, je saurai remercier en roi, milady, de sa noble hospitalité.

— Oh ! sire, répondit-elle avec joie, pour la fille de vos serviteurs, de telles paroles valent un royaume. »

La conversation allait continuer ainsi, quand un cliquetis d'épées et d'éperons choqués, de piaffements de chevaux, et ce cri : « Ouvrez ! au nom du parlement, » résonnèrent du dehors comme un coup de foudre, dominant la voix de l'orage. La porte de la salle s'ouvrit, et des valets effrayés entrèrent précipitamment annonçant qu'un escadron de dragons ronges cernait le château et s'emparait de toutes les issues.

Une pâleur mortelle envahit les traits de Wilfrid et de l'abbé, une sueur froide perla aux tempes de la jeune comtesse, et le roi regardant Patrick avec un sourire-résigné : « Nous sommes perdus ! fit-il doucement.

— Je mourrai près de vous, sire ! s'écria Patrick en tirant son épée.

— L'épée au fourreau, mon vieil ami, dit le roi ; toute résistance est impossible ici ; nous enverrions milady et tous ces braves gens à la mort ; Cromwell ne leur pardonnerait pas.

— Sire, reprit la fille des Mac-Edwin en se levant soudain, belle d'énergie et d'enthousiasme, pensez-vous que je ne puisse mourir à vos côtés ?

— Merci, milady, lui répondit le roi, mais je refuse. »

Il y eut un moment de cruelle anxiété sur tous les visages ; la vieille porte de chêne du manoir retentissait sous les hallebardes des soldats républicains, et devait céder en peu de minutes…

Tout à coup, la jeune comtesse passa la main sur son front, regarda le roi et s'écria : « Sire, vous êtes sauvé ! Qu'on ouvre ! continua-t-elle, et qu'on leur demande ce qu'ils veulent. »

Puis elle courut à un guéridon placé contre le mur, le dérangea, fit jouer un ressort invisible, et soudain un pan de mur s'abaissant, démasqua une étroite cellule, mystérieuse cachette pratiquée, au temps de la guerre des Deux Roses, par les ancêtres de la jeune comtesse, dans l'épaisseur d'une maîtresse muraille.

Le roi et Patrick s'étaient levés.

« Vite ! leur dit-elle, entrez, sire, entrez, milord ! »

Elle entraîna le roi ; Patrick le suivit. Alors, se retirant, elle fit jouer de nouveau le ressort… et le mur se releva sans offrir à l'œil le plus perçant la moindre fissure à découvert.

Un soupir de soulagement sortit de la poitrine de lady Mac-Edwin ; puis, jetant les yeux sur Wilfrid et l'abbé Peterson, demeurés immobiles d'étonnement au milieu de la salle, car ni l'un ni l'autre ne connaissaient l'existence de cette cachette : « Allons, leur dit-elle, à table !… Nous soupions. » Son geste était impérieux et bref. Tous deux comprirent et occupèrent aussitôt la place désertée par le roi et son serviteur.

Au même instant on annonça : « Le colonel Arthur Nickleby ! »

La plume est insuffisante à peindre le changement qui s'opéra sur le visage de la jeune fille. Naguère émue et pâle, elle devint calme et souriante ; elle se leva avec une grâce charmante pour recevoir le colonel, qu'elle toisa d'un seul coup d'œil comme pour mesurer son adversaire.

Le colonel était un tout jeune homme : vingt-deux ans au plus. Vainement sur sa figure noble et martiale on eut cherché l'expression de fanatisme qui assombrissait les visages puritains. Il s'avança avec l'aisance d'un parfait gentilhomme, salua respectueusement la comtesse, et lui dit d'une voix émue : « Croyez, milady, que je suis au désespoir d'envahir votre maison à pareille heure et en si nombreuse compagnie, mais un soldat est l'esclave de son devoir, et son devoir est d'exécuter les ordres qu'il a reçus.

— Quels sont ces ordres, milord ? demanda gracieusement la jeune fille, sans que la moindre altération se trahît dans sa voix.

— Vous avez ici Charles Stuart, fils du feu roi, milady ; j'ai l'ordre de le conduire à Londres. »

Un frais éclat de rire répondit à ces paroles du colonel :

« Êtes – vous bien sûr de cela ? demanda-t-elle avec un de ces regards pleins de raillerie dont les femmes seules connaissent le secret.

— Oh ! parfaitement sûr, milady, répondit le colonel, si sûr que j'oserai vous affirmer que ces deux couverts étaient destinés à deux convives tout autres que monsieur l'abbé et monsieur…

— Alors, dit la comtesse avec un nouveau sourire qui dissimulait habilement son anxiété, cherchez, milord ! cherchez !…

— Je serais désolé milady, de bouleverser votre château au milieu de la nuit. Je me suis contenté de placer des sentinelles à toutes les issues, et personne ne peut sortir sans mon autorisation. Mon devoir m'enjoint une surveillance active, mais non une série de vexations. Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec un respectueux sourire, votre sommeil est trop précieux, milady, pour que je vous en prive plus longtemps.

— Soit ! milord, répondit-elle, je vais ordonner qu'on vous prépare un appartement, et demain vous pourrez commencer vos recherches…

— Mille remerciements, milady, mais je passerai la nuit ici. Un fauteuil pour lit, mon manteau pour couverture et mon épée pour gardien, voilà tout ce qu'il faut à un soldat qui veut dormir quelques heures. »

La jeune fille se mordit les lèvres :

L'abbé, dit-elle, et vous, Wilfrid, allez vous reposer, car il est tard. Colonel, ajouta-t-elle, me ferez-vous la grâce de prendre le vin chaud avec moi ?

— Oh ! milady, fit le colonel, je n'oserais accepter…

— Mon Dieu ! acceptez toujours. La nuit est une trêve naturelle. Si nous devons être ennemis demain, soyons au moins amis ce soir. »

Sa voix était caressante, son regard fascinait ; le colonel eut comme un éblouissement… Pour la première fois il arrêta les yeux sur sa jeune hôtesse… il la trouva bien belle !

« Vous acceptez, n'est-ce pas ? »

Sans attendre de réponse, lady Mac-Edwin demanda le vin, le sucre et les épices, renvoya l'abbé et Wilfrid, stupéfaits de tant de calme, et demeura seule avec le beau colonel. Mais bien que la comtesse fût émue et tremblante au fond du cœur, le sourire le plus enchanteur glissait sur le corail de ses lèvres.

Quant au colonel, une fois seul en présence de cette jeune fille, il eut peur… Peur ! lui qui ne tremblait pas aux hurlements sinistres du canon. Peur ! lui qui commandait un régiment de ces terribles *cottes de fer* que Cromwell avait fanatisés, et qui traversaient l'Angleterre une Bible d'une main et un sabre de l'autre. Dans cette salle où naguère le roi était tranquillement à table, il allait y avoir un duel, un duel d'homme à femme, où la force serait du côté de la faiblesse.

Chapitre III

La salle du château, où l'on avait conduit le roi, et où, maintenant, le colonel prenait le vin chaud avec la jeune et belle héritière des Mac-Edwin, méritait réellement le nom de salle d'honneur.

Les murs étaient tendus de tapisserie de haute-lice, les plafonds chargés d'armoiries et de fresques d'un grand prix ; et les ancêtres de la comtesse, immobiles et muets dans leur cadre enfumé, semblaient contempler silencieusement ce qui se passait dans ce lieu vénéré qu'ils habitaient depuis des siècles.

Quand Arthur Nickleby se trouva en tête-à-tête avec lady Mac-Edwin, machinalement son œil erra sur les objets qui l'entouraient, et rencontra tous ces vieux portraits de famille. Les uns portaient encore l'antique armure saxonne, les autres avaient sur l'épaule le court manteau écossais, au côté la terrible claymore, et sur la tête la plume blanche et verte des chefs de clan. Puis enfin quelques-uns, ceux-là étaient les derniers, portaient l'uniforme des gardes du roi ; parmi eux, Arthur en remarqua un à la noble et austère physionomie, à l'œil fier et étincelant, portant l'habit de cérémonie des chevaliers de l'ordre de la Jarretière… C'était le père de la jeune fille.

Tout colonel qu'il était, Arthur se trouva bien petit en présence de ces héros. L'enjouement, le sang-froid de cette jeune fille, presque sa prisonnière, et assez forte pour sourire quand l'anxiété la plus terrible devait être au fond de son âme, le frappaient d'étonnement et, pour ainsi dire, d'inertie.

Pendant une demi-heure, lady Mac-Edwin effleura tous les sujets de conversation avec un esprit hors ligne, essayant sur le jeune chef républicain ce charme mystérieux de la grâce et de la beauté. Circé ne devait pas être plus séductrice que ne le fut l'hôtesse du roi Charles II. Arthur l'écoutait, dompté, fasciné, oubliant presque sa mission, son grade, et même ses opinions républicaines.

Avec un tact exquis, la jeune enchanteresse avait conté au colonel l'histoire de ses ancêtres : quatre siècles de loyaux services et de dévouement à la cause royale ; puis elle avait peint en traits de feu et les yeux humides la mort glorieuse de son père, frappé à la droite de Charles Ier…

Le colonel commençait à douter de la justice du droit républicain. « Colonel, lui dit tout à coup lady Mac-Edwin, savez-vous ce que le parlement fera du roi Charles II quand vous l'aurez conduit à Londres ? »

Cette question faite à brûle pourpoint était si peu attendue que le colonel tressaillit.

« Un roi décapité, comme son noble père, poursuivit-elle ; et c'est vous qui aurez été son bourreau !

— Ah ! milady ! s'écria Arthur indigné.

— Colonel, il y a trois sortes de bourreaux : l'exécuteur qui frappe, le juge qui condamne, et le soldat qui livre. Sans ce dernier, le premier ne frapperait point, car le juge n'aurait point de sentence à prononcer. Vous êtes un brave militaire, votre grade annonce vingt exploits héroïques, vous devez être un lion le jour d'une bataille… Et bien ! cette mission que vous a donnée Cromwell, si vous la menez à fin, souillera votre nom et votre gloire…

— Milady ! de grâce…

— On dira : le colonel Arthur Nickleby s'est fait le geôlier du roi d'Angleterre, et l'a livré à ses bourreaux. »

Un nuage passa sur le front du jeune homme.

« Et l'histoire, acheva lady Mac-Edwin dont le regard magnétique était cloué au visage du colonel, l'histoire qui fait justice des passions du moment et flétrit les peuples révoltés, jettera à la

postérité votre nom comme une insulte, comme elle y a jeté les noms de Jacques Clément et de Ravaillac…

— Oh ! milady, s'écria Arthur en poussant un cri étouffé, cela ne pourrait être ; on ne saurait faire un crime à un militaire d'avoir rempli son devoir.

— Son devoir ! exclama la jeune comtesse… Oh ! c'est là que je vous attendais, mon cher colonel…

Ces derniers mots furent dits avec une voix si caressante et avec tant de franchise, qu'Arthur en eut le vertige et chancela sur son siège.

« Savez-vous quel est votre devoir ? continua-t-elle, écoutez-moi ! Vous êtes Anglais, et si vous ne servez pas le roi, vous servez au moins votre pays, vous l'aimez… L'honneur du peuple anglais doit vous être cher… Eh bien ! en supposant, ce qui est fort problématique, que vous découvriez le fils des Stuart, que vous le conduisiez à Londres attaché à la queue de votre cheval…

— Oh ! milady…

— Qu'aurez-vous fait ? Vous qui aimez votre pays, vous aurez donné à des forcenés une occasion nouvelle de déshonorer l'Angleterre en jetant à l'Europe indignée une tête de roi ; et cet opprobre retombera sur vous… »

Le colonel était ébranlé ; une sueur froide perlait à ses tempes.

« Mais cependant, milady, reprit-il, je ne suis point la tête qui ordonne, je ne suis que le bras qui exécute. Si je n'arrête pas celui que vous nommez *le Roi,* je me déshonore et me rends coupable de haute trahison. Car, enfin, la présence du *prétendant* trouble la paix de l'Angleterre…

— Sa présence ! Et que diriez-vous, si sa majesté Charles II, si le roi, soumis aux lois de la Providence, n'avait plus qu'un désir : quitter l'Angleterre pour n'y revenir que lorsque son peuple le rappellerait ?

— Je dirais, milady, que tous mes vœux accompagneraient son départ, que mon désir le plus ardent serait qu'il pût fuir et gagner le continent, mais sans mon secours, et à l'insu de mon régiment…

— Eh bien ! poursuivit la jeune fille enveloppant le colonel de l'un de ces regards qui lient la volonté d'un homme ; si malgré votre régiment, sans qu'une porte s'ouvrit, sans qu'une sentinelle quittât son poste… le roi pouvait sortir…

— Que voulez-vous dire, milady ?

— Je veux dire, colonel… et elle lui prit la main… je veux dire

que Sa Majesté peut être en pleine mer dans quelques heures, que vous et moi seulement le saurons, et que personne au monde n'aura le droit d'accuser le colonel Arthur Nickleby de n'avoir pas fait son devoir.

— Mon Dieu ! murmura-t-il en passant la main sur son front, vous n'avez donc jeté la femme sur nos pas que pour nous tenter et nous vaincre… »

Un cri de triomphe sortit de la poitrine de la comtesse.

« Non, milord, lui dit-elle ; mais Dieu a jeté une femme sur vos pas pour vous dire : Vous êtes un noble jeune homme, et vous sauverez le fils du roi martyr ! »

Avant que le colonel, encore tout étourdi, eût pu répondre, lady Mac-Edwin s'élança vers le mur, pressa le ressort mystérieux, et le mur s'abaissa.

« Venez ! sire, dit-elle au roi, venez ! » Charles II sortit de sa cachette, et s'avança avec la noblesse et la majesté d'un souverain.

« Colonel ! ajouta la comtesse s'adressant d'une voix vibrante au jeune homme étonné, je mets sous votre sauvegarde sa majesté Charles II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande !

— Qui que vous soyez, monsieur, dit le roi, j'ai foi en vous. Voici ma main. »

Arthur fléchit un genou devant cette majesté tombée, et levant sur lady Mac-Edwin un regard où brillaient le dévouement et l'enthousiasme : « Maintenant, s'écria-t-il, dussé-je passer sur le corps de tout mon régiment, je sauverai le roi !

— Non, fit la jeune fille en souriant, et lui tendant sa blanche main, votre honneur militaire sera intact. Le colonel a fait garder toutes les portes du château, mais il en ignorait les issues souterraines, et c'est par là que le colonel Arthur Nickleby fera sortir Sa Majesté. »

Chapitre IV

Ces derniers mots de lady Mac-Edwin jetèrent une lueur d'étonnement sur le visage du roi et de Patrick qui se tenait derrière son maître.

« Oui, Sire, dit-elle, le dernier jour qu'il a passé ici, mon père m'a initiée aux mystères de ce vieux château. Dans cette cachette est une dalle qui masque un souterrain ; ce souterrain traverse le parc, et

va sortir au bas des falaises, sur la plage, non loin du lieu où la barque, dont nous parlions ce soir, est amarrée.

— Mais, reprit le roi, cette barque ne peut me conduire en Hollande.

— N'a-t-on pas aperçu un navire au large ? reprit-elle.

— C'est juste ! dit Patrick.

— Le colonel, poursuivit lady Mac-Edwin, vous escortera, tandis que moi, je vous éclairerai en vous montrant le chemin ; quand nous serons de retour, le colonel et moi, Votre Majesté se trouvera hors d'atteinte avant que personne ait encore bougé ici. »

Ces trois hommes également forts, également courageux, ne purent réprimer un mouvement d'admiration à la vue de cette jeune fille si frêle, si délicate, qui, en ce moment, était l'arbitre de leur destinée. Mais elle, sans perdre de temps, courut à la croisée, dont elle écarta les lourds rideaux.

L'orage s'était apaisé ; le vent, débarrassant le ciel de ses nuages noirs et plombés, laissait glisser un rayon de lune qui tombait d'aplomb sur la mer. Ce rayon éclairait faiblement les vagues blanches d'écume ; l'œil pouvait, avec une certaine attention, distinguer un point noir semblable, vu la distance, à une tache de boue qui maculerait la robe éclatante d'une hermine. Ce point noir, c'était le navire hollandais. « Sire ! dit-elle, voilà le navire ! »

Tous trois s'approchèrent avidement de la fenêtre.

« Partons ! dit le roi. Où est la dalle ?

— Ici ! » fit la comtesse.

Elle désigna l'angle gauche de la cachette ; le roi et Arthur se servirent de leur poignard comme d'un levier, et soulevèrent péniblement la dalle. Une vingtaine de marches apparurent à leurs yeux : c'était l'entrée du souterrain.

Arthur tira son épée :

« Demain, dit-il, je serai redevenu colonel des troupes républicaines, mais aujourd'hui, sire, je serai l'escorte du roi, et l'on n'arrivera jusqu'à vous qu'après avoir passé sur mon cadavre.

— Permettez que je vous précède, sire, » fit lady Mac-Edwin avec une noblesse toute gracieuse. Elle s'inclina devant Charles II, et, un flambeau à la main, elle descendit la première. « Viens, mon bon Patrick ! » dit le roi.

Patrick suivit son maître, et Arthur, l'épée nue, ferma la marche.

Ce souterrain était une galerie assez étroite, courant en pente douce sous le parc, et se ménageant des ouvertures habilement dissimulées dans les crevasses de la falaise, encombrée de broussailles. Le roi et ses compagnons marchaient silencieusement l'un devant l'autre depuis vingt minutes, guidés par Milady, lorsqu'une bouffée d'air frais imprégné de cette odeur aromatique que la brise enlève aux algues et aux plantes marines, vint faire vaciller la flamme du flambeau de la comtesse… Ils touchaient à la fin de la galerie, obstruée par des lichens, des saxifrages et quelques buissons vifs.

Arthur dégagea l'ouverture avec son épée et sortit le premier.

« Enfin ! » dit le roi, respirant bruyamment.

Lady Mac-Edwin déposa son flambeau à l'entrée du souterrain, et conduisit le roi jusqu'à la barque, amarrée à un bloc de roche. La mer était calmée et dormait mollement, comme si elle se fût reposée de ses récentes colères. « Nous pourrons gagner le large et accoster le brick hollandais en deux heures, dit Patrick, qui consulta sa montre. Il est quatre heures, nous arriverons avant le jour. » Et il descendit le premier dans la barque.

« Milady, dit le roi en baisant respectueusement les doigts rosés de la jeune comtesse, le prince proscrit vous doit aujourd'hui sa vie et sa liberté ; si le roi remonte jamais sur le trône de ses pères, il se souviendra de la fille des Mac-Edwin.

— Sire, lui répondit-elle, vous voir réellement roi est le plus cher de mes vœux, et si mes pressentiments ne me trompent pas, vous reviendrez en maître sur cette vieille terre que vous quittez en fugitif. Alors, sire, je ne vous demanderai qu'une grâce…

— Parlez, milady.

— Votre royale amitié pour le brave colonel Arthur Nickleby. »

Et elle présenta Arthur à Charles II.

« Monsieur, lui dit le prince, vous étiez mon ennemi hier, vous le serez demain ; mais mon amitié vous est acquise aujourd'hui, si vous me promettez de servir loyalement votre pays : servir l'Angleterre, c'est me servir. »

Patrick tenait déjà l'aviron, Arthur baisa la main du roi, celui-ci sauta dans la barque, et tranchant l'amarre du revers de son épée, salua une dernière fois la jeune lady ainsi que le colonel… Puis la barque s'éloigna du rivage, emportant vers la haute mer la fortune et la prospérité future de la vieille Angleterre.

Arthur offrit sa main à milady, et tous deux reprirent, silencieux

et rêveurs, la route souterraine, qui les ramena à la salle d'honneur du château.

« Eh bien, colonel, lui dit la comtesse avec un doux sourire, lorsque la dalle eut repris sa place ordinaire, et que le mur eut remonté sur ses gonds invisibles, n'êtes-vous pas heureux d'avoir sauvé le roi ?

— Savez-vous, milady, pourquoi je l'ai sauvé ? répondit-il, attachant sur elle un regard pénétrant :

— Pourquoi ? » fit-elle ingénument.

Arthur fléchit un genou devant elle, et effleura sa belle main de ses lèvres : « Parce que je vous aime… » murmura-t-il bien bas.

La fille des Mac-Edwin rougit et ne répondit pas… L'héroïne disparaissait… il ne restait plus que la jeune fille.

« Me permettez – vous d'espérer ? demanda le colonel.

— Je n'ai que seize ans, dit-elle… espérez !… Quand le roi sera remonté sur le trône de ses pères, il n'y aura plus entre nous de dissidence d'opinion. »

Le lendemain, au point du jour, on fouilla le château de fond en comble sans rien trouver, et le colonel partit à la tête de son régiment, emportant au fond de son cœur un double secret : celui de son amour, et celui de la fuite de Charles II.

ÉPILOGUE.

Monck venait de rappeler Charles II ; le fils des Stuarts était rentré dans sa bonne ville de Londres, et avait pris possession de son palais de Withe-Hall, aux acclamations unanimes de son peuple.

Lady Mac-Edwin n'était plus une jeune fille, mais une femme de vingt-cinq ans, belle de cette beauté qui fait des femmes de cet âge de véritables reines.

Elle avait passé les jours d'orage dans le manoir de ses aïeux ; elle ne songeait point à le quitter pour aller briller à la cour.

Un soir de novembre, de même qu'il y avait neuf ans, la comtesse était assise entre Wilfrid et l'abbé Peterson, faisant avec la même ardeur leur partie d'échecs. L'Angleterre était heureuse, et le roi sur son trône ; pourtant la même rêverie planait sur le front et voilait le regard de la comtesse. A quoi songeait-elle ? La jeune fille rêvait du

roi, la femme rêvait d'un souvenir… Un souvenir qui l'avait fait attendre neuf ans !

Ce jour-là, pareillement, la tempête était déchaînée, la mer hurlait stridente, la pluie ruisselait sur le toit d'ardoises du manoir, et à chaque effort, à chaque rafale de vent qui déracinait les arbres du parc, l'abbé se signait et priait pour les voyageurs…

Soudain la cloche retentit, un cheval s'arrêta fumant devant la porte, un homme en descendit et demanda l'hospitalité. « Qu'il entre ! » s'écria lady Mac-Edwin en tressaillant.

L'étranger parut sur le seuil… elle poussa un cri et se laissa retomber sur son siège…

Cet homme, c'était Arthur ; il mit un genou en terre devant elle : « Milady, lui dit-il, vous souvenez-vous de ce que vous me dites une nuit, dans la salle d'honneur de ce manoir ?

— Je vous dis *d'espérer !*… répondit-elle en le regardant avec tendresse.

— Et maintenant ?…

— Maintenant le roi vient de remonter sur son trône… Je vous attendais… »

Arthur appuya ses lèvres sur la main qu'elle lui tendait pour le relever.

« L'abbé, ajouta la comtesse, vous célébrerez mon mariage demain matin. J'épouse milord Arthur Nickleby. »

Puis elle écrivit immédiatement au roi Charles II ces quelques lignes :

« L'ex-colonel Arthur Nickleby escorta Votre Majesté le jour où elle quitta l'Angleterre ; il est mon époux à cette heure, sire, et demande à mourir au service de son roi légitime.

» Lady Mac-Edwin. »

Cinq jours après, un courrier apporta à franc étrier la réponse suivante :

« Milady,

» Je n'ai qu'un moyen de prouver ma reconnaissance à vous et à votre époux : voici le brevet de colonel de mes gardes.

» Charles. »

Un mois après, la belle lady Arthur Nickleby suivait son époux à

Londres, et brillait à la cour par sa beauté, sa grâce et par la considération que sa noble conduite lui avait à jamais acquise.

FIN

Chapitre I

Qu'on me permette de faire, en cinquante lignes, l'histoire de l'île de Corse.

Les Corses sont Corses de toute éternité. Ils ne sont ni une colonie phocéenne, ni une colonie étrusque : ils sont nés chez eux et ne sont le produit d'aucun croisement de races.

C'est une nation primitive. Tour à tour envahie par les Étrusques, les Phocéens, les Romains, les Carthaginois, les Vandales et les Sarrasins, la Corse a parfois courbé la tête, jamais elle ne s'est entièrement soumise ; jamais encore elle n'a adopté les mœurs et le caractère d'aucun des peuples qui ont essayé de lui imposer un joug.

A travers les dominations diverses qui se sont succédé chez elle, la Corse est demeurée fière et rebelle.

Pise et Gênes ont longtemps régné sur elle, mais luttant toujours et tenues en échec sans cesse par ce peuple de martyrs qui pliait sous le nombre et ne se rendait jamais à merci.

Accablée d'impôts, garrottée, liée, couverte des soldats de la République sérénissime, la Corse ne se regarda jamais comme vaincue, et pendant trois siècles que ce joug l'étouffa, elle eut des tressaillements si nombreux et si terribles, que Gênes chancela sans cesse sur ce trône où elle n'était montée que par la force et la terreur.

Pendant ces trois siècles des hommes parurent successivement qui se levèrent au cri de liberté, tombèrent en martyrs et arrosèrent la vieille terre de leur patrie d'un sang si fécond, qu'à la fin ce sang engendra des armées, et que ces armées, dont les femmes et les enfants grossissaient les rangs généreux, se trouvèrent assez fortes pour ébranler le joug qui les étreignait, l'arracher de leur front, le brandir comme un glaive et le jeter en guise de défi à la face de ceux qui les avaient opprimés à travers la poussière des siècles !

Comme toutes les révolutions, comme celle de la Suisse au moyen-âge, comme celle de la Grèce, il y a trente ans, celle qui renversa la domination génoise en Corse eut pour cause et pour point de départ un fait presque sans importance, cette pierre d'achoppement

microscopique qui se trouve sons la lourde roue d'un char et le renverse, au lieu d'être broyée par lui, quelque chose comme la pomme que l'archer Guillaume Tell fut contraint d'aller atteindre avec une de ses flèches sur la tête de son fils.

C'est un fait entièrement vrai qui ressemble cependant à une de ces nébuleuses légendes qui se trouvent à chaque pas que fait le touriste sur le sol de la vieille Allemagne.

L'histoire le sait peut-être, mais les traditions et les chroniques corses en font foi : je vous le transmets simplement comme il m'a été raconté dans le pays.

En 1715, la république de Gênes, dont les finances étaient en fort mauvais état, leva une taxe extraordinaire et temporaire sur le sel, défendant, pour éviter la contrebande, qu'on en fit aux salines d'Aléria.

Cette taxe fut supportée quinze ans par les Corses qui murmurèrent et payèrent cependant. Mais en 1730, à la taxe du sel qu'elle prorogea, elle ajouta une taxe pour le port des armes, et cette taxe se trouvait de treize sous quatre deniers par tête.

Or, à l'extrémité du cap Corse, à deux lieues environ de Bogliano, vivaient, dans une ferme isolée, deux femmes et un homme – la mère et les deux enfants.

La mère avait nom Colomba, la fille Colombina, le fils Marco Giafféri.

Giafféri était chasseur et passait sa vie dans les montagnes.

C'était un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, aux cheveux crépus, à l'œil plein de feu, brave et fier comme un Corse de la montagne.

Giafféri chassait pour deux motifs : – d'abord parce que le gibier qu'il tuait et vendait nourrissait sa vieille mère et sa jeune sœur, ensuite parce que, dans la montagne, on ne rencontrait pas de soldats génois, et que la vue des soldats génois lui inspirait une telle aversion qu'il était toujours tenté d'abaisser sur eux le canon de son fusil et de les jeter bas comme un mouflon ou un sanglier.

Giafféri pleurait de rage parfois, quand il songeait à l'asservissement de son pays et il rêvait pour lui des jours meilleurs qu'échaufferait le soleil de la liberté.

Giafféri était aimé et respecté dans le pays ; les Corses du Cap lui obéissaient en aveugles et souvent ils se prenaient à lui murmurer sourdement à l'oreille :

— Oh ! si tu voulais te mettre à notre tête !

Mais Giafféri fronçait le sourcil et s'en allait d'un air sombre sans daigner leur répondre.

Or, tandis qu'il était à la chasse, le collecteur se présenta un jour avec quarante soldats à la ferme où étaient sa vieille mère et sa jeune sœur, et il leur dit :

— Je viens vous faire acquitter la taxe du port d'armes.

— Mon fils l'a payée, dit la mère.

— Je le sais, répondit le collecteur, mais ni vous ni votre fille ne l'avez acquittée.

— Les femmes ne portent pas d'armes.

— Mais elles payent, répondit le collecteur.

La vieille Colomba était Corse, son mari avait été tué par les soldats du provéditeur : le sang lui monta au visage, elle prit un fusil de rechange que Giafféri laissait accroché au manteau de la cheminée et elle étendit le collecteur raide mort.

Mais tout aussitôt un soldat fit feu sur elle, et elle tomba à son tour.

La mère morte, les soldats se jetèrent sur sa fille ; ils ne la tuèrent pas, mais ils la garrottèrent à une table et l'outragèrent.

Puis, quand ils l'eurent outragée, ils lui demandèrent du vin ; elle les conduisit à la cave, leur montra deux futailles pleines, – et tandis qu'ils buvaient, elle s'enfuit folle, éperdue, la tête et le cœur broyés. Sur son chemin, elle rencontra son frère.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-il.

— Ils ont tué notre mère, s'écria-t-elle.

— Qui ? hurla Giafféri.

— Ils m'ont déshonorée ! poursuivit-elle avec égarement.

— Mais qui ? qui donc ? vociféra-t-il.

— Les soldats du collecteur.

Et elle lui raconta d'un œil sec et fiévreux, la voix entremêlée d'un rire strident qui annonçait une folie prochaine, l'horrible scène qui venait de se passer.

Et lui, il l'écouta sans pousser un cri, sans verser une larme, une main sur son cœur, l'autre sur la détente tente de son fusil ; puis, quand elle eut fini, il lui dit froidement :

— Retournez à la ferme, Colombina, et versez à boire à ces braves gens, il faut héberger dignement les soldats de la sérénissime république.

Et comme elle demeurait immobile et foudroyée, il ajouta d'une voix brève et ferme :

— Notre mère et notre père sont morts, je suis le chef de la famille, et je vous ordonne de m'obéir, Colombina ; allez.

Et il lui montra le chemin de la ferme d'un geste, – et elle obéit, folle et brisée, rentra dans la maison et se mit à rire d'un air hébété quand les soldats, déjà pris de vin l'accueillirent par des huées.

Et, ainsi que le lui avait ordonné son frère, elle leur servit à boire, et elle rit et elle but avec eux sans voir les cadavres sanglants et inanimés de sa mère et du collecteur qu'on avait poussés du pied sous la table.

Et, pendant ce temps, Giafféri s'était assis à quelque distance de sa maison et, toujours la main sur son fusil, il écoutait froidement les chants et les rires de la soldatesque avinée.

Puis, comme la nuit venait, il se leva, alla jusqu'à une meule de blé élevée devant la maison, la démolit gerbe par gerbe, et traîna chaque gerbe devant la porte que les soldats avaient fermée sur eux pour n'être point troublés dans leur fête.

Puis encore, quand ce fut fait, il tira un briquet et de l'amadou de sa cartouchière, et il mit le feu au monceau de gerbes.

Et le vent de la mer, activant soudain la flamme, convertit la meule en brasier, et la fumée, sous l'étreinte du vent, se ploya en colonne opaque et commença à pénétrer dans la maison par la fenêtre et les ais disjoints de la porte, et tout avinés qu'ils étaient, à la vue de cette fumée, à son souffle ardent, les soldats éteignirent leurs rires et leurs cris ; les verres leur tombèrent des mains, et les plus valides s'élancèrent vers la porte.

Mais le premier qui l'ouvrit, se trouva face à face avec Giafféri, pâle et debout au milieu des flammes comme un démon, – et il reçut un coup de stylet ; ceux qui le suivaient eurent le même sort, et Giafféri cria d'une voix stridente à ceux qui reculaient épouvantés :

— Mais buvez donc, messeigneurs, buvez donc !

Alors ce fut sa sœur qui, suffoquée à son tour, s'élança vers le seuil et voulut sortir, mais il la repoussa violemment en lui disant :

— Ils t'ont souillée, le feu te purifiera !

Et il tira la porte sur lui et la referma.

Puis il alla s'asseoir sur une pierre et attendit l'effet du feu.

Le feu gagna la toiture, puis les murs, et la maison embrasée flamboya comme un phare gigantesque dans la nuit.

Et, apercevant cette chevelure de feu qui couronnait subitement le cap Corse et éclairait au loin la mer, – les laboureurs des environs accoururent, les pâtres descendirent effarés des montagnes, – et quand il se trouva environné par eux, Giafféri s'écria en étendant ses mains crispées vers le brasier fumant encore :

— Sur les ruines de ma maison, sur les cendres de ma mère et de ma sœur, je proclame la liberté future de la Corse !

La nuit suivante, des feux s'allumèrent sur tous les sommets des montagnes ; huit jours après, Giafféri, proclamé général de l'insurrection, prenait d'assaut la ville de Bastia, – et deux ans après il ne restait plus trace dans l'île de la domination génoise.

La Corse se fit alors un roi qu'on nomma le roi Théodore, puis elle se constitua en république sous la présidence du général Paoh ; puis enfin, fatiguée de ces diverses formes de gouvernement, elle plaça sa rude main dans la main loyale de la France.

Presque à la même époque, dans une humble maison d'Ajaccio où, tout royaliste que j'étais, je me suis incliné bien bas et le front découvert, un enfant naissait qui devait poser son pied sur le monde et se nommer *Napoléon* !

L'île de Corse a, d'une manière assez exacte, la forme d'un poisson qui aurait la queue tournée vers le nord. Une chaîne de hautes montagnes vertes en bas, neigeuses au sommet, la traverse du nord au sud, du cap Corse au détroit de Bonifacio, comme une épine dorsale gigantesque, d'où s'échappent, ainsi que des arêtes, mille petites chaînes, ramifications infinies qui vont, s'abaissant par degrés, baigner leurs derniers coteaux dans deux océans : la mer italienne et la mer espagnole.

Au nord s'allonge une langue de terre couverte de vignobles, d'orangers et d'oliviers : c'est le cap Corse.

Au nord-ouest s'étend une succession de riches et vertes plaines bien cultivées, fertiles, semées çà et là de villages blancs et coquets, c'est la Balagne.

A l'ouest, une contrée montagneuse expose au soleil méridional ses maquis vert-sombre, ses forêts chevelues et vierges, ses villages à maisons crénelées, à physionomie guerrière : ce sont les

arrondissements d'Ajaccio et de Sartène, les deux cantons belliqueux de la Corse, la véritable Corse vindicative et sauvage, patriarcale et superstitieuse, religieuse et martiale.

Au sud, une plaine de quelques lieues carrées, semée d'étangs malsains, de fiévreux marécages et dominée par un rocher qui supporte une ville et surplombe la mer avec une hardiesse si folle, si téméraire, qu'il semble à chaque instant que roc et ville vont s'abîmer et disparaître sous le flot qui les ronge et les fascine depuis le commencement du monde. Cette ville est Bonifacio.

A l'est, entre la chaîne épinière des montagnes et la mer d'Italie, se déroulent et s'allongent des plaines immenses, fertiles comme celles du Brésil, désertes comme elles, incultes malgré leur luxuriante végétation et sillonnées à peine par de rares troupeaux de brebis noires et de pâles et hâves bergers qui tremblent cette fièvre terrible qui règne en sombre despote sur le littoral du levant depuis Porto-Vecchio jusqu'à Aléria. C'est la côte orientale, la plus belle partie, la plus inexplorée peut-être de toute l'île.

A l'extrémité de la côte orientale, au milieu d'une plaine non moins fertile, non moins belle, mais plus saine, on trouve la plus importante, la plus riche, la plus commerçante ville de Corse : Bastia.

Mais Bastia n'est plus la Corse, Bastia est une ville continentale, italienne, corrompue et molle, luxueuse et active comme le continent ; à Bastia, point de vendetta, point de stylet affilé, de fusil menaçant, mais aussi plus de mœurs sévères, patriarcales, plus de ces costumes pittoresques et traditionnels qu'on retrouve encore à Ajaccio.

Le Corse, le vrai Corse montagnard, le Corse de Corté et d'Ajaccio, retrousse dédaigneusement la lèvre en parlant de l'habitant de Bastia et dit un *Bastiaccio.*

Chapitre II

Le peuple corse est *un,* qu'on nous passe le mot ; un Corse ressemble partout à un autre Corse ; mais, selon le pays qu'il habite, il est sujet à des nuances, à des variations de mœurs et de caractères.

Si les traits saillants et génériques sont identiques, les traits secondaires diffèrent parfois et sont presque toujours en harmonie avec la nature du sol et de ses occupations.

Ainsi le Balanais, le cultivateur de céréales par excellence, est travailleur, actif, assez doux et plein d'humilité. Il venge sa sœur et sa

fille outragées, mais il a soin de les protéger et de veiller sur elles avec assez de vigilance pour prévenir l'affront presque toujours.

Le Balanais connaît la valeur de l'argent, et, sans être rapace, il est économe, rangé ; il compte.

L'Ajaccien et le Sartenais, au contraire, ne cultive que la moitié de son champ, parce qu'il en obtient assez de blé et de maïs pour vivre les douze mois de l'année.

La poudre a, à ses yeux, plus de valeur que l'argent ; il ne saurait faire un pas sans sa *carchera* (cartouchière) et son fusil.

Il est prêt sans cesse au combat, et s'il n'est pas toujours querelleur, au moins ne redoute-t-il jamais la querelle. Aussi, qu'il fume paisiblement son cigare sur la place des Diamants, ou qu'il se laisse aller au trot fébrile d'un petit cheval des montagnes, son fusil sur l'épaule, il a toujours un fier et railleur sourire aux lèvres, et toute une attitude martiale qui semble défier la terre entière.

Plus paresseux que le Balanais, il est plus sobre dans ses habitudes : un morceau de pain noir, le vin échauffé de sa gourde, un reste de bruccio cuit, la fougère du maquis, de la poudre et des balles – cela seul lui suffit. Tout le reste est luxe inutile.

Le Balanais pardonne quelquefois, le Sartenais et l'Ajaccien sont implacables. Le temps et l'espace ne sont rien : il faut que *vendetta* ait son cours. En retour, leur parole est sacrée ; on peut dormir sous leur toit, couvert d'or et de pierreries ; or et pierreries ne les tenteront pas.

Les cantons d'Ajaccio et de Sartène sont la vraie Corse des bandits. Ici, chaque village, presque chaque famille compte un membre au maquis. Quand on est au maquis, on dit que l'on vit *à la campagne,* ce qui signifie qu'on est quelque peu brouillé avec la justice humaine pour avoir voulu se faire son propre justicier.

Au centre de l'île est une ville autour de laquelle, si hautes qu'elles soient, les montagnes ont des formes moins tourmentées, se couronnent de maquis moins fourrés et agitent, en forme de panaches verts, les dômes ombrageux de forêts de châtaigniers. Cette ville se nomme Corté. Paoli y naquit, on y montre encore sa maison. L'arrondissement de Corté est plus pacifique que celui de Sartène ; c'est la Corse des bergers.

Parfois, au milieu du jour, le voyageur traverse un village dont la population a un air de fête qui l'étonne. Des enfants charbonnés, les cheveux en broussailles, se roulent joyeusement au soleil – les femmes filent au seuil de leur porte et sous l'ombre gigantesque du châtaignier qui se trouve devant l'église, et auquel pend la cloche qui sonne la

messe chaque dimanche ; les hommes fument leur pipe emplie de tabac corse et jouent gravement aux cartes.

Est-ce la fête du village, est-ce un jour de réjouissance inaccoutumée ? – Non, cela était ainsi hier, cela sera de même demain. Ces braves gens ont terminé leurs semailles, ils vivront ainsi de cette vie oisive et contemplative en attendant la moisson.

Au sud de l'île, dans cette petite plaine dont je parlais naguère, vit une population toute différente : les Bonifaciens.

Les Bonifaciens sont une colonie génoise.

Quand vous avez dépassé l'unique village qui se trouve sur la route de Sartène à Bonifacio, village désert en été, peuplé de bergers en hiver, lorsque la neige les chasse des montagnes, et qu'on nomme la Monascheri – vous chercheriez vainement la Corse, vous ne la trouvez plus.

Vous ne rencontrez désormais que des Génois, c'est-à-dire un peuple poli, désarmé, laboureur, souriant à l'étranger et le volant de son mieux, un peuple qui n'a dans sa ville qu'une seule hôtellerie où l'on vous écorche à ravir et avec les façons les plus candides de la terre.

Le Bonifacien est commerçant, marin, contrebandier, il serre la main du Sarde, qui vaut encore moins que lui, et il ne se venge jamais, par la raison toute simple que rien ne l'offense.

A Bonifacio, vous trouverez des femmes à séduire avec un peu d'or, un tilbury de louage qui vous conduira à Porto-Vecchio pour une somme fabuleuse, et, si vous êtes prudent, vous n'oublierez nulle part la cartouchière, qui vous sert en même temps de bourse.

Maintenant que nous avons esquissé de notre mieux les traits principaux du peuple corse, abordons les détails et parlons des bandits.

Chapitre III – LES BANDITS CORSES

On en parle beaucoup en tout pays – nulle part on ne les connaît bien – nulle part même on ne se fait une idée juste de leur profession et de la portée du nom qu'on leur donne.

Le bandit corse n'est ni le frère du brigand calabrais, ni le cousin du voleur espagnol, et ne ressemble en rien au bandit d'opéra-comique qu'on nous représente toujours coiffé d'un feutre à plume, enveloppé

dans un manteau sombre, et bravant sbires et alguazils, pour venir soupirer une sérénade sous les persiennes tréflées de sa belle.

Le bandit corse n'a jamais foulé le plancher dramatique du boulevard, et il est complètement inconnu à la Porte-Saint-Martin.

Le bandit corse n'assassine pas, il tue son ennemi ; il ne se livre point à la chasse aux gendarmes, et ne leur envoie ses deux balles que pour se garder des leurs.

Le bandit corse n'a jamais volé. Rencontrez-le dans le maquis ; ayez votre ceinture pleine d'or et votre poire à poudre remplie, il ne touchera point à l'une, et s'il vous demande à partager l'autre, c'est qu'il est à sec de munitions, et ne sait comment s'en procurer.

Banditi, en Corse, signifie *lâchés, abandonnés, hors la loi.* Pas autre chose !

Il est un fait que je garantis, un fait que trois habitants notables d'Ajaccio, dont l'un, par parenthèse, porte un nom historique, m'ont affirmé sur leur parole, un fait qui prouve jusqu'il quel point l'autorité du bandit est respectée :

Dans un arrondissement de la Corse que je m'abstiens de nommer, le sous-préfet, que je ne nomme pas plus pour la même raison, quoique son nom soit écrit sur mes notes de voyage – le sous-préfet reçoit un soir, vers dix heures, la visite d'un berger.

— Monsieur, lui dit celui-ci, le bandit désire vous parler.

Le sous-préfet fait un soubresaut.

— A moi ? dit-il.

— Oui, monsieur ; il vous attend derrière l'église.

— Mais, s'écrie le sous-préfet, je ne puis y aller, mon caractère officiel ne me le permet pas.

— Ma foi ! répond le berger, ceci ne me regarde pas j'ai fait ma commission. Arrangez-vous.

Et le berger s'éloigne.

Le sous-préfet hésite, réfléchit ; puis, malgré la pluie qui tombe à seaux, il se lève et sort ; passe devant le quartier de gendarmerie : il n'a qu'à y prendre quatre hommes, il sait où est le bandit, le bandit sera pris ; mais il passe sans s'arrêter, il va seul au rendez-vous, trouve le bandit assis sur une pierre et fumant son cigare.

Que se passe-t-il entre lui et le bandit ? Nul ne sait au juste ; mais deux jours après un homme, parent du bandit, arrêté et écroué

par suite d'un faux rapport, est élargi. Cet homme avait été victime d'une erreur et était complètement innocent : sans cela le bandit n'eût point exigé sa mise en liberté. Le bandit demande la *justice,* rien de plus.

Dans une affaire à peu près semblable et qui devait être jugée en cour d'assises, le procureur du roi – c'était avant la révolution de février – reçut pareillement la visite d'un bandit qui lui apportait des preuves irrécusables de l'innocence de l'accusé.

— Faites la justice, lui dit-il en s'en allant, je n'exige rien de plus.

Maintenant, quel événement, quel crime imprévu fait passer le Corse de la vie ordinaire à l'existence aventureuse du bandit ? La vendetta. Où la vendetta puise-t-elle sa source ? Dans le déshonneur des familles. Presque toujours une femme séduite est la source de toutes les inimitiés de la Corse.

La vendetta se perpétue souvent de génération en génération. Le déshonneur de la femme exige le sang du séducteur. Devenu meurtrier, le Corse n'a plus qu'à choisir : le bagne ou le maquis. Le choix n'est pas douteux, il préfère la liberté périlleuse, la lutte éternelle de tous les instants à la honte sans fin.

La lutte est presque toujours à son avantage : un seul bandit tient parfois en échec une brigade tout entière. Sa balle arrive invisible, ses sentences sont trouvées, un matin, clouées à un arbre ; on lui porte des vivres à tel ou tel endroit, mais on ne le voit jamais.

Les pâtres seuls sont ses intermédiaires avec le monde civilisé, mais les Corses sont rarement traîtres et les pâtres ne les vendent presque jamais.

Il y a en Corse sept à huit cents bandits, au dire d'un capitaine d'état-major que j'ai trouvé à Bonifacio. Mais le plus célèbre de tous, celui dont le nom est populaire sous le châtaignier des montagnes et dans la hutte du pêcheur, celui qu'on nomme partout avec une sorte d'enthousiasme, est celui dont nous allons vous raconter l'histoire.

Chapitre IV – LE BANDIT SAINTE-LUCIE

En débarquant à Ajaccio, devant la statue même de Napoléon, vous montez assez ordinairement la rue qui porte son nom et vous arrivez sur la place des Diamants.

A votre droite se trouve le cours, et sur le cours, à côté l'une de

l'autre, la caserne et la préfecture.

A gauche de la rue Napoléon, est situé l'hôtel de France, le plus achalandé de la ville.

Devant vous s'étend en quadrilatère assez régulier la place des Diamants.

A l'extrémité de cette place, dort ou rugit la mer, que vous venez de quitter naguère. La mer est la ceinture de la blanche Ajaccio.

La place des Diamants, que prolonge une avenue d'orangers plantés en pleine terre, et qu'on nomme la promenade des Grecs, la place des Diamants, sur laquelle évoluent une partie de la journée les troupes de la garnison, c'est Ajaccio tout entière. Le reste, à part le cours et la rue Fesch qu'on nomme encore le faubourg, le reste, disons-nous, est vulgaire et mesquin auprès.

On écrirait dix volumes sur les mille événements dont cette place a été le théâtre, mais il en est un qui se lie trop étroitement à l'histoire d'un bandit célèbre dans toute l'île et vivant encore, pour que nous ne le racontions point tout au long.

Ce bandit se nomme Sainte-Lucie, et l'histoire que nous allons vous conter, connue de la Corse entière, remonte à six ou sept ans à peine.

Sainte-Lucie était né à Santa-Lucia di Tallano, village de l'arrondissement de Sartène, et peu distant d'Arbellara, le pays des vendettas par excellence.

Portait-il le nom de son village ou le village celui de ses ancêtres ? C'est là une question difficile à résoudre en Corse, où à chaque pas on rencontre de simples laboureurs se nommant comme tel ou tel bourg et n'y étant même point nés. Sainte-Lucie était un beau garçon de dix-huit à vingt ans, l'œil noir, la lèvre rouge, le nez d'aigle et les dents aiguës et blanches. Il venait de terminer ses études au collège d'Ajaccio, et il se trouvait en vacances dans sa famille, une des plus riches du pays.

Sainte-Lucie chassait, pêchait, lisait Horace et ne se mêlait en aucune manière des affaires privées ou publiques de ses voisins, des vendettas du canton et de la politique du département, lorsqu'un événement imprévu et fatal vint bouleverser son existence et la livrer malgré lui à toutes les émotions poignantes, aux péripéties les plus inattendues et les plus dramatiques de la vie de bandit.

Sainte-Lucie avait une cousine germaine de quinze ans, demeurant presque porte à porte.

Un jour, cette jeune fille est séduite, enlevée. Grande rumeur d'Olmeto à Sartène et d'Arbellara à Tallano. Le séducteur est découvert et sommé d'épouser. Il refuse, et trois jours après, tandis qu'il vendangeait tranquillement sa vigne, une balle partie d'un maquis voisin l'atteint à la tempe et le tue.

Le soir du crime la gendarmerie était sur pied ; la justice ouvrait de grands yeux et recherchait le coupable.

Les soupçons, après avoir plané sur le frère de la jeune fille, égarés sans nul doute par de faux rapports et mieux peut-être par la calomnie, les soupçons, dis-je, se portent sur le jeune Sainte-Lucie, qui est arrêté de nuit à son domicile, pris dans son lit et conduit en prison.

L'affaire est instruite rapidement et portée en cour d'assises.

Sainte-Lucie, parfaitement innocent du crime qu'on lui impute, paraît devant ses juges avec le calme de l'honnête homme et se défend avec sang-froid. Mais deux témoins à charge font une déposition foudroyante.

L'un, le cultivateur B…, prétend avoir vu Sainte-Lucie sortir de chez lui avec son fusil et se diriger vers le maquis d'où le coup mortel a été tiré.

L'autre, l'avocat S…, soutient avoir vu Sainte-Lucie s'embusquer derrière un arbousier, épauler et faire feu sur sa victime.

— En êtes-vous bien sûr ? demande le président des assises.

Le témoin répond par la phrase sacramentelle :

— Je l'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Sainte-Lucie s'indigne, proteste, mais les témoignages sont accablants, le jury rend un verdict affirmatif, et n'admet les circonstances atténuantes qu'en faveur de la jeunesse du criminel.

Le malheureux jeune homme est condamné aux travaux forcé.

Comment put-il s'évader, échapper à ses gardiens, éviter la ferrade et le bagne ? Quel événement mystérieux rendit au grand air de la liberté cet homme marqué pour un esclavage éternel ? – Dieu et lui le savent seuls.

Chapitre V

Un jour, la Corse entière apprit que le jeune Sainte-Lucie était au maquis, c'est-à-dire placé désormais au-dessus des lois humaines, et ne

craignant plus que la balle du voltigeur corse.

Ceux qui l'avaient vu tranquille et froid pendant la durée de son procès, écoutant sa sentence avec un calme héroïque ; ceux qui savaient, et ils le savaient tous, quel sang bouillonnait dans ses veines, se frottèrent les mains et se dirent :

— Il y aura du nouveau à Santa-Lucia di Tallano avant qu'il soit peu.

Du reste, pour la majeure partie des habitants, Sainte-Lucie était innocent ; pour les autres, il n'était pas coupable encore. Aux yeux d'un Corse, venger le déshonneur de sa race est chose toute naturelle…

Sainte-Lucie évadé, la gendarmerie de l'île entière se mit à sa poursuite ; on fouilla le maquis ; on le chercha nuit et jour ; on ne le trouva point. Plus d'un an s'écoula sans qu'on eût entendu parler de lui.

Seulement, quelques rares pâtres prétendirent l'avoir aperçu vers la brune, ou à l'aube, glissant comme une ombre derrière un chêne, ou passant comme l'éclair dans un chemin creux.

Cela seul suffit pour donner une haute idée de lui.

— Il aiguise ses ongles, il taille ses griffes, disaient les uns.

— L'aiglon deviendra aigle au premier jour, disaient les autres.

Sainte-Lucie avait une sœur d'une ravissante beauté et d'une exquise distinction de manières. Cette sœur ne se montrait presque plus en public. Avait-elle des relations avec son frère ? le voyait-elle ? Nul ne le savait…

Mais parfois on avait vu un grand chien de la race charnigue partir, à la nuit, de la maison et se sauver au galop vers le maquis emportant quelque chose dans sa gueule. Ce quelque chose était un paquet de cartouches. Le bandit vivait de sa chasse.

Il arriva qu'un dimanche un parent de l'avocat S…, passant à côté de la jeune sœur de Sainte-Lucie, la coudoya assez brutalement, et loin de s'excuser dédaigna de la saluer. Trois jours après, comme cet homme entrait dans son champ, peu distant du village, il aperçut un carré de papier cloué à un arbre avec un stylet dont la lame avait pénétré assez profondément dans le bois pour attester qu'une main vigoureuse l'y avait planté.

Sur le carré de papier étaient écrites ces lignes :

« Ce champ est interdit pour trois ans. Son propriétaire

apprendra ainsi ce qu'on doit d'égards et de politesse à une femme. »

Aucune signature n'accompagnait cette phrase ; mais le stylet portait en exergue, sur la lame, cet unique mot : *sempre !* (toujours !)

C'était la devise des Sainte-Lucie.

Or, en Corse, quand un bandit a jeté l'interdiction sur un champ, cela veut dire que tout homme qui osera y entrer avec une charrue ou une pioche pour l'ensemencer, sera frappé d'une balle invisible qui viendra on ne sait d'où, du maquis voisin ou d'une touffe d'herbe, de la terre ou du ciel, d'une haie ou d'un mur, mais qui sera mortelle. C'était le premier acte de banditisme qui révélât l'existence de Sainte-Lucie.

Le lendemain de ce jour, l'avocat S… trouva cloué à sa porte avec le même stylet un autre papier portant ces mots :

« Garde-toi, je me garde ! »

L'avocat n'osa pas plus que son parent toucher au stylet, qui disparut pendant la nuit pour reparaître au matin suivant, planté de deux pouces, avec la même devise, dans la porte du cultivateur B…

Dès lors, le cultivateur et l'avocat comprirent à qui ils avaient affaire, et ils ne sortirent plus qu'en plein jour, le fusil sans bretelle à la main, les pistolets au flanc, le stylet dans la manche.

Jamais on ne les vit s'aventurer dans un chemin creux, ou suivre une haie, ou s'approcher d'un maquis ; – jamais encore ils ne franchirent le seuil de leur maison sans avoir, auparavant, jeté d'une croisée grillée un regard inquiet et furtif dans la rue.

Mais six mois, un an s'écoulèrent… la balle redoutée ne siffla nulle part. Aucun pâtre ne se vanta plus d'avoir aperçu Sainte-Lucie ; le bruit se répandit que, las de vivre à la campagne, mourant souvent de faim, il avait gagné Bonifacio, puis la Sardaigne, à l'aide d'une barque côtière…

Et quelques-uns y crurent : – l'avocat et le cultivateur des premiers.

D'autres secouèrent la tête, murmurant ce mot d'une suprême sagesse, *piano !* doucement, attendez !

Les Corses des montagnes, – de l'intérieur, comme on dit à Ajaccio, – descendent volontiers à la ville, les jours de marché.

Ces jours-là, dès huit heures du matin, si vous suivez le cours Napoléon et la grande route de Sartène tournant autour du golfe, avant de s'enfoncer derrière la colline qui supporte le fort abandonné

de l’Aspretto, vous rencontrerez à chaque pas de petites caravanes de paysans des deux sexes montés sur les grêles et nerveux chevaux du pays, qu’ils conduisent souvent sans bride et avec un bout de corde.

Rien de pittoresque comme le costume, la tournure et l’attitude de ces Corses de l’intérieur des terres. Les hommes portent encore souvent le bonnet pointu d’autrefois, mais à défaut ils sont à coup sûr coiffés du bonnet rouge de Narbonne. Ils ont veste et culotte « le velours sombre, guêtres de cuir, gourde en bandoulière, carchera au flanc et fusil sur l’épaule ou placé verticalement devant eux, la crosse appuyée sur l’extrémité de leur pied.

Sur leur dos est le carnier, le sac à vivres du pays, une peau de veau ayant pour bretelle une corde, et se nommant un *ganio* dans la langue corse.

Les femmes, vêtues de noir pour la plupart, portent la faldetta, sorte de jupe longue qui se retrousse sur la tête en guise de coiffure ; une croix d’or massif ou soufflé, selon l’opulence ou la pauvreté de celle qui la porte, pend d’ordinaire sur leur poitrine.

Et tout cela trotte pêle-mêle, souvent accompagné de gros chiens de montagne à l’œil sanglant et féroce. Tout cela semble vouloir prendre d’assaut la vieille ville ajaccienne qui dort encore à demi bercée, au refrain monotone de la mer.

Or, un matin, un matin de marché, vers neuf heures, l’avocat S… et le cultivateur B… arrivèrent au bas du cours, tous deux à cheval, tous deux le fusil à la main et escortés par un petit groupe de leurs amis et de leurs parents, venant comme eux à Ajaccio pour leurs affaires.

En face de la poste aux lettres, c’est-à-dire entre le théâtre et l’hôtel de la préfecture, ils se séparèrent. B… prit une petite rue transversale et descendit au faubourg. S… continua à suivre le cours et, confiant sa monture à un de ses parents qui descendait à la *Croix de Malte,* il s’arrêta devant le magasin de cigares de Gevacco, le frère du maire d’Ajaccio, lequel magasin est à peu près à l’angle de la place des Diamants et de la rue Napoléon, prit un paquet à douze sous, alluma un cigare et gagna la place des Diamants son fusil sur l’épaule et une main dans sa poche.

Sur la porte même du café des Amis qui se trouve dans la maison de l’hôtel de France, il y avait un jeune Corse fumant tranquillement son cigare et tortillant avec insouciance le manche cerclé de petits filets de cuivre d’un assez beau stylet à gaine de chagrin.

L’avocat marchait d’un pas rapide et les yeux baissés ; il ne les

porta donc sur le jeune Corse que lorsqu'il se trouva tout auprès.

Le jeune Corse fit un pas, se planta debout et immobile devant l'avocat et lui dit :

— Me reconnais-tu ?

L'avocat recula soudain, jeta un cri d'effroi et porta la main à son fusil.

Mais la main gauche du jeune Corse lui cloua son fusil sur l'épaule, tandis que la droite brandissait le stylet nu.

— Ah ! s'écria le bandit, car c'était Sainte-Lucie en personne, ah ! tu m'as vu… de tes yeux vu… ce qui s'appelle vu… Eh bien, mon maître, tu ne verras plus !

Et le stylet étincela deux fois au soleil, et les deux yeux de l'avocat jaillirent sanglants sur ses joues.

Et tandis que le malheureux s'affaissait, poussant un rugissement d'atroce douleur, Sainte-Lucie s'en alla tranquillement, prit la rue Napoléon, et ensuite le faubourg.

A l'entrée même, en face de la maison Bontante, le cultivateur B… avait arrêté son cheval devant une sorte de boutique d'épicerie, où l'on vend des balles et de la poudre.

A demi tourné sur sa selle, B… achevait de vider sa gourde, tandis qu'on pesait ses balles. Sainte-Lucie s'approcha vivement de lui, lui enleva des mains, par un rapide et brusque geste, le fusil qu'il appuyait sur l'étrier, puis faisant un saut en arrière, il l'ajusta en lui disant :

— Voyons si ton fusil porte aussi bien que celui avec lequel *tu m'as vu tuer* le séducteur de ma cousine !

Le coup partit, et B… tomba mort.

Au même instant, les soldats et le peuple, qui étaient accourus aux hurlements de l'avocat, et s'étaient mis à la poursuite du bandit, débouchaient dans le faubourg et étaient témoins de ce nouveau meurtre.

— Arrêtez ! arrêtez ! criait la foule.

Mais Sainte-Lucie passa comme une ombre au milieu de cette population bouleversée, sautant par-dessus les plus hardis à pieds joints et avec une légèreté de chat-tigre. Il arriva ainsi à l'extrémité du faubourg ; là un douanier mit sa carabine à baïonnette en travers.

Sainte-Lucie saisit adroitement la carabine par le milieu du

canon, et la tournant deux fois sur elle-même par un jeu de moulinet, l'arracha des mains du douanier, passa la jambe au pauvre diable qui tomba lourdement à terre, et s'enfuit avec l'arme.

Ce trait d'audace est inouï ! Cet homme qui se venge en plein jour, à cent pas d'une caserne et d'une préfecture, à la face de toute une population, cet homme-là ne peut être un scélérat vulgaire.

Cette histoire vraie de tous points, me fut contée pour la première fois à bord du *Courrier Corse,* par un jeune et brave officier de l'armée d'Afrique, qui accourait le cœur brisé, recevoir le dernier soupir de son vieux père sur la terre sacrée de la patrie.

Le noble jeune homme me disait cela avec cette voix grave et mélancolique de la douleur : mais il y avait de l'admiration et un orgueil national secret dans son récit ; et je compris que le nom de bandit appliqué à de tels hommes n'avait rien de flétrissant.

Le même officier me disait encore :

« Mes camarades n'ont jamais douté de mon courage personnel, et j'ai eu plusieurs duels dans mon régiment et à Saint-Cyr ; mais en Corse, si, à mon retour, je trouvais le déshonneur sous mon toit, je dédaignerais le duel, et me ferais justice d'un coup de poignard. »

L'histoire de Sainte-Lucie est une longue épopée au petit pied. A côté d'un trait de férocité, on cite mille traits de générosité. Cet homme, longtemps traqué, longtemps, pourchassé de grotte en grotte et de forêt en forêt, ne tua jamais un gendarme qu'à son grand désespoir et après l'avoir sommé de se retirer.

Surpris un jour pendant son sommeil, au milieu d'un maquis, il s'éveille et se voit pris à la gorge par un voltigeur corse qui lui dit :

— Si tu cries, si tu bouges, je te tue !

Et le voltigeur lui met un genou sur la poitrine et un pistolet sur le front. Puis il fait entendre un coup de sifflet particulier auquel accourent d'autres voltigeurs qui battaient le maquis à l'entour.

« Pris vivant ! s'écrie Sainte-Lucie, oh ! jamais ! et il se soulève à demi pour se débattre.

Le gendarme presse la détente, le chien s'abat, l'amorce seule a brûlé.

Le gendarme demeure stupéfait. Sainte-Lucie profite de cette stupéfaction, le saisit dans ses bras nerveux, et le jetant à terre, lui place à son tour un genou sur la poitrine et son stylet sur le cœur, et lui dit :

— Tais-toi, ou tu es mort.

Le maquis était tellement fourré que les autres voltigeurs passèrent à droite et à gauche sans découvrir le gendarme et le bandit, muets et haletants tous deux.

Quand ils furent loin, Sainte-Lucie dégagea son adversaire, se contenta de lui prendre sa cartouchière et lui rendit son fusil.

— Va-t'en, lui dit-il, et une autre fois, amorce un peu mieux tes armes.

Pendant mon séjour à Sartène, j'allais chaque soir fumer mon cigare au café Tartarini, sur la place de l'Église. J'y rencontrais quelquefois M. de Suzini, ancien commandant aux voltigeurs corses.

— Ah ! ça, lui dis-je un jour, avez-vous jamais été sur le point de prendre Sainte-Lucie ?

— J'ai passé toute une nuit avec lui, me dit-il, et il m'a servi de guide le lendemain pendant plusieurs heures.

Ceci piquait ma curiosité, je priai le commandant de s'expliquer, et voici ce qu'il me conta.

Je copie textuellement dans mes notes de voyage.

Chapitre VI

M. de Suzini, homme d'action et d'énergie avant tout, s'aventura un matin avec une poignée de voltigeurs dans les défilés de Cochone où, disait-on, se retranchaient les frères Forciolo, autres bandits fameux et populaires en Corse, dont je vous parlerai bientôt. C'était au mois d'avril 1843.

Le temps, sombre dès le matin, s'obscurcit tellement vers midi, qu'un brouillard épais enveloppa bientôt les flancs escarpés de la montagne et s'allongea dans les mille ravins qui les sillonnent.

Un coup de fusil tiré au midi donna l'alerte aux voltigeurs, ils se divisèrent en petite troupe et suivirent chacun l'inspiration d'un chef. Le commandant resta seul avec trois hommes ; bientôt son cheval s'enfonça dans un maquis ; comme le brouillard devenait de plus en plus épais, il finit par se trouver complètement séparé de ses trois compagnons.

Le brouillard était glacé, le maquis secouait ses rameaux humides sur le cavalier, l'instinct du cheval qu'effrayait l'obscurité

blanchâtre, se trouvait mis en défaut à chaque pas ; bref, M. de Suzini erra pendant plusieurs heures dans ce labyrinthe qu'on nomme un maquis, et que la brume rendait de plus en plus inextricable.

Il appela, nul ne répondit.

Il lâcha un coup de pistolet, aucune détonation ne répondit à la sienne.

Le froid et l'humidité, joints à l'aiguillon de la faim, ne tardèrent pas à déterminer chez lui un malaise général, et ce malaise devint tel qu'il fut obligé de mettre pied à terre et de se coucher à plat-ventre pour apaiser de cruelles tranchées d'estomac.

Presque aussitôt un jeune homme sortit du maquis et s'approcha de lui :

— Qu'avez-vous donc, commandant ? lui demanda-t-il avec la cordiale politesse du montagnard.

— Vous le voyez, dit M. de Suzini, j'ai des coliques.

— La cabane de mon berger est ici près, dit le montagnard, vous y trouverez du feu.

Les souffrances du commandant étaient telles qu'il suivit le jeune homme sans mot dire. A cent pas, en effet, dans une touffe d'arbousiers, était la hutte d'un pâtre.

Un bon feu y flambait ; un grand chien et un vieux Corse, le pâtre sans doute, s'y chauffaient silencieusement.

Le commandant s'approcha du feu, sécha ses vêtements mouillés, et prit, sans hésitation, la gourde pleine d'eau-de-vie que lui tendit le jeune homme.

— Je suis de Tallano, dit aussitôt celui-ci, je suis venu chasser ici, et le brouillard m'a surpris comme vous. Heureusement j'ai un morceau de sanglier, du bruccio et un reste de gâteau de châtaignes dans mon ganio ; mon berger a du vin passable, nous souperons à peu près bien… et quant à un lit, ma foi, commandant, à la guerre comme à la guerre, vous coucherez avec moi sur ce tas de feuilles sèches ; mon pilone (manteau corse à capuchon) est lourd et bien chaud, il nous servira de couverture.

Le jeune Corse avait les mains blanches, les ongles bien taillés, la barbe peignée avec soin ; il offrait le type du Corse de distinction, malgré ses habits de chasseur, et il s'exprimait avec une aisance et un esprit tels que le commandant passa une charmante soirée, et ne s'endormit que fort longtemps après qu'il se fut allongé à côté de son compagnon de hasard.

Le lendemain, au point du jour, le brouillard couvrait encore la montagne, mais le jeune Corse dit au commandant :

— Si vous retournez à Sartène, je vous servirai de guide, car j'y vais aussi.

— Dans ce cas, dit le commandant, vous viendrez dîner avec moi, à la pension des officiers.

— Très volontiers.

Tous deux descendirent à Sartène, y arrivèrent à midi, entrèrent à l'hôtel de France, chez Tartarini, un brave et digne homme, qui cumule les fonctions de cafetier et d'hôtelier, et le commandant présenta à ses camarades des voltigeurs corses, et aux officiers d'infanterie de la garnison, son hôte inconnu.

— Ah ! ça, lui dit-il, comment vous nommez-vous ?

— Bah ! dit celui-ci, vous attendrez bien jusqu'au dessert pour le savoir.

— Pourquoi donc ?

— Mon Dieu ! parce que je veux vous punir de ne l'avoir pas demandé plus tôt.

— J'accepte le châtiment, dit en riant M. de Suzini qui déploya sa serviette et se mit à table.

Le dîner fut des plus gais, puis vint le dessert. Alors le jeune Corse se leva, prit son verre et le vidant :

— Commandant, dit-il, je bois à votre santé, et je vous engage à ne plus avoir de coliques à l'avenir, car si je vous donnais une seconde fois l'hospitalité, vous seriez trop mon obligé pour me traquer désormais en conscience.

— Vous traquer ? fit le commandant étonné ; mais qui êtes-vous donc ?

— Un homme que vous connaissez beaucoup de réputation et qui désirait fort être connu de vous personnellement. Je me nomme Sainte-Lucie. Au revoir, commandant.

Sainte-Lucie salua profondément et sortit sans précipitation.

Il avait disparu que la stupéfaction des pensionnaires de Tartarini durait encore.

Presque à la même époque, un officier d'artillerie, se trouvant à Sartène, manifesta en plusieurs lieux publics le désir de voir Sainte-Lucie.

Un soir, sur la table de sa chambre, il trouve le billet suivant :

« Vous désirez me voir, monsieur, je serais heureux moi-même de vous être présenté ; n'ayant personne auprès de moi qui puisse me rendre ce service, je prendrai la liberté de me présenter moi-même. Soyez chez vous demain à onze heures du soir. Je me fie à votre loyauté. »

Le lendemain, en effet, l'officier était chez lui ; Sainte-Lucie arriva par la fenêtre, causa une heure, fuma trois cigares et s'en fut par le même chemin.

L'officier ne raconta l'aventure que huit jours après, quand Sainte Lucie fut en sûreté.

La vie de ce bandit est une épopée. Il vit encore, du reste, et tantôt il passe en Sardaigne, tantôt il revient à ses chers maquis corses et y brave les gendarmes qui, du reste, ne le sachant pas dangereux, le laissent à peu près tranquille.

Chapitre VII

Aujourd'hui ce nom rappelle la plus vieille et la plus terrible des vendettas corses encore existantes. Elle a traversé les siècles, sans cesse alimentée par de nouvelles rancunes et de nouveaux meurtres, et rien, au dire des Corses eux-mêmes, ne l'éteindra jamais, si ce n'est l'anéantissement complet de l'une des deux races ennemies.

Les Coppi et les Forciolo sont en guerre depuis les temps les plus reculés ; jamais ils ne se réconcilieront, et ils léguèrent leur inimitié aux enfants à la mamelle, si les hommes faits sont tombés sous la balle de l'ennemi.

Le clan Quelle et le clan Chattam, ces deux tribus de montagnards écossais dont Walter-Scott a chanté les combats, donneraient seuls une idée de la haine profonde et séculaire qui anime ces deux familles qui souvent ont renoncé au mode vulgaire de vendetta usité en Corse, et jeté le stylet du meurtrier pour se rencontrer sept contre sept ou dix contre dix, en champ clos et en plein soleil.

Et c'est chose imposante et merveilleuse que de voir ces hommes, d'une trempe vraiment antique, traversant les siècles, les révolutions, les orages politiques, et les calamités de leur pays, sans s'inquiéter des calamités, des orages, des révolutions qui se succèdent et des siècles qui passent, autrement que de choses purement

secondaires, pour ne songer qu'à leur vengeance.

Et ils ont dédaigné de placer entre eux une distance quelconque, une muraille haute de cent pieds, qui pût les mettre les uns et les autres à couvert. Non, ils habitent le même pays, leurs maisons se trouvent face à face, dix pieds à peine en séparent les deux portes. A toute heure de nuit et de jour ils peuvent se contempler et s'observer derrière les créneaux qu'ils ont percés les uns et les autres dans leurs murs respectifs : à toute heure de jour et de nuit, ils sont prêts au combat.

A deux lieues au nord de Sartène, la capitale de la Corse belliqueuse, dans le pli d'une montagne, sur un petit tertre de rochers, s'élève un village du nom d'Arbellara.

Là, tout ce qui n'est pas Coppi est Forciolo, tout ce qui n'est pas Forciolo est Coppi.

Chaque maison est crénelée, chaque mur porte une empreinte de balle vieille ou récente, chaque pavé une tache rouge ; dans les champs pas un arbre qui n'ait abrité un Coppi mourant, pas un sillon qui n'ait étanché le sang d'un Forciolo à l'agonie.

La haine des Coppi et des Forciolo est une épopée tout entière, dont les épisodes les plus saillants nous ont été contés sous la hutte des bergers et dans la maison de nos divers hôtes, nous arrivant ainsi par lambeaux, comme les vers d'Homère, que les rapsodes allaient chantant aux quatre coins de la Grèce.

Où puise-t-elle sa source ?

Demandez-le leur à eux-mêmes, ils ne le savent pas au juste et vous répondront :

— Depuis trois cents ans nous vengeons un meurtre par un autre et chacun d'eux ravive et augmente notre haine ; mais quant à la cause première, elle se perd dans la nuit des temps et ne nous est parvenue qu'enveloppée des brumes d'une ballade.

Cette ballade est populaire dans certains cantons de la Corse méridionale, un la sait à Tallano et à Olincto, à Lévie et à Sartène, mais on ne la chante jamais à Arbellara, car le premier couplet ne serait point fini que les balles siffleraient de la tour des Forciolo qui domine le pays à l'ouest, à là maison des Coppi qui le borne à l'est.

Cette ballade, je l'ai entendu chanter à une vieille femme autrefois vocératrice, c'est-à-dire improvisatrice, sur les cadavres assassinés, un soir que j'avais demandé l'hospitalité à un curé de la montagne auquel elle servait de gouvernante. La voici :

« La Corse était alors comme le reste de l'Europe, une contrée féodale. Les Caporali ou seigneurs terriens étaient puissants et redoutés de leurs vassaux – les Corses, bergers ou laboureurs.

Gaëtan Forciolo et Justiniani Coppi étaient, l'un et l'autre, et de moitié, – comme les coseigneurs de la France d'autrefois – les caporali d'Arbellara.

Ils avaient chacun tour bastionnée et bannière, et dans les conseils du gouverneur, ils s'asseyaient l'un à côté de l'autre sur le même banc, portaient à leur bonnet pointu une plume de faucon de la même dimension.

Gaëtan Forciolo était un vieillard, Justiniani Coppi un tout jeune homme.

Gaëtan avait la barbe, à peine une légère moustache ombrageait-elle la lèvre de Justiniani. Gaëtan était moins riche en troupeaux et en clos de vigne, mais il avait l'amour de ses vassaux, qui le regardaient comme leur père, tandis que Justiniani, fier et cruel, était généralement détesté.

Quand le vieux Gaëtan passait, les fronts se découvraient avec respect, et le peuple murmurait : *Il buono caporale* ! Le bon seigneur.

Quand Justiniani entrait au jour du dimanche dans l'église, et allait s'asseoir à la droite de Gaëtan, les fronts se courbaient avec colère ou terreur, et jamais le peuple ne parlait.

Son silence était une énergique protestation.

Justiniani était orphelin de père et de mère et il n'était point marié.

Gaëtan, au contraire, avait une fille belle comme les anges, qu'on nommait Avelina, et un jeune fils, tardif rejeton de sa vieillesse, enfant de douze ans, appelé à lui succéder un jour dans sa dignité et son fief de caporale.

Or, bien souvent Justiniani s'était dit :

Avelina est belle, et quoique je sois plus riche que son père, mon intérêt serait de l'épouser, car je réunirai ainsi toute la terre d'Arbellara.

Justiniani avait songé au fils de Gaëtan Forciolo, ou du moins il avait trouvé sans doute un moyen de le frustrer de son héritage.

Donc, un jour, au sortir de la messe, Justiniani se planta tout debout devant Gaëtan Forciolo et lui dit :

— Monsieur mon égal, je vous demande la main d'Avelina votre

fille, et je souhaite de tout mon cœur que nos deux familles se fondent en une seule.

Mais Gaëtan Forciolo répondit :

— Monsieur mon égal, à la dernière assemblée des notables auprès du gouverneur de l'île pour la république sérénissime, je me suis souvenu que j'étais Corse en prenant la parole pour nos vieilles libertés et nos antiques privilèges.

— Je le sais, dit Justiniani.

— Vous, reprit Gaëtan, vous avez appuyé les mesures despotiques du plénipotentiaire de Gênes.

— Je le sais, dit encore Justiniani.

— Or, continua Gaëtan, n'étant point du même avis sur ce point, je refuse votre alliance, quelque honorable qu'elle puisse être.

— Adieu, monsieur mon égal, dit froidement Justiniani en saluant Gaëtan et se retirant.

Dès lors, il y eut rupture entre les deux caporali. Quant à l'assemblée des notables ou au banc seigneurial de l'église, ils s'assirent l'un près de l'autre, ils laissèrent entre eux une place vide et chacun y posa son stylet dégainé.

Chapitre VIII

Un soir, à la brune, Justiniani eut besoin de descendre à Propiano, un petit port du golfe de Valinco.

Le soleil était couché depuis longtemps, la plage était solitaire, et à l'horizon, obscur déjà, ondoyait au vent la voile échancrée d'une tartane.

Justiniani laissa son cheval sur la grève, se déshabilla, et, sautant à l'eau, gagna la tartane à la nage.

La tartane était montée par des pêcheurs maltais, qui revenaient de la côte Nicarde, où ils avaient fait cargaison d'olives.

Ils avaient mis en panne dans la baie de Propiano pour se ravitailler d'eau douce.

Il y eut entre Justiniani et le patron de la tartane une conversation mystérieuse qui dura plus d'une heure, puis le caporale s'élança de nouveau à la mer et regagna la côte où il trouva son cheval

qu'il enfourcha tout aussitôt, et qui reprit le chemin de la montagne avec une légèreté fantastique.

Le lendemain des marins étrangers se présentèrent chez le caporale Gaëtan Forciolo et lui dirent :

— Très puissant seigneur, nous avons appris que tu avais dans tes greniers une récolte de blé tout entière et nous désirons fort te l'acheter. Nous sommes Maltais et nous faisons commerce des grains.

Gaëtan accueillit les marins avec dignité, leur montra les grains et tomba d'accord avec eux sur le prix.

— Mais, dit le patron de la barque, mon argent est à bord, et je souhaiterais fort ne pas revenir deux fois, car la brise est bonne et le temps précieux. Veux-tu envoyer ton fils avec nous ? Il nous suivra jusqu'à la tartane et s'en reviendra avec la barque qui aura transporté les grains.

— Je le veux bien, dit Gaëtan.

Marco Forciolo, le jeune héritier du vieillard, suivit les marins maltais, accosta avec eux la tartane, et comme c'était un enfant de la montagne, simple et naïf avant tout, un pauvre enfant qui n'était jamais allé à Ajaccio et ne connaissait rien de plus beau que la demeure paternelle, il se prit à examiner curieusement la tartane, du pont à la cale, s'extasiant aisément sur le moindre objet nouveau pour lui, et ne se rendant pas un compte exact de la manière dont marchait un navire.

— Enfant, lui dit le patron en l'entraînant dans sa cabine, je vais te montrer les armes de mon pays.

— Oh ! je veux bien, dit l'enfant.

Et il se prit à admirer la collection de couteaux, de stylets et d'armes orientales que le patron possédait.

— Enfant, lui dit encore le patron, tu ne nous quitteras pas sans avoir bu avec nous le vin épicé de l'amitié.

L'enfant accepta.

On lui offrit de beaux fruits d'Orient, des cédrats d'or et de jaunes oranges ; il accepta encore l'imprudent enfant.

Et quand il voulut s'en aller, quand il monta sur le pont pour sauter dans la barque et regagner la terre, il n'aperçut plus ni la terre ni la barque.

La barque était brisée à l'arrière de la tartane, la terre n'apparaissait plus à l'horizon que pareille à une gaze bleuâtre flottant

indécise entre la mer et le ciel…

§

A Arbellara on ne revit point le jeune Forciolo, et dans la contrée on prétendit que son père avait été volé adroitement par les chiens d'étrangers qui, non contents de lui prendre son blé, avaient trouvé que son fils pourrait faire un bon mousse et puis un matelot, l'avaient emmené on ne savait où.

La douleur du vieillard, de ce vieillard à qui la fatalité enlevait son unique rejeton, l'orgueil de sa race, l'avenir de sa maison, cette douleur fut grande et terrible. La veille, c'était encore un homme robuste malgré ses cheveux blancs, un patriarche à qui Dieu semblait accorder de longs jours à vivre ; le lendemain de ce fatal événement, ce n'était plus qu'un être cassé et débile que le désespoir courbait en deux et conduisait vers la tombe.

Justiniani attendit que la première plaie de l'âme de son collègue commençât à se cicatriser un peu ; puis il l'alla trouver et lui dit :

— Monsieur mon égal, en présence du malheur qui vous afflige, je viens vous supplier d'oublier ce qui s'est passé entre nous et de me tendre la main.

Le vieux Gaëtan avait le cœur trop brisé pour qu'il pût y entrer un autre sentiment que celui de sa douleur. Il ne se souvint plus de son aversion pour Justiniani, et touché de sa démarche, il lui tendit la main. Justiniani était adroit et spirituel, il marchait à son but avec une tenace énergie : le temps ne lui coûtait rien et il le dépensait sans sourciller.

Il attendit donc six mois ; puis, comme au bout de six mois Marco Forciolo n'avait point reparu, il dit à Gaétan :

— Votre fils est mort, sans doute ; vous êtes âgé, descendrez-vous au tombeau sans avoir assuré le bonheur de votre fille et l'avenir de votre postérité ?

— Je n'ai plus de postérité, murmura le vieillard.

— Donnez-moi votre fille en mariage, elle est votre sang. Je prendrai votre nom et la réunion de nos deux fortunes fera de nos deux maisons, fondues en une seule, la puissance du pays de Corse.

Gaëtan n'était plus qu'un faible vieillard, nous l'avons dit, il songea que la mort le pouvait prendre au premier jour, et comme il avait reporté sur sa fille toutes ses tendresses, il consentit à marier

Avelina à Justiniani Coppi.

Avelina n'avait aucun amour au cœur, elle obéit à son père sans murmurer.

Un an après, le vieux Forciolo mourut, laissant ainsi son héritage à son gendre Justiniani.

Alors, ce dernier qui n'avait jamais convoité autre chose que la réunion de la fortune des Forciolo à la sienne, ne garda plus aucun ménagement avec sa femme, et, jetant le masque, il se montra tel qu'il était, hautain et dur, avare et sans cœur.

Dès lors, commença pour la pauvre femme une vie misérable et torturée, qui devait finir par un suicide.

Un soir qu'il était pris de vin et ivre de colère, Justiniani avoua à sa femme comment il s'était débarrassé de Marco Forciolo.

Avelina, indignée, l'appela assassin et bourreau ; puis, désespérée d'être liée pour toujours à un tel homme, elle s'enfuit et alla se noyer dans les eaux bourbeuses du Tavaro.

Justiniani héritait de sa femme, il devenait, par sa mort, le plus riche caporale de la province de Sartène, et il épousa une Ajaccienne également riche, et qu'il aima.

Avelina était morte sans postérité. L'Ajaccienne, au contraire, lui donna neuf enfants en douze ans.

Or, au bout de ces douze années, Justiniani Coppi se rendait un jour à Ajaccio, monté sur un superbe cheval et escorté par une troupe de ses bergers armés ; il se rendait à l'assemblée des notables de l'île qui se réunissaient une fois l'an sous la présidence du provéditeur génois. Quand il eut laissé derrière lui le bourg de Bicchisano, et comme la nuit venait, il fut dépassé par un cavalier qui trottait tout seul monté sur un superbe cheval sarde de la grande espèce.

Ce cavalier était vêtu d'un costume étranger assez semblable à celui d'un gentilhomme calabrais ou sicilien ; une longue épée rebondissait sur les flancs de son cheval, et il portait au visage un masque de velours noir. Bien que son allure fût rapide, Justiniani eut le temps de remarquer le masque et le costume, et comme en Corse, même aujourd'hui, on voyage rarement seul, l'isolement de ce cavalier ajoutait encore au mystère de ses vêtements et de son loup de velours.

— Holà ! seigneur étranger, cria Justiniani, vous êtes bien pressé, ce me semble ?

Le cavalier inconnu arrêta son cheval qui se cabra à demi, fit volte-face et piquant droit à Justiniani, il lui dit d'un ton hautain :

— Que voulez-vous, mon maître ?

— Je vous trouve pressé, voilà tout.

— Je le suis en effet.

— Puis-je vous demander d'où vous venez ?

— De Bonifacio, où je suis débarqué hier.

— Et où allez-vous ?

— A Ajaccio.

— Et vous êtes si pressé qu'il faille galoper malgré la nuit qui vient ?

— Je suis pressé ; et je ne crains pas la nuit.

— La route est mauvaise.

— Mes yeux sont bons.

— Est-ce pour y voir mieux que vous avez ce masque sur votre visage.

— C'est pour n'être point vu.

— On vous connaît donc ici ?

— Je ne crois pas.

— Alors…

— Alors, fit l'inconnu avec hauteur, je vous trouve plaisant de m'interroger ainsi, que vous importe ?

— C'est que, dit Justiniani avec la même fierté, je suis l'un des caporali puissants de la contrée et j'ai le droit d'interroger quiconque me paraît s'envelopper de mystère.

— Ah ! ah ! ricana-t-il, et comment vous nommez-vous ?

— Justiniani Coppi d'Arbellara, répondit le caporale.

— Ah ! fit froidement l'inconnu. Eh bien ! en ce cas, mon maître, je vais vous répondre. Je me nomme don Paëz y Misurol, je suis gentilhomme espagnol au service du roi de Naples et j'ai une mission diplomatique pour le provéditeur génois qui commande l'île de Corse. C'est pour cela que je suis pressé.

— Vous n'avez que faire, dit Justiniani, le provéditeur ne pourra vous recevoir que demain, avant l'ouverture de l'assemblée des notables où je me rends moi-même.

— Vous croyez ?

— J’en suis sûr. La nuit devient sombre, la route est mauvaise, croyez-moi, ne nous quittez pas et acceptez ma compagnie jusqu’à Ajaccio. Nous souperons à Santa-Maria di Secho, chez un de mes parents qui nous hébergera dignement.

— J’accepte la compagnie, fit le cavalier, mais non le souper.

— Pourquoi ?

— Parce que ma qualité d’ambassadeur ne me permet pas d’accepter l’hospitalité.

— Eh bien ! nous souperons chez un tavernier et chacun payera son écot.

— Soit.

— Maintenant, me direz-vous pourquoi vous portez ce masque ?

— Parce que j’ai fait un vœu.

— Ah.

— J’ai de par le monde un ennemi mortel que je cherche depuis longtemps. J’ai fait un vœu de ne découvrir mon visage qu’à l’heure où, me trouvant en sa présence, je le châtierai comme il le mérite.

— Et d’ici là ?

— Nul ne verra mon visage, dit l’inconnu dont les yeux flamboyèrent sous le masque.

Et désirant sans doute briser là l’entretien, il sifflota entre ses dents une barcarole vénitienne fort en vogue à celle époque, et qui faisait le tour du monde navigable sous l’aile des grands et des petits vaisseaux.

On arriva à dix heures à Santa-Maria chez le tavernier Petraneri.

Le gentilhomme espagnol et le caporale corse soupèrent assez joyeusement et se versèrent d’amples rasades de vin muscat de Tavaro ; – puis, quand les plats furent vides, le gentilhomme espagnol tira des dés et un cornet, et dit à son convive :

— Vous ne refuserez point une partie avec moi ?

— De grand cœur, répondit le caporale en prenant sa bourse qui pendait à sa ceinture et la posant sur la table. Le gentilhomme espagnol versa le contenu de la sienne sur la nappe et le caporale fut ébloui à la vue des pièces jaunes à fauve reflet qui en jaillirent.

— Mon cher seigneur, dit le gentilhomme espagnol en jetant les dés au fond du cornet, je ne sais quelle fatale passion pour le jeu me

domine, car je perds à peu près toujours.

— Ah ! fit Justiniani l'œil brillant.

— Et tenez, ajouta-t-il en abaissant le cornet et prêt à lancer les dés sur la table, je parie que mon premier coup sera un coup de malheur.

— Un moment, dit le caporale, quel est notre enjeu, seigneur étranger ?

— Vingt doublons, si vous voulez !

Justiniani fronça le sourcil : l'enjeu était énorme, et peut-être allait-il se récrier, si l'orgueil, son instinct dominant, ne l'eût retenu.

— Soit ! dit-il.

Les dés roulèrent sur la table.

— Sept murmura don Paëz ; c'est maigre !

Justiniani prit le cornet à son tour.

— Neuf ! s'écria-t-il.

Don Paëz poussa les vingt doublons devant son adversaire et lui dit :

— Vous le voyez bien, mon premier coup est désastreux.

Justiniani amena onze, don Paëz neuf.

Et puis, comme le gentilhomme était beau joueur et perdait le sourire aux lèvres, ils recommencèrent plusieurs fois de suite, et, à chacune, le monceau d'or diminuait devant don Paëz pour grandir devant Justiniani.

Chapitre IX

Au bout d'une heure, il ne restait au gentilhomme espagnol qu'une seule pièce d'or.

— Eh bien ! dit-il, je pose sur la table ce dernier enjeu.

— Volontiers, reprit Justiniani ébloui par son succès. Mais la chance tourna, et cette fois, le caporale perdit. Il eut une tentation de s'arrêter, mais il n'osa, joua et perdit encore.

Alors le même guignon, qui n'avait jusque-là cessé de persécuter don Paëz, se tourna contre Justiniani, et son monceau d'or diminua tant et tant, que bientôt il ne lui resta même plus cette dernière pièce

d'or qui avait servi à reconstruire la fortune de don Paëz, – et sa bourse se trouva vide.

La fièvre de l'or l'avait gagné, une sueur froide perlait à ses tempes, il s'écria :

— Jouez-vous sur parole ?

— Pourquoi pas !

— Je suis, continua Justiniani, caporale d'Arbellara, je joins, par hoirie de ma femme défunte, à mon héritage paternel la fortune de feu mon collègue le caporale Gaëtan Forciolo : je vais vous jouer cette fortune, puis si je perds ce sera la mienne qui deviendra mon enjeu.

— Accepté ! dit don Paëz.

Ils reprirent dés et cornet, ils jouèrent avec acharnement, et la nuit était à peine écoulée qu'il ne restait plus à Justiniani Coppi, pâle d'émotion et de fièvre, un pouce de terre, ni un clos de vigne provenant de la succession de Gaëtan Forciolo.

— Tenez, lui dit alors don Paëz, je suis heureux aujourd'hui, et, bien certainement, vous perdriez encore : restons-en là !

— Non pas, je veux jouer.

— Impossible ! mon maître, répondit le gentilhomme en lui montrant les premières lueurs de l'aube qui glissaient au travers du papier huilé de la croisée, voici le jour et Ajaccio est loin encore. Il faut partir !

Justiniani remonta à cheval et reprit sa route, chevauchant côte à côte avec son heureux adversaire.

Quand ils furent aux portes d'Ajaccio, dont Paëz tira des fontes de sa selle un parchemin et un crayon rouge, et dit à Justiniani :

— Vous ne refuserez pas, seigneur caporale, de me signer une reconnaissance de votre dette ?

— Non, dit sourdement Justiniani.

Et il prit le crayon et le parchemin, et écrivit :

« Je reconnais avoir perdu au jeu contre le porteur du présent écrit, les clos de vigne, les champs labourables, les bois et les troupeaux qui me viennent de feu ma femme Avelina Forciolo.

Don Paëz prit le parchemin, le plia en quatre et le plaça entre son corselet d'acier et le velours de son pourpoint.

Puis il salua Justiniani et se dirigea vers une hôtellerie

achalandée, tandis que le caporale piquait vers le palais du gouverneur où se tenait l'assemblée des notables.

La séance s'ouvrait quand il arriva.

Le provéditeur génois occupait une estrade élevée ; puis, sur des estrades inférieures, s'assirent successivement et chacun à sa place marquée et réservée depuis des siècles, tous les représentants du peuple corse et des vieilles libertés de l'île, le stylet au flanc et le bonnet pointu en tête…

Une place unique était vide, à côté de Justiniani Coppi, – c'était celle de Marco Forciolo, le successeur de Gaëtan.

Et, bien qu'il fut avéré dans l'île entière que Marco Forciolo ne viendrait pas et que Justiniani Coppi représenterait seul la terre d'Arbellara, bien qu'il n'eût jamais reparu et qu'il ne fût jamais venu s'asseoir à son banc, fidèle à l'antique coutume, le provéditeur, en faisant l'appel nominal des délégués de la Corse, appelait toujours par trois fois le caporale Marco Forciolo.

Justiniani avait voulu s'élever contre cette appellation, justifiant de son droit acquis par hoirie, mais on lui avait répondu :

— La mort de Marco Forciolo ne nous est point prouvée, et s'il reparaissait, il vous faudrait restituer son héritage.

Le provéditeur procéda donc, selon l'usage, à l'appel de chacun, puis quand vint le tour de la place vide, il cria par trois fois :

— Caporale Marco Forciolo êtes-vous là ?

Aux deux premiers appels nul ne répondit, et Justiniani souriait déjà avec dédain, quand au troisième la porte s'ouvrit et un homme entra dans la salle, en disant :

— Me voilà !

Justiniani bondit sur son siège et se leva, mais il y retomba épouvanté en murmurant :

— Don Paëz !

Don Paëz s'avança lentement vers le fauteuil du provéditeur, et répéta :

— Me voilà !

— Qui êtes-vous ? demanda le provéditeur.

— Je me nomme Marco Forciolo, et vous venez d'appeler mon nom.

— D'où venez-vous ?

— D'Italie.

— Et qui nous prouve que vous soyez Marco Forciolo ?

— Mon histoire que je vais vous dire.

Et don Paëz raconta comment les pêcheurs maltais l'avaient emmené, et comment mousse d'abord, matelot ensuite, soldat au service de Naples et enfin officier du roi, il avait vécu jusqu'à ce jour.

Puis encore il ajouta :

— Je n'ai été enlevé qu'à l'instigation d'un homme. Cet homme convoitait mon héritage et il paya largement mon enlèvement.

— Quel est cet homme ? demanda le provéditeur.

— Celui devant lequel je vais tout à l'heure ôter le masque que je porte au visage.

Et don Paëz se dirigea vers Justiniani Coppi, se planta tout debout devant lui ; puis arrachant son masque, il lui montra son visage pâle et son œil flamboyant et lui dit :

— Me reconnais-tu, Justiniani ?

— Non, dit Justiniani, tu es un imposteur, tu mens !

— Je mens si peu, dit froidement don Paëz, que voici la bourse marquée à ton chiffre que tu donnas pleine d'or au patron de la tartane.

Et il la lui jeta au visage.

Justiniani porta la main à son stylet avec un geste de colère ; mais le bras de fer de don Paëz s'appesantit sur le sien, et le Corse lui dit :

— Justiniani Coppi, moi, Marco Forciolo, je te déclare à toi et à ta race une vendetta éternelle. L'enceinte où nous sommes est un lieu sacré ; mais à partir de l'heure où tu l'auras quittée, garde-toi ! je me garde !

Le lendemain Justiniani retourna à Arbellara et se garda. Jamais il ne sortait seul ; rarement on le voyait à sa fenêtre, et il envoyait ses valets toucher ses redevances en son lieu et place.

Mais un soir où la nuit était noire et profonde, on heurta violemment à sa porte, et sans défiance il alla ouvrir.

Mais la porte était à peine ouverte qu'il reçut en pleine poitrine un coup de poignard accompagné de ces mots :

— Tu t'es mal gardé, mon maître, et je t'ai tenu parole !

Justiniani mourut sur le coup.

Le caporale laissa neuf enfants ; sur les neuf, il y avait six garçons.

L'Ajaccienne, leur mère, fit placer le cadavre sanglant de son époux sur un lit de parade, à la porte même de sa maison, puis elle prit tour à tour chacun de ses fils par la main et elle lui dit :

— Sur le corps de ton père assassiné, jure que lorsque tu seras homme, tu rechercheras son meurtrier par toute la terre et le tueras sans pitié.

Les six enfants, le dernier lui-même qui n'avait que quatre ans, firent le serment terrible en trempant dans la blessure béante et ruisselante encore la pointe de leur stylet.

Alors la veuve de Justiniani Coppi prit les habits funèbres des femmes en deuil, elle ramena la faldetta sur sa tête, rasa ses cheveux et fit à son tour le vœu de ne les laisser croître que lorsque son époux aurait été vengé.

Les enfants tinrent parole.

Chaque soir, leur mère chantait un hymne belliqueux et funèbre, qui entretenait dans leur âme la haine de Forciolo ; et lorsqu'ils furent grands, l'aîné planta son stylet à la porte de Marco, qui était rentré dans ses biens, sa dignité, et avait femme et enfants. Au stylet pendait un parchemin avec ces deux mots :

— Garde-toi !

Marco se garda bien et longtemps, mais à la fin il succomba, et fut tué un matin qu'il ouvrait dans son champ le premier sillon des semailles.

Il laissait un fils.

Son fils tua successivement les six enfants de Justiniani Coppi, dont seul l'aîné était marié.

— Le fils de ce dernier tua le meurtrier de son père et de ses oncles, – et la vendetta alla se perpétuant de siècle en siècle et de génération en génération entre les deux familles ennemies.

Elle dure encore, et le nom des deux cousins Forciolo, qui, au moment où j'écris ces lignes, sont encore au maquis, est populaire en Corse.

Du reste, les Forciolo d'aujourd'hui sont des hommes réellement

distingués, et leur loyauté chevaleresque est proverbiale dans toute l'île.

Le touriste qui s'aventurera dans l'intérieur avec un sauf-conduit des Forciolo, celui-là n'aura rien à craindre, et toutes les portes, tous les bras lui seront ouverts.

Il y a deux mille traits de générosité et de désintéressement bien connus dans les cantons de Sartène et d'Ajaccio.

Riches, quoique proscrits, ils sont la providence des bergers et des laboureurs peu aisés de leur village.

Une nuit, le pâtre corse dort sur son lit de paille ou de fougère, enveloppé dans son pilone, et sous le toit de sa hutte, – on heurte soudain à la porte.

Il ouvre, les Forciolo entrent.

— Tue-nous un mouton, disent-ils en jetant dix francs sur la table.

Le pâtre obéit ; les deux bandits font un repas de la chair de l'animal et s'en vont, abandonnant le reste au pauvre diable.

Quelquefois ils demandent l'hospitalité à un laboureur.

Les temps sont durs, le blé se vend mal, le charbon a tué au malheureux un de ses bœufs ; l'un des bandits prend un crayon, un bout de papier et écrit dessus :

Vous donnerez un bœuf contre le présent bon. Puis il le donne au laboureur en disant :

— Tu porteras cela à Arbellara, tu le présenteras à mon frère et il te remplacera ton bœuf mort.

Les frères qui ne sont pas au maquis exécutent fidèlement la volonté de leur frère bandit.

Ces deux traits souvent répétés, donnent une idée des mœurs honnêtes et généreuses de ces hommes. Maintenant, un trait d'audace inouïe, que je vais raconter, achèvera de les peindre.

On dit en Corse : « Brave comme un Forciolo ; » il faut l'être, en effet, pour oser accomplir l'acte d'énergique hardiesse que voici :

Il y a dix ans, au mois de décembre mil huit cent quarante-trois, par une soirée froide, pluvieuse et sombre, les deux Forciolo allèrent frapper à la porte d'une petite hutte habitée par un berger.

Le berger était absent, mais selon la vieille coutume hospitalière des Corses, la clé était après la serrure et le feu allumé pour recevoir

et réchauffer l'étranger qu'amènerait le hasard.

Après avoir cogné, avec la crosse de leur fusil, les Forciolo n'obtenant pas de réponse, ouvrirent et entrèrent la hutte était vide.

— Il y a du feu, dit l'un deux.

— Et du pain et du bruccio sur cette planche, dit l'autre. Chauffons-nous, buvons et mangeons.

Cette façon d'user de l'hospitalité, surtout de l'hospitalité qu'on n'a point demandée, serait chose au moins étonnante dans notre vieille Europe civilisée, à ce point que les mœurs patriarcales en ont disparu complètement, – en Corse, pays vierge malgré la poussière des siècles, rien n'est plus naturel.

Le *tien* et le *mien* sont des mots à peu près sans signification dans ce noble et pauvre pays ; celui qui possède a pour celui qui n'a rien ; l'indigent s'y assoit à la table du riche, et le riche se trouve honoré.

Donc les Forciolo n'éprouvèrent aucun scrupule en entrant et en s'installant dans la misérable demeure de ce berger qu'ils ne connaissaient pas, mais qui les connaissait, sans nul doute, et qui leur eût dit, s'il se fût trouvé chez lui :

— Buvez et mangez, messeigneurs, car vous êtes la providence des pauvres gens, et trois fois heureux est celui qui peut vous assister à l'occasion.

Il pleuvait à verse, la nuit venait, et un opaque brouillard enveloppait le maquis de tous côtés.

— Il nous faudra passer la nuit ici, dit le plus âgé des Forciolo.

— Eh bien ! répondit l'autre, nous la passerons tranquilles, car, du diable, et par San Giorgo, le patron des bandits honnêtes ! si les voltigeurs corses viennent flâner par ici cette nuit, c'est qu'ils auront la migraine et un violent besoin de prendre l'air.

Les deux bandits se prirent à rire.

— Pardieu ! exclama le plus âgé, tandis qu'il posait sur les cendres brûlantes un gâteau de châtaignes tout pétri et prêt à cuire, il y a longtemps que je ne me suis trouvé aussi ragaillardi, et tu devrais bien, Gaëtan, me chanter un couplet de la *Chasse corse.*

Or, il faut vous dire que la *chasse Corse c'est* le *Ranz des vaches,* le chant national, l'air patriotique par excellence de l'île de Corse.

Rien de bizarre et de dramatique à la fois comme cette légende, rien d'émouvant, pour un Corse, comme son vieux refrain.

Gaëtan posa son cigare sur le coin de la table, et entonna d'une voix pleine et vibrante la Chasse corse ; – et son compagnon se renversant sur son siège, se prit à l'ouïr avec ce dilettantisme original et sauvage du Napolitain écoutant, entre une bouchée de macaroni et une tranche de cocomero, le poète en plein vent qui, monté sur une borne ou juché sur la corniche de marbre d'un palais de la *piazza del Palazzo Reale,* récite un chant de l'Arioste avec des variantes de sa composition.

Puis il mêla sa voix à celle du chanteur et répéta le refrain avec lui ; – mais comme ils achevaient le dernier couplet, une voix étrangère leur répondit du dehors et une bouffée de vent de la nuit, leur apporta en lambeaux le refrain de leur hymne patriotique.

A ce bruit, à cette voix résonnant tout à coup dans les profondeurs du maquis, les deux bandits se turent soudain, puis ils se jetèrent l'un à l'autre un regard interrogateur.

Était-ce leur chant qu'on avait entendu et auquel on répondait ?

Ou bien était-ce pour son propre compte que psalmodiait le chanteur ?

Et puis encore à qui appartenait cette voix ? A un voltigeur corse ou à un berger ?

A tout prendre, la prudence était indispensable. Et comme les Forciolo étaient accoutumés à de semblables alertes, ils sautèrent spontanément sur leurs fusils, firent sonner méthodiquement, et avec la lenteur d'usage, la noix des deux chiens, et un doigt sur la détente, ils attendirent.

Alors Gaëtan recommença, et cette fois d'une voix si vibrante qu'il était impossible de penser que c'était un bandit qui osait ainsi éveiller les échos frissonnants du voisinage.

Aussitôt la voix inconnue répéta le refrain, puis elle ajouta ces paroles du troisième couplet.

« Le ciel est noir et le maquis ruisselle. Pourtant, ô chasseur trop confiant qui marche dans la nuit, le pied hardi et une chanson aux lèvres, garde-toi ! car d'en bas ou d'en haut, de la touffe d'herbe ou du chêne géant, de la terre ou du ciel, peut siffler la balle ennemie. »

Attentifs à la recommandation indirecte, les deux bandits se turent soudain.

— C'est un berger, pensèrent-ils, un ami qui nous donne un avertissement. Attendons !

Ils attendirent peu de temps, car la voix mystérieuse continua sa chanson et s'approcha insensiblement.

Puis des pas commencèrent à résonner sur le sol du maquis jonché de feuilles mortes qui craquaient sourdement sous le pied, et ces pas se rapprochant de plus en plus, s'arrêtèrent enfin au seuil même de la hutte.

La porte était soigneusement fermée et Gaëtan Forciolo s'y était accoté et, rempart vivant, venait en aide à la serrure.

On frappa :

— Qui est là ? demanda Gaëtan.

— Ami, répondit une voix franche et brusque.

— Votre nom ?

— Marco Paoli.

— Qui êtes-vous ? fit Gaëtan, à qui ce nom était inconnu.

— Le maître du logis que vous habitez en ce moment.

— Vrai ? bien vrai ?

— Par San Giorgo ?

Gaëtan consulta son cousin d'un regard rapide.

— Ouvre, lui dit celui-ci, en épaulant par précaution. La porte fut ouverte, et un homme parut sur le seuil. C'était un grand gaillard de quarante ans environ, barbu et bien découplé, la carchera au flanc, le fusil en bretelle et le pilone sur les épaules.

— Bonsoir, messeigneurs, dit-il d'une voix rude et pleine de bonhomie, bonsoir et bon appétit ! car je vois que vous dégustez mon vin et mangez mon bruccio.

Il y avait tant d'assurance dans l'accent du berger ou de celui qui disait l'être, que l'aîné des Forciolo laissa tomber sur son pied la crosse de son fusil et répondit en se déridant soudain.

— Pardon, camarade, si nous te recevons, le fusil à la main, dans ta propre maison, mais la prudence est une bonne amie à laquelle il ne faut jamais faire injure.

— Et vous avez raison, seigneur Forciolo, fit simplement le berger.

— Tu nous connais donc ? demanda aussitôt Gaëtan en fronçant le sourcil.

— Je ne vous ai jamais vu, mais je vous reconnais bien tout de

même, car il faut s'appeler Forciolo pour oser chanter ainsi, la nuit, quand les voltigeurs veillent.

— Tu as raison, fit Gaëtan, perdant aussitôt toute défiance, et puisque tu es le maître de céans, tu ne nous vendras pas… un berger corse n'est pas traître…

— Oh ! dit le berger avec un sourire, vous dites vrai, et le maître d'ici n'est pas un traître. Aussi bien, messeigneurs, ne vous gênez pas ; remettez-vous à table, et mangez… Vous êtes chez vous.

— Ferme toujours la porte, dit l'aîné Forciolo, et écoute bien. Au moindre bruit…

— Soyez tranquilles et soupez en paix, messeigneurs. – Tenez, ajouta le berger, voici de la viande fraîche et toute cuite que j'apporte de Sartène dans mon zanio.

— Tu viens de Sartène ?

— Oui.

— Et sais-tu si les voltigeurs sont en campagne ?

— Il y a en quatre seulement.

— Oh ? alors, dit Gaëtan, c'est bon, et je ne conseille pas à ces braves gens de chercher à savoir si la balle d'un Forciolo est de papier mâché ou bien de plomb fondu.

Les bandits achevèrent paisiblement leur repas ; selon leur habitude, l'un se coucha et l'autre s'apprêta à veiller la moitié de la nuit.

— Couchez-vous donc, messeigneurs, dit le berger, je veillerai bien, moi…

— Ce n'est pas la même chose.

— Vous me faites regretter de vous avoir trouvés dans ma maison, car ce n'est pas la peine de boire mon vin et manger mon pain si vous vous défiez…

— Du tout.

— Alors, couchez-vous, ce me sera un grand honneur de veiller sur le sommeil de vos seigneuries.

Chapitre XI

Les Forciolo hésitèrent, puis comme ils voyaient une grande

franchise peinte sur le visage de leur hôte, tout soupçon, toute défiance s'évanouirent et ils consentirent à s'allonger côte à côte sur le grabat du berger, où ils ne tardèrent pas à s'endormir profondément. Mais aussitôt qu'il eut entendu leurs premiers ronflements, le berger se leva sans bruit de l'escabeau où il était assis et il s'empara des fusils que les bandits avaient placés tout armés à leur chevet.

Puis il jeta un coup de sifflet, et tout aussitôt, avant que les bandits, éveillés en sursaut, eussent le temps de sauter à terre et de se frotter les yeux, la porte s'ouvrit, et une troupe de voltigeurs corses envahit la hutte, le pistolet au poing.

Les Forciolo poussèrent un cri de rage, et voulurent se jeter sur leurs fusils ; mais entre les fusils, que le faux berger tenait à la main, et eux, il y avait le pistolet des voltigeurs, et l'un d'eux leur dit froidement :

— Si vous faites un pas, si vous dites un mot, vous êtes morts !

Les bandits étaient pris au piège, et si honorable que puisse être la mort sur un champ de bataille, encore ne faut-il pas la recevoir sans coup férir.

Force leur fut donc de se rendre et de tendre leurs mains aux cordes que les voltigeurs corses emportaient toujours avec eux pour garantir leurs prisonniers, bien que l'événement fut des plus rares.

Il faut un cas pareil à celui où se trouvaient les Forciolo, pour qu'un bandit soit pris vivant.

Ils se laissèrent donc lier et coucher sur le dos, tout en jetant un regard d'indignation à leur hôte.

— Traître ! lui dit Gaëtan.

— Vous vous trompez, messeigneurs, répondit le faux berger en débouclant sa veste et leur montrant sous cette même veste le ceinturon et la plaque des voltigeurs ; je ne suis point le maître de céans, le pauvre diable ne vous aurait pas vendus, soyez-en sûrs ; seulement, il lui a été impossible de vous prévenir, car nous l'avons arrêté, il y a une heure, comme il se disposait à venir ici se coucher. Et tenez, le voilà qui entre.

Le berger, le véritable maître de la hutte, entrait, en effet, les mains liées derrière le dos, et marchant entre deux voltigeurs.

— Eh bien ! que pensez-vous du tour, messeigneurs ? ricana le chef des voltigeurs.

— Bien joué, dit Gaëtan.

— J’aurai une fameuse prime, allez !

— Alors, fit l’aîné des Forciolo, allons à Sartène. Le plus tôt sera le meilleur.

— Non pas, dit le chef des voltigeurs, qui était un brigadier, il sera temps demain. Nous n’avons pas soupé, nous, et nous allons bivouaquer ici.

— Une mauvaise nuit est bientôt passée, ajouta sentencieusement un simple voltigeur.

— Eh bien ? dormons, dit Gaëtan, en se recouchant tout garrotté qu’il était sur le grabat de la hutte.

— Moi, dit l’aîné Forciolo, je n’ai pas sommeil, mais je veux fumer.

— Voici des cigares, dit courtoisement le brigadier.

Les voltigeurs corses, au temps où ils fonctionnaient encore, se mettaient rarement en campagne sans une gourde pleine et un zanio bien garni. Ceux-ci étaient pourvus.

Ils étalèrent leurs provisions et leurs gourdes sur la table ; et comme leurs prisonniers étaient solidement garrottés et loin de la portée de leurs armes, ils se mirent à souper joyeusement, et tout ragaillardis devant la bonne prise qu’ils venaient de faire.

Le berger prisonnier s’était allongé à côté de l’aîné Forciolo qui, étendu sur le dos, fumait tranquillement son cigare dont il rendait la fumée par petites bouffées, sans cesser de regarder sournoisement un objet assez volumineux placé dans le coin de la hutte. Cet objet était une énorme gourde à goulot allongé et posé sur une planche, à deux pieds environ du sol.

De son lit, Gaëtan, au lieu de dormir, fixait également le même objet.

Or, tout à coup, les regards des deux bandits se croisèrent d’une façon mystérieuse et significative, puis le plus âgé se penchant sans bruit à l’oreille du berger couché près de lui, lui souffla ces mots :

— Qu’y a-t-il dans cette gourde ?

— *Potvere* de la poudre, répondit le berger aussi bas que lui.

L’œil du bandit rayonna et échangea un regard avec Gaëtan.

La gourde était assez grande pour contenir six livres de poudre fine.

— Est-elle pleine ? souffla encore le bandit.

— Oui, fit le berger avec la tête.

Les deux bandits échangèrent un troisième regard. Puis, comme le plus âgé se trouvait à un mètre à peine de distance de la gourde, il se traîna en rampant jusqu'à elle, et tandis que les voltigeurs buvaient et mangeaient en paix, il la déboucha avec les dents, laissant tomber de ses lèvres son cigare allumé.

La gourde débouchée, il reprit son cigare et se pencha sur la gourde de manière qu'il n'eût qu'à desserrer les dents pour que le cigare tombât sur la poudre et l'enflammât.

Une fois dans cette posture, il jeta un coup d'œil rapide et décisif à Gaëtan qui se dressant à demi sur son séant, s'écria :

— Holà ! brigadier.

— Que désirez-vous ? fit le brigadier qui levait joyeusement le coude pour la vingtième fois, et sans daigner se retourner.

— Pensez-vous qu'on nous enverra aux galères ?

— Dame ! fit le brigadier, c'est à peu près sûr.

— Bah ! savez-vous cependant que nos ancêtres étaient caporali ?

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, mon maître, que lorsqu'on se nomme Forciolo, on ne peut pas aller aux galères.

— Vous irez cependant, messeigneurs, à moins qu'on ne vous guillotine…

— Ni l'un ni l'autre, maître ! s'écria Gaëtan d'une voix vibrante et railleuse. Holà ! Forciolo, tiens-toi prêt, mon ami, à laisser tomber ton cigare sur la poudre de notre hôte. Il y en a bien six livres et nous allons sauter en compagnie de ces messieurs.

Les voltigeurs se retournèrent frissonnants, aperçurent la tête impassible de l'aîné Forciolo, penché sur la gourde et prêt à mettre en contact la poudre qu'elle contenait et le cigare embrasé qu'il avait aux lèvres.

— Messeigneurs, dit alors Gaëtan, si vous faites un pas, si vous bougez, nous sautons !

Le brigadier fit un mouvement ; la tête du bandit descendit lentement vers la gourde.

Le brigadier s'arrêta, et les dix ou douze voltigeurs se regardèrent avec stupeur.

— Or, mes maîtres, continua Gaëtan, vous voyez bien que nous ne voulons pas aller aux galères, puisque nous allons sauter avec vous !

— Mais nous ne voulons pas sauter ! hurla le brigadier.

— Et nous, nous nous soucions fort peu du bagne.

— Eh bien ! nous allons vous lâcher.

— C'est là précisément ce que je voulais vous proposer… Çà, brigadier, prenez donc votre stylet et venez couper ces vilaines cordes qui me meurtrissent affreusement les mains… et toi, Forciolo, tiens-toi prêt, car au moindre geste, au moindre mouvement suspect de ces braves gens, nous sauterons.

Le brigadier était pris au piège, il s'exécuta et coupa les liens de Gaëtan Forciolo.

A son tour Gaëtan coupa ceux du berger, puis il lui dit :

— Tu vas prier ces messieurs de te remettre leurs fusils, leurs pistolets et leurs poignards, et puis tu les porteras dehors, sous le hangar… Forciolo, prends garde de laisser éteindre ton cigare ! fume ! mon ami ! fume !

Le bandit ne répondit pas, mais il s'environna aussitôt d'un nuage de fumée au milieu duquel brilla une étincelle qui glaça le sang des voltigeurs et hérissa leurs cheveux.

Ils se laissèrent désarmer sans la moindre résistance, sans faire le plus léger mouvement et les yeux éperdument fixés sur ce point lumineux qui brillait dans la pénombre et pouvait, en s'abaissant de quelques lignes, donner la mort à quinze personnes. Jamais cigare n'avait eu une odeur plus insupportable pour le nerf olfactif de MM. les voltigeurs. Quand il ne resta plus un seul couteau dans la hutte, Gaëtan dit encore au berger :

Maintenant, tu vas garrotter ces messieurs, aussi solidement qu'ils l'avaient fait pour nous, et ne ménage pas la corde, nous te la paierons. L'opération fut longue, mais elle se trouva terminée avant que le terrible cigare eût fini de brûler. Alors Gaëtan dit à son cousin, après l'avoir délié à son tour :

— Prends la gourde et porte la dans tes deux mains jusqu'à la porte, sans laisser éteindre ton cigare, bien entendu !

Les deux bandits et le berger se dirigèrent vers la porte et sortirent ; puis, Gaëtan dit aux voltigeurs :

— De peur que l'envie ne vous prenne de nous faire sauter, nous

emportons la poudre et nous emmenons ce brave homme. Demain, il viendra vous délivrer. Là-dessus, ils fermèrent la porte de la butte à double tour sur les voltigeurs garrottés.

Une heure après, il ne pleuvait plus, et tandis que les Forciolo si miraculeusement rendus à la liberté, se confiaient aux inextricables dédales du maquis, le berger leur hôte, chassait devant lui un cheval chargé des armes des voltigeurs, et se dirigeait vers Sartène, où il les portait au commandant, avec le billet suivant :

« Nous ne sommes pas des voleurs, et nous renvoyons au quartier des voltigeurs un faisceau d'armes qu'ils nous ont confié pour leur apprendre à s'en servir, chose qu'ils ne savent pas ou ont oubliée.

« Les Forciolo. »

En France, on eût arrêté le berger ; mais en Corse on sait fort bien qu'un berger, comme tout autre individu, est forcément, suivant le hasard, aux ordres du bandit.

On laissa donc aller celui-là, qui s'en retourna délivrer les malheureux voltigeurs.

Tels sont les Forciolo d'aujourd'hui, aussi généreux que braves et doués d'un héroïque sang-froid.

En dehors de leur haine de famille, ce sont les hommes les plus doux, les plus inoffensifs du monde ; mais quand on prononce devant eux le nom de Coppi, leurs yeux s'enflamment, s'injectent de sang, et ils rugissent comme des lions blessés.

Et c'est chose réellement grande et merveilleuse que de voir ces hommes résignés à cette existence de périls éternels, à cet ostracisme sans fin, et assurés d'avance qu'ils mourront au bagne ou sur l'échafaud s'ils ne rendent point leur dernier soupir au maquis ; c'est chose merveilleuse, dis-je, que de les voir uniquement occupés de leur vengeance, et insouciants de tout le bruit et de tout ce qui peut se faire autour d'eux. Ils ont une mission héréditaire, ils la remplissent. Rarement on a vu des hommes allier comme eux une cruauté barbare à une générosité chevaleresque. Qu'on me permette deux anecdotes de quelques lignes qui justifieront pleinement l'opinion que j'émets sur eux.

Un jour, cet épisode touchant de la haine des Capulets et des Montaigu, qu'on nomme Roméo et Juliette, se renouvela entre les deux races ennemies ; – une Forciolo aima un Coppi.

Tout mariage, toute alliance étaient impossibles : – vingt papes réunis et assistés de quelques apôtres ne réconcilieraient point les deux familles.

Les deux amants le comprirent et prirent la fuite. Ils se dérobèrent même si bien à toute poursuite que plus d'un an s'écoula sans qu'on entendît parler d'eux, et la jeune femme devint mère.

Mais enfin, par je ne sais quel fatal hasard, les Forciolo apprirent que leur sœur habitait un petit village de l'intérieur, et ils se mirent en route.

Un matin, la jeune femme allaitait son enfant, assise au coin d'un feu de paysans et ayant son amant à ses côtés.

La porte s'ouvrit tout à coup, et les deux frères parurent sur le seuil leurs fusils à la main.

La jeune femme poussa un cri de terreur, le jeune homme sauta sur son fusil, mais trop tard… deux balles sifflèrent.

L'une étendit le Coppi raide mort.

L'autre alla frapper le nourrisson sur le sein même de la mère.

La fille Forciolo s'est retirée dans la famille de son époux, et n'a jamais voulu revoir la sienne : deux cadavres l'en séparèrent à jamais !

Eh bien ! à côté de cet acte de férocité inouïe, en voici un autre d'une générosité sans exemple :

Un soir, un Forciolo et un Coppi se rencontrent sur l'étroit plateau qui s'étend au nord-est d'Arbellara et que domine la tour blanche des Forciolo.

Le Coppi épaule le premier, fait feu de ses deux coups, et, soit précipitation, soit maladresse, manque son adversaire.

Celui-ci court sur lui, l'ajuste, et au lieu de presser la détente, il lui crie :

— Marche ! marche ! je veux te tuer sur le seuil même de la porte.

Le Coppi prend la fuite, et jetant son arme désormais inutile, s'élance vers le village, traverse les rues en courant et arrive haletant à la porte de la maison.

Il frappe à coups redoublés, mais la porte tarde à tourner sur ses gonds, et la mort va le frapper ; son ennemi épaule pour la seconde fois.

La porte des Forciolo est ouverte ; le Coppi n'hésite pas, il se précipite dans leur maison, et crie à celui qui le poursuivait :

— Me frapperas-tu sur ton seuil ?

— Non, répond le Forciolo en jetant son fusil sur l'épaule, chez moi tu es à l'abri de ma balle. Restes-y toujours si tu veux, je ne te tuerai pas !

Le Coppi passa deux heures sous le toit de son ennemi, et ce ne fut que lorsqu'il rentra chez lui que la trêve se trouva rompue.

FIN

LE CAPITAINE MAX

Histoire bretonne.

Chapitre I

La terreur étendait son voile funèbre sur la France. L'année mil sept cent quatre-vingt-treize approchait. A l'ouest, la guerre civile naissait. La Bretagne et la Vendée venaient de prendre les armes contre la République.

L'histoire que nous écrivons n'a, du reste, aucun caractère politique. Elle s'est passée tout entière à côté des grands événements de cette triste époque, et elle est trop intime pour qu'on y puisse rechercher une opinion une simple sympathie.

C'était le soir, au déclin du jour. Le temps était bas et brumeux, l'horizon désert, la lande silencieuse ; car c'était au milieu d'une de ces landes bretonnes vastes solitudes qui rappellent les solitudes infinies de l'océan, qu'un homme à cheval passait au galop. Tout à coup une voix retentit dans l'espace :

— Qui vive ?

Et en même temps un autre homme vêtu en paysan, sortit du milieu des bruyères.

— France et Bretagne ! répondit le cavalier.

L'homme qui venait de se montrer sortit de la touffe de broussailles où il était blotti et vint droit au cavalier. Il portait sur l'épaule un fusil, et à sa ceinture un couteau de chasse. Malgré ses vêtements grossiers, on devinait un gentilhomme à la finesse de ses mains.

Le cavalier et le piéton se saluèrent.

— France et Bretagne, répéta le cavalier.

— Avez-vous des nouvelles ? demanda le piéton.

— Oui.

— Bonnes ?

— Hélas ! hélas ! fit le cavalier d'une voix sombre, j'apporte à la Vendée l'annonce de l'emprisonnement de son roi.

Le piéton étreignit dans sa main convulsive la crosse de son fusil, et murmura :

— Oh ! les infâmes !

Et puis, comme si un pareil sujet de conversation lui eût pesé, il ajouta brusquement :

— Où allez-vous ?

— A Kergalleuc.

Le piéton hocha la tête.

— Vous n'arriverez pas, murmura-t-il.

— Pourquoi cela ?

— Il y a entre Kergalleuc et nous trois régiments républicains.

— Je passerai au travers.

— Nous nous sommes battus hier, du côté de Pouzauges, pendant douze heures consécutives. L'affaire s'est engagée à midi, la fusillade n'a cessé qu'à minuit. Nous étions deux cents, ils étaient trois mille ; nous leur avons tué quinze cents hommes, nous en avons laissé cent cinquante des nôtres sur le champ de bataille.

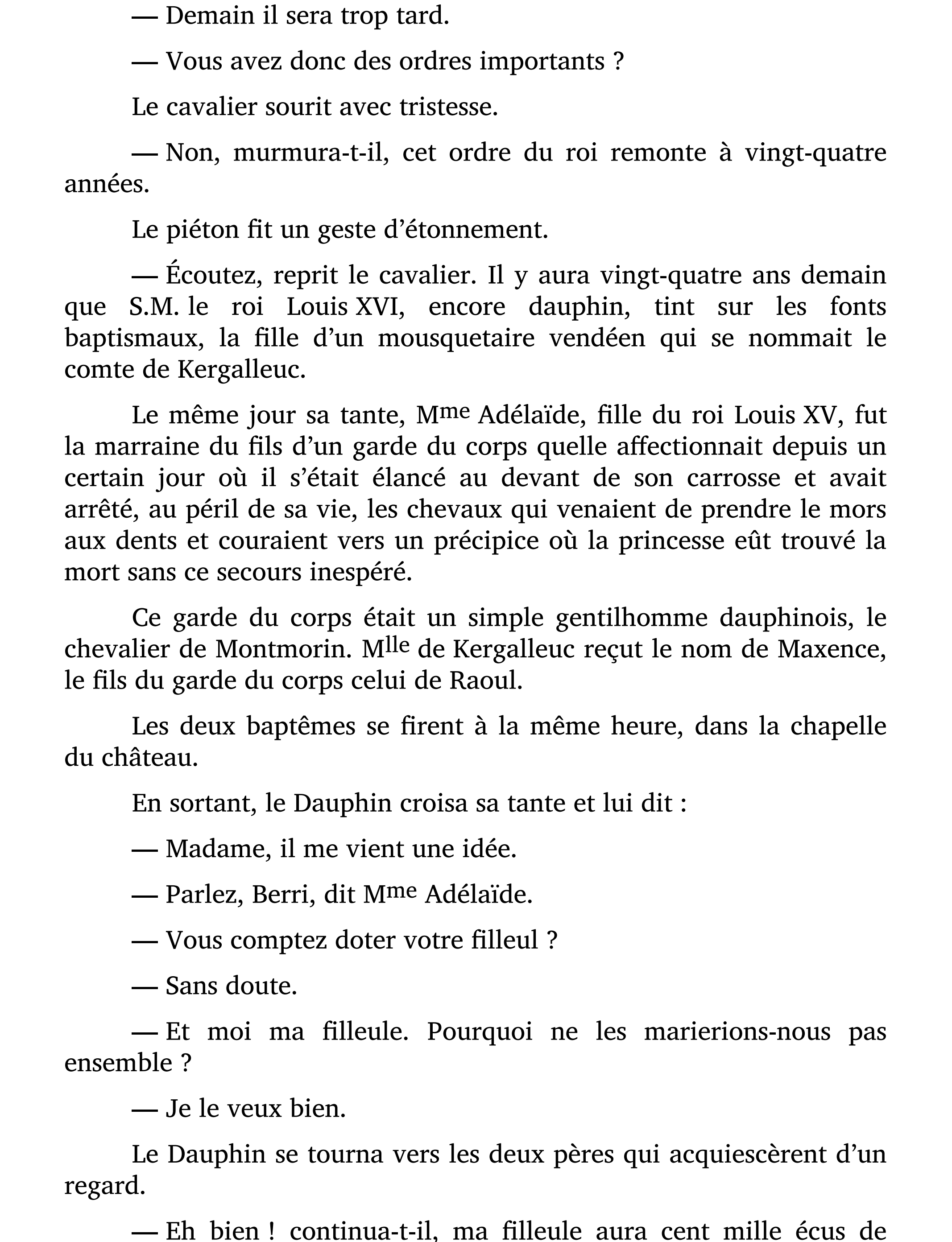
Le cavalier fit un geste d'admiration.

— Oh ! poursuivit le piéton avec une dédaigneuse fierté, l'histoire enregistrera ce combat parmi les actions mémorables. Nous avions inverti la lande tout entière et les premières maisons du village en volcans d'où la mort s'échappait sans relâche. La nuit était obscure, nous l'avons illuminée comme pour un bal gigantesque. C'était une fête que nous offrions au roi, une fête comme il n'en donna jamais à Versailles au temps de sa puissance. Mais la fête est finie, l'orchestre s'est éteint, les danseurs sont morts. Nous sommes cinquante peut-être, la plupart blessés, nous traînant ventre à terre, de broussaille eu broussaille, et séparés momentanément du corps d'armée de M. de Bonchamps qui tient le Bocage.

— Et vous dites, fit le cavalier, que j'aurai de la peine à gagner Kergalleuc ?

— Je le crains, mon gentilhomme, je suis même convaincu d'une chose, c'est que si vous persistez dans ce téméraire dessein, vous serez mort avant qu'il soit nuit.

— Monsieur, dit gravement le cavalier, j'arrive de Coblentz tout


exprès pour obéir au roi : il faut que je passe.

— Attendez à demain, peut-être…

— Demain il sera trop tard.

— Vous avez donc des ordres importants ?

Le cavalier sourit avec tristesse.

— Non, murmura-t-il, cet ordre du roi remonte à vingt-quatre années.

Le piéton fit un geste d'étonnement.

— Écoutez, reprit le cavalier. Il y aura vingt-quatre ans demain que S.M. le roi Louis XVI, encore dauphin, tint sur les fonts baptismaux, la fille d'un mousquetaire vendéen qui se nommait le comte de Kergalleuc.

Le même jour sa tante, Mme Adélaïde, fille du roi Louis XV, fut la marraine du fils d'un garde du corps quelle affectionnait depuis un certain jour où il s'était élancé au devant de son carrosse et avait arrêté, au péril de sa vie, les chevaux qui venaient de prendre le mors aux dents et couraient vers un précipice où la princesse eût trouvé la mort sans ce secours inespéré.

Ce garde du corps était un simple gentilhomme dauphinois, le chevalier de Montmorin. Mlle de Kergalleuc reçut le nom de Maxence, le fils du garde du corps celui de Raoul.

Les deux baptêmes se firent à la même heure, dans la chapelle du château.

En sortant, le Dauphin croisa sa tante et lui dit :

— Madame, il me vient une idée.

— Parlez, Berri, dit Mme Adélaïde.

— Vous comptez doter votre filleul ?

— Sans doute.

— Et moi ma filleule. Pourquoi ne les marierions-nous pas ensemble ?

— Je le veux bien.

Le Dauphin se tourna vers les deux pères qui acquiescèrent d'un regard.

— Eh bien ! continua-t-il, ma filleule aura cent mille écus de revenu sur ma cassette, le jour de sa grande majorité, et elle sera comtesse de son chef. Votre filleul, madame, sera colonel, et prendra

le titre de sa femme en ajoutant son nom au sien.

— Très bien, Berri.

— Cependant, ajouta le Dauphin, il faudra pour cela que leur mariage soit célébré au moins un an avant cette grande majorité, c'est-à-dire de vingt à vingt-quatre ans.

— Et pourquoi cela, Berri ?

— Mais, fit le Dauphin en riant, parce qu'ils auraient l'air de s'épouser uniquement pour le titre, les cent mille écus de revenu et le brevet de colonel.

Vous avez deviné que l'enfant qu'on fiançait ainsi le jour de mon baptême, c'était moi.

Nos pères se donnèrent parole, et tout fut dit.

Il y a quatre ans que notre mariage est reculé chaque jour par les déplorables événements qui nous affligent, quatre ans que le comte de Kergalleuc et ma fiancée, que je n'ai jamais vue, m'attendent. J'ai fait partie de l'expédition d'Amérique. A mon retour, on m'a envoyé à l'armée du Rhin ; les périls que courait le roi m'ont ramené à Paris ; de là, je suis reparti pour escorter les princes à l'étranger ; enfin, il y a trois semaines, j'ai quitté l'armée de Comté, traversé la France et Paris sous mille déguisements pour venir me soumettre à la volonté du roi.

— Vous êtes un brave gentilhomme, murmura le piéton, et si l'heure fatale où est arrivée la France monarchique était moins sombre, je vous dirais que votre obéissance au roi vous sera largement payée par la beauté et les qualités brillantes de Mlle de Kergalleuc.

— Je sais cela, murmura le cavalier avec un sourire navré ; on m'a dit que Maxence était une héroïne ; que sous les habits d'un autre sexe elle était devenue un chef habile et redouté dans l'armée vendéenne ; qu'elle commandait une troupe régulière, et n'était connue dans le pays que sous le nom du capitaine Max.

— On vous a dit vrai, mon gentilhomme. Vous aurez en elle une digne et noble épouse, et vous l'aimerez.

— Non, murmura sourdement le cavalier.

— Pourquoi, non ?

— Hélas ! parce que j'en aime une autre.

— Il est impossible qu'elle soit aussi belle.

— Je ne sais, mais celle que j'aime l'était dans cette nuit terrible où je la sauvai des flammes et des balles des bleus.

— Que voulez-vous dire, et de quelle nuit parlez-vous ?

— Il y a trois jours de cela. A deux lieues de Nantes, sur la route de Paris, se trouvait un couvent. Les bleus venaient de l'incendier après avoir passé sur le corps d'une troupe vendéenne.

Les religieuses, les pensionnaires, surprises dans leur sommeil, se sauvaient demi-nues et poussant des cris. Je m'étais réuni à la poignée de braves qui tentait d'arrêter les bleus ; je m'étais battu dans leurs rangs ; je m'élançai avec eux au travers des escaliers croulants, des corridors calcinés, essayant comme eux d'arracher à la mort quelques victimes encore.

Au fond du dortoir, frissonnante, éperdue, une jeune fille s'était agenouillée sur son lit et priait avec ferveur sans même chercher à fuir. Elle était demi-nue.

Je parvins jusqu'à elle, à ma vue elle poussa un cri…

Un cri de pudeur effrayée…

Un cri de joie peut-être aussi, car je lui apparaissais comme le salut au seuil du désespoir et de la mort.

Je la pris dans mes bras, je l'emportai évanouie, sa tête inclinée sur mon épaule, sa chevelure blonde effleurant la mienne.

Dieu me protégea sans doute, car je traversai les flammes sans accidents, et je pus me jeter dans une lande sans être poursuivi, ni même aperçu.

Quand j'eus fait une lieue à travers les broussailles, lorsque je n'entendis plus autour de moi et à travers la nuit obscure que le chant monotone du grillon dans les guérets et la plainte effarouchée des hiboux, je m'arrêtai pour respirer, et déposai mon fardeau sur l'herbe.

La jeune fille était toujours évanouie. Je pris ses mains dans les miennes, elles étaient brûlantes de fièvre ; je l'appelai, j'essayai de la ranimer : soins inutiles !

Je cherchai des yeux un ruisseau, je prêtai l'oreille, espérant entendre le babil d'une source… la lande était aride et desséchée.

Je la repris dans mes bras, et je continuai ma course.

Au bout d'une demi-heure, je vis briller une lumière au travers du feuillage que le vent de nuit courbait sous son aile.

C'était une chaumière de paysan, une ferme convertie en corps de garde depuis la veille, où une dizaine de chouans la main sur leurs fusils, entouraient, tête nue, un prêtre qui disait les prières des trépassés pour ceux qui étaient morts dans la journée, en criant : Vive

le roi !

Tous se levèrent à mon arrivée, je déposai la jeune fille sur un lit de camp, et l'on s'empressa autour d'elle.

Alors seulement je me pris à la considérer avec recueillement.

Elle était belle comme la Vierge, plus belle qu'un ange !

Un moment, je me laissai aller à la contempler, écoutant chanter au fond de mon cœur les premières notes d'une voix mystérieuse et remplie de vagues harmonies.

Mais, soudain, je frissonnai… un souvenir traversa mon cerveau : l'ordre du roi !

Je posai la main sur mon cœur… mon cœur battait à briser ma poitrine.

J'eus peut, je poussai un cri, et je m'enfuis éperdu… Il était trop tard… je l'aimais !

Et, en prononçant ces derniers mots, le jeune cavalier, sentit l'émotion clouer sa voix dans sa gorge.

Cette émotion gagna son interlocuteur.

— Et, fit celui-ci, vous allez épouser Mlle de Kergalleuc ?

— Oui, monsieur.

— Mais vous brisez votre amour !

— Je le sais.

— Ne l'épousez point, alors.

— C'était la volonté au roi.

— Cordieu ! monsieur, on peut bien passer là-dessus.

— Monsieur, dit gravement le cavalier, le roi n'a plus que quelques serviteurs fidèles ; j'aurais pu lui désobéir quand il était tout puissant, ce serait un crime aujourd'hui qu'il est captif et abandonné de son peuple.

— Vous êtes un noble cœur, murmura le piéton.

— Du reste, poursuivit le cavalier, peut-être mon sacrifice ne s'accomplira-t-il point tout entier.

— Que voulez-vous dire ?

— L'armée républicaine tient la campagne, m'avez-vous dit ; il faut que j'arrive à Kergalleuc avant demain. Je vais continuer ma route, je me frayerai un chemin le pistolet au poing, je serai tué peut-

être avant d'arriver. Alors je mourrai content, car mon honneur sera sauf et le roi aura été obéi à moitié.

— Vous êtes un fou.

— Vous ne le pensez pas, monsieur, et à ma place vous en feriez tout autant.

— Peut-être…

— Adieu, monsieur…

— Dites au revoir.

— Soit. Votre main.

— La voici.

— Votre nom ?

— Le chevalier de Kerdrel.

Et ils se séparèrent, l'un ayant les larmes aux yeux, l'autre pâle, triste, mais résolu.

Le ciel était bas, la nuit venait. Il y avait sur la terre un manteau gris sale de vieille neige, durcie à la longue, et qui étouffait à demi les pas du cheval.

La lande était bornée au sud-ouest par une forêt ; le cavalier mit sa monture au galop et entra bientôt sous le ouvert.

La nuit vint. Elle était obscure. Aucun souffle d'air ne bruissait dans les feuilles, aucun cri ne traversait l'espace. Les nocturnes hôtes des forêts se taisaient eux-mêmes.

Raoul de Montmorin ignorait sa route, mais le gentilhomme qu'il venait de quitter lui avait dit : « Allez toujours devant vous ! » Et il allait.

Après quelques heures de marche, de faibles bruits arrivèrent à son oreille.

C'étaient d'abord comme les pas cadencés de plusieurs sentinelles ; puis des mots brefs, rapides, véritables mots d'ordre échangés dans l'éloignement. Raoul reconnut un camp de républicains. Irait-il présenter sa poitrine aux balles ennemies, engager de lui-même une lutte inégale et sans issue ? Il y songea d'abord, il en eut un moment le courage et la volonté ; mais il se dit aussitôt.

— Chercher la mort, au lieu de l'attendre, ce serait désobéir au roi.

Et alors il mit pied à terre, abandonna son cheval et continua

son chemin à pied, passant au travers des broussailles avec des précautions infinies, et faisant un long détour pour éviter le camp.

Pendant quatre ou cinq heures encore, il chemina sans encombre, rampant parfois, parfois courant, toujours protégé par les ténèbres de la forêt.

Mais enfin la forêt fut laissée en arrière, et comme il débouchait dans une vaste plaine, les premières lueurs de l'aube irisèrent le ciel et tremblotèrent au sommet des arbres, puis ces lueurs grandirent peu à peu et le jour arriva.

Kergalleuc était loin encore ; à peine, dans le lointain, vers l'ouest, apercevait-on ses flèches pointues et les cimes de ses grands arbres.

La lande était de nouveau épaisse et haute ; elle cachait sans nul doute de vigilantes sentinelles qui se dresseraient bientôt menaçantes, et auxquelles le jeune gentilhomme aurait à vendre chèrement sa vie.

Un sourire triste effleura ses lèvres.

— Je n'arriverai pas ! murmura-t-il.

Il promena un second regard sur la lande, et aperçut à un quart de lieue un filet de fumée qui paraissait sortir de terre. Puis des voix lui arrivèrent confuses, et une âpre curiosité l'entraînant, il se dirigea vers ce point.

A mesure qu'il avançait, les voix devenaient plus distinctes, bientôt il entendit des rires et des chants, des rires avinés et des chants d'orgie… C'étaient une dizaine de bleus buvant sur les décombres fumants encore d'une chapelle incendiée, une de ces chapelles isolées que la ferveur des paysans élève au milieu des champs, qu'ils consacrant à la Vierge, et sous la protection de laquelle ils placent leurs moissons dorées et leurs prés verts.

L'un d'eux s'était assis sur la pierre du tabernacle ; un autre avait fait une table avec les ais disjoints et brisés du confessionnal ; un troisième avait placé dessus une futaille. Leurs compagnons, rangés à l'entour, buvaient et chantaient d'obscènes chansons, comme on n'en inventa jamais qu'à Paris.

— Dis-donc, citoyen Caligula Poincelot, fit celui qui servait d'échanson, s'adressant à celui qui s'était assis sur le tabernacle, sais-tu bien que si les ci-devant et leurs damnés paysans nous venaient attaquer en ce moment-ci, nous pourrions bien n'avoir pas beau jeu ?

— Et pourquoi cela, citoyen Caius Foulbœuf ? demanda dédaigneusement le citoyen Caligula Poincelot, gros garçon joufflu qui

portait fort mal son nom romain.

— Parce que nous sommes ivres.

— Bah ! il y a un dieu pour les ivrognes.

— Imbécile ! il n'y a plus de dieux.

— Tu crois ?

— La Convention les a destitués.

— Même celui des ivrognes ?

— Il était devenu aristocrate depuis la régence.

— Eh bien ! s'écria Caligula, montrant son siège improvisé, je suis assis sur la maison du Dieu des aristocrates, et les niais n'oseront pas m'y venir chercher. Je me suis laissé dire que chez les anciens les temples étaient des lieux d'asile.

Et le citoyen Caligula s'apprêtait à rire de son blasphème, quand une fauve lueur se fit à dix pas et fut suivie d'une détonation. Caligula porta vivement la main à son col, poussa un cri étranglé et tomba mort. Une balle lui avait traversé la gorge.

Tout avinés qu'ils étaient pour la plupart, les bleus se levèrent spontanément et sautèrent sur leurs fusils.

Ils avaient un seul adversaire, un jeune homme pâle et hautain, qui se tenait à dix pas, un pistolet de chaque main ; l'un tout chargé, l'autre fumant.

Dix balles sifflèrent.

Le jeune homme se baissa, puis se redressa sain et sauf, et fit feu une fois encore.

Une fois encore, un bleu tomba.

— Feu ! feu ! hurlèrent ceux qui restaient debout.

Mais l'intrépide jeune homme ne leur en laissa point le temps, il bondit sur eux, l'épée haute, il tomba au milieu du cercle comme la foudre et creva la poitrine à un troisième soldat.

Alors les survivants dégainèrent à leur tour, et ce fut un terrible combat à l'arma blanche qui s'engagea entre eux et ce jeune lion, si frêle en apparence, si vaillant en réalité.

Il s'adossa à un pan de mur à moitié écroulé et commença à décrire un moulinet terrible.

Deux hommes tombèrent encore ; puis, à son tour, il reçut un coup d'épée dans le flanc, et chancela, puis un autre, et il tomba sur

un genou.

En ce moment, un éclair brilla sur la lande, une balle siffla et tua roide celui qui le pressait le plus.

En même temps, deux hommes se dressaient au-dessus des broussailles et criaient au gentilhomme :

— Courage ! vite le roi !

— Vive le roi ! répéta-t-il en étendant à ses pieds un adversaire de plus, tandis qu'une seconde balle atteignait l'un des lieux survivants.

— Courage ! lui cria-t-on de nouveau.

Mais son sang coulait en abondance et ses forces le trahirent.

Quand ses deux sauveurs inconnus arrivèrent jusqu'à lui. Raoul de Montmorin s'était évanoui à côté du dernier cadavre.

Des deux chouans arrivés si à propos à son secours, l'un était un vieillard robuste, halé, aux mains durcies, à la tournure athlétique.

L'autre était un jeune homme de taille moyenne, avec de longs cheveux châtains flottant sur ses épaules, sans barbe ni moustaches, ayant des mains fines et blanches, des lèvres d'un rouge cerise, un œil noir, profond et bordé de longs cils.

Il était vêtu d'un justaucorps de chasse vert ; des chaussures plus fines que celles de son compagnon emprisonnaient son petit pied, et il portait sur l'épaule un fusil de chasse.

Il se pencha sur le gentilhomme évanoui, le souleva à demi dans ses bras, s'assura qu'il vivait encore, et, déchirant son mouchoir et la batiste de sa chemise, il étancha le sang et banda les blessures ; puis, lui desserrant les lèvres, il y introduisit une gorgée de genièvre.

Raoul ouvrit aussitôt les yeux, remercia du regard le beau jeune homme et le vieux chouan et essaya de se lever.

— Portons-le, dit le beau jeune homme.

Les deux chouans prirent Raoul dans leurs bras. Le mouvement le fit évanouir une seconde fois.

Chapitre II

Quand Raoul de Montmorin revint à lui, il fut tout étonné de se trouver dans une vaste salle à boiseries vermoulues, à riche tentures

fanées, attestant les splendeurs d'un autre âge, couché dans un grand lit à torsades et baldaquin de serge, comme on en voit encore quelques-uns dans plusieurs châteaux de l'ouest et du nord de la France.

Il pouvait être dix ou onze heures du matin, à en juger par un rayon de soleil qui passait au travers des vitres presque perpendiculairement, et venait s'ébattre sur le parquet de sapin mélangé de chêne et de cerisier.

Les rideaux du lit étaient à moitié fermés, en sorte que Raoul ne put, de son regard étonné, embrasser toute la pièce et apercevoir les personnes qui chuchotaient à l'autre bout, assises sous le manteau de la cheminée écussonnée.

Le gentilhomme promena autour de lui un œil surpris et curieux, et son étonnement fut tel qu'il ne songea d'abord, ni à ouvrir la bouche, ni à faire un mouvement dans son lit.

Il rassembla ses souvenirs, se rappela sa course nocturne a travers les bois et la lande, puis son combat, puis le gentilhomme qui l'avait secouru, et alors il commença à comprendre. – Il devait se trouver, selon toute apparence, chez son sauveur. Son sauveur, quel était-il ?

Raoul avait toute sa présence d'esprit, bien qu'il souffrît horriblement de ses blessures ; il entendait chuchoter auprès de lui ; la curiosité le domina et il prêta l'oreille à la conversation suivante :

— Max, mon enfant, nous touchons au dernier jour du délai prescrit par le roi.

— Je le sais, mon père.

— Et si vous vous êtes trompée, si ce jeune homme n'est pas celui que nous attendons…

— Eh bien, mon père ?

— C'est que celui-là sera mort.

— Eh bien, mon père, puisque vous exigez que je me marie, malgré la misère des temps ou nous sommes, malgré la guerre, malgré…

— Mon enfant, Dieu m'a refusé un rejeton mâle de ma race ; je ne veux point cependant que ma race s'éteigne ; et puisque vous avez les vertus viriles et l'énergie d'un homme, il faut que ma race se perpétue en vous.

— Vous serez obéi, mon père.

— Nous serons bientôt pauvres, mon enfant, nous le sommes même déjà. Tout croule autour de nous, le trône et l'autel, antiques édifices que nos pères ont vainement étayés de leurs bras de fer. Les châteaux, les moissons de nos voisins ont été brûlés hier, demain ce sera le tour des nôtres. La fleur de la noblesse bretonne et vendéenne a payé un large tribut à l'échafaud et à la fusillade ; nous sommes de vieille roche, notre heure viendra. Résignons-nous, mon enfant, sachons mourir fidèles à la foi de nos aïeux. Mais il est un vieux proverbe, un adage des temps héroïques que nul ne doit oublier : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Le devoir de la noblesse française est de se perpétuer le plus possible, afin que ses derniers débris environnent encore les décombres de la monarchie. Il ne faut pas que notre race s'éteigne par incurie, il nous faut des héritiers, ne dussions-nous leur laisser pour hoirie qu'un nom et qu'un tronçon d'épée.

— Je vous comprends, mon père. Si ce gentilhomme que nous avons recueilli et qui dort près de nous n'est pas Raoul de Montmorin, le fiancé que le roi m'a destiné… Oh ! tenez, mon père, cela est impossible !

— Enfant ! qui vous dit que ce jeune homme est celui que vous attendez ?

— Qui me le dit, mon père ?…

Il y eut un moment de silence ; puis la femme qui venait de parler, car c'était une femme jeune et belle s'entretenant avec un vieillard austère et soucieux assis près d'elle au coin de l'âtre et un fusil à la main ; – la femme qui venait de parler, disons-nous, reprit avec une intraduisible émotion :

— Je ne sais pas, mon père, mais il me semble qu'une voix mystérieuse et inconnue vibre doucement au fond de mon cœur… Qui me le dit, mon père ? rien en apparence, tout cependant ! Ce jeune homme égaré, cette nature frêle et maladive qui se bat avec l'énergie d'un lion ; cet enfant délicat comme une femme et dont l'œil étincelait cependant… Eh bien ! mon père…

Elle s'arrêta encore.

— Eh bien ? fit le vieillard.

— Tenez, mon père, je suis une pauvre fille de Vendée, ignorante du monde, élevée en soldat ; j'ai vécu de la vie d'un homme, maniant un cheval, une épée et un fusil bien mieux que l'aiguille à tapisserie réservée à mon sexe ; je n'ai jamais envisagé jusqu'ici le mariage qui m'était destiné que comme une sorte d'esclavage auquel ma fierté et mon indépendance sauvage ne se soumettraient que par

devoir. Eh bien ! ce pâle et frêle jeune homme, tout sanglant, tout meurtri ; cet enfant, moins fort que moi, il a fait battre mon cœur en tombant évanoui dans mes bras…

Le vieillard tressaillit.

— Folle ! dit-il.

— Je le suis peut-être, mon père, mais vous qui êtes vieux dans la vie, vous qui avez aimé ma noble et sainte mère ; vous, mon père, vous devez savoir ce qu'est l'amour, dites, mon père ?

— Max, dit le vieillard d'une voix sévère, prenez garde ! craignez que l'amour… car ce sont les symptômes de l'amour que les paroles que vous venez de prononcer… craignez que l'amour ne brise en vous cette énergie virile, cette audace indépendante dont vous êtes si fière… Max, mon enfant, craignez de redevenir femme.

— Oh ! mon père, fit-elle en souriant, ce que j'éprouve je ne puis le définir encore, mais à coup sûr ce n'est point de la faiblesse et de la soumission, c'est plutôt un sentiment de sollicitude et de pitié maternelle, pour cet être qui me semble plus chétif et plus femme que moi…

Si c'est lui, c'est moi qui serai l'homme !

Un léger bruit se fit sous la soie des rideaux… La jeune femme tressaillit et sentit le sang de ses veines refluer vers son cœur :

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, si ce n'était pas lui ?…

— Il s'éveille sans doute, fil le vieillard.

Et le vieillard se leva, pour s'approcher du lit.

Max le retint et murmura tout bas :

— Ne l'éveillez pas, mon père, je vous en prie…

— Pourquoi ? il n'y a plus aucun danger maintenant, il a dormi près de quatre heures…

Le vieillard fit un pas, Max le retint encore :

— J'ai peur ! dit-elle.

— Peur ?

— Oui, mon père… oui, j'ai pour !…

— Folle !

— Oh ! si ce n'était pas lui.

— Eh bien ! mon enfant, si ce n'est pas Raoul, c'est que Raoul

est mort, c'est qu'il ne viendra pas, c'est que nous serons dégagés de notre parole, et alors…

— Alors, mon père ?

Et Maxence de Kergalleuc, Maxence l'héroïne, le capitaine Max, comme disaient les chouans avec un sourire d'orgueil, Maxence tremblait en parlant, et regardait son père avec anxiété.

— Alors, comme il faut des héritiers à ma race, vous lui offrirez votre main.

Max étouffa un cri de joie, mais soudain une pâleur mortelle couvrit son front :

— Mon Dieu ! murmura-t-elle bien bas, il est blessé, il est sanglant… Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il allait mourir !

— Vous savez bien, folle que vous êtes, dit le comte de Kergalleuc, que le chirurgien qui l'a pansé nous a affirmé qu'aucune des blessures n'était grave.

— Il est si frêle ! fil Max frissonnante.

Le blessé fit un nouveau mouvement dans son lit. Cette fois, Max ne retint plus son père, elle le devança au contraire, et haletante, le visage empourpré, elle marcha vers le lit sur la pointe du pied et étendit la main pour écarter le rideau.

Le cœur lui manqua, et elle s'arrêta.

— Il dort peut-être, fit-elle à mi-voix.

Mais une main apparut au travers des plis de la draperie, une main blanche et fine qui tira le rideau, et Raoul, pâle, l'œil brillant de fièvre, se leva sur son séant, et dit :

— Vous ne vous êtes point trompée, mademoiselle, je suis Raoul de Montmorin.

Max rougit de confusion : elle devinait que le gentilhomme avait tout entendu.

Et tandis quelle demeurait immobile et les yeux pudiquement baissés, le comte de Kergalleuc s'approcha à son tour, tendit la main au jeune homme et dit avec émotion :

— Vous êtes venu, monsieur, merci ! Au milieu de nos troubles et de nos guerres civiles, vous vous êtes souvenu que plus le roi était malheureux et abandonné, plus il était du devoir d'un gentilhomme de lui obéir avec respect… ; vous êtes un noble cœur et je serai fier d'être votre père.

— Monsieur, répondit Raoul d'une voix ferme mais triste, si les hommes abandonnent le roi, Dieu sans doute est pour lui, car il a protégé ceux qui le servent et m'a envoyé un ange pour m'arracher à la mort. Le roi m'a fiancé, au berceau, à l'héritière de votre nom ; je viens vous rappeler la volonté du roi et vous demander la main de Mlle de Kergalleuc.

— Je vous l'accorde, monsieur, dit le comte d'une voix grave ; le roi devait la doter, le roi est pauvre et ne le peut ; moi-même, je n'ai plus qu'un manoir qui croule et des champs dévastés, c'est là une pauvre dot, mais nous vous offrons un nom pur de toute souillure et une pauvreté si noble qu'elle vaut un manteau de roi.

— Monsieur, répondit Raoul, je vous demande une chose unique, ce sera le plus glorieux des apanages.

— Parlez, monsieur, qu'exigez-vous ?

— Ce tronçon d'épée dont vous parliez tout à l'heure, repartit fièrement Raoul.

Cette réponse fit tressaillir d'orgueil Mlle de Kergalleuc ; la femme timide et tremblante s'évanouit, l'héroïne, reparut, et, à son tour, tendant la main à Raoul :

— Monsieur, lui dit-elle, vous vous attendiez peut-être à trouver une fiancée délicate et frêle, une faible et timide femme destinée aux soins intérieurs et aux paisibles vertus de famille ; on vous a parlé de moi peut-être dans le pays, et vous savez maintenant qui je suis. Si votre orgueil doit souffrir du rôle viril que les circonstances m'ont fait, je suis prête à reprendre les habits et à rentrer dans les attributions de mon sexe ; mais si, au contraire, vous êtes assez généreux, assez attaché au roi pour ne lui point enlever un défenseur, je vous demanderai à me servir, à vos côtés, de ce tronçon d'épée que vous réclamez comme un héritage.

— Nous serons unis et côte à côte au combat comme à l'autel, mademoiselle, répondit Raoul qui parvenait à assurer sa voix et à maîtriser son émotion.

— Eh bien ! dit le comte, je vais faire venir le chirurgien et savoir si vos blessures demandent que vous restiez au lit.

— Je me sens mieux, monsieur le comte.

— Pourquoi cela, mon père ? fit Max.

— Parce que, répondit le comte, la volonté du roi était que votre mariage fût célébré avant le dernier jour de vos vingt-quatre ans. Demain vous en aurez vingt-cinq.

— C'est juste, dit Raoul. Je me sens mieux, j'essaierai de me lever, et si je ne le peux, le prêtre nous bénira, moi dans mon lit, vous à mon chevet.

Le comte sortit, Max devint rêveuse et murmura tout bas :

— J'aurais pourtant bien voulu qu'Yvonne fût ici…

Et comme, lui aussi, Raoul, semblait s'abîmer en quelque réflexion pénible et profonde, Max poursuivit se parlant toujours à elle-même :

— Pauvre Yvonne !… qui sait si l'on ne s'est point battu du côté de Nantes, qui sait si elle ne court aucun danger !… Mon Dieu ! où donc ai-je la tête depuis quelques heures ?… Ma pauvre sœur était presque sortie de ma mémoire, et mon père est tellement absorbé, tellement préoccupé des événement, que nous n'avons prononcé son nom une seule fois…

La veille encore. Max ignorait l'amour, Max n'avait jamais songé qu'elle était femme, et quand, après le combat, elle rentrait au château, si elle reprenait un vêtement de son sexe, elle croyait endosser une robe de chambre ou cette longue tunique dont les chevaliers du moyen-âge se revêtaient quand ils quittaient leur pesante armure de fer.

Mais, depuis quelques heures, Max n'était plus le même être. Max avait l'esprit inquiet et le cœur troublé, et quand elle se trouva seule avec son fiancé, elle se souvint qu'elle était femme, rougit de nouveau et fit un pas à l'écart.

Raoul n'y prit garde ; il semblait, les yeux demi-clos, le front pâle, les tempes frémissantes, suivre dans les brumes du passé quelque étrange et mystérieuse vision.

Max s'était prise à le regarder à la dérobée, et elle se laissait aller à cette contemplation, dans la naïveté virginale de son âme, quand la porte s'ouvrit et livra passage à trois hommes :

Le comte.

L'aumônier.

Et un homme vêtu de noir, le médecin du village, dont les bleus avaient égorgé le fils et brûlé la maison, et qui était venu se réfugier au château.

Raoul se mit sur son séant sans difficulté.

Le médecin l'examina, sonda de nouveau les blessures, affirma que ce n'étaient que des égratignures et dit que si le malade avait la force de se lever, il le pourrait faire sans nul danger.

Raoul était soutenu par une sorte d'excitation mentale et fébrile qui rendait une vigueur factice à son corps endolori.

Le propre de la douleur, surtout de celle qui, purement morale, vient des passions violentes, est d'exalter l'imagination et de lui faire éprouver une sorte de volupté amère dans laquelle elle se complaît.

Depuis que Raoul s'était éveillé dans le château de Kergalleuc, depuis qu'il s'était bien convaincu de l'impossibilité d'échapper par la mort à ce mariage, dont la volonté du roi lui faisait un devoir sacré, il semblait être impatient d'en finir ; il hâtait de ses vœux la consommation de son malheur et voulait se fermer au plus vite la porte des regrets et des hésitations.

— Quand le roi, pensait-il, aura été obéi, comme il n'a point exigé, comme je ne lui ai point promis d'aimer ma femme et de passer de longs jours avec elle, je me ferai tuer à ses côtés, et Dieu merci ! l'occasion ne tardera point à se présenter…

Et se grisant ainsi avec sa douleur même, Raoul se fit aider et s'habilla assez facilement.

— Monsieur le recteur, dit alors le comte, on a brûlé l'église du village, mais il nous reste la chapelle du château.

— Et, après elle, fit l'aumônier, il nous restera toujours une pierre sur laquelle nous pourrons dire la messe en plein air. Les prières montent toujours à Dieu, de quelque lieu qu'elles s'élèvent.

— Veuillez donc donner des ordres, monsieur, reprit le comte, pour que la chapelle, puisqu'elle nous reste encore, soit illuminée. Je vous servirai la messe.

Un quart d'heure après, les habitants du château se rendaient à la chapelle.

C'était une population curieuse à examiner que cette centaine de paysans et de paysannes, vassaux dont les fermes n'étaient plus qu'un monceau de cendres, serviteurs blanchis et courbés, mères jeunes et fortes allaitant leurs enfants au bruit de la fusillade et disant avec un fier sourire : – si nos époux sont tués, nos fils les vengeront !

Tous entrèrent et se rangèrent à l'entour du modeste autel ; les hommes, toujours armés, et prêts à entendre l'office divin le fusil sur l'épaule ; les femmes pressant leurs rejetons sur leur sein et semblant

les offrir au dieu des batailles et les vouer d'avance à son culte. Les maîtres du château arrivèrent les derniers.

Le comte rentra, son fusil à la main comme les autres, donnant le bras à Max qui avait gardé ses habits de femme, et s'avançait, non plus le regard hautain, le front haut comme il sied à un beau et vaillant capitaine, mais les yeux baissés et tremblante comme l'est une jeune fille qui va quitter le toit paternel pour la maison inconnue d'un époux.

Il y eut comme un murmura d'admiration sur son passage, et ces rudes soldats, dont plusieurs la tutoyaient quand elle marchait à leur tête, l'épée à la main, se sentirent émus jusqu'aux larmes, et pris d'une tendresse plus respectueuse que celle qu'ils avaient eue pour elle jusque là.

Un vieux chouan fondit en larmes et murmura :

— Et dire que cette pauvre enfant se sacrifie pour obéir au roi, et qu'elle va devenir une femme quand elle était un si beau jeune homme !

Derrière le comte et sa fille, Raoul marchait, appuyé au bras du docteur et d'un serviteur, ce vieillard qui l'avait secouru le matin, en compagnie de Max.

Raoul était pâle et défait ; malgré, l'énergie fiévreuse de son regard, il était aisé de s'apercevoir qu'il souffrait.

On attribua cette souffrance à ses blessures.

Et certes, en le voyant si frêle et si délicat, plus d'un des assistants se dit : – Il semble que c'est lui qui est la femme et que c'est M. Max qui est l'homme.

Le comte fit agenouiller sa fille sur le coussin placé sur les dernières marches de l'autel, puis il vint à Raoul et l'y conduisit pareillement.

Le prêtre s'habilla devant l'autel, on alluma tous les cierges, et l'on assombrit la chapelle où le soleil entrait à flots.

Mais, au moment où le prêtre allait commencer, un bruit vague se fit au dehors, les têtes inclinées vers le sol se levèrent inquiètes.

— Les bleus ! voici les bleus !

— Où sont-ils ? demanda le comte d'une voix calme et forte.

— A une lieue d'ici, ils marchent sur Kergalleuc.

— En ce cas, dit tranquillement le vieillard, il leur faut une

heure pour arriver, et l'on peut, au besoin, dire une messe en dix minutes : monsieur l'aumônier, commencez, et mariez nos enfants, nous nous battrons après.

Max était arrivée au pied de l'autel émue et tremblante comme une femme, l'annonce de l'arrivée des bleus lui rendit son assurance et sa fierté.

Raoul, lui aussi, se sentit plus fort, car la mort était peut-être bien prochaine, et il mourrait en royaliste, en soldat et en chrétien.

Ce fut une étrange messe, une messe solennelle et vraiment digne des premiers jours du christianisme, que celle qui fut dite alors par ce prêtre à tête blanche, dont la voix était grave, accentuée et calme, tandis qu'on entendait déjà, au loin, ces notes brutales de la fusillade – écoutée par une centaine de laboureurs, la main sur leurs armes, tout prêts à combattre, et cependant recueillis et fervents comme des hommes qui n'ont pas de lendemain et s'attendent à chaque minute à paraître devant Dieu.

C'était la messe des catacombes des néophytes de l'ancienne Rome ; seulement, ce n'étaient plus des victimes résignées au martyre, c'étaient des soldats prêts à se faire tuer, le sourire aux lèvres, sur les marches de l'autel, pour leur Dieu et leur roi.

La fusillade approchait, la messe tirait à sa fin.

Les jeunes époux prononcèrent le oui solennel d'une voix forte, Max en songeant qu'elle allait combattre sous les yeux de son poux, Raoul en espérant qu'il trouverait la mort dans le combat prochain.

Le sacrifice divin s'acheva sans qu'aucun bruit se fit, sans qu'aucun mouvement de crainte, aucun indice d'émotion se manifestât. Puis le prêtre se dépouilla de ses vêtements sacerdotaux, il descendit lentement les marches de l'autel, se dirigea, à travers les assistants, vers l'extrémité opposée de la chapelle, et y prit un fusil et des pistolets qu'il avait déposés dans le confessionnal :

— Enfants ! dit-il, nous venons de prier Dieu, maintenant allons servir le roi !

Les chouans sortirent de la chapelle dans le plus grand ordre, ayant à leur tête M. de Kergalleuc, auquel l'approche du combat venait de rendre une ardeur juvénile.

Les jeunes époux sortirent les derniers ; et ce n'était point la femme qui s'appuyait frissonnante et agitée d'un trouble inconnu au bras de son époux, c'était lui qui, pâle et affaibli, marchait soutenu par elle.

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes souffrant et faible encore, il vous sera impossible de prendre part à la défense du château. Me permettez-vous du quitter ma robe et de reprendre mon épée ?

— Faites, mon beau capitaine, répondit Raoul avec un sourire triste ; c'est là une permission que je vous donne à toujours. Mais vous vous trompez, madame, je suis moins souffrant et moins faible que vous ne le pensez… et j'espère bien vous suivre partout.

— Y songez-vous ? Vous vous soutenez à peine !

— Votre exemple me donnera des forces.

— Vos blessures se rouvriront… je ne veux pas !

Et Max avait un petit ton impérieux qui allait à ravir à son mutin visage.

— N'ayez crainte, insista Raoul, j'aurai toujours assez de force pour me servir d'un fusil.

Max avait dit vrai, quand elle avait parlé de son affection naissante pour Raoul, qu'elle avait nommée de l'amour maternel ; c'était un sentiment presque identique qui l'agitait en ce moment, car elle lui dit avec une sorte d'autorité caressante :

— Je ne veux pas que vous me suiviez, et vous m'obéirez…

— Soit ! dit Raoul, mais alors j'invoquerai le droit que vient de me donner la religion, et comme je ne veux pas que vous vous exposiez à un péril, là où je ne serai pas, je vous défendrai, à mon tour, de prendre part à l'affaire qui va s'engager. Puisque nous sommes unis à jamais, nous devons vivre et mourir ensemble.

— Soit, dit froidement Maxence, je vous obéirai, monsieur.

Mais une voix se fit entendre, celle du comte :

— Allons ! Max, s'écria-t-il, mettez votre culotte et votre justaucorps, mon enfant, vos soldats redemandent leur capitaine.

— En même temps, quelques chouans murmuraient :

— Le capitaine vient de s'enjuponner, malheur à nous !

La voix du comte, les murmures de ceux qu'elle était habituée à commander, produisaient une réaction chez Max.

— Monsieur, dit-elle à son mari, voulez-vous me rendre ma liberté ?

— Vous savez à quel prix, madame ?

Un éclair de colère passa dans tes yeux noirs de la jeune fille :

— C'est de la tyrannie ! murmura-t-elle en frappant du pied.

— Je veux me battre, dit froidement Raoul.

Elle le regarda : son visage était calme, il portait haut son front pâle et hautain, et dans son grand œil bleu brûlait un mâle courage. Elle le regarda, elle hésita encore, elle hésita longtemps… Son jeune amour, cet amour maternel qu'elle éprouvait pour ce frêle enfant, lutta quelques seconde, encore contre le devoir et son propre orgueil que flattait l'attitude martiale de Raoul. Enfin elle céda et lui dit :

— J'y consens, vous vous battrez ; mais vous ne me quitterez pas, vous serez prudent…

Il sourit avec une sorte de fierté dédaigneuse.

— Vous êtes donc ma mère ? fit-il.

Elle rougit et baissa les yeux :

— Attendez-moi, dit-elle brusquement, je vais m'habiller. Elle s'enfuit éperdue, et, pour la première fois peut-être, le bruit de la fusillade qui approchait la fit tressaillir et trembler…

Elle tremblait peur lui !

Chapitre IV

Le château de Kergalleuc était une demeure féodale des meilleurs temps du moyen-âge, comme cachet d'architecture et système stratégique.

Il avait encore beffroi svelte, tours massives, fossés, pont-levis et créneaux.

Un marais décrivait un demi-cercle à l'entour : derrière lui, et au bord du marais, s'étalaient de grands bois presque vierges, dans les profondeurs desquels, en cas où le manoir serait pris d'assaut, les assiégés auraient pu trouver un refuge provisoire.

Le marais était à peu près inabordable ; de grandes herbes flottantes montraient çà et là leurs panaches verts ou jaunes au dessus de l'eau bourbeuse.

Ces herbes suffisaient à rendre la navigation du marais excessivement difficile, et il n'y avait guère qu'un gars du pays, c'est à dire un jeune et hardi paysan, un pêcheur pour qui la mer ou l'eau douce n'ont plus de mystères, qui pût se risquer témérairement au travers dans une de ces barques bretonnes qu'on nomme des *chalands.*

Il y avait même, au milieu, un tourbillon, une sorte de moulinet qui prenait et tordait une barque, la faisait tournoyer deux secondes à fleur d'eau et la replongeait ensuite au fond de son gouffre pour ne la rendre que broyée, chavirée et veuve de ses rameurs. Il fallait donc connaître parfaitement le marais pour s'y aventurer, et le château était inaccessible par cet endroit, à ceux qui auraient voulu tenter un assaut à l'aide de chalands.

Le côté opposé, celui de la terre, était moins inabordable, c'est-à-dire qu'un simple fossé le séparait d'une prairie, à cette heure couverte de neige, mais, au printemps, verte, fleurie, coquette, avec une aigrette de pommiers poudrés à blanc, un ruisseau qui lui servait de ceinture capricieuse, et, courant le long du ruisseau, un rideau de peupliers d'Italie balançant, au moindre souffle, leur panache vert amarante.

En cet endroit, encore, le château paraissait moins fortifié, moins sûr de ses vieilles murailles, que plusieurs lézardes entamaient.

Quelques croisées étaient dépourvues de solides barreaux, deux balcons en saillie et à peu de distance du sol pouvaient servir de point d'appui à des échelles si l'on comblait promptement le fossé avec des fascines.

Mais les assiégés avaient suppléé à cette faiblesse par un redoublement de vigilance et l'accumulation de leurs fortes sur ce point.

Quatre couleuvrines, fort vieilles mais parfaitement en état, étaient braquées sur la prairie ; chaque fenêtre était garnie de canons de fusils, et les femmes des assiégés qui, durant cette guerre meurtrière et sans quartier, se montrèrent héroïques ; les femmes qui ne chargeaient pas d'armes ou ne fabriquaient pas de cartouches, s'occupaient à faire bouillir de la résine pour la jeter toute enflammée sur les assaillants.

Tous ces préparatifs se firent en un clin d'œil au château, tandis que le comte de Kergalleuc, son fusil tout armé à la main, écoutait avec calme le récit du jeune paysan qui était accouru pour annoncer l'approche de l'ennemi. Voici ce qui s'était passé :

Les cinquante ou soixante chouans, seuls survivants du combat de l'avant-veille, et dont Raoul avait rencontré l'un des chefs dans la lande, désespérant de pouvoir gagner l'autre rive de la Loire occupée par une majeure partie des troupes royalistes, avaient préféré faire une trouée au travers des deux régiments qui les séparaient du corps d'armée tenant dans le bocage, et, partis de nuit, en rampant, passant comme des ombres muettes dans les taillis et les landes, ils étaient

parvenus sans encombre jusqu'aux derniers retranchements des bleus. Mais là, ils avaient été reconnus, un combat s'était engagé, ou plutôt on avait entamé de part et d'autre une lutte de tirailleurs qui avait fini par être convertie en lutte d'abordage, avec le sabre et le pistolet.

Ce que cette poignée d'hommes avait fait d'efforts héroïques, de traits inouïs d'audace pour enfoncer un carré d'infanterie, passer, sanglants et mutilés, sur le corps de tout un régiment ; entasser des monceaux de morts sur leur route et arriver en vue des tours de Kergalleuc, est chose impossible à redire ! Ils étaient partis cinquante, ils étaient vingt-cinq à peine quand ils arrivèrent à une lieue du château.

Des plateformes de Kergalleuc on aperçut cette lutte. On les vit fuir en combattant, charger et décharger leurs armes en courant et échanger leurs balles avec trois cents hommes qui les poursuivaient.

A chaque haie, à chaque pan de mur qui leur offrait un abri d'une seconde, on les voyait faire feu, puis repartir et laisser çà et un cadavre des leurs en route.

— Une sortie ! une sortie ! cria Max d'une voix retentissante, Max redevenue le beau capitaine Max revêtue de son justaucorps vert, gantée de buffle, l'épée et le pistolet au poing.

— Folie ! répondit le vieux Kergalleuc avec cette autorité froide que donnent les cheveux blancs ; ces hommes seront tous morts avant que nous arrivions à eux !

Et, en effet, à mesure qu'ils avançaient, à mesure que l'espace qui les séparait du château où les eût attendus le salut se rétrécissait, l'espace aussi qui les séparait de ceux qui les poursuivaient disparaissait, et ils tombaient un à un, laissant leurs compagnons faire quelques pas encore.

Max était debout sur la plate-forme frémissante et l'œil en feu, ses belles mains blanches froissaient avec l'indignation qu'excite l'impuissance, la garde de son épée ; elle frappait du pied les dalles, elle laissait échapper des cris de rage et de sourdes imprécations.

Près d'elle, le front hautain et pâle. Raoul, lui aussi, assistait aux lugubres péripéties de ce combat dont la mort seule hâtait le dénouement.

Il contemplait avec un douloureux orgueil ces hommes de fière trempe qui tombaient sans pousser un cri, sans se plaindre, sans prononcer un seul de ces mots à effet, une de ces phrases pompeuses, subtil déguisement de la peur, et dont ceux qui meurent à regret, aiment à se faire un dramatique linceul.

A la tête de ceux qui survivaient encore et battaient en retraite avec le froid héroïsme du désespoir, il en remarqua un surtout, qui lâchait toujours pied le dernier, et dont chaque balle portait et tuait.

Celui-là, il le reconnut, c'était le chevalier de Kerdrel, celui qui s'était dressé la veille du milieu de la lande, et lui avait montré son chemin.

A un quart de lieue du château, aux bords mêmes de la lande, basse et rabougrie en cet endroit, les héroïques compagnons du chevalier de Kerdrel n'étaient plus qu'une douzaine ; au sortir de la lande, trois tombèrent pour ne plus se relever.

Dix pas plus loin, un quatrième, atteint à la cuisse, chancela et s'affaissa sur un genou. Deux de ses camarades le prirent sur leurs épaules et remportèrent.

Trois minutes après, tous deux roulèrent sur la neige, frappés à mort, et le blessé demeura couché côte à côte.

Et à mesure que tous ces hommes tombaient sous les yeux de la garnison de Kergalleuc, impuissante à les secourir, et cela avec une rapidité plus grande que nous n'en mettons à le redire, un autre homme était debout aussi sur la plate-forme, tenant son fusil de la main gauche, et étendant l'autre vers les mourants pour leur donner l'absolution, ce dernier secours des hommes à ceux qui vont à Dieu.

C'était l'aumônier du château, prêtre soldat qui bénissait ceux qui mouraient et disait sur leur corps pantelant une dernière prière avant de s'apprêter à les venger lui-même !

Quand le prêtre suspendit sa prière, un seul homme était debout encore !

Mais le prêtre s'arrêta ; il s'arrêta parce qu'il voulait le voir mourir ; il s'arrêta parce que ce héros lui parut si grand et si pur en ce moment suprême, qu'il sembla n'avoir nul besoin de prière pour aller demander à Dieu la couronne des martyrs.

Cet homme, c'était encore le chevalier de Kerdrel. Quand il se vit seul, il se retourna tout à fait, jeta son fusil déchargé et fumant, mit l'épée à la main, un poing sur la hanche, en vrai chevalier du moyen-âge, et attendit.

Il était presque à portée de fusil du château ; un arbre était près de lui, il s'y adossa et parut vouloir s'en faire une barrière infranchissable, qui l'empêchât de rompre d'un pas.

Alors, aussi héroïques que lui, les Républicains s'arrêtèrent, pas un coup de feu ne fut tiré ; un officier seul sortit des rangs et marcha

sur lui, l’épée haute.

Ce n’était plus une boucherie, c’était un duel, un combat singulier dans la chevaleresque acception du mot, lutte des guerriers d’Homère devant laquelle deux armées mettaient bas les armes et devenaient spectatrices.

L’officier républicain et le gentilhomme royaliste se mesurèrent un moment du regard, un moment leurs yeux se croisèrent, et un double éclair en jaillit ; puis, sans doute que, généreux, l’officier offrit la vie au gentilhomme, car ils parurent échanger quelques mots.

Sans doute aussi le gentilhomme refusa dédaigneusement, car soudain les lames se croisèrent, mille étincelles en jaillirent, et ce fut un combat merveilleux, un véritable assaut de salle d’armes que se livrèrent alors ces deux hommes, à dix pas d’un carré d’infanterie, sous les yeux d’une garnison de place forte.

Il dura dix minutes. Le gentilhomme et l’officier étaient tous deux d’habiles tireurs, ils maniaient l’épée en vrais élèves de St-Georges.

Trois fois le sang de l’officier jaillit, trois fois celui-ci laboura la poitrine du gentilhomme.

Enfin ce dernier parvint à lier tierce sur tierce l’épée de son adversaire, et d’un revers l’envoya rouler à dix pas.

L’officier désarmé, croisa les bras sur sa poitrine ; le gentilhomme jeta son épée et mit la main à sa ceinture pour en tirer un pistolet, arme que son adversaire possédait pareillement ; mais alors il arriva une de ces choses fatales et inouïes, un de ces forfaits que l’histoire rougit d’enregistrer…

Un soldat républicain, presque enfant ; un de ces gamins de Pans, qui s’acharnent contre les soldats dans nos rues, les jours d’émeute ; un soldat républicain sortit du rang et enfonça sa baïonnette dans le flanc du gentilhomme qui lui tournait presque le dos.

Le gentilhomme chancela, la pâleur de la mort envahit son visage, mais avant de tomber, il eut la force de se tourner à demi vers son bourreau, et il le frappa de la main.

En même temps, l’officier indigné lui appliqua le canon de son pistolet sur le front et le tua raide.

— Lâche ! murmura-t-il.

Puis il s’écria, le rouge de la honte au front, en s’adressant à ses hommes :

— Nous sommes à moitié déshonorés, il nous faut laver notre honneur ! à l’assaut :

Les troupes républicaines n’avaient songé d’abord qu’à poursuivre les Vendéen ; battant en retraite, et nullement à faire le siège de Kergalleuc, derrière lequel ils savaient être une troupe considérable, tout prêt à accourir pour le défendre. Mais ils étaient arrivés sous ses murs ; une lâcheté venait de déshonorer leurs drapeaux : il fallait une revanche éclatante, et un hourrah d’enthousiasme répondit à la voix du chef qui ordonnait l’assaut. Ces trois cents hommes n’avaient avec eux rien de ce qui est nécessaire pour un siège, ni artillerie, ni fascines, ni échelles.

Mais on était alors à une époque d’héroïsme où les deux partis rivalisaient d’audace, de témérité, de folie. L’impossible était toujours adopté avec enthousiasme.

Le bataillon, ou plutôt la fraction de bataillon, se mit au pas de course et marcha sur le château. A cent pas des murs, une fusillade bien nourrie s’engagea, meurtrière pour les troupes républicaines, presque inoffensive pour les assiégés que les murailles protégeaient.

Mais l’odeur de la poudre, la vue du sang exaltent d’ordinaire, et les pertes qu’ils essuyèrent achevèrent d’enthousiasmer les bleus.

Ils manquaient d’échelles, ils déracinèrent des arbres et les jetèrent comme un pont sur le fossé. En un instant une vingtaine de peupliers furent coupés, appliqués contre les murs, et quelques soldats tentèrent l’escalade.

Les premiers ne parvinrent pas au tiers de leur échelle improvisée ; fusillés presqu’à bout portant, ils roulèrent dans le fossé ; d’autres leur succédèrent et eurent le même sort ; puis d’autres encore…

Alors les assiégés prirent leurs fusils et coururent aux cuves de résine.

La résine coula enflammée sur les assaillants, et, mieux que les balles, mieux que la mitraille vomie par les couleuvrines, les fit reculer et les découragea.

Mais leur chef était un brave, un homme des temps antiques, qui ne savait point ce qu’était une retraite honteuse.

A son tour il tenta l’escalade, vingt balles sifflèrent à ses oreilles, passèrent au-dessous et au-dessus de lui, déchirèrent ses habits, jetèrent bas son chapeau, aucune ne l’atteignit.

Une chaudière de poix fut versée sur lui ; il se pencha en arrière

et n'eut que les mains brûlées.

Il ne poussa pas un cri, il ne se laissa point retomber ; bien au contraire, il eut assez de force pour gagner l'entablement d'un balcon et y poser un pied victorieux. L'exemple est contagieux en audace ; trente soldats le suivirent, les deux tiers furent tués en route, le reste arriva.

Alors, le théâtre actif du combat se trouva déplacé et transporté dans le château lui-même. Une salle entière fut envahie.

Mais Max commandait ; Max ayant Raoul à ses côtés, se multipliait et était partout ; partout où le danger était pressant.

Les bleus arrivaient le sabre et le pistolet au poing, les chouans jetèrent leurs fusils.

Une horrible mêlée, une mêlée d'abordage s'engagea alors.

Quelques républicains parvinrent encore à joindre leurs chefs ; mais le reste, découragé ou impuissant, se tint prudemment de l'autre côté du fossé.

Alors la lutte se trouva circonscrite dans une seule partie du château, trois ou quatre salles peut-être où les bleus se retranchèrent derrière des meubles, se barricadèrent et se défendirent à outrance.

Raoul semblait oublier qu'il était blessé déjà ; il était partout au premier rang et portait les coups les plus hardis.

Pour celui qui eût connu son secret, il eût été évident qu'il cherchait à se faire tuer.

Mais Max ignorait ce secret. Max le suivait ou plutôt le devançait partout, le protégeant de son mieux, écartant avec son épée les glaives dirigés contre sa poitrine et lui prenant le bras et lui disant avec impatience :

— Mais soyez donc patient, malheureux !

L'officier républicain s'était retranché avec ses hommes derrière un immense bahut, qui fut criblé de cent balles et n'offrit bientôt plus qu'un asile insuffisant.

Les chouans étaient supérieurs en nombre, de plus ils avaient derrière eux des femmes qui leur tendaient sans relâche des armes toutes chargées, et à leur tête Max, l'intrépide, Max et son mari qui faisaient des prodiges.

Bientôt les républicains se trouvèrent tellement décimés autour de leur chef, que le comte de Kergalleuc, mis hors de combat dès le commencement par une balle au genou, et qui cependant continuait à

donner ses ordres, leur fit offrir de se rendre à merci.

— Nous mourrons les armes à la maint, répondirent-ils.

La lutte recommença pour s'éteindre en peu de minutes ; de même que des chouans tués dans la plaine le chef était demeuré le dernier, l'intrépide chef de bataillon, qui le premier avait posé le pied sur un balcon, demeura seul au milieu des cadavres des siens.

Il était couvert de sang, son uniforme était en lambeaux, il avait les cheveux, les sourcils, la barbe et les mains horriblement brûlés.

Et cependant il conservait une fière et sombre attitude, et semblait défier encore, lui tout seul, ces hommes exaspérés qui ne voyaient en lui que l'incendiaire de leurs champs et de leurs chaumières, le massacreur de leurs enfants et de leurs femmes, le bourreau de leurs prêtres, le geôlier de leur roi.

Heureusement Max était là, et sur un signe d'elle, les épées levées sur lui rentrèrent au fourreau ; les pistolets dirigés contre sa poitrine s'abaissèrent.

— Monsieur, lui dit Max, la bravoure est de tous les pays, de tous les partis, de toutes les causes. Vous vous êtes conduit en héros, la fortune vous est contraire, remettez l'épée au fourreau et rejoignez vos soldats, vous êtes libre.

— Merci, dit fièrement l'officier, mais je préfère la mort.

— Nous sommes des soldats, non des bourreaux et des assassins, monsieur. Nous servons notre roi, nous défendons nos foyers, nous n'égorgeons point un homme demeuré seul et presque sans armes.

— J'ai encore mon épée.

— Nous ne vous la demandons point. Vous vous en servez trop bien pour ne la point garder.

L'officier parut réfléchir.

— Pourquoi donc prolongez-vous mon agonie ? demanda-t-il.

— Vous vivrez malgré vous, nous ne vous tuerons pas.

— Même si je vous insulte ?

— Même si vous nous insultez.

— Et, fit l'officier exaspéré, je ne trouverai point parmi vous un homme qui consente à croiser le fer avec moi ?

— Un duel ?

— Sans doute.

— Moi ! dit Raoul.

Et il fit un pas vers l'officier.

— Arrêtez ! lui cria Max, je ne veux pas !

— Pourquoi ?

— Parce que cet homme doit vivre…

La voix de Max tremblait. Elle saisit Raoul par le bras et le tira en arrière.

— Vous êtes donc tous des lâches ? s'écria l'officier.

Le sang monta au visage de Max :

— Non, dit-elle, mais c'est moi que cela regarde.

A son tour, Raoul voulut s'écrier : « Je ne veux pas ! »

Max, frissonnante, le repoussa et étendit son épée vers l'officier.

Le fer se trouva engagé jusqu'à la garde avant que Raoul eût eu le temps de revenir à la charge, et quand il revint il était trop tard, l'acier froissait l'acier et il devenait impossible de s'interposer.

Raoul frappa le parquet avec fureur. Il cherchait la mort depuis deux heures, et la mort le fuyait sans cesse. Il avait espéré la trouver enfin, et la mort le repoussait encore et lui disait :

« Je ne veux pas de toi ! »

Et après ce combat, le dernier de tous, il faudrait attendre, ou alors…

Raoul frémit. Cet *alors* signifiait dans sa pensée : « Maxence serait tuée, et alors je prendrai sa place ! » Cette idée suffit à calmer son exaspération. Il n'aimait pas Maxence, mais Maxence l'aimait, il l'avait deviné ; elle s'était toujours placée devant lui, elle avait fait des prodiges pour écarter de sa poitrine les balles et les glaives… Pouvait-il s'arrêter, sans frissonner à la pensée qu'elle succomberait ?

Alors il ne songea plus à mourir, il oublia son désespoir, il oublia tout…

Il ne se souvint, il ne vit qu'une chose, c'est qu'elle était en danger. C'est qu'elle pouvait être tuée.

Et il assista haletant, le front baigné de sueur, l'haleine, le regard, la pensée suspendus aux plus petite détails, aux moindres péripéties de ce duel livré selon tous les principes de l'art avec le sang-froid et la méthode des professeurs d'escrime.

Ce duel était le pendant de celui qui venait d'avoir lieu entre

l'officier et le chevalier de Kerdrel.

Seulement l'officier était épuisé, il rompait malgré lui, son bras alourdi arrivait tard à la parade, il ne ripostait que mollement.

— Assez, monsieur, lui dit Max, assez !

— Vous êtes un lâche ! cria l'officier.

Max sentit son sang-froid s'en aller :

— Une fois encore, s'écria-t-elle, bas la fer !

L'officier répondit par un furieux coup d'épée qui atteignit l'héroïne au-dessous du sein.

Elle poussa un cri de rage, se fendit, et enfonça la sienne jusqu'à la garde dans la poitrine de son adversaire qui tomba mort.

L'épée échappa alors au poignet de Max, elle porta la main à son sein avec un geste de douleur suprême, pâlit, ferma les yeux, et s'affaissa sur elle-même.

Une exclamation d'épouvante s'éleva alors du milieu des chouans, et l'un d'eux, celui qui déjà avait dit : *Notre capitaine est enjuponné,* celui-là s'écria :

— M. Max était redevenu femme, et cela lui a porté meilleur !

Chapitre V

Quelques jours s'étaient écoulés.

Max n'avait point été blessée mortellement, mais elle avait encore la fièvre et le délire, et tout présageait pour elle une longue convalescence.

D'un autre côté, après l'assaut infructueux livré au château de Kergalleuc par le régiment républicain, les bleus s'étaient retirés vers le nord, et les campagnes environnantes jouissaient depuis ce temps-là d'une sorte de trêve momentanée qui n'était point sans délices pour un malheureux pays que la première guerre vendéenne avait mis à feu et à sang.

Notre récit nous entraîne donc à des scènes plus calmes, plus intimes que celle que nous venons de décrire, et nous allons oublier un moment les événement politiques de cette sombre et malheureuse époque, pour ne nous occuper que des hôtes de Kergalleuc.

La blessure de Max, avons-nous dit, n'était point mortelle, mais

elle avait d'abord inspiré de graves inquiétudes, et ce ne fui qu'au bout de quelque jours que toute apparence de danger disparut.

Raoul avait compris qu'il était la cause involontaire de ce malheur, et que sa femme avait exposé sa vie pour mettre la sienne à couvert.

Oh ! s'il n'eût aimé déjà, s'il n'eût aimé ailleurs, de quel ardent amour n'eût-il point été pris pour cette noble et belle fille de Vendée, si dévouée, si grande, si pleine de résignation et d'héroïsme !

Mais Raoul aimait.

Il avait au fond du cœur une de ces passions mystérieuses et fatales qui s'emparent, en quelques minutes des âmes d'élite, les dominent et les enchaînent pour toujours.

Né au milieu d'une nuit d'incendie, pendant une course échevelée à travers champs, aux âpres caresses d'un vent d'hiver, son amour avait grandi de toute la hauteur du désespoir, de tout le mystère de l'inconnu.

Pendant les premiers jours de la maladie de Max, Raoul avait paru oublier ses tourments, et son amour pour ne s'occuper que d'elle.

Il n'avait point quitté son chevet, auprès duquel on avait transporté le vieux comte blessé, lui aussi, comme nous croyons l'avoir dit, mais dont l'état n'inspirait aucune inquiétude.

Debout, nuit et jour, auprès d'elle, tant qu'avaient duré les symptômes alarmants, il avait refusé de prendre aucun repos et avait voulu poser lui-même les appareils sur la plaie.

Au milieu de son délire, Max avait de rares et courts instants de lucidité, et alors elle le reconnaissait, lui tendait sa belle main convulsive et le remerciait avec toute l'énergie de l'amour.

Mais, hélas ! les tortures de Raoul, endormies un moment, se réveillèrent plus aigues et plus ardentes quand Max se trouva mieux, et une révélation inattendue leur vint en aide et les augmenta de toutes les angoisses du soupçon et de l'incertitude.

Raoul avait ignoré jusque là que Max eût une sœur.

Comment cela s'était-il fait ?

Raoul était arrivé à Kergalleuc mourant ; à son réveil on lui avait parlé de mariage, puis on l'avait marié aussitôt. Pendant la messe nuptiale, la fusillade avait retenti ; puis le combat s'était engagé ; enfin Max était tombée sanglante dans ses bras, et alors, pendant trois ou quatre jours, une existence fébrile, tourmentée,

affranchie de toute préoccupation autre que l'état du l'héroïne, s'était emparée des habitants du château, et Yvonne avait été oubliée.

Yvonne était la sœur cadette de Max.

C'était une fleur délicate et frêle à côté de sa fière aînée, une humble pâquerette née à l'ombre d'un lys superbe.

Elle était blonde et vaporeuse comme une fille du nord, naïve et faible comme nous aimons à voir les femmes des contrées brumeuses.

Pour les serviteurs de Kergalleuc, pour les habitants du pays, pour le comte lui-même, Yvonne était un être secondaire et d'autant plus dans l'ombre quelle servait de repoussoir à sa sœur.

Le comte avait les préjugés de sa caste, comme il en avait les vertus.

Le hasard lui avait refusé un héritier mâle ; mais il lui avait en revanche, donné une fille qui avait les brillantes qualités et la virilité d'un homme. Alors toute sa tendresse s'était concentrée sur cet enfant, le représentant du droit d'aînesse, et il n'avait pu ressentir pour sa seconde fille qu'une de ces affections banales qu'on voue aux êtres marqués d'avance pour un rôle tout passif.

Aussi quand Max fut en danger de mort, ne s'occupa-t-on au château que de Max, et le nom d'Yvonne, s'il fut prononcé, le fut si faiblement que Raoul ne l'entendit pas.

D'ailleurs, Yvonne n'était point au château ; elle l'avait quitté depuis trois années déjà, pour aller vivre comme pensionnaire chez une sœur de sa mère, abbesse d'un couvent aux environs de Nantes. Elle n'avait que les vertus modestes et la douceur timide de son sexe, et depuis longtemps le comte la destinait à l'état religieux.

Yvonne devait hériter de l'abbaye de sa tante.

La pauvre enfant était donc peu aimée des hôtes de Kergalleuc.

Seule, sa sieur l'avait environnée d'une tendresse inépuisable et maternelle, qu'elle puisait dans sa propre force et dans la faiblesse de cette enfant.

Yvonne avait seize ans, Max en avait vingt-quatre.

Yvonne était frêle, timide, presque maladive ; Max était robuste et hardie comme un jeune cavalier. Max avait porté, enfant, Yvonne sur ses épaules, comme un frère aîné complaisant porte sa jeune sœur. Elle avait escaladé pour elle maint roc escarpé à la pointe duquel croissait une fleur sauvage désirée par l'enfant, maint chêne noueux et touffu, maint peuplier élancé qui cachaient dans leur feuillage un nid

de piverts ou de passereaux bavards.

Elle s'était plu à parcourir avec elle dans un aventureux chaland, les dangereux dédales des marais ; souvent elle l'avait placée, la hardie écuyère, sur le devant de sa selle, et l'avait emportée dans ses bras au galop et à travers champs.

Lorsque, d'après l'inflexible volonté du comte, Yvonne était partie pour le couvent, Max avait été si affligée durant plusieurs jours, qu'elle avait abandonné son cheval au râtelier, son fusil au manteau de la cheminée, ses chiens au chenil, et avec eux le cor de chasse qu'elle embouchait si gaillardement et dont elle tirait du si victorieuses fanfares quand le cerf était sur pied dans la lande ou sous le couvert.

Puis les premiers troubles politiques étaient venus, de gros nuages s'étaient amoncelés sur la monarchie à l'horizon de l'avenir, et Max avait été distraite de son chagrin par de plus vives et de plus cuisantes douleurs.

Elle portait les habits masculins depuis son enfance, elle avait le cœur d'un gentilhomme. Le premier coup de hache porté par le *tiers* à l'autorité monarchique avait retenti douloureusement en elle, et comme un vrai gentilhomme elle avait fait un pas en arrière, et mis, avec un geste de menace, la main à la garde de son épée. Puis une première insurrection avait éclaté en Vendée, et alors la jeune fille avait endossé le justaucorps de chasse, elle était montée à cheval et s'était si bien conduite à la tête des vassaux de son père qu'on l'avait surnommée le capitaine Max.

Mais au milieu des périls éternels et des heures fébriles de cette guerre de partisans, Max n'avait jamais oublié sa sœur une minute, elle avait envoyé messager sur messager à Nantes pour avoir de ses nouvelles et le matin même du jour où Raoul arriva au château, un paysan était parti chargé de pareille mission.

Quant au comte, depuis que Max était blessée, il n'avait plus d'autre préoccupation, d'autre pensée que l'état alarmant de sa fille, et il avait oublié Yvonne.

Il n'en ouvrait plus la bouche, et peut-être se fût-il écoulé bien des jours encore avant que Raoul n'apprît l'existence de cette jeune sœur de sa femme, sans une circonstance pénible et tout à fait imprévue.

Après un commencement d'amélioration dans son état, Max témoigna le désir de respirer un air plus pur que l'atmosphère attiédie de sa chambre.

On roula son lit près de la croisée grande ouverte, un matin que le soleil de novembre était radieux et se dégageait victorieusement du milieu des brumes.

La neige avait fondu, le vent était tiède, les rayons solaires étaient chauds et se jouaient sur la blanche courtine du lit de la malade.

Max voulut rester une partie de la journée auprès de la fenêtre, et le docteur le lui permit.

Mais, vers le soir, le vent fraîchit, le soleil se voila derrière les nuages, et la jeune malade eut froid. Cela suffit à lui rendre un délire ardent la nuit suivante, et la rechute fut si grave, qu'un moment le docteur avoua qu'il ne répondait plus de rien.

Alors le vieux comte fut pris, au chevet d'agonie de sa fille, d'un accès de désespoir ; il pleura sur sa race prête à s'éteindre, sur son nom qu'il porterait le dernier, et ajouta avec une douloureuse colère :

— J'ai bien une fille encore, mais je ne puis baser sur elle l'avenir de ma race ; c'est une enfant maladive et frêle, une pauvre poitrinaire que le premier vent d'automne emportera.

Raoul était là, Raoul entendit ; et comme il arrive souvent qu'un mot soulève un flot de pensées et de pressentiments, il tressaillit et demanda au comte :

— Où donc est cette fille ?

— A Nantes, dans un couvent, répondit-il.

Raoul frissonna, agité d'un trouble inconnu.

— Et, où est ce couvent ?

— Entre Saint-Luc et Nantes ?

Une sueur glacée inonda le front de Raoul.

Ce couvent, c'était celui qui avait été incendié quelques jours auparavant et du milieu des décombres duquel il avait sauvé cette jeune fille inconnue dont la vivante image s'était gravée dans son cœur pour toujours.

Certes, si le comte eût été attentif aux paroles de Raoul, il eût aussi remarqué la pâleur livide subitement répandue sur son visage ; mais le vieillard était retombé dans sa morne stupeur, et le trouble de Raoul passa inaperçu.

La nuit qui s'écoula fut aussi terrible pour lui que pour Max, dont la situation ne devint plus calme qu'au matin.

Un soupçon, soupçon affreux était entré dans son cœur : qui savait si cette jeune fille qu'il avait emportée au milieu des flammes, cette jeune fille dont le souvenir lui faisait désormais un fardeau de la vie, n'était point cette enfant maladive et faible dont le comte venait de lui parler ?

Un moment, en présence des douleurs et de l'amour de sa femme, il s'était résigné à vivre, à partager avec elle cette vie d'abnégation, de luttes et d'héroïsme, au milieu des heures tourmentées de laquelle il n'aurait point le temps de poser la main sur son cœur, et d'en compter les pulsations désespérées ; un moment, il avait pu espérer que le temps, et plus encore l'affection de frère qu'il avait vouée à Max, endormiraient ses tortures.

Quelques mots du comte, la révélation de l'existence d'une sœur de Max avaient soufflé sur cette somnolence momentanée de son âme et en avaient rouvert les plaies…

Car si le temps, la guerre, le péril, le devoir pouvaient assez bien s'emparer de son esprit et de son cœur pour en chasser un souvenir, pour en effacer une image entrevue à peine et vague déjà, seraient-ils assez puissants pour lutter avec la présence de cet être dont le souvenir et l'image le faisaient encore ainsi souffrir ?

Et Raoul s'arrêtait frissonnant et l'œil hagard à cette pensée, car un pressentiment l'assaillait et se changeait presque en certitude : une voix secrète lui disait que cette jeune sœur de Max, c'était *elle !*

Et si c'était *elle,* elle viendrait, à coup sûr, car le couvent était détruit, car elle n'avait plus pour refuge que le toit paternel… et alors, elle serait là à toute heure, elle veillerait comme lui au chevet de Max, elle lui parlerait vingt fois par jour, et chaque fois que sa voix résonnerait à son oreille, une autre voix vibrerait lugubre au fond de son âme et lui dirait :

— Il te faut mourir, la mort est une délivrance.

Raoul devint plus sombre et plus pensif qu'il n'avait encore été, à partir de ce jour.

Il n'avait pas quitté Max une minute depuis qu'elle gisait sur son lit de douleur. Le matin qui suivit cette révélation, et comme le docteur répondait de nouveau de la vie de la malade, il prétexta le besoin de prendre l'air, une migraine, un malaise…

Il prit un fusil, sortit du château et s'enfonça dans les bois.

Le soir il revint abattu et pâle.

Le délire de Max était passé, elle revenait à elle et lui tendit la

main.

Il prit cette main, la serra convulsivement, détourna la tête et étouffa un sanglot.

Max n'y prit pas garde et lui dit :

— D'où venez-vous, mon ami ?

— J'ai couru les bois, répondit-il sèchement. Vous étiez mieux et j'avais besoin de prendre l'air…

Max trouva le ton de Raoul bien dur. Mais c'était une de ces sublimes et fortes âmes qui pardonnent d'autant plus aux autres qu'on a moins à leur pardonner, et elle ajouta doucement :

— Vous avez peut-être besoin de repos…

— Je ne sais pas, fit-il, comme un homme qui rêve.

— Rentrez chez vous, continua-t-elle avec douceur, je suis mieux et j'ai besoin de dormir.

Il la quitta machinalement et sans lui baiser la main.

Quand il fut parti. Max se mit à pleurer.

— Il ne m'aime pas ! murmura-t-elle.

La fièvre reprit, puis le délire, et la nuit fut mauvaise.

Raoul était cependant un noble cœur. Quand il se trouva seul, il réfléchi à sa dureté, au ton bref et rude de ses réponses, il songea à l'amour que la pauvre femme avait pour lui, et il se traita de lâche.

Max, en reconquérant un instant de raison, le vit à son chevet pâle et triste, repentant de son indifférence de la veille.

Et mieux que les soins et les remèdes du docteur, la présence de Raoul écarta les symptômes nouveaux d'une rechute.

Il passa la journée entière auprès d'elle, et pendant toute la journée elle fut calme et ne souffrit pas.

Elle causa, elle lui parla de son enfance, de ses goûts de jeune homme, de ses leçons d'escrime et d'équitation ; et il eut assez de force morale et de courage pour l'écouter, pour sourire, pour faire avec elle des rêves et des projets qu'il se promettait bien, au fond de son cœur navré, de ne jamais réaliser.

Max dormit la nuit suivante.

Au matin il lui arriva une bonne nouvelle ; – une nouvelle presque foudroyante pour Raoul.

Le paysan qu'elle avait envoyé huit jours auparavant à Nantes auprès de sa sœur, n'avait plus reparu.

Tout donnait à penser qu'il était tombé dans les retranchements de l'armée républicaine, avait été fait prisonnier et fusillé, car les bleus faisaient peu de quartier.

Contre toute prévision, le paysan arriva au château vers le point du jour.

Il apportait une lettre en quatre lignes ; cette lettre était de la tante abbesse et ainsi conçue :

« Nous sommes cachées à Nantes, Yvonne et moi. Notre couvent est brûlé ; on nous traque. Cependant nous sommes en sûreté et espérons trouver un moyen sûr de nous rendre auprès de vous. »

Au moment où Max jetait un cri de joie en lisant cette lettre, Raoul entra.

— Tenez, lui dit-elle, lisez ! ma sœur est sauvée !…

Raoul devint horriblement pâle… Heureusement le comte arriva et détourna l'attention de Max.

Raoul sortit et s'enfuit.

Il passa la journée entière à courir les bois, à errer par les landes et les guérets, comme un fantôme ou un fou échappé pour un jour à ses surveillants… Il revint le soir, brisé, anéanti, et, par bonheur, Max dormait, et il ne la vit point.

Ces quelques lignes qui l'avaient si fort épouvanté, n'avaient rien de fatal, cependant ; elles ne laissaient même nullement soupçonner qu'Yvonne fût la jeune fille qu'il avait sauvée…

Au contraire, cette réunion de la tante et de la nièce semblait annoncer qu'elle n'était pas celle qu'il avait abandonnée dans une chaumière pour s'enfuir éperdu.

Mais Raoul était dominé par un pressentiment terrible et fatal, et ce pressentiment l'absorbait tout entier, au point qu'il ne devina pas le lendemain, au visage pâli, aux yeux cernés et brillants de fièvre de Max, qu'elle avait dû souffrir mille tortures de son absence.

Max avait bien souffert, en effet, et quelques jours plus tôt elle eût succombé peut-être.

Heureusement la convalescence avait marché rapidement ; la plaie commençait à se fermer, et cette sève de la verte jeunesse était devenue assez puissante pour sauver désormais le corps en dépit des souffrances de l'âme.

Cependant quelques jours s'écoulèrent, et Yvonne ne parut point. Un peu de calme revint dans l'esprit de Raoul ; il demeura plus longtemps au chevet de Max, et Max se sentit renaître peu à peu.

Mais un nuage de tristesse profonde couvrait toujours le front de Raoul ; et, à mesure que la jeune femme revenait à la vie, son esprit plus calme devenait observateur.

Un jour, elle se prit à songer que ce qui éloignait Raoul d'auprès d'elle, était mieux que de l'indifférence, que c'était peut-être…

Elle frissonna à cette pensée et le mot de *haine* expira sur ses lèvres.

Mais elle rejeta presque aussitôt cette supposition. Pourquoi la pourrait-il haïr ?

Alors une autre pensée non moins atroce, non moins terrible, non moins poignante lui vint… et elle s'y arrêta avec une amère complaisance, elle s'y arrêta longtemps…

Raoul aimait une autre femme !

Oh ! ce qu'elle éprouva, dès ce moment, de tortures muettes et sans nom, est impossible à redire !

Dès lors, elle épia les gestes, le visage, les sombres préoccupations, et jusqu'aux mots insignifiants de son époux.

Raoul était simplement triste et morne, et le secret de sa tristesse ne jaillissait point au dehors. La jalousie, quand elle envahit une âme comme celle de Max, l'absorbe tout entière.

A partir du jour où un pareil soupçon, l'existence d'une rivale, traversa l'esprit de Max, la pauvre jeune femme ne vécut et n'exista plus. Chaque instant pour elle devint un long supplice, et souvent, de même que naguère elle désirait sa présence, souvent elle se prit à souhaiter qu'il s'en allât, et sa présence lui devint, par moments, odieuse et insupportable.

Quelquefois, au contraire, par un de ces retours inexplicables dans le cœur des femmes, elle se laissait aller à le plaindre, et elle eût donné sa vie pour lui arracher son secret, le consoler, essayer de le guérir.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, et malgré ses douleurs morales, Max revenait peu à peu à la vie et elle commençait à se lever et à faire, au bras de Raoul ou de son père, un ou deux tours de promenade dans sa chambre.

Un matin, le soleil était bon, l'air était tiède, Raoul était

demeuré auprès d'elle, la veille et il avait paru moins triste. Par contrecoup, Max avait dormi, elle se sentait mieux, elle voulut qu'on la portât sur le balcon, et elle attendit Raoul qui s'était mis au lit fort tard, et qu'elle supposait devoir reposer encore.

Mais Raoul avait été atteint, durant la nuit, d'un de ces accès de désespoir qui le jetaient dans une situation morale voisine de la folie ; et il était parti deux heures auparavant.

Mais tandis que Max attendait Raoul, une litière s'arrêta à la porte du manoir, une jeune fille en descendit :

C'était Yvonne !

Yvonne était seule, sa tante était demeurée à Nantes, et n'avait osé se mettre en route à cause de son âge et de son titre d'abbesse, qui était, dans les circonstance, présentes, un brevet d'échafaud.

La vue d'Yvonne fit oublier à Max ses récentes douleurs ; un moment elle oublia Raoul, pour couvrir de baisers le front uni, les joues pâles et les grands yeux de sa petite sœur. Pendant une heure elle redevint la Max d'autrefois, c'est-à-dire le hardi lutin, le malicieux génie de la petite sœur, son protecteur, son frère aîné, tout ce qu'elle avait été quelques années auparavant. Elle l'accabla de questions, elle lui conta mille choses, délirant, extravagant parfois, tant sa joie était grande…

Et puis elle lui parla de son mariage, de Raoul, du combat livré, du siège soutenu… de sa blessure qui serait bientôt guérie, et cœur aussi chaste que noble, elle n'ouvrit point la bouche, elle ne dit pas un mot de l'état de son âme, à cette naïve enfant qui n'avait point souffert encore…

Pauvre femme ! du moins elle le croyait.

Mais elle s'aperçut enfin qu'Yvonne n'était plus la petite fille insouciante et rieuse qu'elle avait vue partir trois années auparavant ; mais, au contraire, une grande jeune fille, rêveuse et triste comme une belle de nuit, le front pâli, l'œil cerné par quelque secrète souffrance ; et alors un vague pressentiment l'assaillit, une question erra longtemps sur ses lèvres, et elle n'osa la faire.

Le hasard la servit à son insu. Elle avait oublié jusque-là de lui demander comment elle avait échappé à l'incendie et au pillage du couvent.

Yvonne rougit, balbutia et finit par tout raconter… Raoul ne s'était pas trompé : c'était elle ! Elle n'avait qu'un vague souvenir de son sauveur ; il lui avait paru grand, il lui avait paru fort, elle le mesurait, la naïve ! à son courage et à l'admiration qu'elle avait pour

lui !

C’était tout ce qu’elle en savait, tout ce qu’elle en pouvait dire, mais il perçait dans son langage, dans son récit, une admiration si naïve, un enthousiasme si profond, que Max ne put s’y méprendre :

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle, tu l’aimes ?

Yvonne cacha sa tête blonde dans le sein de sa sœur et fondit en larmes.

— Enfant ! murmura Max doucement, nous le retrouverons. Espère, tu seras heureuse !

Il ne vint point à la pensée de l’héroïne que cet inconnu quelle aimait ne faisait qu’un avec Raoul.

Yvonne avait dit qu’il était grand, il lui avait paru tel : Raoul, au contraire, était à peine de taille moyenne.

Le soir était venu, Max quitta le balcon et regagna son lit.

— Mon Dieu ! fit-elle bien bas, si bas qu’Yvonne ne l’entendit point. Encore une journée passée loin de lui… il me tue !

— Où est donc ton mari ? demanda le comte à Max en se mettant à table avec sa fille cadette auprès du lit de celle-ci.

— A la chasse, répondit-elle tristement.

Le comte souffrait encore de sa blessure au genou, il se retira de bonne humeur et Yvonne demeura au chevet de sa sœur.

§

Il était dix heures du soir quand, après une course sans but à travers les champs et les fermes des environs, Raoul rentra brisé et le front incliné. Machinalement et sans rien demander aux domestiques, il monta à l’appartement de sa femme, entra sans bruit et aperçut Yvonne travaillant à un ouvrage de broderie, auprès du lit de sa sœur, à la clarté mate d’une lampe à abat-jour.

Raoul ne poussa pas un cri, ne prononça pas un mot, mais tout son sang reflua vers son cœur, et il se cramponna, défaillant et pâle, à la porte, pour ne point tomber à la renverse. En même temps Yvonne leva les yeux, l’aperçut, l’envisagea un quart de seconde et poussa un cri !

Heureusement, Max avait fini par céder à un impérieux besoin de sommeil, et elle donnait profondément quand Raoul entra.

Le cri d'Yvonne ne réveilla point, et ce fut extraordinaire, car les malades ont le plus souvent le sommeil très léger.

Raoul, nous l'avons dit, faillit tomber à la renverse. A son tour, Yvonne se leva effarée et pâle, courut vers lui, et lui dit à voix basse :

— Comment êtes-vous ici ? D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ?

Et la voix de la jeune fille tremblait si fort en parlant ainsi que Raoul en tressaillit, appuya la main sur son cœur, et se dit :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! si elle m'aimait !

— Mais répondez donc, monsieur, reprit Yvonne, répondez, n'est-ce point vous qui… au couvent… près de Nantes… m'avez sauvée ? dites…

— Oui, dit sourdement Raoul.

— Et, continua Yvonne, que venez-vous faire, ici, chez ma sœur ?…

Un rugissement passa dans la gorge de Raoul.

— Elle ne sait donc rien, pensa-t-il.

— Est-ce que vous me cherchiez ? reprit-elle.

— Non, mademoiselle…

— Alors vous connaissez mon père, sans doute !

— Oui, fit Raoul d'un signe.

— Et ma sœur ?

Raoul chancela de nouveau et ne put répondre.

Soudain une lumière terrible se fit dans son esprit ; elle recula, joignit les mains avec terreur, puis courut à lui comme une folle, et dit :

— Oh ! vous êtes son mari !

Raoul se cramponna de toutes ses forces à la porte ; il ouvrit la bouche, ses lèvres remuèrent, aucun son ne put se faire jour…

En même temps, pâle, froide, inanimée, Yvonne le considérait avec stupeur, et, alla non plus, ne pouvait trouver un mot, un geste, une articulation quelconque. Ils demeurèrent quelque temps ainsi tous les deux, semblables à des statues de jardin, se regardant sans se voir, voulant se parler et ne le pouvant pas, attirés l'un vers l'autre par une

force inconnue, et repoussés par une force égale et non moins mystérieuse.

Enfin Yvonne, la première, rompit le charme ; elle fit un pas en arrière et se laissa retomber avec la roideur d'un mannequin dans le fauteuil qu'elle venait d'abandonner.

A son tour, Raoul recula, puis il sembla faire un effort suprême et s'enfuit à travers les corridors comme le fantôme d'un châtelain défunt qu'une lumière, brillant soudain dans les ténèbres, chasserait des appartements autrefois habités par lui.

Yvonne, sous sa faiblesse apparente, cachait une âme forte, capable de se replier sur elle-même et de souffrir en silence sans qu'aucune plainte s'exilant au dehors et vint la trahir.

La pauvre enfant passa le reste de la nuit au chevet de sa sœur, et durant cette nuit elle eut le courage d'envisager sa position de sang froid, de s'avouer que son amour serait un crime, et elle se jura de l'ensevelir si bien au fond de son cœur que jamais nul ne le devinât, pas même lui.

Mais ne l'avait-il point deviné déjà, ce cri qu'elle avait poussé, cette stupeur du premier moment, cette voix qui tremblait et dont elle n'avait pu maîtriser l'émotion ?

Et lui, ne l'aimait-il point, lui aussi ?

Elle posa la main sur son front pour se rappeler les moindres détails de cette scène muette, et puis elle mit cette main sur son cœur.

Son cœur battait à rompre, son cœur disait assez haut :

— Il m'aime !

En ce moment, Max qui dormait toujours parut agitée d'un rêve pénible ; des mots entrecoupés s'échappèrent de ses lèvres entrouvertes, et le nom de Raoul avec eux :

— Raoul… Raoul… murmurait Max dans son rêve, Raoul… tu ne m'aimes pas… Raoul, ton indifférence me tue… quand tu n'es pas là, près de moi… je me sens mourir… mon cœur s'en va… et pourtant, toujours tu me fuis… Où vas-tu durant ces longues journées ?… Pourquoi me fuis-tu ? Oh ! c'est que tu en aimes une autre, Raoul. C'est que tu es un infâme et un traître… c'est que… mais je suis folle, mon Raoul ! bien folle de t'accuser ainsi… ce n'est pas toi le vrai coupable… ce n'est pas toi que je dois haïr… c'est elle !

Yvonne cacha sa tête dans ses deux mains et poussa un cri étouffé.

Max avait semblé un moment se rendormir d'un sommeil profond, un moment elle avait gardé le silence, mais elle reprit presque aussitôt :

— Elle ! cette femme sans cœur et sans âme qui a su me ravir ton amour… Cette femme dénaturée qui m'a volé mon fiancé, et qui me vole mon époux !… Mais je ne la connaîtrai donc point enfin, cette femme ? je ne la trouverai donc point un jour auprès de toi, sa main dans ta main ? je ne pourrai donc pas, une heure, la prendre dans mes bras, l'étreindre sur ma poitrine et l'étouffer ?

Le vertige s'empara de la tête d'Yvonne ; – et elle fut sur le point d'éveiller sa sœur et de lui dire :

— Tiens, cette femme, c'est moi ; c'est ta sœur, tue-moi et sois heureuse !

— Oh ! reprit Max, rêvant toujours, je souffre tant ! Oh ! si je la voyais, cette femme, je me traînerais à ses genoux, les mains jointes ; je lui dirais avec une voix si déchirante : « Rendez-le moi ! » qu'elle aurait pitié, qu'elle ne l'aimerait plus…

Ne plus l'aimer, est-ce possible cela ? peut-on ne plus aimer cet enfant si faible et si beau ? – Non ! non ! elle l'aimerait toujours !…

Max jeta un cri de rage et s'éveilla.

Yvonne se sentit frissonner et trembler si fort qu'elle feignit de dormir et n'osa remuer.

— Pauvre Yvonne ! murmura Max en contemplant la jeune fille avec une tendre compassion ; elle aussi elle aime ; elle aussi a souffert !… Mais je ferai son bonheur, moi… je le ferai à tout prix !… Je chercherai ce gentilhomme à qui elle doit la vie ; je le chercherai nuit et jour jusqu'à ce que je l'aie trouvé, et puis je lui dirai : « Elle vous aime ; si vous ne l'aimez elle mourra ; et vous ne voudrez pas qu'elle meure, n'est-ce pas ? »

Et il l'aimera, parce qu'elle est belle, parce qu'elle a l'âme pure et vierge, le cœur ardent, parce qu'à moins d'être un monstre on ne peut se refuser à aimer la femme qui vous aime à ce point.

Et tandis que Max parlait ainsi, une sueur glacée perlait au front d'Yvonne, à son front qu'elle avait caché dans ses mains et sous les boucles dénouées et vagabondes de ses cheveux blonds.

La nuit s'achevait, les premières clartés de l'aube filtraient indécises au travers des rideaux de lampas. La lampe d'Yvonne commençait à pâlir, épuisée.

— Pauvre enfant ! murmura Max, elle est restée là, auprès de

moi, depuis hier soir ; elle doit être brisée, elle si faible, si maladive !…

Et elle étendit la main vers sa sœur et la toucha légèrement.

— Yvonne ! dit-elle.

Yvonne s'éveilla, ou du moins ouvrit les yeux et regarda sa sœur avec une indécision et une timidité qu'expliquaient facilement la scène de reconnaissance muette qu'elle avait eue avec Raoul, et les paroles que Max venait de prononcer et qu'elle avait entendues…

— Va te reposer, lui dit sa sœur.

— Pourquoi veux-tu que je te quitte ?

— Parce que je le veux, mademoiselle, gronda doucement la sœur aînée.

Yvonne se leva :

— Je vais l'envoyer Ursule ou Jacques.

— Soit. Va, mon enfant.

Yvonne fit un pas vers la porte.

— Eh bien ? dit Max en souriant, vous me quittez ainsi, mademoiselle ?

Yvonne hésita ; elle n'osait approcher de sa sœur, elle se croyait bien coupable.

— Donne-moi ton front, petite.

Yvonne tendit son front baigné de sueur.

— Et maintenant allez-vous-en, mon cher ange.

Yvonne s'en alla, mais, au travers des corridors, une pensée étrange et subite l'assaillit, et, au lieu de gagner sa chambre, elle se dirigea résolument vers celle de Raoul.

Raoul avait erré quelques minutes de salle en salle, pressant son front à deux mains, fou, stupide, inerte ; puis il était rentré chez lui, et ouvrant sa fenêtre, il avait exposé à la rude haleine du vent d'hiver sa tête enflammée.

Le froid de la nuit avait peu à peu calmé le délire de ses sens ; il avait pu réfléchir, envisager froidement sa position et ses devoirs, analyser les tortures nouvelles qui l'attendaient, et il avait mis d'abord la main sur un pistolet pour se faire sauter la cervelle.

Heureusement il avait du cœur, et le suicide est le refuge des âmes faibles. Il rejeta le pistolet et se dit :

— Je serais un lâche ! la vie m'est à charge ; j'accepterai la mort avec joie, comme une délivrance, comme un baume suprême, mais je veux que ma mort soit au moins utile à quelqu'un, au roi, à la cause que je sers.

Alors il avait pris une résolution froide et sombre ; il partirait au point de jour, il irait joindre les troupes de M. de Bonchamps, demanderait un commandement se ferait bravement tuer à la première affaire.

Il emplit une légère valise de quelques hardes, il mit une centaine de louis dans sa ceinture, il s'arma d'une paire de pistolets, ceignit son épée, prit son fusil et son manteau, et s'apprêta à sortir sans bruit du château.

Mais au moment où il ouvrait discrètement la porte de sa chambre, il se trouva face à face avec Yvonne, et il recula.

Yvonne était froide, triste, mais son regard était assuré, et elle lui dit d'une voix ferme :

— Pouvez-vous, monsieur, m'accorder une minute d'entretien ?

— Oui, balbutia-t-il en se débarrassant du manteau et du fusil.

Yvonne entra, et, par un exquis sentiment de pudeur, laissa la porte entrouverte.

— Monsieur, dit-elle, vous êtes au château depuis dix ou douze jours, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, répondit Raoul étonné de cette question.

— J'ai raconté hier à ma sœur votre dévouement héroïque pour moi…

Yvonne s'arrêta et baissa les yeux en rougissant.

Raoul tressaillit et ne répondit pas.

— Ma sœur a paru surprise et m'a demandé quel était le gentilhomme à qui je devais mon salut…

— Et vous ne le lui avez pas dit, au moins ? s'écria Raoul frémissant et le visage empourpré.

— J'ignorais votre nom, monsieur, et je ne vous avais point vu encore.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine oppressée du jeune homme.

— Merci, mon Dieu ! s'écria-t-il, merci !

— Puisque vous allez au-devant de ma pensée, monsieur, reprit Yvonne tremblante mais domptant de son mieux l'émotion qui l'agitait, ce que j'avais à vous dire est… inutile.

Et elle fit un pas pour sa retirer.

Mais Raoul étendit la main et lui fit signe de demeurer :

— Que vouliez-vous me dire, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Je voulais vous prier, monsieur, de ne jamais en ouvrir la bouche. Je vous dois la vie, il y a pour vous au fond de mon cœur une reconnaissance éternelle, mais…

Yvonne rougit de nouveau, se troubla et se tut ; la naïve enfant venait de s'apercevoir que sa prière, son hésitation, ses craintes étaient autant d'aveux. Raoul était un cœur noble et exquis, il comprit cette pudeur virginale qui monta au front d'Yvonne, il sentit tout ce que leur situation respective enfermait de drame intime, et combien les circonstances étaient difficiles et pressantes pour les amener ainsi à une explication nette, franche et presque en dehors des convenances, si l'on prenait garde au lieu et à l'heure matinale où elle avait lieu.

— Mademoiselle, répondit-il d'une voix grave et ferme, Max dormait cette nuit sans doute, quand je suis entré chez elle ; je l'espère, du moins…

— Elle dormait, monsieur.

— Elle n'a donc rien entendu ?

— Rien.

— Vous seule possédez donc mon secret ? Yvonne hésita à répondre.

— Oui, balbutia-t-elle enfin.

— Eh bien ! mademoiselle, murmura Raoul, ne craignez rien alors, son bonheur ne sera point troublé. Je ne vous dirai pas pourquoi la vie m'est devenue un de ces fardeaux pour lesquels le cœur d'un homme est trop faible ; ceci est mon secret : si vous l'ayez deviné, vous me plaindrez peut-être, mais je ne vous demande ni pleurs ni regrets. Le suicide est indigne d'une âme forte ; j'ai l'orgueil de croire la mienne au-dessus de ce genre de mort, mais il y a des trépas glorieux auxquels un gentilhomme peut sans rougir et courber le front demander le soulagement de ses tortures, et c'est à l'un de ceux-là que je demanderai l'oubli des miennes. Mourir pour son pays et son roi, en plein soleil, l'épée à la main, frappé par devant comme meurent les gentilshommes, n'est pas mourir, c'est aller à Dieu, au triomphe, à l'immortalité. Quand vous êtes venu, je partais ; j'allais joindre l'état-

major de M. de Bonchamps ; je vous ai écoutée, vous n'avez plus ni recommandations à me faire, ni ordres à me donner, voulez-vous me penne Ire de continuer ma route ?

Raoul s'inclina bien bas, et puis il se redressa mâle et hautain comme un homme qui vient de lutter avec la destinée, et qui, plus fort, a posé enfin sur elle un pied victorieux ; il reprit son manteau et son fusil et fit un pas vers la porte.

Yvonne blanche, muette, l'avait écouté jusqu'au bout ; mais quand elle le vit se diriger vers la porte, elle le devança, se mit en travers et lui barra le passage :

— A votre tour, monsieur, lui dit-elle avec calme, voulez-vous m'écouter ?

Raoul tressaillit et s'arrêta.

— Monsieur, lui demanda-t-elle, depuis quand avez-vous pris la résolution de mourir ?

— Depuis trois heures, mademoiselle.

— Est-ce après m'avoir vue ?

— Oui, balbutia Raoul.

— Et… si vous ne m'eussiez pas vue ?…

A cette dernière question, la voix d'Yvonne perdit son assurance factice.

— Alors, mademoiselle, j'aurais peut-être reculé ma mort.

— Monsieur, reprit brusquement Yvonne, savez-vous que ma sœur vous aime ?

Raoul tressaillit.

— Savez-vous que sa convalescence n'est si longue que parce que des tortures morales se joignent chez elle à des souffrances physiques ?

Raoul était pâle et se taisait toujours.

— Savez-vous encore, monsieur, que votre mort sera sa mort ?

La sueur perlait au front de Raoul.

— Et n'avez-vous point songé, continua-t-elle avec une sorte d'exaltation, que tuer ma sœur, c'est du même coup tuer mon père, éteindre notre race, et enlever à la monarchie deux défenseurs et leur postérité ; avez-vous songé à tout cela, monsieur ?

Raoul fit un effort suprême.

— Mademoiselle, dit-il, je vous aimais le jour où je vous ai vue, où je vous ai emportée dans mes bras, où je vous ai déposée mourante et glacée sur un lit de paysans… j'avais un devoir à remplir, la destinée m'imposait un mariage, il fallait obéir à la destinée. Je ne savais ni votre nom ni celui de votre famille ; je me suis enfui, espérant ne plus vous revoir ; mon cœur s'est brisé ; j'en ai écrasé les lambeaux sous mon pied. Un moment, j'ai voulu mourir, et puis j'ai accepté ma douleur en chrétien, je me suis résigné à un long supplice, croyant le calice des amertumes humaines désormais empli pour moi.

Je me trompais, il est une somme de douleurs sous l'accumulation desquelles les hommes, les cœurs forts s'affaissent navrés…

Vous aimer sans espoir, vous que je ne devais pas revoir, vous qui ne deviez plus être qu'un rêve pour moi – c'était affreux déjà…

Mais vous aimer et vous voir sans cesse, vivre sous le même toit, vous donner le nom de sœur et entendre votre voix à toute heure, et ne point trembler, rencontrer votre regard et ne point pâlir, effleurer parfois votre main et n'être pas foudroyé, dites, mademoiselle, cela est-il possible ?

La voix de Raoul vibrait avec une tristesse sympathique qui alla au cœur de la jeune fille :

— Écoutez-moi, reprit-elle, vous savez que mon père me destine à l'état monastique.

— Je le sais, mademoiselle.

— On a brûlé mon couvent, mais il y a des couvents encore, il y en a derrière l'armée vendéenne, c'est à dire dans le bas Poitou et la Saintonge ; ceux-là sont protégés encore, j'ai le temps d'y entrer, d'y prononcer des vœux et de mourir à mon poste quand mon heure sonnera. Restez ici, car je vais partir et quitter le château. Soyez fort, monsieur, soyez fort quelques jours encore ; j'éviterai vôtre présence le plus possible, et je déciderai mon père à me conduire au couvent.

Raoul frissonnait.

— Quelques jours ! murmura-t-il, un martyre !

— Dois-je donc, moi, frêle femme, répondit Yvonne avec fermeté, dois-je vous donner l'exemple du courage ?

Raoul poussa un cri :

— Oh ! fit-il avec délire, répétez, répétez moi ces paroles…

Mais Yvonne jeta, au lieu de répondre, une exclamation

étouffée, et s'enfuit en murmurant :

— Imprudente !

La naïve ! elle venait d'avouer qu'elle l'aimait.

L'aveu d'Yvonne, au lieu d'abattre Raoul, lui rendit quelque courage ; il se sentit la force de vivre. Il reprit cependant son fusil et sortit.

Dans l'escalier, il rencontra Yvonne :

— Où allez-vous, malheureux ? lui demanda-t-elle en tremblant.

— Soyez tranquille, répondit-il, je ne mourrai pas. Mais je ne suis pas assez fort encore pour entrer chez Max et vous y voir. Adieu, ce soir je reviendrai.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Le soir, en effet, il revint.

Yvonne avait prétexté la fatigue d'une nuit d'insomnie pour se retirer ; quand Raoul entra, Max était seule.

Elle était souffrante, abattue :

— Mon ami, lui dit-elle tristement, je ne vous ai pas vu hier…

— Je suis rentré tard, balbutia Raoul.

— Ah ! fit-elle, jouant l'indifférence, vous étiez à la chasse ?

— Oui.

— Je voulais vous présenter ma sœur, mon Yvonne adorée… Vous ne l'avez point vue encore…

Raoul n'avait jamais menti, son sang se figea dans ses veines.

— Je l'ai croisée ce matin, dans l'escalier… murmura-t-il.

— Vous dites cela d'un ton bien froid, Raoul, vous n'aimez donc personne, ici ?

Et la voix de la pauvre femme en prononçant ces paroles avait un accent navré.

— Vous êtes folle ! dit-il.

Elle cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

— Vous me tuez ! balbutia-t-elle.

Il se mit à genoux, porta ses deux mains à ses lèvres et ne répondit pas.

Mais ce geste, ce pardon muet qu'il semblait implorer suffirent pour enivrer Max, elle attira sa tête blonde vers elle, y mit un baiser et une larme, puis murmura faiblement :

— Pourquoi me hais-tu ?

C'était la première fois qu'elle le tutoyait.

Raoul en eut pitié :

— Qui vous dit que je ne vous aime pas, répondit-il, vous la plus noble des créatures ?

Max n'eut pas le temps de répondre, la porte s'ouvrit, le comte entra.

Mais ces quelques mots de Raoul, ces mots que la pauvre femme prit pour un aveu, ces mots étaient dictés par la pitié.

Raoul ne l'aimait pas !

Chapitre VII

Quelques jours s'écoulèrent. Raoul était plus taciturne et plus sombre que jamais. Il fuyait les hôtes du château et ne rentrait que bien avant dans la nuit pour s'éloigner au point du jour.

Max souffrait mille tortures, et vainement cherchait-elle la clé de cette fatale énigme.

Mais le hasard a de cruelles combinaisons, et il fait parfois jaillir le désespoir et la mort du sein même de l'espérance et de la vie.

Un jour, Max était sortie avec sa jeune sœur. Elle l'avait emmenée, appuyée à son bras, sous les grands arbres du parc et s'était assise auprès d'elle sur un banc de gazon. La journée était tiède, le soleil tréflait le feuillage jauni, c'était l'heure des rêveries charmantes, et Max oubliant ses tortures, se prit à babiller avec cette enfant si frêle et si délicate, qu'elle aimait comme sa fille, et qui ressemblait, auprès d'elle, à un lierre délicat s'appuyant au tronc d'un chêne vigoureux.

Tout à coup, Max releva la tête et tressaillit. A vingt pas, derrière une haie, un homme se tenait immobile et attachait sur la jeune fille un regard ardent et passionné.

Cet homme c'était Raoul.

Raoul, qui ne prenait point garde à Max, et qui regardait sa jeune compagne avec la naïve admiration de l'amour.

L'héroïne pâlit et frissonna, son sang se glaça dans ses veines… elle avait enfin deviné. – Raoul aimait sa sœur ! C'était là ce fatal secret.

Chapitre VIII

Le soir, Max se retira de bonne heure dans sa chambre, après avoir mis un baiser au front de son père et de sa sœur.

Elle avait pris une résolution héroïque.

Se jetant sur son lit, elle attendit avec anxiété que tous les bruits du château s'éteignissent un à un, que son père et sa sœur se fussent couchés, que Raoul fût revenu de sa nocturne promenade. Elle écouta sonner les heures à la grande horloge placée dans la cage de l'escalier, et les heures sonnèrent jusqu'à minuit.

Alors Max se leva sans bruit, alluma une bougie et s'habilla.

Elle ne revêtit point une robe et ces habits de son sexe, que depuis sa convalescence elle se plaisait à porter, comme si elle eût renoncé désormais à ce rôle d'héroïne qui ne lui semblait plus fait à sa taille ; elle endossa, au contraire, un justaucorps de gentilhomme, brun de couleur, sans faveurs, sévère et simple comme un vêtement de deuil. Elle chaussa les bottes fortes qu'elle portait naguère au combat, se coiffa d'un chapeau à larges bords, de ceux qu'on retrouve encore en Bretagne sur le littoral, passa des pistolets à sa ceinture, ceignit cette vaillante épée qui avait crevé la poitrine au chef de bataillon républicain, mit la main sur la garde et murmura avec un triste sourire :

— Me voilà soldat de nouveau ; le destin ne veut pas que je sois autre chose.

Elle parut réfléchir un moment, déboucla l'épée, et ajouta :

— Je ne veux plus celle-là ; on dit que l'épée qu'on avait à la main le jour où l'on fut blessé porte malheur.

Elle la tira du fourreau et la brisa en deux sur son genou.

Puis elle alla vers l'alcôve où était son lit, en prit une accrochée au chevet et la ceignit.

— Celle-là, dit-elle, est celle de mon père, elle est lourde, mais mon bras est fort.

Ensuite elle rassembla quelques hardes, un peu de linge, des

bijoux de famille ; elle prit quelques rouleaux d'or dans un tiroir, serra le tout dans une petite valise de mousquetaire. Puis, la valise fermée, elle se plaça devant un secrétaire et écrivit la lettre suivante :

« Mon bon père,

» Ne pleurez plus sur votre race prête à s'éteindre, ne regrettez plus l'absence d'un fils héritier de votre nom : Dieu s'est trompé en me faisant femme, je suis homme par le cœur, et comme un homme je suis fort. Il m'est passé par la tête un projet téméraire, extravagant, une de ces idées folles qui réussissent souvent… j'espère ! Dieu sera pour moi. Le roi est captif, sa vie est en danger, je veux sauver le roi. Je ne sais encore comment, j'ignore quels moyens j'emploierai, mais je place ma force et ma confiance en Dieu et en notre droit.

» Adieu, mon père, adieu, ma sœur, et vous, Raoul, mon époux ; ne me cherchez point, ne me suivez pas, nous nous reverrons peut-être en ce monde, au ciel à coup sûr… »

Max repoussa la plume.

— Oui, murmura-t-elle, là seulement nous nous reverrons. Pauvre père ! pauvre Yvonne ! cher Raoul que j'aimais tant et dont la fatalité m'a refusé l'amour !…

Et comme elle sentait l'émotion la gagner, une larme perler au bout de ses cils bruns et obscurcir son œil, l'héroïne se leva vivement, laissa la lettre tout ouverte sur le bureau, prit son manteau et sa valise sous son bras et sortit.

Elle gagna à bas bruit le second étage occupé par les serviteurs et les paysans dépossédés et incendiés, qui n'avaient plus que le château pour refuge, heurta à une petite porte bâtarde ouvrant sur un long corridor et appela doucement :

— Hubert ? Hubert ?

La porte s'ouvrit, le vieux serviteur apparut se frottant les yeux et habillé à la hâte :

— Monsieur Max ! fit-il avec étonnement, et tout joyeux de revoir la jeune fille dans son costume guerrier.

Max entra, referma la porte, s'adossa au lit et dit au vieillard :

— Qu'aimes-tu le plus au monde, mon vieil Hubert ?

— Vous, répondit-il.

— Et après ?

— Monsieur le comte.

— Et ensuite ?

— Le roi.

— Eh bien ! mon ami, te sens-tu capable d'un grand sacrifice pour moi, l'honneur de ma race et le salut du roi.

— Prenez ma vie quand vous voudrez, elle est à vous.

— As-tu confiance en mon courage ?

— Oh ! fit le serviteur avec admiration.

Et puis il secoua la tête tristement :

— Vous êtes marié, murmura-t-il, vous n'êtes plus le capitaine Max.

— Je le redeviens, mon vieil ami, je ne suis plus mariée, puisque je pars sans mon mari.

— Vous partez ?

— C'est à dire, dit Max, avec un pâle sourire, que nous partons. Tu viens avec moi.

— Seigneur Dieu ! mademoiselle, je me trompe, mon capitaine, où allons-nous ?

— A Paris, sauver le roi.

— Sauver le roi ! exclama le vieillard avec un geste d'étonnement profond.

— Oui, sauver le roi… ou mourir, moi du moins.

Le serviteur était un vieux soldat, un homme qui prisait bien moins la vie que la mort environnée de gloire, il ne trembla point à ce mot fatal prononcé par Max, il n'eut ni hésitation ni faiblesse, et répondit avec un naïf enthousiasme :

— Vous êtes bien mieux le fils de Kergalleuc qu'une demoiselle bonne à marier et à tenir quenouille.

— Ainsi, tu me suis ?

— Au bout du monde, et jusque sur les marches de l'échafaud, mon capitaine !

— Et tu promets de m'obéir ?

— Jusqu'à mon dernier souffle.

Il y avait au chevet du lit d'Hubert un Christ grossièrement taillé dans une racine de fraisier. Max le prit, l'étendit vers le serviteur et lui dit :

— Fais m'en le serment, là-dessus.

— Je le jure, dit Hubert d'une voix forte.

— Eh bien ! habille-toi, fais un paquet de quelques hardes, prends ce fusil à long canon dont tu te sers si bien, les pistolets, ton épée de dragon, couvre-toi de ton manteau, car il fait froid, mon vieil ami, et l'âge a glacé ton sang, et suis moi.

Hubert se vêtit rapidement, termina en quelques minutes les petits préparatifs ordonnés par Max, et quand tout fut prêt, dit laconiquement :

— Allons ! M. le comte est-il levé ?

— Non, il dort.

— Je voudrais pourtant bien lui demander sa bénédiction, murmura le vieux serviteur ému.

— Et moi, répondit Max, moi, qui suis sa fille, je le voudrais aussi, car la bénédiction d'un père est chose qui porte bonheur, et cependant…

— Cependant ? demanda Hubert.

— C'est impossible, murmura Max étouffant un sanglot ; mon père ne me laisserait pas partir. Son cœur de père parlerait plus haut que son orgueil de gentilhomme.

Hubert fronça le sourcil.

— Il ne sait donc rient fit-il.

— Ami, dit Max, dont la voix tremblait, ils croient tous que je suis une femme, et les hommes seuls ont le droit de braver la mort sans que la douleur de ceux qui les aiment se manifeste autrement que par des larmes silencieuses et muettes. Mon père serait trop bon gentilhomme pour refuser au roi la vie de son fils, mais celle de sa fille !… Oh ! tu ne sais pas, ami, quelle fibre inconnue et vibrante résonne à certaines heures, pour nous, pauvres femmes, au fond du cœur paternel…

— Je le sais, murmura Hubert, car j'ai vu mon maître sangloter et se tordre de désespoir à votre chevet d'agonie… il est vrai que vous aviez le délire, et qu'il croyait être seul.

— Viens donc alors, mon ami, et Dieu nous soit en aide ; notre tâche est rude et le temps qui nous reste est peut-être bien court !

Ils descendirent sans bruit au travers des escaliers et des corridors, gagnèrent les écuries et y sellèrent les deux meilleurs

chevaux.

Au pont-levis veillait une sentinelle, Max s'en fit reconnaître et lui dit :

— Tu n'annonceras mon départ que lorsqu'on s'en apercevra.

La sentinelle s'inclina et promit d'obéir.

Quelques minutes après, les deux cavaliers étaient en selle et atteignaient la lisière de cette prairie couverte de neige, à l'extrémité de laquelle le chevalier de Kerdrel avait trouvé la mort.

La nuit était grise et terne comme une nuit d'hiver.

Sur le ciel nuageux et blafard se détachait la masse sombre des grands bois qui bornaient l'horizon, et au-dessus des grands bois, le château dessinait vigoureusement les silhouettes noires de ses tours.

Max arrêta son cheval et se retourna, le cœur palpitant, vers le manoir paternel silencieux à cette heure comme un soldat qui s'est endormi tout armé.

Elle attacha un long et triste regard sur cette vieille demeure de ses pères, ce berceau de sa jeunesse qui ne serait point son tombeau, quelle ne reverrait jamais… Ella se représenta en ce moment son vieux père dormant côte à côte avec quelque rêve d'orgueil et de postérité, – sa blonde et frêle sœur veillant peut-être et pleurant dans l'ombre, Raoul se tordant de désespoir sur son lit et comptant une à une les heures lentes de la nuit… Elle sentit ses yeux s'emplir de larmes, sa main trembler sur la garde de son épée, son sein bondir sous une indicible et poignante émotion, et elle murmura :

— Adieu vous tous que j'aime, je vais acheter votre bonheur. Enfants, vous serez heureux… et toi, mon vieux père, tu auras une postérité !

Et comme à ces derniers mots des sanglots étouffés étaient prêts à jaillir de sa gorge de femme, elle enfonça l'éperon aux flancs de son cheval, et s'écria :

— Je ne suis plus Mlle de Kergalleuc, je suis Max le gentilhomme, Max dont la vie est au roi et dont le nom appartiendra à l'histoire.

Ils chevauchèrent tous deux, la jeune maîtresse et le vieux serviteur, côte à côte, et silencieux comme des cavaliers de ballade allemande, et quand le jour vint, au moment où les premières clartés de l'aube glissèrent sur les épaules frissonnantes des collines et les cimes chargées de givre des grandes forêts de bouleaux et de sapins, – ils se retournèrent une fois encore et regardèrent à l'horizon… Entre

les tours de Kergalleuc et eux, il y avait un rideau de bruines matinales, une lande aride et déserte, quelques champs dévastés, çà et là une église encore fumante et les quatre murs sans toiture d'une chaumière que la guerre avait, l'espace d'une nuit, convertie en place forte, dont la garnison de paysans et de laboureurs s'était bravement fait tuer pour son Dieu et son roi… Mais de Kergalleuc, le fier et vieux manoir, on ne voyait plus rien…

Le souvenir seul était gravé au fond de leur âme émue et recueillie.

Ils avaient fait une quinzaine de lieues.

— Mademoiselle, dit alors le vieil Hubert, comment sauverons-nous le roi ?

— Je ne sais, mais il doit rester à Paris de braves et loyaux gentilshommes qui travaillent nuit et jour à sa délivrance, et nous allons nous joindre à eux.

— Réussirons-nous ? fit la vieillard avec un soupir.

— Je ne sais, mais il est de notre devoir de le tenter.

— Et, si nous échouons… fit-il en tremblant.

— Eh bien, dit Max avec calme, nous mourrons.

— Oh ! dit Hubert frissonnant, mourir n'est rien quand on meurt le pistolet ou l'épée à la main ; mais aller au supplice, tête nue, les mains liées, monter sur cette ignoble machine qu'ils viennent d'inventer…

Il s'arrêta avec une sorte d'épouvante.

— Aurais-tu peur ? demanda Max.

— Pour moi, non ; mais pour vous… Oh ! tenez, fit-il, il me semble déjà voir le bourreau touchant votre col avec ses mains rouges, votre beau col de femme, mon capitaine, votre col sur lequel…

Il s'interrompit brusquement et s'écria :

— Tenez, Max, tenez mon enfant, retournons, allons nous faire tuer là bas, dans le bocage. Mais n'allons pas à Paris, ne tentons pas la guillotine !

— Hubert, répondit la jeune fille d'une voix ferme, je te délie de ton serment, retourne, si tu le veux, mais moi je continuerai ma route… Je suis la *filleule* du roi !

Un mois après le départ de Max pour Paris, c'est-à-dire le 19 janvier 1793, nous eussions retrouvé l'héroïne vendéenne dans un petit logement de la rue du Temple dont les fenêtres donnaient sur le préau de cette lugubre et fameuse tour où la France avait emprisonné son roi.

Il était huit heures du soir environ, le ciel était noir, et il tombait une pluie fine et serrée qui rendait le pavé glissant.

Une agitation extrême régnait cependant dans les rues de Paris ; à chaque coin, devant chaque borne, un groupe se formait effaré, se grossissait de minute en minute, puis était dispersé par une charge de cavalerie ou de municipaux.

L'escadron passait, le groupe se reformait un peu en arrière, et la rumeur allait croissant au lieu de s'apaiser.

De temps en temps un homme, une femme débouchaient d'une rue voisine ; alors les cercles s'entrouvraient, puis se refermaient sur eux.

On leur demandait des nouvelles ; ils racontaient ce qu'ils avaient entendu dire un peu plus loin ; et puis, le cercle, s'ouvrait encore et se refermait sur d'autres qui arrivaient avec des bruits plus nouveaux.

Que se passait-il donc ?

Le prologue du plus épouvantable drame qui ait jamais consterné le monde et frappé les peuples de stupeur…

La Convention nationale statuait sur le sort de l'infortuné Louis XVI, un peuple jugeait son roi !

L'Assemblée était en séance depuis la veille ; depuis la veille, les portes du palais législatif étaient fermées au public, et rien, si ce n'est des bruits vagues, tantôt menaçants, tantôt pleins d'espérance, ne transpirait encore au dehors.

Les orateurs s'étaient succédé à la tribune, l'appel au peuple avait été demandé, mis aux voix, rejeté ; les avocats du roi avaient parlé tour à tour, les plus fougueux orateurs du club des jacobins avaient répondu…

C'était tout ce qu'on savait, Max était seule.

Vêtue en commissionnaire, les mains et le visage brunis, elle était parvenue à dissimuler l'élégance de sa taille sous les plis amples et roides d'un sarrau, à emprisonner ses petits pieds dans des souliers ferrés, à couvrir sa tête d'une casquette de loutre qui lui descendait

sur les yeux.

Le logement qu'elle occupait était un pauvre réduit d'ouvriers mansardé d'un côté, meublé de deux lits de sangles, d'une table boiteuse et d'une chaise en paille grossière.

Ce réduit sentait la misère laborieuse des fils de l'Auvergne, et le plus terrible patriote, le plus redoutable ennemi des aristocrates n'y eût rien trouvé à redire.

Max était penchée à la croisée et regardait avec une vive anxiété dans la rue, faiblement éclairée par trois ou quatre lanternes mal entretenues. Elle écoutait avec une tenace attention les moindres bruits, les plus banales paroles qui montaient des groupes divers formés sous ses yeux.

Un homme déboucha d'une rue voisine, rasant les murs et cheminant assez dans l'ombre pour que la foule, occupée à écouter un orateur improvisé qui, monté sur une borne, commentait l'édition du soir du journal de prud'homme, ne remarquât point son arrivée.

Il gagna ainsi la porte de la maison, où Max attendait, s'engouffra dans l'allée humide et sombre, prit une corde graisseuse parallèle à la rampe de l'escalier, gravit trois étages, se trouva a la porte de la mansarde et heurta légèrement.

Max alla ouvrir.

Cet homme était comme Max, vêtu en commissionnaire ; comme elle, c'était un gentilhomme déguisé.

— Ah ! dit-elle vivement, bien qu'à mi-voix, vous voilà Puymonbrun ?

— Oui, je viens de l'Assemblée.

— Avez-vous pu pénétrer ?

— Non.

— Et vous ne savez rien encore ?

— Non ; mais les bruits sont sinistres, Robespierre est à la tribune, le roi est perdu !

— Peut-être, murmura Max, attendons Montmaur.

Comme elle achevait, la porte s'ouvrit, un troisième personnage entra.

Il était vêtu en homme du peuple et portait le costume des ouvriers des ports.

Il pouvait avoir trente ans, était de haute taille, basané, avait le visage caractérisé, l'œil énergique.

— Eli bien ? demanda Max.

La voiture attendra au coin du boulevard toute la nuit. C'est un fiacre numéroté, de ceux qui font le service de la banlieue et qu'on laisse sortir aux barrières à toute heure. Nous aurons cinquante hommes échelonnés sur le boulevard depuis le Faubourg-du-Temple jusqu'à la rue Saint-Martin.

En haut du faubourg Saint-Martin nous en trouverons cinquante autres ; à la barrière, stationnera une voiture de blanchisseur, dans laquelle nous ferons monter le roi.

— Très bien.

— Le roi coupera sa barbe, endossera une blouse, et conduira lui-même la voiture.

La voiture prendra la route de Saint-Denis. A Saint-Denis, nous aurons une chaise de poste et des passeports pour Calais…

Tandis que le chevalier de Montmaur détaillait son plan, Max était devenue rêveuse.

— Écoutez, dit-elle enfin, quelle que soit l'issue de la séance de cette nuit, la détermination prise par l'Assemblée transpirera dans Paris avant le jour ; il y aura émoi aux barrières ; des barrières l'émotion s'étendra en une heure aux communes de la banlieue, les municipalités seront sous les armes ; nous courrons le risque d'être arrêtés vingt fois avant la fin de la journée.

— C'est possible, mais trouvez un autre moyen.

— Je l'ai trouvé, dit Max rayonnante.

Elle alla vers l'un des deux lits, appuyé au côté mansardé de la pièce, le dérangea, et mit à découvert une poutre énorme.

— Vous voyez cette poutre ? dit-elle ; oh bien, attendez !

Elle s'agenouilla, appuya ses deux mains avec force contre elle, la poussa, et la poutre reculant, laissa un trou assez libre pour qu'un homme y pût passer.

— C'est une cachette, dit-elle, une cachette que le hasard m'a fait découvrir il y a une heure, car je songeais déjà à éviter une fuite précipitée.

— Et vous croyez cette retraite sûre ?

Cette poutre, ou plutôt cette apparence de poutre est une de

celles qui doivent supporter la toiture. Derrière cette cloison, le toit va en s'abaissant jusqu'au mur extérieur, mais les combles qui les séparent l'une de l'autre sont assez vastes pour qu'un homme y puisse demeurer couché et même assis.

— C'est là que nous mettrons le roi, là qu'il demeurera plusieurs jours, plusieurs mois même, si cela est nécessaire.

— Et vous croyez que cette retraite est sûre ?

— D'autant plus sûre que la maison est trop voisine du Temple pour qu'on y fasse une simple perquisition. Quand on saura le roi évadé, il est plus que certain qu'il n'y aura pas à Paris un seul homme qui ne soit persuadé qu'il est en fuite et gagne la frontière. Dans vingt ans, il paraîtra absurde à tout le monde que le roi ait pu demeurer dans une maison voisine de la prison qu'il occupait.

— C'est juste, dit M. de Puymonbrun. J'opte pour ce dernier moyen, c'est le plus sage et le plus sûr.

— Alors, dit Montmaur, je vais aller prévenir nos gens et leur dire de se retirer.

— Non, dit Max ; mais qu'ils se rapprochent du Temple le plus possible et se tiennent prêts à nous prêter main forte en cas d'alarme. M. de Montmaur sortit ; Max demeura seule avec M. de Puymonbrun.

— Monsieur, dit celui-ci, je vous ai rencontré ce matin, pour la première fois, dans un cabaret où nous prenions tous deux un grossier repas. Sous nos vêtements, chacun de nous a reconnu dans l'autre un gentilhomme ; nous nous sommes parlé à mi-voix, vous m'avez dit que vous cherchiez à sauver le roi, et je vous ai répondu : « Je suis des vôtres. » Là dessus vous m'avez donné votre adresse, et m'avez confié la mission d'aller rôder autour de l'Assemblée et de revenir vous dire ce que j'aurais entendu. J'ai fait cinq fois ce voyage ; je n'ai eu ni le loisir, ni le désir même, tant j'étais ému, de vous faire la plus simple des questions.

— Laquelle ? demanda Max.

— Comment, et par quels moyens vous comptez sauver la roi ?

Max se pencha à la croisée, écouta une minute les murmures grossissants de la foule, s'assura qu'on ne savait encore rien de nouveau, et revint au gentilhomme qui était un fier et beau garçon de vingt-cinq ans, et un ancien gendarme de la reine.

— Monsieur, dit-elle, je suis gentilhomme vendéen, et je me nomme Max de Kergalleuc. Je suis arrivée à Paris il y a un mois ; j'y suis venue avec le désir, avec la résolution et la vague espérance de

sauver le roi.

Après des efforts inouïs de patience, de sagacité, j'ai fini par rencontrer quelques gentilshommes presque tous anciens officiers de la maison du roi, comme moi cherchant un moyen d'arracher notre malheureux monarque des mains de ses ennemis implacables.

Ce moyen je l'ai trouvé. Je suis parvenue à me ménager des intelligences au Temple ; un de mes compagnons, le garde du corps Pâris a fait plus encore : il a réussi à devenir officier, sous un nom d'emprunt, dans les troupes municipales, et il commande au Temple, les douze hommes chargés de garder le roi à vue.

Sur ces douze hommes, quatre sont d'anciens mousquetaires, cinq sont des bourgeois royalistes, trois seulement sont patriote exaltés et dangereux. Pendant la nuit six hommes veillent dans l'antichambre de Sa Majesté, six se reposent, alternativement de sept heures à onze et de onze à quatre heures du matin.

M. Pâris s'arrangera de manière que ces trois hommes se couchent à minuit, en compagnie de trois mousquetaires, lesquels les poignarderont s'ils ont le malheur de s'éveiller.

— Très bien, dit M. de Puymonbrun.

— Le roi se couche à dix heures, reprit Max, un seul homme couche près de lui, son valet de chambre, M. de Cléry.

Chapitre X

Un seul homme, des serviteurs du Temple, pénètre jusqu'au roi et aide M. de Cléry à le servir. Cet nomme est un serviteur à moi, un ancien militaire, vert encore et plein de zèle, que je suis parvenu à faire entrer au nombre des douze domestiques attachés au service de la table du roi, mais qui n'ont aucun rapport direct avec lui.

Cet homme a la permission d'entrer à toute heure chez Sa Majesté, il fait le lit, sert à table et apporte ordinairement, vers onze heures, un potage, que Sa Majesté avale avant de s'endormir.

Quelquefois M. de Cléry est las, et alors le domestique lit au roi un passage de la Bible ; et il est rare que les municipaux de garde, et qui sont couchés dans l'antichambre, ne s'endorment pas à cette diction monotone et lente.

Or, voici trois jours que M. Pâris attend son tour de garde dans l'antichambre du roi avec les hommes de sa section qu'il a

merveilleusement choisis. Son tour est arrivé ce matin, et durera jusqu'à demain quatre heures. A cette heure-là il sera remplacé lui et ses hommes par douze autres municipaux qui ne pénétreront chez le roi qu'à huit heures.

M. Pâris aura donc, lui et ses compagnons, quatre heures pour fuir et se dérober à la police qui l'accusera de l'évasion du roi.

— Mais comment le roi s'évadera-t-il ? demanda M. de Puymonbrun.

— Attendez, continua Max.

Elle ouvrit une vieille malle, en tira un paquet de cordes assez volumineux, et les lui montrant.

— Voici, dit-elle, ce qui arrivera. Mon serviteur entrera chez le roi à onze heures. Le roi ne sait rien du projet que nous avons conçu, et il serait même dangereux qu'il ne l'ignorât point jusqu'au dernier moment. Le roi se fait illusion, il ne peut point supposer que son peuple osera le condamner, et il regarderait la fuite comme une lâcheté. Si on lui proposait de fuir, il ne voudrait pas.

On aura donc recours à la ruse. Il est séparé de la reine et de ses enfants depuis plusieurs jours. – mon serviteur lui dira : « Sire, voulez-vous voir la reine ? – Le roi tressaillira et se lèvera : on lui recommandera le silence ; il s'habillera sans bruit, et suivra son guide. Dans l'antichambre, il trouvera M. Pâris et ses hommes, M. Pâris lui fera mettre à la hâte l'uniforme de l'un des patriotes endormis qui seront poignardés au moindre mouvement, et quand le roi sera ainsi déguisé, on fera la ronde nocturne qui a lieu toutes les deux heures.

De l'antichambre du roi au préau, il n'y a à passer que devant trois sentinelles ; il est probable qu'elles dormiront à moitié quand la ronde passera, seulement éclairée par une lanterne ; mais si l'une, malgré son déguisement, reconnaissait le roi, on la poignarderait sur-le-champ.

Tandis que le roi se rendra au préau, où veillent deux autres sentinelles, qui sont également des bourgeois royalistes, et qui, par conséquent, fermeront les yeux, mon vieux serviteur se sera muni aux cuisines d'un de ces immenses paniers tressés en triple osier qui servent à porter la viande, et, en même temps, en apercevant dans le préau la lanterne des municipaux, nous qui veillerons ici toute la nuit, nous lancerons un bout de ce paquet de cordes, qui sera immédiatement et solidement fixé au panier.

Alors M. Pâris se jettera sur le roi qui sera immédiatement bâillonné et garrotté pour que tout cri et tout mouvement lui devienne

impossible ; on le placera de force dans le panier, et nous tirerons le panier à nous.

Quand le roi sera ici, il faudra, bon gré mal gré, qu'il se résigne à échapper à ses ennemis.

M. de Puymonbrun regarda Max avec admiration.

— Mais, dit Max inquiète, voici que dix heures sonnent et la rue ne désemplit pas. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que cette foule se retire avant minuit…

— Espérons-le, dit M. de Puymonbrun, car le ciel est bien noir, et la pluie qui tombe ne peut que se changer en averse, ce qui dispersera les curieux mieux que toutes les charges de cavalerie du monde.

— Dieu le veuille ! murmura Max.

Le chevalier de Montmaur revint.

— On ne sait toujours rien, dit-il, mais tout donne lieu de croire que la sentence sera renvoyée à demain. C'est un jour de gagné, en cas de non-réussite. Du reste, nos hommes sont environ cent cinquante, et à un signal donné, ils se masseront au coin du boulevard. Tous sont armés de pistolets et de poignards.

M. de Puymonbrun ne s'était point trompé, la pluie, menue d'abord, finit par tomber avec violence, et alors la curiosité, l'émotion populaire ne purent lui résister plus longtemps ; les groupes se dispersèrent, les passants s'enfuirent, la rue fut déserte en dix minutes.

En ce moment, dix heures et demie sonnaient.

— Préparons les cordes, dix Max en débrouillant l'écheveau, et fixant à un bout un morceau de plomb cousu dans une pelote de son, qui le devait faire arriver sans le moindre bruit sur le pavé du préau.

Quand ce fut fait, ils se remirent tous trois en observation à la croisée ; ils virent s'éteindre une à une les lanternes de la rue, puis les lumières qui brillaient aux croisées diverses de la tour du Temple.

Une seule demeura éclairée, celle de la chambre du roi.

Enfin cette lumière s'éteignit à son tour, et les trois gentilshommes tressaillirent en entendant sonner onze heures.

Ils commencèrent à frissonner quand la demie vibra à son tour, sans que rien parût remuer à l'intérieur de la prison.

Pourtant, le ciel était noir et la pluie tombait toujours avec violence. Jamais nuit ne fut plus propre à une évasion.

— Les municipaux ne dorment pas encore, pensa Montmaur ; attendons…

Et ils attendirent encore ; mais minuit sonna, et aucune lumière n'apparut dans le préau ; – puis minuit et demi, et le préau demeura sombre et désert.

— Mon Dieu ! murmura Max, au front de qui perlait une sueur glacée, qu'arrive-t-il donc ?

En ce moment deux ombres traversèrent la rue et entrèrent dans la maison ; des pas retentirent dans l'escalier, la porte s'ouvrit, et deux hommes entrèrent. L'un était le vieil Hubert, l'autre le garde du corps Pâris.

— Le roi est condamné, dit ce dernier d'une voix sombre, et tout est perdu !

Il y eut un moment de stupeur parmi ces cinq personnes, stupeur terrible qui les fit se regarder tour à tour, pâlir et chanceler.

Enfin Max s'écria le premier en s'adressant à Pâris :

— Mais qu'est-il donc arrivé, et pourquoi au lieu d'être au Temple êtes-vous ici ?

— Il est arrivé, répondit le garde du corps, que les misérables ont voté la mort du roi ; que la sentence prononcée, la commune a été avertie sur-le-champ et que Santerre, qui commande l'armée de Paris et a le roi sous sa garde et sa responsabilité, est arrivé il y a dix minutes avec deux cents municipaux. Et bien que notre tour de garde ne dût finir qu'à quatre heures, il nous a remplacés sur-le-champ…

— Malédiction ! murmura Montmaur.

— Et, fit Hubert à son tour, il a pareillement fait chasser tous les domestiques des cuisines, en disant : « Pour le dernier jour, Capet se passera bien d'une table exquise, et nous lui ferons la soupe nous-mêmes. »

— On nous a fait sortir de force du Temple, reprit Péris ; mes hommes m'attendent dans les environs, et je suis accouru pour vous prévenir. Maintenant, ajouta-t-il en regardant Max, vous, mon gentilhomme, qui avez tout conduit, tout dirigé, ne trouverez-vous pas un nouveau moyen de salut ?

— Il n'y en a plus qu'un, répondit Max, moyen hasardeux, désespéré, mais qu'il nous faut tenter, cependant.

— Quel est-il ?

— Enlever le roi à sa sortie du Temple pour aller à l'exécution.

— Folie ! murmura Pâris.

— Non, dit M. de Montmaur, car je suis convaincu que Paris entier bouillonnera à la nouvelle de la condamnation du roi, et que le moindre mouvement tenté en sa faveur entraînera la foule et soulèvera une réaction immense.

— De combien d'hommes disposons-nous ? demanda Max.

— Environ deux cents, répondit Pâris.

— Eh bien ! comme il est impossible que le roi soit exécuté demain, comme il y aura peut-être un sursis, comme dans tous les cas nous aurons vingt-quatre heures devant nous, il faut que nos deux cents hommes se répandent dans toutes les directions, cherchent et embauchent le plus de royalistes qu'ils pourront trouver. L'indignation fera le reste, demain, quand on saura le roi condamné, il y aura réaction dans l'opinion, et, au lieu de deux cents hommes, nous en aurons mille. Alors, quelle que soit la force numérique des troupes qui l'escorteront, nous pourrons enlever le roi ici, dans la rue qui est étroite, et le faire disparaître avant que la nouvelle de notre agression ait pu se répandre.

— Adoptons ce dernier plan, murmura le chevalier de Montmaur, c'est le seul qui présente une éventualité de succès.

— Ne perdez donc point de temps, messieurs, dit Max, courez joindre vos compagnons ; moi, je demeure ici pour veiller sur la prison.

Les trois gentilshommes sortirent, Max demeura seule avec Hubert.

— Mademoiselle, dit alors le vieux serviteur, ce plan dans lequel vous avez quelque espoir me paraît impossible.

— Et pourquoi, mon ami ?

— Parce que nous ne saurons ni l'heure, ni le jour de l'exécution du roi.

— Peut-être, répondit Max, espérons et attendons.

Elle se mit à genoux, joignit les mains et murmura :

— Mon Dieu ! laissez-moi sauver le roi, et puis prenez ma vie… vous savez bien que je veux, que je dois mourir… pour qu'ils soient heureux.

La reste de la nuit s'écoula pour Max en prières ; ce ne fut qu'au matin qu'elle consentit, sur les instances réitérées d'Hubert, à prendre un peu de repos.

Elle s'éveilla vers midi. Pâris et Puymonbrun arrivèrent presque aussitôt.

— Bon courage ! dit Pâris, la stupeur règne dans la capitale depuis qu'on y sait la fatale nouvelle. Ce soir, l'indignation fera place à la stupeur ; demain matin à l'indignation succédera la résolution spontanée de marcher et de briser l'échafaud.

— A-t-on accordé le sursis ?

— Non, hélas ! mais l'exécution n'aura lieu qu'à midi.

— En êtes-vous sûr ?

— Voyez plutôt.

Pâris tira de sa poche le jugement de l'infortuné Louis XVI, imprimé, affiché, vendu à la criée dans les rues, par les soins et aux frais de la commune. Max le lut avec indignation, puis la foulant aux pieds :

— C'est bien, dit-elle, il faut tout disposer pour dix heures.

— Les dispositions sont prises ; tout notre monde débouchera à neuf heures et demie précises par le faubourg du Temple, le boulevard et les rues adjacentes à la rue du Temple.

— Combien serons-nous ?

— Cinq ou six cents au moins. Il nous faut revenir au premier plan d'enlèvement ; la voiture numérotée stationnera au coin du boulevard dès huit heures.

— Très bien.

M. de Montmaur parut à son tour :

— Messieurs, dit-il, l'ordre est donné de doubler les postes de municipaux dans tous les corps-de-garde voisins du Temple : mais ceci n'est rien encore, voici l'inquiétant : deux régiments de dragons stationneront dès demain quatre heures du matin, depuis la boulevard Saint-Martin jusqu'à la place Louis XV. Il faut donc que notre coup de main ait lieu dans la rue, où les dragons ne pourront charger que difficilement.

— Convenu, répondit Pâris. A dix heures nous serons tous ici. Maintenant, allons tâcher d'embaucher de nouveaux soldats.

Ils sortirent tous, ayant sous leurs blouses poignards et pistolets, tous à l'exception de Max qui, en qualité de chef de l'expédition, demeura au poste d'observation qu'elle s'était choisi.

Quand elle fut seule, la jeune femme prit son front dans ses

mains, rêva longtemps et se dit enfin :

— Que notre projet échoue ou réussisse, il me faut mourir… Je vais leur écrire une dernière fois.

§

Les conjurés se revirent une fois encore dans la journée, ils passèrent la soirée ensemble, et vers minuit, après avoir prié avec ferveur, Max se mit au lit, recommandant à Hubert de l'éveiller à sept heures.

— C'est ma dernière nuit, sans doute, pensa-t-elle, il faut dormir pour avoir demain la force de combattre.

Max était épuisée par plusieurs nuits d'insomnie et de longues courses à travers cet océan de pavés, de rues noires, de toits enfumés et de ruisseaux fangeux qu'on nomme Paris.

Elle dormit tout d'une traite, et ne se fût éveillée que fort tard si le vieil Hubert n'eût soudain crié :

— Mademoiselle ! mademoiselle !

Max se leva vivement :

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle.

— Voyez, dit Hubert en lui indiquant la fenêtre.

Elle y courut, plongea un regard ardent dans la rue, et aperçut, se rangeant silencieux à la porte du Temple, un grand nombre de municipaux. Au milieu d'eux et devant la porte de la prison était une voiture numérotée.

Au coin de la rue et se déroulant sur le boulevard, on voyait luire les casques d'un régiment de dragons.

Max tressaillit :

— Mon Dieu ! dit-elle, quelle heure est-il donc ?

— Sept heures moins un quart, mademoiselle.

La jeune femme frissonna :

— Oh ! fit-elle, qu'est-ce que cette voiture, que veut dire tout cela !

Les rangs des municipaux s'ouvrirent, un homme de haute taille, presque un géant, en uniforme de général, les traversa. La porte du Temple s'ouvrit devant lui et quatre officiers et se referma ensuite.

Max reconnut Santerre.

— Hubert, cria-t-elle au vieux domestique, descends, interroge, viens me dire ce qui se passe !

La voix de Max était haletante, la sueur perlait à son front.

Hubert descendit en courant et remonta deux minutes après.

— L'heure de l'exécution est avancée, dit-il ; la Commune s'est méfiée… le roi mourra à dix heures au lieu de midi.

— Malédiction ! hurla Max ; tout est perdu. Nos hommes arriveront trop tard.

Elle s'habilla rapidement, s'arma et courut à la porte.

— Je vais chez Pâris, dit-elle.

— Je vous suis, fit Hubert.

Elle hésita.

— Non, dit-elle enfin, je ne veux pas !

— Pourquoi ?

— Parce que moi je vais mourir…

— Eh bien, mon devoir n'est-il pas de mourir près de vous ?

— Non, car il faut que tu retournes à Kergalleuc, et que tu portes à mon père cette lettre, à mon mari cette autre ; je les ai écrites hier.

— Non ! fil le vieux serviteur avec force, ma bonne, ma noble, ma sainte maîtresse, je ne vous abandonnerai pas, je mourrai à vos côtés.

— Hubert, dit Max gravement, tu m'as juré sur un crucifix de m'obéir aveuglément. Seras-tu parjure ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! par pitié… sanglota le pauvre vieillard.

— Je t'ordonne de ne point me suivre, de rester ici, et de partir ensuite pour Kergalleuc. Tiens, baise ma main, et adieu…

Elle s'élança vers la porte, puis s'arrêta :

— Tiens ! dit-elle coupant avec son poignard une mèche de ses cheveux, voilà pour Raoul… Adieu !

Max sentit un sanglot étrangler sa gorge, elle prit dans ses mains la tête blanchie de son vieux serviteur, y mit un baiser, murmura quelques paroles entrecoupées et s'enfuit.

Au moment où elle arrivait dans la rue, la porte du Temple s'ouvrit, un homme apparut appuyé sur un prêtre, et entouré de

municipaux ; les yeux de Max s'arrêtèrent sur lui, et elle jeta un cri…

C'était le roi !

Max s'élança vers la boulevard.

Le boulevard était cerné par les troupes ; elle passa au travers, cherchant parmi les passants et les curieux, au milieu de celle foule hurlante et sale qui insultait à la dernière heure du martyr, à reconnaître quelques-uns des gentilshommes et des gardes du corps convoqués pour neuf heures et demie…

Il en était huit à peine, le boulevard était presque désert, à la hauteur de la porte Saint-Martin.

Max parcourut les groupes, interrogea, revint vers le lugubre cortège qui s'avançait au pas entre deux files de municipaux et de dragons, jeta un regard désespéré sur le flot de peuple déguenillé qui hurlait autour de la voiture, et alors voyant que tout était perdu et qu'il était trop tard, elle murmura :

— Puisqu'il faut que je meure, au moins mourrai-je sous les yeux du roi… Mon père, Yvonne… Raoul… Adieu !

Elle s'élança vers la voiture où le roi lisait dans le livre de l'abbé d'Edgeworth les prières des agonisants, et, rassemblant toutes ses forces, elle ôta son chapeau et cria d'une voix ferme, stridente, sonore :

— A bas la république ! vive le roi !

Un murmure d'étonnement, de colère, s'éleva dans la foule, un dragon prit un pistolet dans ses fontes, ajusta la jeune femme et lâcha le coup.

— Merci ! dit-elle en chancelant et s'affaissant, j'avais horreur de l'échafaud… je meurs en soldat… Vive le roi !

§

En ce moment le garde du corps Pâris arrivait éperdu, presque seul… il était trop tard !

Il ne se fit pas tuer, lui ; il ne cria pas vive le roi ! mais il suivit lentement le cortège jusqu'à l'échafaud, il vit tomber la tête du martyr, et alors il s'élança vers le Palais-Royal, et s'écria :

— Il faut que je tue l'un des régicides !

Et il tint parole, car le soir il poignarda le conventionnel Lepelletier.

Une nuit de la fin de janvier de l'année 1793, c'est à dire sept ou huit jours après l'exécution du roi-martyr, quatre personnes heurtèrent vers deux heures à la porte d'une cabane de pêcheurs, sur la grève de Bretagne.

La première était une jeune fille maladive, frêle, dont les yeux rougis attestaient de longues larmes silencieuses, versées dans l'isolement.

Elle s'appuyait au bras d'un vieillard blanchi et courbé, presque débile, de fort qu'il était naguère encore.

Le troisième personnage était un jeune homme sombre et morne comme la statue du désespoir.

Le quatrième, un paysan vendéen, déjà vieux, mais robuste et portant deux fusils sur son épaule.

C'étaient, on l'a deviné sans doute, le comte de Kergalleuc, Yvonne, Raoul et un domestique. Tous quatre s'acheminaient lentement et le front courbé vers le sol de l'exil ; tous quatre fuyaient, mornes et consternés, cette terre ingrate de la patrie où les rois mouraient du supplice des assassins.

Un dernier assaut avait été donné au château, il y avait cinq jours, et le château que Max ne défendait plus avait été pris et incendié.

Raoul avait essayé de se faire tuer et ne l'avait pu ; puis le comte songeant à sa race qui pouvait s'éteindre, avait fui pour la première fois de sa vie, emportant son dernier enfant dans ses bras.

Alors Raoul n'avait pu laisser partir ce vieillard et cette femme tout seuls, et une fois de plus, il s'était résigné à vivre.

Ils étaient attendus à cette cabane où ils frappaient, une barque devait les y prendre dans deux heures et les conduire à bord d'un navire anglais qui croisait au large pour recueillir les fugitifs.

Que s'était-il passé chez les hôtes de Kergalleuc depuis le départ de Max ?

Il faudrait un volume pour le dire ; mais on l'eût deviné en quelques secondes, à voir ce vieillard, si robuste la veille, courbé et tremblant le lendemain ; – cette jeune fille, qui luttait encore avec le mal, s'incliner tout à coup comme une fleur que le vent du nord courbe et flétrit sur sa tige ; Raoul enfin, qui était devenu presque fou, qui fuyait au fond des bois la présence d'Yvonne et s'accusait du départ de Max.

Tant que la fatale nouvelle n'était point arrivée à Kergalleuc, le comte espéra ; l'orgueil de race lutta contre l'amour paternel avec énergie ; il osa croire que sa fille parviendrait à sauver le roi…

Mais, le jour où il apprit que le roi était mort, il comprit que Max était perdue, et alors disparut cette énergie factice qui l'avait soutenu jusque là : le vieillard pleura et redevint enfant.

Le lendemain, il fuyait, entraînant le dernier et mourant espoir de son sang.

Un pécheur vint leur ouvrir.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Kergalleuc, répondit le comte d'une voix éteinte.

— Entrez, chauffez-vous, buvez et mangez, dit le pécheur. Je vais préparer la barque.

Les quatre fugitifs prirent quelque nourriture sans se dire un mot, et puis chacun d'eux retomba dans sa rêverie.

Tout à coup le galop d'un cheval retentit sur la grève, ils tressaillirent et se regardèrent inquiets.

Peu après la porte s'ouvrit brusquement, un homme entra, c'était Hubert.

Il était seul et vêtu de deuil, il entra sombre et triste.

— Ma fille est morte ! s'écria le comte en poussant un cri.

— Oui, dit Hubert sourdement, elle est morte en soldat, sous les yeux du roi…

Il tendit une lettre au comte, l'autre à Raoul. Alors ce vieillard eut la force dernière de retenir ses larmes, il brisa le cachet, et lut… C'était une lettre d'adieu tendre et fière, une lettre de consolations et d'espoir d'avenir.

Le comte la lut d'une voix haute et ferme, et puis, quand il eut fini, il s'agenouilla, courba son front dans la poussière, comme un homme qui prie pour la dernière fois, et releva enfin le front.

— Vive le roi ! dit-il avec force.

Puis s'adressant à Raoul et lui indiquant l'autre lettre :

— Lisez celle-là, mon fils !

La lettre de Max ne contenait que deux lignes. Raoul y jeta les veux et recula foudroyé, anéanti.

Yvonne ramassa la lettre en tremblant et lut :

« Raoul, vous aimez ma sœur, ma sœur vous aime, j'étais en ce monde le mur d'airain placé entre le bonheur et vous ; Raoul, je meurs, soyez heureux tous deux. »

Comme Raoul, Yvonne jeta un cri et s'affaissa inerte et brisée.

Raoul comprit alors le départ de l'héroïne, son sublime dévouement et l'ardent amour qu'elle avait eu pour lui ; le remord parla à cette heure plus haut que l'amour ; il prit son épée et voulut se tuer.

Mais le vieux comte l'arrêta.

— Monsieur, lui dit-il, il ne faut pas que ma race s'éteigne, et il faut que ma fille ait un appui… moi, je vais rejoindre l'autre…

Dix minutes après, le comte de Kergalleuc était mort, en murmurant tout bas les noms de Max et du roi…

Chapitre XII

Huit ans après, la Vendée était pacifiée, la France avait retrouvé quelque calme et quelque espoir sous le premier consul… On commençait à respirer, et quelques émigrés rentraient enfin dans leurs foyers dévastés.

Un matin de septembre, au soleil levant, une chaise de poste qui avait couru toute la nuit, s'arrêta près des ruines du manoir de Kergalleuc. Un homme d'environ trente-deux ans, une jeune femme de vingt-cinq suivis d'un vieux serviteur en descendirent.

Ils étaient graves et tristes, mais on devinait le bonheur dans leurs yeux.

Ils contemplèrent avec émotion cette demeure paternelle dont l'incendie avait dévoré les plafonds et les boiseries, qui n'avait plus d'autre toit que le ciel ; ils gravirent un escalier branlant, ils traversèrent plusieurs salles calcinées et pénétrèrent enfin dans une dernière où le vandalisme républicain avait épargné, au fond d'une alcôve, un Christ d'ivoire, un bénitier, un rameau en buis béni et un tronçon d'épée.

Cette épée était celle que Max avait brisée sur son genou la nuit de son départ.

Le jeune homme et la jeune femme prirent le tronçon d'épée avec respect, s'agenouillèrent, le baisèrent sur la garde et l'emportèrent. C'était le plus fier des héritages !

FIN

Chapitre I

Ceci n'est ni une diatribe ni une flatterie inspirée par les circonstances. Nous avons horreur de l'allusion politique, quelle que soit sa forme, et si le culte des souvenirs nous interdit les applaudissements et les bravos, un sentiment de haute convenance nous défend également les récriminations.

Nous allons vous faire l'histoire d'un dévouement, arracher une page de cette grande épopée qu'on nomme l'Empire, – rien de plus.

Chapitre II

Napoléon rentrait à Paris, après une campagne brillante, environné de toute la pompe officielle ; il en sortait, au contraire, sans annoncer son départ, nuitamment et presque seul.

A six heures, on le voyait à un bal de l'impératrice, au Théâtre-Français ou à la Malmaison ; à onze heures, il disparaissait, revêtait un costume de voyage et montait en chaise de poste avec un aide de camp.

Quand le jour venait, il était à trente lieues de Paris.

Napoléon, pendant la durée de son règne, s'efforça de fixer autour de son trône la destinée errante de ces fiers débris de l'aristocratie épars sur toutes les routes, sous tous les climats, mornes et le dédain aux lèvres comme tout ce qui souffre, recueillis et le front haut comme il sied à des prêtres dont on a brisé l'autel et saccagé le cloître, et qui demeurent fidèles aux ruines du cloître et aux décombres de l'autel.

Il y parvînt quelquefois, il échoua souvent.

Il est des races d'hommes qui n'ont qu'une foi, qui n'en changent jamais et qui suivent l'astre pâlissant de leur religion à travers les orages et les tempêtes.

C'était au commencement de la campagne d'Espagne.

L'Empereur assista à une représentation de ses comédiens au Théâtre-Français, qui donnait ce soir-là le *Manlius* de de La Fosse ; au sortir du spectacle, il trouva une chaise de poste attelée, son aide de camp tout botté. Il embrassa l'impératrice à la hâte et partit.

Le lendemain soir, il roulait en pleine terre Angevine, sur les limites de la Vendée militaire, qu'on a nommée encore le Bocage.

C'était en hiver : le ciel était bas et brumeux, le givre miroitait aux branches dépouillées des arbres, le sol, gelé, retentissait avec un bruit clair et cassant sous les roues de la chaise.

L'aide de camp grelottait, Napoléon rêvait, l'œil errant, au milieu d'une vaste plaine déserte semée à peine çà et là de quelque chaumière grise au bord d'un fossé, ou d'une maisonnette blanche perdue dans un massif éclairci et sans feuillage.

A droite de la route et à une lieue environ vers le sud-ouest, une masse sombre détachait sa gigantesque silhouette sur le gris pâle du ciel.

De cette masse surgissaient pêle-mêle des clochetons, des tourelles, de hardis pignons, un beffroi colossal.

C'était une construction féodale d'un rigoureux et authentique cachet, sentant ses croisades et ses barons et dormant, à travers la nuit des siècles, sur le bord d'un étang.

L'Empereur fut frappé de la haute mine de ce donjon, et il dit à son aide de camp :

— Connaissez-vous le pays ?

— Oui, sire.

— Comment se nomme ce château ?

— Kervégan-le-Bocage.

— Ah ! fit l'Empereur, évoquant sans doute un lointain souvenir, ce nom m'est connu, il me semble.

— Il est héroïque et populaire en Vendée.

— N'a-t-il point soutenu un siège ?

— Oui, sire, en 94, contre les troupes républicaines.

— Vous rappelez-vous quelques détails ?

— Tous, sire. J'ai fait partie de l'expédition.

L'Empereur ne dit mot, mais il se rejeta au fond de la berline et y prit la situation attentive et recueillie d'un homme prêt à écouter.

— J'étais, dit l'aide de camp, simple lieutenant d'infanterie dans le corps d'armée du général Marceau, qui commandait en Vendée.

La majeure partie du pays était réduite, les villes rendues à merci, les campagnes pacifiées. Seuls, quelques châteaux tenaient encore avec d'héroïques poignées d'hommes.

De ce nombre était Kervégan-le-Bocage, où le comte de Kervégan et ses quatre fils s'étaient retranchés avec une centaine de leurs anciens vassaux.

Mon régiment reçut l'ordre de se rendre à marches forcées sous ses murs, d'en faire le siège et de n'accorder aucun quartier si la garnison refusait une capitulation honorable.

Nous partîmes, assurés d'avance du triomphe. Les solides et hautes murailles de Kervégan, et plus encore peut-être la fière mine des assiégés nous forcèrent, dès notre arrivée, à modérer notre enthousiasme hâtif.

Les sommations d'usage furent faites, on nous répondit par une fusillade meurtrière qui nous tua beaucoup de monde.

Le combat, engagé vers les deux heures de l'après-midi, dura jusqu'au soir. La nuit seule y mit un terme.

Les créneaux de Kervégan protégeaient ses défenseurs ; nous étions, nous, en pleine campagne, exposés au feu de toutes parts, et nos pertes s'élevèrent à plus du triple de celles des assiégés.

Un camp fut établi à la hâte, on tint conseil chez le colonel.

L'escalade du château était impossible à cause de la largeur des fossés ; le côté baigné par l'étang était seul abordable, en supposant qu'on pût tromper la surveillance des sentinelles, trouver des barques, et grâce aux ténèbres, atteindre un étroit escalier qui plongeait dans l'eau par une poterne facile à enfoncer à coups de hache et dans quelques minutes.

Un officier du génie hors cadre et détaché près de nous avait trouvé ce plan d'attaque.

L'étang a près d'une lieue de longueur.

Il fut convenu qu'une troupe de cent hommes partirait sur-le-champ, ferait mine de vouloir rallier un corps d'armée au nord, décrirait un cercle, passerait derrière un bois et reviendrait par l'étang qui s'étendait au midi, tandis que le reste du régiment, parfaitement inactif, attirerait et concentrerait l'attention des assiégés.

Je fus chargé de commander l'expédition, et je partis sur-le-

champ.

Au bout d’une heure de marche, nous atteignîmes la berge méridionale de l’étang, et nous y trouvâmes amarrés deux bateaux de pêche et un chaland, sorte de barque étroite qui peut contenir à peine une dizaine de pêcheurs.

Je montai dans le chaland avec huit soldats et deux sous-officiers ; – le reste de mes hommes s’entassa dans les deux bateaux.

La nuit était sombre, le vent soufflait de la mer avec un fracas propice à étouffer le léger clapotement des rames sur le flot tranquille du lac.

Nos bateaux, vigoureusement poussés, arrivèrent sous les murs de Kervégan, sans qu’aucun indice, aucun cri, aucun signe pût nous donner à penser que nous étions signalés. Sur la nuit obscure, le manoir dressait en vigueur sa masse plus noire et plus sombre encore, et il était silencieux et morne comme une demeure depuis longtemps abandonnée.

Mon chaland heurta le premier la dernière marche de l’étroit escalier conduisant à la poterne.

Je mis le pied sur cette marche ; deux hommes me suivirent, puis deux autres…

C’était tout ce que pouvait contenir l’escalier ; il fallait attendre que la poterne fût enfoncée pour que mes hommes débarquassent.

Je m’armai d’une hache, je la levai sur la porte ; un bruit sourd retentit et la porte céda.

Un simple verrou la fermait.

Elle donnait sur un corridor étroit ; à l’extrémité blanchissaient indécises les dernières marches d’un second escalier.

Escalier et corridor, du reste, étaient déserts et obscurs.

J’entrai, quatre hommes me suivirent, un cinquième s’élança du chaland sur l’escalier, et s’apprêta, le pistolet au poing, à entrer comme nous.

Mais soudain, et comme si elle eût tourné sur des gonds invisibles, la poterne se referma avec fracas, et, tout aussitôt, s’illuminant de toutes parts, les fenêtres du château qui donnaient sur l’étang vomirent une grêle de balles sur les deux bateaux, qui furent contraints en quelques minutes, sous ce feu terrible, et encombrés de morts et de blessés, de regagner le large à la hâte.

Le bruit de la fusillade me guidant, je m’élançai bravement à la

tête de mes quatre hommes ; je gravis l'escalier, je pénétrai au bout de vingt minutes dans une salle assez vaste, illuminée par des torches, pleine de chouans armés, dont le chef s'écria :

— Rendez-vous ! toute résistance est inutile.

Au lieu de répondre, j'élevai mon pistolet à la hauteur de sa tête ; je l'ajustai et fis feu.

Il se baissa, la balle alla briser une glace, en même temps que les chouans ripostaient, et d'une seule décharge me tuaient trois de mes hommes.

J'avais un second pistolet, je le pris à ma ceinture ; je n'eus point le temps d'ajuster, un chouan, d'une taille herculéenne, se jeta sur moi au péril de sa propre vie, releva mon bras, et par ce mouvement préserva son chef de l'atteinte de ma balle qui alla se perdre dans une corniche.

Je n'eus pas le temps de tirer mon épée, je fus terrassé, garrotté, et le chef me dit alors avec courtoisie :

— Voulez-vous me donner, monsieur, votre parole de ne faire aucune résistance ?

— Je vous la donne, répondis-je.

Il fit un signe, on me délia.

— Monsieur, continua-t-il, vous êtes libre sur parole dans le château ; vous voudrez bien, je l'espère, prendre en patience cette hospitalité un peu forcée…

Il s'arrêta, un triste sourire effleura ses lèvres :

— Vous n'attendrez pas longtemps, ajouta-t-il, nous n'avons plus que huit jours de vivres, heureusement nous avons de la poudre en quantité, et nous tiendrons jusqu'au bout.

Je regardai cet homme qui parlait ainsi sans emphase, naturellement, et je fus frappé de son attitude et de sa physionomie.

C'était un homme de cinquante ans peut-être, vert, les cheveux noirs, à peine argentés çà et là d'un filet blanc, petit de taille, l'œil vif, le front large, admirablement bâti.

Il avait fait son costume de combat d'une veste de chasse, et il ne tenait à la main qu'une carabine à deux coups de fabrique suisse.

A côté de lui étaient deux jeunes gens, l'un de vingt ans peut-être, l'autre en ayant quinze à peine.

C'étaient ses fils.

Tous deux étaient fiers, calmes et graves, ils me regardaient avec indifférence et semblaient ne se point préoccuper de la situation désespérée où se trouverait bientôt le château.

— Monsieur, poursuivit le chef chouan, nous étions à table quand vous nous avez dérangés veuillez nous permettre de retourner à la salle à manger et accepter notre souper.

Je fis un mouvement d'étonnement et presque un geste de refus.

— Le comte de Kervégan n'est plus riche, monsieur, reprit-il, mais vous trouverez encore sur la table du vieux vin, et à l'entour des visages souriants et calmes, malgré la détresse du temps où nous sommes.

L'invitation était cordiale, polie, elle sentait son grand seigneur.

Je m'inclinai.

— Venez, me dit le comte en prenant un flambeau.

Je le suivis, ses deux fils et les chouans fermèrent la marche.

Nous traversâmes un long corridor et nous pénétrâmes dans ce que le comte avait nommé la salle à manger. C'était une vaste pièce éclairée par des torches fichées aux deux côtés de la cheminée.

Une table immense de soixante couverts au moins était dressée au milieu et supportait un repas entamé.

Au haut bout de cette table, une femme belle encore et deux jeunes enfants de huit à dix ans, étaient occupés, quand nous entrâmes, à fabriquer des cartouches.

Le comte me prit par la main et me présenta à la comtesse.

La comtesse s'inclina et me donna sa main à baiser avec une dignité calme, on eût dit que nous nous rencontrions dix ans plutôt dans les antichambres de Versailles.

Chaque chouan se mit à table et posa à côté de lui ses pistolets.

Le repas fut silencieux et grave sans tristesse.

Tous ces hommes, vassaux ou châtelains, gentilshommes ou paysans, savaient que leurs jours étaient comptés, que la mort était proche, que nul n'échapperait.

Aucun ne fronçait le sourcil, nul n'avait le front empreint de la plus légère angoisse.

C'étaient des héros attendant le martyre.

— Monsieur, dis-je au comte, ému de tant de sang-froid, de

bravoure et d'enthousiasme, on vous a offert une capitulation honorable, vous l'avez refusée.

— Oui, dit le comte.

— Je suis un simple lieutenant dans les armées républicaines, mais je me fais fort d'obtenir encore cette capitulation, la vie sauve pour hommes, des passeports pour vous et votre famille.

— Monsieur, répondit gravement le comte, le roi ne m'a point autorisé à capituler.

Cette réponse était sublime.

— Demandez à ces hommes, poursuivit-il, s'ils veulent se rendre, j'y consentirai à une seule condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'on m'enverra à l'échafaud sur le champ.

Un seul cri répondit :

— Vive le roi !

J'inclinai la tête et me tus.

Le comte me montra alors ses quatre fils :

— Deux, me dit-il, étaient membres de l'association des gentilshommes du poignard. J'ai pris les deux autres dans mes bras, je les ai portés au pied de l'échafaud de mon roi, et ils ont reçu au front comme un baptême sacré une éclaboussure du sang martyr. Comment voulez-vous que des gens tels que nous se rendent ?

Le lendemain le château reçut un terrible assaut ; dix chouans moururent à leur poste, le front haut, le sourire sur les lèvres.

Le jour suivant, le fils aîné du comte fut tué et dix autres chouans avec lui.

On porta le malheureux jeune homme dans la chambre de sa mère.

La mère s'agenouilla, récita d'une voix forte les prières des morts, auxquelles répondirent ses jeunes fils, puis elle retourna à ses cartouches.

J'étais libre pendant ce temps, j'allais et venais dans le château, je voyais tomber un à un ces hommes héroïques, je suivais pas à pas le comte et son second fils, qui se multipliaient et combattaient sur tous les points. Le troisième jour il arriva du canon aux assiégeants.

Le comte poussa un soupir.

— Nous tiendrons deux jours de moins, murmura-t-il.

Je lui fis une fois encore l'offre d'une capitulation.

— Monsieur, me dit-il, si jamais vous voyez le roi, soyez assez bon pour lui dire : « Le comte de Kervégan est mort pour vous comme ses pères sont morts pour les vôtres. »

Et, comme un éclair d'enthousiasme passait dans mes yeux, il ajouta simplement :

— C'est une tradition de famille, voilà tout.

L'artillerie était arrivée le soir. On attendit le jour pour en faire usage.

Pendant la nuit le comte me fit appeler.

Je descendis ; il était seul avec sa femme et ses trois fils.

— Monsieur, me dit-il, j'ai quelques barils de poudre dans cette tour détachée que vous voyez d'ici au bord de l'étang. Mon intention et celle de la garnison est de nous y faire sauter demain.

Je reculai frissonnant.

— Vous sentez, monsieur, poursuivit le comte, que je ne veux pas, quoique ce soit mon droit, vous comprendre parmi mes soldats. Je ne vous demande en échange de votre vie que la vie de ma femme et de deux de mes fils.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, la vôtre aussi, celle de tous. Capitulez, monsieur le comte.

— Non, dit-il. Mais un Kervégan est mort déjà, deux autres mourront demain ; il ne faut pas que mes vieux rois n'aient plus de Kervégan à leur droite quand ils rentreront chez eux. Le sort vient de décider quel serait celui de mes fils qui resterait. C'est le plus jeune.

— Par pitié ! m'écriai-je, pourquoi ne le point sauver ?

— Parce que la barque qui va vous emmener ne peut contenir que quatre personnes.

— Eh bien ! je resterai, moi.

Le comte sourit et prit la main de l'un de ses fils.

— Souvenez-vous bien de monsieur, lui dit-il ; si la fortune change et que sa vie soit en péril, vous défendrez sa vie au péril de la vôtre.

C'était le plus noble des refus.

Le chaland dont je m'étais servi était au bas de l'escalier de la

poterne. Un vieux domestique tenait les rames. Les adieux de celle famille qui ne devait plus se réunir furent tristes et dignes : les larmes coulèrent silencieuses, aucun sanglot n'éclata.

La mère embrassa longtemps l'enfant qu'elle laissait et qui devait mourir ; elle l'embrassa sans faiblesse, elle lui parla de martyre.

Je crus voir la mère des Gracques.

Une heure après, la barque filait sur l'étang et abordait, après quelques minutes, une ferme abandonnée.

Là s'évanouirent le stoïque courage des fils, le calme fiévreux de la mère.

Ils se précipitèrent dans les bras les uns des autres, ils sanglotèrent longtemps, l'œil attaché sur le château.

Aux premières lueurs du jour, le ciel, indécis et pâle encore, s'illumina d'un sanglant reflet, un fracas pareil à celui du tonnerre se fit entendre, la terre sembla vomir une pluie de feu contre le ciel…

C'était la tour qui sautait.

Le comte, son fils et ses serviteurs étaient morts pour leur roi. La tour n'existait plus. Le château seul était debout encore.

§

L'Empereur interrompit brusquement son aide de camp.

— Ce que je ne comprends pas, murmura-t-il, c'est qu'avec de tels hommes pour soutiens, la monarchie soit tombée.

— Sire, murmura l'aide de camp, les derniers Bourbons n'avaient point, comme vous, le génie des batailles, l'auréole de gloire qui fascine ; – leur force était dans leur cœur et leur droit, la France, a méconnu l'un et l'autre.

— Et, demanda l'Empereur, que sont devenus la comtesse de Kervégan et ses fils ?

La comtesse gagna l'Espagne à l'aide de passeports que je lui procurai. J'ai su depuis qu'elle était à Hartwell, auprès du comte de Provence, avec le plus âgé de ses fils.

Et l'autre ?

— L'autre sert dans l'armée espagnole.

— Quel âge a-t-il donc ?

— Dix-huit ans peut-être.

— Il me faut ces hommes-là, murmura l'Empereur.

Et il retomba dans sa rêverie.

Trois jours après, l'Empereur était en Espagne.

Chapitre III

Il était dix heures du soir, Napoléon était dans sa tente, se promenant à pas pressés, selon son habitude, et approchait de temps à autre la pointe de ses bottes d'un feu de bivouac. Il avait à la main un rapport du général en chef qu'il lisait à mesure, tantôt distrait, tantôt attentif.

Tout à coup un passage de ce rapport parut le frapper, car il appela aussitôt.

Le même aide de camp avec lequel il avait quitté Paris se présenta.

— Faites-moi venir, dit-il, le colonel du 64e de ligne.

L'Empereur fut obéi, le colonel parut peu après.

— Colonel, lui dit l'Empereur, que signifie cette phrase du rapport du général : « Dans une expédition meurtrière contre une guérilla du nord, le colonel du 64e de ligne a été pris, et eût été fusillé sans l'intervention énergique d'un jeune émigré français qui, après avoir quitté le service du roi d'Espagne lors de la déclaration de guerre entre les deux royaumes, s'était retiré dans les montagnes et y vivait isolé.

— Sire, répondit le colonel, ce jeune homme m'a fait un rempart de son corps, et a reçu dix-sept blessures en me défendant.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda l'Empereur avec brusquerie.

— J'étais égaré avec une dizaine d'hommes du reste de ma colonne. Je fus enveloppé dans une embuscade, on nous fusilla presque à bout portant. C'était dans une gorge étroite, sauvage, où chaque touffe d'arbres, chaque rocher était une bouche à feu qui vomissait la mort.

Je n'eu bientôt plus que quatre hommes autour de moi, quatre hommes blessés, chancelants, n'ayant plus qu'une chose à faire : Bien mourir !

Les guérilleros étaient au nombre de neuf, ils sortirent de leurs

retraites, ils nous entourèrent, tuèrent mes quatre hommes, s'emparèrent de la bride de mon cheval, et l'un d'eux appuya le canon de son espingole sur ma poitrine.

Mais soudain une lueur se fit sur le coteau voisin, je vis l'homme chanceler, son espingole tomber de ses mains avant qu'il eut fait, feu, et j'entendis une détonation.

Une balle partie du coteau l'avait tué raide.

En même temps j'entendis une voix qui me criait en français :

— Ne vous rendez pas !

Ce secours inespéré me rendit tout mon sang froid. D'un coup de pistolet je cassai la tête à l'Espagnol le plus près de moi.

Un second coup de feu parti du coteau en renversa un troisième.

Et je vis alors accourir un jeune homme tête nue, les cheveux au vent, un pistolet de chaque main et un fusil à deux coups, fumant encore, jeté eu bandoulière sur ses épaules. Je fis faire à mon cheval un saut en arrière, je ralliai ce jeune homme, sans nous parler autrement que du regard, nous nous retranchâmes tous deux derrière un arbre ; je mis pied à terre, mon cheval nous devint un rempart.

Nous fîmes feu quatre fois encore. Trois Espagnols tombèrent ; ils n'étaient plus que trois.

Mais une balle m'atteignit à l'épaule, et me renversa. Mon jeune défenseur n'avait plus de poudre, les Espagnols l'entourèrent.

Il me prit mon épée et se défendit vaillamment, si vaillamment même que lorsque je rouvris les yeux, après un évanouissement de quelques minutes, je le vis occupé à bander ma plaie et à la laver avec l'eau d'un ruisseau voisin.

Les trois Espagnols étaient morts. Il avait assommé l'un d'un coup de crosse et crevé la poitrine aux deux autres.

Ma blessure était légère, je me levai, je voulus le remercier et je lui tendis les mains.

Je m'aperçus alors qu'il était pâle et couvert de sang. Il avait reçu dix-sept coups de couteau catalan. Il n'eut que le temps de presser ma main et il tomba évanoui dans mes bras.

Heureusement la fusillade avait été entendue ; une compagnie de carabiniers arrivait au pas de charge. Je fis transporter le courageux jeune homme au camp ; ses blessures étaient sans gravité pour la plupart. Il est encore alité, mais les chirurgiens répondent de sa vie.

— Où est ce jeune homme ? demanda l'empereur.

— Ici près, sire, dans ma tente.

L'Empereur fit signe au colonel de lui donner son manteau jeté sur un escabeau, il s'en couvrit et dit :

— Je veux voir ce jeune homme, conduisez-moi.

Le colonel prit une torche et précéda l'Empereur.

Le jeune homme dormait.

C'était un enfant de dix-sept à dix-huit ans, blond, imberbe, petit et frêle.

On eut dit une femme.

— Éveillez-le ! ordonna Napoléon.

Le jeune homme ouvrit les yeux et regarda l'Empereur avec étonnement.

— L'Empereur ! lui dit tout bas le colonel.

Il se souleva à demi, salua l'Empereur d'une inclination de tête et d'un sourire charmant.

— Mon enfant, dit l'Empereur avec bonté, êtes-vous Français ?

— Oui, sire.

— Vous n'appartenez cependant à aucun corps militaire ?

— Non, sire.

— Comment se fait-il que vous soyez en Espagne ?

— Je servais dans les gardes du roi.

— Et, fit l'Empereur fronçant le sourcil, vous combattez contre votre pays ?

— Non, sire, j'ai quitté le service du roi d'Espagne le jour où la paix a été rompue.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas en France ?

— Je suis émigré, sire.

— Si jeune ?

— J'ai quitté la France à six ans.

— En bien ! dit l'Empereur, je vous ferai rayer de la liste de l'émigration.

— C'est inutile, sire, merci.

— Pourquoi cela, monsieur ?

Le jeune homme hésita.

— Sire, dit-il, à Dieu ne plaise que j'aie l'intention de vous offenser. Je vous admire comme capitaine, je vous aime pour la gloire que vous donnez à mon pays…

— Eh bien ?

— Eh bien ! sire, j'avais trois frères. Deux sont morts en Vendée pour le roi…

L'Empereur tressaillit.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il vivement.

— Max de Kervégan, sire.

— C'est votre père qui s'est fait sauter, n'est-ce pas ?

— Oui, sire.

Napoléon devint pensif.

— Où sont madame votre mère et votre frère ?

— En Angleterre, sire, près du roi.

— Sont-ils riches ?

— On ne l'est jamais en exil.

— Eh bien ! dit Napoléon, si je rendais ses biens à madame votre mère, si je la rappelais en France, si je donnais un brevet de colonel à votre frère, une lieutenance à vous…

— Sire, dit le jeune homme d'une voix respectueuse mais ferme, tout notre sang est au roi.

Un mouvement d'impatience se peignit sur les traits de l'Empereur :

— Vous oubliez votre pays, monsieur, dit-il brusquement.

Max baissa la tête :

— C'est juste, murmura-t-il.

— Je crois le règne de la famille de Bourbon terminé, reprit l'Empereur, je regarde ma dynastie comme à jamais fondée, – mais qui plus que moi ne respecte le culte des souvenirs. Je comprends, j'approuve votre fidélité. Mais, monsieur, avant le roi, avant l'empereur, il y a le pays. Ce pays a besoin de votre sang et le réclame. Voulez-vous le servir ?

Max hésitait.

— Tenez, dit l'Empereur, si jamais le vent de la fortune est aux Bourbons, vous serez libre d'aller à eux. Je n'exige de vous aucun serment de fidélité.

Max hésitait encore.

— Allons, monsieur, dit l'Empereur, décidez-vous. Vous êtes brave, vous portez un vieux nom, la France a besoin de vous.

— Eh bien ! sire, fit le jeune homme, faites-moi inscrire comme simple soldat sur les matrices d'un régiment.

— Pourquoi simple soldat ?

— Parce que je veux servir mon pays, rien de plus.

— Vous serez dans mes pages, répondit l'Empereur.

Et comme une nouvelle hésitation se peignait sur le visage du jeune Kervégan, Napoléon ajouta :

— Si jamais Dieu rend le trône aux Bourbons, j'écrirai moi-même au roi Louis XVII que je n'ai vaincu vos scrupules qu'avec le nom sacré de la patrie.

Max de Kervégan servit un an dans les pages, puis il fut contraint de passer dans la garde impériale, où il devint capitaine.

L'Empereur le traîna à sa suite sur le Rhin, en Allemagne, aux bords glacés de la Bérézina.

Partout le fils du héros vendéen fit noblement son devoir. Partout son oreille et son regard se tendirent vers l'horizon où ses vieux roi mangeaient le pain de l'exil. Fidèle à la France et aux rois de ses pères, il ne considérait Napoléon que comme le chef provisoire de cette grande nation ; l'homme choisi par Dieu pour laver avec des flots de gloire les turpitudes sanglantes de la Terreur.

Napoléon s'efforça vainement de s'attacher le cœur du fier jeune homme, il ne gagna jamais que son épée.

Chapitre IV

Dix ans s'écoulèrent.

Aux jours de gloire, les revers avaient succédé ; la retraite de Russie avait commencé les désastres, la campagne de France les achevait.

Napoléon était retranché à Fontainebleau, entouré de quelques mille hommes à peine, débris de sa garde impériale.

Les alliés occupaient Paris, et c'était en vain que Macdonald et Caulaincourt avaient élevé la voix, dans le conseil de monarques tenu chez Talleyrand, en faveur de la régence et de la dynastie de Bonaparte. M. de Talleyrand avait tranché la question d'un seul mot, en disant à l'empereur Alexandre : « Sire, tout ce qui n'est pas Napoléon ou Louis XVIII est une intrigue. Napoléon est devenu impossible. »

Louis XVIII quittait donc Hartwell pour Paris ; Napoléon, au contraire, s'apprêtait à partir pour l'île d'Elbe. Ce fut une grande et honteuse défection que celle de ce jour du départ.

Tous ces hommes élevés par lui, grandis par lui, tirés par lui de la fange l'abandonnèrent lâchement, pressés qu'ils étaient d'aller saluer le nouveau soleil.

Pendant toute la matinée, l'empereur se promena solitaire dans un coin du parc d'où il put entendre s'éloigner les chaises de poste de sa maison militaire. Les plus serviles la veille étaient les plus hardis et les plus pressés le lendemain.

L'empereur rentra vers midi de sa promenade fébrile à travers le parc.

Le château de François Ier était presque désert. Çà et là seulement on voyait un soldat de la garde pleurant silencieux dans un angle de croisée.

Les grosses épaulettes, les grands dignitaires avaient disparu. Ils couraient sur la route de Paris ; ils entouraient, le jour suivant, le trône du roi.

Napoléon traversa plusieurs salles précipitamment. Ses valets de chambre préparaient son départ ; les berlines de voyage étaient prêtes.

Le maréchal Bertrand inscrivait les noms de tous ceux qui voulaient partager l'exil de leur empereur, et le nombre en était grand.

Tout à coup un jeune homme croisa l'empereur et s'arrêta respectueusement devant lui.

Il était pâle et triste dans son uniforme de capitaine des hussards noirs ; son œil noir était humide, son geste saccadé.

L'empereur tressaillit à sa vue.

— Ah ! dit-il, c'est vous, Kervégan ?

— Oui, sire.

Un sourire amer effleura les lèvres de Napoléon.

— Je sais ce que vous venez me demander, fit-il. Vous ne m'aimiez pas, vous ; vous étiez attaché aux Bourbons dès votre naissance ; vous n'avez servi en moi que le pays ; le pays passe en d'autres destinées, vous retournez à vos maîtres ; c'est tout simple.

Seulement, vous, vous prenez congé, vous venez à moi fier et triste, comme vous le fûtes toujours… Les autres, ceux que j'ai comblés d'honneurs, de dignité, de gloire partent sans même daigner me saluer. Adieu, Kervégan, et merci !

L'empereur tendit la main au jeune homme. Mais, au lieu de presser cette main, il la porta à ses lèvres et répondit :

— Vous vous êtes trompé, sire, je ne viens pas prendre congé.

— Ah ! fit l'empereur tressaillant. Que voulez-vous, alors ?

— Sire, mon frère aîné et ma mère sont auprès du roi. Le nom de Kervégan sera porté à la cour, c'est tout ce qu'il faut ; je n'ai nul besoin d'y aller.

— Et où allez-vous donc ? demanda l'empereur.

— A l'île d'Elbe, sire ; je viens vous supplier de me permettre de vous y suivre.

Un cri échappa à l'empereur.

— Quels hommes ! murmura-t-il.

FIN

ORIGINE DE LA MAISON DE BRANCAS.

Le midi de la France et principalement l'ancien royaume de Provence garderont éternellement le souvenir d'un prince dont la bonté proverbiale a fait oublier les malheurs et le courage chevaleresque : *le roi Réné.*

Réné d'Anjou, dernier rejeton de la seconde branche des prétendants au tronc des Deux-Siciles, du chef de Charles d'Anjou, frère du roi Saint-Louis, avant de s'occuper de processions et d'organiser des cérémonies moitié religieuses, moitié païennes, avait été un véritable et loyal preux, faisant valoir ses droits l'épée à la main et disputant, pied à pied, au roi d'Aragon, le royaume qui était *sien,* comme on disait alors.

L'expédition de Réné d'Anjou en Italie et en Sicile appartient au domaine de l'histoire, et nous n'avons point à nous en occuper ; mais il est un fait qui s'y rattache, et ce fait est simplement la cause première de rétablissement en France d'une des plus illustres races d'autrefois, celle des Brancas.

L'été dernier, nous étions à Aix, en Provence, rassemblant des matériaux pour un roman historique dont le héros principal devait être ce même Réné d'Anjou ; un livre très rare, l'*Histoire du Roi Réné,* écrite par son écuyer et serviteur le sire de La Tour d'Aigues, nous tomba sous la main, dans l'une des salles de la bibliothèque de la ville. Entre autres documents fort curieux, il en est un qui nous frappa et nous le copiâmes tout au long. Le timbre Rianecy est venu proscrire le roman et notre *roi Réné* ne verra pas le jour de sitôt, mais nous en extrayons l'épisode relatif aux Brancas ; il est scrupuleusement vrai et nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui suspecteraient notre bonne foi, à l'histoire provençale du sire de La Tour-d'Aigues, au Dictionnaire de la Noblesse, de Moréri, et à l'*Histoire généalogique des pairs de France et grands officiers de la couronne.*

Chapitre I

Un soir du mois de juin 1439, un homme de vingt-huit à trente ans, le sourcil froncé, l'œil brillant d'un feu sombre, se promenait à

grands pas dans la salle du trône du palais des rois de Naples.

Un groupe de quelques officiers et grands dignitaires de la couronne se tenait silencieux en un coin de la salle, tête nue et dans l'attitude du respect, observant avec un air d'inquiétude la démarche saccadée du personnage dont nous venons de parler et qui, seul, avait le chapeau sur la tête. Puis, à l'autre extrémité de cette vaste pièce, un jeune homme revêtu du costume des pages de la cour de France, était appuyé d'une main à un guéridon doré, et jouait de l'autre avec le manche incrusté de sa dague.

Une chaleur étouffante, malgré l'heure avancée, pénétrait par les fenêtres grandes ouvertes, et avec elle un bruit sourd et monotone qui n'était autre que le murmure de la plèbe napolitaine qui serpentait dans toutes les rues et affluait sur toutes les places.

En même temps le ciel était lourd et bistré, la mer déferlait sur les grèves avec une certaine agitation, – et ces deux grandes voix du peuple et de la nature également courroucés annonçaient un prochain orage : – orage politique, orage des éléments.

Naples était, ce jour-là, dans un accès d'effervescence difficile à peindre, et le ciel semblait s'être mis de son côté.

Le personnage que nous venons de montrer se promenant à grands pas, le chapeau sur la tête, et qui n'était autre que le roi Réné d'Anjou, s'approchait de temps en temps des croisées et plongeait un regard irrité sur la place du palais ; puis, son œil franchissant le cercle de remparts et de maisons qui s'élevait à l'ouest, allait interroger la pleine mer couverte des galères espagnoles, pour venir examiner les banderoles et les bannières d'un camp établi tout à l'entour de la ville.

Naples était bloquée et presque affamée. La Sicile s'était rendue aux Espagnols, et du royaume napolitain il ne restait plus au descendant de Charles d'Anjou qu'une ville sans vivres, assiégée, mécontente, et dans laquelle la trahison ourdissait et resserrait ses trames chaque jour.

Le groupe d'officiers et de dignitaires, longtemps silencieux, avait fini par chuchoter à mi-voix, employant le dialecte italien et observant le roi avec une défiance de mauvais augure ; – le page continuait à tortiller dans ses doigts le manche de sa dague ; le roi s'était accoudé au balustre de l'une des croisées et suivait avec une attention croissante les trépignements du peuple et ses sombres menaces.

Et, pendant ce temps, la nuit venait, les dernières clartés remontaient en mourant de la rue au sommet des toits et des édifices, les lanternes des carrefours s'allumaient une à une, et le vent brûlant

qui soufflait faisait tourbillonner les flots de poussière que soulevait la foule sous ses pieds impatients.

Tout à coup le roi se rejeta vivement en arrière, et porta avec un geste de colère et le visage indigné la main à son épée.

Aux murmures confus de la populace, venait de succéder un cri presque unanime : – A bas Réné d'Anjou ! Vive le roi Alfonse !

— Vile canaille ! s'écria le roi en se retournant vers les officiers, entendez-vous, Messires ?

Les officiers interrompirent leur mystérieuse conversation et s'inclinèrent sans répondre.

Un éclair jaillit des yeux de Réné ; il fit un pas vers eux et les toisant du regard :

— Vous vous taisez, ce me semble !

Même silence morne et presque menaçant.

— Sang-Dieu ! fit le roi avec colère, ne m'avez-vous point entendu, ou bien n'êtes vous plus à mon service ?

A ces derniers mots, l'un d'eux sortit du groupe et dit gravement :

— Nous sommes au service du roi de Naples.

— Alors, dit vivement le roi, quand le roi vous ordonne…

— Le roi n'a rien ordonné, répondit imperturbablement l'officier, le roi n'est pas ici !

L'œil de Réné flamboya.

— Et où est le roi ? demanda-t-il avec un calme effrayant.

— Écoutez, dit l'officier en indiquant du geste la place d'où partaient les cris de : vive Alfonse d'Aragon ! le roi est en Espagne et non ici.

— Et moi, exclama Réné avec un rugissement de colère, que suis-je donc ?

Et, par prévision, le roi tira son épée.

Mais, au même instant, dix autres glaives sortirent du fourreau, et celui des officiers de la couronne qui avait déjà pris la parole au nom de tous, répondit :

— Vous êtes Louis Réné, duc d'Anjou, usurpateur du trône des Deux-Siciles et nous vous sommons, comme tel, au nom du roi Alfonse notre maître, de nous rendre votre épée.

— Et vous, s'écria le roi avec l'accent du mépris et de l'indignation, vous êtes des lâches et des traîtres, et vous n'aurez mon épée que lorsqu'elle ne tiendra plus à mon poignet et mon poignet à mon bras !

Ce fut alors que, tandis que le roi faisait un pas en arrière pour se mettre en défense, le jeune page marcha résolument vers lui, l'épée haute et se plaça à sa droite.

— Qui êtes-vous ? demanda Réné.

— Sire, répondit le page, je me nomme Bufile Brancaccio, je suis au service de votre majesté et je viens réclamer le droit de me faire tuer pour elle !

— Alors, fit le roi avec cette simplicité d'accent qui est le plus chaleureux des remerciements, chargeons cette canaille, nous en aurons bon marché à nous deux, car la bravoure n'est point le lot de la trahison.

Et le roi et son page fondirent comme deux lions sur le mur d'acier qu'on leur opposait, et du premier choc firent deux cadavres. Réné était de haute taille, le sang des rois de France bouillonnait dans ses veines, la force et l'énergie allumaient des éclairs dans son œil : c'était une lourde épée en un jour de combat.

Le page avait vingt ans, il était frêle et délicat, sa lèvre était chargée à peine d'un brun duvet, ses mains étaient blanches comme des mains de châtelaine, ses lèvres rosées semblaient faites exprès pour l'amour… Mais sous cette apparence chétive battait un cœur d'homme, vibraient des muscles d'acier ; son regard était une étincelle de la foudre et il valait le roi pour le courage.

Aussi la lutte qui s'engagea entre eux et les rebelles fut-elle splendidement acharnée et terrible, et dans quelques secondes les lambris de la salle royale furent-ils teints de sang. Chaque coup que portait le roi renversait un homme, chaque épée dirigée sur sa poitrine tombait avec le poignet qui la tenait sous l'épée du page. Mais il fut un moment où cette épée arriva trop tard, et le roi, atteint en pleine poitrine, ouvrit les bras, chancela et tomba lourdement aux pieds de son défenseur.

Heureusement, leur rude besogne était à moitié faite ; deux hommes restaient seuls debout. Le page se jeta sur eux, rugissant, la dague au poing ; il en étreignit un et le poignarda dans ses bras, puis n'ayant plus qu'un adversaire, il se plaça devant la porte pour lui couper tout moyen de retraite, et, les pieds dans le sang, foulant dix cadavres, ils se ruèrent l'un sur l'autre, se saisirent à bras le corps, roulèrent enlacés sur le parquet, luttèrent une minute dans un affreux

silence, puis un râle d'agonie se fit entendre, et le page se releva seul sa dague rougie à la main. Alors il courut au roi évanoui, arracha les broderies et les agrafes de son pourpoint, déchira sa fine tunique de lin et étancha le sang, qui coulait de la plaie béante, avec son mouchoir. La blessure était large mais peu profonde, le cœur du roi battait – il vivait !

Le page poussa un cri de joie, banda rapidement la plaie, puis, courut à la porte. Aux cris, aux murmures du dehors avaient succédé de frénétiques imprécations ; la foule trépignante assiégeait le palais et enfonçait les portes ; les corridors étaient remplis de soldats indécis et de serviteurs consternés ; le peuple demandait la tête de Réné d'Anjou… le roi était perdu !

Avec ce sang-froid et cette énergie soudaine qui n'abandonnent jamais les grands cœurs aux heures suprêmes, le page calcula les dangers qui menaçaient son maître, le prit dans ses bras, le rejeta tout évanoui sur ses épaules, et sans plier sous ce lourd fardeau, l'œil brillant d'enthousiasme, il se précipita au dehors l'épée à la main, rapide comme la foudre, et s'ouvrant un sanglant passage à travers les flots de chair humaine entassés sur sa route !

Chapitre II

Quand le roi revint à lui, il se trouva dans une obscurité complète et se sentit couvert d'un manteau glacé. La pluie tombait par torrents, le vent soufflait avec violence et le tonnerre rugissait avec un fracas terrible. Cependant, quand la foudre se taisait, quand le vent suspendait une seconde ses hurlements, un silence profond régnait à l'entour, on n'entendait plus que le bruit sourd de la mer qui paraissait n'être pas éloignée ; et le roi rassemblant ses souvenirs essaya vainement, durant un de ces moments de répit, de comprendre comment il se trouvait en plein air et dans cette solitude après avoir perdu connaissance dans un combat. Sa tête était lourde, la pluie avait raidi ses membres, sa blessure le brûlait : néanmoins il eut assez de force pour se soulever à demi sur le sol ruisselant et sablonneux où il était étendu et, la parole se faisant jour à travers ses lèvres, il demanda faiblement :

— Où suis-je ? Que s'est-il donc passé ?

Un roulement de tonnerre couvrit sa voix, un éclair déchira la voûte plombée du ciel et projeta soudain une clarté immense sur les lieux environnants. Cette clarté dura une seconde, mais le roi eut le temps d'apercevoir à sa droite et à une faible distance les murs de

Naples et la crête chauve du Vésuve, de reconnaître qu'il se trouvait sur les grèves et non loin de la mer, et d'apercevoir à ses côtés et couché comme lui le page endormi mais menaçant encore, la main crispée et serrant son épée. Voici ce qui était arrivé :

Bufile s'était, en sortant de la salle du Trône, jeté dans les jardins du palais qui s'étendaient au nord-ouest de la Naples d'alors. Poursuivi d'abord, il s'était enfoncé sous les massifs de verdure, véritable labyrinthe, et avait caché le roi sous un amas de broussailles, puis il s'était placé devant, prêt à mourir, et écoutant anxieux les frémissements du peuple qui pillait le palais et vociférait des cris de mort contre Réné d'Anjou.

Heureusement l'orage avait éclaté et répandu soudain des flots de pluie sur ces passions en délire, et comme la pluie a toujours eu le secret d'apaiser les colères du peuple, le peuple s'était calmé et était rentré dans ses demeures. Alors Bufile avait repris son fardeau, il avait traversé les jardins, descellé les gonds d'une poterne avec son poignard, puis, au milieu de l'obscurité, au hasard, détail arrivé aux remparts et était sorti de la ville par l'une des portes que les Napolitains avaient ouvertes aux Espagnols.

Alors, errant à travers champs, il avait couru tant que ses forces le lui avaient permis, et trahi par elles, il était tombé épuisé auprès du roi qu'il venait de déposer sur les grèves.

Réné d'Anjou apercevant le page, se traîna jusqu'à lui et le secoua. Le page, qui dormait comme on dort à vingt ans, s'éveilla brusquement et se leva d'un bond :

— Me voilà Sire, dit-il.

— Où sommes-nous ?

— Je ne sais, mais nous sommes loin de vos ennemis.

— J'ai froid, dit le roi, essayant de se lever et réussissant à se mettre sur ses pieds.

— Appuyez-vous sur moi, Sire.

Le page soutint le roi, et tous deux, l'un souffrant, l'autre épuisé, marchèrent devant eux et à l'aventure. Un second éclair leur montra, à peu de distance, une misérable cabane de pêcheurs ; ils l'atteignirent et frappèrent à la porte :

— Ouvrez, dit Bufile, vous aurez l'honneur d'abriter un roi.

Un pêcheur vint ouvrir :

— Mon ami, dit le roi, je me remets en vos mains, trahissez-moi

si vous l'osez !

— Sire, répondit le pêcheur, vous serez sauf tant que je vivrai.

Le roi s'approcha d'un feu allumé à la hâte, et s'endormit sur un escabeau. Au jour, l'orage avait cessé, et à l'horizon, sur la mer émue encore, se balançait une galère provençale.

Réné d'Anjou monta dans la barque du pêcheur et dit à Bufile :

— Veux-tu me suivre ?

— Ma patrie est le lieu où vivra mon roi, répondit le noble enfant.

Le pêcheur accosta le navire provençal, baisa les genoux du roi et regagna la rive napolitaine. Le navire fit voile pour Marseille, et quand il eut touché le port, le noble et malheureux Réné d'Anjou, plaça sa main royale sur l'épaule de Bufile Brancaccio et lui dit :

— J'ai perdu une couronne, mais il m'en reste une autre, je te fais mon grand chambellan et je te donnerai, pour récompenser ta fidélité et ton dévouement, plus de biens et de richesses que n'en ont jamais possédé tes pères.

— Sire, répondit le page, donnez moi votre amitié et laissez moi vous aimer et vous servir !

Le roi Réné accorda, par lettres patentes, à son sauveur le titre de marquis, les terres de Lauraguais, de Céreste et de Villars ; et Bufile devint la souche de cette vaillante race des Brancas, que nos rois s'honorèrent d'avoir pour amis, et d'où sortirent vingt héros et, parmi eux, celui de Denain, le maréchal duc de Villars !

FIN

Chapitre I

— Holà ! gondolier, prends tes avirons et pousse au large ! La nuit est belle, le vent frais, et ta barque glissera comme un cygne sur le flot calme des lagunes.

Ainsi parlait, d'un ton bref et impérieux, un galant seigneur vêtu de soie et de velours, au bras duquel s'appuyait la plus ravissante créature qu'en un jour de folie Venise eût vue passer nonchalante et renversée à demi sur les coussins brochés d'une gondole : c'était l'âge héroïque, l'ère brillante et dorée de la sérénissime République, l'époque où Venise la belle et la superbe étendait sur les mers son sceptre triomphant, l'époque resplendissante des doges et du conseil des Dix, l'ère des fêtes carnavalesques au dedans et des nobles combats au dehors, l'âge enfin où Venise traitait avec les rois de puissance à puissance et leur dictait ses terribles volontés.

Le carnaval commençait, – il faisait nuit, – Venise s'éveillait au bruit d'un baiser et d'un soupir ; la place Saint-Marc s'éclairait de mille feux, le palais du doge étincelait, peuple et noblesse remplissaient la ville de ce bruit harmonieux et confus où l'éclat de rire se confond avec un murmure d'amour.

Venise triomphait sur les mers, n'avait-elle donc point le droit de s'amuser et d'aimer sur les lagunes ?

Le gondolier auquel s'adressait la brusque interpellation du grand soigneur était assis sur le bord du quai, les bras croisés, les jambes pendant au-dessus de l'eau, et il fredonnait d'une voix jeune et fraîche, nuancée d'une inflexion mélancolique, le refrain d'une barcarolle commençant ainsi :

Si j'aimais une noble dame,

Je voudrais être grand seigneur,

Avoir au côté fine lame,

Porter éperon tapageur.

C'était un garçon de vingt ans, de haute taille et beau comme une statue antique ; ses cheveux, bouclés et noirs ainsi que l'aile du

corbeau, couronnaient un front large, sans ride aucune et de ce brun doré particulier au sang oriental. Malgré son rude métier de gondolier, il avait la main fine, aristocratiquement allongée, garnie d'ongles bien taillés et transparents. Son pied, menu et cambré comme un pied d'Andalouse, était chaussé d'un petit escarpin de cuir de Cordoue, et d'un bas de soie éraillé, mais tiré coquettement.

Le reste du costume était des plus simples, et le hasard s'était singulièrement mis en frais pour lui imprimer un cachet d'élégance en harmonie avec la beauté de celui qui le portait. Une chemise rouge, enfermée dans une culotte bleue, laissant les bras et le col demi-nus, une écharpe de soie blanche nouée en ceinture, un chapeau noir enrubanné, de cette forme pointue qui, de nos jours encore, est à la mode chez le peuple italien, – c'était tout, tout si nous mentionnons en outre une mandoline à trois cordes, que le jeune Vénitien portait en bandoulière et qui charmait, parfois, la solitude de ses nocturnes promenades.

— Eh bien ! gondolier, reprit le seigneur vêtu de velours, avec une certaine impatience, ne m'as-tu point entendu, et ton escarcelle est-elle assez ronde pour que tu dédaignes une bonne aubaine ?

— Pardon, excellence, répondit le jeune homme en tressaillant et sortant de la rêverie profonde où il était plongé lorsque le couple élégant l'avait abordé, je suis à vos ordres.

La voix du gondolier était aussi fraîche, aussi veloutée que son visage était beau ; la jeune femme qui s'appuyait au bras du seigneur en fut frappée, et se prit à l'examiner aux rayons de la lune, tandis qu'il sautait dans sa gondole, dénouait l'amarre, et, d'un coup d'aviron, présentait au quai le flanc de l'esquif.

— Voilà, murmura-t-elle à l'oreille de son compagnon, le plus joli garçon que j'aie vu jamais, et qui soit, sans contredit, du cap Misène au Mont-Cenis, et de Naples la coquette à Gênes la superbe.

— Vous trouvez ? ricana le grand seigneur en offrant la main à la jeune femme pour la faire entrer dans la gondole, où elle s'assit à la poupe.

— Jugez-en vous-même, répondit-elle.

En ce moment le gondolier allumait les lanternes de couleur de sa barque et leur clarté, inondant en plein son visage, vint en aide à l'assertion de la belle promeneuse, qui, à son tour, apparut aux yeux du Vénitien dans toute la splendeur de sa jeunesse et de sa beauté.

Ce dernier éprouva alors à un si haut degré cette hésitation d'admiration profonde qui s'empare de l'homme à la vue d'un type

tellement accompli qu'il surpasse l'idéal rêvé, qu'il laissa retomber ses avirons avec mollesse et oublia son métier pour la seconde fois depuis dix minutes.

— Ah çà, gondolier, mon bel ami, dit le grand seigneur d'un ton de raillerie acerbe, et devinant parfaitement l'émotion du jeune homme, serais-tu poète, ou bien le fils d'un grand seigneur inconnu ? Cherches-tu une rime, ou songes-tu aux moyens de retrouver l'auguste auteur de tes jours, que tu demeures là les bras pendants, l'œil fixe et la bouche ouverte comme une statue priée à un festin ?

Le gondolier reprit l'aviron et poussa au large.

— Si je suis poète, dit-il, c'est pour moi seul, et les vers que j'improvise s'en vont sur les ailes du vent, sans que jamais je songe à les écrire ; quant à être fils de grand seigneur, vous avez touché juste, excellence, avec cette différence légère que mon père ne me fut jamais connu… Où votre excellence désire-t-elle aller ?

— N'importe où ! descends le *Canale-Grande* et passe le pont des Soupirs.

— Ah ! dit la jeune femme avec une curiosité croissante, et sans cesser d'admirer les formes hardies et pures, et le visage si correctement beau du gondolier, votre père était un grand seigneur ?

— Un peu plus noble que le doge, répondit-il modestement.

— Peste ! observa le seigneur vêtu de velours, avec son accent de moquerie dédaigneuse, il faut alors que ta mère fût de condition bien humble pour que ton noble père t'ait laissé devenir gondolier au lieu de te vêtir de soie, de te donner des gens et un palais, une maîtresse convenable et une galante épée damasquinée à Milan, la ville des armuriers artistes.

— Ma mère, répliqua le jeune homme en souriant, était aussi noble que mon père.

— Peut-être avait-elle pour époux un magistral vieux et jaloux, qui t'aura fait exposer sous le porche d'une église ou sur le pont du Rialto ?

— Ma mère était la femme de mon père, répondit fièrement le gondolier.

— Alors, demanda la jeune femme, dont la curiosité allait croissant, quelle bizarrerie du sort ?…

— Mon père était pauvre.

— Je comprends, ricana le seigneur, noblesse mendiante, comme

celle des lazzaroni.

— A peu près, excellence, avec cette différence, toutefois, que les lazzaroni n'ont jamais été riches, tandis que mes pères avaient assez d'or, jadis, pour prêter à la République des sommes suffisantes à entretenir une armée de terre ou de mer.

Tandis que le gondolier parlait, l'embarcation glissait silencieuse sur le *Canale-Grande* et venait de s'engouffrer sous l'arche du pont des Soupirs.

— Tenez, reprit-il étendant la main, voilà le palais de mes aïeux que la lune éclaire tout entier.

La jeune femme et son cavalier tournèrent la tête et aperçurent une ruine magnifique, un bijou d'architecture mauresque lacéré par le temps, un édifice imposant de grandeur et de majesté, dont les croisées, les portes étaient ouvertes, les vitraux brisés, les sculptures et les corniches envahies par le lichen.

Deux lions de bronze en gardaient rentrée, accroupis sur des piédestaux de marbre que les enfants du peuple avaient outragés en y traçant, à la pointe du stylet, des vers obscènes et des caricatures bizarres.

— Par le doge ! s'écria le cavalier sans rien perdre de son inflexion de voix moqueuse, gondolier, mon bel ami, tu te souviens beaucoup trop que tu es poète, car tu nous fais là un conte à dormir debout ; tu sais bien, cependant, qu'on ne dort pas à Venise en temps de carnaval.

— Un conte ! fit le gondolier avec dédain ; pour qui donc me prend votre seigneurie ? Si j'étais poète par état, je tirerais profit de mes œuvres ; si je l'étais pour moi-même et ma simple satisfaction, je serais trop paresseux et surtout trop égoïste pour mettre mon talent au service de la première seigneurie qui entre et se prélasse dans ma gondole en échange de quelques pièces de menue monnaie.

Un sourire moqueur de la jeune femme, – sourire à l'endroit de son compagnon, – accueillit ces paroles du gondolier.

— Bien appliqué, dit-elle tout bas ; votre seigneurie en a pour son argent.

— Vous trouvez ? repartit le cavalier avec humeur ; je suis enchanté, signorina, que vous trouviez quelques charmes aux billevesées de ce garçon.

— Il a de l'esprit comme un gentilhomme.

— En vérité !

— Un gentilhomme qui a de l'esprit, bien entendu, car tous les gentilshommes n'en ont pas, ajouta railleusement la signorina.

Son cavalier se mordit les lèvres et ne souffla mot.

— Il est fort beau ce garçon, continua-t-elle, fort beau, marchese.

— Beauté commune et d'homme du peuple.

— Beauté d'homme de race, au contraire.

— Vous croyez donc à la race, signorina ?

— Ma foi, mon cher, dit la signorina avec un calme dédaigneux, j'y crois en vous voyant, car vous n'avez de réellement distingué et de haute mine dans toute votre personne que ce qui vient de vos aïeux, les marchesi de Piombellino : le pied, la main et le reste. Tout ce qui est à vous, c'est-à-dire le regard, l'esprit, la pensée : le regard qui décèle l'intelligence, l'esprit qui pétille, la pensée qui mûrit et féconde l'idée la plus banale, tout cela vous fait complètement défaut.

— Vous avez l'humeur bien noire ce soir, signorina, ricana le marchese avec amertume.

— C'est tout simple, vous êtes près de moi.

— Et vous abusez étrangement de mon amour.

— Je ne vous force point à m'aimer, cependant.

Le marchese soupira et se tut.

Pendant ce bref colloque, le gondolier n'avait cessé d'admirer la jeune femme, et il suivait du regard les expressions diverses et d'une mobilité surprenante de son visage, bien qu'il ne pût entendre les paroles qu'elle échangeait avec le marchese.

La contemplation muette et pleine d'extase du gondolier avait singulièrement nuit à la vitesse de l'esquif ; les avirons tombaient mollement à l'eau, et la barque avait fait si peu de chemin sur le *Canale-Grande,* qu'elle se trouvait, au moment où le marchese soupira, à quelques brasses seulement du pont des Soupirs, et alla en dérivant heurter les murs de ce palais en ruines, que le jeune homme avait désigné comme l'ancienne et fastueuse demeure de ses pères.

— Eh bien, drôle ! grommela le marchese avec humeur, ne sais-tu donc pas ton métier ?

— Pardon, interrompit la signorina d'une voix harmonieuse et pleine de caresses, ce garçon a deviné mon désir. Je veux visiter le palais de ses ancêtres.

— Singulière fantaisie, grommela le cavalier.

— Soit, fantaisie ou non, je le veux. Accoste, gondolier !

Le jeune batelier trouva qu'il était beaucoup plus naturel d'obéir à la signorina que de tenir compte de la mauvaise humeur de son compagnon. Il amarra donc sa barque, sauta lestement sur la jetée et offrit la main à la jeune femme, qui le suivit sur la terre ferme avec non moins de légèreté.

— Merci, lui dit-elle avec un sourire ; maintenant prenez une des lanternes de la gondole, offrez-moi votre bras et servez-moi de guide et de cicérone à travers la demeure de vos pères ; la porte en est ouverte, il me semble ?

— Oui, signora, répondit le gondolier ; ce palais appartient maintenant à un juif du nom d'Abraham, qui n'a jamais jugé convenable de l'habiter, et le laisse à la disposition des oisifs qui vont s'y abriter, durant le jour, des rayons du soleil, et des amoureux qui viennent y soupirer tendrement pendant les nuits tièdes et étoilées.

— A merveille ! dit la signorina avec le sourire joyeux d'un enfant. Et vous, marchese, suivez-nous, si bon vous semble, ou demeurez dans la gondole à méditer sur les caprices sans nombre des femmes.

Un éclat de rire moqueur accompagna ces paroles.

Le marchese s'était trop aperçu de l'impression causée sur la signorina par la beauté du gondolier pour les laisser aller seuls tous les deux.

Il prit donc le parti de rajuster les plis de son manteau, puis de sauter à son tour sur la jetée pour les suivre.

Quant au gondolier, il tremblait de tous ses membres en sentant appuyé à son bras le bras blanc et nu de la belle signorina.

Le palais de ses ancêtres était à l'intérieur ce qu'il était au dehors, – une ruine splendide, – le souvenir vivant d'une opulence évanouie, d'une grandeur éteinte au souffle dévastateur des âges. Des lambeaux de dorures, des fresques délabrées, des boiseries, chefs-d'œuvre de sculpture, vermoulues et défigurées, quelques haillons de brocart, de soie ou de velours, encadrant encore çà et là les croisées, des écussons à demi disparus sous une couche de rouille et de poussière, partout les traces de la splendeur, partout le passage terrible des temps et de la solitude.

Le jeune Vénitien avait peu à peu dompté l'étrange émotion qui s'était emparée de lui si rapidement, son insouciance était revenue ; il

montrait le berceau de sa famille salle à salle, pièce à pièce, lambris par lambris, avec cette gaieté triste, ce sourire résigné qui n'appartiennent qu'aux populations méridionales lorsqu'elles se trouvent en face des poignantes ruines de leur passé.

Chaque galerie, chaque salon avait son anecdote. Ici le comte Pepe IV, son trisaïeul, avait aimé un soir la contessina d'Albi, la plus belle femme de Venise ; là, son fils, le comte Urbino, avait placé un tableau de Raphaël que lui donna le pape ; plus loin, le comte Angelo, le père du gondolier, avait, en une nuit de folie et d'ivresse, perdu, les dés à la main, contre son rival en noblesse, le marchese Adelino d'Urfe, ses trésors, ses biens, ses vaisseaux, et jusqu'à ce palais, qui seul, maintenant, disait qu'autrefois Venise avait inscrit sur la première page de son livre d'or le noble nom des comtes Pepe.

La signorina écoutait tout cela avec cette avidité que déploie la femme à qui l'homme qu'elle aime redit son histoire. Le marchese continuait à maugréer ; le gondolier, qui s'appelait Pepe comme ses aïeux, s'exprimait avec insouciance, et n'accompagnait aucun de ses récits d'un soupir ou d'un regret.

Ils étaient parvenus au premier étage du vieil édifice, et ils s'étaient arrêtés dans un grand salon, le seul dont les peintures et les ornements fussent restés à peu près intacts. La signorina s'assit sur le fût brisé d'une colonne, et invita, d'un signe, le gondolier à y prendre place auprès d'elle.

Elle tremblait, la belle jeune femme, et ce fut d'une voix altérée qu'elle engagea l'entretien avec son conducteur.

— Vous n'avez donc, murmura-t-elle, ni regrets du passé, ni soucis de l'avenir, ni ambition des nobles choses ?

— L'homme heureux n'est-il point celui qui croit l'être ? répondit-il. Que faut-il donc, madame, pour faire la vie riante et bonne ? un peu de soleil, un peu d'ombre, un peu de musique et de poésie… un peu d'amour…

Ici, Pepe soupira et se prit à trembler.

La signorina tressaillit.

— Vous aimez donc ? demanda-t-elle.

— Je le crois, répondit Pepe. Il y a dans Venise une belle fille du peuple, une fille de gondolier qui se nomme Marietta. Nous avons joué, enfants, sur le seuil de la maison de son père, Bartolomeo ; plus grands, nous sommes allés ensemble à la pêche. Bartolomeo m'aime comme son fils, et il m'a toujours dit : Marietta sera ta femme. Or, je crois que j'aime Marietta, et quand elle aura dix-sept ans je

l'épouserai.

La signorina se prit à soupirer, et le soupir qui s'échappa de sa poitrine troubla si fort le gondolier qu'il fit un brusque mouvement, comme s'il eût voulu s'arracher à quelque terrible et mystérieuse fascination ; mais l'étrangère leva sur lui ce regard profond qui, déjà, l'avait fait tressaillir, et il demeura auprès d'elle, dominé par une inflexible attraction.

— Marietta est donc bien belle ? demanda-t-elle tout bas ?

— Presque autant que vous, répondit le gondolier, qui avait conservé de l'héritage évanoui de ses pères leur galante et fière courtoisie.

La signorina baissa les yeux et se tut. Son jeune guide continua à trembler. Un moment de silence succéda à ces quelques paroles, puis enfin l'étrangère triompha de son émotion et reprit :

— Comment vous nommez-vous ?

— Pepe, signorina.

— Où logez-vous ?

— Rialto di Sole, une petite ruelle noire qu'on appelle la rue du Soleil, parce que le soleil n'y pénètre jamais… Les Vénitiens ont bien de l'esprit.

— Vous m'avez dit que ce palais était ouvert à tout le monde ?

— Oui, signorina.

— Ainsi, le marchese et moi nous y pouvons demeurer ?

— Toute la nuit, si bon vous semble.

— Eh bien, dit la signorina, Pepe, mon ami, retournez à votre gondole, et demain soir, à la brune, attendez-moi à la Piazzetta, devant le lion de Saint-Marc ; nous userons encore de vos services… Voici pour aujourd'hui.

Et la jeune femme tendit une pièce, d'or à Pepe, qui la repoussa.

— Pardon, signorina, dit-il, je ne prends jamais qu'un ducat. Si vous le désirez, je vous rendrai la monnaie.

— Il est fier, pensa la signorina.

Et elle n'insista point, reprit la pièce d'or et donna un ducat.

Pepe s'en alla en soupirant, et il murmura en sautant dans sa gondole :

— Mon Dieu ! que cette femme est belle ! C'est étrange ! je

tremble comme une feuille d’automne, moi qui n’ai jamais regardé d’autre femme que Marietta ! Demain je ne me trouverai point à la Piazzetta ; je ne la reverrai pas…

O Marietta ! Marietta ! je ne veux aimer que toi !

Chapitre II

La signorina demeura longtemps rêveuse, l’œil baissé, sans quitter le lieu où elle s’était arrêtée avec le gondolier.

Tout à coup elle leva la tête, le regard brillant d’une résolution subite : elle aperçut son compagnon qui était assis à quelques pas, et n’avait point osé troubler sa méditation ; et alors elle se leva, marcha vers lui, le considéra silencieusement pendant quelques secondes, et appuyant enfin sa main blanche et parfumée sur son épaule, elle lui dit :

— Marchese del Piombellino, je veux avoir un entretien suprême avec vous.

— Suprême ? fit le marchese avec émotion.

— C’est-à-dire le dernier, oui, marchese. Vous m’avez trouvée un jour dans les rues de Pise, cheminant pieds nus, vêtue de haillons et vendant des fleurs. Le lendemain j’avais un palais, des gens, un carrosse, et vous me demandiez mon amour en échange. Je vous ai volé, marchese, car je ne vous aime pas ; cependant je suis honnête, et je romps ce marché de dupe.

Le marchese recula en pâlissant.

— Vous êtes folle ! dit-il.

— Peut-être… La folie a le mérite, du moins, de voiler le prosaïsme de la vie au profit de l’imagination. Je ne rentrerai pas ce soir au palais que vous avez loué à notre arrivée à Venise, je passerai la nuit ici, à contempler les étoiles ; ensuite, demain, au jour, j’irai courir aux environs de la Piazzetta ; je chercherai ce gondolier, que nous venons de congédier, et puis je l’enlacerai de mes deux bras et je lui dirai :

— Pepe, mon doux ange, j’étais une courtisane dont un grand seigneur essayait d’acheter l’amour ; je t’ai vu, je t’ai aimé, je t’aime avec folie et délire, et je viens à toi…

Le marchese recula encore et jeta un cri de douleur.

— Je viens te dire, poursuivit la signorina, que l'amour purifie et élève les âmes les plus souillées, et que si tu veux de moi, si tu veux m'épouser, je partagerai ta rude vie, tes veilles, ta pauvreté, et serai une honnête femme.

Le marchese étouffa un soupir :

— Vous êtes folle à lier, et demain cette étrange fantaisie…

— Sera plus ardente, plus impérieuse encore.

— Et vous renoncerez à ce luxe, à cette vie brillante, à cette oisiveté dorée que je vous ai faite ?

— Oui, car elle dissimule mal la plus affreuse des servitudes.

Le marchese demeura silencieux et sombre pendant quelques minutes, puis son regard jeta une fauve lueur où se peignaient la haine et l'irritation, et il dit froidement à la signorina :

— Je vous taxais de folie tout à l'heure, j'avais tort. C'est moi qui suis fou, fou à lier, car j'ai enchaîné ma vie à la vôtre et compromis l'héritage et le nom de mes aïeux. A cette heure, Lorenza, si vous me demandiez ma main et mon nom, peut-être vous accorderais-je l'un et l'autre.

— Je n'en veux pas.

— Mais je suis bien plus fou encore, signorina, lorsque je me prends à frissonner et à trembler en songeant que vous m'échapperez demain. Je connais les caprices d'une femme élégante pour un homme du peuple, – feu de paille, flamme éphémère, ivresse d'une heure que suit un vent glacé, un réveil morne et désolant. Ah ! vous aimez Pepe le gondolier ! ah ! vous le préférez au marchese del Piombellino ; eh bien ! vous avez raison, mille fois raison, car le marchese est laid, il manque d'esprit, il a cinquante ans, une voix rude, et il n'est point poète comme le beau Pepe, le gentilhomme gondolier. Cependant je veux vous prouver que le marchese a du bon, qu'il est capable d'un dévouement inouï et sans limites…

La signorina regardait le cavalier avec étonnement.

— Écoutez-moi, poursuivit-il ; vous aimez Pepe, je le vois, je le comprends ; Pepe est beau, il est de noble race, il a le geste qui séduit, il possède le regard qui fascine, mais il est pauvre, Pepe, et il serait bien, sous le pourpoint de soie de ses pères, le plus galant seigneur du monde. S'il avait un palais, celui-ci par exemple, dont on redorerait les écussons, dont on restaurerait les fresques, des gens pour l'escorter, de l'or pour jouer gros jeu, une fine épée de Milan pour quereller ses rivaux, car il en aura puisque vous l'aimez, Pepe serait le héros de

l'Italie, le lion du carnaval de Venise. Il ferait beau vous voir passer enlacés dans une gondole armoriée, jeunes et séduisants tous deux, le sourire de l'amour aux lèvres, la volupté de la fortune au front ; il ferait bon vous aimer sous les lambris d'or des palais, sur le brocart des gondoles, et le peuple de la sérénissime république vous saluerait de mille bravos lorsque, par les nuits étoilées, vous daigneriez apparaître au balcon…

— Taisez-vous, démon ! interrompit vivement la signorina ; si vous avez voulu vous venger de mon abandon, vous avez réussi, car maintenant j'éprouve une soif inextinguible de fortune et de grandeur pour mettre tout cela aux pieds de mon Pepe. Arrière, Satan !

Le marchese se prit à rire.

— Vous oubliez, dit-il, que je suis le plus riche seigneur de Florence.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon or est le vôtre ; vous ne voulez point de mon amour, soyez ma sœur, partageons en frères, remeublez ce palais, faites de Pepe le gondolier le comte Pepa le gentilhomme, aimez-le si tel est votre rêve, moi je demeurerai dans l'ombre, riant faux, souffrant en silence, et puis, comme tout s'éteint en ce monde, les amours les plus ardentes et les haines les plus vivaces, je me prendrai à espérer qu'un jour ou l'autre vous cesserez d'aimer Pepe, que vous adorez à cette heure, et que vous m'aimerez, moi qui ne vous inspire qu'horreur et répulsion.

— Marchese, dit la signorina avec un cruel sourire, une fois encore vous feriez un marché de dupe, car j'aimerai toujours Pepe.

— Qu'importe ?

— Ainsi ce que vous m'offrez…

— N'est point une plaisanterie.

— Je suis votre sœur ?

— Parfaitement.

— Votre or m'appartient ?

— Puisez à volonté dans mes coffres.

— Ainsi donc le marché est conclu ?

— Je le garantis de ma parole de gentilhomme.

— Eh bien ! dit la signorina en riant, vous êtes volé. A mon Pepe pour toujours !

— Je vous accorde un mois, répondit froidement le marchese.

Et le plus infernal des sourires, un sourire où la haine et un ardent besoin de vengeance se fondirent, passa sur ses lèvres, et eût fait frissonner la signorina si elle l'eût surpris.

Chapitre III

Pepe le gondolier s'en alla rêveur et sombre, appelant à son aide l'image aimée de Marietta.

Invocation stérile !

Tandis que sa gondole fendait l'onde amère des lagunes et qu'il essayait de revoir avec les yeux du souvenir la tête agaçante et brune, le sourire frais et charmant de l'ingénue Marietta, une ombre se dressait obstinément devant lui, une voix mélancolique, émue et grave, semblait bruire à son oreille, un regard profond étinceler dans l'ombre, un sourire triste et charmant répondre à sa tristesse et lui parler d'avenir et d'espoir.

Cette ombre, cette voix, ce sourire… c'était l'étrangère, l'inconnue qu'il venait de quitter, cette belle signorina qui appuyait naguère son bras parfumé sur le sien.

Pepe laissa sa gondole amarrée au quai de la place Saint-Marc ; il gagna le rialto di Sole, cette rue du Soleil où le soleil n'arrivait jamais ; il voulut, pour s'arracher à cette étrange fascination, frapper à la porte de Bartolomeo, le vieux gondolier, et voir sur-le-champ sa brune et fraîche Marietta. Mais, sur le seuil de cette porte, il hésita, ses jambes fléchirent, sa main levée s'arrêta sans heurter le chêne vermoulu ; il hésita encore… et puis il détourna brusquement la tête et passa…

Il passa en soupirant, le cœur troublé, la sueur au front, et tout frissonnant, il gagna son logis, cette mansarde où, jusqu'alors, il avait vécu si heureux, sans regrets du brillant passé de sa race, sans souci de son humble et obscure vie à venir. Et lorsqu'il se fut jeté sur son grabat, quand son œil éperdu contempla ces murs noircis et dénudés sur lesquels l'amour de Marietta avait, jusqu'à présent, étendu un voile de pourpre et d'or, une tenture plus riche et plus chatoyante que les tapisseries de haute lisse qui décoraient jadis la fastueuse demeure de ses pères, – il éprouva cette froide et repoussante sensation que fait éprouver l'aspect de la misère, et il se prit à murmurer :

— O mes aïeux ! qui donc me rendra votre noble et splendide

héritage ?

Ce fut une nuit de suprême et terrible angoisse, une nuit sans sommeil et troublée par les plus étranges visions que celle qui s'écoula pour Pepe le gondolier.

Tandis que Venise s'amusait, que le carnaval promenait sur l'eau des lagunes ses rires joyeux et ses torches de plaisir, tandis qu'un baiser et une barcarolle sans fin retentissaient du pont des Soupirs aux grèves étincelantes de l'Adriatique, cette fière épouse du doge, Pepe, accroupi sur son grabat, étreignant de ses mains glacées son front brûlant.

Pepe songeait à l'étrangère et à son vieux cavalier ; Pepe était jaloux… Pepe aimait déjà, avec la furie désolée de l'homme déshérité, cette femme dont il aurait fallu sans doute payer l'amour au prix des trésors de la sérénissime république, au prix de la gloire de son plus vaillant amiral…

Et quand l'aurore vint, lorsque les premiers rayons du soleil glissèrent aux cimes des palais de la blanche et superbe Venise, Pepe n'avait point changé d'attitude, et il murmurait avec délire :

— N'aurai-je donc point à mon flanc l'épée retentissante de mes aïeux ? Ne rentrerai-je donc jamais dans leur noble demeure, et Dieu ne permettra-t-il point que Pepe le gondolier reprenne son titre, ses biens et son nom ?

Au moment où le pauvre fou achevait, la porte de son réduit s'ouvrit. Tout à coup, un homme parut sur le seuil, un sourire railleur aux lèvres, et cet homme murmura :

— Hé ! hé ! mon garçon, tu pourrais bien avoir fait là un de ces rêves qui se réalisent au coup de baguette d'une fée !

Chapitre IV

Le personnage qui venait d'apparaître aux regards étonnés de Pepe était un vieillard courbé eu deux doubles. Une grande barbe blanche encadrait son visage osseux et jauni comme une feuille de parchemin ; ses mains amaigries et crochues rajustaient sur ses jambes grêles et tremblotantes les plis étroits d'une sorte de houppelande incolore qui lui servait de vêtement.

— Abraham ! murmura le gondolier stupéfait.

C'était, en effet, le juif Abraham, le vieil usurier, le dernier

propriétaire du palais des comtes Pepe ; – Abraham, le dur escompteur, par les mains avides de qui toute la jeunesse du livre d'or, toute la galante noblesse endettée passait au moins une fois l'an.

Pepe n'avait jamais eu besoin d'argent, il n'avait jamais songé à heurter à la porte sombre et basse du juif, car il avait, du reste, qu'il fallait être un galant seigneur et posséder palais à Venise, ou riches galères sur les mers, pour oser franchir le seuil redouté d'Abraham ; – et cependant il frissonna à sa vue, il se prit à le regarder avec une intraduisible et poignante émotion, tant la superstitieuse terreur qu'il inspirait dans Venise était devenue populaire.

Abraham s'en allait par les rues de la noble ville, pauvrement vêtu, le front humble et courbé ; il logeait en une maison de chétive et misérable apparence, et disait à qui le voulait entendre, qu'il avait toutes les peines du monde à gagner sa pauvre vie ; – mais, cependant, en dépit de son assertion, le peuple vénitien soutenait que ses trésors étaient immenses, que le conseil des Dix et le doge lui-même étaient ses débiteurs, – qu'il pourrait, si la fantaisie lui en prenait, équiper une armée nombreuse, armer une flotte et acheter Venise elle-même, si Venise était jamais à son gré.

On disait encore qu'il avait conclu avec Satan un pacte mystérieux, et les plus hardis soutenaient qu'il était Satan lui-même.

Malgré sa noble origine, Pepe était superstitieux comme le peuple parmi lequel il avait vécu, et il eut peur…

Abraham demeurait sur le seuil, un railleur et cauteleux sourire aux lèvres, et il attachait sur Pepe ses petits yeux gris d'où s'échappait un regard étincelant d'une infernale malice.

— Hé ! hé ! mon garçon, reprit-il enfin après un court moment de silence, sais-tu bien que tu faisais là un beau rêve, quand je suis entré ?

— De quel rêve parlez-vous ? murmura Pepe frissonnant.

— Ne demandais-tu point à Dieu ou à Satan de te rendre le palais et l'épée de tes pères ?

A ce mot de Satan, Pepe se souvint de la tradition populaire qui courait sur Abraham, et il recula d'un pas.

— Bon ! fil le juif d'un ton moqueur, vas-tu croire, comme cet imbécile peuple de Venise, que je suis le diable en personne ! Ah ! rassure-toi, mon garçon, je suis un homme de chair et d'os comme toi, un pauvre brocanteur qui gagne péniblement sa vie. Cependant, je suis chargé d'une mission qui, je le suppose, me grandira fort en ton estime.

Pepe ne cessait de regarder le juif avec un certain effroi.

— Dieu, continua Abraham en souriant, et cet ange déchu qu'on nomme Satan, ont vraiment bien autre chose à faire qu'à restaurer Pepe le gondolier dans la demeure de ses ancêtres, laquelle appartenait hier encore au pauvre Abraham.

— Vous l'avez donc vendue ? demanda vivement le gondolier.

— Il y a une heure, mon garçon.

— Et à qui donc, mon Dieu ? s'écria Pepe, qui, pour la première fois, s'intéressait à ce palais en ruines, devant lequel naguère il passait dédaigneusement.

— A un grand seigneur florentin, le marchese del Piombellino.

Un éclair d'indignation muette passa dans les yeux du gondolier.

— Le marchese va le faire restaurer sur-le-champ ; dans trois jours, il sera redevenu aussi splendide qu'au temps de tes aïeux.

— Juif ! murmura Pepe avec colère, si j'avais pu prévoir un tel malheur, j'aurais jeté moi-même une torche dans ce palais pour qu'il brûlât jusqu'à la dernière solive.

Abraham haussa les épaules.

— Attends donc un peu, mon garçon, lui dit-il, et écoute-moi attentivement. Le marchese a acheté mon palais, le tien, pour mieux dire, non pour l'habiter lui-même, mais afin d'y installer sa sœur, la signorina Lorenza, la plus belle fille qu'on ait vue jamais de Gênes la superbe à Venise la belle.

A ce nom de Lorenza, Pepe tressaillit des pieds à la tête.

— Or, poursuivit Abraham, la signorina Lorenza veut se marier… Elle s'est éprise d'un garçon de vingt ans, aussi beau qu'elle est belle, aussi noble par ses aïeux qu'elle l'est par les siens.

Le juif parlait lentement et Pepe frissonnait sous le poids d'une indicible anxiété.

— Ce garçon, continua Abraham, est pauvre comme Job, pauvre comme le vieil Abraham lui-même. Mais, qu'importe ! la fortune des Médicis n'est rien auprès de celle du marchese del Piombellino, et la signorina Lorenza enrichira son jeune époux. Or, cet époux, mon garçon, ce jeune homme si beau, si noble et si pauvre, celui que la signorina s'est prise à aimer ardemment, c'est toi.

Pepe poussa un cri terrible.

— Moi ! exclama-t-il ; mais quelle est donc cette femme ?

— Celle que tu as conduite hier dans la gondole.

Le gondolier appuya ses mains crispées sur son front :

— Je rêve !… murmura-t-il.

— Je te le disais bien, tout à l'heure, répliqua tranquillement le juif, il y a des rêves qui se réalisent comme au coup de baguette d'une fée ; et, acheva Abraham avec un jaunâtre sourire, les fées ou les femmes n'est-ce point la même chose ?

Et comme le gondolier chancelait et tournoyait sur lui-même ainsi qu'un homme saisi de vertige, Abraham poursuivit :

— Allons, excellenza, comte Pepe V, debout ! Laisse là la barque et les avirons, ta guitare et ton bonnet de gondolier, reprends cette vaillante épée de tes aïeux, rentre en leur palais restauré, va faire inscrire de nouveau ton nom au livre d'or ! Voici le carnaval qui commence, et il faut, monseigneur, que vous soyez cette année le lion de Venise !

Ces derniers mots arrachèrent Pepe à l'étrange ivresse qui s'était emparée de lui. Il se redressa de toute la hauteur de sa noble race ; un éclair superbe étincela dans ses yeux, et il alla droit au juif, qu'il regarda froidement pendant dix secondes.

Puis il lui appuya la pointe de son stylet sur la gorge, et lui dit avec un calme terrible :

— Prends garde, vieillard ! Il ne faut point jouer avec le feu qui couve, avec l'eau qui murmure et soupire au souffle des brises, avec le lion qui sommeille la tête allongée sur ses grilles. Le feu ravivé étincelle et devient incendie ; l'onde, quand la brise fraîchit, peut devenir une mer en courroux ; le lion qu'on éveille rugit et se bat les flancs, prêt à déchirer sa proie. Prends garde, vieillard ! toi qui viens parler de ses pères, de leurs trésors et de leur vaillante épée à Pepe le gondolier, toi qui promets à l'humble fiancé de Marietta l'amour de la signorina Lorenza, car si tu m'as menti, ce jour qui commence à luire sera ton dernier jour.

— Venez, monseigneur, répondit le juif avec assurance, venez, et vous verrez si je vous ai menti.

— Où me conduis-tu donc ? demanda Pepe éperdu.

— Chez la signorina Lorenza.

Le gondolier se prit à trembler de nouveau, comme cette feuille que roule l'aile impétueuse des vents d'octobre.

— Venez, reprit le juif en l'entraînant.

Abraham le conduisit ainsi jusque sur le trottoir de l'étroite rue du Soleil. Là, une riche gondole aux armes des comtes Pepe attendait avec ses six rameurs vêtus de soie.

— Vous le voyez, excellenza, dit Abraham avec humilité, le marchese n'a point perdu de temps ; il a fait peindre, en une heure, vos armoiries sur votre gondole.

— Je rêve toujours, murmura Pepe fasciné, en s'appuyant sur les coussins de velours de la barque, qui démarra aussitôt et glissa sur le canal avec la légèreté d'un alcyon. Pepe ne détourna point la tête en passant devant la maison de Bartolomeo, le vieux gondolier.

Il avait oublié Marietta !

— Excellenza, reprit Abraham, il n'est point convenable que vous vous présentiez dans le costume où vous êtes devant la signorina Lorenza. Nous allons passer chez moi, où vous trouverez des vêtements de gentilhomme, et où vous ceindrez l'épée à poignée de rubis que votre noble père portait au côté le jour où il perdit son héritage sur un coup de dés. Je l'ai conservée pieusement comme la plus sainte des reliques.

Sur un signe d'Abraham les rameurs dirigèrent l'embarcation vers cette demeure de chétif aspect où logeait le juif. Une porte d'apparence vermoulue, mais solidement ferrée à l'intérieur, s'ouvrit et tourna sur ses gonds avec un bruit lugubre, au premier coup frappé par le maître ; une femme aussi vieille, aussi ridée, aussi jaune que le juif, vint, une lampe à la main, à la rencontre de ce dernier et de son jeune compagnon, et elle les conduisit, par un corridor obscur, jusqu'à une petite salle ronde dont les murs étaient couverts des plus galants costumes, des plus riches pourpoints que la noblesse vénitienne eût jamais portés en plein carnaval.

Abraham était non-seulement brocanteur, il était encore fripier.

— Choisissez ! dit-il à Pepe.

Le gondolier arrêta un œil indécis sur toutes ces richesses ; puis, le sang et la race parlant en lui, avec ce goût exquis d'un grand seigneur galant qui d'un regard devine quelle parure lui sied le mieux, il arrêta son choix sur un pourpoint bleu et blanc soutaché d'or, sur des chausses de velours écarlate et sur un feutre gris à plumes noires.

— Bien, dit le juif, je vais prévenir le valet de chambre de votre excellenza.

Il secoua le gland d'une sonnette ; un valet galonné à outrance, à

la livrée des comtes Pepe, parut sur-le-champ et se mit aux ordres de son jeune maître.

En un quart d'heure, Pepe, le gondolier, l'humble habitant du *Rialto di Sole,* l'obscur fiancé de Marietta, la brune fille des lagunes, se trouva métamorphosé en brillant gentilhomme, et le vieux juif lui-même laissa échapper un cri d'admiration lorsqu'il l'eut envisagé ainsi vêtu et transformé.

— Par Moïse ! murmura-t-il, bon sang ne ment point. Vous avez beau conduire un noble destrier, si le clairon vient à retentir, il se cabre et rejette au loin son vil fardeau ; si vous replacez sur sa croupe son caparaçon de bataille, il dresse orgueilleusement la tête, et l'ardeur des combats étincelle soudain en ses yeux. Salut ! comte Pepe V ; salut, monseigneur !

Abraham ouvrit alors une armoire et en retira une magnifique épée à fourreau ciselé, à poignée enrichie de diamants, et dont la lame damasquinée avait été forgée à Milan, la noble ville des armuriers.

Pepe n'avait jamais ceint une épée, et cependant il boucla celle-là avec la grâce et l'aisance d'un gentilhomme habitué à la porter dès son jeune âge.

— Et maintenant, monseigneur, lui dit Abraham, venez… la signora Lorenza vous attend avec la plus vive impatience.

Le juif passa humblement devant le gentilhomme, qui le suivit la tête haute, le poing fièrement campé sur la hanche droite, la main gauche appuyée sur le pommeau de son épée.

Ils remontèrent en gondole.

— Au palais de la signora ! dit Abraham.

La barque reprit sa course rapide et s'arrêta, au bout de quelques minutes, au bas du perron de marbre de ce palais que le marchese del Piombellino avait loué pour Lorenza la courtisane.

Là, Abraham s'inclina bien bas devant le gondolier, redevenu grand seigneur.

— Excellenza, murmura-t-il avec une obséquieuse humilité, votre seigneurie n'a plus besoin de moi ; elle peut se présenter toute seule et hardiment. L'aspect d'un vieillard chétif et déguenillé comme moi ne pourrait qu'attrister les regards de la signorina Lorenza, votre noble fiancée.

Et Abraham fit un pas de retraite.

— Où vas-tu donc ? lui demanda Pepe.

— Je vais au palais de vos pères, surveiller la légion d'ouvriers qui l'ont envahi depuis l'aube du jour, afin qu'en quelques heures il fût digne de recevoir le dernier rejeton de votre illustre race.

Et le vieil escompteur salua jusqu'à terre et s'éloigna.

Sous le pourpoint de gentilhomme, Pepe, le gondolier, avait trouvé soudain une noble et galante assurance. Ce n'était plus l'humble enfant des lagunes, que le regard de la belle signorina troublait jusqu'au fond de l'âme, c'était ce comte Pepe V, qui gravit d'un pas léger, la tête haute, un orgueilleux sourire aux lèvres, le fastueux escalier du palais de cette femme qui allait lui appartenir tout entière.

Un groupe de valets respectueux et serviles se rangea obséquieusement sur son passage :

La signorina Lorenza est-elle visible ? demanda-t-il.

— Quel noble nom devons-nous annoncer ? interrogea l'un des laquais.

— Le comte Pepe ! répondit-il…

— La signorina attend votre seigneurie, et si votre seigneurie veut me suivre…

— Marche ! fit-il avec dédain.

Pepe traversa successivement plusieurs vastes salles fastueusement décorées, puis le valet l'introduisit en un petit oratoire où régnait un jour mystérieux, d'où s'échappaient de voluptueuses émanations, et au fond duquel, sur les coussins de velours d'un divan à l'orientale, la Lorenza était couchée a demi dans la plus nonchalante et la plus séduisante des attitudes.

Une pâleur mate, qui trahissait les émotions de la nuit, était répandue sur le visage de la belle étrangère, un sourire rêveur arquait à demi ses lèvres rouges où respirait la passion ; son œil était humide et disait éloquemment son amour.

Pepe s'arrêta ébloui sur le seuil.

Ah ! s'il n'eût oublié déjà Marietta, aurait-il pu s'en souvenir en présence de cette beauté sans égale et fascinatrice ? Elle lui tendit sa belle main et lui fit signe d'approcher.

Et alors l'assurance orgueilleuse du comte s'évanouit, son cœur se prit à battre avec violence, il redevint Pepe le gondolier, et il s'agenouilla humblement devant la Lorenza, dont il couvrit les mains de baisers.

— Comte Pepe, lui dit-elle, de celle voix harmonieuse et voilée qui l'avait fait tressaillir si profondément la veille, comte Pepe relevez-vous et placez-vous là… près de moi…

Il obéit. Elle prit sa main dans ses petites mains blanches et poursuivit en baissant les yeux :

— Comte Pepe, nous nous sommes vus une heure à peine, et depuis cette heure je vous aime…

Il poussa un cri enthousiaste.

— O ange ! murmura-t-il, votre amour peut-il égaler le mien ?

— Vous m'aimez !… fit-elle avec joie ; tu m'aimes ! Oh ! je suis à présent la plus heureuse, je vais être la plus enviée des femmes…

Ils demeurèrent pendant quelques minutes les mains dans les mains, silencieux, le cœur palpitant, oppressé par ce bonheur immense qui devenait leur partage.

— Nous nous aimons, reprit enfin Lorenza avec émotion, je suis riche et tu es noble, nous sommes beaux tous deux, pourquoi refuserions-nous le seuil de notre porte au bonheur qui nous vient ?… Tu vas rentrer en maître, ô mon Pepe bien-aimé, dans la demeure de tes pères, et j'en franchirai la porte appuyée à ton bras…

Pepe crut qu'il allait mourir, tant la joie qui débordait de son âme était immense.

Mais, tout à coup, une pensée étrange et poignante passa dans son cerveau et étreignit douloureusement son cœur. Il se souvint de la railleuse et sombre figure du marchese, il se rappela son attitude pensive et diabolique de la veille, tandis qu'il était debout à l'avant de sa gondole. Un soupçon jaloux s'empara de lui, et, regardant Lorenza, il lui dit :

— Signorina mia, ma Lorenza adorée, dites-moi, le marchese est-il bien votre frère ?

A cette brusque interpellation la courtisane tressaillit ; il lui sembla qu'un hideux serpent se dressait devant elle, le remords et la honte la mordirent au cœur, et peut-être allait-elle se précipiter aux genoux de Pepe et lui dire :

— Non, cet homme n'est point mon frère, non, je ne suis point une fille de noble race, mais une femme souillée et perdue… et cependant je t'aime, et mon amour me purifiera comme un feu vengeur.

Mais elle leva les yeux et vit sur le seuil de la porte un homme

grave, immobile, qui posait impérieusement un doigt sur sa bouche en signe de silence, et elle se tut.

Si le comte Pepe se fût retourné en ce moment, s'il eût pu voir l'infernal sourire qui glissait sur les lèvres minces de cet homme, il eût deviné la terrible comédie dont il était le jouet, et, dégainant sur l'heure, il eût tué le marchese del Piombellino avec cette noble épée de ses pères qui venait de lui être rendue.

Mais Pepe ne se retourna point ; il ne vit pas le marchese, et la Lorenza, l'attirant à elle, lui mit un baiser au front.

Ce baiser était la plus éloquente des réponses, et le pauvre gondolier demeura convaincu.

Chapitre VI

Au temps de sa splendeur, Venise ressemblait à ces courtisanes antiques qui oubliaient jusqu'au nom des rois et des princes qu'elles avaient vus à leurs pieds. Régnant par la terreur, cette ville étrange, qui abandonnait le bal pour les bouches de fer où l'on dénonçait les conspirateurs à la colère des Dix, ce peuple unique et sans imitateurs oubliait au milieu d'une mascarade le nom et la ruine de son idole de la veille. Les comtes Pepe avaient été les héros de Venise pendant trois générations ; le bruit de leur gloire avait fatigué les échos sonores des lagunes, leur splendeur fastueuse avait excité tour à tour l'admiration et l'envie.

Puis, un jour, jour de malédictions et de deuil, cette splendeur s'était évanouie, cette gloire s'était éteinte, une nuit de jeu avait suffi à engloutir cette fortune princière établie à la fois sur la terre et les mers. Venise en avait tressailli ; durant quelques heures, le peuple s'était ému, la noblesse avait poussé un rugissement de douleur, – et, ensuite, nobles seigneurs et gondoliers des lagunes s'étaient pris à songer que le carnaval approchait, et ils avaient essuyé cette larme que la ruine du dernier comte Pepe avait fait couler, afin de pouvoir enfariner leur visage et choisir leur nouveau déguisement. Le carnaval était venu, il avait bien fallu que Venise s'amusât ; au carnaval avait succédé une grande guerre contre les Turcs, et la voix triomphante des canons de Saint-Marc fut si retentissante que le peuple n'entendit point celle du crieur public mettant aux enchères le palais du comte Pepe.

Au bout de vingt ans, nul ne se souvenait à Venise de cette vaillante et illustre race, et il n'y avait plus guère que quelques vieux

pêcheurs qui murmurassent, en voyant passer une gondole conduite par un jeune homme :

— Voilà le fils des comtes Pepe.

Mais, un jour, un jour de carnaval aussi, à cette époque de délire et d'ivresse où la fière reine des mers oubliait les soucis de sa tortueuse politique et s'abandonnait au plaisir, – un bruit se répandit dans Venise avec la rapidité de l'éclair : – le dernier des Pepe avait reparu ! Il s'était montré au grand soleil, vêtu de velours et de soie, comme ses pères, comme eux portant au côté une brillante épée, aux talons des éperons dorés ; son palais était sorti de ses ruines plus brillant, plus fastueux que jamais, et cette demeure abandonnée des hommes et insultée par le lichen, s'était subitement illuminée, un soir, de la base au faîte, emplissant ses cours intérieures d'une légion de valets, entourant ses portiques de riches gondoles et conviant la noblesse vénitienne à une de ces fêtes splendides comme en donnaient jadis ses premiers possesseurs.

Le nouveau comte Pepe brusquement tiré de l'obscurité et de l'oubli, était devenu, en quelques jours, le lion, l'homme à la mode, l'idole de Venise la courtisane. La ville ingrate s'était prosternée devant lui, comme elle s'était inclinée autrefois devant ses pères ; elle avait battu des mains en le voyant passer triomphant et le sourire du bonheur aux lèvres, tandis qu'une femme inconnue, une étrangère aussi belle que l'idéal d'un poète, s'appuyait sur son bras.

On ne lui avait point demandé en quel lieu obscur s'était écoulée sa jeunesse, à quelle rude profession il avait demandé son pain, de quelles amères épreuves son adolescence s'était abreuvée… Qu'importait ! il revenait, il était là, Venise l'admirait !

Pendant un mois, un mois de carnaval et de folle ivresse, Pepe, le gondolier, fut si heureux qu'il oublia, aux pieds de la Lorenza, jusqu'à son humble passé, et finit par croire que jamais il n'avait cessé d'être gentilhomme.

Ce fut, dans son palais restauré, une fête sans fin, où l'Europe élégante et chevaleresque, accourue à Venise, se donna rendez-vous et se rencontra chaque jour.

La beauté suprême de la Lorenza lui créa des rivaux, il eut vingt duels en un mois, dont il sortit triomphant ; il improvisa mille folies, et Venise applaudit à ces extravagances, comme elle applaudissait à sa bravoure. Le conseil des Dix lui offrit le commandement d'une escadre pour la campagne qui allait s'ouvrir en Orient, et il promit de l'accepter lorsqu'il aurait épousé la Lorenza. Car, au milieu de ce tourbillon de plaisirs et d'amour, tous deux semblaient oublier cette

union projetée. La Lorenza prétextait mille obstacles pour retarder son mariage, elle prétendait qu'il fallait attendre le retour de son frère le marchese, lequel avait quitté Venise pour obtenir le consentement de la marchesina del Piombellino à cette union. Avec la disparition du marchese, les derniers soupçons jaloux de Pepe s'étaient évanouis. Pour lui, comme pour Venise entière, la Lorenza était bien la sœur du marchese, la future épouse du comte Pepe.

Ce rêve étrange et splendide devait, cependant, avoir son réveil.

Un soir que le palais Pepe retentissait de mille bruits harmonieux, tandis que le vin coulait à flots dans les coupes d'or ciselé, et qu'un fastueux festin réunissait les plus nobles convives dans la salle d'honneur, celle qu'on nommait la salle des aïeux, et aux murs de laquelle quatre générations de l'illustre race avaient appendu leurs portraits ; tandis que le rire étincelant se mêlait au cliquetis des gobelets et que les plus fous portaient un toast homérique aux plus belles, les deux vantaux de la porte s'ouvrirent, et un homme grave, triste, silencieux, se montra sur le seuil, ainsi que cette fatale statue du commandeur que l'impie don Juan convia à son festin.

C'était le marchese del Piombellino.

Cet homme, nul ne l'avait vu encore ; il était parti le jour même où le comte Pepe avait pris possession de la demeure restaurée de ses pères ; cette railleuse et funèbre figure ne s'était point assise encore à cette fête perpétuelle, à ce banquet indéfiniment prolongé qui remplissait le palais Pepe depuis un mois…

Et, à son aspect, il courut parmi les convives comme un frisson d'épouvante et de vague et inexprimable angoisse.

— Mesdames et messeigneurs, murmura la Lorenza, qui pâlit légèrement à sa vue, permettez-moi de vous présenter mon frère, le marchese del Piombellino.

Le marchese salua avec son mauvais sourire, il s'inclina courtoisement devant les femmes, et se vint asseoir à la table du festin, en engageant les convives à reprendre leur joyeux entretien.

Mais son arrivée avait jeté une mystérieuse consternation dans la salle ; sa funèbre apparition avait cloué les galants propos, le sourire s'était éteint sur les lèvres les plus roses et les plus fraîches ; et l'amphitryon lui-même, le brillant et joyeux comte Pepe, subitement atteint d'un malaise étrange, d'une lourdeur semblable à celle qu'occasionne l'ivresse, avait cessé de fredonner sa barcarolle favorite, et reposant son verre plein sur la table, il avait laissé sa tête se courber et s'affaisser sur sa poitrine, tandis que ses yeux se fermaient sous le poids d'un invincible sommeil.

Le comte était-il donc ivre, lui qui s'était acquis en quelques jours une réputation de buveur merveilleux ?

Le sommeil de l'amphitryon fut comme le signal de ces déroutes précipitées qui suivent une bataille longtemps disputée. Les convives se levèrent un à un et s'éclipsèrent, les chants s'éteignirent, la corde des guitares cessa de vibrer, les gondoles s'éloignèrent silencieusement. On eût dit qu'avec le marchese la désolation et la mort étaient entrées au palais Pepe.

Bientôt il ne resta plus dans la salle des aïeux que trois personnages : – Pepe, qui s'était affaissé sur un divan et y dormait d'un lourd sommeil, – le marchese et la Lorenza, qui se contemplaient mutuellement en silence.

Un éclat de rire moqueur jaillit enfin des lèvres du marchese.

— Par le doge ! murmura-t-il, convenez, Lorenza, que j'ai été bon prince assez longtemps…

— Que voulez-vous dire ? lui demanda-t-elle en tressaillant.

— Que j'ai bien fait les choses, il me semble, *cara mia.*

Et votre Pepe, le gondolier, a mené joyeuse vie depuis un mois !…

A ce nom de Pepe, la Lorenza laissa échapper un geste d'effroi et montra du doigt son amant endormi, manifestant ainsi la crainte qu'il ne s'éveillât.

— Bah ! fit le marchese en haussant les épaules, il a trouvé au fond de son verre une dose d'opium suffisante pour le faire dormir douze heures. Nous pouvons causer tranquillement, signorina ; il ne troublera pas notre entretient.

— Qu'avez-vous donc à me dire ? interrogea la Lorenza d'une voix altérée.

— Je veux savoir d'abord si vous aimez toujours le comte Pepe.

— Oui, répondit-elle avec fermeté.

Le marchese pâlit, mais il continua tranquillement :

— Alors, il est réellement fâcheux que le pauvre comte Pepe n'ait plus l'héritage de ses pères.

La jeune femme tressaillit et baissa les yeux.

— Je comprends, murmura ironiquement son interlocuteur, que lorsqu'on est comme lui jeune, beau, spirituel, de noble race, et qu'une femme aussi belle que vous daigne vous parler d'amour, on s'habitue

en quelques heures à ce rôle splendide, chevaleresque, d'homme à la mode, de lion de Venise, ainsi qu'on l'a surnommé. Le gondolier, grâce à mon or, est redevenu gentilhomme, il croit posséder l'amour, non de la maîtresse, mais de la sœur du marchese del Piombellino ; il compte l'épouser au premier jour, et alors, cette fortune, ce palais, cet or, tout lui appartiendra réellement…

Le marchese s'interrompit, et laissa bruire sur ses lèvres blêmes un rire infernal.

— Ah ! par le doge ! reprit-il, la plaisanterie serait charmante… et il ne me resterait plus, pour couronner mon œuvre d'humilité et de dévouement, qu'à doter la signorina Lorenza comme j'aurais doté ma sœur, à lui donner la main pour la conduire à l'autel nuptial, et à me retirer modestement ensuite dans un monastère pour y bénir le ciel d'avoir fait le bonheur de ces intéressants époux.

Le marchese continuait à rire. Lorenza l'écoutait la sueur de l'angoisse au front, et ne répondait pas.

— Malheureusement, reprit-il, je manque complètement de cette grandeur d'âme qui fait les grands dévouements, et après mûre réflexion, je me suis avoué que deux amants jeunes, beaux, spirituels comme vous et lui n'avaient nul besoin de l'or de ce pauvre marchese pour vivre heureux.

Lorenza leva la tête et attacha un regard dédaigneux sur le marchese :

— Je vous comprends, dit-elle, et vous pouvez reprendre tout ce que vous avez donné. J'enlacerai Pepe de mes bras, nous retournerons rue du Soleil, il se fera de nouveau gondolier…

— Vous êtes folle ! murmura le marchese avec un sourire de pitié.

— Oh ! fit-elle, je sais ce que vous allez me dire ; vous prétendrez, sans nul doute, qu'accoutumé à la vie opulente et oisive que vous m'avez faite…

— Ce n'est point cela, interrompit-il vivement.

— Pourquoi donc suis-je folle ?

— Parce que vous supposez que Pepe aimera Lorenza, la courtisane, comme il aime la signorina del Piombellino.

Ces derniers mots produisirent l'effet de la foudre sur la jeune femme ; elle se dressa haletante et pâle, et jeta un cri d'angoisse.

— Ah ! exclama-t-elle, il ne le saura pas !

— Pardon, signorina, il ne pourra l'ignorer… et cela pour deux raisons. La première, c'est que je le lui dirai, moi ; car enfin, *cara mia*, vous ne pouvez pas me refuser cette petite vengeance envers un homme qui m'a enlevé votre amour…

Le front couvert d'une pâleur mortelle, la Lorenza continuait à baisser les yeux.

— La seconde raison, signorina, est plus éloquente encore. Vous sentez bien que lorsqu'il faudra que le noble comte Pepe sorte de ce palais, qu'il abandonne ce luxe dont vous l'avez environné, et que, réduit à une extrême détresse, il se souviendra de la gondole et de son taudis, vous ne pourrez lui affirmer encore, que vous êtes la sœur du marchese del Piombellino.

— Mon Dieu ! murmura la jeune femme éperdue, cet homme est Satan lui-même.

— Ah ! ricana-t-il, vous n'avez point songé à la haine profonde dont vous enveloppera cet homme que vous avez momentanément arraché à l'obscurité pour le produire au grand soleil, pour en faire le lion de Venise, lorsqu'il se verra replongé dans la misère et l'oubli. Peut-être que Pepe le gondolier eût aimé Lorenza la courtisane ; mais le noble comte Pepe, obligé de reprendre ses avirons, d'abandonner celle fastueuse existence dont il a goûté assez maintenant pour avoir horreur de tout ce qui n'est point l'opulence, ne lui pardonnera jamais de lui avoir menti, de l'avoir abusé indignement en s'affublant d'un nom qui n'était pas le sien, en lui offrant des trésors, une fortune dont elle ne jouissait qu'au prix de la honte ; et alors, madame, alors malheur à Lorenza, car il éprouvera pour elle le plus écrasant mépris.

Un rugissement de douleur s'échappa de la poitrine oppressée de la jeune femme :

— Je suis perdue ! murmura-t-elle, perdue sans retour.

— Quant à moi, poursuivit l'implacable marchese, j'avoue que je n'aurai point le courage de revenir à vos genoux après avoir ainsi brisé votre amour… Ah ! signorina, vous eûtes une bien mauvaise inspiration le soir où il vous prit fantaisie de visiter ce palais en ruine au bras d'un gondolier. L'existence que je vous avais faite était cependant heureuse, j'étais devenu votre esclave, j'allais au-devant de vos moindres caprices, vos souhaits étaient des ordres pour moi… Eh bien ! voilà que tout est changé. Ce malheureux amour que vous ressentez pour Pepe, le gondolier, cause votre ruine et va vous attirer la haine et le mépris de Pepe le gentilhomme, en même temps que l'abandon de ce pauvre marchese del Piombellino.

Lorenza avait couvert son visage de ses deux mains, et au travers

de ses doigts jaillissaient des larmes brûlantes.

— Et cependant, continua le marchese, il y aurait un moyen peut-être de réparer ce malheur, d'éviter l'obscurité et la misère et de ne point avoir à subir le mépris de Pepe.

Elle tressaillit, se leva vivement et enveloppa le marchese d'un regard avidement interrogateur.

— Lorenza, murmura-t-il, je vous aime encore, je puis vous pardonner votre abandon… Abandonnez Pepe, suivez-moi, nous oublierons tous deux, et celui que vous aimez, au lieu de vous haïr et de vous mépriser, ignorera toujours ce que vous fûtes et en quel lieu vous avez fui. Il vous pleurera.

— Jamais ! dit-elle avec véhémence.

— En ce cas, adieu, fit le marchese froidement, et que le réveil de Pepe le gondolier vous soit léger !

Ces derniers mots, prononces d'un ton railleur, ébranlèrent l'âme de la Lorenza. Ne valait-il pas mieux encore pour elles abandonner Pepe avec la secrète espérance d'être aimée toujours, que rester auprès de lui pour être témoin de son désespoir et devenir l'objet de son mépris ?

Et puis elle promena un regard autour d'elle, embrassa d'un coup d'œil ce luxe qui l'environnait et auquel elle s'était habituée depuis si longtemps ; elle se prit à songer que si elle rompait avec le marchese, il lui faudrait renoncer à cette nonchalante et fastueuse vie qui, jusque-là, avait été pour elle une longue fête ; et puis encore elle se souvint de sa jeunesse souffreteuse et pauvre, de ces rues de Pise où elle avait cheminé pieds nus, de ces haillons qui la couvraient autrefois, et de ce pain noir parcimonieusement partagé entre elle et sa nombreuse famille…

Et elle eut peur !

Et comme elle était faite de cet impur limon des courtisanes, limon toujours le même depuis l'antiquité jusqu'alors ; comme, si naïve et si ardente que soit pour elle une passion, elle ne résistera jamais au bruyant cliquetis de l'or, la Lorenza n'hésita plus…

Elle courba la tête et dit au marchese :

— Je vous obéirai, seigneur.

— Alors, venez, dit-il. Une gondole nous attend et nous partons à l'instant même.

— Où allons-nous ?

En Orient. Pepe ne vous y viendra point chercher.

La Lorenza se leva, elle jeta un suprême regard d'adieu à son amant endormi, puis elle suivit humblement le marchese.

L'amour s'inclinait devant l'or.

Chapitre VII

Les premières lueurs de l'aube lissaient dans le ciel et pâlissaient la tremblotante clarté des étoiles, lorsque le comte s'éveilla de ce lourd sommeil qu'il avait trouvé au fond de son verre.

Les bougies achevaient de brûler dans leurs bobèches à facettes de cristal, la salle était déserte, et le désordre qui régnait autour de la table abandonnée témoignait de la précipitation avec laquelle les convives étaient partis.

Le comte se frotta les yeux et promena autour de lui un regard étonné, cherchant à s'expliquer la cause de cet isolement auquel il n'était plus accoutumé, car c'était la première fois, depuis que le palais de ses pères avait été ouvert de nouveau à la noblesse vénitienne, que le soleil levant ne surprenait point les convives à table. Il se leva chancelant, ainsi qu'un homme qui a fait un mauvais rêve :

— Que signifie donc tout cela ? murmura-t-il, et pourquoi ce sommeil de plomb qui s'est emparé de moi ?

Il s'approcha du gland de soie d'une sonnette et le secoua avec force. La sonnette vibra dans l'éloignement, mais nul ne répondit à son appel, et aucun de ces valets nombreux qui peuplaient le palais naguère ne se présenta pour obéir au maître.

— Lorenza ? appela-t-il encore.

Lorenza ne répondit point.

Alors, dominé parmi pressentiment vague et sinistre, Pepe courut à l'appartement qu'occupait la jeune femme et en poussa brusquement la porte. La chambre de Lorenza était déserte, et le lit non foulé.

Pepe poussa un cri et revint précipitamment dans la salle du festin, celle où appendaient au mur les portraits de ses ancêtres. Au moment où il y entrait, l'un d'eux, celui de son père, se détacha brusquement et tomba…

Et cette chute sinistre troubla si profondément l'âme du jeune comte, qu'il se prit à frissonner, et demeura immobile d'épouvante au milieu de la salle.

En ce moment aussi une porte s'ouvrit, et sur le seuil de cette porte apparut le vieux juif Abraham.

Pepe laissa échapper un nouveau cri, et il lui sembla que le brocanteur arrivait tout exprès pour lui expliquer ce mystérieux abandon.

Abraham n'était plus ce juif obséquieux et servile se courbant jusqu'à terre et appelant le comte « Monseigneur ; » il avait perdu ce sourire de rampante courtisanerie dont il armait ses lèvres minces, naguère, lorsqu'il abordait Pepe.

Il avait la tête haute, et il regarda Pepe avec une sorte de pitié dédaigneuse :

— Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, nous avons donc rudoyé nos convives, cette nuit, qu'ils sont partis avant l'aurore ?

Ce ton insolent et railleur fit tressaillir le comte.

— Que signifient ces paroles, maître Abraham ? demanda-t-il dédaigneux et superbe à son tour.

C'est une simple question, excellence, répondit le juif avec un rire moqueur.

— Drôle ! il me semble que tu oublies le respect qui m'est dû…

— C'est fort possible, mais vous savez le proverbe : « Charbonnier est maître chez lui. »

— Parfaitement, et je suis tenté de te l'appliquer en te jetant par les fenêtres, afin de t'apprendre que je suis chez moi.

— Pardon, observa Abraham, votre excellence se trompe… elle aura fait un mauvais rêve…

— Plaît-il ? fit le comte avec hauteur.

— Votre excellence n'est point chez elle, mais chez moi.

Ces mots firent reculer Pepe comme recule l'homme devant qui s'entrouvre un abîme.

— Tu es fou, vieux juif ! s'écria-t-il.

— C'est votre excellence qui est folle… ou plutôt dupe… Ah ! signor contessino, vous aviez fait un joli rêve, ma foi ! il est fâcheux que ce rêve ait un réveil… Vous étiez rentré dans le palais de vos

pères, et vous le croyiez à vous ; on vous avait promis la main de la signorina Lorenzina, la prétendue sœur du marchese, et vous vous flattiez de l'épouser dans quelques jours… Illusion, signor ; pure illusion !

Le comte écoutait, la sueur au front.

— Or, poursuivit le juif en ricanant, tout cela, excellence, était pure comédie, – une comédie spirituelle que le marchese del Piombellino a jouée à merveille. Elle lui a coûté beaucoup d'or ; mais cet or ne vous profitera pas, car il est entièrement dépensé. Ce palais était loué pour un mois, et il y a un mois aujourd'hui que vous y êtes entré. Quant à la signora Lorenza, elle est partie, signor, et je doute que vous la revoyiez jamais.

Le juif prit à ces mots le jeune comte par la main et le conduisit à une fenêtre qui donnait sur la mer, puis il lui montra, à l'horizon, un navire qui levait l'ancre et qui était celui qui emportait le marchese et sa compagne aux rives d'Orient. Pepe regarda de cet œil atone et sans éclair qu'ont les hommes devant lesquels tout s'écroule ; puis il se retourna vers le vieil Abraham :

— Dis-moi que je rêve, murmura-t-il.

— Hélas ! non, mon garçon, répondit l'usurier, que cette résignation touchait à son insu ; hélas ! non, tu ne rêves pas. Le marchese aimait la signorina, la signorina s'était éprise de toi, et le marchese a voulu se venger. Il t'a arraché à ta gondole, à ton existence obscure et calme, il a voulu te faire grand seigneur pour quelques jours, afin que ta chute le laissât d'éternels regrets.

Eh bien ! acheva Abraham, ce que tu as de mieux à faire, povero, c'est de retourner *rialto di Sole,* d'y reprendre tes avirons et ta gondole, d'aller t'établir chaque jour au quai de la Piazzetta, pour y attendre les chalands, et d'entrer le soir chez Bartolomeo, le vieux gondolier, qui ne te gardera pas rancune de ton abandon et t'accordera la main de la bonne Marietta, lorsque tu la lui demanderas.

— Marietta ! murmura Pepe, pauvre Marietta !

Un moment il oublia cette tumultueuse et splendide existence qui finissait pour lui à cette heure, et, se reportant vers le passé, il revit l'humble maison du vieux pêcheur où s'étaient écoulées pour lui tant de soirées heureuses et paisibles, entre le vieillard qui contait ses jours éteints et la brune jeune fille qui chantait tout bas les heures à venir.

Un moment, Pepe songea à écouter le conseil du brocanteur et à

retourner à la rue du Soleil, mais ce moment eut la durée d'un éclair.

Prenez un œuf d'aigle et donnez-le à couver à une poule ; pensez-vous donc que si l'aiglon s'échappe un jour de la basse-cour et prenne son vol, il y retournera jamais ? Et croyez-vous que le lionceau élevé dans un chenil y puisse demeurer après avoir essayé la puissance de ses griffes ?

On avait enseigné à Pepe sa noble origine, on lui avait appris la fastueuse et chevaleresque existence de ses aïeux. Pepe ne pouvait plus être gondolier.

Après un moment de silence, il se redressa fièrement et regarda Abraham en face.

— Juif ! lui dit-il, le souviens-tu du jour on tu vins dans mon taudis de la rue du Soleil et où tu m'assuras que j'allais redevenir le comte Pepe ?

— Oui, murmura Abraham en tressaillant, car il se souvenait des menaces de Pepe ?

— Je te jurai, continua-t-il froidement, que si tu m'avais menti, je te tuerais.

Le juif fit un geste d'effroi.

— Mais, poursuivit dédaigneusement Pepe, en veut-on à l'épée qui frappe de préférence au bras qui la brandit ? punit-on l'instrument plutôt que la main qui le dirige ? Tu étais payé par le marchese, tu l'as fidèlement servi ; ce n'est pas à toi que s'adressera ma vengeance, c'est à lui ! c'est à cette femme perfide qui s'est jouée de mon amour…

Oh ! Lorenza ! Lorenza ! exclama-t-il avec une douloureuse colère, je t'aimais cependant assez pour n'avoir point mérité l'horrible supplice que tu m'infliges…

Pepe s'interrompit un moment, étouffa un sanglot, jeta un dernier regard aux voiles blanches du navire qui fuyait à l'horizon comme un alcyon voyageur ; puis, il reprit, se tournant vers le juif, et d'un ton fier et doux à la fois, où se peignait une résolution héroïque :

— Je vais sortir de ce palais qui t'appartient, te rendre tout ce que j'ai possédé quelques jours et que je croyais à moi ; je n'emporterai rien d'ici, rien, si ce n'est…

Il regarda Abraham ; Abraham baissait la tête et paraissait absorbé en une méditation profonde.

— Vieillard, acheva Pepe, il y a un mois aujourd'hui, tu me remis l'épée de mon père. Cette épée n'est pas plus à moi que le

pourpoint qui me couvre et que je te rendrai sur l'heure. Eh bien ! sois bon et généreux une fois, toi qu'on nomme en frémissant Abraham cœur de marbre, laisse-moi l'épée de mon père.

— Et qu'en ferez-vous donc ? demanda le juif.

— Demande à l'aigle ce qu'il fait de ses serres ?

Ces mots furent prononcés avec un accent superbe qui fit lever la tête au juif et le força à regarder de nouveau le jeune comte.

— Je te l'avais bien dit, poursuivit celui-ci, le jour où tu vins me mentir en me promettant l'héritage et le palais de mes ancêtres, il ne faut point jouer avec le feu qui couve, avec l'eau qui murmure au souffle des brises, avec le lion qui sommeille la tête allongée sur ses griffes. Le feu ravivé étincelle et devient incendie ; l'onde, quand fraîchit la brise, peut se changer en une mer en courroux, le lion qu'on éveille rugit et se bat les flancs ! C'est mon histoire, vieillard, tu as attaché mon épée à mon flanc, je ne suis plus, je ne puis plus être gondolier !

L'éclair qui jaillit des yeux noirs de Pepe éblouit le juif, qui baissa de nouveau la tête d'un air pensif. Une lutte bizarre avait lieu sans doute au fond de son cœur d'usurier.

— J'irai, continua Pepe avec un noble enthousiasme, m'enrôler sur les galères de la république dont on m'eût, naguère, donné le commandement ; je serai soldat d'abord ; – je deviendrai général ! Juif, écoute-moi bien : je veux qu'on dise un jour de par le monde : « Le comte Pepe est le plus pauvre et le plus brave gentilhomme de Venise !… »

Les dernières paroles du jeune homme produisirent une étrange impression sur Abraham, le vieillard redressa soudain sa taille voûtée, son œil fauve projeta une flamme profonde ; il vint à ses lèvres minces comme un sourire et il murmura :

— Qui sait ? Le garçon serait un jour, peut-être, le doge de Venise ?

Alors il le prit par la main, et lui dit :

— Venez, excellence, suivez-moi, et peut-être conviendrez-vous que le juif Abraham est meilleur que ne le prétend le public vénitien.

— Où me conduis-tu ?

— Prenez votre feutre et votre manteau, suivez-moi. Nous allons descendre dans les caves de ce palais.

— Et qu'y veux-tu donc faire ?

— Venez, murmura le juif d'un ton persuasif.

Pepe le suivit.

Ils traversèrent les vastes salles naguère emplies de valetaille, désertes en ce moment ; puis ils descendirent jusqu'à l'entrée des caves du palais.

Là, Abraham alluma une torche et dit à son compagnon :

— Au temps où nous vivons, excellence, un pauvre homme comme moi, qui n'a point au côté une épée retentissante, ne saurait prendre trop de précautions pour cacher ses modestes économies. Dans la maison que j'habite sur le canal de la Giudecca, le vieil Abraham n'oserait enfouir un sequin. On se gène peu avec les gens de ma religion. Le conseil des Dix me ferait étrangler pour me dépouiller ensuite, s'il avait besoin d'argent ; et il a même fait faire deux perquisitions chez moi.

Or, voyez-vous, excellence, le moyen le plus sûr d'être volé est, sans contredit de placer son or dans un coffre solide et bien ferré, sous la sauvegarde d'épais verrous et d'une triple serrure ; j'ai tellement compris cela que j'ai enfoui le mien dans les caves de ce palais, au temps où il était inhabité et tombait en ruines, alors que les enfants y jouaient du matin au soir, que les amoureux s'y promenaient et que tout le monde y avait un libre accès. Qui donc eût pu supposer que le vieil Abraham n'avait pas meilleur souci de ses trésors ?

— Ce raisonnement est plein de justesse, observa Pepe.

— Venez, venez, continua le brocanteur entraînant le jeune homme par les boyaux humides des caves.

Il le conduisit ainsi jusqu'à un petit réduit dont l'entrée était obstruée par de vieilles futailles pourries et des toiles d'araignées, s'ouvrit un passage au milieu, et lorsque Pepe y eut pénétré comme lui, il promena sa torche autour de sa tête, et lui dit :

— Regardez, excellence, regardez donc !

Pepe poussa un cri de stupéfaction. Les reflets de la torche, tombant sur le sol, y firent étinceler soudain un monceau de pièces d'or entassées pêle-mêle. Il y en avait plus d'un pied de haut.

— Oh ! fit l'ancien gondolier, quel amas d'or !

— Il y a là dix millions de sequins, répliqua modestement Abraham, qui s'assit sur une vieille futaille.

— Et tout cela t'appartient ?

— Oui, certes, répondit-il. Que voulez, excellence, je suis un

pauvre vieillard laborieux et sobre ; j'ai travaillé pendant soixante années, et voilà le fruit de mes économies. Or, poursuivit le juif avec mélancolie, quand on est jeune on travaille pour soi ; mais lorsque la vieillesse est venue, et que, comme moi, on n'a ni enfants, ni héritiers qu'on aime, on se demande avec épouvante à qui passeront les trésors qu'on a amassés.

Eh bien ! depuis une heure, une pensée généreuse est entrée dans mon âme, dans cette âme de juif sordide dont le cœur de bronze demeura sourd si longtemps à tout autre bruit que celui de l'or qui heurte l'or. L'éclair qui a jailli de vos yeux m'a révélé l'avenir ; j'ai deviné qu'en vous, peut-être, il y avait l'étoffe d'un grand homme et non celle d'un gondolier… et je veux que vous soyez ce grand homme !

— Que dis-tu ? s'écria Pepe.

— Je dis, murmura le juif avec émotion, que le marchese del Piombellino s'est trompé en voulant m'associer à sa vengeance ; je dis que ce palais dont je venais vous chasser tout à l'heure, est toujours à vous, que cet or est à vous, et que je veux faire de toi, ô mon fils ! exclama le vieillard ému, le plus grand seigneur de Venise.

— Tu mens ! tu mens ! s'écria Pepe, et tu veux m'abuser encore.

— Par le Dieu d'Abraham et de Jacob, je vous jure, monseigneur, que je dis la vérité, répondit le juif.

Et il s'inclina devant Pepe et ajouta :

— Salut ! comte Pepe, salut ! tu seras un jour le doge de Venise !

Il le prit de nouveau par la main et le fit remonter à la lumière, fasciné, chancelant ; puis du sommet d'une terrasse où il le conduisit, il lui montra le port, la rade, les lagunes, et cette blanche et fière Venise qui sommeillait au bord de l'Adriatique :

— Tiens, lui dit-il, tu régneras en maître, un jour, sur tout cela !

L'œil ébloui de Pepe embrassa ce panorama immense, les fumées enivrantes de l'ambition montèrent à son cerveau, et, comme le vieux juif, il eut le pressentiment de ses destinées futures…

En ce moment, une barque glissait sur le *Canale-Grande* ; cette barque portait deux pêcheurs, un vieillard et une jeune fille : le vieux Bartolomeo et la brune Marietta.

Pepe fit un pas en arrière et pâlit ; et peut-être eût-il crié au juif : « Arrière ! arrière, toi et ton or ! »

Mais, en ce moment aussi, une ombre, un fantôme, celui de la

Lorenza sembla se dresser devant lui, et il s'écria avec l'enthousiasme de la douleur :

— Oh ! c'est Lorenza que j'aime ! Pour la retrouver, elle et le marchese, pour servir mon amour et assouvir ma vengeance, il faut que je devienne l'égal des rois, il faut que je jette un jour un anneau nuptial dans les flots de l'Adriatique !

Marietta était oubliée…

Chapitre VIII

Dix ans s'étaient à peine écoulés.

Le vieil Abraham était mort, et il avait légué sa fortune au comte Pepe, qui se trouvait ainsi le plus riche seigneur de l'Italie.

En dix années, le comte avait fait son chemin. L'humble gondolier des lagunes était devenu un des hommes les plus braves, les plus remarquables de cette puissante Venise à qui seule appartenait le vaste empire de la Méditerranée. Le brocanteur ne s'était pas trompé en promettant à son fils adoptif les plus splendides destinées ; il lui avait prédit qu'il deviendrait doge de Venise, et cette prédiction, qui ne s'était point accomplie encore, le devait être au premier jour. Pepe était à cette heure membre du terrible conseil des Dix, et, de plus, grand amiral des flottes de la république.

Il avait battu les Turcs en mainte rencontre, humilié les ennemis de Venise, traité de puissance à puissance avec l'Empereur, auprès duquel il avait été en ambassade.

L'or du juif lui avait permis de rendre à la fortune de ses pères sa splendeur primitive ; la mer s'était de nouveau couverte de navires portant son nom à leur proue ; il avait racheté, sur la terre ferme, les nombreuses villas et les châteaux de ses pères. Enfin, à Venise, le peuple s'inclinait sur son passage avec un orgueilleux respect ; les nobles recherchaient précieusement son amitié ; les plus belles et les plus illustres femmes apparaissaient à leur balcon et mendiaient un de ses sourires, lorsqu'il passait sur le *Canale-Grande* dans sa gondole à douze rameurs, pour se rendre du palais Pepe au palais des Dix, où il tenait conseil avec ses collègues.

Et cependant le front du comte était soucieux ; le sourire apparaissait rarement sur ses lèvres, et son regard n'avait plus ces éclairs de jeunesse qui avaient ébloui le juif Abraham.

Pourtant le comte touchait à peine à sa trentième année, et la

fortune avait ou pour lui des tendresses inespérées ; il était déjà monté si haut, au seuil de la première jeunesse, que ses pères eux-mêmes n'eussent jamais osé prétendre à un semblable piédestal.

Pourquoi donc cet homme, dont l'adolescence avait été une chanson et dont la jeunesse virile avait commencé par une fête, pourquoi cet homme, disons-nous, qui semblait n'avoir plus rien à demander au destin, apportait-il sans cesse avec lui, au conseil et dans les plaisirs, les jours de combats ou les soirs de victoires, un visage nuageux et sombre, un sourire triste et navré, un œil sans rayonnement et sans étincelles ? Était-ce ce ver rongeur de l'ambition insatiable qui le torturait ? ou bien regrettait-il sa gondole et son insoucieuse existence de pêcheur ?

Non, Pepe aimait toujours la Lorenza. Il l'aimait de cet amour étrange et profond dont on environne ceux qu'on a perdus, – culte bizarre qui s'adresse à des ombres.

Pepe avait fouillé le monde en ses replis les plus secrets pour retrouver cette femme dont le regard et le sourire avaient fait éclore en lui ce premier germe d'ambition qui devait le conduire si haut ; – cette femme qui, durant un mois, l'avait entouré d'enivrantes caresses et l'avait abandonné ensuite, un matin d'une fête, ainsi que s'en vont les convives lassés. Pepe n'avait jamais su, au juste, quelle était cette étrange et mystérieuse créature. Il la voyait à travers le prisme vague et poétique de son imagination, toujours enveloppée de ce prestige fascinateur qui l'entourait le soir où, pour la première fois, elle apparut à ses yeux éblouis. Pour lui, c'était toujours cet ange au regard profond, à l'enivrant sourire, dans les yeux duquel brillait une larme, alors qu'il lui disait la splendeur évanouie de ses aïeux.

C'était pour elle, avec l'espoir secret, immense, de reconquérir à jamais son amour, qu'il avait accepté l'or du juif ; – pour elle qu'il était devenu un grand homme, pour elle qu'il avait livré et gagné des batailles, battu les ennemis de la République, traité de pair à pair avec les empereurs et les rois ; – pour elle enfin qu'il rêvait celle dignité suprême d'époux de l'Adriatique, de doge de Venise ! Car il espérait toujours, le noble fou, que, fascinée enfin par tant de gloire, la Lorenza se souviendrait de son amour, qu'elle quitterait cette impénétrable retraite qui la dérobait à son amour, et qu'elle reviendrait à lui pour lui dire :

— O mon Pepe, je l'aime toujours !

Et cependant les années s'étaient écoulées et aucun écho n'était venu redire au comte le nom de Lorenza. Vainement avait-il couru l'Italie entière, envoyé des émissaires du Sud au Nord, et du Levant au

Couchant. Vainement avait-il employé au service de son amour les yeux de lynx de cette police dont le conseil des Dix avait répandu sur le monde entier les innombrables agents.

La Lorenza et son compagnon le marchese n'avaient pu être retrouvés.

Une passion semblable, ainsi poussée à son paroxysme, avait vieilli Pepe avant son temps ; l'amour l'avait jeté dans les sentiers ardus de l'ambition, l'élevant par degré au comble de la fortune et des honneurs ; et de ce faite sublime, le noble comte jetait autour de lui un regard désespéré, et se demandait s'il ne serait point sage à lui, pour en finir avec cette torture sans issue, de se passer une épée au travers du corps.

Venise, cependant, ignorait le mal sans remède qui minait sourdement son héros ; le peuple qui l'applaudissait sur sa route, la noblesse qui s'inclinait devant lui, les femmes qui se disputaient un regard le plus indifférent, étaient loin de supposer que cet homme se mourait au sein de son bonheur suprême…

Un soir, un soir de carnaval, le vieux doge s'éteignit, et un glas funèbre retentit aussitôt à travers les lagunes annonçant au monde que l'Adriatique était veuve ; mais aussitôt, à ce glas funèbre, une exclamation d'espérance et d'enthousiasme répondit, et les Vénitiens, songeant à leur idole, s'écrièrent spontanément :

— Le doge est mort ! vive le doge ! vive le comte Pepe.

Le comte allait être, à trente ans, investi de cette puissance souveraine qui n'avait été jusque-là que l'apanage des vieillards.

— A quoi bon ? pensa-t-il, cette dignité suprême, à quoi bon ce nouveau piédestal, puisqu'elle est à jamais perdue pour moi ?

Et tandis que le peuple chantait noël et entourait le palais du doge futur, Pepe s'échappa par une porte dérobée, se jeta dans une gondole, se souvint de sa première profession, s'enfuit à travers les lagunes, et gagna les quartiers les plus sombres de la ville, pour y cacher son désespoir à tous les yeux.

Un long manteau brun l'enveloppait tout entier, un feutre sans plumes couvrait son front et dissimulait à demi son visage ; il pouvait passer à travers les gondoles pavoisées et étincelantes de lumières sans crainte d'être reconnu.

Il erra longtemps ainsi à travers la foule bruyante et joyeuse des pêcheurs et des marins, écoutant sans entendre et regardant sans voir, et ceux qui croisaient sa barque, qu'il n'avait point illuminée, se disaient en haussant les épaules :

— Voilà un niais qui ne sait point encore que le comte Pepe épousera demain la mer Adriatique. Pauvre fou !

Les chants et les rires du populaire exaspéraient la douleur du comte ; et le bruit s'acharnait à le suivre, car Venise ne pouvait se taire par une nuit de carnaval ; cependant il finit par gagner un dédale de rues obscures et de canaux déserts, et il espéra un moment pouvoir verser en paix ses larmes de colère et de désespoir…

Pepe se trompait étrangement. Une gondole, dans laquelle se trouvait un seul homme qui la conduisait lui-même, heurta tout à coup la sienne, et celui qui la montait laissa échapper un juron énergique.

Cette voix fit tressaillir Pepe ; puis il poussa un cri, s'élança à la proue de son embarcation, saisit de ses mains crispées le bordage de la gondole qu'il venait de rencontrer, et jeta un regard avide sur le visage de cet homme dont la voix l'avait si changement frappé.

— Le marchese ! murmura-t-il.

— Pepe le gondolier ! exclama ce dernier avec épouvante, car c'était bien le marchese del Piombellino.

— Enfin, fit le comte rugissant ; enfin je te tiens, bandit, et tu ne m'échapperas plus.

Et il sauta de sa gondole dans celle du marchese, l'étreignit d'un bras puissant, et continua avec l'accent d'une stridente colère :

— Ah ! je vais donc me venger, marchese de l'enfer, je vais donc savoir ce que tu as fait de Lorenza !

Du pied il poussa sa gondole, qui s'en alla à la dérive ; puis il regarda son ennemi avec une expression de joie haineuse et sauvage.

Le marchese avait vieilli, ses cheveux étaient blancs et son front sillonné de rides profonde ; mais ses lèvres étaient toujours armées de cet infernal et sarcastique sourire qui désespérait jadis la Lorenza, et il ne répondit à la provocation du comte que par une exclamation non moins sauvage et non moins haineuse.

Les regards de ces deux hommes se croisèrent ainsi que deux lames d'épée.

— Ah ! vous voilà, cher comte, ricana le marchese ; vous errez seul ainsi, songeant à vos amours, tandis que Venise vous proclame son doge !

— Oui, me voilà ! et Satan soit loué, mon maître, car je le cherchais depuis dix ans.

— C'est beaucoup trop d'honneur pour moi, excellence, murmura ironiquement le marchese.

— Oui, continua Pepe, je l'ai cherché pendant dix ans, car je voulais t'arracher Lorenza.

— Vous perdiez votre temps, monseigneur.

— Parle ! misérable, où est-elle ?

— Ma foi ! cher, ricana le marchese, il y a fort longtemps que je ne l'ai vue.

— Tu mens, infâme !

— Sur ma parole, elle m'a ruiné, la péronnelle ! Car, ajouta-t-il avec un sourire qui pénétra comme la pointe glacée d'une dague au fond du cœur de Pepe, vous savez bien, excellence, qu'elle n'était pas ma sœur. Mais, que voulez-vous ? je l'aimais !… Or, cher seigneur, il n'y a pas d'amour aveugle et tenace qui égale l'amour d'un vieillard. Si j'avais eu une âme, je l'eusse vendue pour la Lorenza. Ses caprices étaient des ordres, j'eusse acheté pour elle le palais des doges si elle l'eût souhaité. Tenez, savez-vous que la fantaisie qui lui prit un jour d'être aimée de vous me coûta un million ? Vous étiez fastueux et magnifique en ce palais restauré par mes soins ; vous dépensiez royalement mon or, et, si cela eût duré un mois de plus, j'aurais été réduit à mendier. Heureusement la Lorenza ne vous aimait plus ; moi je l'aimais encore et je l'emmenai à temps. Ah ! soupira railleusement le marchese, je ne me doutais point en quittant Venise, que les choses tourneraient si bien pour vous… Comment supposer que le vieil Abraham, un usurier, un juif ! au lieu de vous chasser de ce palais, vous y installerait en maître et vous léguerait tout son or ? Ah ! cher comte, vous avez eu assez de bonheur pour ne point désirer revoir la Lorenza… et vous ferez sagement d'y renoncer, aujourd'hui surtout, que vous devenez le fiancé de l'Adriatique.

— Mais tu ne sais donc pas, démon, s'écria Pepe avec colère, que je ne suis monté si haut que pour la faire asseoir à mes côtés ?

— C'est plus d'honneur qu'elle n'en mérite ! ricana le marchese.

— Où est-elle ? parleras-tu ?

— Dieu m'en garde !

Pepe tira sa dague et en appuya sa pointe sur la gorge du marchese.

— Bon ! fit ce dernier avec calme, il ferait beau voir un doge futur assassiner son ennemi.

— C’est juste ! répondit Pepe en jetant sa dague et portant sa main à son épée. En garde donc, si tu ne veux me dire ce qu’est devenue Lorenza.

— Fi ! exclama le marchese, je n’obéis jamais à des menaces.

Et il dégaina sur-le-champ.

— Tiens, fit le comte avec rage, nous allons nous battre là, dans cette gondole, où ni toi ni moi ne pourrons faire un pas de retraite et l’un de nous rougira de sa dernière goutte de sang l’eau du canal.

— A merveille ! exclama le marchese ricanant toujours, la Lorenza serait fière, cher comte, si elle savait que nous tirons l’épée pour elle.

Et il dégagea le fer.

— Démon ! s’écria froidement le comte Pepe, le ciel est juste ! et tu mérites un châtiment, je sens que je vais te tuer… Eh bien ! il en est temps encore, et quelque soif que j’aie de ton sang, je te pardonnerai et te ferai grâce si tu veux me dire où est la Lorenza ?

— Comte, répondit le marchese d’un ton railleur, je crois, sur ma parole, que tu as peur…

Et du plat de son épée, il frappa Pepe au visage.

Le jeune homme rugit, fit un pas en avant, et engagea le fer jusqu’à la garde ; pendant dix minutes, les deux adversaires luttèrent à outrance, rougissant de leur sang confondu le tillac de la gondole, puis le marchese poussa un cri étouffé et tomba sur les genoux… Pepe lui avait crevé la poitrine.

— Ah ! murmura-t-il d’une voix éteinte, comte Pepe, Pepe le gondolier, je ne mourrai point sans vengeance, car je veux te dire où l’on pourra te renseigner sur la Lorenza. Te souviens-tu de la rue du Soleil, où tu logeais jadis ? Eh bien ! il y a dans la maison que tu occupais une tireuse de cartes, une femme perdue qui dit la bonne aventure… va la trouver… peut-être te dira-t-elle ce qu’est devenue la Lorenza.

Un affreux blasphème accompagna ces dernières paroles du marchese, et il mourut en ricanant. Pepe poussa du pied son cadavre et le jeta dans l’eau, où il disparut sur-le-champ.

— Je suis vengé ! murmura-t-il… et lui aussi… car il s’est raillé de moi en me conseillant d’aller trouver la tireuse de cartes… Malheur ! je ne la reverrai jamais !

Cependant l’enfance superstitieuse du comte lui revint en

mémoire, il se souvint de la foi qu'il avait eue, dans sa première jeunesse, en la nécromancie, et, se cramponnant à ce dernier espoir :

— J'irai ! dit-il, j'irai sur-le-champ.

Il reprit son aviron, manœuvra rapidement sa gondole, et se dirigea à force de rames vers cette étroite ruelle ironiquement surnommée *rialto di Sole.*

La nuit n'était point avancée encore lorsqu'il y arriva. Quelques faibles lumières filtraient çà et là à travers les portes mal jointes des maisons de pêcheurs qui formaient cette rue, une de ces portes étaient entrouverte… Pepe tressaillit.

C'était celle de Bartolomeo, le vieux gondolier ; il y avait dix ans que le comte n'en avait franchi le seuil… dix ans qu'il n'avait songé à s'enquérir de Marietta, la brune fiancée de sa jeunesse…

Pepe sentit battre son cœur sous le poids d'une invincible émotion… il fut tenté de s'arrêter et d'entrer… d'aller à Marietta et de lui mettre un baiser au front…

Mais comme le jour où, du haut de la terrasse de son palais, il avait vu passer la jeune fille dans sa gondole, conduite par son père, il détourna la tête…

Et il passa. Il voulait savoir à tout prix où était Lorenza… C'était Lorenza qu'il aimait. Il ne s'arrêta qu'à l'entrée de cette maison qu'il habitait jadis ; un enfant de dix ans était sur la porte.

— N'y a-t-il point ici, lui dit-il, une bohémienne ?

— Oui, excellence, répondit l'enfant. Montez tout en haut de la maison… Vous verrez de la lumière.

Pepe monta, le cœur palpitant, et s'arrêta sur le seuil de son ancien logis, dont la porte était entrouverte.

Ce misérable réduit était plus délabré, plus infect encore qu'au temps où le gondolier l'habitait. Sur une table graisseuse reposaient une lampe de fer, des fioles et divers ustensiles de nécromancie ; un corbeau se promenait gravement à l'entour et un crapaud immonde rampait sur le sol.

Au fond de la chambre, une femme en haillons était accroupie devant l'âtre ou se consumait une poignée de broussailles… Le comte éprouva un mouvement de dégoût suprême, et il hésita ; puis dominant son émotion, il frappa doucement et demanda :

— N'est-ce point ici qu'on dit la bonne aventure ?

— Pour un demi-ducat, répondit la bohémienne ; entrez, entrez,

mon beau seigneur…

Pepe au son de cette voix recula brusquement, alors la femme accroupie se retourna, le reflet de la lampe éclaira son visage, et le comte poussa un cri terrible…

Cette bohémienne en haillons, cette tireuse de cartes, cette courtisane vieillie, amaigrie, qui, de chute en chute, d’infamies en infamies, en était arrivée à prédire l’avenir pour un demi-ducat, c’était la femme pour qui le noble comte Pepe avait voulu devenir le doge de Venise…

C’était la Lorenza !

Chapitre IX

Le comte, avons-nous dit, poussa un cri terrible, un cri d’épouvante et d’horreur indicible, et il s’enfuit avant que la Lorenza eût eu le temps de le reconnaître.

Arrivé dans la rue, il voulut fuir encore, il voulut se précipiter dans le canal et y mourir sur l’heure ; mais ses jambes refusèrent de le servir, il chancela, pirouetta sur lui-même et s’affaissa enfin sur le trottoir, en exhalant un dernier cri de douleur. Le vainqueur des Turcs, le héros de Venise, s’était évanoui comme une femme…

Chapitre X

Quand Pepe rouvrit les yeux, il n’était plus sur le trottoir désert du *rialto di Sole*, mais bien dans une petite salle pauvrement éclairée par les reflets de l’âtre, couché sur un grabat et environné d’objets qui, d’abord inconnus pour lui, éveillèrent bientôt en lui mille souvenirs confus.

Deux personnages assis auprès du feu lui tournaient le dos et causaient tout bas. Le son de leur voix le fit tressaillir, et il se prit à écouter avec anxiété.

— Pauvre enfant, disait une voix cassée par l’âge, tu l’aimes donc toujours ?

— Oui, père, répondit celle d’une jeune fille.

— Mais tu ne sais donc pas, mon doux ange, qu’il nous a oublié dès la première heure de sa fortune ?…

La jeune fille soupira.

— Et c'était tout simple, murmura le vieillard. L'oiseau qui monte radieux et fier dans l'éther garde-t-il souvenir de la branche d'arbre à laquelle était suspendu son nid ? La mouette se souvient-elle, en rasant les flots bleus, du creux de rocher qui l'abrita pendant l'orage ?

— Hélas ! soupira encore la jeune fille.

— Et puis, mon enfant, ne sais-tu point que demain il sera doge de Venise ? Et que veux-tu donc qu'il y ait de commun entre le vieux Bartolomeo, sa fille Marietta et le noble comte Pepe ?

Le comte écoutait haletant, immobile, et une étincelle qui s'échappa du foyer lui permit de voir tout entier le brun visage de Marietta.

Marietta était toujours belle, plus belle que jamais, peut-être…

C'était bien toujours cette poétique fille des lagunes qui faisait battre le cœur des gondoliers, dont les plus beaux avaient en vain brigué l'amour et la main, et qui n'avait point voulu franchir le seuil du toit paternel pour entrer dans la demeure d'un époux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle en pressant dans ses petites mains les rudes mains du vieux pêcheur, pourquoi donc l'avons-nous trouvé évanoui au seuil de notre porte ? Pourquoi m'avez-vous permis de le revoir ?…

Pepe écoutait toujours, et à mesure que la jeune fille parlait, cet homme qui avait tant souffert sur les cimes ardues de l'ambition se reportait par la pensée, à cette jeunesse heureuse et calme qui s'était écoulée pour lui dans la petite rue du Soleil ; les souvenirs de son adolescence accouraient en foule et se pressaient dans son cerveau. Il revoyait tous les lieux parcourus jadis en compagnie du gondolier et de sa fille.

Ici il avait pris dans ses bras Marietta, enfant encore, et il l'avait portée sur la grève pour la faire asseoir sur le sable doré ; là il l'avait aidée à reprendre les mailles échappées d'un filet… puis, dans cette même maison où il se trouvait à cette heure, que de longues et calmes soirées passées entre la jeune fille et le vieillard, que de barcarolles murmurées à mi-voix, les mains dans les mains !…

Puis de ces souvenirs naïfs et heureux, il se reporta à ceux de son existence de grand seigneur, et il eut horreur de lui-même, en songeant qu'il n'était monté si haut que par amour pour la Lorenza, cette indigne créature qu'il venait de retrouver nécromancienne et tireuse de cartes…

Et il continua à prêter une oreille attentive et charmée aux mélancoliques paroles de Marietta disant tout bas son amour à son vieux père, et il retint son haleine, étouffa les pulsations de son cœur qui battait à rompre, afin de ne peint troubler et interrompre cette voix fraîche et veloutée, mille fois plus harmonieuse pour lui que le son de ces harpes éoliennes qui retentissaient en son palais les soirs de fête.

— Allons ! enfant, dit le vieux Bartolomeo, résigne-toi et prie… Il faut l'oublier pour jamais. Nous allons le placer dans ma gondole avec précaution, de peur qu'il ne s'éveille, et nous le conduirons à son palais…

— Vous avez raison, mon père, et il ignorera toujours qu'il a passé deux heures sous notre toit.

Ces mots étaient à peine prononcés que le comte se leva brusquement et arracha à ses hôtes une exclamation de surprise.

Il alla à Marietta pâle et chancelante, dont tout le sang affluait à son cœur, et il lui prit la main sans mot dire, puis il se tourna vers le vieux Bartolomeo :

— Père, lui dit-il lui donnant ce nom dont il l'appelait autrefois, tu vas nous conduire dans ta gondole sur le *Canale Grande,* et tu repasseras le pont des Soupirs. Je veux montrer la rayonnante Venise à ma petite Marietta.

La surprise et l'émotion du pêcheur et de sa fille étaient à leur comble.

— Viens, dit encore le comte en prenant dans ses bras la taille souple et frêle de la jeune fille. Passe-t-on la nuit au coin du feu en plein carnaval ? Je vous écoute depuis une heure, mes bons amis… Je sais que vous m'avez trouvé évanoui et sanglant sur le trottoir qui longe votre porte : je venais de tuer un gentilhomme, et j'étais blessé moi-même… Rassurez-vous, mes blessures sont légères…

A son tour, Marietta écoutait frissonnante, et songeait que Pepe avait surpris le secret de son amour.

Ils montèrent tous trois dans la gondole ; Bartolomeo prit l'aviron, Pepe et Marietta s'assirent à la poupe les mains enlacées.

La barque glissa, rapide et légère, à travers les milliers d'esquifs qui sillonnaient Venise ; elle descendit ainsi jusqu'au pont des Soupirs.

— Arrête-toi sous l'arche, dit le comte au gondolier, qui obéit.

De ce lieu, on voyait le palais Pepe splendidement illuminé, et tout à l'entour, sur le canal et les quais, une foule trépignante et

joyeuse, qui croyait son idole en son logis et la saluait de bravos.

— Écoute et regarde, murmura Pepe à l'oreille de Marietta ; mon nom est dans toutes les bouches ; je puis être demain l'égal des rois, le maître suprême de Venise. Tu vois ce palais ? il est à moi… Ces armes sculptées sur le fronton des portiques, ce sont les miennes… Veux-tu que demain le comte Pepe proclame hautement qu'il épouse Marietta, la fille du gondolier ?

— Vous êtes fou ! s'écria Marietta éperdue.

— Ou bien, continua-t-il enlaçant la jeune fille dans ses bras et lui mettant un ardent baiser au front, veux-tu que le comte Pepe, le doge futur, disparaisse, que demain Venise le cherche vainement, et que Pepe le gondolier retourne à la rue du Soleil, qu'il y reprenne ses avirons, ses filets, sa vareuse de pêcheur, et qu'il y épouse Marietta ?

La jeune fille jeta un cri.

— Choisis, Marietta, ma bien-aimée, acheva le comte d'un ton ferme, car je te le jure, je t'aime, et tu seras ma femme.

— Eh bien ! murmura Marietta, qui crut voir le ciel s'entrouvrir devant elle, retournons aux lagunes, le bonheur, c'est l'obscurité.

— Tu as entendu ta fille, dit alors le comte à Bartolomeo, vire de bord, ô mon père, Pepe le gondolier, Pepe l'époux de Marietta la brune, sera plus heureux au *rialto di Sole* que dans le palais étincelant des doges.

En vain, à l'aurore suivante, Venise chercha-t-elle son nouveau souverain, vainement l'Adriatique attendit-elle ce fiancé jeune et beau qui devait laisser tomber un anneau nuptial dans ses flots d'azur…

L'infidèle avait passé cet anneau au doigt de Marietta, à la brune fille du gondolier.

FIN

Chapitre I

La marquise était à sa toilette.

Florine et Aspasie, deux soubrettes comme M. de Marivaux en savait créer, poudraient à frimas la séduisante veuve.

Elle était veuve, la marquise, veuve à vingt-trois ans, et riche comme on ne l'était presque plus à la cour du roi Louis XV, son parrain.

Vingt-trois années plus tôt, Sa Majesté l'avait tenue sur les fonts baptismaux de la chapelle de Marly, et il lui avait constitué cent mille livres de rentes, afin de prouver à son père, le baron de Fontevrault, qui lui avait sauvé la vie à la bataille de Fontenoy, que les rois sont reconnaissants, quoi qu'on veuille bien en dire.

La marquise était donc veuve ; elle habitait, l'été, un charmant petit castel situé à mi-côte, au bord de l'eau, sur la route de Bougival à Saint-Germain. Elle était voisine de terre de madame Dubarry, et, en ouvrant les yeux, elle voyait, du fond de son alcôve, se dresser, sur les hauteurs, les pignons blancs et les grands marronniers de Lucienne. Ce jour-là, il était midi, la marquise, tandis que ses camérières la coiffaient et l'attifaient avec un goût infini, s'occupait gravement à faire sauter, l'une après l'autre, deux belles oranges qui se croisaient dans l'air et retombaient dans sa main blanche et mignonne qui les arrêtait dans leur chute.

Ce petit manège, que la marquise interrompait quelquefois pour se poser une mouche au coin de la lèvre ou regarder l'heure, d'un air ennuyé, à la pendule rocaille qui marquait dans le boudoir les instants précieux que le temps enlevait à la belle veuve, durait depuis dix minutes, lorsque la porte s'ouvrit à deux battants, et un valet, le dernier valet de comédie, annonça d'une voix majestueuse :

— Le roi !

Il paraît que la marquise était habituée à une pareille visite, car elle ne se souleva qu'à demi, et salua de son plus frais sourire le personnage qui entrait.

C'était bien Louis XV lui-même.

Louis XV à soixante-cinq ans, mais vert, droit, la lèvre souriante, l'œil guilleret, et vêtu d'un galant justaucorps de chasse gris-perle qui lui seyait à ravir.

Il avait sous le bras un joli fusil à la crosse enrichie d'incrustations de nacre. Une petite carnassière, destinée seulement à contenir ses munitions, était suspendue à son épaule.

Le roi venait de Lucienne, presque seul, avec un capitaine des gardes, le vieux maréchal de Richelieu, et un piqueur à pied. Il s'était plu à tirailler des cailles dans les luzernes, chargeant son fusil lui-même comme ses ancêtres, les derniers Valois et les premiers Bourbons.

Le Béarnais, son aïeul, n'aurait pas agi plus simplement et avec moins de façons.

Une giboulée était survenue. Le roi n'aimait pas la pluie ; il prétendait que le feu d'une batterie ennemie était moins désagréable que ces gouttes d'eau menues et serrées qui le pénétraient et lui rappelaient ses rhumatismes.

Heureusement il se trouvait à cent pas de la grille du petit castel lorsque la première averse arriva, et il était venu se réfugier chez sa filleule, renvoyant sa suite et ne conservant avec lui qu'un magnifique chien d'arrêt dont la généalogie, établie minutieusement par le duc de Richelieu, remontait directement, avec quelques fautes d'orthographe plus que légères, à Nisus, ce lévrier fameux que Charles IX donna à son ami Ronsard le poète.

— Bonjour, marquise, dit le roi en entrant et déposant son fusil dans un angle. Je viens vous demander l'hospitalité. La pluie nous a pris à votre porte, Richelieu et moi ; j'ai renvoyé Richelieu…

— Ah ! sire, c'est peu aimable.

— Chut ! fit le roi d'un air confidentiel. Il n'est que midi ; si le maréchal pénétrait chez vous aussi matin, il s'en vanterait partout ce soir même. Il est fort compromettant et très fat, le vieux duc… Mais ne vous dérangez donc pas, marquise ; laissez Aspasie terminer le galant édifice de votre coiffure, et Florine étaler avec son couteau d'argent ce nuage de poudre à la maréchale qui va si bien aux lis mélangés de roses de votre coquet visage… Vous êtes jolie à croquer, marquise…

— Vous trouvez, sire ?

— Je vous le répète chaque jour. Oh ! les belles oranges !…

Et le roi s'assit dans un grand fauteuil, auprès de la marquise, dont il baisa l'ongle rosé avec une grâce infinie ; puis il prit l'un des fruits qu'il avait admirés et le contempla tout à son aise.

— Mais, dit-il, pourquoi ces oranges à côté d'une boîte de Chine remplie de poudre et de fioles à essences ? Ce fruit-là serait-il de quelque emploi dans l'entretien si facile de vos charmes, marquise ?

— Ces oranges, dit gravement la marquise, remplissaient tout à l'heure, sire, l'office de la destinée.

Le roi ouvrit de grands yeux et caressa les longues soies de son chien pour laisser à la marquise le temps de s'expliquer.

— C'est la comtesse qui me les a données, continua-t-elle.

— Madame Dubarry ?

— Précisément, sire.

— Le cadeau me paraît mince, marquise.

— Je le trouve important, au contraire, puisque, je le répète à Votre Majesté, ces oranges remplacent pour moi le destin.

— Je donne ma langue au chat, dit le roi.

— Figurez-vous, sire, qu'hier j'ai trouvé la comtesse occupée à manier ainsi ces oranges.

Et la marquise recommença son manège avec une adresse inimaginable.

— J'y suis, dit le roi ; elle accompagnait même ce singulier amusement des paroles que voici : « Saute, Choiseul ! saute Praslin ! » et, ma foi ! je crois que tous les deux ont sauté.

— Précisément, sire.

— Feriez-vous de la politique, marquise ? et auriez-vous quelque fantaisie de vous joindre à la comtesse pour chagriner mes pauvres ministres ?

— Nullement, sire, car, au lieu de monsieur de Choiseul et du duc de Praslin, je disais, moi, tout à l'heure : Saute Menneval ! saute Beaugency !

— Ah ! ah ! fit le roi, et pourquoi diable voulez-vous faire sauter ces beaux gentilshommes ; monsieur de Menneval, un Crésus, monsieur de Beaugency, un homme d'État qui danse le menuet à ravir ?

— Voici, dit la marquise : vous savez, sire, que monsieur de

Menneval est un gentilhomme accompli, bel homme, cavalier hardi, danseur infatigable, spirituel comme monsieur Arouet, et ne souhaitant rien tant que vivre à la campagne, dans ses terres de Touraine, au bord de la Loire, avec la femme qu'il aime ou aimera, loin de la cour, des grandeurs, du bruit ?

— Il a pardieu raison, dit le roi, on s'ennuie si fort à la cour !

— Oui et non, fit la marquise en se posant une dernière mouche ; vous n'ignorez pas non plus, sire, que monsieur de Beaugency est un des plus galants gentilshommes de Marly et de Versailles, ambitieux, zélé pour le service de Votre Majesté, brave autant que monsieur de Menneval, et capable d'aller au bout du monde… avec le titre d'ambassadeur du roi de France ?

— Je sais cela, fit Louis XV on riant. Mais, hélas ! j'ai plus d'ambassadeurs que d'ambassades ; mes antichambres regorgent chaque matin.

— Or, poursuivit la marquise, je suis veuve, sire… depuis deux ans.

— C'est fort long, en effet.

— Ah ! soupira-t-elle, à qui le dites-vous, sire ? Et monsieur de Menneval m'aime… au moins il me le dit : je suis un peu crédule.

— Eh bien, épousez monsieur de Menneval.

— J'y ai songé, sire, et de fait, je pourrais faire beaucoup plus mal. J'aimerais assez vivre à la campagne, sous les saules, au bord de l'eau, avec un mari tendre, soumis, amoureux, qui détesterait les philosophes et priserait quelque peu les poètes. Lorsque aucun bruit du dehors ne trouble la lune de miel, cette lune se prolonge indéfiniment, sire. A la campagne, on n'entend jamais de bruit.

— Si ce n'est la bise qui pleure dans le corridor et la pluie qui fouette les vitres.

Et le roi frissonna dans son fauteuil.

— Mais, reprit la marquise, monsieur de Beaugency m'aime également.

— Ah ! ah ! un ambitieux !

— L'ambition n'exclut pas l'amour, sire. Monsieur de Beaugency est marquis, il a vingt-cinq ans, il est ambitieux ; j'aimerais fort un mari qui brûlerait d'arriver aux charges importantes de l'État. Les grandeurs ont bien leur mérite.

— Alors épousez monsieur de Beaugency.

— J’y songe également, mais ce pauvre monsieur de Menneval…

— Très bien, répliqua le roi en riant, je vois à quel rôle sont destinées les oranges. Monsieur de Menneval vous plaît, monsieur de Beaugency vous sied pareillement, et comme on ne peut avoir qu’un mari, vous les faites sauter à tour de rôle…

— Précisément, sire. Mais voici ce qu’il arrive.

— Ah ! qu’arrive-t-il ?

— Que, ne voulant et ne pouvant pas tricher, je m’applique à rattraper au passage les deux oranges, et que je les attrape toujours toutes deux.

— Eh bien ! dit le roi, voulez-vous que je m’en mêle ?

— Vous, sire ? ah ! quelle plaisanterie !

— Je suis fort maladroit, marquise. Bien certainement, avant trois minutes, Beaugency ou Menneval roulera sur le parquet.

— Dame ! fit la marquise, et si vous avez une préférence pour l’un ou pour l’autre ?

— Faisons mieux ; tenez, je prends les deux oranges…

— Bon, dit la marquise.

— Vous les regardez bien toutes deux, ou mieux encore, vous enfoncez dans l’une d’elles une de ces épingles de toilette. Maintenant, à part vous, vous désignez celle qui représente monsieur de Beaugency. Moi je n’en sais absolument rien. Si monsieur de Beaugency touche le parquet, vous épouserez son rival ; dans le cas contraire, vous vous résignerez à être ambassadrice.

— A merveille ! Voyons, sire.

Le roi prit les deux oranges et leur fit faire la navette au-dessus de sa tête ; mais à la troisième passe toutes deux roulèrent sur le tapis semé de roses du boudoir, et la marquise laissa échapper un frais éclat de rire.

— Décidément, fit le roi, j’avais raison… je suis un maladroit !

— Et nous voilà plus embarrassés que jamais, sire.

— En effet, marquise, et le plus simple est de couper ces deux fruits, de les sucrer et de les assaisonner de rhum des îles. Priez-moi à goûter, et offrez-moi de ces confitures de cerises et de pêches que vous confectionnez aussi bien que ma fille Adélaïde.

— Et monsieur de Menneval ? et monsieur de Beaugency ? fit la

marquise d'un ton piteux. Comment décider, à présent.

Le roi se prit à rêver.

— Êtes-vous bien certaine, dit-il, que tous deux vous aiment ?

— C'est probable, fit-elle avec un sourire coquet que lui renvoya son miroir.

— D'un amour égal, continua le roi.

— Mais je l'espère, sire.

— Et moi je n'en crois rien…

— Ah ! dit la marquise, ceci est une bien affreuse supposition, eu vérité. Tenez, sire, ils vont venir.

— Tous deux ?

— L'un après l'autre. Le marquis à une heure précise, le baron à deux. Je leur ai promis une décision pour demain, à la condition qu'ils viendraient me visiter une dernière fois aujourd'hui.

Au moment où la marquise achevait, le laquais qui avait annoncé le roi vint prévenir sa maîtresse que M. de Beaugency était au salon et briguait la faveur d'être admis à lui faire sa cour.

— Très bien ! dit Louis XV souriant comme à dix-huit ans, introduisez M. de Beaugency. Marquise, vous allez le recevoir et vous lui direz à quel prix vous mettez votre main.

— Quel est ce prix, sire ?

— Vous lui donnerez à choisir : ou renoncer à vous, ou consentir à m'envoyer sa démission de ses charges, pour aller s'enterrer avec sa femme dans sa terre de Courlac, en Poitou, et y vivre de l'existence du gentilhomme campagnard.

— Et puis, sire ?

— Vous lui donnerez deux heures de réflexion et le congédierez.

— Et enfin ?

— Le reste me regarde.

Et le roi se leva, prit son chien et son fusil, se réfugia derrière un paravent et tira un rideau pour se mieux dissimuler.

— Que faites-vous donc, sire ? demanda la marquise.

— Je me voile, comme les rois de Perse, aux yeux de mes sujets, répondit Louis XV. Chut ! marquise.

Et M. de Beaugency entra peu après.

Le marquis était un charmant cavalier, grand, svelte, la moustache noire et retroussée, l'œil ardent et spirituel, le nez recourbé, la lèvre autrichienne, la démarche hardie et l'attitude noble et superbe.

La marquise rougit légèrement à sa vue, lui tendit sa main à baiser, et murmura à part elle, tout en lui indiquant un siège :

— Décidément, je crois que l'épreuve est inutile, c'est monsieur de Beaugency que j'aime. Et comme je serai fière de m'appuyer à son bras aux fêtes de la cour ! avec quel bonheur je passerai de longues veilles dans votre cabinet, monsieur l'ambassadeur, tandis que vous expédierez les affaires du roi !

Puis, après cet aparté, la marquise redevint souriante et coquette, en femme qui comprenait la haute mission de galanterie réservée à son époque séduisante et mignarde par la Providence indulgente, et qui gardait ses colères et ses mauvais jours au règne suivant.

— Marquise, dit M. de Beaugency en prenant dans ses mains la main rose de la belle veuve, il y a bien huit jours que vous ne m'avez reçu, n'est-ce pas ?

— Huit jours ! vous êtes venu hier.

— C'est qu'alors j'ai pris les heures pour des siècles.

— Et ce compliment dans un livre de monsieur Crébillon fils.

— Vous êtes méchante, marquise.

— Peut-être… c'est tout naturel, je m'ennuie !

— Ah ! marquise, Dieu m'est témoin que je voudrais faire de votre existence une fête interminable !

— Ce serait au moins fatigant.

— Dites un mot, madame, un seul, et ma fortune, mon avenir, mon ambition…

— Vous êtes donc toujours ambitieux ?

— Plus que jamais, depuis que je vous aime.

— Est-ce nécessaire ?

— Mais, sans doute. L'ambition, n'est-ce pas les honneurs, la fortune, les regards d'envie des rivaux impuissants, les admirations de la foule, la faveur des rois ?… Et n'est-ce point prouver son amour d'une façon sans réplique, d'une manière triomphante, que mettre tout

cela aux pieds de la femme qu'on adore ?

— Peut-être avez-vous raison.

— Si j'ai raison, marquise ! Écoutez-moi, belle amie…

— Je vous écoute, monsieur.

— Entre nous, gens qui sommes nés et n'avons pas de croquants dans nos alliances, l'amour vulgaire et sentimental que dépeignent ces espèces qui font des livres pour vos ajusteuses et vos camérières, serait de fort mauvais goût. C'est aimer peu et faire un maigre cas de son bonheur que l'aller enterrer en quelque coin perdu de la province ou de Paris, une autre province, entre nous encore, qui sommes à Versailles, pour y vivre avec lui d'une solitude monotone et d'une contemplation invariable.

— Ah ! dit la marquise ; vous trouvez ?

— Parlez-moi plutôt des fêtes étourdissantes de lumière, de bruit, de sourires, d'esprit, au milieu desquelles on passe enivré, sa conquête au bras… Pourquoi cacher son bonheur et ne le point produire ? les regrets et l'envie du monde l'accroissent, loin de l'atténuer.

Mon oncle le cardinal est fort bien en cour, il a l'oreille du roi et, qui mieux est, de la comtesse ; il m'aura, au premier jour, une ambassade dans une cour du nord. Vous voyez-vous, madame l'ambassadrice, traitant sur le terrain d'un salon, de puissance à puissance avec la plus haute noblesse d'un royaume, ayant les hommes à vos genoux, les femmes sur un simple tabouret, alors que vous occuperez un trône et tiendrez un sceptre ?

Et M. de Beaugency parlait avec chaleur, et il avait doucement glissé de son siège aux genoux de la marquise, dont il couvrait les mains de baisers.

Elle l'écoutait en souriant ; puis tout à coup elle lui dit :

— Relevez-vous donc, monsieur, et écoutez-moi à votre tour. M'aimez-vous bien sincèrement ?

— Dû toute mon âme, marquise.

— Seriez-vous prêt à tous les sacrifices ?

— A tous, madame.

— Ceci tombe à merveille, car être prêt à tous, c'est en accomplir un sans la moindre peine, et je n'en exige qu'un seul.

— Oh ! parlez. Faut-il conquérir un trône ?

— Non pas, monsieur, il faut vous souvenir que vous avez en Poitou un fort beau château.

— Peuh ! fit M. de Beaugency, une bicoque !

— Charbonnier est maître chez lui, dit la marquise, et lorsque vous vous en serez souvenu, demandez des chevaux de poste.

— Dans quel but, marquise ?

— Afin de m'emmener a Courlac. C'est là que votre aumônier nous unira, dans la chapelle, en présence de vos serviteurs et vos vassaux, nos uniques témoins.

— La fantaisie est singulière, je m'y soumets, marquise.

— Très bien. Nous partons ce soir. Ah ! j'oubliais.

— Quoi encore ?

— Avant de partir, vous enverrez vos démissions au roi.

M. de Beaugency fit un bond sur son siège.

— Y songez-vous, marquise ?

— Sans doute. Vous ne pourrez remplir à Courlac les charges que vous occupez à la cour.

— Et au retour ?

— Nous ne reviendrons pas.

— Nous – ne – reviendrons – pas ! articula M. de Beaugency lentement. Et où irons-nous donc alors ?

— Nulle part. Nous resterons à Courlac.

— Tout l'été ?

— Et puis l'hiver. Je compte m'y fixer après notre union. J'ai la cour en horreur, je n'aime pas le bruit, les grandeurs me fatiguent… et je n'aspire qu'à la vie simple et charmante des champs, à l'existence calme, heureuse, d'une châtelaine oubliée. Que vous importe ? vous étiez ambitieux par amour pour moi ; je fais peu de cas de l'ambition : vous en devez moins faire encore, puisque vous m'aimez.

— Mais, marquise…

— Chut ! c'est convenu. Cependant, pour la forme, je vous donne une heure de réflexion. Tenez, passez par là, entrez dans ce salon d'hiver que vous trouverez au bout de la galerie, et envoyez-moi votre réponse sur une feuille de vos tablettes. Je vais terminer ma toilette, que j'ai laissée inachevée pour vous recevoir.

Et la marquise ouvrit une petite porte, poussa M. de Beaugency dans le corridor et la referma sur lui.

— Marquise, cria le roi du fond de sa cachette et à travers le paravent, vous offrirez à monsieur de Menneval l'ambassade de Prusse que je vous ai promise pour lui.

— Vous ne sortez donc pas de votre retraite ?

— Non, certes, marquise ; c'est bien plus amusant de rester dans la coulisse : on entend tout, on rit à son aise et l'on n'a rien à dire.

Deux heures sonnèrent ; on annonça M. de Menneval. Sa Majesté se tint coi, et fit le mort.

Chapitre III

M. de Menneval était, de tous points, un cavalier qui ne le cédait en rien à son rival M. de Beaugency. Il était blond, de ce blond cendré qui est la nuance de chevelure des séraphins ; il avait l'œil bleu, le front large, la lèvre humide et rêveuse, l'attitude légèrement pensive qui seyait aux trouvères de la vieille France.

Nous ne savons pas si M. de Menneval avait commis des vers, mais il aimait les poètes, les arts, le calme des champs, les couchers de soleil, les aubes vermeilles, les soupirs du vent dans les feuilles, les harmonies mystérieuses et voilées d'une harpe résonnant, le soir, au fond d'un léger canot filant comme une flèche sur le flot bleu de la Loire, toutes choses qui accompagnent si bien ce mélodieux concert du cœur qu'on appelle l'amour.

Il était timide, il aimait avec passion la belle veuve, son rêve le plus doux était de passer sa vie entière à ses pieds, dans un isolement discret, loin de ces témoins envieux qui savent toujours jeter un sarcasme au bonheur qui sourit, et le contempler en dissimulant leur envie sous la philosophie du scepticisme.

Il tremblait bien fort en entrant chez la marquise ; il demeura debout devant elle, frissonna et rougit en baisant sa main ; puis, encouragé par un sourire, enhardi par la solennité de ce tête-à-tête suprême, il lui parla de son amour avec cette poétique naïveté, cette chaleur sans emphase d'un cœur réellement épris, cet enthousiasme vrai du prêtre qui croit à son culte.

Et, tandis qu'il parlait, la marquise soupirait et se disait :

— Il a raison ; le bonheur c'est l'amour ; l'amour c'est être deux,

ne faire qu'un et n'avoir pas entre soi, comme un tiers importun, l'indifférence ou l'attention moqueuse du monde…

Cependant elle se souvint à propos de l'avis du roi et elle dit au baron :

— Que feriez-vous bien pour me prouver votre amour ?

— Tout ce qu'il est donné à l'homme d'exécuter.

Le baron était moins hardi que M. de Beaugency, qui parlait de conquérir un trône. Il devait être plus sincère.

— Je suis ambitieuse, dit la marquise.

— Ah ! fit M. de Menneval avec tristesse.

— Et je veux que l'homme que j'épouserai aspire à tout.

— J'essayerai, si vous le souhaitez.

— Écoutez, je vous donne une heure pour réfléchir. Je suis la filleule du roi, vous le savez ; je lui ai demandé une ambassade pour vous.

— Ah ! fit M. de Menneval avec indifférence.

— Il me l'a accordée. Si vous m'aimez, vous accepterez, nous nous marierons ce soir, et nous partirons pour Berlin à l'issue de la messe nuptiale, monsieur l'ambassadeur de Prusse, Réfléchissez, je vous donne une heure.

— C'est inutile, répondit M. de Menneval, je n'ai pas besoin de réfléchir puisque je vous aime. Vos désirs sont des ordres, vous obéir est mon unique vœu. J'accepte l'ambassade.

— N'importe ! dit la marquise frissonnant de joie et toute rougissante, passez dans le salon où vous attendiez tout à l'heure ; j'achève de m'ajuster et suis à vous. Je vous appellerai.

La marquise expédia le baron par la droite comme elle avait fait du marquis par la gauche, et elle se dit :

— Je vais être bien embarrassée si M. de Beaugency consent à finir ses jours à Courlac !

Alors le roi écarta le paravent et se montra.

Chapitre IV

Sa Majesté se dirigea tranquillement vers le guéridon sur lequel

elle avait replacé les oranges et en prit une.

— Ah ! dit la marquise, je vois, sire, que vous prévoyez la difficulté qui va surgir et que vous en revenez tout simplement aux oranges.

Pour toute réponse, le roi prit dans la poche de sa veste un petit canif à manche d'ivoire, fit une incision à la peau du fruit, la détacha fort habilement, puis sépara l'orange en deux quartiers et en offrit la moitié à la marquise interdite.

— Mais, que faites-vous donc, sire ? demanda-t-elle vivement.

— Vous le voyez, je mange l'orange.

— Mais…

— Elle nous était parfaitement inutile.

— Vous êtes donc fixé ?

— Parfaitement. Monsieur de Menneval vous aime plus que monsieur de Beaugency.

— Ce n'est point encore certain, attendons…

— Tenez, dit le roi montrant du geste le valet qui entrait avec un billet du marquis, vous l'allez voir sur-le-champ.

La marquise ouvrit le billet et lut :

« Madame,

» Je vous aime, Dieu m'en est témoin, et renoncer a vous est le plus cruel des sacrifices. Mais je suis gentilhomme ; un gentilhomme appartient au roi : ma vie, mon sang, sont à lui ; je ne puis, sans forfaire à la fidélité, quitter son service… »

— Et cætera, dit le roi, comme disait l'abbé Fleury, mon précepteur. Marquise, appelez monsieur de Menneval.

M. de Menneval entra et fut fort troublé de voir le roi dans le boudoir de la veuve.

— Baron, lui dit Sa Majesté, monsieur de Beaugency aimait fort la marquise, mais il m'aimait plus encore, puisqu'il n'a point voulu renoncer, pour lui plaire, à l'ambassade de Prusse. Et vous aimiez, vous, beaucoup plus la marquise que moi-même, puisque vous n'entriez à mon service que pour elle. Ceci me porte à croire que vous seriez un serviteur tiède et que monsieur de Beaugency fera un excellent ambassadeur. Il partira pour Berlin ce soir, et vous épouserez la marquise. J'assisterai à la messe. Marquise, souffla Louis XV à l'oreille de sa filleule, l'amour vrai est celui qui ne recule pas devant

un sacrifice.

Et le roi dépouilla la seconde orange et la mangea, tout en plaçant la main de la veuve dans celle du baron.

Puis il ajouta :

— Je viens de faire trois heureux : la marquise, dont j'ai fixé l'indécision ; le baron, qui l'épousera, et monsieur de Beaugency, qui sera peut-être un piètre ambassadeur. Et je n'ai oublié que moi, dans tout cela, j'ai mangé les oranges sans sucre.

On a prétendu cependant que j'étais un monarque égoïste !

FIN

Chapitre I

Nous habitions, mon grand-père et moi, une petite propriété, dans le haut Dauphiné, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre.

Les premiers bourgeons et les primevères nous amenaient à leur suite, les vendanges nous voyaient partir.

J'aime le Dauphiné ; c'est une des provinces de France les plus pittoresques, les plus fraîches et les plus vertes.

La vie des champs y est charmante, les instincts du poète, du chasseur et de l'homme modeste et simple, y peuvent être aisément satisfaits. On y retrouve de vieilles traditions et quelques légendes, Dieu n'en a point encore été banni, et l'église du village, sous ses réseaux de lierre d'Irlande, apparaît à tous les regards comme la maison bénie où les souffrances sont allégées.

Le vallon où nos pères avaient assis leurs pénales – car nous habitions une propriété de famille – était isolé et perdu en un coin des Hautes-Alpes. Les neiges des montagnes étincelaient aux quatre points cardinaux, la plaine était verte, coquette, ombreuse, et à la fois tréflée de chauds rayons de soleil.

Le printemps y suspendait des clochettes bleues et blanches aux buissons des chemins ; il y poudrait les amandiers et couvrait de violettes, de liserons et de nénuphars le bord des ruisseaux.

Chaque maison du village avait un jardin où piaulaient, au soleil levant, des centaines de merles moqueurs et de passereaux bavards. Devant l'église s'étendait une vaste prairie étoilée de marguerites, tapis merveilleux que Dieu déroulait sous les pieds de ceux qui venaient le prier.

Au château, – il faut bien le dire, c'était le château que nous possédions, – au château, dis-je, on trouvait un grand parc de marronniers, de tilleuls et de platanes qu'une génération depuis longtemps éteinte avait plantés ; – un verger pourvu de fleurs et de fruits, aux murs lézardés des vieilles fours, une jeune vigne qui grimpait vigoureusement par-dessus un lierre centenaire. Entre le

village et le château coulait une petite rivière, – une rivière sans prétentions qui ne jouait ni au fleuve orgueilleux et vain comme un millionnaire, ni au torrent tapageur et vantard, comme un coureur d'aventures affamé, une honnête rivière, qui coulait bleue et transparente sur un sable doré entre deux rives de peupliers et de prés verts, longeant un coteau de chênes-lièges, et assistant, dans sa course, un humble moulin où il se broyait dans l'année plus de sarrasin que de froment.

A une demi-lieue du château, au pied d'une colline, vers le sud, se dressait une maison blanche, coquette, élégante, qu'on eût prise, à sa structure, pour une villa des environs de Paris.

Elle s'était récemment élevée sur les décombres d'une autre maison détruite par l'incendie ; un jardin anglais, un jeune parc l'entouraient ; les fenêtres avaient des volets verts, le perron des statues de marbre blanc.

Ce n'était plus la vieille demeure féodale appauvrie et vermoulue, c'était la maison moderne de l'opulence, la retraite d'été d'un habitant de la ville. Tout y était jeune, frais, élégant.

Et cependant, nul dans le pays ne se souvenait, depuis dix ans, d'avoir vu la villa habitée par d'autres hôtes qu'un vieux domestique, Caleb, taciturne et discret, qui disait à peine le nom de ses maîtres et n'adressait jamais la parole à personne, quand il ne s'agissait point *d'affaires.* Tout ce que nous savions, c'est qu'un Parisien était venu dix années plus tôt, avait acheté la maison incendiée et les terres environnantes, construit à la place sa jolie villa, planté le parc et le jardin.

Il avait fait une visite à mon grand-père, la surveille de son départ. J'étais enfant alors, mais je me souviens parfaitement de ses traits. C'était un homme de trente-cinq ans à peine, grand, pâle, de tournure distinguée, qu'on nommait M. de Flavy.

Il nous apprit que l'amour de la solitude l'avait poussé à chercher au pied des Alpes une petite retraite pour lui, sa femme et sa fille qu'il amènerait au printemps suivant.

Le printemps arriva, M. de Flavy ne vint point ; seulement, on s'aperçut que le vieux serviteur avait remplacé sa livrée orange par des vêtements noirs, et le galon d'or de sa casquette par un crêpe.

L'année suivante, on ne vit pas davantage M. de Flavy, et dès lors on sut qu'il était mort. Comment et de quel mal ? Ce fut ce que nul ne put dire.

Dix ans s'écoulèrent ; l'unique habitant de la villa allait chaque

année à Paris et en revenait au bout de trois semaines. On remarquait, du reste, qu'il introduisait des améliorations importantes dans l'exploitation des fermes dépendantes de la villa. On évaluait dans le pays la propriété tout entière à deux cent mille francs, chiffre de fortune énorme dans une contrée aussi pauvre que les Hautes-Alpes.

J'avais bien alors dix-huit ans, l'imagination ardente, le cœur enthousiaste, et mon grand-père avait commis une faute assez grave en m'abandonnant la clef d'une vieille galerie où, pêle-mêle, étaient entassés douze ou quinze cents volumes de romans qui charmèrent jadis les vieux ans de ma grand-tante la chanoinesse. Je savais peu de latin, peu de grec ; en revanche, j'avais le cerveau farci des aventures de cent héros impossibles, depuis Amadis de Gaule jusqu'à Victor *ou l'Enfant de la forêt,* ce conte merveilleux et naïf du plus naïf des romanciers.

J'avais, du reste, commencé de bonne heure ces funestes lectures. A dix ans, plein de don Quichotte, dont je ne comprenais point le vrai sens, je me fabriquais des cuirasses et des casques avec de vieux numéros de la *Quotidienne* ; à dix-huit, j'avais, il est vrai, renoncé au rôle de chevalier errant, mais je songeais à quelque amour romanesque que je devais inévitablement rencontrer tôt ou tard sur mes pas.

Il est des gens qui courent inutilement les aventures pendant leur vie entière, et meurent désespérés d'avoir vécu heureux et paisibles ; la Providence fut plus indulgente pour moi, – elle m'offrit de bonne grâce la passion romanesque après laquelle mon imagination galopait.

C'était un soir de mai, j'étais à cheval, suivi de mes deux bassets, je trottais dans la direction du bourg voisin situé sur la route de Grenoble, celle de Paris, par conséquent. Dans nos montagnes, les chemins sont mauvais au printemps, la fonte des neiges grossit les torrents, les torrents débordent et remplissent de fange et de cailloux les sentiers et les grandes voies.

Un cavalier y prend garde à peine, une voiture s'embourbe jusqu'au moyeu des roues.

La route de Grenoble était étroite, et mal entretenue ; une double haie vive, jetant par dessus ses buissons fleuris et ses longues lianes, achevait de la rendre périlleuse pour tout attelage fragile.

Du village au bourg on comprit trois lieues de pays, une demi-journée de marche au moins ; il était sept heures, le soleil avait disparu, l'ombre arrivait à grands pas et j'étais à peine à mi-chemin ; mais j'étais accoutumé à voyager de nuit, et j'avais besoin de poudre

pour une chasse au chamois qui devait être faite le surlendemain.

Je continuai donc à trotter par les haies d'aubépine en fleurs et le bord des prairies, aspirant avec délices ces senteurs enivrantes que mai apporte dans un pli de son aile multicolore et répand, le soir, sur les champs et dans les bois. Mon imagination poursuivant son rêve, mes bassets couraient la queue basse, ma monture allait à l'amble, et la nuit descendait insensiblement, si bien, qu'à un coude du chemin, j'aperçus dans l'éloignement une lueur rougeâtre, celle d'un fanal de chaise de poste ; j'entendis ensuite d'énergiques jurons, et je compris qu'il y avait des êtres en détresse. J'arrivai au galop et trouvai une berline de voyage dont le timon était brisé et les roues enrayées dans une ornière. Un laquais et le postillon essayaient de réparer l'avarie ; une femme avait la tête à la portière et paraissait inquiète des suites de l'événement. Je m'approchai d'elle, le chapeau à la main, et lui offris mes services.

— Mon Dieu ! monsieur, me dit-elle d'une voix si fraîche, si suave que j'en tressaillis des pieds à la tête, je me rends aux *Aurettes,* – c'était le nom de la villa, – et je ne sais comment, grâce à l'accident dont ma berline est victime, j'achèverai mon voyage par ces chemins impraticables et cette nuit sombre.

— J'ai un bon cheval, répondis-je en tremblant, les *Aurettes* ne sont distantes que d'une lieue, c'est un trajet que nous pouvons faire en vingt minutes. Oserais-je vous offrir la croupe ?

Elle parut hésiter ; car elle ne distinguait qu'imparfaitement mon visage. Je crois pourtant qu'au son de ma voix elle devina mes dix-huit ans ; et elle finit par répondre :

— Soit ! monsieur ; je le veux bien.

Elle recommanda au laquais et au postillon de prendre patience et d'abandonner la berline, s'ils ne pouvaient mieux faire, puis elle mit pied à terre et, ensuite, sauta lestement derrière moi, en écuyère hardie et consommée.

Je mis mon cheval au trot, rasant les haies pour éviter l'ornière ouverte au milieu du chemin, ayant bien soin d'écarter adroitement les branches de saule et les tiges de buissons qui auraient pu blesser ma compagne de voyage ou déchirer ses vêtements.

La rapidité de la course, cette angoisse vague de la nuit qui impressionne toujours les femmes, et peut-être aussi cette défiance irréfléchie dont on enveloppe les inconnus qu'on rencontre en un pays où l'on vient pour la première fois, l'empêchèrent de lier avec moi une conversation que je brûlais d'entamer et dont je cherchais vainement le premier mot.

Mais bientôt la scène changea. Au chemin bourbeux de la plaine succéda un sentier uni, sablé, grimpant en rampes douces au flanc d'une petite colline à mi-côte de laquelle se trouvaient les *Aurettes.* La lune se leva presque en même temps ; elle venait à point et tout comme en un vrai roman, car je mourais d'envie de voir enfin les traits de mon héroïne. Pendant les dix minutes qu'avait duré notre course dans le chemin creux, mon imagination était allée bon train, elle aussi ; balcons, échelles de soie, lettres confiées à un chien intelligent… j'avais songé à tout déjà.

Aussitôt que les premiers rayons de la lune nous arrivèrent, comme il eût été difficile et même inconvenant de me retourner sur ma selle pour regarder la belle inconnue, – il était impossible qu'elle ne fût point belle ! – j'eus recours à un stratagème :

— Madame, lui dis-je, vous plairait-il saisir l'arçon de la selle ? je vais mettre pied à terre, pendant quelques minutes, il y a ici près un mauvais pas, et mieux vaut être prudent.

Le mauvais pas dont je parlais était, à vrai dire, une niaiserie, un ruisseau sans importance sur lequel un pont de sapins très solide en réalité conservait une apparence débile qui pouvait intimider faiblement le voyageur inexpérimenté.

J'étais à terre avant qu'elle m'eût répondu, et je demeurais, au bord de la route, immobile et saisi d'admiration.

Éclairée en plein par les rayons de l'astre nocturne, elle m'apparut comme la femme de mes rêves, l'héroïne de roman après laquelle je courais. Elle avait peut-être trente ans, – cet âge solennel et critique à la fois où la beauté rayonne dans tout son éclat, dans toute sa splendeur, pour disparaître ensuite avec la rapidité d'un soleil couchant ; elle était pâle à souhaits ; ses cheveux noirs, son grand œil bleu, ses lèvres rouges, sa main blanche aux doigts effilés, – tout, jusqu'à sa robe noire, réussissait à faire d'elle une de ces femmes à prisme romanesque, ainsi qu'on en trouve dans les livres de George Sand.

C'était une Edmée de Mauprat brune et âgée de trente étés.

Les femmes ont un merveilleux talent de tout voir, tout comprendre. Sans abaisser ses yeux vers moi, sans m'examiner, elle me vit tout entier, devina que je l'admirais, comprit que j'avais mis ma prudence au service de ma curiosité. Et alors, comme chaque idole respire l'encens avec un secret plaisir, de quelque cassolette et de quelque lieu qu'il s'élève, elle crut devoir récompenser ma naïve contemplation par une phrase gracieuse, un rien qui servirait de prétexte à une causerie.

— Je suis bien indiscrète, monsieur, d'avoir ainsi accepté votre offre obligeante, je vous ai certainement fait perdre un temps précieux et détourné de votre route.

Une singulière émotion s'empara de moi à ces paroles, et tandis que ma langue roulait vainement sans parvenir à articuler un mot, j'étendis la main vers le nord, et montrai, au fond de la vallée, le château que nous habitions.

— Ah ! fit-elle, m'accordant aussitôt un regard plus curieux que le premier, vous alliez au château ?

— Non point précisément, balbutiai-je enfin, mais c'est là que je retourne chaque soir.

— N'est-ce point ce château qui appartient au marquis de B… ?

— Mon grand-père, madame, en effet…

A sa froide réserve succéda soudain un franc sourire et une expansion de bon goût :

— Vraiment, monsieur, me dit-elle, vous êtes le petit-fils du marquis de B… ? mais alors je suis heureuse du hasard qui m'a fait accepter votre appui chevaleresque, et j'espère que cette rencontre imprévue sera le prétexte que je cherchais vainement depuis trois jours…

Je la regardai étonné.

— Monsieur, reprit-elle en souriant, je m'appelle madame de Flavy, et les Aurettes m'appartiennent. Je viens m'y fixer, et je sais que je n'aurai d'autres voisins de campagne que le marquis et vous. Or, vous sentez qu'une femme, une pauvre veuve…

Je tressaillis à ce dernier mot, et trouvai, malgré l'accent de tristesse avec lequel elle le prononça, qu'il sonnait bien à l'oreille.

— Une pauvre veuve ne fait point de visites, et si ses voisins sont taciturnes ou fuient les étrangers…

Je l'interrompis en souriant :

— Croyez, madame, que mon grand-père…

— Bien, fit-elle, souriant à son tour, c'est un commencement de relations assez bizarre, du reste, et qui vous obligera à ne rentrer chez vous qu'à une heure fort avancée.

C'était pour moi l'occasion de faire preuve de mon courage ; je répondis une longue phrase entortillée d'où il ressortait que j'avais la vertu des paladins antiques.

Nous arrivions alors à la grille de la villa, et je n'avais point songé à remonter à cheval, préférant m'appuyer sur le pommeau de la selle et causer tout à l'aise avec la belle étrangère.

Je sonnai, la grille s'ouvrit ; le vieux Caleb arriva en courant, recula d'un pas à la vue de sa maîtresse, poussa un cri et se mit à pleurer en lui baisant la main.

— Mon pauvre Pierre, lui dit-elle avec bonté et d'une voir émue, il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, et je comprends ta joie ; mais au lieu de t'étonner de me voir arriver ainsi en compagnie de monsieur et à cheval, mets la ferme en réquisition et donne-moi à souper, je meurs de faim.

Si ces vulgaires paroles n'eussent été débitées d'un ton léger et par la plus jolie voix du monde, j'en aurais été vivement affecté. Je n'avais lu nulle part que les héroïnes eussent faim jamais.

Je lui offris la main et nous pénétrâmes dans sa villa. Nous nous arrêtâmes dans un petit salon ouvert sur le parc, simplement meublé, frais, coquet cependant, malgré sa solitude de dix années et tout prêt à recevoir une jeune et belle maîtresse.

Un portrait d'homme d'une figure distinguée était suspendu au-dessus du sofa.

Madame de Flavy éprouva une vive émotion en l'apercevant, et cette émotion me fut infiniment désagréable, car en rassemblant mes souvenirs d'enfance, je venais de reconnaître M. de Flavy.

Le vieux serviteur, après avoir mis eu émoi tout le personnel de la ferme, roula une table devant sa maîtresse et la couvrit de mets rustiques qui l'enchantèrent.

— Mon beau cavalier, me dit-elle avec enjouement, vous plairait-il de partager mon festin ?

Je refusai et me levai à contrecœur pour me retirer.

— Je vous laisse aller, fit-elle, il est si tard ! mais nous nous reverrons, n'est-ce pas ? vous reviendrez me voir…

Je balbutiai et rougis. Elle me tendit la main, je la baisai en tremblant, saluai avec gaucherie et m'enfuis. J'étais fou… Je lançai mon cheval au galop sur la route du château ; quand j'arrivai, mon grand-père était couché, et je m'en applaudis intérieurement ; j'aurais été bien embarrassé de lui avouer la cause de mon trouble, et Dieu sait si j'étais troublé !

Le lendemain, au point du jour, je partis avec mon fusil. J'avais besoin d'être seul, il se faisait en moi une révolution complète ; j'étais

amoureux de madame de Flavy, et la solitude est un terrain merveilleux pour édifier des châteaux en Espagne.

A l'heure du dîner, – nous dînions à midi, selon le vieil usage, – mon grand-père me dit avec une bonhomie malicieuse :

— Je vous trouve bien modeste, monsieur ; comment ! vous vous conduisez avec la galanterie aventureuse d'un preux d'autrefois, vous arrachez une belle dame au danger, vous lui offrez la croupe sur votre destrier, et vous gardez un secret profond sur cette aventure ?

Je rougis jusqu'aux oreilles et balbutiai.

— Heureusement, reprit mon grand-père, madame de Flavy a été moins discrète.

— Vous l'avez donc vue ? m'écriai-je avec une vivacité qui heureusement lui échappa.

— Non, mais voici sa lettre.

Et l'excellent homme me tendit le billet suivant :

« Monsieur le marquis,

» Je viens demander un peu de solitude et de paix à vos vertes et belles montagnes ; cependant je ne prétends point y vivre en recluse, et je désire fort avoir de bonnes et charmantes relations avec mes voisins. M. Maxime a été, cette nuit, mon libérateur, il s'est conduit en vrai chevalier errant, et m'a retirée d'une ornière où j'étais menacée d'attendre le jour ; j'étais un peu émue, je crois que je l'ai remercié à peine : voulez-vous me fournir l'occasion de le faire amplement en venant demain, jeudi, accepter aux Aurettes le dîner d'une femme qui a oublié sa cuisinière à Paris et en est réduite aux imperfections culinaires d'un valet de pied ?

Louise de Flavy. »

— Voyons, reprit mon grand-père en se mettant à table, conte-moi ton aventure ; où as-tu rencontré madame de Flavy et comment t'es-tu acquitté de ton rôle de chevalier errant ?

Mon grand-père m'embarrassait fort, car j'avais à peu près tout oublié, à l'exception d'une chose : c'est que madame de Flavy était merveilleusement belle. Je m'en tirai, cependant, tant bien que mal, et l'excellent vieillard se prit à rire sournoisement.

— J'avoue, me dit-il en souriant, que tu mérites bien un peu de reconnaissance de la part de notre voisine la châtelaine des Aurettes. Nous irons demain dîner chez elle ; je vais lui envoyer un chevreuil pour lui faire oublier l'absence de sa cuisinière.

A dix heures et demie, le lendemain, nous montions à cheval, mon grand-père et moi, pour nous rendre aux Aurettes ; au bout de deux heures nous franchissions la grille du petit parc.

Madame de Flavy, une ombrelle à la main, coiffée d'un large chapeau de paille, dans le plus délicieux négligé de campagne que puisse imaginer une Parisienne du *bel air,* comme on disait autrefois, se promenait dans la grande allée, au moment où nous arrivâmes.

Elle vint à nous, souriante, et nous salua de la main, tandis que nous mettions pied à terre. Mon grand-père lui baisa le bout des doigts et lui offrit son bras, tandis que je m'occupais moi-même de confier nos montures à un valet.

Je trouvai mon grand-père bien heureux…

Ils firent un tour dans le parc, causant de Paris, de la mort prématurée de M. de Flavy, tué en duel, au sortir du jockey-club et à la suite d'une querelle sans importance. Ces souvenirs assombrirent quelques minutes le visage de la belle veuve ; je l'avais quittée souriante, je la retrouvai mélancolique et plus pâle qu'elle ne m'avait paru l'être la veille.

On vint l'avertir qu'elle était servie. On avait dressé la table dans la salle du rez-de-chaussée qu'ornait le portrait de monsieur de Flavy. Heureusement le siège que sa veuve devait occuper était disposé de manière qu'elle tournait le dos au portrait. C'était une délicate attention du vieux Caleb.

A table, madame de Flavy retrouva peu à peu cet enjouement de bon goût, cette gaîté sans éclat qui trahit la femme du monde et la maîtresse de maison accoutumée à son rôle.

Mon grand-père avait oublié ses soixante-dix ans, il se souvint même beaucoup trop qu'il avait été page, au point, Dieu me pardonne ! que je m'en montrai maussade et jaloux durant tout le dîner. Il me semblait que madame de Flavy prenait un plaisir extrême à ses anecdotes, à ses galanteries, à son esprit fin et galant qui sentait le dernier siècle et la poudre.

Cette première visite à la châtelaine des Aurettes, dont je m'étais promis d'avance d'immenses résultats, se termina, en définitive, fort tristement pour mes espérances. Madame de Flavy me traitait en enfant, faisait peu d'attention à mon silence boudeur, et, après le dîner, elle prit encore le bras de mon grand-père, au lieu de s'appuyer sur le mien.

Il y a pour un amoureux novice mille riens imperceptibles qui

lui font un mal affreux et le désespèrent. Je rentrai, le soir, au château, morne et désolé. Retiré dans ma chambre, je me mis à fondre en larmes. Pourquoi ? j'aurais été bien embarrassé d'en trouver la raison.

La nuit qui suivit fut pleine pour moi de l'image de madame de Flavy, bien que je me fusse juré, dans mon premier accès de dépit, d'oublier cette femme sans cœur qui ne devinait point que je mourais d'amour pour elle, et de ne jamais remettre les pieds aux Aurettes.

Ce serment ne m'empêcha nullement de me lever ayant le jour, de siffler mes chiens, de prendre mon fusil et de m'en aller chasser aux environs de la villa.

Ce jour-là, je fus maladroit à plaisir, je tiraillai jusqu'à dix heures le plus innocemment du monde, et mes bassets indignés finirent par me tourner le dos, me plantèrent au milieu d'une pièce de luzerne et s'en allèrent comme d'honnêtes chiens courants qu'on n'a point habitués à des chasses pour rire.

J'allais et venais sous les murs du parc, je gravissais les coteaux voisins du haut desquels je pouvais apercevoir la maison perdue sous les marronniers ; j'espérais que mon tapage éveillerait enfin l'attention de ses hôtes, et que je verrais poindre au détour d'une allée la belle châtelaine étonnée d'un pareil vacarme. Mes peines furent perdues !

Alors, en désespoir de cause, je songeai qu'un lièvre ou deux perdrix me seraient un excellent prétexte pour m'introduire à la villa. Je capitulais avec mon ressentiment, j'oubliais le serment solennel que je m'étais fait la veille.

Abandonné de mes chiens, je résolus de me passer d'eux et je me mis en devoir de battre méthodiquement les allées d'une vigne, un carré de trèfle et un champ de lavandes.

Une compagnie de perdreaux rouges s'enleva du milieu de la vigne, reçut mes deux coups de fusil, et gagna le bois sans dommages. Un lièvre roula sous mon pied dans le trèfle et disparut dans les lavandes sans laisser de poil après lui.

Les chasseurs sont superstitieux : je m'avouai que la fatalité s'en mêlait, et que le plus sage était de rentrer au château le front baissé, comme un vrai *bredouille,* ainsi nomme-t-on le chasseur maladroit qui revient au logis la carnassière vide.

Il fallait renoncer, faute d'un honnête prétexte, à voir ce jour-là madame de Flavy.

O bonheur ! au moment où je regagnais le sentier qui conduisait de la villa au château, j'aperçus devant moi le vieux domestique

cheminant gravement la tête inclinée, comme un poète qui prend la route de l'Institut.

Si je ne la voyais point, ce jour-là, au moins, pensais-je, me serait-il permis d'avoir de ses nouvelles.

J'allai au moderne Caleb avec un sourire bien intéressé que j'essayai de rendre naïf et franc, et je le saluai de la façon la plus courtoise.

— Bonjour, monsieur Pierre, lui dis-je.

— Bonjour, monsieur le comte, me répondit-il gravement, en essayant de passer outre.

Je le retins du geste.

— Venez-vous du château ?

— Non, monsieur le comte.

— Vous retournez à la villa ?

— Oui, monsieur le comte.

— Comment se porte madame ?

— Très bien. Je vous remercie, monsieur le comte.

— J'ai chassé aux environs des Aurettes, poursuivis-je impatienté du laconisme de ce taciturne personnage, il m'a semblé l'apercevoir…

— Monsieur le comte s'est trompé.

— Ah !

— Oh ! bien certainement.

Et le Caleb fit mine de nouveau de s'en aller.

— Madame se lève donc bien tard ? observai-je.

— Nenni, madame est levée dès sept heures.

— Alors il est fort possible…

— Monsieur le comte se trompe, madame n'est point aux Aurettes.

Je tressaillis des pieds à la tête.

— Et où est-elle ? m'écriai-je.

— Madame est partie pour C… ce malin, elle y va visiter le couvent, et je ne crois pas qu'elle revienne avant demain.

J'aurais étranglé maître Pierre de bon cœur, et, cette fois, je ne le retins plus et le laissai aller, trouvant fort mauvais que madame de Flavy eût entrepris sans moi sa première excursion ; il me semblait que le privilège de l'accompagner me revenait de droit.

Chapitre III

— Comme te voilà triste et morose, monsieur le paladin ! s'écria joyeusement mon grand-père, tandis que j'entrais vers midi dans la salle à manger.

— Mais non, balbutiai-je.

— Ta, ta, ta, fit le bon vieillard, je sais bien à quoi m'en tenir. Ta tristesse vient de ta maladresse ; j'ai vu revenir tes bassets, et, lorsqu'ils s'en retournent, c'est que ta poudre est mauvaise, ton fusil crasseux, c'est que tes amorces ne valent rien. Que sais-je ? les chasseurs maladroits ont toujours une demi-douzaine d'excuses qui sauve leur amour-propre.

Je laissai de bonne grâce plaisanter mon grand-père sur mes malheurs de la matinée, m'estimant heureux qu'il ne devinât point la véritable cause de ma sombre humeur.

— Ah ça ! me dit-il enfin, madame de Flavy nous a fait renoncer, avec son dîner de jeudi, à notre chasse au chamois ; mais *Sonne-Toujours,* notre piqueur, s'en plaint amèrement, et il faut bien faire quelque chose pour lui. Nous partirons demain.

Je pâlis à ces mots. Une chasse au chamois, dans nos montagnes, dure au moins trois journées, quatre parfois ; combien de temps allait donc s'écouler avant que je revisse madame de Flavy !

— Demain ? murmurai-je du ton d'un homme qui a mal entendu, pourquoi demain ?

— Parce que le plus tôt est le meilleur. Les neiges fondent tous les jours, et, quand nous n'aurons plus de neige, il y faudra renoncer.

L'argument était sans réplique. Il me passa dans l'esprit des idées de révolte ; – je crois même que je songeai un moment à prendre, le lendemain, ce malencontreux Sonne-Toujours pour un chamois, et à lui loger une charge de chevrotines dans les jambes pour le faire renoncer à toujours à la chasse au chamois.

— Tu as mal fait, reprit mon grand-père, de te fatiguer ce matin, car tu as une course à faire tout à l'heure.

— Ah ! fis-je du ton inclinèrent d'un homme qui s'attend à tous les revers du destin et ne s'en émeut pas.

— Tu connais Gérard le braconnier ?

— Oui.

— Tu sais qu'il habite une masure dans les bois, à C…, près des ruines du couvent ?

— Oui, fis-je en tressaillant.

— C'est un chasseur de chamois habile et il a un excellent chien.

— Oui, oui, murmurai-je, prenant goût, soudain, à la conversation.

— Eh bien ! mon ami, siffle les bassets, s'ils veulent te suivre ; prends ton fusil et mets-toi en route. Tu vas aller prévenir Gérard que je compte sur lui et son chien, et tu l'amèneras ce soir.

J'aurais embrassé mon grand-père de bon cœur. Il m'envoyait à C…, c'est-à-dire à la rencontre de madame de Flavy ! comprenez-vous ?

Je dînai lestement, tordant et avalant comme un homme affamé, tant j'avais hâte de partir ; et j'ordonnai qu'on me sellât un cheval.

— Tu ferais plus sagement, me dit mon grand-père, d'aller à pied par le bois. Tu te réhabiliterais un peu en secouant les dernières bécasses.

— Y songez-vous ? m'écriai-je. Demain il me serait impossible de marcher.

— Poule mouillée ! murmura-t-il.

J'avais calculé qu'en passant par le bois je ne rencontrerais point madame de Flavy, si la fantaisie de coucher chez le gardien des ruines venait à lui passer ; et la grand-route allongeait d'au moins deux heures, ce qui, au cas où je la suivrais à pied, ne me permettrait point d'arriver avant la nuit.

Mon calcul était juste ; l'événement devait le justifier.

Je lançai mon cheval au triple galop sur la route du couvent, et le noble animal se conduisit si vaillamment que j'arrivai en moins de deux heures. Précisément, à la porte de l'ermite, qui était en compagnie d'un aubergiste, l'unique gardien du monastère, j'aperçus madame de Flavy prête à monter à cheval.

Elle était venue à cheval, sans autre escorte qu'un petit pâtre de quinze ans.

En me voyant, elle poussa un cri de joie.

— Ah ! me dit-elle, c'est la Providence qui vous envoie, mon beau paladin…

Pardon ! madame, c'est mon grand-père.

— Soit, mais vous arrivez à point pour me tirer de souci.

— En vérité ! murmurai-je troublé.

— Figurez-vous qu'on n'a point de lit à me donner ici, poursuivit-elle en se tournant vers l'hôtelier, qui courba humblement le front sous ce dur reproche. Et il faut que je retourne aux Aurettes… Là n'est point l'inconvénient, mais croiriez-vous que ce bambin refuse de me suivre et de prendre le chemin du bois, sous prétexte qu'il est hanté par les fées et les esprits ?

Je me mis à rire.

— Et grand, je vous jure, était mon embarras, lorsque je vous ai aperçu. Vous allez me servir de chevalier, n'est-ce pas ? Nous passerons par le bois.

— Je suis à vos ordres, m'écriai-je avec un enthousiasme qui la fit sourire, et oubliant le but de mon voyage à C…

— Ah ça ! me dit-elle, mais vous veniez ici pour quelque affaire, sans doute ?

— Oh ! une misère, répondis-je, une commission sans importance dont je veux charger le frère ermite.

La maison du braconnier était à un quart de lieue à peine.

Nous sautâmes en selle, madame de Flavy et moi, et nous partîmes.

Nos chevaux étaient de la race du pays, ils avaient le pied montagnard, étaient habitués à côtoyer les précipices, et cheminaient de nuit sans jamais broncher.

Nous entrâmes sous les futaies de sapins au moment où le soleil déclinait à l'horizon.

L'air était tiède, la soirée charmante, le bois embaumé de mille parfums. Le chemin que nous suivions courait capricieusement tantôt sur une pelouse, tantôt au bord d'un ravin, tantôt sur un pont hardi, construit avec des troncs d'arbres sur un torrent.

Madame de Flavy s'extasiait sur les échappées des panoramas, les lointains bleus entrevus au travers des sapins, les vallées sauvages, les maisonnettes des bûcherons, bâties au bord des clairières.

Et je l'écoutais avec recueillement, éprouvant un charme infini à la voir sourire, à l'entendre ; et lorsqu'une boucle dénouée de ses cheveux poussée par un souffle de vent effleurait ma joue, j'éprouvais une de ces sensations magnétiques que la science n'expliquera jamais.

Combien d'heures s'écoulèrent depuis notre départ jusqu'à notre arrivée ? je ne l'ai jamais su. Nous étions allés au pas comme des voyageurs que rien ne presse et qui causent avec bonheur, – et la nuit était venue, et le ciel était étoilé et sombre, quand nous nous arrêtâmes au seuil de la villa.

— Quelle délicieuse promenade ! s'écria alors madame de Flavy. Monsieur Maxime, vous aimez la chasse, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Et vous chassez tous les jours ?

— Habituellement.

— Si j'exigeais de vous un sacrifice ?

— Oh ! parlez ! m'écriai-je ravi.

— Si je vous priais de ne chasser que tous les deux jours, et de m'accompagner ainsi trois fois par semaine dans mes excursions ? Je compte courir les environs, jusqu'à ce que j'aie tout vu, grottes, cascades, ermitages.

— Je serai heureux et fier de vous accompagner.

— Faites-vous de la peinture ?

— Un peu.

— Eh bien ! venez donc quelquefois, dans l'après-midi, nous peindrons ensemble. Bonsoir !

§

Je rentrai au château fou de joie ; je faillis sauter au cou de la vieille Jeannette, la cuisinière qui m'attendait pour me donner à souper, car tout le monde était couché déjà.

Le lendemain, à trois heures du matin, quand mon grand-père entra dans ma chambre tout vêtu et ses guêtres lacées, je me plaignis d'une si forte migraine qu'il me dit avec bonté :

— Je ne puis t'emmener dans cet état, mais nous coucherons à la Combe-Vieille, chez le garde ; si ce soir tu te trouves mieux, monte à cheval et viens nous rejoindre.

Dupe de mon stratagème, mon grand-père partit, et à neuf

heures j'entrais à la villa.

Chapitre IV

Pendant un mois, on ne me vit plus au château, je ne quittais pas madame de Flavy ; je peignais et montais à cheval avec elle, – nous faisions de longues promenades à pied dans les bois, et elle était assez enfant encore, malgré son trentième printemps, pour se plaire en ma compagnie.

Je l'aimais avec passion, je trouvais un charme infini à m'asseoir près d'elle, sur un tabouret, quand elle se mettait au piano ; – je frissonnais lorsqu'elle se penchait sur moi, tandis que je peignais, pour examiner ma besogne et me donner un conseil.

Et pourtant, il faut bien l'avouer, je ne lui avais jamais dit, je n'avais point osé lui dire : *Je vous aime !* Chaque soir, en rentrant, j'ouvrais un de mes romans favoris et je le consultais gravement sur le moyen d'avouer ma flamme. Le roman ne m'offrait que des expédients impossibles.

Un jour enfin, un soir plutôt, je pris mon courage à deux mains, et, tandis que nous étions assis dans le parc sur un banc rustique, je me levai d'un air solennel et lui dis :

— Madame, je suis l'unique héritier de mon grand-père ; j'aurai vingt mille livres de rente un jour. C'est peu, mais je vous aime, etc.…

Ici je m'arrêtai court et balbutiai : j'étais à bout d'éloquence.

Elle sourit et me prit les mains :

— Vraiment ! me dit-elle, vous m'aimez ?

J'appuyai ma main sur mon cœur avec un geste dramatique.

— Et vous voulez m'épouser ?

Je me mis à ses genoux et les embrassai. Ce fut ma réponse, et l'on conviendra qu'elle en valait bien une autre.

— Mon cher Maxime, me dit-elle en souriant et d'une voix émue, c'est mal de m'aimer, je suis votre aînée.

— Oh ! qu'importe ? vous êtes si belle…

— Eh bien ! reprit-elle, je vous le pardonne, car, moi aussi, je vous aime…

Le cri de joie que je poussai en couvrant ses mains de baisers est

impossible à traduire.

— Mais, continua-t-elle, ne vous réjouissez donc point d'avance. Attendez, je suis une femme un peu bizarre, capricieuse même, je l'avoue, j'ai l'esprit si romanesque, et je trouve notre siècle si vulgaire, si prosaïque, que je me prends à regretter les époques de la chevalerie où un damoiseau s'en allait gagner en Palestine ses éperons de chevalier, avant d'épouser la dame de ses pensées.

— Hélas ! m'écriai-je, il n'y a plus de croisades.

— Non, mais cependant je n'épouserai jamais un homme qui n'aura point couru le monde et vu du pays. Vous m'aimez, je le crois ; moi aussi, je vous aime ; vous voulez m'épouser ? eh bien ! j'y mets une condition. Vous irez à Paris…

Je frissonnai.

— Vous y passerez deux ans.

— Deux siècles ! m'écriai-je.

— Non ; et d'ailleurs, puisque vous m'aimez…

— Soit, j'irai à Paris.

— Vous y compléterez votre éducation ; – je vous permets même d'y courir les aventures, – et vous reviendrez ensuite.

— Et alors ? demandai-je les larmes aux yeux.

— Alors, nous verrons.

Chapitre V

Le lendemain, mon grand-père me dit :

— Il faut qu'un jeune homme de bonne famille voie Paris ; tu partiras ce soir. Madame de Flavy a bien voulu m'envoyer quelques lettres de recommandation pour ses amis de Paris.

Et je partis le soir même, emportant un baiser que la femme que j'aimais m'avait mis au front.

Chapitre VI

Je glisse sur les deux années que je passai à Paris. Mon grand-père m'y faisait une pension convenable qui me permit de mener cette

existence facile, oisive et luxueuse d'un fils de famille.

D'excellentes relations dans le monde, un nom, une physionomie expressive, suffisent à procurer à un jeune homme ces aventures que madame de Flavy m'avait autorisé à courir. Mon écorce de provincial tomba à ce souffle élégant de la mode qui métamorphose si rapidement. J'obtins des succès de tout genre et dans tous les mondes ; mon éducation fut complète au bout de quelques mois, et je n'eus bientôt plus rien à envier à ces lions et à ces dandys du boulevard, dont la folle existence me séduisit, à mon arrivée, au point de me faire oublier un peu la charmante femme qui m'exilait avec un sourire et m'envoyait mériter à Paris, la nouvelle Palestine, mes éperons de chevalier.

Je m'acquittai de ma mission avec un tel zèle, que, plus d'une fois, il m'arriva de passer de longues journées sans songer à madame de Flavy. Cependant, lorsqu'au milieu de ma vie dissipée survenait une heure de lassitude et de tristesse, une désillusion, un chagrin, mon cri et ma pensée se tournaient vers l'horizon, et il me semblait voir alors, dans le lointain, briller doucement une étoile qui m'appelait et m'indiquait ce pôle tempéré qu'on nomme le repos et le bonheur.

Je revoyais cette tête pâle et suave, ces longs cheveux noirs, cet œil bleu si doux, cette taille frêle et charmante, tout cet ensemble gracieux qui constituait la femme de mon premier rêve, cette belle madame de Flavy qui m'avait mis un baiser au front, en me disant : Partez et revenez plus tard… nous verrons…

Que de fois, en fumant, d'un air ennuyé, mon cigare havanais sur le sofa d'une maîtresse, me pris-je à regretter le petit salon du rez-de-chaussée des Aurettes, et cette bergère à fond canné au bas bout de laquelle je m'asseyais près d'elle !… Que de fois aussi, sous les ombrages de Saint-Germain ou de Montmorency, songeai-je au petit bois de chênes-lièges et de pins des Alpes où *elle* s'appuyait sur mon bras !…

Et cependant, aussi, la vie parisienne est si douce aux oisifs dont la bourse est arrondie et qui ont un aïeul pourvu d'un banquier, les glaces de Tortoni ont un tel parfum, le bois possède des allées si ombreuses et si fraîches, l'Opéra, des loges si dérobées aux regards du vulgaire et des coulisses si merveilleusement encombrées, que les deux années fixées par madame de Flavy s'écoulèrent, puis une troisième…

Un matin je reçus une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Maxime,

» Je me souviens d'une histoire du temps des croisades, et je veux vous la raconter, espérant qu'elle pourra vous distraire, même au

milieu des bruyants plaisirs de Paris. Il était une fois un chevalier de dix-huit à vingt ans, vaillant et beau comme il appartient à un gentilhomme de bonne race. Ce chevalier aimait éperdument une châtelaine dont le manoir s'élevait à un quart de lieue du sien. Il l'alla visiter un jour et lui avoua sa flamme. La châtelaine sourit, car elle l'aimait pareillement ; cependant elle lui dit : Sire chevalier, votre amour me plaît fort, Dieu m'en est témoin, et je voudrais vous accorder ma main sur-le-champ ; malheureusement, vous n'avez point fait vos preuves de bonne loyauté, et je me suis juré de n'épouser qu'un vaillant homme qui aurait combattu les infidèles, et cherché à *conquester* le tombeau de monseigneur Jésus-Christ. Le chevalier, qui s'était mis aux genoux de la châtelaine, se releva avec enthousiasme, prit son épée, et lui dit : – Vous serez obéie, noble dame, et vous n'épouserez qu'un vaillant homme. Quelle durée fixez-vous à mon exil ? – Cinq ans, répondit-elle.

» Le chevalier parti, mon cher Maxime, il fit maintes prouesses en Terre-Sainte, et il y prit un tel goût que cinq années s'écoulèrent, puis cinq autres, et il ne songea plus à revenir en Europe. Pourtant, sa châtelaine l'attendait, elle l'attendit longtemps avec patience et courage ; puis, un jour, elle apprit que l'infidèle chevalier avait pris femme en Orient, et je crois qu'elle se repentit de l'avoir envoyé en Palestine. Hier au soir, mon ami, au coin de mon feu solitaire, je songeais qu'il y avait trois longues années que vous étiez parti… il me sembla que je n'avais parlé que de deux. Aurais-je donc été folle d'imiter la pauvre châtelaine ?

» Votre grand-père est bien vieux, les ans commencent à lui peser ; il se voûte et ne sort plus qu'avec sa canne. Il a fait sa paix avec les chevreuils et les lapereaux ; les perdrix chantent impudemment sous sa fenêtre. Je crois qu'il tourne bien souvent ses regards vers le nord, l'horizon qui cache Paris. Ne trouvez-vous pas que vos preuves sont faites ?

» Adieu !…

» Comtesse de Flavy. »

Cette lettre me parvenait, par un singulier fait du hasard, un jour où j'étais en proie à la plus noire des mélancolies. J'avais été trahi la veille par une écuyère du Cirque, et, dans la soirée, j'avais perdu mille louis à la bouillotte de mon club.

Cette lettre m'arrivait comme un souvenir du pays natal, comme l'haleine parfumée du premier amour. Le château, les Aurettes, mon aïeul et cette ravissante femme qu'on nommait madame de Flavy, je revis tout et m'écriai :

— Arrière ! ville infâme et souillée, ou tout se vend et s'achète ! arrière Babylone des amours faciles ! je pars ! Je vais la revoir ! je l'épouserai ! je serai heureux !

Et je partis, en effet, non sans quelque hésitation ; mais, enfin, quarante-huit heures après j'étais à Grenoble, et le jour suivant, au moment où la nuit tombait, j'arrivais au sommet d'un coteau du haut duquel on apercevait dans la plaine le château de mon grand-père et la villa de madame de Flavy.

Je mis mon cheval au galop, en proie à celle émotion étrange et presque enfantine de celui qui revoit, après une longue absence, la vallée natale, la fumée du toit paternel, et, perdue au loin dans la brume, la maison de sa première maîtresse.

En moins de vingt minutes, ma monture s'arrêta essoufflée et couverte de sueur à la grille du château ; une lettre partie avant moi avait annoncé mon arrivée, si bien que tout le monde était sur pied et m'attendait.

Mon excellent aïeul, qui, une lunette d'approche à la main, avait établi, depuis plusieurs heures, son observatoire en haut d'une tour, accourut au moment où je franchissais la cour ; et il me parut si vert, si ingambe, si joyeux, qu'en me jetant ses bras je fis la réflexion que madame de Flavy m'avait légèrement exagéré ses infirmités.

Ma rentrée au château fut triomphale : les pâtres, les bouviers, les domestiques, m'entouraient et me baisaient les mains ; mon grand-père allait et venait d'un pas alerte, gourmandait la cuisinière, qui était en retard, revenait à moi, me faisait mille questions, m'embrassait de nouveau, – et jusqu'à mes bassets, devenus vieux et grognons, qui hurlaient en sautant après moi et semblaient me reprocher le bien-être des chevreuils, nos voisins, lesquels, d'après madame de Flavy, vivaient comme des coqs en pâte depuis longtemps déjà.

Le piqueur du château, le vieux Sonne-Toujours, – c'était le sobriquet cynégétique que lui avait valu la vigueur de poumons avec laquelle il entamait un *lancer* ou un *hallali*, vint à son tour, tandis que je suivais mon aïeul à la salle à manger, m'offrir ses respectueuses félicitations ; puis il s'adressa à mon grand-père :

— Chassons-nous demain, monsieur le marquis ?

— Ma foi, non ! répondit-il en souriant, demain je me repose.

Je regardai mon grand-père avec étonnement :

— Vous chassez donc ? m'écriai-je.

— Sans doute, comme toujours.

— Mais…

— Mais tu me trouves trop vieux, n'est-ce pas ? Les jeunes gens sont tous les mêmes ; ils s'imaginent qu'à soixante et quelques années un homme n'est plus bon à rien. Eh bien ! vous vous trompez, monsieur, et je chasse encore, et presque tous les jours. Il est vrai que j'ai renoncé au chamois, que je ne cours plus le bouquetin à cheval, et que je me suis défait de mes grands chiens de Vendée, qui, tu le sais, ont un jarret d'enfer, mais j'ai acheté un équipage de ces chiens allemands que mon camarade aux gendarmes de Lunéville, le marquis de Fondras, – le meilleur veneur de son temps, s'il vous plaît ! – nommait des chiens de porcelaine, et, avec eux, je fais merveille. Ils sont peu vites, je puis les suivre à pied, et ils ont une voix qui éclipse la fanfare la plus vaillante de Sonne-Toujours.

Après cette éloquente tirade, mon grand-père me regarda d'un air malicieux.

— C'est madame de Flavy, lui dis-je, qui m'a écrit.

— Bon ! je le sais. Elle s'est moquée de toi. Que veux-tu ? il fallait bien trouver un prétexte pour te ramener ici. Il paraît que tu te plaisais fort à Paris…

— Oh ! bon papa…

— Mais, enfin, te voilà, et quant à madame de Flavy, je l'assure…

J'interrompis vivement mon grand-père.

— Je vais remonter à cheval après souper, lui dis-je.

— Pourquoi faire ?

— Pour courir aux Aurettes.

— Ta, ta, ta ! pressons-nous moins, je te prie. Tu ne songes pas qu'il est neuf heures et demie, qu'il en sera dix avant que tu sois aux Aurettes, que madame de Flavy est devenue campagnarde et qu'elle se couche de bonne heure. Ce serait inconvenant de la faire lever. Attendons demain.

— Mais…

— Je comprends ton impatience, mais c'est absolument impossible.

Mon grand-père avait parfaitement raison ; je le compris et me résignai. On dit que les amoureux ne dorment pas, ceci est une erreur

profonde. Je me mis au lit à dix heures, et m'éveillai tout honteux le lendemain en m'apercevant qu'il en était huit. Mon grand-père était allé tirer des lapins dans sa garenne.

Par l'empressement que je mis à m'habiller, je rattrapai le temps perdu et me trouvai bientôt sur la route des Aurettes.

J'étais parti au printemps, je revenais trois années plus tard au commencement de l'automne. L'automne, même dans ses plus beaux jours, a toute la mélancolie, toute la poétique lassitude de la maturité approchant du déclin. C'est la trente-cinquième année des femmes.

Le paysage était encore beau, les montagnes vertes, le soleil tiède, le vent doux ; – cependant les collines lointaines avaient dépouillé leur mantelet de gaze bleue, l'herbe des sentiers perdait son vert foncé et commençait à jaunir, quelques nuages orangés passaient çà et là entre la terre et le ciel, amortissant les rayons solaires, et, dans l'haleine du vent, on sentait déjà l'âpre frisson des bises d'hiver. Les prairies étaient veuves des marguerites blanches et des liserons bleus ; – les nénuphars et les *vergiss-mein-nicht* des ruisseaux s'inclinaient fanés et tristes. Il semblait que la nature avait vieilli et qu'en vain elle essayait de racheter ses rides par ce dernier sourire, ou tout au moins de se les faire pardonner, à l'aide de celle toilette fanée.

Malgré moi, je pris garde à ce commencement de décrépitude, et je m'en affectai sans trop savoir pourquoi. Je vis avec peine, au bord du sentier, des peupliers qui avaient, en mon absence, grandi d'une coudée. Il me sembla que la grille du parc des Aurettes, devant laquelle je m'arrêtai le cœur ému, était rouillée outre mesure.

Rien n'afflige la jeunesse comme la vieillesse de ce qui l'entoure.

La grille était ouverte, j'entrai dans le parc, puis, mon émotion redoublant, je m'arrêtai devant ce banc rustique où, si souvent je m'étais assis auprès de madame de Flavy.

Et là, fermant les yeux, je la revis dans toute la splendeur de si poétique beauté, son frais sourire aux lèvres, passant sur le dos de mes chiens sa belle main blanche aux ongles si roses, ou fouettant de la cravache, avec une mutine impatience, les tiges de pavots qui mouchetaient de taches rouges les bruyères noires.

Je ne sais combien de temps je serais demeuré à cette place sans oser avancer, si je n'eusse tout à coup entendu un bruit de pas sur les feuilles jaunies des marronniers, dont la bise d'automne avait jonché les allées, et levant la tête aussitôt, je vis venir à moi madame de Flavy.

Je m'élançai à sa rencontre, puis, à deux pas d'elle, l'émotion me

cloua au sol.

Elle était simplement vêtue, coiffée de son large chapeau de paille, chaussée de brodequins de peau blanche. Cette coquetterie qui préside aux toilettes les plus négligées des élégantes et qui la distinguait avant mon départ avait disparu ; elle n'était plus gantée, sa main était même un peu brunie, comme son visage ; le nœud de rubans de son tour de col était fané, une robe montante avait remplacé ce corsage ouvert presque voluptueusement, à travers la guimpe de dentelles duquel mon regard s'était permis, jadis, de plonger avec audace.

J'avais acquis à Paris, ce coup d'œil sûr avec lequel on enveloppe une femme des pieds à la tête, sans qu'une négligence ou une imperfection vous puisse échapper ; – et quelque tremblant, quelque palpitant que je fusse, je remarquai en deux secondes tous ces riens que je nommerais volontiers des avaries.

C'était cependant toujours cette belle et rayonnante madame de Flavy, avec son col de cygne et sa taille de reine, et lorsque, faisant elle-même les deux pas que je n'avais plus la force de faire, elle m'eut tendu les mains en s'écriant : « Ah ! vous voilà enfin ! » l'impression pénible que j'avais éprouvée disparut, et je me jetai dans ses bras aussi ému, aussi frissonnant d'amour que le jour où je la quittai lui laissant mon cœur tout entier et emportant son baiser d'adieu.

— Vous voilà ! reprit-elle ; oh ! venez, mon cher Maxime, venez, nous avons tant à causer !

Elle m'entraîna d'un pas rapide jusqu'à ce petit salon où j'avais passe près d'elle tant de charmantes heures ; nous nous assîmes l'un près de l'autre, les mains dans les mains, et, sous l'influence de ces lieux qui me rappelaient mon amour, je me pris à la contempler avec admiration.

— Oh ! lui dis-je, vous êtes toujours belle, madame…

— *Toujours,* fit-elle en souriant, c'est un bien vilain mot, mon pauvre Maxime, cela veut dire : Vous êtes encore belle…

— Ah !

— Mais vous l'êtes moins. Que voulez-vous, mon ami, tout vieillit en ce monde, les femmes plus vite que personne. Tenez, ajouta-t-elle me montrant le paysage par la fenêtre ouverte, voyez cette nature ; elle est belle encore, n'est-ce pas, et cependant il y a étendu sur elle un voile de mélancolie profonde ; elle est triste malgré son sourire, elle regrette le printemps. Au printemps, l'ombre qui descend des collines, pour la nature entière, n'est qu'un sommeil, un court

repos pendant lequel la rosée épandra ses perles, et les fleurs s'ouvriront pour murmurer entre elles une chanson d'amour. A l'automne, l'ombre qui s'allonge dans la plaine n'apporte ni rosée ni refrain voluptueux ; l'ombre d'alors, c'est la nuit !

Il en est de même des femmes, ami : à leur printemps, l'ombre n'est qu'une image qui passe, la tristesse un orage fugitif qu'un frais sourire dissipera. Les larmes qu'elles versent, quelle que soit leur douleur, ressemblent à la rosée. Quand vient l'automne, l'ombre pour elles, c'est la ride qui point, le filet d'argent qui se glisse parmi l'ébène de leur chevelure, c'est leur sourire qu'attriste la première haleine de l'âge mûr.

Tandis qu'elle parlait, je la regardais, et il me sembla qu'elle avait une ride au coin des tempes, un filet d'argent épars çà et là dans les bandeaux noirs de ses cheveux, un sourire empli de mélancolie sur ses lèvres qui n'avaient plus ce ton rouge et vif qui seyait si bien à sa pâleur.

Un soupir m'échappa ; elle en devina la signification et me dit avec enjouement :

— Mon trente-troisième hiver est sonné, mon ami, et nous sommes en plein automne.

Elle me parut si belle en prononçant ces derniers mots, que je me mis à ses genoux et m'écriai :

— Oh ! qu'importe ? qu'importent votre âge et ce souffle de maturité dont vous parlez ? n'êtes-vous point la femme de mes rêves, mon premier, mon unique autour ? N'ai-je point mis tout mon bonheur à venir, tout mon espoir, toute mon âme, dans notre union ?

— Enfant, murmura-t-elle pendant que je couvrais ses mains de baisers, cher enfant, avez-vous songé à une chose, c'est que vous avez vingt et un ans à peine ?

— Je vous aime…

— Moi aussi je vous aime, mon cher Maxime, mais je vous aime comme un fils, comme mon élève, comme ce gracieux et naïf jeune homme qui fut mon chevalier, mon compagnon…

— Oh ! m'écriai-je, vous me faites un mal affreux !

— Savez-vous, reprit-elle, que j'aurai quarante ans lorsqu'à peine vous en atteindrez vingt-huit ? Savez-vous qu'alors je serai vieille et si ridée qu'on vous prendra pour mon fils, et que dans le monde, à Paris, quand nous entrerons dans un salon, on dira peut-être : – Voici le jeune marquis Maxime de R… et sa mère…

— Nous vivrons ici, j'ai Paris en horreur, et je n'y veux point retourner. Vous êtes la femme de mon rêve, je vous aime, à quoi bon ces dures paroles ?

— Tenez, me dit-elle, j'ai une douzaine de cheveux blancs : voyez mes tempes, elles sont parsemées de ces petites taches brunes qui disent l'âge des femmes en dépit de leur éclat prolongé, de leurs fraîches toilettes et de leur femme de chambre sans cesse occupée de les rajeunir…

— Mais vous ne m'aimez donc plus ! m'écriai-je, remarquant malgré moi toutes ces choses, – vous ne m'aimez donc plus, que vous cherchez à me désillusionner ainsi ? Pourquoi m'exiler il y a trois ans ? pourquoi me rappeler ensuite, si c'était pour me dire : Il faut renoncer à moi !

— Pourquoi ? lit-elle en souriant, vous me demandez pourquoi je vous ai rappelé ? Eh bien ! attendez…

Elle se leva, ouvrit une porte et appela :

— Laurence ?

Je tressaillis à ce nom, car je savais que madame de Flavy avait une fille de ce nom qu'on élevait dans un couvent de Paris.

A l'appel de madame de Flavy, deux personnages parurent. Le premier était mon grand-père, donnant galamment la main à une jeune fille de seize ans, qui vint à nous rougissante et les yeux baissés.

Elle était grande comme sa mère, belle comme elle, et la ressemblance était si grande entre la mère et la fille, qu'on eût dit une sœur aînée et sa cadette.

Il n'y avait de l'une à l'autre que la différence d'une matinée de printemps à une matinée d'automne. Laurence, c'était madame de Flavy plus jeune, la femme de mon rêve à seize ans.

— Maxime, me dit madame de Flavy en souriant, voulez-vous me permettre de vous présenter à ma fille ?

Puis elle ajouta tout bas en se penchant à mon oreille :

— Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je vous ai rappelé ?

Je me mis à genoux devant elle, je mis le plus respectueux des baisers sur sa main, et je lui murmurai tout bas aussi :

— Savez-vous que le bonheur que vous me faites va me coûter une larme de regret ?

FIN

Chapitre I

Le comte et son jeune frère le chevalier roulaient tous les deux en chaise de poste au galop de quatre chevaux nivernais, et ils rêvaient l'un et l'autre, et d'une façon fort mélancolique, à chacune des portières.

Ils avaient quitté Versailles la veille au soir, après avoir fait leur révérence à Sa Majesté Louis XV, qui avait daigné leur sourire. La nuit entière s'était écoulée sans qu'ils se fussent arrêtés autrement que pour relayer à chaque poste, et il était alors trois heures de l'après-midi. Le comte n'avait cessé de rêver et le chevalier de méditer. Ce mutisme pénible avait gagné Tom lui-même.

Tom était un ravissant épagneul, couleur brique et de race anglaise, qu'une duchesse de vingt ans avait donné au chevalier, un soir de mystérieux rendez-vous.

Couché sur le coussin de rebours de la chaise, l'intelligent animal regardait tour à tour, et depuis vingt heures, le comte et le chevalier, – le comte avec cette colère muette qu'exprime si bien l'œil mélancolique du chien, – le chevalier avec cette tristesse mêlée d'adoration, qui dit si éloquemment son inaltérable fidélité.

Le comte était un homme de trente-six à trente-huit ans, fort beau malgré cet âge voisin de la maturité, surtout lorsqu'il se montrait dans les demi-jours ; car, vus au grand soleil, son visage fatigué, ses yeux cerclés d'un léger bistre, ses lèvres plissées par les coins, sa chevelure noire qu'argentait çà et là un filet blanc, attestaient que M. de Marcigny – ainsi se nommait le comte – avait assisté régulièrement, de vingt ans à trente-huit, à tous les petits soupers de Marly, de Versailles et de Choisy-le-Roi.

Le chevalier avait dix-neuf ans ; il ressemblait fort à son frère, – mais comme un bouton à peine éclos ressemble à une rose épanouie depuis longtemps et déjà brûlée du soleil.

Il était grand, svelte, brun de cheveux, blanc et rose de teint ; son œil était bleu, sa lèvre cerise, ses mains fines et menues comme des mains de duchesse, son pied délicieusement petit, et fait tout

exprès pour chausser la mule à talon rouge et le bas de soie blanc à filets orange.

Le comte était un galant gentilhomme dont toutes les preuves étaient faites et parachevées ; le chevalier, un adolescent qui avait commencé les siennes par d'adorables succès.

Son départ avait arrosé les plus jolis mouchoirs de point d'Angleterre des plus chaudes larmes de mainte petite marquise, et le comte, dont l'astre commençait à s'éclipser à l'ombre de ses trente-huit ans, avait été sévèrement et fort justement traité, en plus d'un boudoir intéressé et lésé par ce départ, de frère barbare et inhumain, – ainsi qu'on en voyait dans les romans de l'époque.

Car c'était en partie, disait-on, la volonté du comte, cette volonté souveraine et rigide du chef de famille, qui enlevait ainsi le beau chevalier à ses jeunes triomphes, et le rejetait, de la pénombre mystérieuse et du sofa moelleux d'une ruelle discrète sur les coussins poudreux d'une chaise qui roulait nuit et jour, précisément à ces heures où l'on pleurait si éloquemment dans tous les coins du château de Marly, où la cour se trouvait alors.

Or, il était incontestable, à voir la mine allongée et l'œil terne du comte que sa brusque rupture avec ce monde élégant, mignard et rosé, qu'on appelait la cour de Louis XV, n'était pas entièrement de son goût ; – pas plus qu'elle notait du goût du chevalier, – lequel attachait son grand œil bleu, triste et voilé de larmes, sur le paysage qu'ils parcouraient au galop et qui offrait ces monotones points de vue du milieu de la France, où la prairie verte succède invariablement au coteau boisé que longe une petite rivière flanquée d'un rustique moulin.

La destinée du comte était donc bien cruelle, qu'elle entraînait celle du chevalier !

Et quel malheur était-il advenu aux deux frères, qu'ils s'étaient vus forcés de quitter Marly précisément à la veille d'un bal travesti auquel madame d'Étiolles, récemment devenue marquise de Pompadour, assisterait vêtue en Diane chasseresse, ce déguisement qu'elle portait un an plus tôt au bal donné à l'Hôtel de Ville par MM. les échevins de Paris, et qui séduisit si fort Sa Majesté Louis le Bien-aimé.

Le comte et le chevalier étaient les derniers de leur race ; ils n'avaient plus qu'un seul parent, un oncle qui était cardinal, vivant dans la retraite, habitant son hôtel de la place Royale, à Paris, et ne se préoccupant plus que de deux choses : son salut et l'avenir de sa race.

A une époque où nos pères commençaient à faire assez bon

marché de leur blason, le cardinal avait la faiblesse de tenir beaucoup au sien ; son oratoire était empli d'arbres généalogiques, et l'excellent prélat soutenait avec orgueil que le premier évêque de Bethléem qui eut une investiture après la première croisade, avait été un baron de Marcigny.

Son Éminence s'était donc éveillée un matin de fort bonne heure, et sous le poids d'une de ces idées fixes qui sont si tenaces au cerveau des vieillards, il avait envoyé son carrosse à Marly et mandé ses deux neveux, qu'il priait à dîner pour le jour même.

Le comte et le chevalier étaient arrivés à l'heure dite, sans user même du quart d'heure de grâce, et le digne prélat leur avait, après boire et avant le café, tenu le discours suivant :

— Mes chers enfants, j'ai soixante-dix-neuf ans, je ne veux pas mourir sans avoir assuré l'avenir de notre nom. Voici ce que j'ai décidé. Vous, comte, vous avez trente-huit ans, l'âge où les folies passent de mode et où le bon sens doit nécessairement venir à un gentilhomme.

— Le bon sens, murmura le comte, qu'est-ce que cela ?

— Votre patrimoine est fort écorné, continua le cardinal ; la preuve en est que j'ai payé pour vous cent mille écus l'année dernière.

— C'est vrai, fit humblement le comte.

— Et pour que nous rendions à notre maison sa splendeur première, il vous faudra compter sur mon hoirie qui vient d'église, mais n'en est pas moins fort belle. Je vous lègue donc mon héritage tout entier, car vous êtes l'aîné et le chef actuel de notre race ; à la condition toutefois que vous partirez demain pour le Nivernais, où je vous ai trouvé une femme.

Le comte fit un soubresaut sur son siège ; il n'avait jamais songé au mariage, il regardait même cet acte solennel de la vie comme une chose monstrueuse qui ridiculisait fort un galant homme.

— Votre future, poursuivit le cardinal avec calme, est comtesse de son chef ; elle a vingt-quatre ans, elle est fort belle, et, ce qui n'a jamais gâté jolie visage, elle est encadrée de six cent mille livres en bonnes terres féodales dégrevées de tout impôt.

Ces détails, que le prélat donnait fort négligemment à son neveu, déridèrent un peu celui-ci et lui permirent d'envisager l'avenir que lui faisait son oncle sous de moins sombres couleurs. Après tout, il serait riche, et c'était beaucoup que pouvoir apaiser une légion de fournisseurs et de croquants que Frontin, le valet de chambre du comte, pourchassait soir et matin, et qui rentraient souvent par les

fenêtres après qu'on les avait mis à la porte.

Frontin était un valet intelligent qui avait fait son éducation à la Comédie-Française.

Le chevalier écoutait avec une insouciance merveilleuse l'énumération des projets du cardinal, et loin de se dire : « Que me restera-t-il à moi ? » il songeait à un petit billet parfumé d'ambre et d'une orthographe de duchesse, qui lui assignait une promenade au clair de lune sous les ombrages du parc de Marly, entre onze heures et minuit.

Une seule crainte le préoccupait : il avait peur que le verbiage du digne prélat ne le retint outre mesure à Paris et ne le fit arriver tard au rendez-vous, ce qui, aux yeux d'un gentilhomme, est un tort bien autrement impardonnable que de se faire attendre pour un duel.

— Vous, chevalier, reprit le cardinal après un moment de silence, vous avez dix-neuf ans, vous êtes brave, vous l'avez prouvé d'une fort déplorable façon que je ne veux point rappeler ici ; vous êtes galamment tourné, et vous ferez un chevalier de Malte accompli.

Le chevalier recula et pâlit.

— Les Marcigny vont à Malte, dit froidement le prélat, et par le temps de mésalliance où nous vivons, ce n'est pas un mince honneur. Vous partirez demain avec le comte, vous le quitterez à Saint-Pierre, le château de sa future épouse, et vous continuerez votre route pour Marseille, où vous monterez à bord du premier navire qui fera voile vers Malte.

— Mais… balbutia le chevalier frissonnant.

— Si vous obéissez, acheva le cardinal, je continuerai à vous servir une pension de trois mille écus. Dans le cas contraire, vous chercherez fortune ailleurs que dans ma caisse.

Cette conclusion du prélat avait bien son mérite ; le chevalier se résigna comme s'était résigné le comte.

Et voilà pourquoi les deux frères roulaient, de fort méchante humour, vers le manoir de Saint-Pierre où mademoiselle de Chavigny, comtesse de son chef, les attendait à souper, le dimanche soir, avisée qu'elle avait été par le vieux cardinal.

Le mutisme chagrin auquel les deux frères s'étaient condamnés, commençait néanmoins à peser singulièrement au comte, lequel se retourna brusquement vers son cadet, et lui dit :

— Ah çà, chevalier, mon bel ami, à quoi diable songez-vous donc ?

— Et vous ? demanda l'adolescent.

— Moi, je songe, grommela le comte, que c'est vraiment déplorable qu'un gentilhomme qui a fait ses premières armes sous le régent, vécu avec le maréchal de Richelieu et plu quelque peu à Versailles, en soit réduit à s'en aller épouser une petite fille de province qui, bien certainement, ne s'est jamais posé une mouche et ignore l'usage des paniers et de la poudre à la maréchale.

— Et moi, dit le chevalier, je me souviens du dernier bal de l'Opéra, dans la nuit du Mardi-Gras au Mercredi des Cendres.

— Vous y advint-il une aventure ?

— Charmante, comte.

— Eh bien ! narrez-la-moi, je m'ennuie si fort…

— Soit, fit le chevalier avec tristesse, car je m'ennuie pareillement. Figurez-vous qu'il était trois heures. J'avais reçu, la veille, trois billets anonymes plus ambrés les uns que les aubes. On m'assignait trois rendez-vous. J'allai à tous trois, je ne vis personne. C'était désolant.

J'avais fini par m'asseoir en un coin du foyer, mon masque à la main, ainsi qu'il convient à un homme qui se meurt du désir d'être intrigué et n'y peut parvenir.

Vers trois heures donc, une petite main bien gantée s'appuya sur mon épaule :

— A quoi rêvez-vous ? me demanda-t-on.

— A vous, répondis-je.

— Ceci est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne m'avez vu nulle part.

— Bah !

— Ni à Marly, ni à Choisy, ni à Versailles, ni au diable !

— Alors, pourquoi m'avez-vous écrit ?

— Je ne vous ai point écrit ; le hasard seul me fait vous remarquer. Je passais, je vous ai vu triste, je vous ai demandé la cause de votre tristesse. Offrez-moi la main et faites-moi vos confidences.

— Oh ! oh ! fit le comte.

— Ma foi ! mon cher, poursuivit le chevalier, nous nous promenâmes deux heures ; elle était jolie comme un ange et spirituelle

comme un démon, elle était blonde et rose, son bras était irréprochable, son front blanc, son menton creusé d'une petite fossette, sa taille d'une souplesse charmante… elle était ravissante sous le masque.

Avant la fin du bal j'étais amoureux fou ; je la suppliai de se démasquer, elle refusa ; je lui demandai son nom, elle se tut ; puis elle me dit :

— Avez-vous jamais songé à vous marier ?

— Certes non, répondis-je.

— Alors il est inutile de nous revoir. Je veux un mari.

— Eh ! m'écriai-je, mais, au contraire, revoyons-nous, s'il vous plaît… Je réfléchirai… Et, tenez, je crois que tout bien considéré…

— Non, non, me dit-elle avec le plus frais des éclats de rire, je vous donne un an.

— Dans un an, je serai mort d'amour.

— On n'en meurt pas, on vit d'espérance, au contraire. Trouvez-vous ici dans un an, à la même heure, je vous redemanderai cette dragonne que je vais nouer à votre épée.

Et elle détacha un ruban rose tendre rayé de bleu, qu'elle noua à la garde de mon épée.

— Ah ! fit le comte, je vous l'ai vu.

— Je ne le porte qu'avec mon épée de gala.

— Et… l'avez-vous revue ?

— Non, car nous ne sommes qu'en décembre, et le mardi-gras est loin encore. Or, notre oncle le cardinal se soucie peu d'un rendez-vous de telle nature, puisqu'il m'expédie à Malte.

— L'aimez-vous toujours ?

— Peuh ! il y a si longtemps… et puis elle veut se marier… Un futur chevalier de Malte n'y peut songer.

— Vous connaissait-elle ?

— Pas le moins du monde ; car elle me demanda mon nom. Ma figure lui seyait, voilà tout.

— C'était une fille d'opéra ? fil le comte.

— Non, certes, mon frère, elle était née, je vous le jure. Et le chevalier retomba dans sa rêverie, qui fut interrompue par le relais de poste, le dernier qui restât à parcourir à nos voyageurs pour arriver

chez la jeune comtesse de Chavigny.

En ce moment, Jasmin, le valet de chambre du chevalier, qui, pendu aux étrivières, accompagnait seul les sires de Marcigny, montra par la portière une mine effrayée, et dit au comte :

— Monsieur le comte, il vient de nous arriver un affreux malheur.

— Hein ? fit le comte.

— Les valises de Votre Seigneurie sont restées à Nevers cette nuit.

Le comte pâlit.

— Sangdieu, dit-il, comment pareille bévue nous advient-elle ?

— Je ne sais, dit le valet ; je viens de m'en apercevoir, et j'en suis plus désolé que monsieur le comte, car il sera forcé de paraître aux yeux de sa fiancée dans un habit de voyage fripé, et malheureusement monsieur le comte n'est pas de la taille de monsieur le chevalier, dont les valises sont heureusement demeurées sur la voiture. Mais enfin, madame la comtesse sera indulgente… il faut l'espérer.

— Non, non, dit vivement le comte, ceci est impossible, faites ôter les chevaux et envoyez un courrier à Nevers. Nous coucherons ici.

— Je ferai observer à monsieur le comte, dit respectueusement Jasmin, que madame la comtesse l'attend à souper.

— C'est juste : mais comment faire ?

— Il y a un moyen bien simple de tout arranger.

— Ah ! voyons le moyen !

— Monsieur le comte demeurera ici sous un prétexte quelconque, et monsieur le chevalier le précédera de vingt-quatre heures pour l'excuser.

Le comte trouva excellente l'idée de Jasmin, se résigna à rester, et laissa le chevalier repartir à triples guides.

A un quart de lieue plus loin Jasmin quitta sa place derrière la berline de voyage, mit de nouveau la tête à la portière et dit à son maître :

— Monsieur le chevalier voudrait-il me faire l'honneur d'un entretien de dix minutes ?

Et sans attendre sa réponse, Jasmin, en valet de comédie

effronté et qui sait son monde, se glissa à côté de son maître, à la place même que le comte occupait tout à l'heure.

Chapitre II

— Ah çà, maraud ! dit le chevalier, que signifie tout cela ? et je vous trouve bien osé…

— Monsieur le chevalier me pardonnera, j'en suis sûr, lorsqu'il m'aura écouté.

— Voyons… je t'écoute.

— J'ai cru m'apercevoir, dit gravement Jasmin, que monsieur le chevalier était fort chagrin de s'en aller à Malte.

— C'est vrai, murmura l'adolescent.

— Et je me suis creusé la tête pour trouver un moyen d'empêcher le départ de monsieur le chevalier.

— Et tu ne l'as point trouvé ? c'est tout simple.

— J'en demande humblement pardon à monsieur le chevalier.

— Tu railles, maraud !

— Nullement, et si monsieur le chevalier veut suivre mes conseils, il sera riche, heureux et ne quittera point la cour.

— Êtes-vous fou, mons Jasmin ?

— Nullement ; je suis dévoué à monsieur le chevalier.

— Et quel est ce moyen merveilleux ?

— Ceci est mon secret.

— Faquin ! exclama l'adolescent en cherchant sa canne auprès de lui.

— Il faut même, pour atteindre notre but, que monsieur le chevalier se soumette à une condition qui lui paraîtra sans doute fort humble, eu égard à mes humbles fonctions auprès de lui.

— Plaît-il, mons Jasmin ?

— Mais ces choses-là se voient cependant, témoin plusieurs comédies de monsieur Poquelin de Molière, dans lesquelles les valets font le dénouement au profit de leur maître.

— Et quelle est cette condition ?

— Monsieur le chevalier me donnera sa parole de gentilhomme qu'il m'obéira aveuglément pendant vingt-quatre heures.

— Oh ! oh !

— Et qu'il ne me contredira absolument en rien, confirmant toutes mes paroles, et n'en manifestant aucun étonnement.

— Mais… voulut objecter le chevalier.

— Il n'y a pas de *mais,* répondit Jasmin avec effronterie, monsieur le chevalier n'a qu'à choisir : Malte ou la cour de France.

— Drôle, dit l'adolescent, prends garde à ceci : je veux bien te faire le serment que tu me demandes, mais tu périras sous le bâton si tu échoues.

— Et si je tiens mes promesses ?

— Je serai généreux, répondit le chevalier, je te payerai l'arriéré de tes gages.

Et le chevalier jura.

Jasmin salua jusqu'à terre et retourna aux étrivières.

Une heure après, la berline entrait dans la cour d'honneur du manoir habité par mademoiselle de Chavigny.

— J'ai l'honneur de prier monsieur le chevalier, dit alors Jasmin en offrant son bras à son maître pour descendre de voiture, d'oublier son titre modeste et de se souvenir qu'il porte celui de comte.

— Mais…

— J'ai la parole de monsieur le comte, répliqua froidement Jasmin.

Le chevalier fut introduit au manoir et conduit à son appartement, où Jasmin le poudra et le vêtit lestement de son plus splendide habit de gala, n'oubliant point de lui passer en verrouil l'épée qui portait à sa garde la dragonne mystérieuse.

Cela fait, il dit à son maître :

— Je prie monsieur le comte de ne point ouvrir la bouche de monsieur le comte son frère.

— Mais c'est impossible !

— J'ai la parole de monsieur… je lui ferai respectueusement observer que j'ordonne et qu'il me doit obéir.

— Soit, murmura le chevalier.

— Maintenant si monsieur le comte veut bien me suivre, j'aurai l'honneur de le conduire auprès de mademoiselle de Chavigny, qui achève, en l'attendant au boudoir, de poser ses mouches et de mettre ses bagues. Monsieur le comte aura soin de confirmer mes paroles et de me laisser parler tout à mon aise.

Jasmin précéda son maître, ouvrit une porte à deux battants et annonça : M. le comte de Chavigny…

A ce nom, une ravissante créature, assise devant une table à toilette, se retourna négligemment et rendit d'un signe de tête le profond salut que, du seuil du boudoir, lui adressait le chevalier.

Celui-ci demeura ébloui de la beauté de la jeune comtesse et il se prit à souhaiter que son frère mourût d'une attaque d'apoplexie le soir même.

— Monsieur le comte, dit la jeune femme en lui indiquant un siège, il est nuit close, je ne vous attendais presque plus…

— Madame…

— Ah ! dit Jasmin, j'aurai l'honneur de faire observer à madame que c'est hier seulement que nous avons quitté Paris… et nous n'avons pas perdu un moment.

— Tant pis ! murmura la comtesse. Vous êtes cependant parti trop tard.

— Plaît-il ? demanda Jasmin.

— C'est singulier ! se disait le chevalier, j'ai entendu cette voix-là quelque part.

— Ah ! la ravissante dragonne ! s'écria la comtesse en étendant ses doigts rosés vers le nœud de rubans.

Le chevalier, qui déjà était fort déconcerté, perdit tout à fait contenance.

— Cela vient du bal de l'Opéra, continua la comtesse ; j'ai appris ce matin, monsieur le comte, que vous aviez fait un serment à une belle inconnue, et comme en me venant épouser…

— Mais, madame, je ne viens pas…

— Chut ! dit Jasmin, si monsieur le comte veut bien me le permettre, je le disculperai moi-même.

— Vous obéissiez à votre oncle le cardinal, comme moi à mon oncle l'évêque de Nevers ; nous allons désobéir tous les deux à nos oncles, vous pour demeurer fidèle à votre inconnue, moi pour ne point

épouser un mari qui ne m'aimerait pas.

— Je ferai respectueusement remarquer à madame la comtesse, répliqua Jasmin, qui, d'un signe, imposa silence au chevalier stupéfait, que je me suis permis de la trahir en confiant à mon maître – lequel refusait d'obéir à son oncle – que mademoiselle de Chavigny et la belle inconnue du bal de l'Opéra ne faisaient qu'une seule et même femme.

La comtesse et le chevalier jetèrent un cri de surprise ; Jasmin se hâta d'ajouter :

— Monsieur le comte va l'affirmer à madame.

— C'est vrai, dit le chevalier.

— Alors, fit la comtesse, à moi à vous expliquer, comte, comment je vous ai rencontré au bal de l'Opéra :

Mon oncle, l'évêque de Nevers, m'avait emmenée à Paris pour huit jours. Un soir que le digne prélat dînait chez son vieil ami le maréchal de Richelieu, j'en profitai pour m'échapper avec une femme de chambre, et je tombai en plein bal de l'Opéra. Votre tristesse me plut, vous aviez de l'esprit, vous causiez à ravir. J'y pris goût. En vous quittant, et lorsque je sus votre nom, je résolus de m'assurer par expérience de ce que pouvait valoir la parole d'un gentilhomme aussi léger que vous. J'avisai Jasmin, qui vous suivait pas à pas, je lui glissai dix pistoles dans la main et lui en promis autant chaque mois s'il voulait me tenir au courant de vos fredaines…

— Ah ! ah ! fit le chevalier.

— Je crois que Jasmin m'a indignement trompée, car il vous a toujours, dans ses notes, dépeint comme un petit saint. Or, il y a deux jours, mon oncle l'évêque de Nevers est arrivé ici et m'a montré cette lettre qui était du cardinal.

Et la comtesse tendit la missive au chevalier, qui lut :

« Mon vieil ami,

» Vous avez une nièce jeune, jolie, titrée et riche. J'ai un neveu jeune, beau, qui sera mon héritier, et que je veux marier… »

Le chevalier se tourna vers Jasmin :

— Mais c'est de mon frère qu'il s'agit, dit-il tout bas.

— Monsieur le comte a la mémoire infidèle. C'est de lui qu'il est question.

— Mais enfin…

— J’ai la parole de monsieur.

— Vous voyez, lui dit la comtesse, que l’opinion que j’avais de vous, grâce aux notes de Jasmin, a dû nécessairement se modifier.

— Madame la comtesse se trompe, observa Jasmin, je la trahissais… Monsieur le comte l’aimait, il est accouru.

— Est-ce vrai ? demanda la comtesse avec un adorable regard dont un grain de raillerie tempérait la tendresse.

— Oui et non, répondit le chevalier.

— Plaît-il, monsieur ? Que signifie ce non ?

Le chevalier s’agenouilla aux pieds de la belle héritière.

— Je vous aime, dit-il, je vous le jure ; mais ne me questionnez pas sur le dernier mot que j’ai prononcé ; je suis lié par un serment.

— Un serment ! Et à qui donc, monsieur, avez-vous fait ce serment ?

— A ce drôle ! dit le chevalier montrant Jasmin.

La comtesse en demeura tout ébahie.

— Oui, madame, poursuivit le chevalier, pendant vingt-quatre heures j’appartiendrai à cet homme, ou du moins il ne me sera point permis de m’expliquer sur certains points qui vous paraîtront peut-être obscurs.

— En effet, murmura la comtesse avec dépit, je trouve que votre plaisanterie ressemble fort…

— Ah ! madame…

Et le chevalier couvrit de baisers les mains de la comtesse.

— Et demain, fit-elle un peu radoucie, parlerez-vous ?

— Hélas ! oui, madame. Mais, auparavant, soupira le chevalier, je casserai bras et jambes, avec ma canne, à ce drôle, qui se sert de ma loyauté pour que je vole mon prochain…

— Ma foi ! dit la comtesse, je n’y comprends absolument plus rien.

— Et moi, grommela Jasmin, je ne croyais pas avoir un maître aussi scrupuleux… Ah ! quel siècle ! Où donc est monsieur Poquelin de Molière ? comme il rirait !…

— Comte, dit la jeune femme, j’ai la religion du serment. Je respecte le vôtre, mais il me faut une confession demain soir ; sinon je mande contre-ordre à mon oncle l’évêque de Nevers, qui nous devait

venir marier demain, et qui le fera après demain, car je veux réfléchir maintenant, puisque vous me cachez un mystère.

— Bon ! pensa Jasmin, j'ai fait une école. Monsieur le comte, le vrai, sera ici demain soir, et tout sera perdu. Ce n'est point à Nevers, c'est à Paris que j'aurais dû laisser ses valises.

Chapitre III

Le chevalier se trouvait, grâce à Jasmin et au quiproquo établi à dessein par ce dernier, dans la plus singulière des situations.

Il aimait la comtesse, c'était positif, mais la comtesse était destinée à son frère. Or, pouvait-il voler à celui-ci sa fiancée ? Et, cependant, si le comte l'épousait, ne se repentirait-il point, lui, chevalier, de son excès de délicatesse ?…

Il fit toutes ces réflexions ; puis, comme, avant tout, l'adolescent était homme d'esprit, il se dit que le hasard pourvoirait à son embarras, et que le plus sage parti était de profiter des vingt-quatre heures de tête-à-tête avec la belle comtesse, que cet imbroglio lui procurait.

Ces vingt-quatre heures furent charmantes ; les deux amants échangèrent les serments les plus doux, et cela si bien, qu'ils oublièrent, la comtesse qu'elle avait l'explication d'une énigme à demander, le chevalier que cette explication renverserait le château de cartes de son bonheur.

Ils avaient passé la journée dans un coquet boudoir ouvrant sur le jardin : la journée, tiède comme un soir de mai, était à son déclin, les oiselets chantaient dans les massifs, le couchant était nuancé des tons les plus moelleux et les plus éclatants ; assis près d'elle, le chevalier imitait les oiselets et chantait un long hymne d'amour en tenant toujours ses deux petites mains dans les siennes.

Tout à coup la porte s'ouvrit et un laquais annonça :

— Monsieur le comte de Marcigny.

Le chevalier se leva pâle et douloureusement stupéfait, la comtesse recula d'un pas et jeta un cri.

Il y avait donc deux comtes de Marcigny.

En même temps Jasmin parut sur le seuil.

— Monsieur le chevalier est délié de sa parole, dit-il, et j'attends

ses ordres pour préparer sa chaise de poste. Il paraît que monsieur le chevalier a préféré aller à Malte.

Le chevalier tout ému raconta alors la vérité tout entière.

La comtesse l'écouta haletante ; puis lorsqu'il eut fini, elle se tourna vers le comte :

— Monsieur, lui dit-elle, Son Éminence le cardinal votre oncle, est la première cause du triste quiproquo dont nous sommes tous victimes. En écrivant à l'évêque de Nevers il ne lui disait pas qu'il avait deux neveux. Or, c'était votre frère et non vous que j'aimais, et j'aurais décliné l'honneur…

— D'accepter ma main, interrompit le comte ; je le comprends, madame, il est impossible à un vieux comte comme moi de lutter avantageusement avec un frère jeune et beau comme le mien. Aussi bien, viens-je de réfléchir qu'il donnera plus sûrement que moi de nobles rejetons ma race…

— Monsieur…

— Et je pars pour Malte, acheva le comte ; cependant il faut bien que j'aie un petit dédommagement, puisque je suis ainsi battu…

Le comte regarda Jasmin.

— Je devine, dit celui-ci avec empressement, monsieur le comte me veut prendre à son service.

— Non pas, je veux t'administrer une volée de bois vert.

— Et moi, je payerai ses gages, ajouta la comtesse.

— Voilà des gens qui ont lu Molière, grommela Jasmin ; ils bâtonnent et payent !

FIN

Chapitre I

Il y avait une fois, – ceci n'est cependant point un conte de fées, – il y avait une fois, disons-nous, un petit castel aux tourelles pointues, au parc ombreux, aux croisées de brique et au toit d'ardoise, coquettement assis sur le bord de la Marne, entre Melun et Fontainebleau.

Ce castel était habité par deux femmes : – une jeune fille rose, fraîche, rieuse ; – une femme jeune encore, qui avait dû être fort belle et qui l'était encore un peu.

La jeune fille avait seize ans ; – la mère, car c'était la mère, – approchait de cette heure critique où l'amour sonne la retraite faute d'adversaires. Elle avait près de quarante ans.

Veuve d'un pauvre officier, plus noble que riche, elle était venue enterrer ses vingt-cinq ans au fond de ce petit manoir, son seul bien, – espérant que quelque gentilhomme de la contrée, épris de sa royale beauté, de son port de déesse et de sa main blanche et longue, jetterait loin d'elle les voiles noirs du veuvage et redorerait de son patrimoine une aisance plus que douteuse. Mais, hélas ! le temps n'était plus déjà où les rois épousaient de simples bergères sans dot !

— La châtelaine de Versac était de bonne noblesse, mais le plus clair de ses revenus était une charmante enfant, rieuse et mutine… et les gentilshommes voisins trouvaient que ce n'était pas assez. Donc, en femme d'esprit, quand elle vit l'âge mûr poindre à l'horizon, la dame de Versac cessa de consulter son miroir, tourna le dos aux espérances de l'hymen, et prit la route de la dévotion.

Le miroir fut voilé, un prie-Dieu s'installa dans son oratoire, les livres saints expulsèrent les gais romans de chevalerie, et les tendres virelais de Clément Marot. Bref, un confesseur s'en vint chaque jour conférer longuement avec elle, et s'asseoir à sa table pour discuter un point de controverse.

Malheureusement, en toutes choses, il faut de la modération et de la tolérance. Or, ces deux vertus manquèrent à la châtelaine. En renonçant au monde, elle se prit à souhaiter que le monde n'existât

plus ; et, comme elle ne pouvait et ne voulait plus aimer, elle ne songea point que sa fille, arrivée à quinze ans, aimerait… pour obéir à dame nature.

La pauvre enfant, à qui on ne parlait jamais que d'austère morale, et qui ne lisait que saint Augustin, rencontra un beau jour, en trottinant au bord de la Marne, un fort beau cavalier : fine moustache, œil brillant, taille élancée, belle rapière au son querelleur… rien n'y manquait. C'était un héros de roman.

Le cavalier la salua courtoisement : – elle rougit et s'enfuit.

Mais le lendemain elle revint… par hasard. Le cavalier était assis sur l'herbe… aussi par hasard. Bref, le hasard, ce grand maître, fit qu'ils s'abordèrent, causèrent, rougirent tous deux… et, en un mois, s'aimèrent éperdument.

La châtelaine de Versac s'aperçut que sa fille sortait à la même heure chaque jour. Elle en fit part au père Samuel, son confesseur, – lequel consulta deux Chapitres de saint Augustin, et conclut que la jeune fille était amoureuse.

La châtelaine interrogea la petite dissimulée, apprit tout, et poussa une exclamation de vertueuse horreur ! Une fille élevée saintement ! ah !

Mais comme le confesseur n'était plus là, la veuve se souvint qu'elle avait aimé jadis, et elle songea qu'après tout, ce n'était que demi-mal si le galant était riche, gentilhomme et prêt à épouser. Or, le beau cavalier était noble, mais il était presque aussi pauvre que l'amant de Lucie de Lamercœur. Et puis il était protestant… La dame de Versac défendit à sa fille de le revoir, et la menaça du couvent si elle enfreignait ses ordres.

Ce qui fit que, jeune fille qui aime étant assez portée à la rébellion, – celle-ci, dès le lendemain, tandis que sa mère conférait avec le père Samuel sur un verset obscur des Écritures, prit sa volée à travers champs, et s'enfonça dans la forêt de Fontainebleau, où, selon toute apparence, le beau cavalier viendrait aussi.

Ici commence notre histoire.

Chapitre II

C'était en automne. Décembre approchait, la soirée était froide, et la bise pleurait à travers les arbres jaunis de la forêt. Deux hommes, le mousquet sur l'épaule et escortés d'un grand lévrier écossais,

suivaient une route tortueuse qu'il fallait bien connaître pour ne pas s'égarer.

Leur costume était celui des gentilshommes, et l'un d'eux, à voir les signes de déférence de son compagnon, lui paraissait supérieur en dignité.

Ce dernier pouvait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans ; l'œil vif encore, la lèvre souriante, un air de finesse et de bonté admirablement mélangés, quelque chose de rusé et d'adorablement bonhomme à la fois.

Il marchait lestement encore, familièrement appuyé sur le bras de son compagnon, auquel il contait nous ne savons quelle gaudriole.

Celui-ci était un homme de quarante ans au plus, grand, mince, le visage aussi froid, aussi impassible que celui du vieillard était mobile et enjoué.

Ainsi devisant et obéissant aux caprices du sentier qu'ils suivaient, tous deux arrivèrent à une petite clairière que traversait un ruisseau ; une jeune fille, que nous connaissons quelque peu déjà, était assise et pleurait.

— Qu'est-ce cela ? une femme qui pleure ? exclama le vieillard. Ah ! voyons cela. Toi, Hector, attends-moi là. Je vais m'approcher seul pour ne la point effaroucher, et voir si l'on peut essuyer les larmes de ce frais visage.

La jeune fille n'avait point levé la tête.

Le vieux gentilhomme alla vers elle lentement, et s'arrêta quand il fut auprès.

Elle leva la tête et voulut fuir ; mais un sourire charmant du vieillard la retint.

— Ne craignez rien, ma belle enfant, dit-il ; et dites-moi quel noir chagrin vous fait ainsi pleurer, et ternit l'éclat de vos beaux yeux ?

La petite rougit plus fort, essuya ses larmes à la hâte et n'osa parler.

— Eh bien ! ma belle enfant, continua-t-il, vous fais-je donc peur ? Et ma barbe grise ne vous inspire-t-elle pas un peu de confiance ? Comment vous nommez-vous ?

— Rose de Versac, messire, répondit la jeune fille en se rassurant et faisant la révérence.

— Versac ? je connais cela, moi ! Il y avait un Versac capitaine

aux archers de Navarre, et un de mes bons amis encore…

— Votre ami ! vous étiez l’ami de mon père, monsieur ! s’écria la petite en jetant au gentilhomme un de ces obliques regards avec lesquels une femme analyse un homme des pieds à la tête.

— Sans doute, ma belle enfant. Me croyez-vous ?

Il y avait tant de bonhomie et d’indulgence sur le visage du vieillard, que la jeune fille s’enhardit tout à fait, et répondit :

— Oh ! oui, monsieur.

— Alors, comme on n’a pas de secrets pour un vieil ami de son père, vous allez me confier celui qui vous cause ce noir chagrin.

La petite rougit une fois encore :

— J’aime M. Gaston de Champloup, dit-elle bien bas…

— Ah ! ah ! Et qu’est-ce que M. Gaston de Champloup !

— Oh ! un beau et brave gentilhomme…

— Très bien. Et il ne vous aime pas, peut-être… il aurait un tort impardonnable…

— Il m’aime, monsieur…

— Eh bien ! mais s’il vous aime et que vous l’aimiez, je ne vois pas trop ce qui peut vous tant chagriner là-dedans.

— Ah ! monsieur, c’est que ma mère…

— Madame votre mère vous a défendu sans doute de voir et d’aimer M. Gaston.

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, dit-elle, monsieur Gaston ne peut m’épouser, car il est protestant.

— Ah diable !… en sorte que vous avez obéi à madame votre mère, et n’avez plus revu M. Gaston.

— Hélas ! si, monsieur.

— Hum ! fit le vieux gentilhomme, cela n’est pas très bien, mais quand on aime… Bah ! je suis indulgent. Et quand l’avez-vous vu ?

— Tout à l’heure.

— Alors pourquoi pleurez-vous ?

— Parce que… parce qu’il m’a proposé quelque chose de bien

mal…

— Ah ! ah ! voyons un peu…

— Il m'a dit : Puisque votre mère refuse de nous unir, je vous emmènerai loin d'ici, bien loin, un prêtre étranger nous mariera, et nous reviendrons habiter mon château ; et votre mère se résignera à m'avoir pour gendre.

— Et vous avez refusé, n'est-ce pas ?

— Hélas ! monsieur… balbutia la jeune fille…

— Comment, mordieu ! vous avez accepté ?

— J'ai promis d'être ici demain au soleil levant… murmura Rose de Versac… et c'est pour cela que je pleure… et c'est bien mal…

— Bien mal, en effet. Mais, par Dieu ! cela ne sera pas…

— Ah ! monsieur, mais c'est le seul moyen d'être à lui…

— Vous l'épouserez.

— Mais ma mère ?…

— Si vous voulez m'obéir bien gentiment et me croire votre ami, comme j'étais celui de votre père, votre mère y consentira.

— Oh ! monsieur…

— Ah ! mais pour cela, il faut d'abord me présenter à madame votre mère, et garder ensuite un silence absolu.

— Tout ce que vous voudrez, s'écria la petite en sautillant de joie.

— Vous ne direz rien, vous serez patiente, vous ne prononcerez jamais le nom de M. Gaston, et vous ne viendrez pas ici, au soleil levant ?

— Oh ! je vous le jure…

— Eh bien ! alors, prenez ma main, et conduisez-moi auprès de votre mère…

Hector, l'autre gentilhomme, qui s'était dérobé derrière un arbre, s'avança :

— Mon cher, dit le vieillard, nous allons demander l'hospitalité, pour cette nuit, à la châtelaine de Versac.

Celui qu'on nommait Hector s'inclina, la petite s'appuya coquettement sur la main du vieux gentilhomme, et tous trois, précédés du lévrier, prirent la route du castel.

— Mais à propos, monsieur, demanda Rose, au moment où ils franchissaient la grille, je ne sais pas votre nom…

— Ah ! diable ! mon nom… ma foi ! je n'y songeais pas… vous présenterez le comte de Saint-Maur, compagnon d'armes de votre père, et M. d'Entragues, son ami.

Et ils entrèrent dans le manoir.

Chapitre III

Madame de Versac était en prières, lorsqu'un vieux serviteur, qui cumulait chez elle les fonctions d'intendant, de valet de chambre et de suisse, lui vint annoncer l'armée des deux étrangers.

La pauvre femme crut rêver… il y avait si longtemps, si longtemps, qu'un homme autre que le père Samuel n'avait franchi le seuil de son castel, – il y avait si longtemps qu'on l'avait oubliée et qu'on ne lui faisait plus de visites… qu'elle fit répéter le bonhomme, un sourire d'incrédulité sur les lèvres.

Mais quand elle fut bien certaine de ce qu'il avançait, lorsqu'elle eut aperçu dans la cour, comme pièce de conviction, le lévrier d'Écosse paresseusement couché, le museau allongé sur ses pattes de devant… ah ! alors, la belle châtelaine éprouva une révolution complète dans tout son être… le sang affina à son cœur, ses genoux faiblirent et elle chancela… Mais, par une réaction aussi rapide que violente, elle courut au miroir d'acier voilé depuis plusieurs années, arracha l'austère enveloppe et se jeta un regard d'avide curiosité.

Hélas ! les macérations, les jeûnes et les prières, par un jeu cruel de la destinée, loin d'avoir effacé les derniers vestiges de ses charmes, avaient, au contraire, lutté en sens inverse de l'âge, et elle était belle encore, – presque comme à trente ans !

Il est probable qu'en ce moment-là, la vertueuse et sévère figure du père Samuel pâlit étrangement dans son souvenir, et qu'elle oublia même les austères leçons de Saint-Augustin et les terribles pages de l'Apocalypse, pour écouter chanter dans son cœur ces voix mystérieuse du passé, réminiscences de la jeunesse, qui s'éveillent, à certaines heures de la vie, pour vous redire les jours où l'on vivait d'amour et d'espoir.

Aussi, après un moment de trouble bien pardonnable, dit-elle à son intendant :

— Allumez un grand feu dans la salle d'armes, que ces étrangers

y prennent place, que ma fille et vous leur fassiez les honneurs du manoir ; moi, je vais prendre des habits plus décents que ceux-là, afin de les recevoir.

Le bonhomme courut exécuter ces ordres.

Alors la châtelaine dépouilla sa robe de bure, la coiffure de cellule, quitta ses sandales de pénitente, et, avec une vivacité d'enfant, bouleversa tous les bahuts, y chercha une parure de deuil qui rehaussât de son reflet et de sa coupe élégante la beauté de son visage et le séant de sa taille ; – chaussa un brodequin d'un drap noir d'une admirable finesse de formes ; – remit à ses doigts ses bagues de prix, à son col une chaîne d'or massif, rare vestige d'une opulence éteinte ; – se mira plusieurs fois avec complaisance ; – et, sûre enfin d'elle-même, descendit recevoir ses hôtes, d'un pied aussi léger que si elle eût été au jour de ses noces.

O père Samuel, ô Saint-Augustin, que vous étiez, à cette heure, loin de sa pensée !

Les deux étrangers étaient installés auprès du feu en compagnie de la jeune Rose de Versac.

A l'arrivée de la châtelaine tous deux se levèrent, et le comte de Saint-Maur, baisant galamment sa main, lui dit :

— Veuillez nous pardonner notre indiscrétion, madame, mais la réputation hospitalière de votre manoir et les beaux yeux de cette charmante enfant ont tenté de pauvres chasseurs égarés.

La châtelaine s'inclina gracieusement :

— Me sera-t-il permis, dit-elle, de savoir le nom des aimables hôtes que m'envoie le hasard ?

— Je suis, répondit le comte, un frère d'armes de feu monsieur de Versac, et je m'appelle le comte de Saint-Maur ; monsieur que voilà est mon ami et se nomme le vicomte d'Entragues ?

Et, là-dessus, le vieux gentilhomme, après quelques adroits compliments adressés à la beauté de la veuve, eut soin de parler longuement du défunt, témoigna sa surprise de voir une femme jeune et belle encore se condamner à la retraite, et fit si bien, en somme, se montra si spirituel, qu'en moins d'une heure, la châtelaine était subjuguée et le trouvait charmant.

Quant à monsieur d'Entragues, il n'avait encore dit mot ; raide et impassible, il semblait inventorier les arabesques des boiseries et les moulures des plafonds, – au grand déplaisir de Rose, qui, presque jalouse de l'immobilité exclusive du vieux gentilhomme pour sa mère,

aurait voulu trouver chez lui un dédommagement.

En ce moment, le vieil intendant vint annoncer que le souper était servi.

Le comte offrit sa main à la mère, le vicomte à la jeune fille, et ils allèrent prendre place au haut bout de la table, tandis que les trois serviteurs se rangeaient, selon l'antique usage, au bas bout.

La châtelaine fit les honneurs de la table avec une grâce exquise, le comte de Saint-Maur mangea d'un grand appétit, but à longs traits, et renchérit encore sur son amabilité. Le vicomte mangea du bout des dents, but beaucoup, n'ouvrit point la bouche, et fit subir aux moulures de la salle à manger la même inspection qu'aux moulures de la salle d'armes.

Quant à Rose, elle se tut, ainsi que le devait faire une jeune fille bien élevée, mais elle jeta plus d'une fois un regard sournois et plein d'impatience au vieillard causeur, qui semblait avoir oublié sa promesse et le but de sa présence au castel.

— A propos, dit ingénument le comte, avec son air bonhomme et charmant, j'ai ouï parler d'un jeune gentilhomme de la contrée, dont on dit beaucoup de bien… monsieur Gaston de Champloup…

— Ah ! fit dédaigneusement la châtelaine.

— J'ai beaucoup connu le père, poursuivit le comte, bonne noblesse, mais pauvre…

— Oh ! très-pauvre… un castel branlant, des terres en friche et une épée rouillée pour tout héritage…

— Oui, mais bonne noblesse, insista le comte, et c'est beaucoup. On le dit beau cavalier… ce serait une alliance, sang-dieu !

Et le comte regarda la jeune fille avec un malin sourire.

La mère surprit le sourire et le regard, aussi dit-elle brusquement :

— Ma fille et moi sommes catholiques, monsieur le comte, et nous ne nous allierons jamais à un adepte de la religion réformée.

— A cette réponse, Rose pâlit et regarda le vieillard d'un air désespéré ; mais il répondit par un nouveau sourire qui signifiait fort clairement : *Patience !*

— En ce cas, reprit-il, n'en parlons plus.

Et il se leva de table et offrit sa main à la châtelaine.

Il était tard, l'appartement des étrangers avait été préparé ; – ils

prirent congé de la châtelaine et de sa fille, et se retirèrent.

— Écoute, vicomte, dit monsieur de Saint-Maur en passant son bras sous celui de son compagnon, tandis qu'ils gravissaient le grand escalier de pierre du manoir, précédés du vieil intendant qui portait les flambeaux ; – écoute : jusqu'ici tu t'es contenté de boire, manger et penser en regardant les voûtes de la salle, mais arme-toi de courage, car demain il te faudra rompre avec tes habitudes taciturnes et parler un gros quart d'heure durant.

Le vicomte fit un geste d'effroi.

— Je te confie le rôle d'ambassadeur, tu demanderas pour moi la main de la dame de Versac.

Le flegmatique gentilhomme recula de surprise, et dit :

— Je ne comprends pas…

— C'est parfaitement inutile. Souviens-toi que je suis riche, veuf, sans enfants, et que l'hospitalité que nous sommes venus demander n'est qu'un prétexte, et que mon but réel était d'obtenir la main de la veuve…

Le vicomte, à qui il répugnait visiblement de parler, se contenta de regarder son interlocuteur d'un air plus ébahi encore.

— Fais toujours.

— Comme vous voudrez.

Et le digne gentilhomme, acceptant son rôle d'ambassadeur, suivit le comte dans leur chambre à coucher, sans ajouter un seul mot.

Chapitre IV

Le lendemain, tout dormait encore dans le manoir, lorsque le comte de Saint-Maur, son mousquet sur l'épaule et la rapière sous le bras, sortit furtivement, et se dirigea d'un pas leste vers la clairière du bois où, la veille, il avait tait la rencontre de la belle éplorée. Le soleil se levait à l'horizon.

Au milieu de la clairière, un homme était déjà enveloppé dans son manteau, tenant un cheval par la bride, et s'appuyant du coude au pommeau de la selle.

En voyant le comte déboucher dans la clairière, il tressaillit et porta instinctivement la main à la garde de son épée.

— Ah ! ah ! exclama railleusement le comte en l'apercevant à son tour, vous voilà, monsieur le ravisseur de filles !

Le cavalier fronça le sourcil.

— Que me voulez-vous ? dit-il brusquement.

— Vous dire, mon jeune coq, poursuivit le comte d'un ton goguenard, que la belle Rose de Versac ne viendra pas…

— Rose ne viendra pas ! que voulez-vous dire, monsieur ?

— Que, grâce à moi, vous n'enlèverez pas une jeune fille crédule…

— Monsieur ! s'écria le jeune homme, vous m'insultez, je crois ?

— Moi ? pas le moins du monde. Je vous dis qu'elle ne viendra pas.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que je le lui ai défendu.

— Vous ! et de quel droit ? mordieu !

— Que vous importe, mon beau fils ?

— Monsieur, s'écria Gaston d'un ton hautain, si c'est une querelle que vous me cherchez, vous tombez mal, car je me sens disposé à vous tuer.

— Vous croyez ? Eh ! voyons…

Et le comte, appuyant son mousquet à un arbre, tira sa rapière. Gaston en fit autant, pâle de rage ; – et les deux fers se croisèrent.

— Monsieur, dit froidement le comte après trois passes, vous tirez bien, mais vous avez trop de feu, et cela vous perd.

En même temps il lia l'épée du jeune homme, et, d'un revers, la fit sauter à dix pas.

Gaston demeura étourdi et les bras pendants.

— Voilà un coup, continua le comte, que deux hommes seuls, en France, connaissent à fond, le roi et moi.

Gaston, honteux de sa détaxe, se tenait devant lui immobile et les yeux baissés.

— Je suis à votre merci, monsieur, dit-il enfin. Qu'exigez-vous de moi ?

— Oh ! dit M. de Saint-Maur, rien que de facile, votre parole de ne jamais enlever mademoiselle de Versac…

— Mais je l'aime, monsieur…

— Je le sais…

— Sa mère est inflexible !

— Je le sais encore.

— Et je mourrai si elle n'est ma femme…

— Elle le sera.

— Elle le sera, dites-vous ? Mais comment ? Par quels moyens ? Oh ! parlez, monsieur, parlez…

— Ceci est mon secret. Venez au castel de Versac dans deux heures, demandez le comte de Saint-Maur, et, avant ce soir, par la messe ! vous serez l'époux de Rose.

— Oh ! mais c'est un rêve… je n'ose croire…

— Croyez, la foi sauve…

— Mais qui êtes-vous donc, vous, monsieur ? Qui êtes-vous ?

— Un ami de votre belle maîtresse, qui tenait, avant de mêler de se vos affaires, à voir si vous aviez le poignet bon et le jarret souple.

— Mais encore…

— Chut ! je suis pressé. Dans deux heures…

Et le comte reprit son mousquet, poussa sa rapière au fourreau, salua Gaston de la main et s'éloigna.

— Mystère ! murmura le jeune homme en sautant en selle ; cet homme est mon bon ange ou… le diable !

Et il partit au galop.

Chapitre V

Madame de Versac oublia ses oraisons, prit par distraction, au lieu de l'Écriture, un livre de chevalerie, se mit au lit et ne dormit de la nuit.

Le comte paraissait épris d'elle… peut-être l'aimait-il déjà comme un fou… peut-être…

La châtelaine se vit remariée, riche, à la cour, brillant comme autrefois, malgré ses trente-neuf ans bien sonnés…

La nuit lui parut longue, fort longue ; le jour lent à venir, et, dès

huit heures, elle était levée, et mettait à contribution ses plus charmants atours.

— Sa toilette était à peine terminée, lorsqu'on vint la prévenir que M. d'Entragues lui demandait un entretien.

On introduisit le vicomte.

Le digne gentilhomme entra d'un pas mesuré, salua méthodiquement, s'assit flegmatiquement dans le fauteuil qu'on lui désigna, et parut faire un violent effort en ouvrant la bouche pour parler :

— Madame, dit-il enfin, je viens au nom de mon ami, le comte de Saint-Maur…

La châtelaine tressaillit…

— Je viens, continua-t-il, vous faire la demande de votre main, et vous supplier de mettre un terme à un veuvage qui fait le désespoir de tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître…

Et, pensant qu'il en avait assez dit, le vicomte se tut et attendit une réponse.

La châtelaine, émue, troublée, garda le silence pendant quelques minutes :

— Monsieur, dit-elle enfin, la demande de monsieur le comte m'honore, mais je ne puis… je dois… il me faut réfléchir.

Le vicomte se leva et dit :

— J'attendrai, madame.

Et, s'inclinant, il sortit.

Quand elle fut seule, la noble dame cacha sa tête dans ses mains et faillit étouffer de joie…

Le comte n'était plus jeune, cependant ; et il était fort douteux que le cœur de la châtelaine fût de moitié dans cette joie…

Mais, à quarante ans, si le cœur se tait, l'ambition parle bien haut ; et la pauvre femme écoutait sa voix : le comte avait parlé de ses châteaux, de ses vassaux, de son crédit à la cour… que sais-je ?

Si vous voulez une idée exacte de tout ce qu'elle éprouva en quelques minutes, figurez-vous une pauvre nonne séparée du monde dont elle s'est enivrée au printemps de sa vie, – figurez-vous-la voyant tout à coup les murs de son cloître crouler et disparaître, les grilles s'évanouir, et apercevant devant elle, à quelques pas, ce mariage magique, auquel elle avait dit un éternel adieu, se sentant entraînée

au sein de ce tourbillon fébrile dont elle n'espérait plus l'écho.

Eh bien ! en une heure, la recluse oublia les macérations et les jeûnes, son vœu de retraite et d'éternel veuvage… en une heure, confesseurs, Bible, discipline, morale austère, tout s'effaça.

L'enfer, – si toutefois c'est l'enfer que de vivre au milieu des heureux de ce monde, – l'enfer reprit sa proie.

Et tandis que, légère et enfant comme à vingt ans, elle pressait son front dans ses mains et se demandait si ce n'était point un rêve, – le vieux serviteur entra de nouveau et annonça :

— Monsieur le comte de Saint-Maur !

La châtelaine se leva d'un bond ; mais à la vue du comte, elle pâlit, chancela et retomba sans force sur son siège.

— Madame, dit le comte, je suis un vieux soldat, et comme tel, ignorant des usages et des belles manières ; mon ami d'Entragues a dû vous faire part de la plus chère de mes espérances. Vous avez ajourné votre réponse, je viens la chercher…

— Monsieur… dit madame de Versac ; mais il me semble que… si vite… il y a une heure à peine…

— Hélas ! madame, j'ai l'honneur de servir le roi, et mon service me rappelle auprès de lui…

— Quoi… vous partez ?…

— Dans une heure… dans une heure je serai le plus fortuné, ou le plus malheureux des hommes… Dites, madame, prononcez, quelle sera ma destinée ?

Et le comte fléchit un genou et prit la main de la veuve, qu'il baisa tendrement.

Celle-ci poussa un soupir, cacha sa tête avec son mouchoir et murmura tout bas :

— Eh bien ! soyez heureux…

— Merci ! madame, s'écria le comte, merci.

Puis il se leva, s'en vint s'asseoir près d'elle et continua, en lui baisant la main de nouveau :

— Je vais demander un prêtre, faire préparer la chapelle… et dans une heure…

— Oh ! mais c'est trop vite ! s'écria la veuve.

— Le bonheur peut-il venir trop vite ?…

La réponse était parfaite ; – du moins, la châtelaine la trouva telle, car elle sourit et se tut.

— Mais, dit le comte, j'oubliais… il y a un grave inconvénient, un obstacle peut-être insurmontable à notre union…

— Un obstacle ? fit-elle effrayée, oh ! mon Dieu ! et quel est-il ?

— Ne m'avez-vous pas dit, hier, que vous n'épouseriez jamais un huguenot ?…

La veuve tressaillit :

— Ciel ! dit-elle, vous êtes…

— Huguenot, mon adorée… oh ! mais qu'importe ? n'est-ce pas ? le pape autorise ces unions ; la nôtre ne sera pas rompue… vous ne le voulez pas… dites, madame ?

— Vous m'aimez donc ? demanda la châtelaine.

— Oh ! de toute mon âme…

— Eh bien ! puisque l'amour vient de Dieu, il ne faut défaire ce que Dieu a fait. Vous irez au prêche, moi à la messe.

— Enfin ! murmura tout bas le comte, tandis que l'expression de bonhomie railleuse de son visage, un moment disparue, reparaissait.

— Alors, dit-il, puisque les huguenots épousent des catholiques, ma belle, je ne vois point pourquoi cette gentille Rose, que nous aimons tous deux, n'épouserait pas Gaston de Champloup, qu'elle aime…

A ce nom, la veuve se leva comme mordue par un reptile, et regarda le comte en face.

— Allons ! dit celui-ci, un peu d'indulgence… il en mourrait et elle aussi…

— Mais, s'écria la dame de Versac, ma fille est pauvre, et il est pauvre aussi…

— Oh ! ne vous inquiétez donc pas de pareille vétille. J'obtiendrai du roi une capitainerie pour lui.

— Vous tenez donc à ce mariage ?

— Oui, pour le bonheur de Rose…

— Eh bien ! après le nôtre…

— Non, avant, tout est prêt : le tabellion de la ville voisine est arrivé, Rose a revêtu sa robe du dimanche, le chapelain est prévenu… et tenez, voici notre ami Gaston qui vient au galop, franchissant les

haies et les murs…

Et il désigna la fenêtre du doigt.

La châtelaine prit la main du comte et descendit dans la salle d'armes, où le flegmatique et taciturne vicomte, la rieuse jeune fille, un tabellion nasillard et le père Samuel se trouvaient déjà réunis.

— Monsieur le tabellion, dit le comte, veuillez dresser le contrat de mariage de damoiselle Rose de Versac et de sire Gaston de Champloup, capitaine aux gardes de Sa Majesté le roi de France.

Ensuite celui de sire Hector, vicomte d'Entragues.

Le comte s'arrêta d'un air goguenard.

Quant à la châtelaine et au vicomte, ils se regardèrent stupéfaits…

— Et, poursuit le comte, de haute et puissante dame, la châtelaine de Versac, première femme de chambre de la reine de France…

Madame de Versac faillit tomber à la renverse ; mais le comte s'approchant alors et lui baisant la main :

— Madame, dit-il, Dieu m'est témoin que je voudrais fort être en lieu et place de mon ami d'Entragues, mais la chose ne se peut, car ma bonne femme, madame Marie de Médicis, est en bonne santé, joie et liesse.

— Le roi ! s'écria la châtelaine.

— Le roi ! exclamèrent à la fois Rose, le prêtre et le tabellion.

— Eh ! *ventre-saint-gris !* sans doute ; le roi, qui a voulu marier sa petite amie, et la rendre bien heureuse.

La mère et la fille se jetèrent aux genoux du bon Henri IV, car c'était Henri IV, le Béarnais, le roi du peuple, celui dont nous gardons tous la chère mémoire.

— Ventre-saint-gris, fit-il joyeusement en frappant sur l'épaule de d'Entragues, voilà la première fois que je fais la cour à une femme pour le compte d'autrui. Madame, ajouta-t-il, d'Entragues ne parle jamais, mais il boit comme quatre ; c'est une compensation. Il sera bon mari.

Puis le roi ajouta, frappant sur l'épaule de Gaston :

— Parbleu ! dit-il, deux yeux noirs comme ceux de Rose valent bien une messe !

FIN

Chapitre I – LES TROIS PIÈCES D'OR.

Dans le château de mon grand-père…

N'allez point croire, mes jeunes amis, que mon aïeul fût un grand seigneur. C'était un pauvre soldat estimé de tous parce qu'il avait été brave, que j'aimais, moi, avec vénération et respect parce qu'il était bon. Son château était vieux et pauvre comme lui, les dorures y étaient rares, et les murs lézardés ressemblaient assez bien à ce manteau troué et râpé dans lequel se drapent si orgueilleusement les mendiants espagnols, – les plus fiers et les plus nobles du monde.

Heureusement, Dieu qui rétablit toujours l'équilibre, avait caché quelques-uns de ses trous sous les festons d'une vigne grimpante et d'un lierre vert, il lui avait donné pour ceinture une prairie où courait un ruisseau causeur, pour toiture un ciel bleu, et la chaîne des Alpes pour majestueux horizon.

Dans le château de mon grand-père, il y avait une vaste salle où flambait, l'hiver, un large feu.

Au coin de ce feu, assis dans de vieux fauteuils de cuir à clous dorés, se trouvaient, chaque soir, un vieillard et un enfant. Le vieillard avait l'esprit jeune, la mémoire excellente, la verve facile, il racontait de belles histoires des temps passés, pleines de nobles actions, de hauts faits héroïques et d'humbles traits de vertu.

L'enfant écoutait avec un recueillement profond.

Ce vieillard était mon grand-père, – cet enfant, c'était moi. La soirée se prolongeait ordinairement de sept à dix heures.

A dix heures, mon grand-père demandait sa canne et son bougeoir et se retirait.

Moi, je demeurais parfois encore une grande demi-heure au coin du feu, rêvant comme on rêve à douze ans, l'œil fixé sur les bizarres peintures de la braise qui se métamorphosait sans cesse, tantôt en palais, souvent en chaumière, jetant çà et là une petite flamme bleuâtre que je me figurais être une bonne fée mutine et souriante, et dont le reflet indécis et fauve allait se jouer et jeter un éclat

fantastique à la vieille tapisserie à personnages décolorés qui tendait les murs.

Un soir, mes jeunes amis, – c'était la veille de Noël, – il faisait bien froid, je vous jure, la neige couvrait la prairie, le vent pleurait dans les cheminées et dans les sapins frissonnants, et mon grand-père, qui avait mainte blessure et des rhumatismes, avait demandé qu'on chauffât son grand lit à rideaux de serge.

Dans la grande salle, il y avait une grande horloge. Cette horloge avait sonné onze heures, et, cependant, j'étais encore auprès du feu, tout seul, rêvant délicieusement et faisant maint castel en Espagne.

Car j'avais dans la main trois pièces fauves, jaunes, brillantes, que je considérais, à la lueur tremblante du foyer, avec une joie indicible. C'étaient trois pièces d'or.

Mon grand-père venait de me les donner en me disant :

— L'année dernière, à pareille époque, je le donnai des jouets ; cette année, je préfère le laisser choisir toi-même. Tu iras à la ville demain, avec Pierre, et tu achèteras ce que tu voudras, réfléchis bien.

Mon grand-père avait sans doute une arrière-pensée en agissant ainsi.

J'étais donc à réfléchir, et, comme la laitière du bon la Fontaine, j'hésitais entre l'achat d'une ferme et l'acquisition d'un palais… Le tout, pour soixante francs ! Je m'arrêtai d'abord à un fusil, un vrai fusil avec lequel je pourrais tuer des lapins dans la garenne et des poules d'eau dans les fossés ; – puis, je songeai que j'en avais un déjà, et je me demandai si je ne ferais pas bien d'opter pour un équipement de pêcheur et de me fournir d'hameçons, de lignes et de filets.

Puis encore, des filets je passai à une barque une belle barque neuve, peinte en vert et en jaune, avec une voile échancrée et qui ferait merveille, à coup sûr, dans la rivière qui passait à cinq cents pas du château.

Puis enfin, – et certes, j'aurais dû commencer par là, – je me souvins que j'avais vu, à l'étalage d'un libraire, de beaux livres reliés en maroquin, dorés sur tranches et renfermant une foule de choses beaucoup plus belles que leur reliure.

Le fusil, les filets et la barque luttèrent bien une minute contre cette quatrième et plus sérieuse fantaisie, – mais, enfin, les livres l'emportèrent, et mon choix eût été définitivement arrêté si…

Si je n'eusse vu tout à coup un des tisons du foyer jeter une petite flamme bleue.

Cette flamme grandit, grandit peu à peu et éclaira bientôt le foyer tout entier et la salle ensuite.

Je fermai les yeux, ébloui, et, quand je les rouvris, la flamme avait disparu, mais à sa place, devant moi, je vis une belle jeune fille dont la vue m'arracha un cri d'admiration. Si vous voulez vous la figurer bien exactement, mes jeunes amis, regardez votre sœur aînée, votre sœur de quinze à seize ans, dont l'œil est rêveur, la bouche un peu sérieuse, ou bien envisagez le portrait de votre mère peinte à dix-huit ans, de votre mère qui pressentait déjà, sans doute, les petits chagrins et les soucis que vous lui causeriez, et dont le front commençait à se voiler d'une mélancolie pensive quand sa lèvre avait encore le frais et bon sourire naïf et joyeux de la jeunesse.

Elle avait des cheveux blonds, de grands yeux bleus rêveurs et bien doux, une petite main rosée, diaphane, qu'on eût volontiers baisée respectueusement un jour tout entier. Elle était vêtue de blanc comme les anges du paradis, et sa tête portait une couronne de bluets et de marguerites qui embaumaient l'air autour d'elle.

Elle vint à moi, souriante, effleurant à peine le parquet de son pied, et elle mit sa main blanche sur mon épaule.

Je suis la fée de Noël, me dit-elle, et j'apporte aux enfants des jouets bien plus beaux que ceux qu'ils veulent acheter.

Je la regardai avec étonnement.

— Puisque je suis fée, poursuivit-elle, je puis tout savoir. J'ai vu ton hésitation, et je suis venue pour te conseiller. Veux-tu venir avec moi ?…

— Oh ! oui, lui dis-je enthousiasmé.

— Nous allons à la messe de minuit. Viens.

Je pris mon manteau et ma casquette et je la suivis.

Nous traversâmes sans bruit les corridors, nous arrivâmes à la porte d'entrée, qui s'ouvrit sans grincer, et lord Ébène, le grand chien noir qui veillait la nuit, nous laissa passer mis murmurer.

Il y avait sur la terre, ainsi que je vous l'ai dit déjà, un épais manteau de neige, les arbres ressemblaient, tant ils en étaient chargés, à ces forêts de sucre cristallisées, que les confiseurs étalent au jour de l'an…

Mais il ne faisait plus froid, car la fée semblait jeter autour d'elle une douce chaleur, et le vent, à sa vue sans doute, s'était apaisé et réfugié dans les noires forêts qui lui servent d'asile pendant les beaux jours.

La neige se durcissait sous nos pas, et la lune éclairait notre route.

Le village était éloigné d'une demi-lieue, mais nous allions d'un pas rapide, et nous eûmes bientôt atteint ses premières maisons, d'humbles chaumières, couvertes de paille, bâties à pierre sèche, cimentée d'argile, et abritant de pauvres laboureurs qui avaient bien de la peine à gagner, pendant l'été, du pain pour manger tout l'hiver.

— La messe n'est point sonnée, me dit la petite fée de Noël, qui me tenait toujours par la main ; – entrons un peu chez le père Jean. Je vois de la lumière à travers les ais vermoulus de sa porte.

Le père Jean était un vieux soldai qui avait servi sous les ordres de mon grand-père, et qui n'avait plus qu'une jambe.

Il était pauvre et n'avait pour vivre que son métier et le travail de sa fille, une jeune fille vertueuse et pleine de courage, que Dieu lui avait envoyée, comme l'Antigone d'Œdipe ou la Malvina de Fingal, pour étayer ses vieux ans de sa verte jeunesse.

Le père Jean tressait des corbeilles avec les ajoncs de la rivière et rempaillait les chaises grossières du village. Sa fille travaillait aux champs.

Nous entrâmes dans la cabane, – la fée, invisible pour ses hôtes, bien entendu.

La fée se manifestait à moi seul.

Le père Jean était couché et se plaignait douloureusement. L'hiver était une rude saison pour lui, – le tronçon de si jambe le faisait horriblement souffrir, ses blessures se rouvraient parfois, et il était souvent des mois entiers dans l'impossibilité de travailler.

Ce jour-là était le vingtième que le père Jean passait dans son lit.

— Regarde et réfléchis bien, me souffla la fée à l'oreille.

Je regardai, en effet, et je vis qu'il n'y avait sur la table qu'un pot d'eau glacée au lieu de vin, dans le feu que de maigres tisons, dans la huche que du pain noir et en petite quantité. J'avais toujours dans la main mes trois pièces d'or. Je les considérais furtivement à la lueur du foyer, je vis briller sur l'une l'effigie de Napoléon, et je la mis dans la main du vieux soldat, qui pleura d'attendrissement et m'appela son fils.

— Viens, me dit la fée de Noël en m'entraînant.

Nous sortîmes. La messe n'était point sonnée encore, et, tout

près de l'église, il y avait une autre chaumière également éclairée.

— Frappe, et entrons, me dit la fée.

C'était la chaumière de Marthe la veuve ; – une pauvre femme dont le mari, chasseur de chamois, s'était tué dans un ravin l'année précédente, lui laissant cinq enfants, un champ bien petit, et une maison qui lui semblait bien grande et bien vide maintenant.

Les laboureurs du village, prenant en pitié la détresse de la veuve, s'étaient réunis pour cultiver son champ à tour de rôle. Mais l'année avait été rude, les pommes de terre avaient manqué et le chanvre était de mauvaise venue. Marthe était au coin de son maigre feu, entouré de ses jeunes enfants qui avaient revêtu leurs pauvres habits du dimanche pour aller assister à la naissance de l'enfant-Dieu. Ils dévoraient, en attendant, une galette de blé noir, et ils m'en offrirent, les chers enfants du bon Dieu, – et comme lorsqu'ils venaient au château, ils partageaient mes jeux et mes tartines beurrées, j'acceptai une part de leur grossier gâteau.

— Ils n'auront pas de jouets de Noël, me dit la petite fée tout bas.

J'ouvris encore ma main et je considérai ma seconde pièce d'or. Elle portait l'empreinte du roi Louis XVI, – Louis XVI qu'on avait d'abord appelé Louis le Désiré, avant qu'on ne lui donnât le nom de roi-martyr. Je me souvins de mille traits de noble charité que mon grand-père, qui avait eu l'honneur d'être au nombre des officiers de sa maison, m'avait contés durant nos soirées d'hiver, – et je laissai tomber mon Louis XVI dans le tablier de Rose, la plus jeune des enfants de la veuve.

En ce moment, le premier coup de la messe de minuit tinta au clocher rustique :

— Viens à l'église ! me dit la fée.

— Il me reste une pièce d'or, murmurai-je.

— Viens toujours, fit-elle avec un sourire.

Nous entrâmes dans l'église, dont tous les cierges brillaient, dont l'autel avait revêtu sa plus fine et sa plus blanche nappe ; – et, au lieu de me laisser asseoir au vieux banc seigneurial où je me plaçais d'ordinaire, la fée m'entraîna jusqu'à la sacristie, où le curé s'apprêtait à se couvrir de la chasuble dorée qui servait aux jours solennels. C'était un bon vieux prêtre, mettant en pratique l'Évangile, la providence des pauvres, le père des orphelins, le soutien des veuves, le consolateur de tous.

Il m’avait baptisé, il m’avait fait apprendre les premières pages du catéchisme et enseigné la première déclinaison latine.

— Demande-lui, me dit la fée bien bas, pourquoi, la veille de Noël, il a une soutane aussi usée.

J’allai vers lui :

— Mon bon monsieur le curé, lui dis-je, bon papa ne vous a-t-il pas donné, le mois dernier, un peu d’argent en vous disant : C’est pour une soutane neuve.

— Oui, mon ami, me répondit naïvement le pasteur, mais le lendemain Marguerite du bois, tu sais, la petite Marguerite épousait Pierre le berger.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien ! mon enfant, Marguerite n’avait pas de robe assez neuve pour se marier, – et j’ai pensé que toute vieille qu’elle était, ma soutane pourrait aller jusqu’à Pâques prochaines.

Pour la troisième fois j’ouvris ma main et j’examinai ma troisième pièce d’or. Elle était à l’effigie du roi Charles X.

Quelques jours auparavant, j’avais vu mon grand-père pâlir en lisant un numéro de *la Quotidienne,* puis verser des larmes silencieuses et brûlantes en le laissant tomber à terre.

Et comme, effrayé, je lui avais demandé pourquoi il pleurait, il m’avait répondu :

— Je pleure mon vieux roi qui vient de mourir dans l’exil, Charles X était mort sur la terre étrangère.

— Monsieur le curé, dis-je alors en prenant une voix câline, vous savez que chaque année, le jour de la Saint-Charles, bon papa avait coutume de venir à la messe avec son plus bel habit. Cette année, nous aurons une messe de mort, au lieu d’une messe de fête, et bon papa serait bien mécontent si vous célébriez cette funèbre cérémonie avec une vieille soutane. Tenez, voici vingt francs que je vous prête ; si cela ne suffit pas, je demanderai de l’argent à ma mère, et vous me rendrez cela plus tard, quand vos pauvres auront ce qu’il leur faut.

Le vieux prêtre me prit dans ses bras et me dit avec émotion :

— Que Dieu le bénisse, mon enfant, comme je te bénis moi-même !

Je me retournai tout fier pour chercher, du regard l’œil ami de la petite fée de Noël.

La fée avait disparu !

Chapitre II -ARMAND

Jour pour jour, une année après, j'étais au collège. J'avais dit adieu aux bonnes soirées du château, aux belles histoires de mon grand-père, aux leçons indulgentes du vieux curé, – et je regrettais tout cela, placé que j'étais en présence de maîtres durs et indifférents qui stimulaient ma paresse avec des pensums.

Nous revenions de la messe de Noël, célébrée dans la chapelle du collège, et nous montions tristement au dortoir où nous attendait notre lit glacé.

Sur mon lit, je trouvai une petite bourse. Dans cette bourse étaient trois pièces d'or ; – les trois pièces d'or annuelles de mon grand-père.

— Ah ! pensais-je en les retournant, tout soucieux, dans mes doigts, je suis si loin du village !… Et puis, le père Jean est mort, la soutane de monsieur le curé ne peut pas être usée encore… et bon papa, cette année, donnera des étrennes aux enfants de Marthe la veuve. Que ferais-je donc de ces trois pièces d'or ? Qu'achèterais-je ? – Un fusil, j'en ai un ; une barque, j'en ai une aussi ; – des livres ? – j'en ai maintenant plus que je n'en veux… et de bien peu amusants, encore !

Et je retournais toujours ma bourse dans mes doigts.

— Petite fée, murmurai-je enfin, petite fée de Noël, où êtes-vous ? et ne voulez-vous pas venir me conseiller ?

J'avais à peine achevé, que la petite fée était devant moi comme l'année précédente. Elle me prit par la main, et, me rendant invisible pour mes camarades, elle me fit traverser le dortoir et me conduisit à la salle d'étude, et j'aperçus, penché sur son pupitre et écrivant à cette heure avancée de la nuit, Armand, mon meilleur ami.

C'était un jeune homme triste et grave, plus grave et plus triste que son âge, – il avait quatorze ans, — il jouait rarement, il ne riait jamais, mais il était studieux, et ses camarades, auxquels en imposait sans doute son front pâle et un peu hautain, l'aimaient avec une sorte de respect.

Armand était le fils d'un camarade de mon père. Son père avait été tué sur le rempart de Constantine, en conduisant son régiment à l'assaut.

Armand était plus grand, plus fort, plus sage que moi. Il savait que nos pères étaient amis, et il avait continué cette amitié en devenant mon protecteur. Grâces à lui, j'avais évité ce qu'en termes de collège on nomme les écoles, rudes épreuves qui attendent les élèves novices. La petite fée de Noël mit un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence, et elle me conduisit derrière lui. Puis me montrant la lettre qu'Armand écrivait, elle me dit :

— Lis !

Je me penchai, retenant mon souffle, et voici ce que je lus :

« Ma bonne petite sœur,

» J'ai le cœur bien serré aujourd'hui, car c'est Noël, et les enfants ont tous de belles étrennes ce jour-là. Hélas ! je n'ai rien à t'envoyer, mon pauvre ange ! tu sais que notre bonne mère a bien de la peine, depuis que papa est mort au service de la France, pour payer ma pension, et elle n'a pas pu m'envoyer d'argent cette année… Pauvre petite sœur, mon cœur se brise en songeant que je ne puis pas te faire un de ces petits cadeaux que les frères font à leur sœur. Mais va, patience ! je deviendrai un jour officier comme notre père, et alors, petite sœur, j'aurai de l'argent… »

Je n'eus pas la force d'en lire davantage et je pris dans mes bras Armand, qui se retourna stupéfait et rougit.

— Tiens, lui dis-je, un jour viendra où nous serons officiers tous deux et où nous pourrons partager encore. Prends la moitié de mes étrennes pour les envoyer à ta petite sœur. Et, tandis qu'Armand versait une fière larme, la petite fée prit ma main, la pressa doucement, mit un baiser sur mon front et s'enfuit !

Chapitre III

Bien des veilles de Noël avaient passé et je n'avais point revu la petite fée. Mais, chaque année, je m'étais souvenu de la joie que j'avais éprouvée à consoler une misère ou une fière et noble infortune…

Mon pauvre grand-père dormait depuis longtemps du dernier sommeil, à l'ombre des cyprès de mon village ; j'étais devenu homme, et j'habitais cette grande ville au ciel noir, au pavé brûlant, qu'on nomme Paris.

Les hommes avaient été durs pour moi, les soucis de la vie avaient creusé plus d'un sillon imperceptible sur mon front, et j'avais

dépassé cette heure solennelle qui sépare à jamais de l'adolescence et qu'on appelle la vingtième année.

C'était aussi la veille de Noël. Il faisait froid, il pleuvait et le vent agitait lugubrement la flamme des réverbères.

Je passais, le sourcil froncé, enveloppé dans mon manteau sur le boulevard, une main dans ma poche et tourmentant, avec mes doigts fébriles, non plus les louis et les napoléons de mon pauvre grand-père, mais un peu de cet or que les hommes me vendaient au prix de mes veilles laborieuses et de mon rude travail.

Au milieu du boulevard il y avait une maison splendidement illuminée, d'où m'arrivaient des rires joyeux et frénétiques.

C'était un de ces restaurants à la mode ouverts toute la nuit, de Noël à la fin du carnaval.

Parmi les voix qui retentissaient au dedans, je crus en reconnaître plusieurs et je m'apprêtai à entrer.

Sur le seuil de la porte était une mendiante en haillons, tenant dans ses bras grelottants un enfant bleui par le froid et que la pluie inondait :

— Au nom de Dieu ! murmura la femme, pitié ! monsieur, j'ai faim et mon enfant est glacé…

J'hésitai une seconde, une seconde je fus tenté de changer en joie la détresse de la pauvre femme… mais, je vous l'ai dit, les hommes avaient été durs pour moi, ils avaient heurté de la lèvre et du pied mon cœur et ma jeunesse, et ma jeunesse s'était repliée meurtrie, et mon cœur s'était fermé.

Je passai outre brusquement, sans écouter la mendiante, je montai, guidé par les rires, j'arrivai dans un salon où une table magnifiquement servie était dressée, et je reconnus autour d'elle d'anciens amis à moi, de jeunes hommes comme moi froissés, ayant souffert comme moi, et qui avaient besoin d'oublier.

Je pris place avec eux, je tendis, frémissant, mon verre sous les flots du vin d'Aï qui coulaient, je bus et je ris d'un rire fébrile, toute une nuit, et quand, au matin, les premières clartés de l'aube vinrent pâlir nos bougies, quand chancelants et brisés nous sortîmes… la mendiante n'était plus là !

Je me souvins alors de sa voix sourde et déchirante, de sa main amaigrie qu'elle m'avait tendue avec un regard suppliant… et le remords me prit à la gorge, et je m'enfuis tout seul, à travers les rues, marchant dans la boue noire, et la tête nue pour calmer un peu, aux

âpres baisers de la pluie, le délire de mon front. J'arrivai ainsi chez moi.

Mon feu brûlait encore, la lampe venait de s'éteindre, mon chien dormait dans un coin du sommeil paisible de la fidélité.

Sur la dalle du foyer, et à la lueur indécise du dernier tison, je vis une forme blanche courbée, ou plutôt agenouillée dans l'attitude de la douleur, j'entendis une respiration haletante et entrecoupée de sanglots, et, frissonnant, je demandai qui était là.

La forme blanche se leva lentement et je reconnus la fée de Noël.

Non plus la fée belle et sereine qui, deux fois, m'était apparue, mais une jeune fille au regard triste et mourant, plein de larmes, au front pâle, aux lèvres décolorées, un fantôme !

— Fée de Noël ! m'écriai-je, est-ce vous ?

— Je ne suis plus la fée de Noël, me répondit-elle en pleurant, tu viens de me tuer, malheureux ! et je veux le dire mon véritable nom avant de mourir.

Alors je la vis se fondre peu à peu en une flamme bleuâtre pareille à celle qui, autrefois, lui avait donné naissance, celle flamme éclaira d'abord le foyer, puis, diminuant, tremblota, crinière lumineuse, au-dessus du dernier tison, puis s'éteignit brusquement…

Et, alors, j'entendis une voix déchirante, brisée, empreinte du râle de l'agonie, qui perça le silence qui m'environnait et me cria :

— Je ne suis plus, et j'étais ta jeunesse !

Enfants qui venez de lire celle histoire, ayez la main ouverte toujours ; donnez sans cesse et sans vous lasser. La *jeunesse* ne s'en va que lorsque le cœur est fermé.

FIN

Chapitre I

Fontarey est un charmant petit castel de la renaissance, bâti à mi-côte, non loin de la mer, dans cette riche vallée d'Auge dont s'enorgueillit tout Normand bien né.

De bonnes terres, de vastes prairies, une forêt, un vieux parc, un écusson à demi effacé, de gueules aux merlettes d'or, une manière de pont-levis dont les chaînes rouillées ne fonctionnent plus aujourd'hui, se réunissent pour dire sa splendeur passée.

Une seule chose fait défaut à ce manoir seigneurial, un descendant de ses anciens maîtres. C'est un fief tombé en quenouille depuis tantôt un siècle et demi, et son possesseur actuel est un honorable négociant rouennais qui a établi, tout auprès, une filature de coton.

Peu nous importe, du reste, car notre histoire remonte au siècle dernier.

Le marquis de Fontarey, cornette aux gardes du corps, fut tué, à l'âge de vingt-neuf ans, le soir de la bataille de Fontenoy, cette grande journée commencée par une déroute et finie par une victoire. Le marquis était déjà veuf, et sans doute il se fût remarié, car il n'avait pas d'enfant mâle, ce à quoi, en bon gentilhomme, il devait nécessairement tenir. Malheureusement, un boulet, qui passa à la droite du maréchal de Saxe, atteignit M. de Fontarey en pleine poitrine, et mademoiselle Herminie de Fontarey, alors âgée de huit ans, dut renoncer à devenir plus tard chanoinesse, comme sa tante, madame d'Albermont, qui vint s'établir au castel, et se chargea de l'éducation de l'orpheline. Mademoiselle de Fontarey avait un oncle maternel, le baron de Gignac, qui commandait le régiment de Royal-Cravate, alors éloigné de France, et guerroyant en Allemagne depuis tantôt dix années.

Bien que chargé de la tutelle de sa nièce, il pensa que le service du roi passait avant ses devoirs de famille, et il écrivit à madame d'Albermont une longue épître dans laquelle il lui recommandait chaudement sa pupille, et s'en rapportait entièrement à elle pour les soins et l'éducation à donner à mademoiselle de Fontarey.

La chanoinesse était une charmante femme, parfaitement extravagante, sachant par cœur les romans de mademoiselle de Scudéry, regrettant tous les jours, avec une naïve sincérité, les temps chevaleresques de la Table-Ronde et des croisades, faisant ses délices de l'*Orlando furioso,* enviant le sort de la vaillante Marphise, et se donnant le luxe d'un écuyer qui, le dimanche, la suivait à cheval, armé de toutes pièces, à l'église paroissiale de Fontarey.

Il arrivait même, quelquefois, que madame d'Albermont, après l'émouvante lecture d'un roman de chevalerie, tel qu'*Amadis de Gaule* ou les *Aventures d'Esplandian,* oubliait complètement qu'elle vivait sous le règne de bonis XV le Bien-aimé, l'âge des paniers, des mouches et de la poudre.

Alors elle se levait au milieu de la nuit, ordonnait qu'on sonnât du cor, mettait sur pied tous les domestiques du château, et les armait de hallebardes émoussées et de vieilles cuirasses, pour résister dignement à quelque voisin félon énamouré du manoir de Fontarey, et disposé à le *conquester* nuitamment.

Les hallucinations de la chanoinesse s'évanouissaient d'ordinaire avec les premiers rayons du matin, et elle se mettait au lit, se moquant d'elle-même, mais se gardant bien d'en convenir devant mademoiselle de Fontarey, à qui ces prises d'armes fréquentes paraissaient toutes naturelles.

D'ailleurs, comme il se mêle toujours un côté sérieux aux plus étranges folies, madame d'Albermont avait fini par envisager cette éducation romanesque et guerrière qu'elle donnait à sa nièce, comme la chose la plus naturelle et la plus raisonnable du monde.

Herminie était la dernière de sa race ; elle devait donc porter son nom avec la haute mine et la vigueur d'un homme.

La chanoinesse se souvenait d'un roman italien dans lequel elle avait lu que le roi Louis XII avait donné une commission de capitaine à une demoiselle de Montaigu, et l'avait autorisée à conserver son nom et à le transmettre à ses enfants si elle se mariait.

Or, pour madame d'Albermont, il allait sans dire que le roi Louis XV imiterait le roi Louis XII, et commissionnerait d'une compagnie mademoiselle de Fontarey lorsqu'elle aurait atteint dix-huit ans.

Ce point de départ bien arrêté dans son esprit, la vénérable chanoinesse éleva Herminie en conséquence. Les rouets et les métiers à broder furent soigneusement exclus du château ; en revanche, un maître d'armes et un écuyer y furent installés. Mademoiselle de Fontarey apprit à tirer l'épée, à monter à cheval, à couper d'un coup

de pistolet la corde qui retenait un pigeon captif ; elle eut la plus vaillante meute de la province, et elle se tira avec honneur de certaines randonnées périlleuses où le sanglier faillit la découdre.

Cependant, comme madame d'Albermont était femme, c'est-à-dire défiante, qu'elle n'avait pas une confiance illimitée dans l'approbation du colonel de Royal-Cravate, qui pouvait fort bien ne point partager sa manière de voir à l'endroit des jeunes filles, *héritant fiefs,* comme on disait alors, elle jugea prudent de ne pas le tenir au courant des études de sa pupille. Si bien que l'honnête officier, revenant un beau jour du fond de la Bohême et rentrant en France, se dirigea vers le manoir de Fontarey, après avoir acquis à Paris un trousseau de belles robes et plusieurs écrins de prix, qu'il destinait naïvement à une jeune fille un peu timide, qui le revenait les yeux baissés, et rougirait bien fort lorsqu'il lui aurait parlé de mariage.

Ici commence notre histoire.

Chapitre II

Sept heures sonnaient à la grande horloge du château de Fontenay, horloge que la chanoinesse, dans son tendre et respectueux amour du moyen âge, avait fait placer dans l'ancien beffroi.

On était alors en plein mois de septembre, le mois tiède et parfumé entre tous. La vallée était verte encore, les bois ombreux, la vigne sauvage qui encadrait les ogives du manoir empruntait un reflet doré aux dernières lueurs du couchant.

Au loin, à l'horizon, on entendait le clapotement de la mer, et, plus près, dans les forêts qui s'étendaient jusqu'aux falaises, la voix enrouée et affaiblie d'une meute *buvant* un dix-cors.

La chanoinesse était seule au manoir, assise au coin d'un feu prématuré, les pieds posés sur un coussin de brocart, la tête inclinée sur l'oreillette gauche d'une bergère à la Mazarin, l'œil tout rêveur et parcourant lentement les arabesques du plafond et les dessins hiéroglyphiques d'une fresque représentant la tentation de saint Antoine.

Un livre entrouvert était placé à côté d'elle ; – c'était les aventures d'Amadis, et la chanoinesse était arrêtée à cet endroit intéressant où le héros des Gaules pénètre dans la grotte de la fée Urgande.

— Quels hommes ! quels preux ! murmurait-elle, tout en

promenant son regard distrait de la fresque au plafond. Ah ! ce siècle était le plus beau des siècles !

Un bruit qui se fit dans la cour du manoir vint rompre brusquement le fil des réflexions de madame d'Albermont, et l'arracha à sa rêverie.

On entendait des claquements de fouet, des grincements de roues, et cette rumeur vague qui indique l'arrivée d'une chaise de poste.

Presque au même instant la porte s'ouvrit et l'intendant de la chanoinesse parut sur le seuil :

— Monsieur le baron de Gignac, annonça-t-il.

Madame d'Albermont se leva vivement, et comme éveillée en sursaut. Le nom de son frère l'arrachait aux magies du roman pour la faire descendre sur la terre.

— Ah ! fit-elle avec amertume, le colonel de Royal-Cravate ?

— Moi-même, madame ma sœur, répondit le baron apparaissant derrière l'intendant.

La chanoinesse jeta, en soupirant, son cher volume dans un coin, et s'avança vers son frère, qui lui ouvrit ses bras et l'y pressa tendrement.

Le baron était un digne homme, tout guilleret et tout rond, brave et léger, malgré ses cinquante ans, un peu gros, la mine fleurie, l'œil vif, le sourire moitié bienveillant, moitié narquois, – les façons aisées et un peu dédaigneux du grand seigneur, l'allure martiale et délibérée du soldat.

— Palsambleu ! dit-il en entraînant la chanoinesse au coin du feu, je suis tout ravi de vous voir, ma chère sœur, et je vous retrouve assez jeune et assez jolie pour oublier, ma foi ! que voici quinze années tantôt que je cours le monde loin de vous.

— En vérité ! minauda la chanoinesse, qui tenait, par un reste de coquetterie, à ne point énumérer brutalement le chiffre des années, je crois que vous exagérez, mon frère…

— Nullement : je n'y ajoute pas une semaine ; il y a bien quinze ans ! Vous aviez trente ans, certes oui, ma sœur, lorsque le roi me confia Royal-Cravate, ce qui fait, – disons-le bien bas, que vous en avez quarante-cinq ; et, par Dieu ! vous ne les portez pas, je vous le jure.

— Vous venez de Versailles ? interrompit sèchement la

chanoinesse.

— Sans m'arrêter, madame ma sœur. Le roi a bien voulu me donner un mois de congé, et je le veux passer tout entier auprès de vous et de notre chère Herminie. Mais où donc est-elle, mon Dieu ?

— Elle ne peut tarder à rentrer, répondit hypocritement la chanoinesse.

Le colonel présuma que mademoiselle de Fontarey était dans le parc avec sa gouvernante, et y respirait l'air du soir en attendant la cloche du souper ; – peut-être encore, pensa-t-il, était-elle allée dans les environs faire des aumônes ; – toujours est-il qu'il n'insista pas et reprit :

— Savez-vous, madame ma sœur, que les bois d'alentour sont superbes et d'une belle venue ? J'en ai traversé une partie, tout à l'heure, et j'y ai entendu une fanfare vaillamment sonnée. A qui donc avez-vous permis de chasser ainsi sur nos terres ? Avez-vous des voisins si aimables qu'il leur soit facultatif de courir les chevreuils et les daims de Fontarey ?

La chanoinesse éprouva un moment d'embarras.

— Je n'ai accordé, dit-elle, aucune permission de ce genre.

— Alors, fit brusquement le colonel, on braconne sur vos terres, palsambleu !

— Mais… mon fière…

— Pardieu ! j'en suis bien certain, madame, et, tenez, tandis que je m'engageais dans la grande avenue de chênes qui conduit au parc, j'ai aperçu un grand beau garçon, ma foi ! qui traversait la futaie au galop d'un cheval de race, et il le maniait en gentilhomme, croyez-le bien.

— Monsieur, balbutia la chanoinesse, ce beau garçon n'avait-il point une veste de chasse en velours bleu ?

— Précisément.

— Une casquette de cuir ?

— A longue visière, comme les Anglais.

— Et son cheval ?…

— Son cheval était noir, avec une étoile blanche au front.

— C'est notre nièce, avoua la chanoinesse en rougissant. M. de Gignac fit un soubresaut sur son siège en regardant sa sœur :

— Êtes-vous folle ? s'écria-t-il.

— Nullement, mon frère.

— Ainsi, ce chasseur qui sonnait à pleins poumons… qui courait ventre à terre, l'éperon aux flancs de sa monture… c'était…

— Herminie, répondit résolument madame d'Albermont, qui avait fini par s'enhardir.

— Corbleu ! madame, exclama le colonel, vous me la baillez belle, en vérité, et voilà, pour une jeune fille élevée par une chanoinesse, une singulière éducation !

— Monsieur, objecta madame d'Albermont avec calme, vous oubliez le nom que porte Herminie.

— Comment l'entendez-vous ?

— Quand on se nomme Fontarey, il est bon d'avoir une éducation virile. Il est assez naturel qu'Herminie ait appris à monter à cheval et qu'elle aime la chasse. L'histoire nous fournit l'exemple de mille faits analogues. Pendant les trêves fréquentes qui eurent lieu entre les Sarrasins et les Croisés, la vaillante Clorinde chassait l'épieu ; Marphise, la sœur des quatre fils Aymon…

— Cornes de cerf ! murmura le colonel, puisque vous citez de si beaux modèles, pourquoi n'avez-vous point donne un maître d'armes à ma nièce ?

— Pardon, dit la chanoinesse avec orgueil, elle en a un.

M. de Gignac fut tellement abasourdi de cette réponse, qu'il ne trouva ni un mot ni un geste à lui opposer. Alors, encouragée par ce silence qui lui parut une approbation, madame d'Albermont se prit à développer, avec sa verve et son esprit enthousiaste, ses théories à l'endroit de la chevalerie, ses projets relatifs à la commission de capitaine de cavalerie, et elle entremêla son discours de citations empruntées à ses auteurs favoris, citations qui vinrent si heureusement à propos, que M. de Gignac finit par se lever et secoua le gland de soie d'une sonnette.

L'intendant de Fontarey se présenta aussitôt.

— Maître Joseph, lui dit le baron, montez à cheval, courez à Caen, et ramenez-moi un médecin.

— Pourquoi ? demanda la chanoinesse étonnée.

— Pour savoir, dit froidement le baron, s'il est un remède à la folie.

La chanoinesse haussa les épaules.

— Mon frère, pensa-t-elle, est le plus vulgaire des hommes !

Presque au même instant on entendit, dans la cour, le pas d'un cheval et la voix des chiens que les valets couplaient et sanglaient de coups de fouet.

— Voici Clorinde, grommela ironiquement le colonel.

En effet, peu après, mademoiselle de Fontarey entra au salon. C'était une belle jeune fille de vingt ans, qui en paraissait quinze à peine sous ses vêtements masculins. Taille moyenne, cheveux blond-cendré, lèvres roses, œil bleu, formes délicate ; telle était, au physique, cette enfant dont sa folle tante voulait faire un capitaine de dragons.

Mademoiselle Herminie de Fontarey, si elle avait les mœurs d'une amazone, n'en avait nullement la taille et le physique.

Elle salua son oncle d'un petit air délibéré, et jeta négligemment sur un dressoir sa cravache, ses gants de buffle et sa trompe.

Le brave colonel n'en revenait pas de surprise, il se demandait sérieusement s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

— Ma chère enfant, dit-il enfin à Herminie, je vous fais compliment sur la tournure que vous donne ce costume de chasse, qui, du reste, vous sied à ravir.

Herminie s'inclina.

— Cependant, poursuivit le colonel, je suis persuadé que vous n'en accepterez pas avec moins de plaisir les ajustements que je vous ai rapportés de Paris. C'est la camérière de madame de Villeroy qui s'est chargée de leur confection, et madame de Pompadour, qui veut bien me tenir de ses amis, a choisi elle-même chez les joailliers Bœhmer frères les bagues et les boucles d'oreilles de cet écrin.

Et le baron tira des basques de son habit une boîte en maroquin rouge qu'il ouvrit sous les yeux de la jeune fille.

Herminie regarda dédaigneusement les joyaux et dit à son oncle :

— A quoi bon tous ces colifichets ?

— Ils vous siéront merveilleusement, ma chère nièce, lorsque vous aurez revêtu la robe à panier couleur pensée et le caraco cerise à basques de malines que je vous ai destinés.

— Une robe ! exclama Herminie indignée.

— A moins, dit froidement le colonel, que vous ne comptiez


vous marier en culotte, veste longue et talons rouges.

— Me marier !

— La marier ! s'écrièrent en même temps la chanoinesse et Herminie, au comble de la stupéfaction.

— Dame ! fit le colonel, vous avez dix-huit années tantôt, mon enfant.

— Je le sais, mon oncle.

— Trente mille livres de rente…

— Peuh ! fit nonchalamment Herminie, qui se souvenait que les amazones de la chevalerie s'en allaient errant et sans feu ni lieu.

— Le plus beau manoir de la Basse-Normandie, poursuivit le colonel impassible, et je vous ai trouvé un mari charmant.

A ce mot de mari, Herminie porta instinctivement la main à son couteau de chasse, et la chanoinesse songea sérieusement à s'évanouir.

— Monsieur, dit mademoiselle de Fontarey, vous oubliez que je suis la dernière de ma race.

— Après ? fit M. de Gignac.

— Et que le roi me doit une commission de capitaine.

— Tout beau, mademoiselle, votre mari sera capitaine en votre lieu et place. C'est un gentilhomme accompli de naissance et de figure. Trente ans, brun, svelte, fort brave, l'œil bleu, une réputation de mauvais sujet, qui tourne la tête aux dames de la cour, toujours régulièrement poudré et galamment vêtu, officier dans Royal-Cravate, riche, un peu vicomte, dansant le menuet à ravir, notre parent éloigné, et ayant hérité de sa tante, l'abbesse de Ponlandry d'une recette précieuse pour confectionner la gelée d'abricots et les confitures de noisettes au jus de cerises. Je l'attends ici sous huit jours, il vous épousera dans le mois, et vous serez présentée à Versailles avant Noël.

Mademoiselle de Fontarey avait écouté froidement le verbiage rempli d'entrain du colonel ; lorsqu'il eut fini, elle recula d'un pas, et le regarda en face :

— Monsieur, lui dit-elle, les soins que vous prenez de mon bonheur me touchent fort, mais je dois vous déclarer qu'ils sont inutiles, je ne veux pas me marier, et je veux servir le roi, au lieu de faire de la tapisserie.

— Plaît-il ? fit le colonel.

— La dernière Fontarey n'est point une femme, je vous le jure.

Elle se nomme dès aujourd'hui le chevalier de Fontarey.

— Le titre est ingénieux, en vérité.

— Mais vous n'y songez pas, monsieur, quand vous me parlez de mariage. Me marier ! épouser un fat qui se poudre et fait des confitures ! Un singulier mari, que vous me proposez là !

Ah ! continua mademoiselle de Fontarey en s'exaltant, si jamais je songeais à un mari…

— Tiens, dit railleusement le baron, vous allez me dire peut-être comment vous le choisiriez ?

— Certainement, monsieur. Je ne consentirais à subir la domination d'un homme que si cet homme était un de ceux dont le regard et le geste fascinent, devant lesquels s'inclinent les plus vaillants, un de ces hommes exceptionnels enfin, héros ou bandit, chevalier redresseur de torts ou chef de brigands à l'existence aventureuse, qui a su se placer en dehors des lois mesquines qui régissent notre siècle dégénéré.

— Par la sambleu ! s'écria le colonel, ceci est merveilleux ! si je tiens à marier ma nièce, il me faudra lui chercher un Mandrin quelconque.

— Mandrin était un héros, riposta fièrement mademoiselle de Fontarey.

Alors, la chanoinesse, qui, depuis quelques instants, gardait le silence, cita fort à propos l'histoire d'un bandit calabrais qui avait failli devenir roi des Deux-Siciles après avoir inspiré une passion violente à la princesse héritière de Souabe, et elle s'attendrit jusqu'aux larmes au souvenir des malheurs de ce héros.

— Ma foi ! pensa le colonel, il y aurait bien peu de frais à faire pour convertir ce manoir en une maison de fous. Les fous y sont déjà, il n'y a plus qu'à poser des grilles aux fenêtres.

On vint annoncer que le souper était servi.

M. de Gignac offrit le bras à sa sœur et la conduisit à la salle à manger.

Le colonel était un homme d'esprit, il comprit parfaitement que heurter de front les étranges idées de sa nièce et de sa sœur, serait le moyen de les enraciner plus profondément, et il se prit à abonder dans leur sens.

Pendant le souper, il fut beaucoup parlé de la terre sainte et de Clorinde ; puis on en vint à Amadis, cette fine fleur de la chevalerie, –

la fée Urgande eut quelques éloges, entre un quartier de venaison et une bisque de perdreaux, – et, enfin, le brigand calabrais, qui aurait pu devenir roi et s'était contenté d'une potence et d'une corde à peu près, eut les honneurs du dessert.

M. de Gignac prétexta la fatigue du voyage pour se retirer de bonne heure dans son appartement, et, là, il se prit à réfléchir.

La nuit, dit-on, porte conseil. Le lendemain, le digne colonel de Royal-Cravate se présenta chez la chanoinesse et lui dit gravement :

— J'ai beaucoup songé à tout ce que nous avons dit hier, et j'ai fini par reconnaître qu'il valait beaucoup mieux que notre nièce obtint une compagnie au lieu et place d'un époux. Je repars aujourd'hui même, je vais à Versailles supplier le roi de lui donner une lieutenance dans mon régiment.

— Par cet abominable enchanteur Merlin ! s'écria la chanoinesse, mon frère, voilà qui est noblement parler !

Le jour même, M. de Gignac quitta Fontarey, laissant à sa nièce la promesse d'une lieutenance, et emportant les robes à panier et les écrins choisis par madame de Pompadour.

Chapitre III

Le colonel de Royal-Cravate partit sans prendre congé de mademoiselle de Fontarey.

Herminie s'était levée avant l'aube, pour aller attaquer un solitaire détourné pendant la nuit, à deux lieues du château.

Sa joie fut grande, en apprenant la cause du brusque départ de M. de Gignac, et elle poussa l'oubli de sa dignité masculine jusqu'à danser devant sa tante, après l'avoir couverte de baisers avec la tendresse empressée d'un enfant dont on vient de satisfaire les caprices.

La chanoinesse était ravie. Elle manda le même jour son écuyer, et lui enjoignit d'avoir à préparer ses armes, à soigner son cheval et fourbir sa cuirasse pour accompagner dignement le futur lieutenant de dragons.

Il fut même question, un moment, de faire une levée de vassaux et de tenanciers, et d'arborer une bannière au-dessus de la grand-porte du château.

Ce dernier projet, cependant, ne reçut pas son exécution

immédiate ; mais, en revanche, tous les auteurs qui avaient traité savamment des lois et coutumes de la chevalerie furent de nouveau compulsés, consultés, et la chanoinesse, durant quelques jours, s'endormit au coin du feu en rêvant du beau Galaor, le galant fils du roi Périon.

A cette époque, les routes étaient mal frayées et par conséquent difficiles. Il fallait trois grandes journées pour aller de Fontarey à Paris, autant pour en revenir, et madame d'Albermont calcula qu'en admettant que le colonel eût obtenu une audience du roi à son arrivée, une semaine au moins s'écoulerait avant la nomination d'Herminie à l'emploi de lieutenant.

Pendant la première semaine qui suivit le départ de M. de Gignac, la chanoinesse et sa nièce formèrent mille projets et mille rêves ; cette semaine écoulée, elles envoyèrent tous les jours un domestique à cheval à la rencontre de M. de Gignac ou de son messager.

Le domestique revint toujours seul. Les jours succédèrent aux jours, puis les semaines aux semaines, enfin deux mois s'écoulèrent et aucune nouvelle du baron ne parvint au manoir de Fontarey. Le roi avait-il refusé, et M. de Gignac, confus de cette déconvenue, n'osait-il reparaître, ou bien lui était-il arrivé malheur ?

Elles flottaient entre ces deux suppositions, car il ne leur était pas venu un seul instant à l'esprit que le colonel de Royal-Cravate s'était moqué d'elles ; Herminie dépérissait à vue d'œil, la chanoinesse s'en prenait d'un pareil guignon à l'enchanteur Merlin, ce joueur de tours pendables. Bref, la tristesse était si bien entrée au manoir, que l'écuyer, après avoir fourbi religieusement ses armes tous les matins, les avait laissées se rouiller, tant il était découragé.

Un matin cependant, madame d'Albermont et sa nièce furent réveillées en sursaut par les sons d'un cor retentissant à la porte du château, au delà du pont-levis.

La bonne chanoinesse, brusquement arrachée à un rêve fort pénible, durant lequel elle avait eu grand besoin de l'assistance de la fée Urgande, s'écria, dans un premier moment de trouble :

— Aux armes ! Voici l'ennemi ; que tous les hommes se rendent sur la plate-forme et sur les remparts.

— Ce n'est vraiment pas la peine, madame, répondit l'intendant, qui, en entrant chez elle, surprit cette invocation belliqueuse ; c'est un héraut d'armes qui demande à parlementer.

L'intendant était un rusé coquin de basse Normandie, qui, loin

de désapprouver la folie de sa maîtresse, y trouvait son compte, et jugeait bon de la ménager et de l'entretenir pour éviter l'apuration de ses mémoires. Aussi parlait-il le vieux langage de la chevalerie avec autant de pureté qu'eût pu le faire Lionel, cet écuyer de Richard Cœur de Lion, le seul de tout l'univers qui n'eût point abandonné son maître.

— Un héraut ? fit la chanoinesse.

— Et qui vient de fort loin, à en juger par son costume, observa l'intendant.

— Qu'on l'introduise et qu'on prévienne le chevalier de Fontarey.

Herminie ne souffrait plus qu'on lui donnât d'autre nom, depuis qu'il était question de la lieutenance dans Royal-Cravate.

La chanoinesse sonna ses camérières, ordonna qu'on prit les armes dans tout le manoir pour recevoir dignement le héraut, se fit habiller, et descendit à la salle à manger convertie en *parloir,* où Herminie se trouvait déjà, la main sur la garde de son épée, la tête couverte d'un feutre à plumes, comme au temps de Louis XIII, et environnée d'une douzaine de valets de ferme et de marmitons, que l'intendant s'était empressé d'affubler de casques et de cuirasses.

Alors, sur un signe de la chanoinesse, le héraut fut introduit.

C'était un grand gaillard de six pieds au moins, entièrement vêtu de noir, enveloppé d'un manteau long comme en portent les brigands d'opéra comique, ayant une ceinture de poignards et de pistolets, une plume rouge à son chapeau, et, au côté, une épée dont la poignée représentait une tête de mort. Le cor qui lui avait servi à annoncer son arrivée était suspendu à son épaule gauche.

Il s'inclina par trois fois devant madame d'Albermont, et lui remit un pli cacheté de cire rouge, sans proférer un mot et sans faire un geste.

L'attitude étrange du messager ravit d'aise la chanoinesse.

— Je parie, dit-elle en rompant précipitamment le sceau de la lettre, que c'est quelque enchanteur qui me fait sa soumission.

Madame d'Albermont se trompait. C'était le baron de Gignac qui, du fond de la Bohème, lui écrivait la lamentable épître que nous transcrivons textuellement :

« Ma chère sœur,

» C'est un homme à moitié trépassé déjà et dont la vie tient à un

fil, qui vous écrit, hélas ! pour la dernière fois peut-être. En ce moment, deux bandits veillent sur moi, le pistolet au poing, et ils m'assassineraient sans remords si je cherchais à leur échapper. Vous frémirez en apprenant le lieu où je me trouve. Figurez-vous que je suis prisonnier dans le castel du Diable, ce repaire du bandit le plus fameux que l'Allemagne ait enfanté.

» Comment suis-je tombé entre ses mains ? Ceci est une longue et lamentable histoire que je vais essayer de vous conter. Je dis *essayer,* car je perds la tête littéralement depuis vingt-quatre heures.

» Figurez-vous donc qu'en quittant Fontarey, je pris la route de Versailles et m'y rendis directement. J'arrivai le soir du troisième jour de voyage, et j'allai descendre à mon hôtel ordinaire, car il était trop tard pour songer à voir le roi avant le lendemain.

» J'étais à peine installé devant un bon souper, dont j'avais grand besoin, du reste, que la porte s'ouvrit, et je vis entrer M. de Fontaines, le capitaine des gardes de sa majesté.

— Le roi vous attend ce soir à dix heures, me dit-il. Il en est neuf, soupez au galop, faites-vous vêtir et venez avec moi.

» Mon valet de chambre me mit un œil de poudre à la maréchale, m'attifa le plus galamment possible, et je suivis M. de Fontaines.

» Sa majesté était seule dans ses petits appartements, et elle m'attendait.

— Monsieur de Gignac, me dit-elle un peu brusquement, pendant que vous couriez en Normandie, nous avons eu un échec en Allemagne : Royal-Cravate a été battu, et il faut que l'honneur de Royal-Cravate soit vengé. Je vous retire votre congé ; partez sur-le-champ, et allez reprendre le commandement de vos dragons.

» Vous sentez, ma chère sœur, que les paroles du roi n'étaient pas de nature à m'encourager fort, et je jugeai prudent de renvoyer à un autre jour la demande que je voulais faire d'une lieutenance pour notre beau chevalier de Fontarey. Je pris donc congé, et je partis le soir même pour l'Allemagne.

» Royal-Cravate était cantonné sur les confins de la Bohême, dans un pays de sombres forêts et de marécages semé de routes périlleuses et infesté de bandits, et ce n'était point chose facile que de parvenir sans encombre jusqu'aux quartiers de mon régiment.

» Je n'avais d'autre escorte que mon valet de chambre et un dragon ; j'ignorais la langue du pays, et souvent j'étais assailli par des maraudeurs prussiens et des soldats hongrois licenciés, avec lesquels il

fallait avoir maille à partir, soir et matin, pour n'être point dévalisé et assassiné.

» Un soir, nous venions de nous engager dans un défilé tortueux et désert, un vallon sauvage où on n'apercevait aucune trace du voisinage des hommes. La nuit approchait, il faisait froid, nos chevaux étaient las et je mourais de faim. Il fallait, à tout prix, chercher un gîte pour la nuit.

» Mon valet se lamentait ; mon dragon, qui est superstitieux, craignait de voir à chaque instant apparaître le diable au détour du chemin, et moi, transi et affamé, je regrettais sincèrement le manoir de Fontarey, son feu clair et sa table si magnifiquement servie.

« Tout à coup les sons d'un cor de chasse s'élevèrent dans les forêts voisines et me tirent tressaillir d'espérance.

— Corbleu, pensais-je, puisqu'il y a des veneurs, il doit y avoir également une habitation dans les environs. La trompe sonnait gaillardement la fanfare du roi Robert, cette fanfare de prédilection du roi Henri IV et de son page Bavolet : j'en savais à merveille tous les motifs, et, quoique n'ayant ni cor ni trompe, j'entonnai vigoureusement la réplique avec cette voix sonore et robuste que vous me connaissez.

« Je fus entendu, on me répondit ; le cor s'approcha graduellement, puis, soudain, aux dernières clartés du jour qui s'effaçait devant la nuit, je vis apparaître, sur un rocher qui dominait l'étroit sentier que nous suivions, un chasseur qui tenait deux lévriers en laisse et portait une carabine à double coup sur l'épaule.

» Je poussai mon cheval et j'allai droit à lui.

» C'était un jeune homme de haute taille, d'une physionomie ouverte et martiale qui me plut. Il était vêtu d'un élégant justaucorps de chasse, et la finesse de ses mains, la petitesse de ses pieds attestaient qu'il était gentilhomme.

— Je vous demande pardon, monsieur, lui dis-je, de vous avoir ainsi arrêté, mais je suis désorienté, je trotte depuis le matin, mon cheval est rendu, je meurs de faim et ne sais où trouver un souper et un gîte.

— Chez moi, monsieur, me répondit-il courtoisement en français, je suis le comte de Holdengrasburg, mon château est à un quart de lieue, et, si vous voulez m'y suivre, je serai trop heureux devons y offrir l'hospitalité.

» Le ton de ce jeune homme était si parfaitement courtois et cordial, que je ne me fis nullement prier. Il se mit en route devant

moi, je le suivis, et nous fûmes précédés par les deux lévriers, qui bondirent en hurlant et s'en allèrent sans doute prévenir les gens du comte de sa prochaine arrivée.

» Au bout de dix minutes de marche, la vallée, sauvage et déserte jusque-là, fit un coude, s'agrandit, et j'aperçus alors à son extrémité un vieil édifice, imposant d'aspect et illuminé de la base au faîte, comme ces manoirs fantastiques qui apparaissent, tout à coup, dans les ballades allemandes.

— C'est Holdengrasburg, me dit le comte.

— Vous donnez donc une fête ?

— Moi, pas le moins du monde.

— Alors, pourquoi ces illuminations ?

— Mon cher hôte, me dit mystérieusement le comte, ceci est toute une histoire, ou plutôt c'est l'accomplissement d'un vœu.

— Vraiment ? fis-je étonné.

— Nous sommes en Allemagne…

— Je le sais.

— Et, qui mieux est, en Bohème, la terre du merveilleux par excellence.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon château est illuminé tous les soirs, dès la brune, pour obéir à une tradition de famille.

— Cette tradition doit être curieuse.

— Originale, du moins. Vous allez en juger.

» Le comte passa à ma droite, car le sentier était devenu plus large, et il continua :

— Un de mes aïeux, revenant des croisades, – vous voyez une l'histoire n'est point d'hier, – suivait ce même sentier où nous cheminons, par une froide soirée de décembre.

» Mon aïeul avait été prisonnier chez les Maures pendant quinze années. A son départ d'Holdengrasburg, la tour du nord du château, qu'il avait élevée récemment, était blanche, et on la voyait de loin, quelque épaisse que fût la nuit. Mais ses murs noircirent peu à peu pendant les quinze années d'absence de son maître ; si bien que, lorsqu'il arriva précisément au lieu où nous sommes, il eut beau regarder et sonder de son œil perçant la profondeur de la nuit, il

n'aperçut ni le château ni la tour. Cela causa sa perte, et voici comment :

» Pendant sa longue captivité, mon aïeul avait fait un vœu, il avait juré sur le pommeau de son épée, qui était en forme de croix, que si jamais il recouvrait sa liberté, il s'en irait de la Palestine à son manoir d'Holdengrasburg sans desserrer les dents ni dire une parole.

» Ce vœu toucha sans doute le Seigneur, car, huit jours après, il trouva l'occasion de s'évader, et il se sauva à la nage jusqu'à bord d'un navire provençal qui le recueillit. Mon aïeul accomplit son long voyage des côtes d'Égypte aux montagnes de la Bohême sans avoir failli à son serment. Il s'exprimait par signes et aucun son ne s'échappait de ses lèvres.

» Lorsqu'il fut à une lieue d'Holdengrasburg, la nuit le prit ; mais il était brave, il savait parfaitement le chemin, et il avait hâte de revoir son manoir, sa femme et ses fils, qui devaient être devenus hommes, d'enfants qu'ils étaient à son départ. Il continua donc à marcher, allant à pied comme un vilain, un bâton de houx à la main, en place de sa vaillante épée, dont les tronçons gisaient sur son dernier champ de bataille. Lorsqu'il fut parvenu à ce coude de la vallée d'où jadis on voyait s'élever la tour blanche dans le lointain, son cœur se prit à battre bien fort, et il s'arrêta d'abord, cloué au sol par l'émotion… et puis il fit un pas… et puis encore un…

» Et alors il poussa un cri terrible ; il ne voyait point la tour, la tour n'existait plus sans doute… peut-être en son absence avait-on rasé le château, égorgé sa femme et ses fils…

» Le pauvre châtelain se prit à courir, brandissant son bâton comme autrefois sa lance. En chemin il se heurta à un cavalier qui sifflotait une fanfare et qui marchait en sens inverse.

» Alors l'anxiété de mon aïeul l'emportant sur la piété, la crainte en Dieu, il oublia son vœu, ses serments, et interpellant le cavalier :

— Hé ! l'ami, dit-il, qui que vous soyez, vilain ou gentilhomme, d'épée ou d'église, un mot s'il vous plaît ?

— Que voulez-vous ? demanda le cavalier avec courtoisie.

— Êtes-vous de cette contrée ?

— Sans doute.

— Alors vous avez entendu parler du châtelain d'Holdengrasburg ?

— Oui… qui est en Terre-Sainte.

— Précisément… De sa femme et de ses deux fils ?

— Je les ai vus bien souvent.

— De… son château ?

— Je viens de passer sous ses murs.

— Dites-vous vrai ? s'écria mon aïeul.

— Quel intérêt ai-je à mentir ?

— Mais, cependant, objecta le châtelain d'une voix tremblante, autrefois, de cette place, on voyait la tour.

— Oh ! dit le cavalier en riant, c'est qu'il n'en est pas des tours comme de la barbe de ceux qui les élèvent. A mesure que l'architecte vieillit, sa barbe devient blanche ; à mesure que les années passent sur le toit des tours, leurs murailles blanches noircissent. Voilà toute la différence. La tour blanche a noirci, c'est pour cela que vous ne la voyez plus.

» Le châtelain poussa un cri de joie et murmura :

— Mon Dieu ! donnez-moi donc la force d'arriver sous les murs d'Holdengrasburg, car je suis bien las et mes jambes fléchissent.

— Ma foi, dit le cavalier souriant dans l'ombre, je ne suis pas celui que vous invoquez, tant s'en faut ! mais je suis bon diable et toujours disposé à rendre service ; montez en croupe derrière moi, je vous vais conduire sous les murs d'Holdengrasburg en un temps de galop.

» Le châtelain remercia le cavalier avec effusion et sauta en selle derrière lui. Le cheval fit aussitôt tête-queue et s'élança rapide dans la direction du manoir. En dix minutes il eut atteint le pont-levis, et, alors, la lune apparut à l'horizon, éclaira l'édifice tout entier, et montra au châtelain sa femme et ses deux fils qui se promenaient sur la plateforme.

» Mon aïeul remercia alors le cavalier et voulut mettre pied à terre, mais il sentit une force inconnue le visser sur la selle, et, en même temps, comme il regardait son conducteur, il s'aperçut qu'il avait des cornes sur la tête, et il reconnut le diable qui riait, à se tordre, de son plus méchant sourire.

— Holà ! cria l'ange des ténèbres, holà ! châtelaine de Holdengrasburg, recommandez donc à vos enfants d'éclairer un peu mieux leur manoir, quand vient la nuit. Cette absence de lumières vient de coûter à votre époux sa part de paradis, car un gentilhomme qui parjure son serment est damné et m'appartient de droit !

» Et Satan enfonça l’éperon aux flancs de son cheval, qui laissa le manoir à gauche et s’enfonça sous les hautes futaies de la forêt voisine ; sa course devint si rapide que mon aïeul fut asphyxié en quelques minutes, et que le diable l’emporta mort en enfer.

— Voilà pourquoi, me dit en riant le comte de Holdengrasburg, de peur que jamais le châtelain vivant ne fasse vœu de silence et ne soit tenté de se parjurer ensuite, on illumine le château tous les soirs lorsqu’il est absent.

» Nous touchions aux portes du manoir au moment où le jeune homme achevait.

» Il sonna du cor. Une légion de serviteurs en livrée rouge se précipita dans la cour et vint à notre rencontre.

» Le comte me tint galamment l’étrier pendant que je mettais pied à terre, puis il m’introduisit dans l’intérieur du château, qui était d’une fastueuse opulence.

» Quelques minutes après, j’étais à table en face de mon hôte, faisant honneur à son souper délicat, buvant des vins exquis, et enchanté de l’esprit et des grandes façons du comte, qui me paraissait être un homme du meilleur monde.

— Mon cher hôte, me dit-il après le souper et en me conduisant dans ma chambre, vous êtes las, il serait discourtois de prolonger votre veillée, mais, demain, je compte vous éveiller de bonne heure, je vous veux faire assister à une chasse magnifique.

» Je m’inclinai, il me laissa aux mains de mon valet de chambre, et je ne tardai point à m’endormir, après avoir prudemment posé mon épée sous mon chevet et mes pistolets, à portée de la main, sur un guéridon. J’avais peut-être un peu trop bu, à coup sûr j’étais très fatigué, je dormis jusqu’au lendemain d’une seule traite, et je ne fus éveillé que par les premiers rayons du soleil.

» En ouvrant les yeux, deux circonstances bizarres me frappèrent d’étonnement.

» Mon valet, à qui l’on avait dressé un lit de camp dans ma chambre, n’était plus là, non plus que le lit de camp, et les pistolets que j’avais placés la veille sur le guéridon avaient disparu.

» Je portai instinctivement la main à mon chevet et cherchai mon épée…

» Mon épée n’y était plus !

» Alors soupçonnant une trahison, je secouai violemment un cordon de sonnette et j’appelai en même temps.

» Presque aussitôt la porte s'ouvrit et je vis entrer le comte lui-même.

— Bonjour, monsieur le baron, me dit-il ; comment avez-vous dormi ?

— A merveille, mon cher hôte, mais…

— Vous paraissez inquiet…

— En effet… mon valet de chambre…

— Il est aux cuisines, il déjeune.

— Mes pistolets…

— Mon domestique les nettoie, ils étaient rouillés.

— Mon épée…

— Je l'ai fait enlever de dessous votre oreiller de peur que vous ne vinssiez à vous blesser en dormant. Cela s'est vu, mon Dieu !

» Je regardai le comte, il souriait d'un air moqueur.

— Monsieur, lui dis-je, ne serait-ce pas plutôt que vous auriez eu l'intention ?…

— Allons ! fit-il, continuant à sourire, je le vois bien, il faut vous l'avouer, vous êtes mon prisonnier.

— Prisonnier ! m'écriai-je, prisonnier de guerre ?

— Oh ! non pas, je ne m'occupe pas de politique.

— Qui donc êtes-vous alors ? exclamai-je.

— Hier, j'étais le comte de Holdengrasburg, et je vous ai même raconté certaine légende de ma composition, qui, je le crois, a quelque mérite. Je m'occupe de littérature à mes moments perdus. Hier donc, je m'appelais le comte de Holdengrasburg, permettez-moi aujourd'hui de reprendre mon véritable nom : je suis Michaël !

— Michael ! m'écriai-je, Michaël le bandit !

— Pour vous servir, monsieur le colonel de Royal-Cravate, fit-il avec courtoisie.

» Or, ma chère sœur, pour vous donner une idée de l'effroi que j'éprouvai à ce terrible nom, il faut que je vous dise ce qu'est Michaël le chef de brigands, au moral et au physique. »

Décidément, fit la chanoinesse en s'arrêtant et regardant Herminie, notre siècle a encore du bon, et le chef de bandits n'est point un mythe. Poursuivons.

« Michael, poursuivait M. de Gignac dans sa lettre, est la terreur de l’Allemagne tout entière.

» Aucune existence humaine n’avait été jusqu’ici plus remplie d’actions d’éclat et de crimes grandioses, mélangée de férocité et de généreux instincts. Né sur les marches d’un trône, il a dû à la fatalité seule cette vie de rapines et d’infamie à laquelle il est condamné désormais.

» Il est le frère jumeau d’un prince souverain allemand. Victime de l’ambition de son frère, Michaël fut un jour surpris dans son lit, garrotté et enfermé dans un sombre cachot. Cela se passait du vivant de son père, alors régnant ; lorsque Michael fut rendu à la liberté, son père était mort, son frère régnait, et on lui contesta jusqu’à son nom et sa qualité de fils de souverain. Il avait passé dix ans en prison : pendant ce temps, on avait fait courir le bruit de sa mort, en sorte que, lorsqu’il reparut, nul ne voulut le reconnaître.

» Michaël s’adressa successivement à tous les princes voisins, leur demandant justice et appui. Aucun ne lui prêta assistance, – partout on le traitait d’aventurier.

» Alors cet homme foulé aux pieds, bafoué, traîné dans la boue du mépris, se redressa ; il était brave, audacieux, la haine emplissait son cœur ; il remplaça son épée par un poignard, et s’écria :

— Ah ! on me conteste mon nom, on me refuse mon royaume et jusqu’à ma part d’héritage. Eh bien ! je me ferai un nom au bruit duquel on tremblera, je me taillerai un royaume dans le royaume de tous.

» Et il tint parole.

» Depuis dix années, si une ville allemande est attaquée de nuit, incendiée et pillée, – c’est Michaël et sa bande qui passent par là ! – Si un prince, voyageant avec une faible escorte, est arrêté et dévalisé, c’est Michaël. – Si une de ces vastes forêts qui couvrent le sol de la Bohême s’embrase un soir, et éclaire de sa flamme gigantesque les ténèbres de la nuit, c’est Michaël, toujours Michaël !

» Au physique, Michaël est un charmant cavalier. Grand, bien pris, nerveux et souple, il a un visage souriant et distingué, une fine moustache noire au bord de la lèvre, une magnifique chevelure bouclée qui tombe sur ses épaules. Son pied et sa main sont d’une admirable petitesse. Il monte à cheval comme le roi Louis XV ; il tire l’épée comme feu Henri III.

» Au milieu de son existence de bandit, il a conservé les hautes

façons et la courtoisie d'un grand seigneur. Mais cette apparence est trompeuse : Michaël est implacable dans ses haines, il est inexorable dans ses résolutions.

» Or, vous allez voir, ma chère sœur, quelle abominable chose il a résolue à mon endroit.

— Mon cher colonel, me dit-il en s'asseyant dans un grand fauteuil placé près de mon lit, je viens de vous le dire, je ne m'occupe pas de politique, et c'est pour un tout autre motif que je vous retiens prisonnier.

— Je crois le deviner, fis-je avec dédain.

— Je ne pense pas, baron.

— Vous voulez me mettre à rançon ? parlez, combien m'estimez-vous ?

— Fi ! monsieur.

— Supposeriez-vous que je ne sois pas assez riche pour me racheter ?

— Nullement.

» Michaël parlait avec calme ; tout brave que je suis, j'eus peur.

— Figurez-vous, mon cher baron, reprit-il, que l'année dernière je suis allé à Versailles.

— Ah ! fis-je étonné.

— Que voulez-vous ? je n'avais jamais vu la cour de France et j'en désirais avoir le cœur net. Je laissai mes ordres et mes instructions, et je partis.

» On me présenta au roi Louis XV sous ce même nom de Holdengrasburg que je me donnais hier. Le roi me fit fort bon accueil, les dames pareillement. Quelques diamants cousus à mon habit m'acquirent l'estime générale. Les financiers, qui commençaient à être nombreux en France, me proposèrent diverses opérations d'argent que je crus devoir refuser ; un grand seigneur aux trois quarts ruiné, le duc d'O…, espérait m'emprunter plus tard deux ou trois cent mille livres, m'invita à aller courre un cerf dans sa terre de Normandie. J'acceptai cette dernière offre et nous partîmes. Le duc d'O… est voisin de terre de la chanoinesse d'Albermont, votre sœur, et de votre nièce, mademoiselle de Fontarey, par conséquent.

» J'aperçus un jour mademoiselle Herminie ! à la chasse, dans l'épaisseur d'un taillis, et sa beauté me frappa à ce point que j'en demeurai tout saisi et immobile, et qu'elle passa près de moi sans

m'apercevoir. Depuis ce jour je fus amoureux fou de mademoiselle de Fontarey, amoureux à ce point que je me jurai de vous avoir vivant entre mes mains, et de ne vous rendre votre liberté que lorsque vous m'auriez permis de l'épouser.

Or, ajouta le bandit avec un abominable sourire, vous savez si je me tiens parole et si je renonce jamais à exécuter mes projets.

— Monsieur, m'écriai-je indigné, ce que vous me demandez là est impossible.

— Vous savez bien, répondit-il en riant, que le maréchal de Villars prétendait que le mot *impossible* n'était pas français.

— Il le sera.

— Je n'en crois rien.

— Savez-vous, monsieur, ce qu'est ma nièce ?

— Je le sais : une amazone qui fait fi du mariage, tient à conserver son indépendance, méprise les hommes et tire l'épée comme un preux.

— Vous l'avez dit.

— Aussi, poursuivit le bandit, riant toujours, je ne prétends épouser mademoiselle de Fontarey qu'après l'avoir vaincue.

— Comment l'entendez-vous ?

— Mademoiselle de Fontarey sera libre de ne point m'épouser et de vous emmener avec elle si elle me bat les armes à la main.

— Un duel !

— Mon Dieu ! cela s'est vu.

— Et où donc ? demandai-je, où donc a-t-on vu un homme et une femme croiser le fer ?

— D'abord, monsieur, mademoiselle de Fontarey n'est point une femme, c'est une héroïne.

— Vous avez raison.

— Ouvrez l'Arioste, vous y verrez Marphise combattant Renaud ; ouvrez la *Jérusalem délivrée,* vous y rencontrerez Clorinde aux prises avec Tancrède. Tous les auteurs qui ont fidèlement narré les prouesses de la chevalerie sont d'accord sur ce point.

— C'est juste, murmurai-je.

— Or, reprit Michaël, vous allez écrire à madame d'Albermont.

— Écrire ?

— Et vous la prierez d'accourir ici sous huit jours, avec mademoiselle Herminie.

— Vous êtes fou, monsieur.

— Pardon, fit-il avec calme, remarquez, je vous prie, que si ces dames mettaient un trop grand retard à vous obéir, il est probable qu'elles vous trouveraient pendu haut et court à ce grand chêne que vous voyez d'ici au bord de la route.

» Je frissonnai.

— Vous allez donc, reprit-il, écrire à madame d'Albermont, vous lui recommanderez une grande diligence, et, de plus, j'y tiens essentiellement, et c'est pour vous une question de vie ou de mort, vous l'avertirez de ne prononcer mon nom sous aucun prétexte pendant la route, et de se contenter, en demandant son chemin, de nommer le castel du Diable, c'est le nom de guerre de mon manoir.

— Monsieur, répondis-je, car j'avais en le temps de reconquérir mon sang-froid, ce que vous me demandez est impossible. Assassinez-moi, mais jamais…

— Comme il vous plaira, me dit-il ; en attendant, mon cher hôte, je vous ai promis une grande chasse, habillez-vous et me rejoignez à la salle à manger. Le rendez-vous est pour dix heures, à une lieue d'ici.

» Et Michael me laissa aux mains de mon valet de chambre qu'il m'avait rendu.

» Le pauvre diable s'était endormi dans ma chambre et réveillé aux offices. C'était là tout ce qu'il savait.

» Le bandit m'avait courtoisement prié de chasser avec lui ; d'ailleurs j'étais son prisonnier, et il ne fallait point songer à lui résister. Je le suivis donc à la chasse.

» Michael est un veneur de mérite, il a de la science et du tact, il connaît parfaitement les mœurs et les ruses du gibier, il fait galamment une curée et possède les plus beaux équipages que j'aie jamais vus en Allemagne.

» Je suis naturellement assez insouciant, je résolus de faire contre fortune bon cœur, et m'abandonnai tout entier à cette passion favorite des soldats et des gentilshommes qui a nom vénerie.

» Nous revînmes le soir au château, affamés et harassés. A dix heures Michaël prit congé de moi et me dit :

— J'espère, monsieur le baron, que demain vous vous déciderez

à écrire à madame d'Albermont.

— Je n'en crois rien, répondis-je.

— Peut-être… fit-il en me saluant.

» Je gagnai mon appartement et fus désagréablement surpris d'y trouver deux grands gaillards armés jusqu'aux dents et assis aux deux côtés de mon lit.

— Mille pardons, monsieur le baron, dit l'un d'eux d'un ton moqueur, mais notre maître, monsieur le baron de Holdengrasburg, nous a chargés de veiller sur votre repos.

— C'est-à-dire qu'il vous a chargés de m'assassiner, j'imagine ?

— Pas précisément.

— Alors, pourquoi ces armes ?

— Ah ! elles n'ont d'autre destination que de nous protéger, au cas où il vous plairait de nous rosser d'importance.

— Très-bien ! Votre maître est mille fois trop bon de s'occuper de mon repos, mais je ne suis point malade, je dors fort bien tout seul, et je vous permets de vous retirer.

— Pardon, monsieur le baron ne vient-il pas de nous dire qu'il dormait fort bien ?

— Je meurs de sommeil.

— C'est fâcheux, en vérité.

— Comment, fâcheux ?

— Hélas ! oui, car monsieur le comte de Holdengrasburg a une singulière idée.

— Quelle est-elle ?

— Il a pensé que la nuit portait conseil, et qu'on réfléchissait plus à son aise dans le silence et l'obscurité.

— Ah ! fis-je étonné, et ne sachant où ils en voulaient venir.

— Or, reprit mon singulier valet de chambre, monsieur le baron a besoin de réfléchir sur les fâcheuses conséquences de son refus d'écrire à madame la chanoinesse d'Albermont.

— Plaît-il ?

— Et comme monsieur le baron est harassé, s'il vient à s'endormir, il ne réfléchira pas.

— J'en suis fâché, mais je dors debout.

— Aussi avons-nous l'ordre d'empêcher monsieur le baron de dormir.

— Qu'est-ce à dire, maraud ?

» Le drôle se leva, alla prendre une guitare sur un guéridon et revint.

— J'ai un assez joli talent, me dit-il, j'ai été gondolier du doge à Venise.

— Insolent !

— La musique porte à la mélancolie. Quand on est mélancolique, on réfléchit. Aussitôt que monsieur le baron fermera l'œil, je lui chanterai une romance. Si, malgré les doux accents de ma guitare, monsieur le baron succombait au sommeil, mon camarade, qui a été timbalier du pape, m'accompagnerait avec son instrument.

» A ces mots, l'autre coquin se leva et alla s'armer d'une paire de cymbales de taille à rendre l'ouïe à un sourd.

» Je me pris à frissonner, et je devinai à quel genre de supplice j'étais condamné. Michaël avait résolu de me faire mourir par la privation de sommeil, un supplice inventé par les Chinois, le peuple le plus raffiné en barbarie.

» J'eus cependant le courage de m'asseoir dans un grand fauteuil et de me résigner à y passer la nuit sans dormir. Il était parfaitement inutile que je me misse au lit.

» Je passai la plus infernale des nuits. Chaque fois que, vaincu par la fatigue, je fermais les yeux, le drôle pinçait sa guitare et entonnait une chanson des lagunes. Si, malgré cela, la lassitude avait le dessus, le timbalier se mettait de la partie, et alors mes oreilles sifflaient, et j'avais la fière. Cela dura jusqu'au jour.

» Au matin le bandit entra dans ma chambre :

— Rajustez-vous, un peu, monsieur le comte, me dit-il, mettez vos bottes fortes, prenez votre cor de chasse, nous courons un loup aujourd'hui.

» Il fallut me mettre à cheval tant j'étais las. Un loup a le jarret solide. Nous courûmes celui-là toute la journée, et comme on ne force pas de semblables animaux, on lui campa une balle vers le soir.

» A dix heures, en rentrant chez moi, je trouvai deux autres valets de chambre assez semblables à ceux de la veille, avec cette différence que l'un était violoniste et que l'autre jouait du tambourin.

» Mon supplice recommença. Au matin, j'eus la fièvre et le

délire, à ce point que je fis appeler le comte et lui dis :

— J'écrirai, je vous en donne ma parole ; mais laissez-moi dormir auparavant.

— C'est trop juste, me répondit-il. Mettez-vous au lit, à votre réveil vous trouverez sur ce guéridon une plume et du papier.

» J'ai dormi trente heures ! Maintenant il me faut tenir ma promesse et je vous écris, ma chère sœur. Voyez si vous avez assez de courage pour venir et si notre chère Herminie se sent la force d'épouser ce monstre ou de le tuer.

» Votre frère infortuné,

» Baron de Gignac. »

Un *post-scriptum* donnait à la chanoinesse certains renseignements utiles pour le voyage qu'elle allait entreprendre, et il lui enjoignait de partir sans autre escorte que son écuyer, que, pour ne pas éveiller la susceptibilité des petits États allemands, elle ferait bien de vêtir comme un simple valet, en le privant de sa lance et de sa cuirasse.

Chapitre V

Après la lecture de cette étrange lettre, madame d'Albermont et sa nièce se regardèrent et semblèrent se consulter.

— Je tuerai ce bandit, dit enfin mademoiselle de Fontarey en posant la main sur la garde de son épée.

— Ah ! chère enfant… murmura la chanoinesse avec un sentiment de terreur première, inspiré par la tendresse, iras-tu t'exposer à de pareils dangers ?

— Je m'appelle Fontarey, ma tante.

— C'est juste.

— Et j'ai la valeur d'un homme.

La chanoinesse se souvint à propos de quelques pages d'Amadis, et elle calma ses premières terreurs. Dès lors, il n'y eut plus aucune hésitation chez les deux femmes ; l'extravagante chanoinesse mit une incroyable célérité à préparer son départ, et dès le lendemain, elles se mirent en route dans une bonne berline de voyage, consentant, à cause de la longueur du voyage, à faire cette petite concession au prosaïsme du siècle, et à renoncer aux blancs palefrois sur lesquels

chevauchaient autrefois deux nobles châtelaines.

En trois jours, elles eurent atteint les frontières allemandes, le soir du sixième jour elles entraient en Bohème, et, quarante-huit heures après, elles atteignaient une vallée à l'extrémité de laquelle était situé le château de Holdengrasburg.

Il faut bien l'avouer, l'ardeur conquérante de nos deux héroïnes s'était quelque peu ralentie pendant la route ; la chanoinesse s'était, *in petto,* accusée de légèreté, et Herminie s'était prise à songer tout bas qu'il pouvait bien se faire que sa tante n'eût pas toujours sa saine raison.

Cependant elles n'avaient échangé entre elles aucune de ces réflexions, et une bonne intelligence n'avait cessé de régner lorsqu'elles atteignirent l'embouchure de la vallée.

Là elles trouvèrent des hommes armés et singulièrement vêtus, ayant de sombres visages et les mains emplies de pistolets et de poignards.

Celui qui paraissait être le chef s'avança alors vers la berline, salua ces dames et leur dit :

— Je suis le lieutenant du capitaine Michaël.

La chanoinesse frissonna involontairement.

— Et je viens chercher mademoiselle.

— Nous vous suivons.

— Non, pas vous, madame.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai ordre de vous laisser ici sous la garde de mes hommes, de faire monter mademoiselle de Fontarey à cheval et de partir seul avec elle pour le manoir du capitaine.

La chanoinesse jeta les hauts cris :

— Non, non, dit-elle, jamais je ne consentirai à me séparer de ma nièce. Si je ne puis la suivre, elle ne partira pas.

— Non, certes, dit Herminie en descendant de la berline, je ne partirai point sans ma tante.

Le lieutenant fit un signe, deux de ses hommes refermèrent les portières du carrosse, et s'y placèrent pour empêcher la chanoinesse d'en sortir.

— Au secours ! s'écria madame d'Albermont épouvantée ; c'est

un infâme guet-apens ! au secours !

Chapitre VI

— Mademoiselle, fit courtoisement le lieutenant de Michaël, je vous ferai observer qu'il y a huit jours entiers que le message du colonel est parti, que, par conséquent, si vous n'arrivez pas aujourd'hui, le colonel sera pendu demain matin, et nous avons encore dix lieues à faire. Il n'y a donc pas de temps à perdre.

— Monsieur, répondit fièrement Herminie, je suis prête à vous suivre. Dieu m'est témoin que je ne tremble pas, et que ma résolution de sauver la vie de mon oncle au prix de la mienne est bien prise, mais je trouve étrange que vous ne laissiez point ma tante m'accompagner.

— Mes ordres sont positifs.

— Ne pourriez-vous prendre sur vous ?…

— Je ne le puis.

— Alors, dit Herminie avec calme, partons, monsieur, je vous suis.

— Herminie, chère Herminie, murmurait madame d'Albermont en sanglotant… Oh ! les maudits romans de chevalerie ! oh ! l'affreuse Marphise et l'abominable Clorinde, où donc avez-vous conduit ma nièce ?

Mademoiselle de Fontarey n'en entendit point davantage ; elle sauta en selle et éperonna son cheval, qui partit au galop, tandis que la chanoinesse demeurait aux mains des bandits.

Le lieutenant passa devant la jeune amazone pour lui indiquer le chemin, et tous deux s'enfoncèrent sous les hautes futaies de la forêt.

Ils cheminèrent silencieusement durant le reste du jour, le lieutenant rêvant à je ne sais quoi, Herminie songeant, non sans quelque embarras, que la position d'une jeune fille courant dans les bois en compagnie d'un bandit et s'en allant croiser le fer avec un autre, avait bien quelque chose de risqué, tout au moins, et que les vertus féminines et les douces mœurs de son sexe avaient cependant leur mérite, bien qu'elles fussent dépourvues d'éclat.

Ces réflexions amenèrent tout naturellement Herminie à penser que la chanoinesse allait quelquefois au delà du possible, et qu'il n'était pas complètement invraisemblable qu'elle n'eût un grain de folie dans l'esprit.

Lorsque mademoiselle de Fontarey se donnait la peine de réfléchir à l'abri de la funeste influence de sa tante, elle raisonnait ordinairement juste. Néanmoins, comme la bravoure est aussi bien l'apanage de la femme que celui de l'homme, et que, d'ailleurs, il n'était plus temps de reculer, puisque la vie de son oncle était en péril, elle fit trêve à ses hésitations, et continua à suivre son guide.

La route où elle cheminait était des plus sauvages ; de temps en temps la sinistre figure d'un bandit sortant d'un fourré pour venir échanger un signe mystérieux avec le lieutenant, faisait involontairement tressaillir Herminie, et elle avait besoin de toute son exaltation chevaleresque et de tout son courage pour ne point songer, malgré elle, à ce paisible manoir de Fontarey, que jamais, en dépit des continuelles appréhensions de la chanoinesse, un voisin félon ne venait assaillir.

Les chevaux trottèrent pendant cinq heures ; la nuit vint, l'effroi d'Herminie reparut en dépit de son énergie, et s'accrut de la profondeur des ténèbres ; quelquefois il lui sembla même qu'elle était le jouet d'un rêve, tant d'étranges hallucinations l'assaillirent, et ce ne fut que lorsque apparut à l'horizon le manoir d'Holdengrasburg, autrement dit le Château du Diable, avec sa quotidienne et splendide illumination, en face du péril éminent et prochain, qu'elle sentit se ranimer sa chevaleresque et aventureuse ardeur.

Dans la cour du manoir se pressait une foule compacte d'hommes armés et de sombres visages ; tous la saluèrent, elle passa le front haut au milieu.

— Vous arrivez à propos, lui cria un bandit, on allait pendre le colonel. Le seigneur Michaël trouvait qu'une pendaison aux flambeaux serait originale.

Herminie ne répondit point, et gravit le perron du manoir.

Le lieutenant la précédait. Il la conduisit au premier étage du château, lui fit traverser plusieurs salles également remplies de bandits, et, poussant une dernière porte, il l'introduisit dans une vaste pièce où elle aperçut son oncle en tête-à-tête avec son impitoyable geôlier.

Herminie s'arrêta sur le seuil, dominée par une émotion facile à comprendre et qui, heureusement, fut de courte durée, car elle enveloppa presque aussitôt Michael, le bandit, de ce regard pénétrant et clair qui suffit aux femmes pour juger un homme au moral et au physique.

Michaël résumait assez bien ce type chevaleresque dépeint dans la lettre du colonel. Il était beau, robuste et bien fait. Un sourire

gracieux et bon à la fois démentait à demi les accusations de férocité qui pesaient sur lui. Il se leva à la vue de la jeune fille, vint courtoisement à sa rencontre et parut vivement impressionné de sa beauté.

Il la salua respectueusement et lui offrit sa main. Malgré la sympathie qu'elle avait affichée pour les bandits, Herminie ne put se défendre d'un premier mouvement de répulsion qu'elle réprima aussitôt, du reste, en acceptant cette main et se laissant conduire jusqu'au colonel.

M. de Gignac était piteusement assis dans un grand fauteuil ; il baissait à moitié les yeux et paraissait tout marri d'apparaître ainsi prisonnier et sur le point d'être pendu aux yeux de sa nièce.

Herminie se jeta spontanément dans ses bras avec cette noble et naïve effusion qui n'appartient qu'à la jeunesse.

— Mon cher oncle, murmura-t-elle, j'arrive donc à temps ?

— Hélas ! fit le colonel d'un ton lamentable.

— Et vous ne mourrez point maintenant, je vous le jure.

— Quoi ! fit-il avec un accent de reproche, tu consens…

— A épouser monsieur…

Elle s'arrêta ; le bandit laissa échapper un cri de joie.

— Si je ne le tue point, ajouta-t-elle froidement.

Michaël se prit à sourire.

— Pourquoi, dit-il, mademoiselle, ne renverrions-nous point à plus tard, à quelques jours, par exemple, cette épreuve ?…

— Dites ce combat, monsieur.

— Soit. Pourquoi ne le point ajourner ?

— C'est inutile. A quoi bon, d'ailleurs, ce délai ?

— Peut-être… fit Michaël.

Il s'arrêta, sa voix tremblait.

— Eh bien ! demanda Herminie qui l'examinait attentivement, et trouvait que ce chef de bandits féroce avait la voix bien harmonieuse et bien timide, l'attitude bien humble et bien respectueuse.

— Peut-être, hasarda le jeune homme tout bas, auriez-vous le temps de réfléchir ?

— A quoi, s'il vous plaît ?

— Vous vous habitueriez insensiblement à moi… Peut-être m'aimeriez-vous ?

Un geste dédaigneux échappa à mademoiselle de Fontarey.

— Monsieur, dit-elle, si Michael, le bandit, m'avait rencontrée par hasard, qu'il m'eût aimée, et, se mettant à mes genoux, s'il m'avait dit : « Votre amour me rendrait le plus fier et me ferait le plus grand des hommes ! » peut-être eussé-je oublié les crimes qu'il a commis, peut-être…

Herminie s'arrêta et rougit.

— Mais, se hâta-t-elle de continuer, puis-je accorder le moindre espoir à l'homme qui emploie, pour arriver jusqu'à moi, de si détestables moyens, qui violente celui qui est devenu son prisonnier par trahison, et ne rougit point de mettre dans une même balance ma main d'un côté, la vie de mon oncle de l'autre.

Michaël baissa la tête et se tut.

— Ainsi donc, monsieur, poursuivit la jeune fille avec fermeté, puisque vous m'avez défiée, j'accepte le défi. Puisque le hasard vous a fait le plus fort, je subirai votre loi. Si je ne vous tue, il le faudra bien, la vie de mon oncle en dépend. Il est inutile de prolonger cet entretien.

Et, d'un geste rempli d'une noble audace, l'amazone porta la main à la garde de son épée.

— Demain… dit Michaël.

— Non point, tout de suite.

— Mais, mademoiselle…

— Je suis le chevalier de Fontarey, monsieur, et si vous ajoutez un mot, si vous hésitez encore, je croirai que, tout brave que vous êtes, vous avez peur.

Un dédaigneux sourire passa sur les lèvres de Michael ; d'un geste il congédia son lieutenant, alla fermer la porte sur lui, tira les verrous et revint à Herminie.

— Je suis à vos ordres, dit-il.

A l'époque où se passait cette véridique histoire, on avait si souvent l'épée à la main pour le motif le plus futile, que c'était avec le plus beau sang-froid du monde qu'on mettait ou qu'on voyait mettre flamberge au vent. Le colonel n'avait point quitté son fauteuil, il ne fit aucune objection en voyant sa nièce dégainer la première et se mettre en garde.

— Mademoiselle… murmura une dernière fois le bandit avec émotion.

— Décidément, répondit-elle, vous avez peur.

Michaël tira silencieusement son épée, se mit pareillement en garde et croisa le fer.

La chanoinesse avait eu la main heureuse dans le choix qu'elle avait fait d'un maître d'armes pour sa nièce. Herminie tirait parfaitement, avec sang-froid, méthode et précision ; elle appartenait à cette excellente école d'escrime qui prisait l'immobilité du corps et l'agilité du poignet.

Tout à coup elle attaqua. Michaël se tint sur la défensive et dédaigna d'arriver à la riposte. Herminie tirait bien ; Michaël était un maître consommé.

Mademoiselle de Fontarey eut bientôt senti son infériorité, et elle comprit que son adversaire la ménageait. Sa fierté s'en trouva blessée, elle y perdit son sang-froid.

— Je crois, dit-elle avec colère, que vous ne jouez pas un jeu sérieux, monsieur.

— Pardon, mademoiselle, je défends ma vie, et ce n'est point chose facile, car j'ai toujours votre pointe au cœur ou au visage.

— Et moi, répondit-elle railleusement, je ne vois jamais arriver la vôtre.

— Je préfère la parade à l'attaque.

— C'est-à-dire que vous me ménagez.

— Peut-être.

— Je vous forcerai bien à changer de système, dit-elle en le poussant avec impétuosité.

— Vous oubliez que je vous aime.

— Eh bien ! moi, je vous hais et je veux vous tuer !

Malgré sa colère, Herminie s'exprimait d'une voix mal assurée. La bravoure calme de Michaël, l'adresse calculée avec laquelle il parait ses coups, impressionnaient plus vivement la jeune fille que ne l'eût pu faire la déclaration d'amour la plus touchante et la mieux sentie. Elle parlait de haine, mais, au fond, elle n'en ressentait aucune… et, dans sa naïveté d'enfant terrible, elle admirait en secret cet homme dont elle menaçait la vie.

Le colonel assistait impassible et muet à cette lutte. Les forces

d'Herminie étaient loin d'égaler son audace, et elle se lassait insensiblement, sans que jamais la pointe de son épée pût arriver à la poitrine de son adversaire.

Enfin Michael, profitant d'un faux pas qu'elle venait de faire, lui lia son arme tierce sur tierce, et, d'un revers de poignet, envoya l'épée vierge de mademoiselle de Fontarey rouler à l'extrémité du salon.

Herminie poussa un cri :

— Vaincue ! murmura-t-elle avec désespoir.

Et elle alla ramasser son épée, l'appuya avec colère sur son genou, la brisa et en jeta les tronçons loin d'elle en s'écriant :

— Je ne suis donc qu'une femme ?

Puis elle regarda Michaël, et lui dit en baissant les yeux :

— Ordonnez maintenant, monsieur, je suis prête à vous obéir.

Michaël s'avança vers elle, lui prit la main et s'agenouilla :

— Mademoiselle, dit-il, Dieu m'est témoin que je vous aime et que mon vœu le plus ardent serait de vous consacrer ma vie ; mais je n'achèterai point un pareil bonheur au prix d'une lâcheté et de votre désespoir. Je vous rends votre parole, et monsieur votre oncle est libre.

Ces paroles touchèrent Herminie, elle ne retira point sa main et lui dit :

— Dieu m'est témoin que votre voix résonne au fond de mon cœur assez profondément pour y jeter un trouble inconnu ; la noble générosité dont vous faites preuve en ce moment me touche plus que je ne saurais dire, et je voudrais pouvoir vous aimer, mais…

Elle s'arrêta émue jusqu'aux larmes.

— Achevez ? supplia Michaël.

— Monsieur, reprit-elle, j'ai été élevée par une tante dont le cœur vaut mieux que la raison, je commence à m'eu apercevoir. Au lieu de m'apprendre à broder, elle m'a donné un maître d'escrime, berçant mon enfance de refrains guerriers et de contes invraisemblables que je prenais volontiers pour de l'histoire. L'amour du romanesque et du merveilleux s'était emparé de moi, et, il y a quelques jours encore, votre existence aventureuse m'eût séduite… aujourd'hui le voile se déchire… je suis désillusionnée…

A ces dernières paroles il passa comme un éclair de satisfaction sur le visage muet du colonel, et Michaël tressaillit :

— Je vous comprends, dit-il, avec émotion ; si poétique, si romanesque et en dehors des lois vulgaires que soit l'existence d'un bandit, cette existence ne peut et ne doit séduire la fille d'un gentilhomme. Là où l'honneur n'est plus, le bonheur est impossible.

Herminie tendit spontanément sa main au jeune homme :

— Je vous jure, monsieur, lui dit-elle, que si vous étiez un soldat, un laboureur, un pauvre homme travaillant à la sueur de son front, je vous aimerais !

A ces mots répondit un double cri poussé simultanément par le brave colonel de Royal-Cravate et Michaël.

— Vive Dieu ! ma nièce, s'écria le digne gentilhomme en courant à elle les bras ouverts, voilà qui est noblement parler, et vous êtes aussi loyale, aussi raisonnable que belle et brave ! Ah ! vous épouseriez cet affreux bandit s'il était honnête homme !… Eh bien ! rien ne s'y oppose ; monsieur le vicomte Hector de Plaincy, je vous accorde la main de ma nièce.

Ce fut au tour d'Herminie à pousser un cri d'étonnement.

— Parbleu ! dit le colonel en riant, comment trouvez-vous que le régiment de Royal-Cravate joue la comédie ? – Michaël le bandit est tout simplement votre petit cousin que je vous destinais, son lieutenant un de ses amis, ce héraut d'armes sombre et sinistre le dragon qui panse mon cheval, et tous ces bandits qui semaient la route depuis le lieu où vous avez quitté votre tante mes braves soldats qui s'occupent d'art dramatique entre deux batailles. Convenez que pour des gens qui n'en font pas leur métier, les dragons de Royal-Cravate jouent consciencieusement une petite pièce. Nous appellerons celle là : *les Folies d'une chanoinesse !*

Chapitre VII

Au moment où le colonel prononçait le mot de chanoinesse, un grand bruit se fit dans les antichambres, et madame d'Albermont parut peu après, éperdue et le visage bouleversé.

On ne l'avait retenue en arrière de sa nièce que pour ménager un effet de plus à la comédie, et, sa nièce ayant pris les devants, on lui avait permis de continuer sa route.

L'excellente femme poussa un cri de joie en voyant son frère et Herminie sains et saufs.

— Ah ! dit-elle, il ne l'a donc pas tuée… et tu ne l'épouseras point, n'est-ce pas ?

— Au contraire, répondit le colonel, et ce sera un jour de fête pour Royal-Cravate. Seulement, quand notre beau neveu sera installé au château de Fontarey, je lui conseille fort de brûler tous ces vilains romans qui tournent la tête aux chanoinesses, et de faire confectionner des robes à sa femme, car je crois que c'est là surtout ce qui a manqué à son éducation.

FIN

Au mois d'octobre dernier, quelques affaires d'intérêt me conduisirent dans une petite propriété que je possède en un coin des Alpes. Il y avait plus de dix ans que je n'avais mis les pieds à S…

Tout change en dix ans ; les jeunes tailles des bois deviennent de hautes futaies, les maisons vermoulues font place à des constructions nouvelles, les hommes mûrs vieillissent et les vieillards disparaissent.

Que de choses évanouies pendant cette longue absence, et comme ma pauvre maison paternelle était vide et silencieuse !

En revanche, je retrouvais des hommes là où j'avais laissé des enfants, et des étrangers à la place d'amis descendus dans la tombe.

Le lendemain de mon arrivée, en ouvrant ma croisée qui donnait sur de grands bois et sur un petit vallon d'aspect sauvage et pittoresque, je fus fort étonné d'apercevoir, à un quart de lieue devant moi, adossé aux flancs d'un coteau, et sur l'emplacement même d'un moulin, jadis le but de mes promenades, une jolie maison blanche à volets verts, entourée de saules pleureurs et de platanes.

J'étais arrivé le soir, à dix heures, par une nuit obscure. J'avais été reçu par de vieux serviteurs nés dans la maison, qui m'avaient reçu en pleurant, car c'était la première fois qu'ils me revoyaient depuis que j'étais, hélas ! le chef de ma famille, et l'on conçoit sans peine qu'aucun d'eux n'eût songé à m'apprendre que j'avais de nouveaux voisins de campagne.

La vue de cette maison piqua ma curiosité. J'avais d'ailleurs un ardent besoin de distraction pour dominer cette douleur muette qui naît des souvenirs. J'appelai Pierre, une sorte de maître Jacques qui cumule chez moi toutes sortes de fonctions, et possédait la confiance absolue de mon père.

Pierre était assis sur un banc, dans la cour, verticalement au-dessous de ma fenêtre ; il me nettoyait mon fusil et dressait, en même temps, au rapport, un jeune chien de race vendéenne que je lui avais envoyé de Paris, avec des chiens courants que je destinais à remonter mon chenil.

Il leva la tête à mon interpellation, et je lui montrai du doigt la maison blanche.

— Est-ce que Hugues le meunier aurait fait fortune ? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il, Hugues est mort, et ses enfants sont allés s'établir à Marseille ; c'est une dame de Paris qui a fait bâtir cette maison et l'habite.

— Depuis quand ?

— Depuis trois années.

— Sais-tu son nom ?

— Oui, c'est madame de V…

Ce nom me fit tressaillir et évoqua chez moi tout un monde de souvenirs. Je me rappelai avoir rencontré, quatre années auparavant, dans plusieurs salons de Paris, une jeune femme fort belle, veuve depuis peu d'un vieux mari, son parent, qui lui avait laissé une grande fortune, à la condition qu'elle épouserait son cousin, le jeune baron de V… dernier représentant de son nom.

Le baron était un tout jeune homme, assez pauvre, beau garçon, spirituel et fort à la mode dans le beau monde. Tout Paris était au courant des dernières volontés de feu M. de V…, et le mariage de la belle veuve et de son cousin devait avoir lieu à l'expiration du deuil, c'est-à-dire vers la fin de l'été.

Les deux amants partirent au printemps pour les eaux des Pyrénées, décidés à célébrer leur union en province et à ne revenir que mariés. Pour observer les convenances, madame de V…, la mère du jeune baron, les accompagnait.

L'hiver suivant, on fut fort étonné de voir reparaître le baron avec une jeune femme qu'il présenta comme la sienne et qui n'était cependant point sa cousine.

Quant à celle-ci, elle avait disparu, fait vendre son hôtel, ses chevaux, congédié ses domestiques.

Où était-elle ? pourquoi n'avait-elle point épousé son cousin ?

Ce fut là une énigme dont le baron, sa mère et sa femme gardèrent religieusement la clef. La rumeur publique en fut émue d'abord, puis elle s'apaisa petit à petit, et la belle veuve fut oubliée.

On conçoit que ce nom prononcé si loin de Paris, en éveillant mes souvenirs, dût piquer ma curiosité au plus haut point ; et dédaignant de questionner Pierre plus longuement, je fis seller un cheval et me rendis chez le notaire du pays, avec lequel d'ailleurs j'avais à régler plusieurs affaires. Le notaire m'apprit, en dix minutes,

que madame de V… était une femme de vingt-six ans, blonde, grande, svelte, habitant la nouvelle propriété toute l'année, avec deux domestiques âgés et une petite fille d'environ cinq ans, qui était vraisemblablement la sienne.

Les domestiques sortaient peu, ne payaient à personne, sans besoin urgent, et prononçaient à peine le nom de leur maîtresse.

Madame de V… faisait, avec l'enfant qu'elle avait auprès d'elle, de longues promenades aux alentours de sa propriété, ne recevait aucune visite, et paraissait vouloir s'entourer d'une solitude absolue.

Au portrait tracé par le notaire, j'avais reconnu madame de V…, celle que je rencontrais dans le monde autrefois. Cependant la présence d'une fille qui passait pour la sienne me déroutait fort, car madame de V… n'avait pas d'enfant de son premier époux.

Ma nouvelle voisine avait acquis les terres dépendant du moulin sur les ruines duquel elle avait construit sa villa. Parmi ces terres, il y avait un champ taillé en pointe et formant comme un promontoire assez long et fort mince, qui mordait sur mes limites. Mon père avait toujours eu l'intention de s'arrondir. Le temps seul lui avait manqué.

J'avais là un prétexte tout trouvé pour faire une visite à madame de V… J'usai du prétexte dès le lendemain, et je me présentai chez elle vers midi.

C'était bien celle que j'avais connue !

Elle me reçut dans un petit pavillon élevé au bout du jardin, et où elle passait de longues heures à lire ses auteurs favoris ; elle était un peu émue ; je compris qu'elle se repentait, en me reconnaissant, de m'avoir laissé pénétrer jusqu'à elle.

Madame de V… était une femme d'esprit ; elle comprit que mieux valait détourner des conjectures souvent fâcheuses, par un aveu complet, et se fier à ma discrétion plutôt qu'offrir, par un mystérieux silence, un aliment naturel à ma curiosité.

— Monsieur, me dit-elle avec un sourire demi-triste, demi-rêveur, vous êtes la première figure parisienne que j'aperçois depuis trois ans et plus ; le hasard nous rapproche, j'aurais mauvaise grâce à essayer de vous fuir, et je crois devoir, vous confier le secret de ma disparition du monde, puisque vous avez pénétré celui de ma solitude.

Je transcris textuellement le récit de madame de V… :

— Vous le savez, monsieur, je devais épouser, il y a trois ans, le baron Gaston de V…, mon cousin. Ainsi l'avait voulu mon premier mari, qui portait le même nom, et tenait beaucoup à ce que ce nom ne

s’éteignit point. Gaston était un charmant cavalier, spirituel, de manières distinguées, bon, affectueux. Il résumait assez bien ce type de héros de roman rêvé par les jeunes pensionnaires, et j’étais heureuse de l’aimer et d’en être aimée.

Nous allâmes ensemble aux Eaux-Bonnes, où nous devions passer deux mois pour revenir de là en Vendée, dans une propriété de famille que possédait sa mère, et où notre mariage serait célébré vers la mi-septembre. La saison des eaux ne commence guère avant la fin de mai dans les Pyrénées ; nous arrivions, nous, en avril, et il y avait fort peu de monde encore.

Au milieu de la saison les villes de bains sont encombrées, on se lie difficilement, on est défiant à l’excès, et il est rare qu’on ose se risquer à des relations nouvelles. Au commencement, tout au contraire, on se rencontre à la campagne avec un certain plaisir, des liaisons se forment assez vite ; le petit nombre des baigneurs les pousse à se rechercher mutuellement ; le salon de conversation devient alors comme un salon du monde, où l’on cause avec abandon et presque en famille, chaque soir, avant ou après le bal de réunion.

Lorsque nous arrivâmes, il en était ainsi. Quelques habitués des Eaux-Bonnes, et qui y venaient tous les ans, racontaient aux nouveaux venus les anecdotes de la saison précédente et se résignaient de bonne grâce au rôle de chroniqueurs.

Le premier jour où nous parûmes au salon, il y était question d’une sombre et triste aventure qui avait produit une profonde et douloureuse sensation sur les quelques baigneurs retardataires qui se trouvaient encore aux Eaux-Bonnes vers la fin d’octobre. Les circonstances mystérieuses qui l’avaient enveloppée redoublaient l’âpre curiosité qui s’attache à ces sortes d’événements.

Voici ce que l’on savait :

Vers le mois de juillet, un jeune couple et un enfant étaient arrivés aux eaux. Le mari était un homme de trente ans, la femme en avait vingt-deux ou vingt-trois, l’enfant deux à peine. C’était une petite fille.

Le train d’existence modeste qu’ils avaient adopté attestait que des raisons de santé et non de plaisir les amenaient. Le mari était atteint de douleurs prématurées, et il marchait avec peine.

La jeune femme était fort belle, elle excitait l’admiration générale, et on regrettait de ne la point apercevoir plus souvent, car elle sortait peu et ne paraissait jamais aux bals et aux concerts. A peine la rencontrait-on aux promenades, et jamais aux heures élégantes. Cependant, on avait fini par savoir que le mari se nommait

Flamey, qu'il occupait une position honorable dans l'administration départementale et qu'il était dénué de fortune.

Au bout d'un mois de séjour, il arriva que M. Flamey fut obligé de s'absenter pour aller recueillir le dernier soupir de sa mère, qui habitait Nérac. Il laissa sa femme aux eaux et partit seul.

Il ne revint que trois semaines après, et, le lendemain, un bruit sinistre se répandit dans la petite ville des bains. M. Flamey s'était battu avec un jeune homme appelé le marquis de B…, assistés tous deux d'un seul et même témoin, et il avait été tué raide à la troisième passe.

Pourquoi ce duel ? – On ne l'avait pas su, et le marquis était parti en toute hâte avec son ami.

Le duel avait eu lieu dans le jardin, presque sous la fenêtre de la malheureuse jeune femme à qui l'on rapporta son mari mort, et que ce trépas devait plonger, elle et son enfant, dans le dénuement le plus affreux.

M. Flamey était arrivé, la veille, à dix heures du soir ; le lendemain à huit heures du matin il était mort, pendant que sa femme dormait encore, son enfant dans ses bras.

On racontait cela au salon des eaux, je l'ai dit, le jour même de notre arrivée ; aux premiers mots j'avais vu Gaston tressaillir, puis devenir horriblement pâle, et enfin, lorsque le complaisant narrateur eut fini, il se leva vivement, m'offrit son bras et me dit à l'oreille :

— Sortons, j'étouffe ! je devine, je sais tout !

Gaston me conduisit à l'hôtel où nous étions descendus ; il marchait d'un pas inégal et saccadé, des soupirs heurtés soulevaient sa poitrine, il était en proie à une agitation extrême.

Il ferma la porte à double tour, se jeta sur un canapé et me dit avec une poignante émotion :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est moi qui suis cause de cet horrible événement.

— Vous ? m'écriai-je.

— Oui, moi. Vous le savez, j'étais ici l'année dernière ; je suis parti la veille de ce duel, je ne l'ai point appris… Oh ! si j'avais su !

Je contraignis Gaston à s'expliquer, je parvins à le calmer et il me raconta ce qui suit :

— Vous savez bien, me dit-il, que je connais le marquis de B…, que j'étais son ami et que nous arrivâmes ici presque en même temps.

B… est un étourdi, une tête folle qui obéit à tous les caprices de l'imagination, et foule souvent aux pieds tous les scrupules lorsqu'il s'agit de satisfaire son amour-propre.

A mon arrivée j'avais loué cette petite maison que vous voyez là, devant nous, à mi-côte, précisément celle où demeurait, après moi, M. Flamey, et dans le jardin de laquelle il a été tué.

Cette maison a deux entrées : l'une par le jardin, l'autre par la chaussée. Chacune des deux portes était munie de deux clefs.

Je l'avais habitée un mois environ ; un caprice me la fit quitter, ou plutôt le désir d'aller me loger avec B…, qui s'était casé à peu de distance, et avait un très beau pavillon à portée du manège. Je ne sais comment cela se fit, mais, en rendant les clefs de la maison au propriétaire, j'en conservai une sans le savoir, et qui ouvrait la porte du jardin.

Je la retrouvai au fond d'une malle la veille de mon départ.

Tandis que je fermais mes valises, car j'avais arrêté une place de coupé dans la voiture de onze heures du soir, B… entra avec Jules de S…, notre ami commun.

B… avait une expression de physionomie triomphante ; il se dandinait avec une incroyable fatuité, et ses allures conquérantes m'intriguèrent. La plus simple façon de faire causer les fats est de ne les point questionner. Au bout de dix minutes, le marquis m'avoua avec force restrictions compromettantes, qu'il était amoureux de madame Flamey ; qu'il avait lié connaissance avec elle, à la promenade, offert ses services, lesquels avaient été acceptés, et qu'enfin il était au mieux déjà avec la jeune femme, dont il se promettait bien de mettre à profil le veuvage instantané. Je savais que B… était vantard et timide, en même temps qu'il n'exécutait jamais que le dixième de ses rodomontades et qu'aucun homme n'était moins dangereux que lui pour, le repos d'une honnête femme. Jules de S… et moi nous échangeâmes un regard et nous promîmes de pousser la modestie de notre ami dans ses retranchements extrêmes. C'était facile, B… finit par nous avouer qu'il avait la promesse d'un rendez-vous.

C'était complètement faux, j'en suis persuadé ; mais la vanité dominait toujours ce pauvre garçon et le poussait parfois jusqu'à l'indélicatesse.

— Ah ça, lui dis-je en riant, il est au moins probable que tu possèdes déjà cette clef mystérieuse du parc, qui joue un si grand rôle dans les romans de M. Ducray-Duminil.

— Non, me répondit-il, mais je l'aurai.

— Ma foi ! lui dis-je, je ne vois aucun inconvénient à te la donner moi-même, et je suis persuadé que tu en feras bon usage.

B… s'empara de la clef et la glissa mystérieusement dans sa poche, en ajoutant :

— J'achèterai ce soir une guitare et je donnerai ma première sérénade.

Je partis avec la conviction que B… oublierait en quarante-huit heures la guitare, la clef et madame Flamey elle-même.

Hélas ! je me trompais… je ne sais ce qui est arrivé après mon départ, mais M. Flamey a été tué le lendemain, dans le jardin, par B…, et c'est moi qui en suis la cause innocente.

Gaston était désespéré.

Je me représentai alors l'horrible situation de cette malheureuse femme, à qui l'étourderie de trois jeunes fous enlevait son mari en la plongeant dans la misère ; je sentis que la veuve et l'enfant de la victime avaient des droits sacrés à une réparation, et je dis à mon cousin :

— Il faut retrouver madame Flamey ; nous partirons demain et nous la chercherons, dussions-nous fouiller la terre entière.

Nous fîmes des recherches le soir même : nous apprîmes que la pauvre veuve était retournée dans son pays, un petit village du Nivernais, où elle vivait auprès de sa vieille mère.

Le hasard nous fit rencontrer en route Jules de S…, le témoin du meurtrier. Jules revenait en France accablé de remords, après avoir laissé en Espagne le marquis de B…, qui déjà avait oublié l'affreuse catastrophe du jardin.

Jules nous donna les détails qui devaient compléter ce que nous savions.

Après mon départ, le marquis n'avait pas hésité à se servir de la clef pour pénétrer dans le jardin ; non qu'il songeât à s'introduire dans la maison, il n'avait pas assez d'audace ; mais il voulait simplement persuader son ami Jules de S… qu'il n'avait qu'à se présenter pour être reçu.

Malheureusement, M. Flamey, arrivé depuis une heure peine, fumait tranquillement son cigare dans le jardin lorsque B… y entra, et ils se rencontrèrent. Une explication était indispensable. B… voulut payer d'audace et de fanfaronnade ; il poussa même le cynisme jusqu'à

prétendre qu'il n'en était point à son coup d'essai. M. Flamey répondit à telle calomnie par un soufflet, car il croyait en sa femme comme à lui-même. Un duel fut convenu. M. Flamey, indigné, retint le marquis prisonnier jusqu'au jour ; au jour, ce dernier envoya à son hôtel chercher Jules de S…, qui arriva avec des épées.

Ce ne fut qu'après l'issue fatale de cette rencontre, que M. de B… fit des aveux complets à son ami.

Nous quittâmes M. de S… à Orléans, et, prenant la route du Nivernais, nous nous dirigeâmes vers le petit village habité par la jeune femme.

Madame Flamey était la fille d'un militaire mort sans fortune, et ne laissant à sa veuve que le tiers de sa pension, c'est-à-dire cent écus par an. Les deux femmes, la mère et la fille, travaillaient nuit et jour pour vivre, car ce faible revenu était insuffisant ; elles occupaient un pauvre logis, dans une vieille maison située à l'extrémité du village.

Elles n'avaient pas même de jardin, ce coin de terre que possède le plus humble des paysans.

J'allai les voir, laissant Gaston et sa mère dans la modeste auberge, la seule du village, où nous avions laissé notre chaise de poste.

— Madame, dis-je à madame Flamey après avoir décliné mon nom, qui lui était parfaitement inconnu, je suis la parente du baron de V… Le baron de V… a, par une étourderie, brisé votre bonheur et l'avenir de votre enfant. Je viens, au nom même de cet enfant, vous supplier de nous fournir les moyens de réparer, autant qu'il nous est possible, l'affreux malheur que le baron a causé.

Elle ne comprit pas bien ; je la vis rougir, et me hâtai d'ajouter :

— Mon parent, M. de V…, est jeune et riche. Il a un noble cœur ; sa main est libre et il vous aime…

Ai-je besoin de vous dire ce qui suivit ? Madame Flamey, à qui je racontai les événements de l'année précédente, événements dont elle ignorait le premier mot, se défendit longtemps avec une noble abnégation ; mais je parlais au nom de l'avenir de son enfant, au nom de sa vieille mère, dont elle pourrait adoucir les derniers jours… et elle céda.

Alors je retournai auprès de Gaston, et j'eus assez de force pour lui dire :

— Il faut que vous épousiez madame Flamey.

— Mais ! s'écria-t-il en pâlissant, vous savez bien que je vous

aime ?

— Moi aussi, répondis-je, moi aussi je vous aime, Gaston ; mais il faut sacrifier l'amour au devoir. A cette veuve sans appui il faut un époux, à cette orpheline il faut un père. Vous êtes le dernier représentant de votre nom ; il faut que ce nom soit noblement porté.

Gaston était ému, il tremblait de tous ses membres, et couvrait mes mains de baisers.

— Écoutez, lui dis-je, madame Flamey est d'une condition trop honorable pour qu'on puisse lui offrir de l'argent ; elle ne peut accepter que votre main. Entre le choix d'une réparation, je vous permettrais d'hésiter, mais, hélas ! ce choix n'existe pas…

— Vous avez raison, me dit-il ; l'honneur avant tout.

— Monsieur de V…, mon mari, ajoutai-je, m'avait légué sa fortune à la condition que je vous épouserais ; puisque cela ne se peut, nous allons partager, ou plutôt prenez tout, j'ai une petite dot qui me suffira.

Un mois après, Gaston épousa madame Flamey. Nous allâmes ensemble faire un voyage en Italie, et, au retour, je refusai de les accompagner à Paris. Madame Flamey était belle, dévouée, aimante ; elle se prit d'une tendre affection pour son mari, puis, à son tour, Gaston finit par l'aimer.

Je n'avais plus rien à faire auprès d'eux. Leur bonheur m'aurait tuée peu à peu, car je l'aimais toujours ! Cinq ans auparavant, en allant en Italie, j'avais pris la route des Alpes, et je m'étais arrêtée ici pendant deux jours. Le site m'avait plu, il était demeuré gravé dans ma mémoire, et je quittai Gaston et sa femme à Marseille, décidée à me fixer dans ce coin ignoré, et renonçant pour jamais à Paris.

L'amour rend aveugle ; madame Flamey ne s'était point aperçue que j'aimais son mari. Gaston l'avait bien vite oublié.

Il fallait cependant remplir ma vie à jamais brisée et déserte ; j'avais besoin de m'enlacer à une de ces affections vivaces qui absorbent le cœur tout entier ; je demandai à adopter la fille de M. Flamey. Sa mère résista d'abord, mais je fus si éloquente, je priai et je suppliai tant qu'elle céda encore, et alors je m'enfuis, craignant qu'elle ne revînt sur sa faiblesse, que le cœur de la mère ne parlât plus haut que l'amitié et la reconnaissance de la femme, et j'accourus ici cacher au monde entier cette enfant, ma dernière affection, mon dernier amour !

Au moment où madame de V… achevait, une blonde et rieuse petite fille ouvrit la porte du pavillon, tendit son front blanc à sa mère

adoptive, et celle-ci y mit un baiser en me disant avec émotion :

— Ils sont heureux… J'essaye de l'être !

FIN

Chapitre I

Cinq heures sonnaient à la pendule du salon, au château de la Buissière, en Dauphiné, sur les bords du Drac, à vingt lieues de Grenoble.

C'était au printemps, la neige couvrait la cime des Alpes, la vallée était verte, ombreuse et fleurie, la brise tiède et le ciel bleu. Les derniers rayons du soleil, prêt à disparaître, jetaient un reflet de pourpre aux tentures fanées du salon, et se jouaient dans les mèches blanches et rares de la chevelure du marquis, étendu sur sa chaise-longue où la goutte le clouait.

Le marquis était un vieillard de soixante-douze ans, au regard intelligent et clair, parfois malicieux. Un sourire mélangé de bonhomie et d'un grain de scepticisme arquait ordinairement sa lèvre autrichienne ; il exprimait rarement sa pensée tout entière, et était exempt de ces accès d'humeur noire qui assiègent la vieillesse.

Le marquis, ancien colonel de hussards, habitait, depuis 1830, son château de la Buissière, et vivait d'un revenu modeste, qui ne lui permettait pas toujours de reboucher les lézardes de ses tourelles féodales.

Il s'était marié tard, il était déjà veuf. Son unique héritier était un fils de vingt-cinq ans, qu'on appelait Maxime, et qui, déjà, avait pris sa volée du toit paternel.

Le marquis habitait son château toute l'année, et ne recevait pas d'autres visites que celles de son vieil ami M. Bertaud, le notaire, presque son contemporain, son voisin de campagne et veuf comme lui.

M. Borland avait une fille de seize à dix-sept ans, blonde ainsi qu'une enfant de la pâle Germanie, l'œil noir et brillant comme une Provençale.

Berthe était si jolie, que le bon notaire se prenait à regretter parfois le temps où l'on avait vu des rois épouser des bergères.

Or, ce jour-là précisément, vers cinq heures, M. le marquis de la Buissière était seul dans son salon, sur sa chaise-longue, et il achevait

de plier, en forme de lettre, une large feuille de papier qu'il venait de couvrir d'une grosse écriture irrégulière, mais fort lisible, – lorsqu'un annonça :

— Monsieur Bertaud !

M. Bertaud, nous l'avons dit, était presque le contemporain du marquis. Il avait soixante-huit ans. C'était un petit homme un peu gros, vert, alerte, pétulant, qui montait lestement sur Houssine, sa jument, et trouvait un joli mot à l'occasion. M. Bertaud était notaire comme son père et ses aïeux l'avaient été avant lui. Il avait mille écus de revenu, une maisonnette blanche entourée d'arbres, à deux portées de fusil du château, deux chiens de chasse de bonne lignée, un clos de vigne qui donnait du vin passable, et une vieille gouvernante qui chérissait Berthe, et la choyait ni plus ni moins que la prunelle de ses yeux.

— Mon ami, lui dit le marquis en lui tendant la main, vous venez de bonne heure, tant mieux ; nous pourrons causer avant le dîner, car vous dînez avec moi, n'est-ce pas ?

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur le marquis, répondit le notaire avec une familiarité respectueuse.

— Mon cher Bertaud, continua le vieux gentilhomme, ne trouvez-vous pas que l'amour du sol natal grandit en nous à mesure que nous approchons de ce terme fatal où il nous faudra quitter ce monde ?

— Je suis de votre avis, monsieur le marquis. Jamais, autrefois, je ne m'étais arrêté à contempler avec autant d'admiration nos montagnes vertes et nos belles vallées. Le clocher de la Buissière me paraît le plus gracieux des clochers, et votre château, monsieur le marquis, le plus majestueux des manoirs.

— On le voit, dit le marquis en riant, vous avez lu *Candide,* mon cher Bertaud, et vous êtes de l'école du docteur Pangloss. Mais il ne s'agit point du roman de M. de Voltaire ; je veux vous entretenir de choses sérieuses. Bertaud, mon ami, vous êtes mon notaire, comme votre père était celui du mien. Il y a trois siècles, au moins, que nos deux races sont liées par de bonnes relations d'amitié et de voisinage…

— Monsieur le marquis… fit respectueusement le notaire.

— Bah ! mon cher, continua le gentilhomme, nous sommes en 1849, c'est-à-dire que trois fois le niveau populaire a passé sur les préjugés de caste. Traitons-nous donc en vieux amis, et souvenez-vous un peu moins du passé pour songer plus à l'avenir. Vous avez une fille,

Bertaud ?

Le notaire tressaillit.

— Une charmante fille, mon ami, belle et pure comme un ange, la joie de votre vieillesse, la providence des pauvres, l'orgueil de notre village.

— Ah ! fit le notaire ému.

— Cordieu ! reprit le marquis, avec une brusquerie martiale, savez-vous, Bertaud, mon ami, que j'ai un projet en tête.

Le notaire regarda son voisin.

— J'en veux faire la marquise de la Buissière, acheva le bon gentilhomme.

L'excellent M. Bertaud fit un soubresaut sur son siège ; il crut rêver, et jamais un pareil rêve n'avait germé dans la tête d'aucun de ses aïeux.

Le marquis poursuivit avec lenteur et d'une voix émue :

— Il est une grande ville que longtemps j'ai habitée, et que vous ne connaissez heureusement que de nom. Cette ville ressemble au minotaure antique, elle nous prend nos enfants, quand sonne leur vingtième année. Voici près de trois ans que mon fils Maxime est parti… il n'est pas revenu. Les plaisirs bruyants et les joies nocturnes de Paris séduisent la jeunesse bien mieux que le silence mystérieux de nos vallées, notre ciel bleu et nos soirs emplis de rêveries vagues et de tièdes parfums. Les vieillards aiment le calme et la solitude, aux jeunes gens il faut le bruit et le tourbillon du monde. Eh bien ! mon ami, j'ai songé cependant à arracher Maxime à l'existence parisienne, à le ramener ici et à lui faire auprès de nous, de vous, du moins, car moi je sens la mort approcher, une vie calme, heureuse, sans passions ni tempêtes.

Lorsqu'il partit, Berthe était une enfant ; à son retour, il la trouvera une belle et suave jeune fille, comme il n'en rêva et n'en rencontra jamais à Paris, cette patrie de l'amour factice et vénal, et du sentiment coté à la Bourse ou métamorphosé en inscriptions de rentes. Si Maxime passait six mois à la Buissière et qu'il vit Berthe tous les jours, il l'aimerait éperdument, il vous demanderait sa main à genoux et ne songerait plus à nous quitter. Mais Maxime, ne tiendra pas ! soupira le vieillard. Il n'y a qu'une catastrophe qui puisse arracher violemment sa proie au minotaure, et cette catastrophe vous la devinez, mon ami…

Le notaire, ému, prit les deux mains du marquis et les pressa

vivement.

— Mon ami, continua le gentilhomme, j'ai soixante-douze ans, quinze blessures, j'ai éprouvé une attaque d'apoplexie, je sens la mort approcher, et j'ai le pressentiment que je n'atteindrai pas la chute des feuilles. Dans un mois, j'écrirai à Maxime ; il tergiversera un mois encore, et il arrivera tout juste pour recueillir mon dernier souffle. Voici mon testament. Ce testament renferme un secret ; je compte sur sa puissance pour retenir Maxime ici après ma mort, et lui donner le temps de voir et d'aimer Berthe.

Au moment où le marquis tendait son testament au notaire, Berthe entra et vint présenter son front aux deux vieillards.

— Allons dîner, dit M. de la Buissière, dont l'émotion avait disparu pour faire place à son spirituel et gai soutire. Mon garde-chasse nous a tué un chevreuil, dont nous mangerons le premier cuisseau. Berthe, mon enfant, donne-moi ton bras.

Chapitre II

Monsieur Bertaud à Maxime de la Buissière.

« Cette lettre vous sera remise, mon cher Maxime, par le vicomte de Tercy, notre compatriote, que j'ai chargé de vous préparer au coup terrible qui vous frappe. Hélas ! mon ami, votre père est mort hier dans nos bras. C'était pendant la moisson, un grave souci dans nos montagnes ; la journée avait été chaude, presque étouffante. M. le marquis avait néanmoins voulu aller aux champs, porté dans son fauteuil, et il était revenu fort bas. Nous dînions au château, ma fille et moi ; pendant le dîner, il fut gai, il nous parla de vous plusieurs fois ; après, il témoigna le désir de respirer l'air du soir, cet air vif et pénétrant de nos montagnes qui suit d'ordinaire les journées brûlantes. Nous lui obéîmes. On roula son fauteuil sur la terrasse qui conduit au verger. Tout à coup il appuya la main sur son front et nous dit avec un geste de souffrance : « Ah ! il me semble que je vais mourir ; » et, tout aussitôt, il devint pâle, et puis il poussa un cri. A ce cri, Berthe accourut, deux domestiques la suivaient. Nous le prîmes dans nos bras trop tard ! Il expira en murmurant votre nom, et le sourire aux lèvres.

» Venez, mon cher Maxime, vos intérêts le réclament. Je me suis emparé provisoirement de la direction des fermes et de l'administration de votre fortune. Je vous attends pour vous rendre mes comptes, au double titre de notaire et d'ami. Je joins à ma lettre

le testament de celui que nous pleurons. »

Dans le testament du marquis se trouvait cette phrase :

« Je ne vous laisse, mon cher enfant, que douze mille livres de rente. C'est peu, c'est même insuffisant pour que vous puissiez porter convenablement notre nom à Paris et y tenir un rang ; mais il faut que je vous confie un secret qui peut changer en opulence votre position modeste. Mon père, lors de la première révolution, fut contraint d'émigrer, et nous étions fort riches à cette époque. Il enfouit dans le château une somme considérable en or et en argent, de la vaisselle plate pour une valeur énorme, et des bijoux de famille. Mon père est mort en 1796, emportant dans la tombe le secret de sa cachette ; mais je suis persuadé que son trésor n'a point été découvert et qu'on parviendrait à le retrouver avec de la patience et des fouilles intelligentes. J'étais trop vieux pour me livrer à ces recherches ; mais je vous lègue ce secret, et, je l'espère, vous en profiterez après ma mort. »

Chapitre III

Ce fut par un soir d'août que Maxime arriva à la Buissière. Il pleuvait, la foudre décrivait de fantasques et terribles arabesques au sommet des Alpes ; le ciel était noir, les vastes salles du château mornes et tristes en leur séculaire délabrement.

Lorsque Maxime descendit de sa chaise de poste dans la cour, il aperçut, vêtus de noir et rangés silencieusement sur un seul rang les serviteurs de son père. M. Bertaud était à leur tête. Il ouvrit ses bras au jeune homme, qui s'y précipita en pleurant, et il le conduisit à l'appartement où le marquis était mort.

La douleur de Maxime fut grande ; il refusa de prendre aucun aliment, et il s'enferma dans la chambre mortuaire, où il voulut demeurer seul.

Maxime avait vingt-trois ans ; mais Paris l'avait vieilli avant l'âge ; de précoces soucis avaient creusé son front ; peut-être des passions tumultueuses et violentes, qu'on ne heurte que sur le sol brûlant et dur de la grande ville, avaient-elles déjà desséché et flétri son cœur… peut-être un de ces amours funestes qui germent parfois dans une âme noble et candide jusque-là et lui font choisir pour objet de son culte la plus indigne des idoles, l'enserrait-il de ses liens après l'avoir placé sur la pente irrésistible de la dette et du déshonneur, lorsque la nouvelle de la mort du marquis lui était arrivée ? Toujours

est-il que, le lendemain, quand M. Bertaud entra dans sa chambre, Maxime lui dit brusquement :

— Croyez-vous à l'existence de ce trésor ?

— Pourquoi pas ? répondit le notaire.

Maxime respira bruyamment, et puis il prononça tout bas un nom qui n'arriva point aux oreilles du notaire. Ce nom, peut-être, était celui de l'idole à laquelle il offrait d'avance, et comme nouveau sacrifice, l'or et la vaisselle de ses aïeux.

— Mon enfant, lui dit M. Bertaud, le château de la Buissière est vaste. Il vous faudra longtemps pour trouver la cachette.

— Oh ! dit Maxime avec exaltation, qu'importe ?

— Vous avez douze mille livres de rente.

— Je le sais.

— En bien-fonds, ne l'oubliez pas.

Maxime rêvait et n'écoutait pas.

— Champs, bois et prairies, poursuivit le notaire.

Maxime se taisait toujours.

— Ce qui représente quatre cent mille francs, une grande fortune pour nos pays.

— Ah ! fit Maxime.

— Et à votre place…

M. Bertaud hésita.

— Eh bien ? demanda Maxime.

— Ma foi ! dit le notaire, je me soucierais peu du trésor.

— Vous êtes fou, murmura Maxime.

Je vivrais tranquillement ici, continua M. Bertaud, comme mes pères. Je chasserais en automne, et je rentrerais mes foins au printemps, en attendant de trouver une héritière à ma convenance.

Maxime haussa les épaules et ne répondit pas.

Puis, peu après, il reprit brusquement :

— Ainsi donc, mon père n'avait aucune indication précise sur la cachette ?

— Aucune.

— Et il ne supposait pas…

— Il ne supposait rien…

— Oh ! dit Maxime, dussé-je bouleverser le château et le démolir pierre à pierre.

— Vous voulez donc être riche à tout prix ?

— Il le faut, murmura Maxime d’une voix sombre, le bonheur de ma vie en dépend.

— Pauvre enfant, soupira le notaire avec compassion. Et puis il serra la main de Maxime et lui dit :

— Eh bien ! mon enfant, installez-vous ici et cherchez. Et, comme l’homme qui cherche un trésor ne songe à autre chose, je continuerai à m’occuper de vos affaires, à administrer votre fortune, à être votre notaire, enfin. Vous avez quelques dettes à payer, je le sais ; je vais les payer, et je mènerai si bien votre barque qu’avant deux ans votre revenu sera net. En attendant, mon cher Maxime, venez dîner et déjeuner chez moi tous les jours ; vous n’avez que le parc à traverser, un trajet de dix minutes à travers la prairie. Votre douleur vous sera moins amère que si vous en étiez réduit à vivre seul dans cette vaste demeure où, hélas ! ceux que vous aimiez ne sont plus.

— Soit, répondit Maxime ému.

Chapitre IV

A partir de ce jour, une tout autre existence commença pour Maxime.

A côté de la douleur du fils, il y avait évidemment une douleur poignante, enflammée, et qui s’abreuvait opiniâtrement à cette source d’âcres espérances qui coule pour ceux qui ont, avant tout, la soif de l’or. Le jeune homme gardait impénétrablement son secret, et cependant le clairvoyant ami de son père devinait que Maxime avait laissé derrière lui un de ces gouffres béants où la jeunesse jette en vain son cœur, ses illusions, ses croyances, et qu’elle ne parvient à combler qu’en y entassant des monceaux d’or.

Dès le lendemain de son arrivée, Maxime parcourut le château depuis les caves jusqu’aux combles, il fouilla les galeries obscures, les armoires profondes, les bahuts vermoulus. Il sonda les murs avec le poing ; il visita les souterrains, une torche à la main, et tout cela sans rencontrer le moindre indice, le plus petit fil conducteur.

Le soir il alla dîner à l'Oseraie. Ainsi se nommait la maisonnette blanche du notaire.

S'il avait été moins préoccupé, il eût remarqué et admiré la beauté de Berthe ; mais il aperçut à peine la jeune fille.

Elle fut charmante pour lui, cependant, charmante d'attentions minutieuses, de soins délicats, comme une femme seule sait en imaginer. Le père et la fille semblèrent se cotiser et s'entendre pour panser les plaies mystérieuses du jeune homme, et lui refaire une famille à lui, isolé et orphelin.

Le lendemain, Maxime recommença ses investigations et tout aussi infructueusement. Une seconde journée s'écoula, il se rendit plus sombre et plus soucieux encore que la veille, à l'Oseraie, où M. Bertaud et sa fille l'attendaient.

— Mon cher enfant, lui dit le notaire, je vous ai prévenu ; à moins d'être servi par le hasard, on ne trouve pas, en un jour, un trésor dans un château aussi vaste que la Buissière. Prenez patience, on vient à bout de tout avec le temps.

Ces mots calmèrent la sourde irritation de Maxime ; il passa la soirée à la maisonnette, assis sous une tonnelle auprès du notaire, contemplant malgré lui les sévères et majestueuses beautés du paysage, et aspirant à pleins poumons cette brise tiède et parfumée du soir qui fait tant de bien aux cœurs ulcérés.

Berthe s'était assise à son piano, dans une pièce voisine, au rez-de-chaussée, et les notes graves et mélancoliques d'une valse allemande arrivaient claires, distinctes, empreintes d'une douce rêverie, à l'oreille de Maxime, à qui M. Bertaud parlait des vertus de son père et de l'amour dont les habitants de la Buissière l'avaient entouré.

Si violentes que soient les passions et les douleurs secrètes d'un jeune homme, et quelque despotique empire qu'elles puissent exercer sur lui, elles se taisent parfois cependant quand une voix amie et des doigts d'enchanteresse apportent à son cœur la douce consolation de l'harmonie et l'éloge de ceux qu'il a aimés.

Maxime oublia Paris pendant quelques heures et ce qu'il y avait laissé, et ce trésor qu'il fallait découvrir à tout prix et qu'il y voulait emporter.

M. Bertaud et sa fille le reconduisirent vers dix heures jusqu'à la grille de la Buissière.

La nuit était lumineuse, étoilée, emplie des souffles mystérieux et des vagues parfums qui annoncent la fin de l'été ; les grands bois

étaient silencieux, les chemins déserts, on n'entendait plus d'autre bruit que le monotone refrain du grillon dans les chaumes, et la dernière lumière venait de s'éteindre au village. Maxime donnait le bras à Berthe, qui causait doucement avec cette voix un peu triste et pleine de charme qui va si bien aux jeunes filles ; elle lui parlait musique, cette langue de tout ce qui est jeune et possède une fibre de poésie au fond du cœur.

Elle l'entretenait de Weber, ce maître des maîtres, moissonné au printemps, tandis qu'il chantait son hymne le plus mélodieux ; et puis de la musique, elle avait passé à un autre sujet, la peinture. Berthe peignait à l'aquarelle ; elle comprenait la nature comme un maître. Et, enfin, car l'éducation de cette fille des champs avait été complète, elle s'était prise à parler littérature et poésie ; elle avait lu Lamartine, Byron, Shakespeare ; elle aimait ces belles pages si honnêtes, si vraies, si poétiques, qui attachent, passionnent et émeuvent sans jamais apporter à l'âme la plus suave et la plus naïve un souffle corrupteur, et que Sandeau a signées.

Et Maxime écoutait malgré lui, et il lui semblait qu'une corde, muette jusque-là, frémissait peu à peu dans son cœur et se prenait à vibrer ; – et il se demandait comment cette enfant qu'il avait remarquée à peine, qui jamais n'était sortie de son étroite vallée, pouvait deviner qu'elle réussissait à l'émouvoir en lui parlant musique, peinture et poésie, ces trois langues divines qui lui rappelaient le monde qu'il venait de quitter.

Malheureusement le rêve finit, Maxime rentra seul à la Buissière, et là il se trouva face à face avec ses douleurs secrètes et son ardent désir de découvrir le trésor que son aïeul avait enfoui.

La fenêtre de sa chambre donnait sur le parc ; il s'y accouda et y fuma son cigare ; puis le cigare s'éteignit et Maxime continua à rêver. Il ne songeait plus à Berthe, il pensait au trésor, et, tandis que son regard errait sur les grands arbres du parc, il lui vint une étrange idée :

— Qui sait, se dit-il, si mon grand-père n'a point enterré son or dans le parc au lieu de le confier à la discrétion d'un souterrain ou à la profondeur d'une muraille ? Et ceci est vraisemblable, poursuivit-il, car il pouvait craindre que le château ne fût incendié ou rasé par les bandes révolutionnaires.

La réflexion que venait de faire Maxime prit insensiblement une certaine consistance dans son esprit, et, lorsqu'il se mit au lit, ce fut avec la ferme résolution de diriger toutes ses investigations vers le parc.

Le lendemain, il alla déjeuner à l'Oseraie, et fit part à M. Bertaud de son projet.

— Mon ami, lui dit le notaire, il est possible que vous ayez raison, et, dans ce cas, je vais vous donner un conseil.

— Voyons, dit Maxime.

— Votre parc a un quart de lieue de rayon, il faudrait six mois pour le fouiller. Cherchez la chambre qu'occupait votre aïeul, mettez-vous chaque soir à la fenêtre de cette chambre, observez tous les arbres, et peut-être qu'un beau jour vous éprouverez une de ces révélations instantanées qui sont le résultat de la méditation ; alors vous étendrez le doigt et direz à coup sûr : C'est là !

— Vous avez raison, s'écria Maxime.

— En attendant, continua M. Bertaud, tâchez de vous distraire, chassez, faites de longues courses, peignez ou faites de la musique avec Berthe ; pour que l'esprit soit lucide, il ne faut point le lasser par une attention soutenue, mais, au contraire, lui laisser ses heures. L'idée fixe conduit à la folie.

Chapitre V

Maxime suivit le conseil du notaire. Chaque soir, accoudé à la fenêtre de la chambre autrefois occupée par son aïeul, il examinait attentivement, au clair de lune, la forme des arbres, les accidents du terrain, cherchant l'indice révélateur.

Mais les jours s'écoulaient, la révélation se faisait attendre ; Maxime commençait à éprouver une secrète lassitude, en même temps qu'une sorte de torpeur morale s'emparait de lui peu à peu. Il ne souhaitait plus si impatiemment le trésor, il tournait moins souvent ses regards vers Paris, les lettres qu'il en recevait étaient moins fréquentes. En même temps il prolongeait insensiblement ses visites à l'Oseraie, il s'oubliait souvent, accoudé au piano de Berthe, à écouter la voix fraîche et sonore de la jeune fille, et cette voix éveillait en son cœur mille échos mystérieux et muets jusque-là. Parfois Berthe le priait de l'accompagner dans une champêtre excursion, et Maxime éprouvait une joie secrète à courir avec elle par les haies encore vertes malgré les premières bises d'automne, et les prairies où le gazon commençait à jaunir et semblait pleurer les blanches marguerites disparues avec le printemps.

Il avait bien encore de sombres accès de tristesse ; il arrivait

même souvent qu'une lettre, portant le timbre de Paris, le faisait tressaillir, pâlir et trembler, et, cette lettre ouverte, parfois encore, il se prenait à pleurer, comme pleure l'homme qu'atteint une déception nouvelle.

Cependant les jours s'écoulaient, aux jours succédaient les mois ; Maxime parlait bien de son prochain départ, et il restait ; du trésor qu'il trouverait à coup sûr, et de trésor point, malgré tout.

Tout en laissant à M. Bertaud la complète et absolue direction de ses affaires, le jeune marquis de la Buissière s'était insensiblement mêlé aux travaux agricoles, et il y avait pris goût. Puis, il s'était accoutumé facilement à cette existence calme et simple ; occupée et grandiose à la fois du propriétaire, agriculteur ; il aimait à présider aux repas de ses faneurs et de ses bouviers ; il apprenait avec la joie d'un enfant à émonder un arbre et à le greffer.

Bertaud souriait à cette lente métamorphose, et, lorsqu'il voyait Maxime à l'Oseraie, il jetait un regard furtif sur Berthe, qui rougissait, et dont le cœur battait bien fort.

On ne parlait presque plus du trésor enfoui ; – très souvent Maxime s'accoudait à la croisée qu'il avait choisie pour observatoire, et, au lieu d'examiner attentivement le parc, il laissait aller au delà son regard, qui s'arrêtait sur les persiennes vertes de l'Oseraie, et, au lieu de rêver aux richesses de ses pères, il rêvait à Berthe, qui sommeillait à cette heure sous les rideaux blancs de son lit virginal.

Un jour, M. Bertaud arriva de grand matin à la Buissière.

— Mon cher enfant, dit-il à Maxime, j'ai une bonne nouvelle à vous donner. J'ai fait, en votre nom, un marché superbe ; j'ai vendu vos blaches, de pauvres bois rabougris qui ne rendaient absolument rien, et dont on m'offre une somme considérable : quarante mille francs !

— Ah ! dit négligemment Maxime.

— C'est un beau denier, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et cela bouchera un fameux trou.

Maxime tressaillit.

— Ah ! fit mystérieusement M. Bertaud, vous pouvez bien maintenant me faire vos confidences, mon cher Maxime ; vous aviez mené bonne vie à Paris…

Maxime rougit…

— Et, depuis deux mois, j'ai payé quarante-trois mille francs. Heureusement c'est tout, et vous avez bien douze mille bonnes livres de revenu, assez pour être nommé député quand cela vous plaira. Retournez-vous à Paris, Maxime ?

— Paris ! murmura le jeune homme, ainsi qu'on prononce un nom presque oublié et que nous renvoie un lointain et mourant écho. – Ah ! oui ; Paris ; fit-il en tressaillant, Paris, la ville des souffrances ténébreuses et des tortures qu'on ne redit point… Paris, où il se trouve des créatures étranges, sphinx à triple énigme, marbres antiques sous lesquels le cœur ne bat point, et qui prennent notre cœur, à nous, jeunes gens, pour en faire un coussin à leurs pieds que nous avons chaussés d'or avec les économies de nos sœurs et les avances des usuriers sur l'hoirie de nos pères ; Paris, où j'ai vécu trois ans, me tordant et me débattant en vain dans les liens d'un esclavage qui s'est brisé avec la dernière maille de ma bourse et le dernier remords de mon cœur.

Maxime s'exaltait en parlant :

— Écoutez, dit-il au notaire, je suis venu ici, il y a trois mois, l'homme le plus malheureux du monde ; j'avais un gouffre derrière moi, et, nouveau Des Grieux, je voulais retourner à ce gouffre, des bords duquel j'avais été violemment arraché. C'est pour cela qu'il me fallait de l'or, et beaucoup ; que le trésor enfoui par mes pères, je devais le trouver au plus vite, et que, ce trésor trouvé, je n'aurais pas assez d'énergie pour courir, les chevaux seraient trop lents pour m'emporter, le railway des chemins de fer me paraîtrait une route encombrée, tant j'avais hâte d'aller reprendre ce qui venait de m'échapper, et de me rejeter dans le tourbillon que j'avais fendu un instant.

Hélas ! mon ami, le temps, la solitude, la réflexion m'ont calmé : l'ingratitude, le silence, un dédaigneux oubli ont achevé de me guérir. Et puis, un jour, le bandeau qui voilait mon front s'est détaché tout entier, j'ai vu le bonheur vrai heurtant à ma porte… Mon ami, allons lui ouvrir, faites-moi l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle Berthe, votre fille, que j'aime, et dont je vous prie de faire le bonheur…

Un mois après, au sortir de l'église du village où Berthe venait de quitter le nom de son père pour s'appeler la marquise de la Buissière, Maxime prit le bras du notaire et lui dit :

— Mon cher père, il m'est venu, hier, une singulière pensée touchant ce trésor que nous cherchons et ne trouvons pas.

— Ah ! dit monsieur Bertaud.

— Je me suis pris à penser que mon excellent père avait fait, pour me ramener au sol natal et m'y entraîner, un innocent mensonge, et que ce trésor n'existait pas…

— Peut-être avez-vous raison, Maxime, dit le notaire en souriant.

— Mon père avait lu le bon la Fontaine, reprit Maxime en baisant sa jeune femme au front, il se souvenait du laboureur et de ses enfants, et il savait bien qu'après avoir cherché longtemps ce trésor imaginaire, je finirais par apercevoir celui qui m'était destiné et qui vaut mieux que tout l'or du monde, car il se nomme le bonheur !

FIN

Chapitre I

OLIVIER DE MIBRAY A CHARLES G…

Château de Mibray, près Nevers.

Non, mon cher ami, je ne tiendrai point ma promesse ; je n'irai pas, cet hiver, m'installer à Paris, au premier étage de cette maison de la Chaussée-d'Antin dont tu habites l'entre sol. Je passerai l'automne à Mibray, et après l'automne, l'hiver.

Et pourtant, ni la passion de la chasse, ni l'amour de la pêche, ni les vagues rêveries des poètes qui aiment la chute des feuilles, ne me retiennent dans mon vieux manoir, dont la mort prématurée de mon excellent père m'a fait l'unique maître. Mon parc centenaire commence à se dépouiller, mes pelouses jaunissent aux âpres baisers des bises d'octobre, les veillées s'allongent, et mon vieux piqueur me gourmande si vertement chaque jour sur mes bévues cynégétiques et ma maladresse de tireur, que la campagne aurait pour moi fort peu d'attraits si je n'avais des voisins, – je veux dire une voisine. Voici la moitié de mon secret qui m'échappe.

Te souviens-tu de l'automne que tu vins passer à Mibray, il y a deux ans ; au sortir de l'école de droit, et juste au moment où s'accomplissait notre vingt et unième année ? – Te souviens-tu encore de ce coquet petit castel bâti à mi-côte au bord de la Nièvre, à une demi-lieue de Mibray, et qui était à vendre, alors ? La Fontenelle, c'est son nom, a été vendue au printemps dernier, à une Parisienne, madame de Verne, qui l'habite depuis lors et y passera l'hiver.

Évoque, mon cher ami, tous les types gracieux et un peu romanesques de Walter Scott et de Balzac, si tu veux te figurer madame de Verne. Elle est blonde comme la Malvina d'Ossian, grande, svelte et frôle, ainsi que la Béatrix de Balzac ; rêveuse et mélancolique comme l'héroïne des puritains d'Écosse. Quel âge a-t-elle ? je ne le sais ; peut-être vingt ans, peut-être trente. Elle a le sourire de la jeunesse et le regard triste de l'âme éprouvée déjà.

Elle est veuve depuis trois ans ; elle n'a pas d'enfants, mais elle a adopté sa nièce, une jeune fille de quinze à seize ans, qu'on nomme

Henriette, et qui est presque aussi belle que sa tante.

Je ne sais si madame de Verne, en fuyant Paris et le monde, a simplement obéi à un goût inné de solitude et de silence, ou si quelque sombre malheur l'a prématurément arrachée à cette existence toute de plaisirs et de bruit qui offre de si puissants attraits à une femme jeune, riche, belle et portant un noble nom. Quelquefois je me prends à penser qu'elle aimait son mari, qu'elle est venue le pleurer dans la retraite, et alors je frissonne et j'ai peur… Tu devines que je l'aime, n'est-ce pas ?

L'histoire de mon amour est simple, mon ami, comme celle de toutes les passions vraies et profondes. Je vais te la dire en quelques lignes.

Lorsque madame de Verne arriva, il y a trois mois, à la Fontenelle, mes fermiers et les siens se trouvaient en discussion à propos d'un bouquet de châtaigniers situé sur la lisière des deux propriétés. Les fermiers de la Fontenelle étaient des gens querelleurs et entêtés ; ils étaient dans leur tort, et c'est pour cela qu'ils ne voulaient point entendre raison. Je songeai que le plus sûr moyen d'aplanir le différend était de m'en mêler moi-même et d'en appeler à madame de Verne.

Je me présentai un jour, vers cinq heures, à la Fontenelle, par la plus tiède et la plus embaumée des soirées du printemps. La nouvelle châtelaine me reçut au fond du parc, sous un berceau de lilas et de chèvrefeuilles, où elle avait installé ses pénates rêveurs.

Elle brodait, assise sur un banc, lorsque je parus sur le seuil du pavillon de verdure ; Henriette était auprès d'elle et lisait.

Mon valet de chambre avait le matin annoncé ma visite. On me reçut avec ce sourire digne et poli qui sent la femme distinguée, et qui semble indiquer la position remplie de délicates réserves de la veuve.

Je fus ébloui de la beauté de madame de Verne, de son esprit facile, léger et sans prétentions, de sa grâce en les plus petites choses. Nous nous prîmes à causer, et nous oubliâmes l'heure qui coulait entraînant le soleil à l'extrémité de l'horizon.

On vint annoncer à la veuve que son dîner était servi. Je m'excusai et voulus me retirer.

— Mon Dieu ! me dit-elle, nous n'avons pas encore abordé le point essentiel de notre entrevue, monsieur le vicomte, oserais-je vous offrir le dîner à la Fontenelle ? les graves questions diplomatiques se traitent toujours à table.

Elle accompagna ces mots d'un sourire qui me fascina. Je restai.

Huit jours après je revins. J'avais à faire une visite de digestion. Je fus assez adroit pour me ménager le prétexte d'une nouvelle entrevue. Je n'aimais point encore madame de Verne, cependant je me sentais attiré vers elle par un attrait irrésistible. Peu à peu, je multipliai mes visites à la Fontenelle, me servant du motif le plus insignifiant. Tantôt une compagnie de perdreaux que je poursuivais depuis le matin, m'avait conduit au bord du parc ; tantôt je lui envoyais un chevreuil, et, alors, elle m'écrivait un gracieux billet pour m'inviter à dîner.

Elle est musicienne, elle chante à ravir : je l'accompagne souvent au piano. Enfin, mon ami, il arrive parfois, quand nos journées d'octobre ont une tiède et belle soirée remplie de murmures vagues et de parfums, il arrive qu'elle prend mon bras, que nous allons à l'aventure par les prés encore verts et les bois silencieux ; souvent muets, tremblants l'un et l'autre, nous aimant et n'osant nous le dire…

Bien des fois un aveu vient errer sur mes lèvres… je n'ose pas… Souvent aussi son regard semble me dire : Parlez ! et je n'ose pas davantage.

Pourtant elle est veuve et je suis mon maître. Je suis riche, je suis jeune, on m'aime et on m'estime généralement, mon nom est sans tache, ma main loyale… pourquoi hésiter à lui offrir l'un et l'autre ?

Donne-moi donc un conseil.

Olivier.

Chapitre II

MADAME DE VERNE A LA MARQUISE DE B…

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma bonne Lucy, et c'est mal à moi. La douleur est expansive, le calme oublieux et muet. Après la mort de M. de Verne et tout le temps que j'ai enveloppé son ombre et sa mémoire de mon amour, je vous écrivais tous les mois, vous demandant ces consolations que le cœur brisé ne retrouve qu'au foyer de l'amitié ; – hélas ! j'ai cessé tout à coup de vous écrire… comprenez-vous ?

C'est que, ma bonne Lucy, le temps a le funeste privilège de ressembler à ces vents d'automne qui dessèchent les pleurs du matin au bord des feuilles de nos grands arbres et dans la corolle des fleurs inclinées et jaunies déjà ; – le temps essuie en passant les larmes que nous versons, et après lui vient une brise qu'on nomme espérance, et

les ombres les plus chères s'éloignent et s'effacent, et ceux dont la perte vous faisait souhaiter de les rejoindre au plus vite désertent insensiblement la place qu'ils occupaient au fond de notre cœur, et y laissent pénétrer une autre image qui grandit et prend consistance à mesure que la leur s'amoindrit et se décolore, ainsi que le crépuscule du matin, qui représente la nuit du tombeau, s'évanouit aux premiers rayons du soleil qui arrive comme l'emblème de la vie.

Vous me comprenez, n'est-ce pas, chère marquise ? L'ombre de feu M. de Verne s'efface devant un vivant. On aime donc encore à trente ans bien sonnés ? et le pauvre cœur des femmes ressemble donc à ces terres fertiles qu'en vain ravagent les inondations et les tempêtes, et qui s'ouvrent docilement sous la charrue après l'orage, et produisent, à la saison suivante, une ample moisson ? Hélas ! ma bonne Lucy, mon cœur a parlé. Au désespoir est venu succéder l'espérance ; le souffle de mort qui me ravageait s'est éteint aux rayons d'un sourire…

Ici, madame de Verne racontait à la marquise l'histoire de ses relations avec le vicomte de Mibray, à peu près dans les mêmes termes qu'Olivier avait employés lui-même dans sa lettre ; puis elle continuait :

Vous ne sauriez croire, marquise, combien je suis faible et tremblante lorsqu'il entre au salon de la Fontenelle. Il s'apercevrait bien certainement de ma pâleur et de mon trouble si lui-même n'était ému et tremblant. Il m'aime, je le sens, et, chaque jour, lorsque le hasard éloigne un moment de nous Henriette, quand nous nous trouvons seuls, je frissonne et j'ai peur… Je redoute un aveu presque aussi fortement que je le désire. Il me semble qu'au premier mot d'amour que nous essaierions d'échanger, il sortirait de terre un de ces obstacles qui renversent tout et détruisent l'avenir de ceux qui ont osé rêver le bonheur.

Et puis, chère Lucy, savez-vous bien que j'ai trente ans, et qu'il n'en a que vingt-trois ?

Lorsque j'y pense, une lueur de raison se fait dans ma tête, je reconnais ma folie et j'essaye de revenir à la sagesse, le regarde alors Henriette, cette enfant de mon frère aîné, cette pauvre orpheline à qui je dois servir de mère, et je songe qu'elle serait peut-être heureuse si elle était aimée d'Olivier. Ils seraient charmants tous deux, ces enfants ; elle a seize ans, lui vingt-trois ; ils s'aimeraient si je n'étais là…

Donnez-moi un bon conseil, chère marquise, envoyez-moi, dans une de ces lettres où vous épandez votre noble cœur tout entier,

quelques bonnes paroles qui puissent guider mon cœur affolé et ma pauvre tête qui s'égare…

Adieu.

Clémence de Verne.

Chapitre III

CHARLES A OLIVIER.

Sais-tu bien, mon ami, que je connais, sinon madame de Verne, au moins la moitié de son histoire. Elle a adoré son mari, elle est allée s'ensevelir à la Fontenelle pour le pleurer. M. de Verne était un homme accompli : beau, brave, spirituel, d'une grande distinction, bon jusqu'à l'abnégation, dévoué jusqu'à l'héroïsme ; c'est un terrible rival que l'ombre d'un tel mort !… Et si madame de Verne t'aime, sais-tu qu'au premier nuage, après la lune de miel, la comparaison sera fatale et terrible ? – Et puis encore, sais-tu bien qu'elle a au moins trente ans ?

Ah ! mon ami, c'est une rude tâche qu'épouser une veuve, et lutter jour et nuit avec un fantôme, c'est-à-dire un être parfait, qui ne commet ni fautes ni trahisons, qui est descendu fidèle dans la tombe, et n'en ressort que pour se draper de toutes les qualités qui l'ornèrent pendant sa vie et que la mort poétise si bien ! Il est terrible aussi, quand les premiers cheveux s'argentent çà et là d'un filet blanc et que nos fines moustaches épaississent, d'apercevoir la noire chevelure de celle dont nous avons fait notre compagne semée abondamment de ces mêmes filets d'argent… Elle aura trente-sept ans, l'âge mûr des femmes, lorsque tu toucheras à peine à la trentième année, ce mois de juin de notre jeunesse…

Réfléchis et écris-moi.

Charles G.

Chapitre IV

OLIVIER A CHARLES.

Mon cher ami,

Je suis dans la position de l'homme qui demande un conseil et qui, ce conseil donné, agit cependant à sa guise. Non, mon ami,

madame de Verne n'a pas trente ans, c'est impossible ! Et, d'ailleurs, qu'importe, après tout ?… L'amour est-il donc une question d'extrait de naissance ? Je l'aime, mon ami, avec passion, avec délire, et si je ne parviens à enchaîner ma vie à la sienne, je sens que j'en mourrai. J'ai longtemps hésité, tremblé, reculé… Maintenant il est trop tard. Je vais écrire à madame de Verne ce soir pour lui demander officiellement sa main, et je me présenterai demain soir à la Fontenelle. Va, mon ami, ne t'apprête point à me gronder : quand tu verras madame de Mibray, tu me tendras les deux mains pour m'applaudir…

Chapitre V

MADAME DE VERNE A LA MARQUISE.

Huit heures du soir.

Je perds la tête, chère Lucy. Vous ne m'avez point répondu encore ; votre conseil arrivera trop tard. Il vient de m'écrire ; il me demande ma main… Que lui dire ?

Est-il possible de lui répondre demain, quand il se présentera ; « J'attends le conseil et l'avis d'une amie ? » Non, cela ne se peut. Le sort en est jeté… Mon Dieu ! je suis folle. Pauvre Arthur ! Dites-moi, mon amie, pensez-vous que l'ombre de M. de Verne ne tressaillira point d'indignation, et qu'elle ne me maudira point ?

Henriette est rêveuse et triste depuis quelques jours. Cette tristesse et cette rêverie m'effrayent, je ne sais pourquoi ; je tremble en y songeant. Si elle aimait Olivier ? Ah ! Lucy, vous êtes bien coupable de ne m'avoir point répondu aussitôt…

§

Minuit, même jour.

Lucy, il me semble que je vais mourir. Le plus affreux des malheurs fond sur moi. Henriette aime Olivier. Oh ! le hasard a d'abominables combinaisons, et ses trahisons sont incalculables. Elle aime Olivier ! Comprenez-vous ces trois mots ? C'est-à-dire qu'à partir de cette heure, il faut que je voie une rivale dans cette enfant si naïve, si pure, si bonne ; que je ressente pour elle autant de haine que naguère j'avais d'amour ; qu'elle cesse d'être pour moi une fille et une amie ; que je la foule aux pieds sans remords et sans honte, – ou bien que je m'efface, que je renonce à Olivier, que j'étouffe les battements de mon cœur, les rêves et les espoirs de mon âme, et que je meure,

moi, pour ne la point tuer ! C'est affreux !

Oh ! vous ne devinerez jamais ce qui s'est passé, quelle catastrophe s'est accomplie en une heure entre la première page de ma lettre et celle que j'écris en ce moment.

Le facteur rural passe à la Fontenelle vers la nuit. Il était en retard aujourd'hui ; il n'est arrivé qu'à neuf heures. Il était porteur d'une lettre timbrée à Paris. J'ai eu un frisson de joie, j'ai espéré que cette lettre était de vous. Non, hélas !

Mon frère, le père d'Henriette, avait un ami d'enfance, le comte d'O…, qui partit en 1830 pour les États-Unis. Ils s'étaient plu souvent, dans leur jeunesse, à former le projet d'unir un jour leurs enfants, s'ils étaient assez heureux pour devenir pères. Le comte se maria à Philadelphie ; il eut un fils qui a aujourd'hui vingt ans, et il est arrivé à Paris il y a deux mois. Le comte m'écrivait et me demandait la main d'Henriette pour son fils.

Henriette était alors près de moi. Je lui tendis la lettre du comte ; elle la lut et devint fort pâle ! et puis cette lettre lui échappa des mains et elle fondit en larmes. Vous pensez, ma bonne Lucy, qu'il ne m'a point été difficile de lui arracher son secret… Elle aime Olivier !

J'ai été forte et calme, je vous le jure ; lorsqu'un malheur fond sur nous, la première heure qui le suit n'appartient pas encore au désespoir. On ne fléchit qu'après. Le coup de massue nous laisse debout. Henriette n'a rien deviné, rien compris ; de mon côté, je ne lui ai adressé ni consolations ni reproches, je me suis tenue sur la réserve et lui ai demandé vingt-quatre heures pour me prononcer…

La pauvre enfant va bien souffrir. Et moi, mon Dieu ! que vais-je faire ?

Je ne sais…

Je laisse ma lettre ouverte. Je la continuerai demain.

Chapitre VI

Le lendemain, vers trois heures, Olivier de Mibray, son fusil sur l'épaule, suivait à pas lents le sentier qui conduisait à la Fontenelle.

La soirée était belle, les haies emplies d'oisillons babillards, les prés encore verts, les tilleuls qui bordaient le chemin n'avaient perdu qu'une faible partie de leur ramure, et les grands marronniers du parc,

qu'Olivier traversa, jaunissaient à peine à leur cime.

Le jeune homme, à mesure qu'il approchait, ralentissait sa marche ; il semblait redouter d'arriver trop tôt, et le cœur lui manqua lorsqu'il eut aperçu Henriette assise seule sous le berceau de verdure où, pour la première fois, il avait vu madame de Verne.

Il s'approcha néanmoins et salua profondément la jeune fille.

Henriette rougit et balbutia. Ce trouble inusité impressionna vivement Olivier sans qu'il en pût au juste deviner la cause.

— Madame votre tante… murmura-t-il en tremblant.

— Ma tante, répondit Henriette, n'est pas au château.

Olivier pâlit. Henriette n'y prit garde.

— Ma tante, poursuivit la jeune fille, ne s'attendait point sans doute à votre bonne visite, monsieur…

— Ah ! murmura Olivier d'une voix altérée.

— Elle est partie après déjeuner…

— Partie ?

— Partie avec Jérôme, son intendant, pour la Combette, cette ferme qui dépend de la Fontanelle, et où elle avait affaire. Elle reviendra pour dîner.

Olivier respira.

— Vous nous restez, n'est-ce pas ? reprit, la jeune fille d'une voix émue et tremblante qui frappa de plus en plus Olivier.

— Mais… sans doute…

— J'ai peur, continua Henriette, que vous ne trouviez le temps bien long, monsieur, d'ici là…

Olivier tressaillit, et regarda la nièce de madame de Verre, de plus en plus émue et rougissante.

— Ah ! mademoiselle, fit-il d'un ton de reproche, vous avez de moi une bien vilaine opinion…

Henriette soupira.

— Prendriez-vous bien mon bras pour un tour de promenade, mademoiselle ?

— Oui, monsieur. Où irons-nous ?

— Tenez, dit Olivier subjugué malgré lui et en proie à un trouble inconnu, voulez-vous que nous descendions au moulin de Chènevières,

qui est à vingt minutes en aval de la Nièvre, ou que nous remontions aux forges de Nogaret, qui ne sont pas beaucoup plus loin ?

— Je préfère le moulin, répondit Henriette.

Et elle s'appuya doucement sur son bras.

Que se dirent pendant cette longue promenade faite au bras l'un de l'autre ces deux jeunes gens dont madame de Verne disait naguère : « Ils seraient charmants tous deux ! » nous ne le savons point au juste, mais il est dangereux pour un homme de vingt-trois ans de s'en aller au bord de l'eau et tout au long d'un rideau de saules, un soir d'automne, avec une gracieuse et naïve enfant qui caquette et babille un peu à tort et à travers, et laisse échapper, quoi qu'elle fasse, les secrets de son jeune cœur…

Et lorsqu'ils revinrent, après avoir bu du lait au moulin, Olivier était tout pensif, et, en arrivant au château, il éprouva presque un mouvement de joie lorsqu'il apprit que madame de Verne venait d'envoyer Jérôme prévenir Henriette que, fatiguée d'une longue course à pied, elle coucherait à la Combette.

Olivier dîna à la Fontenelle en tête-à-tête avec Henriette, et, lorsqu'il rentra à Mibray, il écrivit à son ami Charles C… la lettre suivante :

Chapitre VII

Il y a dans le cœur humain, mon cher ami, de singulières contradictions. Les moralistes ne tiennent pas assez compte, je le crois, de l'influence de la nature sur l'amour.

J'arrive de la Fontenelle. Ma lettre m'avait précédé. Madame de Verne a-t-elle repoussé ma demande, ou bien hésite-t-elle comme j'ai hésité moi-même pendant un mois ? Je ne sais… toujours est-il qu'elle est partie de la Fontenelle ce matin, sous je ne sais quel prétexte, et qu'elle n'y est pas rentrée ce soir. Je n'ai trouvé qu'Henriette.

Un singulier pressentiment m'assaille et me domine : je crois qu'Henriette m'aime. Nous avons fait ensemble une longue promenade, à travers champs, par monts et par vaux. J'en suis encore tout ému. Elle est charmante, cette enfant ; si je n'aimais la tante, j'aimerais la nièce. Oh ! les trahisons féminines de la nature, mon cher ami ; oh ! les pièges incessants que la brise du soir, le murmure des ruisseaux et la chanson des fauvettes tendent à notre pauvre cœur, qui n'est pas sur ses gardes, lorsque vient à s'appuyer à notre bras une

jeune fille rieuse et timide à la fois, qui dit naïvement en un sourire les pleurs et les espoirs de son âme…

Et, pourtant, j'aime madame de Verne, je l'aime avec passion, mon ami, et son absence d'aujourd'hui me paraît d'un sinistre augure… Pourquoi cette absence ?

Hélas ! que je voudrais donc que Paris fût à deux pas ! j'irais te consulter ; peut-être m'éclairerais-tu ?…

Chapitre VIII

MADAME DE VERNE A LA MARQUISE DE B…

Je vous envoie, ma bonne Lucy, une copie de la lettre que mon valet de chambre vient de porter à Mibray, et je suis celle que j'écris en ce moment. Dans une heure nous partons pour Paris, Henriette et moi. J'ai été forte et courageuse, mais je souffre horriblement. Je l'aimais tant ! Dieu me pardonnera le mensonge que je lui fais en faveur de mon amour. J'ai donc trompé Olivier pour faire le bonheur d'Henriette.

Chapitre IX

MADAME DE VERNE A OLIVIER DE MIBRAY.

Vous êtes un enfant, mon cher Olivier, une tête folle de vingt-trois ans, qui ne sait rien de la vie, pas même l'âge des femmes. Vous m'aimez, dites-vous, et vous m'offrez votre main. Pauvre ami ! Mais ne savez-vous pas qu'Henriette vous aime, et que c'est parce qu'elle vous aimait et que je le savais, que je vous ai permis de venir tous les jours à la Fontenelle ? Ne savez-vous pas encore que, si je vous épousais, Henriette en mourrait ?…

Et puis, ce que vous ne savez pas, et ce qu'il faut que je vous dise… Oh ! tenez, une détestable coquetterie a causé ce malheur ! Je suis belle encore, je ne veux pas avoir trente six ans, et c'est pour cela que ma fille passait pour ma nièce aux yeux de tous.

Henriette est ma fille !

Olivier, mon enfant, j'ai trente-six ans ! c'est-à-dire que dans quatre années, je serai cette vieille femme que les romanciers ont ridiculisée, que la jeunesse raille et laisse sur sa banquette quand

frissonne le premier accord d'une valse ; que, dans quatre années, si je vous épousais, le monde impitoyable, en vous voyant passer, dirait : C'est le fils et la mère !

Et puis ceux qui sauraient que ma fille vous aimait, et que je l'ai sacrifiée à ma coquetterie surannée, auraient le droit de m'accabler de leur mépris ; et vous, mon ami, vous seriez cet aveugle qui prend le saumon de cuivre et dédaigne le lingot d'or.

Vous allez éprouver une déception cruelle en lisant cette lettre, mon cher Olivier. Courage ! quelques jours écoulés, et le voile se déchirera, la plaie sera cicatrisée et votre amour éteint.

Alors, mon ami, partez, quittez Mibray, allez passer l'hiver en Italie, cette terre où vont ceux qui souffrent. Le ciel et les brises de la mer napolitaine achèveront votre cure morale ; et, cette cure accomplie, vous pourrez, sans danger, tourner vos regards et vos espérances vers la terre de la patrie abandonnée, ainsi que dit Virgile, et songer à Mibray et à la Fontenelle, ces lieux où vous nous avez vues pour la première fois.

Alors encore, mon cher Olivier, au lieu de chercher à revoir en rêve cette vieille femme qui, touchant à l'automne, avait conservé quelques vestiges du printemps, rappelez-vous cette belle et candide jeune fille qui rougissait et dont le cœur battait bien fort lorsque vous entriez au salon de notre petit castel : songez à elle souvent, toujours, à toute heure. Le temps n'est pas loin, je l'espère, où vous viendrez vous agenouiller devant sa mère et lui demander la main de sa fille.

Adieu, tête folle et cœur d'or.

Votre vieille amie,

Clémence de Verne.

Chapitre X

CHARLES G… A LA MARQUISE DE B…

Madame,

Nous avons été les confidents d'un roman, et il paraît que le dénouement nous en est confié.

Mon ami, le vicomte de Mibray, m'écrit de Florence, où il a passé l'hiver, pour me charger de demander la main de mademoiselle Henriette de Verne.

Les termes de sa lettre sont tels, que je crois sans danger aucun, maintenant, de lui avouer le sublime mensonge de madame de Verne. Il aime Henriette, – l'amour va vite à distance, – et il apprendra sans trop d'émotion qu'il a une jeune tante et non une belle-mère. Pauvre femme !

Chapitre XI

LA MARQUISE DE B… A CHARLES G…

Monsieur,

La main d'Henriette est accordée au vicomte de Mibray.

Je ne vous dirai point, a mon tour, que madame de Verne a oublié Olivier, – mais les femmes sont plus fortes que les hommes lorsque le sacrifice de leur amour repose sur la raison et le dévouement.

FIN

Chapitre I

C'était en automnes en plein mois d'octobre, et dans cette sauvage et poétique contrée qui a nom le Morvan.

Un dernier rayon de soleil glissait, indécis et tremblotant comme le sourire d'un vieillard, sur les vieux murs d'un château adossé à une colline, baignant ses tourelles dans le Cousin, une jolie rivière morvandelle, et entourée d'une ceinture de prairies et de grands peupliers mélancoliques, dont les premières bises d'octobre avaient respecté la verdure.

Ce château était un peu délabré, mais il avait encore fière mine et grand air. On eût dit Alcibiade ou Lauzun à leur soixante-dixième automne.

Le parc, négligé et touffu, renfermait quelques-uns de ces grands chênes qui sont la gloire du milieu de la France ; les tourelles, converties en colombiers, avaient conservé leurs créneaux et leurs mâchicoulis, çà et là, sur les deux façades, on apercevait une croisée gothique à vitraux peints et armoriés.

Enfin, sur la porte d'entrée principale, un écusson bien taillé, aux couleurs du maître, disait que cette vieille demeure n'avait jamais, et en dépit du temps et des révolutions, changé de propriétaires.

Ce castel se nommait la Roche, du nom de ses anciens possesseurs, qui portaient le titre de barons. A l'heure où notre récit commence, il était habité par la veuve du dernier baron, et ce soir-là, car la nuit allait succéder bientôt aux derniers rayons du soleil, – la baronne était assise au coin du feu de son boudoir, – une ravissante petite pièce ménagée au premier étage de l'une des tours, prenant jour sur la rivière par une croisée, sur une belle forêt par une autre, meublée et décorée, enfin, avec tout le confortable parisien, malgré l'apparence féodale et sévère du castel.

Madame de la Roche était veuve depuis deux ans, et elle en avait vingt-cinq à peine. C'était une veuve de roman dans toute l'acception du mot ; cependant, elle n'était ni blonde et vaporeuse comme les héroïnes de Walter Scott, ni petite, grassouillette et rosée,

ainsi que les veuves de M. Scribe.

Madame de la Roche avait un type de beauté presque à part, et tout au moins original.

Elle était brune comme une Andalouse, svelte, mince, les épaules larges, les lèvres rouges et ombrées d'un imperceptible duvet. Son pied et sa main étaient le pied et la main d'un enfant. Ses grands yeux noirs eussent exprimé tour à tour la joie ou la colère, s'ils n'avaient été d'ordinaire mélancoliques et rêveurs.

La baronne était donc assise au coin de son feu, seule et abandonnée à cette rêverie charmante et pleine de mystère qui s'empare des femmes quand leur isolement est volontaire.

Son regard allait parfois consulter la pendule de la cheminée, une jolie rocaille du meilleur temps rococo ; puis il s'abaissait sur un petit meuble de Boulle qui supportait une grande potiche chinoise, de celles qu'on nomme céladons.

Et, alors, un de ces sourires énigmatiques, mutins et mystérieux, où les femmes semblent ébaucher leurs projets et dessiner tout un plan de conduite à venir, arquait à demi ses lèvres, et creusait en même temps, dans l'ivoire de son front, un de ces plis imperceptibles qui trahissent une résolution bien prise et tout à fait inébranlable.

L'aiguille de la pendule atteignit le chiffre cinq, et cinq heures sonnèrent.

Au même instant, un bruit de voiture se fit dans la cour du château, et, à ce bruit, se joignirent les jappements de plusieurs chiens de chasse.

— Voici mes trois amoureux, murmura la baronne. Ils sont d'une exactitude qui sent la race.

Une porte s'ouvrit peu après, et un domestique en livrée jeta tour à tour, aux échos du boudoir, ces trois noms :

— Monsieur le comte de Massille,

— Monsieur le baron d'Arcy,

— Monsieur Max de Lerh.

La baronne se leva, et reçut ses trois visiteurs avec un sourire.

Ils étaient jeunes tous trois, beaux tous trois, d'une beauté différente, et vêtus uniformément de l'habit bleu sombre à boutons d'argent, qui est l'habit de chasse des veneurs bourguignons.

— Messieurs, leur dit la baronne, je vous remercie mille fois

d'avoir accepté mon invitation et de venir ainsi, après une journée de chasse, vous asseoir à la table d'une pauvre veuve bien isolée, et qui n'a pas même ce soir un chaperon, car le marquis, mon père, est parti hier pour Paris et n'en reviendra qu'après-demain. Monsieur le comte, voulez-vous me donner la main ?

Et la baronne passa avec les trois jeunes gens dans la salle à manger, où le dîner était servi.

Elle plaça le comte à sa droite, le baron à sa gauche et le troisième convive en face d'elle. Ces trois messieurs avaient été les amis du défunt baron ; ceci expliquait donc à peu près, et à première vue, cette invitation singulière d'une jeune femme sans époux et sans chaperon, à trois hommes dont le plus âgé avait trente-cinq ans à peine. Mais ce qui, tout à coup, aurait jeté un nouveau jour mystérieux et tout à fait original pour un observateur attentif, sur la réunion de ces quatre personnages, ce fut le vase de Chine du boudoir qu'un valet apporta et plaça sur la table, au dessert.

Et, comme l'étonnement des convives était grand à cette apparition, madame de la Hoche les regarda tous trois en souriant, et leur dit :

— Messieurs, ce vase joue un rôle assez important ici : c'est ma boîte aux lettres.

A ce mot de lettres, un embarras visible se peignit sur les traits de chacun des invités, ce qui fit que chacun d'eux, empressé de dissimuler son trouble, ne remarqua point le trouble de son voisin.

— Messieurs, continua la baronne, j'ai eu un but très mystérieux en vous priant à dîner tous trois, et si vous voulez avoir la clef du mystère, accordez-moi la parole et promettez-moi de m'écouter attentivement.

Les jeunes gens s'inclinèrent.

— Feu mon mari, monsieur de la Roche, reprit la baronne, était votre ami à tous trois. Il était de votre âge, monsieur le comte de Massille, et, des fenêtres de ce château, on aperçoit les tourelles du vôtre. Vous avez été son compagnon d'enfance, vous étiez son plus ancien ami.

Vous, baron, vous avez étudié le droit et la médecine avec lui et vos relations dataient d'au moins quinze ans. Vous avez également des propriétés dans les environs, et vous quittez Paris chaque année, pendant l'automne, pour les venir habiter.

Vous, enfin, monsieur de Lerh, vous étiez un ami plus récent mais non moins cher du baron. Vous vous êtes rencontrés, il y a cinq

ans, en Italie, où il m'avait conduite pour ma santé, et où vous étiez allé vous-même accomplir ce pèlerinage obligé de tous les artistes qui ont foi en leur art.

Ai-je dit vrai, messieurs ?

Les trois jeunes gens s'inclinèrent de nouveau.

— Feu le baron était chasseur passionné, il avait fondé le club de Ballie-Morvan, et vous y étiez entrés avec lui. Le baron est mort, hélas ! et vous êtes demeurés fidèles à vos engagements de veneurs, et c'est pour les remplir que chaque année, vous vous réunissez ici, chez vous, monsieur le comte.

Or, messieurs, voici la deuxième année de mon veuvage qui va finir…

Les trois gentilshommes tressaillirent en même temps. J'ai vingt-cinq ans, l'isolement règne autour de moi ; le marquis, mon père, touche à l'extrême vieillesse, et j'ai besoin d'un protecteur.

Quelque attachement qu'elle ait eu pour son premier époux, si grande que soit sa vénération pour sa mémoire, si violente qu'ait été sa douleur, une veuve de vingt-cinq ans se remarie quand elle ne peut reporter ses premières affections, brisées par la mort, sur la tête blonde d'un enfant…

Vous avez compris cela, messieurs, et chacun m'a écrit pour me demander ma main.

A ces derniers mots de la baronne, ses trois convives se regardèrent mutuellement avec une stupéfaction profonde. Aucun d'eux n'avait confié son secret aux autres.

— Feu le baron avait écorné sa fortune, poursuivit madame de la Roche, et il avait même ébréché ma dot. Donc je ne suis pas riche, je possède dix mille livres de rente à peine ; donc vous m'aimez, puisque vous voulez m'épouser, car vous, monsieur de Massille, vous avez trente mille francs de revenu ; vous, monsieur d'Arcy, cent cinquante, et vous, monsieur de Lerh, qui n'avez plus qu'un patrimoine assez mince, vous êtes devenu un de nos grands peintres, et vos toiles sont couvertes de pièces d'or à l'avance.

Je crois donc – et madame de la Roche eut un sourire de coquetterie mélancolique – que vous m'aimez tous les trois.

— Oui, répondirent-ils spontanément.

— Que faire, alors ? vous êtes amis, vous possédez tous trois de nobles qualités qui rendent le choix difficile, et je suis vraiment fort embarrassée.

D'ailleurs, je ne veux point que vous deveniez ennemis, et je ne me marierais jamais si le bonheur de l'un d'entre vous lui devait attirer la haine des deux autres.

La baronne, a ces mots, plongea sa main blanche et menue dans le vase de Chine et en retira les trois déclarations de ces messieurs.

— Voilà vos lettres, dit-elle. Elles se ressemblent quant au fond ; cependant il est facile de voir que vous m'aimez tous trois d'une façon différente et que chacun de vous a rêvé l'avenir à sa manière. Voulez-vous me permettre de lire successivement vos lettres ?

L'embarras des amoureux de la baronne était à son comble ; mais elle souriait, et le sourire de la femme aimée est irrésistible. Elle ouvrit donc la lettre du comte de Massille. Le comte commençait par une déclaration dans toutes les formes voulues ; il avouait son amour, ses espérances, et il finissait par faire à la baronne un tableau de l'existence qu'il lui destinait si elle daignait exaucer ses vœux :

« Nos terres se touchent, disait-il ; réunies, elles formeront le plus beau domaine de la contrée. Vous en serez la belle châtelaine, et je serai orgueilleux et fier de posséder à la fois la plus jolie, la plus aimable des femmes, et la plus belle fortune terrienne du Morvan. Nous passerons l'hiver dans mon hôtel d'Avallon, le printemps et l'été à Massille, l'automne chez vous, car la Roche est un délicieux rendez-vous de chasse. Nous recevrons nos voisins et leur donnerons des fêtes. Je veux, madame, que votre nom éveille des échos d'admiration par toute la province, et que, dans le pays bourguignon, on cite le comte de Massille comme le plus heureux des hommes. »

— Je conclus de là, acheva la baronne, que vous espérez me faire partager vos goûts champêtres et votre amour de la province.

— Ah ! madame, exclama le comte, peut-on vivre et aimer ailleurs ?

— Je ne discute pas la question, je la pose simplement. Voyons maintenant la lettre du baron.

La première moitié de cette seconde lettre était semblable, en substance à l'exorde de celle du comte. Mais les projets du baron étaient tout autres :

« Mon hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, disait-il, est bien vaste, bien désert maintenant ; mais j'en voudrais faire une charmante demeure si vous consentiez à l'habiter avec moi. L'hiver sera pour nous une longue fête, dont vous seriez la reine. Tout le Paris élégant se presserait dans nos salons et vous admirerait en m'enviant mon bonheur. Puis, au printemps, aux premiers souffles des brises de

mai, nous partirions, nous irions voyager. L'Allemagne, l'Italie, les bains de mer seraient pour vous tout autant de lieux où votre beauté triompherait de l'admiration universelle. »

— Je le vois, dit la baronne en terminant, il me faudra renoncer, si je vous aime, à la calme existence que je mène à la campagne.

— Mon dieu ! madame, répliqua le baron avec un sourire demi-railleur, pensez-vous que les champs couverts de neige, les bois dépouillés et le morne silence d'un vieux manoir, soient, en hiver, choses bien réjouissantes ?

— Passons dit la baronne, à la lettre de M. de Lerh.

Cette dernière, était courte, et la voici tout entière.

« Vous le savez, madame, deux révolutions et l'aveugle prodigalité de mes pères m'ont contraint à demander à une profession quelconque les ressources que ne pouvait plus m'offrir mon patrimoine amoindri. A vingt ans il m'a fallu choisir une carrière. La diplomatie, l'armée, la magistrature m'étaient fermées par mon respect et la religion du passé. Je ne pouvais servir le roi Louis-Philippe. J'avais quelque talent, je me suis fait artiste. J'ai eu le bonheur de réussir ; le succès a couronné mes efforts et récompensé mes veilles. Longtemps les enivrements de la gloire ont suffi à remplir ma vie, ne laissant aucun vide dans mon cœur ; – mais, un jour, ce vide s'est fait. J'ai regardé autour de moi et n'ai vu que l'isolement ; – au dedans de moi… et je me suis aperçu qu'il y avait, au fond de mon âme, une corde généreuse qui n'avait point vibré. Je me suis demandé sérieusement, alors, à quoi bon cette gloire, ces succès, ces travaux, si je ne pouvais les consacrer à un de ces anges qu'on nomme des femmes et qui doivent remplir l'existence de l'homme qui a une foi profonde en son art. C'est alors, madame, que j'ai osé élever mes regards jusqu'à vous et faire un rêve… Ah ! s'il m'était permis de mettre à vos pieds ma jeune renommée, si je pouvais me dire, au soir d'une pénible journée passée aux prises avec l'inspiration longtemps rebelle, vaincue enfin : C'est pour elle, pour grandir le nom que je lui ai donné…

» S'il m'était permis un jour, un de ces jours de découragement profond que les artistes connaissent seuls, en détournant les yeux de ma toile inachevée, de les porter sur vous… sur vous, assise, rêveuse et souriante à la fois, dans l'angle le plus sombre de mon atelier et m'encourageant d'un regard… Et comme je saurais me construire, en quelque vallon ignoré et perdu, à trente lieues de Paris, au bord d'une rivière, cachée sous un massif de saules et d'ébéniers, une charmante retraite, un joli nid mignon et coquet pour abriter notre amour, à cette

époque bénie où Dieu, ouvrant ses deux mains, laissera tomber une nappe de marguerites blanches dans les prés et de liserons bleus au bord des ruisseaux !… Hélas ! madame, tout cela n'est-il point un rêve ? »

— Décidément, messieurs, fit la baronne en souriant, M. de Lerh est moins exclusif que vous, il compte mener avec moi la double existence de Paris et de la campagne.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres des deux gentilshommes.

— C'est un artiste ! pensèrent-ils tous deux.

La baronne reprit :

— Vous le voyez, chacun de vous a arrangé à sa manière l'existence qu'il me réserve si je deviens sa femme. Il n'a oublié qu'une chose, « me consulter d'abord un peu moi-même. » Si bien que mon embarras augmente au lieu de diminuer.

— Que faire alors ? dirent-ils tous trois à leur tour.

— Écoutez, répondit la baronne, vous m'aimez tous les trois d'un amour différent. Eh bien ! j'ai une condition différente à poser à chacun de vous. Celui qui l'acceptera obtiendra ma main. C'est aujourd'hui, messieurs, que votre déplacement de chasse d'octobre est clos ; demain, vous, baron, vous retournerez à Arcy, M. de Lerh à Paris, et vous, comte, vous resterez à Massille.

— Oui, madame.

La baronne plongea de nouveau sa main dans l'urne mystérieuse et en retira trois petits billets écrits sur papier rose, et soigneusement pliés et cachetés.

— Vous allez m'engager votre parole, dit-elle, de n'ouvrir la lettre qui vous est destinée que lorsque vous serez séparés tous trois. Si la condition que j'attache à ma main convient à l'un de vous, il fera un détour au lieu de poursuivre sa route, et viendra me demander à déjeuner.

— Et si nous l'acceptons tous trois ?

— Alors, fit la baronne en souriant, nous aviserons. Adieu, messieurs.

Madame de la Roche congédia ses trois soupirants, car l'œil-de-bœuf de la salle à manger marquait neuf heures, l'heure solennelle où le couvre-feu doit sonner pour une veuve de vingt-cinq ans.

Chapitre II

Le lendemain, à huit heures du matin, dans la cour du château de Massille, monsieur le baron d'Arcy et monsieur de Lerh mettaient le pied à l'étrier, tandis que le comte leur disait :

— Vous aurez à peine franchi la grille du parc, que je romprai le cachet de ma lettre, et je vous engage à en faire autant, car il est probable que nous déjeunerons tous trois à la Roche. Ainsi donc, messieurs, à bientôt.

Chapitre III

Et lorsque le galop des chevaux de ces messieurs se fut perdu dans l'éloignement, le comte ouvrit le billet de la baronne et lut :

« Monsieur le comte,

» Vous le savez, je suis Parisienne. Feu mon mari m'avait imposé un bien lourd sacrifice en m'obligeant à vivre à la Roche une partie de l'année. J'ai horreur de la campagne, et je regrette amèrement ma première jeunesse, et ces enivrements du monde élégant de Paris au milieu duquel elle s'est écoulée. Je ne consentirai à épouser que l'homme qui renoncera bravement à la vie de province et me ramènera à Paris… »

— Palsambleu ! s'écria monsieur de Massille, elle est folle ! Mais, à ce compte, il faut que je vende ma terre de Massille, mes bois, mes prairies ; que je renonce à la chasse… Ceci est complètement impossible !

Ma foi ! d'Arcy est, bien mieux que moi, le mari qui convient à la baronne.

Et le comte ajouta en soupirant :

— Décidément, je ne déjeunerai pas à la Roche.

Chapitre IV

Le baron et le peintre gentilhomme chevauchèrent ensemble l'espace d'une demi-lieue, puis ils se séparèrent en se disant également :

— A bientôt.

Alors monsieur d'Arcy ouvrit le billet rose et lut :

« Cher baron,

» Vous avez cru que j'aimais le monde, le bruit, les fêtes ; vous vous êtes trompé. Je suis un peu désillusionnée et j'éprouve un grand besoin de repos, de solitude, je dirais presque d'isolement. Il y a trois années que je caresse un rêve, un rêve charmant à mes yeux, celui d'aller vivre en Italie, sous le ciel napolitain, dans l'une de ces îles verdoyantes et parfumées autour desquelles soupire éternellement cette mer bleue du golfe de Naples. L'amour que vous avez pour moi serait-il assez fort, assez puissant, pour vous faire renoncer à Paris, au Jockey-Club, aux courses de la Marche et de Berny et aux bruyantes réunions des eaux ? Consentiriez-vous à passer nos hivers à Ischia ou Surrente, et nos étés à Arcy ou à la Roche ?

— Ah ! par exemple ! s'écria le baron, voilà des goûts singulièrement romanesques ! La baronne perd la tête !… si c'est là son dernier mot sur l'avenir, je renonce à déjeuner aujourd'hui chez elle.

Et le baron poussa son cheval et continua son chemin sans détourner la tête et jeter un dernier regard aux tourelles du château de la Roche, dont les toits ardoisés étincelaient au soleil levant.

Chapitre V

Pendant ce temps, le peintre suivait un sentier qui longeait la rivière, et il lisait également le billet de la baronne, avec cette émotion grave et recueillie de l'homme qui attend sa destinée d'un seul mot :

« Monsieur, disait la veuve, vous m'offrez de partager celle vie d'artiste que vous vous êtes faite, existence mêlée de travail et de succès. Vous m'aimez, dites vous, je le crois ; mais m'aimeriez-vous assez pour me sacrifier précisément ce que vous seriez si fier de me consacrer ? Si je vous disais que je préfère mille fois, – et en cela, peut-être, j'obéis à de certains préjugés de race, – que je préfère, dis-je, être la femme d'un bon gentilhomme de province que la femme d'un peintre célèbre ? – Si je vous disais encore : Vous renoncerez à Paris, à vos amis, à votre art, vous viendrez ici partager mon modeste revenu, vivre à la Roche, été et hiver, y oublier votre gloire personnelle pour ne vous plus enorgueillir que du nom de vos aïeux ?…

M. de Lerh ne poussa point une exclamation de surprise et de découragement comme le baron et le comte, mais il éperonna son cheval, et s'en alla droit à la Roche, le cœur palpitant.

La baronne se promenait dans le parc, son ombrelle sur l'épaule ; elle vint à lui en souriant et lui tendit sa main à baiser :

— Je crois, dit-elle, que vous êtes le premier au rendez-vous. Je crois même, ajouta-t-elle, que vous y serez seul.

Il poussa un cri de joie :

— Ainsi, reprit-elle, vous acceptez ma condition ?

— Madame, répondit gravement le jeune homme, la gloire ne vaut pas le bonheur. Je ne suis plus peintre, je redeviens gentilhomme.

Et il s'agenouilla, lui prit les mains, et murmura :

— Oh ! je vous aime !…

Madame de la Roche le releva, puis elle le fit asseoir auprès d'elle sur un banc de verdure qui bordait l'avenue :

— J'ai demandé, lui dit-elle, à monsieur de Massille, le sacrifice d'une passion. – A monsieur d'Arcy celui de ses plaisirs. – A vous, je vous ai demandé plus encore, le sacrifice de votre art, c'est-à-dire de la moitié de votre existence. Ces messieurs ne sont point venus, le sacrifice leur a paru trop lourd ; vous arrivez, vous, donc vous acceptez ; c'est que vous m'aimez…

Et elle ajouta tout bas :

— Et c'est vous que j'aime ! J'avais prévu ce qui arrive, et je savais fort bien que vous seul triompheriez de l'épreuve.

— Une épreuve ! exclama le jeune homme.

— Eh ! sans doute, mon ami. Pourquoi renonceriez-vous à une gloire, à des travaux dont je suis fière depuis le jour où mon cœur a parlé. Oui, c'était une épreuve, et j'accepte à mon tour cette existence que vous m'offrez. La noblesse de notre temps ne déroge point en devenant artiste. L'art n'est-il point une aristocratie ? Reprenez vos pinceaux, ami.

Monsieur de Lerh s'agenouilla de nouveau :

— A quoi bon ? murmura-t-il, la destinée des artistes est de courir sans cesse après un idéal, mais moi, j'ai trouvé le mien.

— Vous le peindrez, répondit-elle.

FIN

Chapitre I

Oswald était assis au coin du feu, dans son vieux fauteuil de velours d'Utrecht éraillé, placé entre la cheminée et la fenêtre de sa modeste chambre d'étudiant.

C'était en hiver, il pleuvait ; le Nekar roulait un flot roussâtre et limoneux, les toits de la bonne ville allemande étaient noirs, et le brouillard qui se mêlait à la pluie avait une telle densité qu'on voyait à peine les murs des maisons alignées de l'autre côté de la rue.

Oswald tisonnait d'un air de méchante humeur ; il allait parfois à la fenêtre, d'où il découvrait le fleuve, qui coulait à quelques pas, il en contemplait un moment l'eau bourbeuse, irisée par le vent du nord, puis il quittait la fenêtre, s'approchait d'une pauvre étagère chargée de livres, feuilletait un volume, le rejetait avec colère, et finissait parvenir se rasseoir dans son vieux fauteuil, après avoir saisi de nouveau les pincettes.

Oswald était un grand garçon de vingt-trois ou vingt-quatre ans, blond, pâle, fluet comme un poète, rêveur ainsi qu'un amoureux.

Il était le fils d'un bourgmestre de campagne, dans une province prussienne. Son père lui faisait une modique pension de quarante florins par mois, et il étudiait la médecine en la noble université de Heidelberg.

La maison où Oswald avait pris un quartier (logement garni) baignait ses premières assises dans le fleuve, tout près du temple luthérien, à côté du fameux pont de Heidelberg, qui supporte la statue du duc Charles-Théodore.

La propriétaire de cette maison était une vieille femme, quinteuse et maussade, qui grondait toujours et passait sa vie à tourmenter ses locataires, des étudiants pauvres, pour la plupart, car les quartiers loués à la quinzaine par la mégère étaient modestes en tous points, et ne coûtaient que trois florins douze kreutzers, à peu près sept francs cinquante centimes de notre monnaie.

En revanche, la bonne dame avait une fille, une perle de beauté et qui portait le nom de ses sœurs, avait dit un étudiant-poète qui

passait de longues soirées juché dans les ruines du vieux château, où il conversait avec les cigognes.

Rœschen (Rose) était bien la plus ravissante créature qu'il se pût trouver des rives brumeuses du Rhin aux bords plantureux du Danube, et, cependant, elle n'avait point ce type nonchalant et un peu fade, ces yeux d'un bleu pâle, ces cheveux cendrés et ce sourire rêveur et presque triste des filles de la Germanie.

Elle était petite, svelte en sa taille exiguë, brune et rieuse comme une Espagnole ou une femme de Provence ; ses cheveux étaient aussi noirs que l'aile d'un corbeau ; son œil, d'un bleu foncé, pétillait d'insouciance et de malice ; sa lèvre, d'un rouge cerise, et son mutin sourire faisaient battre le cœur de tous les étudiants qui la rencontraient à la brune, dans les rues tortueuses de la ville universitaire.

Rœschen était le correctif de sa mère, – qu'on nous passe le mot, – elle faisait oublier à ses locataires les duretés, les exigences et l'âpre parcimonie de la vieille femme, qui les fournissait de café au lait et de beurre, ce menu invariable du déjeuner de l'étudiant.

Mais de tous les hôtes de la maison, aucun n'était le but des attentions délicates ci des petits soins de Rœschen autant qu'Oswald.

La jeune fille avait dévalisé les quartiers voisins pour meubler convenablement celui de l'étudiant ; elle lui apportait le meilleur café, la crème la plus fraîche, et elle avait bien soin de joindre à tout cela un verre d'eau-de-vie de cerise.

Lorsque Rœschen entrait chez Oswald, Oswald se sentait tout joyeux et se disait parfois : Ah ! si mon père le bourgmestre était moins fier…

Quand Oswald prenait dans ses mains la taille de guêpe de Rœschen, Rœschen rougissait, baissait les yeux, et son cœur battait bien fort.

C'est que Rœschen aimait Oswald et qu'Oswald l'aimait.

Ils se l'étaient avoué, un soir, en se prenant les mains et causant au coin du feu, tandis que la vieille hôtesse était sortie ; – ils se le répétaient chaque jour depuis, et il eût semblé qu'Oswald dût être le plus fortuné des hommes et le plus orgueilleux des étudiants, car il était aimé par la plus jolie fille de Heidelberg.

Malheureusement il est fort rare que l'homme heureux apprécie longtemps son bonheur. – Oswald était une de ces têtes faibles, un de ces cerveaux emplis de bruit et de mots, vides d'idées, qu'on appelle des poètes, peut-être parce qu'il ne leur arrive jamais de créer quelque

chose ; – la moitié de la vie d'Oswald se passait dans les nuages, la seconde au coin du feu, dans ce vieux fauteuil que nos lecteurs connaissent déjà.

Lorsque son imagination t'emportait sur l'aile d'un nuage, Oswald souriait d'orgueil, il se promenait à grands pas, posait le poing sur la hanche d'une façon conquérante, traitait dédaigneusement une escorte nombreuse de valets et de commensaux, s'asseyait à la table de son légitime souverain, le roi de Prusse, et disait bien haut :

— Je suis le poète du roi !

Quand il redescendait des nuées et se retrouvait dans son fauteuil, l'étudiant poussait une exclamation de colère, montrait le poing au ciel, que représentait le plafond crevassé et jauni de sa chambrette, promenait un morne regard sur le papier en lambeaux, les meubles vermoulus et boiteux qui l'entouraient, et murmurait :

— Oh ! l'affreuse chose que la pauvreté, et quand donc serai-je riche et célèbre ?

Ce jour-là Oswald sentait son obscurité profonde et sa pauvreté avec plus d'amertume encore que de coutume. Il envisageait avec terreur l'avenir borné, sans horizon, qui lui était réservé ; il se voyait déjà, et il en frissonnait, le successeur de son brave père, le bourgmestre, cultivant ses quatre arpents de vigne et son champ de tabac.

C'est pour cela qu'il allait et venait dans sa chambrette, tantôt feuilletant un livre, tantôt regardant avec tristesse couler l'eau bourbeuse du Nekar.

Il avait fini par se rasseoir dans son vieux fauteuil, et là, allumant sa longue pipe à tuyau de cerisier et à fourneau de porcelaine, embellie d'une peinture assez mesquine, il s'environnait d'un nuage de fumée et essayait de reprendre un de ses rêves favoris, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit sans bruit, et livra passage à un personnage assez bizarre qu'Oswald ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, et qui, cependant, entra sans frapper, salua d'un geste amical et d'un sourire, prit une chaise au pied du lit, et vint s'asseoir à l'angle opposé de la cheminée, en face de l'étudiant, auquel il dit :

— Bonjour, Oswald ; comment vous portez-vous ?

Ce personnage nous paraît mériter quelques lignes de description.

C'était un petit vieillard de soixante à soixante-cinq ans, maigre, jaune, le nez pointu, la lèvre mince et déprimée, le front fuyant, le menton anguleux, le regard abrité derrière des conserves bleues.

Ses doigts longs et maigres paraissaient terminés par des griffes bien mieux que par des ongles ; à travers ses chaussures de lisière cousue on devinait d'autres griffes en tout semblables à celles des mains.

Il portait une houppelande grise à brandebourgs, une culotte courte d'un vert fané et une casquette à longue visière qui assujettissait ses lunettes bleues.

— Monsieur, dit-il à Oswald étonné et pétrifié de cette apparition, j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de mes petits services, et je suis venu vous rendre visite.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Oswald, qui se sentait dominé par une sorte de terreur superstitieuse.

— Je ne vois aucun inconvénient à vous décliner mon nom, répondit le petit vieillard ; cependant, avant de le faire, je crois devoir m'enquérir de ce que vous pourriez attendre de moi.

— Pardon, monsieur, dit Oswald jetant un regard dédaigneux sur les haillons de l'inconnu ; je ne vois pas trop…

— Ah ! fit le vieillard avec un sourire moqueur, je vous parais bien chétif et bien pauvre, et, de fait, pour un homme qui, comme vous, désire devenir le poète favori du roi de Prusse, avoir des laquais, des complaisants, des chevaux, de l'or, un palais, toutes les jouissances du luxe réunies à tous les enivrements de l'orgueil satisfait…

— Mais, monsieur, interrompit vivement Oswald tressaillant de se voir ainsi deviné…

— Pardon, continua le vieillard, vous voyez que je sais bien des choses…

— Mais qui donc a pu vous dire ?…

— Tout cela, je l'ai lu.

— Où donc, demanda Oswald.

— Dans votre pensée. Et c'est pourquoi je suis venu à vous.

— Eh bien ? fit Oswald fasciné.

— Eh bien ! causons, mon maître. Vous m'inspirez quelque intérêt, peut-être pourrai-je vous être utile. Votre père est bourgmestre de campagne, et il est pauvre, n'est-ce pas ?

— Hélas ! murmura Oswald.

— Son héritage sera mince, et la pension que, dès aujourd'hui, il vous fait, est mesquine, je crois ?

— Très mesquine, soupira Oswald.

— C'est triste pour un beau garçon comme vous, et qui est poète comme Goethe ou Hoffmann, de n'avoir pas toujours trois kreutzers pour prendre une schop au Comersch et deux florins pour payer un mois d'abonnement au spectacle de la ville où des chanteurs italiens viennent donner parfois des représentations. C'est plus triste encore, alors qu'on pourrait habiter un palais et se choisir pour maîtresse une cantatrice célèbre, de loger en un taudis comme celui-ci et de faire les doux yeux à une petite assez gentille, il est vrai, mais qui n'est, après tout, que la fille d'une mégère.

Oswald tressaillit, mais il n'osa démentir le vieillard.

— Savez-vous, reprit celui-ci, que c'est vraiment ridicule à vous, qui avez l'étoffe nécessaire pour faire un homme riche et célèbre, de vous être ainsi amouraché d'une petite fille sans importance ?

— Peuh ! dit Oswald, je ne sais pas trop si je l'aime, après tout.

— Ah ! dit le vieillard, s'il en était ainsi, nous pourrions nous entendre.

— Plaît-il ? demanda Oswald.

— Si l'on vous donnait à choisir : demeurer pauvre, obscur, misérable, et aimer Rœschen, – ou bien renoncer à elle, et devenir aussitôt riche, considéré, choyé des grands, respecté des petits, – que feriez-vous ?

Oswald hésita bien un peu, nous devons en convenir ; il se souvint même à propos que la voix de Rœschen était harmonieuse comme le murmure printanier de la brise, son regard enivrant et doux, sa lèvre plus rouge que les cerises de juin, sa main blanche et mignonne comme une main de grande dame ; il lui sembla, en ce moment, qu'elle montrait sa jolie tête par la porte entrebâillée et lui jetait son plus agaçant sourire ; – mais tout cela disparut bientôt et fit place à ce rêve, caressé depuis si longtemps par Oswald, et que le petit vieillard venait d'évoquer tout à coup :

— Ma foi ! dit-il, tant pis pour Rœschen.

Un petit rire sec accueillit ces paroles.

— Très bien ! dit le vieillard. Et puisqu'il en est ainsi, venez avec moi.

— Mais… observa Oswald.

— Venez toujours, ajouta le vieillard avec un accent de fascination tel que l'étudiant obéit sans mot dire et se leva pour le

suivre.

Le bizarre personnage prit l'étudiant par la main, ouvrit la porte et l'entraîna dans l'humide et sombre escalier de la maison.

Dans la rue il y avait une calèche éblouissante attelée de quatre chevaux de race ; les postillons étaient en selle, deux laquais se pendaient aux étrivières, les coussins étaient brochés d'or.

Un chasseur galonné à outrance abaissa respectueusement le marchepied.

— Montez, dit le petit vieillard.

Oswald obéit machinalement, l'inconnu se plaça près de lui, le chasseur dit un mot aux postillons, et la chaise s'ébranla, traversa le pont du Nekar au galop, et continua à courir avec une rapidité toute fantastique.

Oswald attachait toujours son œil fasciné sur le petit vieillard, et ne songeait point à regarder par les portières pour voir quelle direction prenait la chaise de poste.

Au bout d'un quart d'heure, et lorsque les voyageurs furent déjà loin de Heidelberg, il sembla à Oswald que le petit vieillard grossissait sensiblement et grandissait à mesure, puis sa casquette tomba et avec elle les lunettes bleues qu'elles assujettissaient, le front déprimé et chauve se garnit de quelques mèches de cheveux noirs, ou, tout au moins, admirablement teints, les joues caves prirent de l'embonpoint et se trouvèrent accompagnées d'un menton à trois étages, les chaussons de lisière firent place à une botte irréprochablement vernie, la houppelande grise et la culotte vert fané disparurent, remplacés par un vêtement noir comme en portent les gros bonnets de la finance, et, enfin, les doigts crochus du vieillard se transformèrent en une main blanche et grassouillette comme la main d'un prélat, et Oswald aperçut, à l'annulaire de la gauche, un solitaire de la plus belle eau qui valait bien six mille thalers de Prusse.

— Ah ! mon Dieu ! murmura Oswald épouvanté, j'ai affaire au diable.

— Allons donc ! répondit son compagnon avec un sourire plein de bonhomie, fi ! mon jeune ami, croyez-vous que le diable se mêle des affaires d'un pauvre étudiant ? Rassurez-vous, mon cher Oswald, le diable et moi nous faisons deux, et je vaux mieux que lui. Le diable est un pauvre hère qui court après une âme, bâtit un pont pour la trouver, et ne récolte que l'esprit d'un chat ; il va toujours à pied et ne figure plus guère que dans les livres des poètes, d'autres pauvres diables qui logent celui-ci dans leur poche.

Le diable est un être fantastique ; je suis, moi, ce qu'il y a de plus réel, et j'exerce plusieurs professions parfaitement honorées en ce monde. Je suis tantôt commerçant, tantôt homme de loi, souvent diplomate, rentier ; plus souvent encore je siège au conseil aulique, les rois me consultent, les démagogues me font leur cour, les pères qui ont filles à marier ont besoin de mon avis sur l'exiguïté de la dot à donner, et les hommes qui épousent une héritière laide et vicieuse me demandent toujours conseil. Pardonnez-moi, mon jeune ami, le costume un peu sordide dans lequel je me suis présenté à vous, mais j'ai l'habitude de l'endosser lorsque je sors à pied, personne ne me demande l'aumône.

— Ah çà, fit Oswald, qui donc êtes-vous ?

— Mon cher, répondit l'ex-vieillard, car ce n'était plus un vieillard maintenant, mais un homme mûr à peine, bien couvert, bien nourri et guilleret, il fallait voir ! mon cher, je ne vous dirai point encore mon nom, qu'il vous suffise de savoir que je suis le secret de la vie personnifié en une maxime beaucoup plus sage que celles du philosophe français, le duc de la Rochefoucauld : « *Se servir de tout le monde et ne servir personne.* » Faites-en votre profit, et, en attendant que je vous décline mes qualités, veuillez bien rajuster un peu votre toilette dans cette glace placée vis-à-vis de vous, afin que vous paraissiez convenable à vos gens.

— Mes gens ! fit Oswald étonné.

— Sans doute ; nous sommes à la porte de votre hôtel.

— Mon hôtel !

— Eh ! pardieu, oui, votre hôtel de Berlin, près du palais du roi, dont vous êtes le poète favori.

Oswald jeta un cri de surprise ; son guide mystérieux abaissa les glaces dépolies des portières, et l'étudiant s'aperçut alors qu'ils roulaient sur le pavé d'une grande ville, Berlin, la capitale du royaume de Prusse. Ils avaient fait cent cinquante lieues en quelques minutes.

La chaise s'arrêta dans la cour d'un hôtel somptueux. Au bas du perron étaient alignées dans un ordre respectueux deux rangées de valets en livrée qui se précipitèrent au-devant de leur nouveau maître.

Oswald crut rêver, il se regarda dans la glace de la berline, s'aperçut qu'il avait les yeux bien ouverts, et remarqua, en même temps, que les pauvres habits d'étudiant avaient fait place à un somptueux costume. Quant à son compagnon, il était déjà hors de la chaise abaissant le marchepied et lui disant :

— Monseigneur veut-il bien s'appuyer sur l'épaule de son

intendant indigne, pour descendre ?

Oswald descendit.

— Le dîner de monseigneur est servi, ajouta l’étrange intendant.

Oswald le suivit, précédé par ses valets, il entra dans un vestibule dallé en marbre, traversa plusieurs salles où l’art et l’opulence s’étaient cotisés pour réaliser le plus idéal des rêves de l’étudiant, et il parvint à la salle à manger.

Une table servie avec un luxe et une recherche inouïs ne supportait qu’un seul couvert. Oswald se mit à table, l’intendant se trouvai subitement revêtu de sa livrée de gala et se tint debout, la serviette sur l’avant-bras gauche, dans la plus respectueuse des attitudes, servant son jeune maître et lui versant, dans une coupe du cristal de Bohême le plus merveilleux, du Johannisberg de deux siècles et des vins de France récoltés au temps du roi Henri IV.

Oswald, qui n’avait jamais approché de ses lèvres une liqueur plus traîtresse que l’eau-de-vie de cerise de Rœschen, ne résista pas longtemps aux fumées de ces crus célèbres, il s’endormit sur la table, et dormit comme on dort à vingt-trois ans, en la bonne ville de Heidelberg.

Chapitre II

Quand l’étudiant s’éveilla, il était au lit, dans une coquette et ravissante chambre à coucher, abrité par le lampas broché de lourds rideaux. Un rayon de soleil venait s’ébattre sur son oreiller, un feu clair flambait dans la cheminée, et, sur la plaque du foyer, sommeillait gracieusement un de ces grands lévriers aimés des poètes depuis Ronsard jusqu’à Walter Scott.

Oswald s’était apparemment habitué à tout ce luxe, car il étendit avec nonchalance sa main vers le gland d’or d’une sonnette et le tira impérieusement.

Le bizarre intendant parut :

— Monseigneur désire-t-il son valet de chambre ? demanda-t-il.

— Sans doute, dit Oswald.

Sur-le-champ, le valet de chambre se présenta. Il portait un plateau de vermeil ; sur ce plateau se trouvaient plusieurs lettres, arrivées sans doute pendant le sommeil d’Oswald.

Il en prit une, elle portait pour suscription :

« Au seigneur comte Oswald, poète ordinaire de S.M. le roi de Prusse. »

Oswald tressaillit d'orgueil, l'ouvrit et lut :

« Sa Majesté le roi recevra le comte Oswald ce soir, à dix heures, en audience particulière. »

La lettre était signée du nom d'un secrétaire des commandements.

Les autres lettres portaient la même suscription : Oswald les parcourut rapidement ; dans l'une, un libraire lui offrait une somme énorme pour son dernier volume de poésies ; dans l'autre, ambrée et parfumée, une comtesse lui assignait un tendre rendez-vous.

Toutes, enfin, contenaient cet âpre et voluptueux parfum de vanité qui monte si bien au cerveau de l'ambition.

Oswald aperçut alors sur le plateau deux autres lettres écrites sur du papier commun.

Il ouvrit dédaigneusement la première et lut :

« Monseigneur,

» Je vous ai écrit plusieurs fois sans que vous ayez daigné me répondre ; mais le malheur qui nous poursuit, ma vieille mère et moi, me fait une loi de recourir encore à vous. »

Oswald tressaillit, courut à la signature et lut le nom de Rœschen.

Il se souvint alors qu'il avait acheté son opulence et sa célébrité au prix de son amour, et repoussant cette lettre, il ouvrit la seconde :

« Mon cher fils,

» Quand ma dernière lettre vous arrivera, je n'existerai plus. Vainement vous ai-je appelé à mon lit de mort, vainement ai-je prié et imploré Dieu, lui demandant la faveur suprême d'embrasser mon fils avant de mourir ; il paraît que les grandeurs qui vous environnent ont fermé votre cœur… »

— Mon père ! s'écria Oswald jetant un cri.

Il regarda la date de la lettre, et crut avoir mal lu. La lettre était du mois de mars 1860. Or, le jour où Oswald avait quitté sa chambre d'étudiant était le 16 février 1853.

Il se tourna éperdu vers l'intendant.

Celui-ci parut deviner et lui dit :

— Monseigneur est victime d'une méprise. Frantz, son valet de chambre, lui a apporté de vieilles lettres, au lieu de lui présenter celles du jour.

— Comment ! s'écria Oswald, ces lettres…

— Sont de trois ans. Il y en a dix que monseigneur étudiait à l'université de Heidelberg, et trois que son père le bourgmestre est mort. Nous sommes en 1863. Monseigneur a été rudement éprouvé, il est vrai, par cette perte cruelle, mais la mort est la loi de ce monde, il faut la subir. Et, d'ailleurs, monseigneur est, en définitive, le favori de la fortune, il a un million de thalers de revenu, il est le favori du roi, il est question même de le nommer ambassadeur à Londres…

— Mon père ! Rœschen ! murmurait Oswald, comment se fait-il que je n'aie rien reçu, rien appris ?

— Pardon, observa l'intendant avec respect, monseigneur oublie que j'étais son intendant, et que je mettais un soin particulier à ce que rien ne troublât sa quiétude parfaite, et monseigneur sait qu'il est toujours pénible d'apprendre à l'heure où l'on part pour le bal, que son père meurt, – au moment où l'on va à un rendez-vous galant, que sa première maîtresse est plongée dans une misère profonde.

— Mais qui êtes-vous donc ? s'écria Oswald frissonnant.

— Je suis l'intendant de monseigneur et sa pensée incarnée, tant j'ai l'habitude de le servir.

— Mais votre nom ? votre nom ?

— Ah ! dit le bizarre inconnu, vous voulez savoir mon nom ? Attendez alors.

Et alors, en effet, une métamorphose nouvelle s'opéra : l'intendant replet et bien couvert disparut, et Oswald aperçut dans un fauteuil, au coin de la cheminée, les jambes croisées et souriant du plus ironique des sourires, le petit vieillard à houppelande grise, à conserves bleues, chausse de lisière et les ongles crochus, qui lui était apparu dans sa chambre d'étudiant.

— Eh bien ! mais, dit-il avec un petit rire sec et cassant, mon nom est bien connu, monseigneur, et je suis le personnage le plus influent de notre siècle ; c'est moi qui change le cuivre en or et l'obscurité en renommée… On m'appelle *l'Égoïsme.*

Oswald poussa un cri de douleur :

— Oh ! dit-il, qu'est-ce que la fortune et la célébrité auprès du bonheur ? Et qui me rendra Rœschen, ma brune et rieuse maîtresse, et mon vieux père assis sur le pas de sa porte, fumant avec calme sa longue pipe de cerisier, et me donnant de sages conseils ?

A peine Oswald avait-il prononcé ces paroles, qu'il se fit un grand bruit autour de lui ; le petit vieillard s'évanouit comme une ombre, les murs de la somptueuse chambre semblèrent s'écrouler, et Oswald, éprouvant une violente secousse, se retrouva dans son vieux fauteuil de velours d'Utrecht, au coin de son feu d'étudiant. Le temps était toujours noir, le Nekar agité par le vent du Nord, la pluie continuait à fouetter tristement les vitres, et Oswald n'était plus l'opulent favori du roi ; – mais, près de lui, était Rœschen qui serrait tendrement ses deux mains ; auprès de Rœschen, son père, le vieux bourgmestre, fumait tranquillement sa pipe et lui disait en souriant :

— Puisque tu aimes Rœschen et qu'elle t'aime, épouse-la ; le bonheur, la fortune, la célébrité, – c'est l'amour !

Et si triste que fût le ciel, si dénudée que fût la modeste chambre de l'étudiant, l'un et l'autre lui parurent magnifiques, car il avait toujours vingt-trois ans, et il était environné des rayons de ce soleil des soleils qui a nom la *jeunesse !*

C'est Rœschen, la femme d'Oswald, qui me contait cette histoire, l'an dernier, en juillet, à Heidelberg.

Oswald avait rêvé !

FIN

Midi sonnait, le temps était magnifique.

Le mois de mai, en véritable étourdi qui ne doute de rien, s'était trompé de six semaines. Il était arrivé le 15 mars, en la gracieuse année 17… sous le règne de S.M. Louis le Bien-aimé.

Dans les vastes jardins qui formaient les derrières des grands hôtels du Marais, l'aristocratique quartier par excellence, on ne voyait que fleurs écloses, arbustes poudrés à frimas et pelouses vertes. Les oisillons chantaient dans les massifs que c'était merveille ! le soleil était tiède et le vent doux ainsi qu'en un poème d'un philosophe ami de la nature ; les carrosses roulaient à grand bruit, et les amoureux soupiraient tout bas.

Sur la Place-Royale, ce n'étaient que galants seigneurs enrubannés et l'épée en verrouil, mousquetaires et gardes-françaises, tordant avec fatuité les crocs lissés de leur moustache.

Chez la petite baronne, à l'angle nord de la place, le feu du boudoir s'éloignait, Manette, la camérière, ne songeait point à le rallumer, et serrait les boîtes à poudre, les couteaux d'argent et les mouches inutiles de la toilette de sa maîtresse.

La petite baronne était coiffée, habillée, prête à sortir. Son carrosse attendait sous les arceaux ; les deux chevaux pie, qui devaient l'entraîner avec la rapidité de l'éclair, piaffaient d'impatience.

Tamburino, le petit lévrier favori, sautillait du sofa à la bergère et de la plaque du foyer à son oreiller placé dans le fond de la ruelle, frétillant de la queue, pointant les oreilles, tant il avait hâte de s'étaler sur les coussins de la calèche.

Manette, elle-même, jetait à la dérobée un regard mutin par la fenêtre sur un beau Suisse qui retroussait galamment sa moustache, et se promenait sous les arceaux, le poing sur la hanche.

Et, cependant, la petite baronne ne bougeait, et, à demi renversée sur sa bergère, elle s'éventait coquettement le visage et rêvait le plus délicieusement du monde.

La petite baronne avait vingt ans, l'âge des rêves roses, un mutin sourire, un œil agaçant et de blonds cheveux qui se fussent passés de la poudre si la poudre n'eût été de rigueur pour une femme de qualité.

Lorsqu'elle s'agenouillait, à la messe ou au sermon, sur son coussin de brocart et feuilletait, de sa petite main creusée de fossettes, un beau livre d'heures orné de merveilleuses estampes, elle devenait le centre d'un groupe admirateur de jeunes roués et de galants seigneurs, qui se faisaient dévots pour l'amour d'elle.

Chez la belle marquise de Prie, qui régnait alors sur la France en empruntant le nom de son altesse le duc de Bourbon, quand la petite baronne entrait, c'étaient des rumeurs élogieuses et de flatteurs murmures à dépiter la séduisante marquise elle-même, si la marquise et la petite baronne n'eussent été fort bonnes amies.

La petite baronne était riche, belle, adorée ; c'était assez pour lui mériter un vieux mari infatué de sa noblesse, aimant les philosophes, des hommes ennuyeux, et les poètes, des gens crottés ; – un mari laid, goutteux, égrillard, possédé de la manie d'écrire des sonnets ou de composer des charades ; un mari, enfin, ainsi qu'il convient d'en avoir un pour une femme charmante qui cherche une excuse à risquer un faux pas.

Point !

Le baron était un joli garçon, spirituel, un peu timide, rose comme une pensionnaire, aimant ainsi qu'un écolier, buvant mal, qualité rare en cette époque légèrement *ébriolée,* jouant peu, et brave comme feu le régent, qui avait été son parrain.

Le petit baron et la petite baronne s'adoraient. Les pigeons du bon la Fontaine pouvaient, auprès d'eux, être, à bon droit, taxés de tiédeur ; ils se quittaient peu, dînaient en tête-à-tête chaque jour, dansaient ensemble le menuet et jouaient aux échecs tous les soirs, riant et se taquinant comme deux étourdis.

En vérité, il eût été téméraire d'affirmer que la petite baronne, qui se nommait Lasthénie, un nom grec alors à la mode, n'était point la plus heureuse et la plus enviée des femmes.

Et pourtant, ce jour-là, malgré le soleil, le printemps, les fleurs et les parfums, tout ce qui fait la vie bonne et charmante, la petite baronne était triste, maussade, et elle ne songeait presque plus à sortir, bien qu'elle eût tout fait disposer pour cela.

Un quart d'heure s'était écoulé, puis un autre et encore un autre ; Manette s'impatientait, la bouche close, Tamburino sautillait de plus belle, – l'éventail allait son train toujours, la petite baronne ne bougeait.

Tout à coup, elle se leva, jeta l'éventail et dit à Manette :

— Fais ôter les chevaux, je ne sortirai pas !

Et la petite baronne se prit à pleurer et versa de grosses larmes qui eussent ému l'homme le plus dur et la femme la plus grassouillette. – Rien n'est insensible comme une femme chargée d'embonpoint.

La petite baronne eût parfaitement pu pleurer fort longtemps, si le bruit d'un carrosse ne se fût fait entendre à la porte de l'hôtel, et si, deux minutes après, le grand laquais chamarré qui se tenait dans l'antichambre n'eût ouvert les deux vantaux du fond et annoncé :

— Madame la marquise de Prie !

La petite baronne essuya à la hâte les perles qui roulaient sur le duvet de ses joues et courut à la rencontre de la marquise.

— Bonjour, chère belle, dit celle-ci. J'arrive de Chantilly, et, tout courant, je viens chez vous. Avez-vous du chocolat à me donner ? j'en raffole !

— Sans doute, marquise.

— Mais quoi ? s'écria madame de Prie, vous pleurez, chère ma mie, vos yeux sont rouges… et vos lèvres pâles… Ah ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?

Et la marquise congédia, d'un geste, Manette, qui ne demandait mieux, entraîna la petite baronne sur le sofa, la fit asseoir auprès d'elle, prit ses deux mains dans les siennes et continua :

— Voyons, ma mie, je suis votre aînée d'au moins six mois, on peut me regarder comme une vieille amie et me tout confier. Pourquoi ces pleurs ? Est-ce un chagrin, une migraine, une fantaisie impossible, ou une querelle d'amour ? le petit baron aurait-il bu, hier, ou bien aviez-vous les nerfs agacés ce matin ?

— Rien de tout cela, murmura la petite baronne.

— Qu'est-ce alors, chère ma mie ?

— Je suis jalouse ! minauda Lasthénie.

— Ceci est impossible, riposta résolument madame de Prie, à moins que le petit baron ne soit fou… ou qu'il m'aime !

Dans ce dernier cas, acheva la marquise en riant, n'ayez crainte et ne pleurez plus. Je l'éconduirai de la belle manière… je…

— Doucement, ma mie, interrompit la petite baronne, je ne vous ai point dit qu'il aimât une autre femme que moi…

— Eh bien ! alors ?

— Il a un ami.

— Ah ! s'écria la marquise éclatant de rire, ceci devient étourdissant.

— Il a un ami, poursuivit la petite baronne, un ami intime, un Pylade, un Nisus, un autre lui-même, qui s'est fait son ombre et dont il est devenu l'écho. Il aime son ami presque autant que moi…

— L'impertinent !

— Son ami vient ici chaque jour, à toute heure, il dîne avec nous, il fait ma partie d'échecs…

— Très bien, je devine. Cet ami-là vous fait la cour.

— Point !

— Il est donc aveugle ?

— Nullement.

— Vieux ?

— De mon âge.

— Laid ?

— Je le trouve charmant.

La marquise devint sérieuse et prit un éventail pour se donner une contenance :

— Décidément, fit-elle, je ne comprends plus et je jette ma langue au chat.

— Hélas ! soupira la petite baronne.

— Mais, enfin, quel est cet ami ?

— Le vicomte de Martenelles.

— Cornette au régiment de Bretagne-Cavalerie ?

— Précisément.

— Le régiment qui va entrer en campagne le mois prochain ?

— Tout juste.

— Et dans lequel son altesse compte donner au petit baron l'emploi de guidon ?

— C'est cela même.

— Le vicomte n'est-il pas son cousin ?

— Au huitième degré au moins, marquise.

— Mais ils se voyaient fort peu, autrefois.

— Certainement oui. Ils ne se voyaient même pas du tout. Mais, un beau jour, ils se sont rapprochés, et depuis les voilà inséparables. Le baron ne jure que par le vicomte, et le vicomte ne sauvait faire un pas sans le baron. Mon mari est ensorcelé, Dieu me pardonne ! – Il devient joueur, il se grise, il ne rougit presque plus. Ma tante la maréchale en est scandalisée, et mon cousin, l'abbé de Saint-Gilles, me parle déjà purgatoire à faire frémir un athée.

— Oh ! oh ! fit la marquise, ceci est bizarre.

— Ah ! soupira la petite baronne, ce qui est plus bizarre encore, c'est que le baron accorde à un simple conseil du vicomte ce qu'il refuse à mes prières.

— Par exemple ! vous aimerait-il moins ?

— Nullement.

— Peut-être le vicomte est-il un de ces ténébreux scélérats qui passent leur temps à brouiller les amants ?

— Hélas ! non, il ne cesse de lui répéter que je suis adorable de tous points.

— Le vicomte a raison, ma mie. Mais qu'a-t-il obtenu qu'on vous ait refusé ?

Ici deux larmes nouvelles s'échappèrent des beaux yeux de Lasthénie :

— Il a obtenu, murmura-t-elle, que le baron n'irait pas à l'armée !

— En vérité !

— Qu'il refuserait l'emploi de guidon !

— C'est incroyable ! Et pourquoi ?

— Parce que, lui a-t-il dit, il ne faut pas tenter Dieu lorsqu'il est prodigue envers nous. « Cher baron, lui disait-il, vous avez vingt ans, vous êtes riche, votre femme est une créature incomparable. Qu'avez-vous besoin d'autre chose encore ? Songez, mon ami, que le trépas est aveugle, qu'il peut vous atteindre et briser ainsi votre bonheur et celui de la femme qui vous aime. A la guerre, nul n'est à l'abri d'une balle qui vous frappe au front, d'un cheval qui s'abat et qui vous étouffe sous lui, d'un coup d'épée qui vous défigure… et cette pauvre baronne, que deviendrait-elle, grand Dieu !

— Peste ! fit la marquise, mais il est plein de sollicitude pour vous, le vicomte ?

— C'est ce qui me dépite, je vous l'avoue.

— Et que répondait le petit baron ?

— Il répondait qu'un gentilhomme est au roi avant d'être à lui-même, que l'honneur est plus saint que l'amour, et que son devoir était d'entrer en campagne.

— Il avait raison, le baron.

— Et, cependant, le vicomte a été si éloquent que mon mari a fini par céder.

— Ah ça, ma mie, interrompit madame de Prie, permettez-moi de penser que le vicomte vous adore et qu'il use de moyens détournés pour s'acquérir votre affection.

— Vous vous trompez, marquise, le vicomte ne m'aime pas. J'en ai la preuve.

— Ah !

— La preuve irrécusable.

— J'en doute.

— Le vicomte vous aime.

— Moi ?

— Vous-même. Tenez, il m'a chargée, pas plus tard qu'hier, de vous parler de sa flamme, et de vous faire tenir ce poulet qu'un abbé rimailleur de sa connaissance lui a composé moyennant dix écus.

— C'est cher, minauda la marquise dépliant le papier ambré qui renfermait le quatrain de trente lignes d'assez méchante prose dans laquelle le vicomte s'exprimait clairement.

La marquise se prit à rire :

— Eh bien ! dit-elle, voici le mot de l'énigme : c'est par amour pour moi, qui suis votre amie, que le vicomte s'est fait l'ami du petit baron.

— Point, marquise, il lui eût suffi de s'adresser à moi. D'ailleurs, le baron ne sait absolument rien.

— Ventre-saint-gris ! s'écria la marquise avec un petit air martial qui lui seyait, j'aurai la clef du mystère, et vous ne pleurerez plus, ma mie. Où verrez-vous le vicomte ?

— Je m'étonne qu'il ne soit point venu encore, c'est son heure.

— A merveille ! dit la marquise, je me charge de l'interroger avec la patience et la sagacité d'un juge de l'inquisition.

La marquise achevait à peine, qu'on annonça le vicomte.

— Ma chère amie, dit la marquise, passez au salon et me ménagez un tête-à-tête que je souhaite fort.

La petite baronne fut prompte à s'esquiver, et, lorsque le vicomte entra, madame de Prie était parfaitement seule, demi-couchée sur le sofa, s'éventant avec non moins de coquetterie que Lasthénie tout à l'heure, et rêvant aussi délicieusement, en apparence, que le peut faire une femme qui sait être aimée.

Le vicomte s'avança d'un pas délibéré, croyant d'abord avoir à faire à la petite baronne ; mais, lorsque la marquise eut tourné la tête, il s'arrêta un peu interdit, salua jusqu'à terre et témoigna une confusion profonde.

Le vicomte était un fort beau cavalier ; il avait à Chantilly, et naguère au Palais-Royal, une réputation de viveur et de roué méritée de tous points ; il était spirituel, disait-on, brave à coup sûr, querelleur, mauvaise tête, prompt à s'éprendre, inconstant comme pas un, et, par suite, fort couru d'une ruelle à l'autre.

Madame de Prie l'avait remarqué plusieurs fois ; la petite baronne, en s'acquittant de sa mission, n'avait point soupçonné, peut-être, tout le plaisir qu'elle causait à la marquise ; cependant celle-ci était femme, coquette et dissimulée par conséquent, et le vicomte fut reçu avec un dédain glacial qui, certainement, eût épouvanté et fait rougir le timide petit baron.

Mais le vicomte savait par cœur son Chantilly aussi bien que son Palais-Royal ; il se remit promptement de sa feinte émotion, baisa galamment la main de la marquise, s'agenouilla ensuite devant elle, lança à propos quelques œillades et débita imperturbablement une ou deux phrases romanesques empruntées à l'abbé qui lui composait ses quatrains, et, dix minutes après, on ne sait comment, d'ailleurs, il se trouva non plus à genoux, mais assis auprès de la marquise, laquelle daigna bien se reprendre à sourire, et Dieu sait ce que promettait le sourire d'une marquise poudrée à frimas.

— Ah ça, vicomte, dit alors madame de Prie, vous savez la nouvelle ?

Le vicomte ouvrit de grands yeux.

— La petite baronne est désolée… elle pleure…

— Tout beau ! marquise, et pourquoi ?

— Parce que le petit baron a décidément accepté l'emploi de guidon dans votre régiment.

A ces mots, débités d'un ton nonchalant, le vicomte fit un soubresaut et pâlit.

— Le baron est fou ! s'écria-t-il.

— Fou ? dit la marquise, et pourquoi ?

— Parce qu'accepter du service ne lui sied guère.

— Douteriez-vous de sa bravoure ?

— Non, certes.

— De son attachement au roi ?

— Moins encore.

— Eh bien ! alors !

— Eh bien ! fit le vicomte avec emportement, quand on est jeune, riche, heureux et aimé, on ne tente pas les prodigalités de la fortune ; une bonne étoile se lasse tôt ou tard.

— Vous exagérez, vicomte.

— Non, de par Dieu ! marquise, et je n'écoute qu'à moitié mon amitié fraternelle pour lui, car je ressens un violent chagrin en songeant que la prochaine campagne va nous séparer.

— Vous aimez donc fort le baron ?

— Comme un autre moi-même. C'est mon ami, mon parent, et je frissonne à la pensée qu'il suffit d'une balle égarée, d'un cheval qui bute, d'un boulet qui s'enterre pour briser cette existence si jeune, si belle, si pleine d'avenir.

— En vérité, monsieur, votre amitié est digne des temps antiques.

— Cher baron ! murmura sentimentalement le vicomte. Je l'aime comme mon enfant.

— Et… sa femme ? demanda malicieusement la marquise.

— Ce mot est une longue ingratitude, madame, répondit le vicomte en appuyant ses lèvres sur la belle main de madame de Prie.

Madame de Prie ne répondit pas. Elle examinait le comte à la dérobée et se demandait comment il lui serait possible d'arracher au rusé gentilhomme le secret de son amitié exagérée.

— Ah ça, dit-elle tout à coup, je vois que vous avez une affection vive pour votre parent et l'aimez fort, mais alors laissez-moi vous faire un sermon.

— Le prédicateur est séduisant, marquise.

— Le petit baron tire-t-il bien l'épée ?

— Heu ! heu !

— S'il avait un duel…

— Oh ! ciel ! fit le vicomte épouvanté, je me battrais pour lui dix fois plutôt qu'une, cher baron !

— Alors, permettez-moi de vous traiter de franc étourdi.

— Moi ?

— Vous-même. Mon Dieu ! dit la marquise ingénument, nous avons notre petite police secrète, M. de Bourbon et moi, sans compter celle de Richelieu, qui est une police à jupons, et, à nous trois…

Le vicomte fit la grimace.

— A nous trois, continua la marquise, nous savons à peu près tout, et il n'est pas gentilhomme de marque, vous, par exemple, dont les actions ne nous soient connues.

— En vérité !!!

— Or, je sais, par là même, vicomte, que vous entraînez le baron chaque jour en une foule de lieux où rien n'est plus aisé à rencontrer qu'une bonne querelle suivie d'un coup d'épée.

— Ne suis-je point là pour me battre en son lieu et place ?

— C'est juste, mais savez-vous bien que c'est chose triste qu'un duel ?

— Bah ! une misère.

— Le jeune roi ne les aime point.

— Je le sais.

— Et M. de Bourbon moins encore.

— Peuh !

— Vous n'ignorez pas qu'il s'est catégoriquement expliqué, et qu'il a dit formellement que le gentilhomme qui croiserait le fer à la suite d'une altercation légère serait exclu de l'armée et ne pourrait entrer en campagne.

— Je le sais, marquise, mais que voulez-vous ?

Et le vicomte fit un geste de résignation héroïque.

Tout aussitôt des pas précipités retentirent dans l'antichambre,

la porte s'ouvrit, le petit baron entra.

Le petit baron était pâle, blême, son regard brillait de colère, il avait les lèvres crispées.

Il salua la marquise et alla droit au vicomte :

— Mon ami, lui dit-il, viens avec moi.

— Où cela ?

— Dans la rue, à deux pas.

— Pourquoi faire ?

— Pour me servir de témoin.

— De témoin ! s'écria la marquise.

— Un duel ! exclama à son tour avec effroi la petite baronne, qui, de la pièce voisine, avait tout entendu, et accourait éperdue.

— Il le faut ! dit le baron.

Le vicomte était devenu fort calme, au grand étonnement de la marquise, et il écoutait le baron froidement, au lieu de manifester cette émotion qu'on avait le droit d'attendre de sa vive amitié.

— Il le faut, reprit le baron, j'ai été insulté.

— Par qui ?

— Par un gentilhomme que je ne connais pas, mais que j'ai rencontré dans les antichambres du duc de Bourbon.

— Ah ! fit négligemment le vicomte.

— Comment ! dit la marquise, vous venez de chez le duc ?

— Oui, il m'a fait appeler à huit heures du matin.

— C'est bizarre.

— Pour m'offrir de nouveau l'emploi de guide au régiment de Bretagne.

— Ma foi ! pensa la marquise, je n'en savais absolument rien, tout à l'heure, quand je disais au vicomte…

— Et, demanda celui-ci, as-tu accepté ?

— Mon Dieu ! oui, répondit le baron.

— Ciel ! murmura la petite baronne.

— Or, continua le baron, dans les antichambres j'ai trouvé un gentilhomme assez vieux, fort laid, piètrement accoutré, et qui m'a

dit : Permettez-moi, monsieur, de vous féliciter de la faveur que vous venez d'obtenir, mais laissez-moi vous dire aussi que je plains sincèrement ce pauvre régiment de Bretagne. – Et pourquoi cela, monsieur ? ai-je demandé avec hauteur. – Parce qu'il aura un bien mauvais guidon, m'a-t-il insolemment répondu.

Tu le vois, mon ami, cet homme m'a insulté, je lui ai donné rendez-vous, là, sous les fenêtres, et nous allons nous battre.

— C'est tout simple, dit froidement le vicomte.

— Comment, c'est tout simple ! exclamèrent avec effroi la petite baronne et la marquise.

— Pardieu ! oui, mesdames, le baron a été insulté.

— Mais c'est affreux !

— L'honneur avant tout, dit le vicomte ; je te suis, baron.

La marquise prit le vicomte par le bras et l'entraîna dans un coin du boudoir :

— J'espère, lui dit-elle, que vous allez vous battre à sa place ?

— Pas le moins du monde, marquise.

— Mais tout à l'heure… ne me disiez-vous pas…

— L'insulte est trop grave…

Et le vicomte salua et voulut rejoindre le baron.

Mais la marquise était une femme d'esprit, elle était douée de l'art merveilleux de débrouiller le nœud le plus compliqué et de deviner les énigmes les plus ténébreuses.

— Pardon, vicomte, dit-elle, j'ai encore un mot à vous dire, veuillez me suivre au salon.

L'accent de madame de Prie était devenu impérieux ; il renfermait la double autorité de la femme qui se sent aimée et de la femme qui a un pouvoir redoutable dans les mains.

Elle regarda le vicomte en face, et lui dit :

— Monsieur, vous avez prétendu tout à l'heure que vous m'aimiez.

— C'est vrai, madame.

— Vous savez que j'ai tout pouvoir sur monsieur de Bourbon ?

— Hélas !

— Et que si je montrais au duc ce papier…

Et la marquise déplia le quatrain du vicomte.

Le vicomte pâlit.

— Vous iriez coucher à la Bastille ce soir, acheva froidement la marquise.

— Madame, dit le vicomte ému, je suis en vos mains ; faites de ma liberté ce qu'il vous plaira.

— Je vais vous fournir le moyen de la racheter, vicomte.

— Que dois-je faire ?

— Vous allez vous battre pour le baron.

— Impossible, marquise !

— Comment ! impossible ?

— J'ai bien assez de mes querelles.

— Mais c'est votre ami…

— Sans doute.

— Vous redoutiez pour lui les périls de la guerre…

— Peuh ! un duel est moins dangereux. Et puis, marquise, vous n'y songez pas… le duc n'aime pas les duels…

— J'y songe, au contraire, et ce pauvre baron perdra son emploi de guidon accordé ce matin.

— Si je me battais, je perdrais celui de cornette.

— Vicomte, dit gravement madame de Prie, voulez-vous que je vous explique une énigme ?

— Quelle énigme, madame ?

— Celle de votre amitié subite pour le baron.

— Ah ! ricana le vicomte.

— Vous voulez être guidon, vicomte ? Ne vous en défendez point, et comme le précepteur du roi, M. de Fleury, vous protège chaudement, vous le serez certainement si le baron ne l'est pas. Mais M. le duc, qui fait grand cas de M. de Fleury, fait encore plus grand cas de moi, qui protège le baron. Or, vous vous êtes dit un jour : Soyons l'ami du baron ; conduisons-le partout où il pourra trouver une bonne querelle, et, lorsqu'il se sera battu, je n'aurai plus rien à craindre ? Ai-je deviné, vicomte ?

Le vicomte balbutia.

— Or, poursuivit la marquise, il est clair comme le jour, à présent, que l'homme qui a insulté le baron était un estafier payé par vous, et par vous mis en sentinelle dans les antichambres du duc.

Le vicomte pâlit.

— Monsieur, dit froidement madame de Prie, je vous donne ma parole d'honneur que vous serez guidon au lieu et place du baron, mais à une condition.

— Laquelle ? demanda le vicomte dont l'œil étincela.

— Pardon, je me trompe, je pose deux conditions au lieu d'une.

— Voyons, la première ?

— Vous allez empêcher ce duel.

— C'est fait, dit le vicomte.

Et il ouvrit une croisée du salon qui donnait sur la rue, dans laquelle son estafier se promenait de long en large. Il lui fit un signe ; l'estafier comprit et disparut.

— Le baron ne le reverra jamais, dit-il. Quelle est la seconde condition, marquise ?

— Celle-ci, répondit la marquise, est plus difficile. Lorsque vous aurez besoin de gagner mes bonnes grâces pour obtenir du crédit, et que vous penserez que le moyen le plus sûr et le plus efficace est de me parler d'un amour que vous n'éprouvez pas, et de le faire en un quatrain, au lieu de dépenser dix écus, composez le quatrain vous-même.

Et la marquise se prit à rire au nez du vicomte stupéfait, pirouetta sur son talon rouge, et s'approcha d'une glace pour rajuster une de ses mouches qui tremblait au coin de sa lèvre et était prête à s'en détacher.

FIN

PROLOGUE.

Elle est penchée à mi-côte, au bord d'une rivière, dans un pli de vallon vert, à deux pas de Paris, c'est-à-dire à trente lieues, la maison où mon ami Rodolphe m'a amené hier soir.

— Mon cher, m'a-t-il dit, tu ne verras pas la maîtresse de la maison aujourd'hui, ni demain matin.

Elle est allée, à trois lieues d'ici, voir son parrain, et je lui ai donné deux jours de congé.

Nous allons vivre en garçons d'ici là.

Demain, nous chasserons. Je te ferai tuer un chevreuil. Le soir, nous jouerons au billard, et nous causerons de notre jeunesse.

Rodolphe parle de sa jeunesse comme un vieillard. Il n'a pourtant que trente-six ou trente-huit ans.

Vous l'avez tous vu passer sur le boulevard, un cigare aux lèvres, flânant entre quatre et six heures.

Comme il est mince et porte la barbe courte, on le prend assez volontiers pour un officier de zouaves. Chacun sait qu'on joue ses pièces cent fois, qu'il gagne énormément d'argent ; mais peu de personnes sont initiées à sa vie intime.

Pendant une dizaine d'années, de vingt à trente ans, il a été ce qu'on nomme un viveur modéré : il soupait, allait aux premières représentations, fréquentait un club.

On lui à connu alors des passions retentissantes et quelque peu romanesques.

Un beau jour, Rodolphe a disparu ; – il y a de cela sept ou huit ans.

Il n'a plus de chevaux ; quand on s'étonne de ne plus le voir, il vous dit invariablement : « Je ne suis presque jamais à Paris ; je n'y viens que pour mes affaires. »

Il a un petit entresol dans la maison du Café Anglais, et dîne au cabaret.

Pendant huit jours, vous l'avez rencontré sur l'asphalte, toujours le sourire aux lèvres ; le neuvième, il est devenu invisible.

Où est-il ?

A la campagne.

Est-il marié ? A-t-il, amant jaloux, emmené aux champs quelque beauté mystérieuse ?

Nul ne le sait, – à Paris du moins.

Il y a huit jours, j'ai rencontré Rodolphe sur le boulevard.

— Es-tu chasseur ? m'a-t-il demandé.

— Passionné, ai-je répondu.

— Veux-tu venir passer huit jours chez moi ?

— Où cela ?

— A trente lieues de Paris, entre Montargis et Fontainebleau.

Nous chasserons, nous fumerons, nous travaillerons même un peu, si tu veux. J'ai lu ton dernier roman. Il y a une pièce, nous la ferons.

Et je suis parti.

Rodolphe m'avait précédé.

Hier, à midi, en quittant l'express de Nevers à la station de Montargis, j'ai trouvé mon ami Rodolphe qui m'attendait perché sur son dog-cart, attelé d'un beau cob alezan brûlé.

— Nous avons cinq petites lieues à faire, m'a-t-il dit. C'est l'affaire d'une heure et quart.

— Nous avons mis soixante-cinq minutes, dix minutes de moins.

Rodolphe a toujours eu des chevaux vites.

La maison où nous sommes n'est pas un château ; ce n'est pas non plus une habitation bourgeoise.

C'est une ancienne *commanderie,* et le nom lui est resté.

Il y a une tour, dans laquelle on a logé l'escalier.

La salle à manger est une halle, le salon une église.

Dans le vestibule, on voit des bois de cerf supportant des fusils et des cors de chasse, et quelques vieux bahuts en poirier sculpté aussi noir que de l'ébène.

Le premier étage a un ameublement tout moderne, une chambre

en sapin verni, avec toilette en vieille faïence de Rouen, rideaux en cretonne Louis XV et sièges à l'avenant.

Des croisées, je vois une pelouse verte encore, bien que l'automne soit venu ; une adorable petite vallée et des bois à perte de vue.

Les domestiques sont peu nombreux.

Madame est invisible.

Est-elle réellement absente ?

Et puis, est-ce bien madame Rodolphe, de par la loi et l'Église ?

Mystère encore !

Et c'est pour pénétrer ce mystère que je suis venu ; et, l'Évangile disant que ceux-là seuls qui cherchent trouveront, je me suis mis à chercher.

Tandis que Rodolphe donnait quelques ordres en bas, j'ai parcouru le premier étage, et j'ai eu la bonne fortune de trouver la chambre de Madame.

C'est une merveille d'appartement, et son aspect a dérouté toutes mes suppositions.

Il n'y a qu'une Parisienne, femme de théâtre ou fille du vrai monde qui peut se faire un nid pareil.

Rodolphe n'est pas, ne peut pas être marié.

Aucune étoile du ciel dramatique n'a disparu ; et si Rodolphe s'était marié à Paris, nous le saurions. Si riche, si bien née qu'elle soit, une femme de province ignore à peu près tout ce que j'ai trouvé là.

Je n'ai pas eu le temps d'inventorier, mais un coup d'œil m'a suffi. D'ailleurs j'avais peur d'être surpris.

J'ai rejoint Rodolphe.

— Veux-tu voir mes écuries, m'a-t-il dit.

— Volontiers.

Les écuries, le chenil ont été organisés dans un vieux corps de logis qui était jadis une ferme.

Les chevaux, au nombre de six, sont en *box* avec râtelier de fer et mangeoire en tôle émaillée.

Je ne connais pas à Paris d'écurie mieux tenue.

Le chenil est vaste, aéré, chauffé par un poêle en faïence.

Les chiens ont des lits de camp tout à l'entour et couchent l'été sur du sable fin.

J'ai retrouvé dans l'écurie *Giselle.*

Giselle est une double ponette alezane que Rodolphe possède depuis près de quinze ans.

Elle est grasse, elle a le poil luisant et dans le regard je ne sais quoi de tranquille et de satisfait.

— Comment, me suis-je écrié, tu l'as encore ?

— Et je l'aurai toujours, jusqu'à ce qu'elle meure, m'a répondu Rodolphe avec une sorte d'émotion subite. Cette jument c'est mon amie, ma bonne étoile, mon sauveur.

Elle sait mon histoire, mieux que personne, et c'est à elle que je dois le bonheur dont je jouis à présent : si elle pouvait parler, elle te raconterait la vie orageuse de son maître ; si elle pouvait écrire ses mémoires, elle te dirait un petit roman, que seuls, elle et moi, nous connaissons bien.

Telle que tu la vois, cette jolie bête à l'œil intelligent a souillé sa robe de sang humain.

Je regardai Rodolphe, m'imaginant qu'il se moquait de moi.

Mais il ajouta gravement :

— J'avais un mauvais génie qui me suivait pas à pas. Giselle, d'un coup de pied, l'a envoyé dans l'autre monde.

— Ah ça, m'expliqueras-tu ?…

— Je ne t'expliquerai rien, je ne raconte pas mon histoire. Viens, viens.

Rodolphe est un de mes bons amis, mais nous ne sommes pas assez liés, et je n'étais pas assez provincial pour insister.

Nous avons dîné tête à tête, puisque madame est absente.

Six parties de billard et trois cigares nous ont fait longer la berge jusqu'à dix heures, et mon hôte m'a conduit dans ma chambre.

Je me suis endormi en songeant aux singulières paroles de Rodolphe.

Puis j'ai fait un rêve étrange.

J'ai vu la jument entrer dans ma chambre sans que ses sabots fissent le moindre bruit.

Elle s'est approchée d'une table où mon hôte avait fait placer

pour mon usage des plumes, de l'encre et du papier.

Puis elle a levé un de ses pieds, et son sabot s'est allongé, en devenant griffe, et je l'ai vu saisir la plume et écrire.

Est-ce assez absurde !

Mais voici où le fantastique se prolonge.

Ce matin, en ouvrant les yeux, j'ai trouvé sur ma table un cahier de papier écrit, et sur la première page j'ai lu :

Mémoires d'une jument.

Décidément, Rodolphe se moque de moi.

N'importe ! lisons ; c'est *Giselle* qui parle.

Chapitre I

Je suis une bête de race, une jument anglo-irlandaise, et j'ai une généalogie ; mais comme je me suis aperçu qu'en ce monde l'esprit avait passé, passait et passerait toujours avant la noblesse, je vous fais grâce de mes aïeux.

C'est moins mon histoire que celle de mon maître que je vais vous raconter, et, pour cela, je vous demande la permission de me reporter au moment où je suis entrée chez lui.

Donc nous sommes en 1856, et j'ai cinq ans, âge qui correspond chez les chevaux à la vingt-deuxième année des femmes.

Dès le premier jour, j'ai su quelle serait ma besogne. Mon maître habite Paris, rue du Helder, et il est auteur dramatique.

De la fin d'avril à la mi-octobre, on m'attellera au poney-chaise ; d'octobre à avril, je serai cheval de coupé.

J'ai bien un peu gratté dédaigneusement de mon sabot le pavé de mon box en apprenant cette mortifiante combinaison qui fait de moi une bête à deux fins.

Mais Ibrahim m'a consolé.

Ibrahim est un vieux cheval arabe retour de Crimée, un vieux beau qui a eu un général tué sous lui, et que mon maître, cousin dudit général, a recueilli.

C'est un fort joli cheval de selle qui ne *marque plus,* mais se capuchonne si coquettement qu'on le prendrait pour un adolescent quand il sort de l'écurie.

Ibrahim connaît notre maître à fond.

— Ma chère, m'a-t-il dit, dans le monde artistique, on fait assez volontiers habit de velours et ventre de son.

On a une voiture et on monte à cheval, mais on est quelquefois gêné pour son terme et on demande des renouvellements à son tailleur.

Ibrahim m'a mis au courant de l'existence de mon maître, que j'appellerai Rodolphe, si vous voulez bien le permettre.

C'est un assez bon garçon, entre vingt-sept et trente ans, ni blond ni brun, ni grand ni petit, sans aucun talent, disent ses ennemis ; manquant de sérieux, prétendent ses amis ; écrivant ses pièces par dessous la jambe, mais gagnant beaucoup d'argent, ajoutent les indifférents ; toujours amoureux, souvent désespéré, consolé très vite et recommençant.

Il paraît qu'on ce moment Rodolphe a une maîtresse des plus… sérieuses, une grande dame du théâtre.

Rire étincelant, esprit qui mord, âme qui sait aimer, maturité éclatante, talent incontesté, – telle est la femme.

Rodolphe en est fou…

Mais le fruit mûr guérit-il du fruit vert ?

Rodolphe ne le pense pas, et Ibrahim en gémit.

Il paraît que le soir, quand la grande comédienne fait son humble métier, Rodolphe flâne dans les coulisses des petits théâtres, et qu'il donne des rendez-vous au bois, le matin.

— Cela lui jouera un mauvais tour, me dit Ibrahim, qui sait Mlle X… assez jalouse et assez orgueilleuse pour ne point pardonner une infidélité.

Chapitre II

Il y a un mois que je suis chez Rodolphe.

Il me fait atteler tous les jours à quatre heures, et nous allons au bois, où entre les deux lacs nous rencontrons Corinne dans son coupé.

Corinne est la comédienne en question. Cependant, hier soir, Corinne ne s'est point contentée d'échanger un sourire et un geste amical avec Rodolphe.

Elle a fait une chose des plus compromettantes ; elle est sortie de sa voiture et est montée dans le poney-chaise.

J'ai alors entendu la conversation suivante :

— Rodolphe, vous me trompez…

— Corinne, je vous jure qu'il n'en est rien, et que je vous aime.

— Ça, je le sais, mais vous me trompez néanmoins, et je vous préviens charitablement que si vous retournez chez la petite Aurélie des Délassements-Comiques, je vous fermerai ma porte au nez.

Rodolphe a protesté de son innocence ; c'était tout ce que demandait Corinne, qui n'en a pas cru un mot du reste, et on s'est quitté assez froidement.

Rentrée à l'écurie, j'ai été fort étonnée qu'on ne me fît point ma paille.

A six heures j'ai eu l'explication de ce mystère. Le cocher est venu me garnir et m'a attelée au coupé.

Le pauvre Ibrahim, qui commençait à dormir sur sa longe, s'est réveillé et m'a dit en soupirant :

— Notre maître va faire des bêtises.

Je suis partie ; le cocher m'a conduit au boulevard du Temple, dans la petite rue des Marais.

Rodolphe était encapuchonné comme une femme honnête qui va chez son amant.

A onze heures un quart un froufrou de robe s'est fait entendre au seuil de l'entrée des artistes, la portière du coupé s'est ouverte et refermée, et on m'a rendu la main comme si je traînais une ambassadrice.

Je ne me suis arrêtée que dans la rue Labruyère. Rodolphe et Aurélie – c'était-elle – sont descendus, une porte s'est ouverte, et j'ai entendu ces mots :

— Joseph, je ne rentrerai pas.

Comme je tournais le coin de la rue, un fiacre y entrait, stores baissés. C'était Corinne qui venait se convaincre de son malheur.

Chapitre III

Ibrahim avait raison, – mon maître a fait des bêtises !

Voici huit jours que tout est rompu avec Corinne.

Rodolphe se tourmente, pleure, écrit des lettres de seize pages, et, chaque jour, je stationne à la porte d'un grand théâtre, tandis que mon maître arpente le trottoir comme un créancier qui guette son débiteur.

Mais Corinne est inflexible, et, chaque soir, en quittant sa loge, elle se fait donner le bras par son protecteur politique, un homme qui eût fait décorer Rodolphe un jour ou l'autre, si la petite Aurélie n'était venue brouiller les cartes.

Les lettres de seize pages sont renvoyées intactes.

Cependant Corinne n'a point redemandé les siennes.

Rodolphe sèche sur plant, – il est pâle, il est maigre, il ne sort plus et n'a pas revu Aurélie.

Sa porte est fermée pour tout le monde, excepté pour son ami Godolphin.

Qu'est-ce que Godolphin ?

Ibrahim, qui, en cheval d'esprit, tenait à Corinne et se désole presque autant que Rodolphe, me l'a expliqué.

C'est l'ami des enterrements.

Figurez-vous un petit homme sec et maigre, anguleux comme le nez d'une vieille, grincheux comme une fille de quarante ans qui n'a pas trouvé d'amoureux, qui rit jaune s'il arrive un bonheur à Rodolphe, et ne lui témoigne de l'amitié que lorsqu'il a des ennuis.

Godolphin a été le confident des amours de Corinne et de Rodolphe.

Leur bonheur lui a froissé pendant bien longtemps le système nerveux. Il disait à Rodolphe que Corinne était vieille, et à Corinne que Rodolphe était un garçon beaucoup trop léger pour elle.

Cependant, Godolphin est devenu le consolateur de Rodolphe.

Ibrahim m'a dit :

— Si ce bossu, qui n'a pas d'esprit, ne va pas chez Corinne, tout s'arrangera.

— Et s'il y va ?

— Rodolphe est perdu.

J'espère bien que Rodolphe pensera comme Ibrahim.

Chapitre IV

On vient de m'atteler. Il est quatre heures.

Un homme monte seul dans le coupé. C'est Godolphin.

Où allons-nous, hélas !

J'entends l'ami des enterrements crier au cocher :

Rue Louis-le-Grand !

Cet imbécile de Rodolphe, il envoie son ami parlementer avec Corinne…

Si je prenais le mors aux dents et m'allais jeter à la Seine avec la voiture et sa cargaison !

Je me noierais, mais je sauverais Rodolphe.

Malheureusement, le cocher qui me conduit est père de famille.

Chapitre V

Au lieu d'être cheval, Ibrahim ferait bien mieux d'être sorcier et d'exercer son métier à Asnières ou au Château des Fleurs.

Tout ce qu'il avait prévu est arrivé.

Le bossu a passé trois heures chez Corinne.

Il en est sorti avec un petit air satisfait. Corinne hésitait à rompre, mais l'ami de Rodolphe *lui a parlé le langage de la raison.*

Il est revenu chargé des lettres que Rodolphe a écrites autrefois, et d'un médaillon qu'il avait mis au cou de Corinne. Ce pauvre Rodolphe !

Il attendait au seuil de la cour comme un condamné attend sa grâce au pied de l'échafaud.

Godolphin a pris un air solennel.

Il a serré les deux mains de Rodolphe, qui était pâle comme un mort, et lui a dit :

— Mon ami, nous partons demain. Les voyages apaisent les tourments du cœur.

Rodolphe s'est assis sur la borne de la porte cochère, et pendant qu'on me dételait, je l'ai vu pleurer comme un enfant.

J'aurais pu noyer le bossu et sacrifier le cocher !

Chapitre VI

O la campagne au mois de mai ! La route sonore que bordent les grands ormes et qui traverse les bois ombreux et les villages blancs, s'allonge à travers les prairies et serpente au flanc des coteaux. Là-bas, à l'horizon, le ruban argenté de l'Yonne, et plus loin, au-delà, les collines bleues du pays Bourguignon, la terre bénie où ruisselle le vin généreux et fier !

Nous avons quitté Paris.

Depuis trois jours, Rodolphe, qui n'est plus qu'un corps sans âme, voyage à petites journées, écoutant sans les entendre les consolations de cet abominable Godolphin.

Où allons-nous ?

Ibrahim me l'a dit avant le départ, car il est parti, lui aussi, par le chemin de fer, tandis que je m'en allais par la route.

Nous allons en Bourgogne, dans une maisonnette blanche, entourée d'un ruisseau, abritée des vents du nord par une colline couverte de vignes, – un nid de tourterelles…

Hélas ! et Rodolphe est seul.

J'ai entendu Godolphin parler de monter à cheval.

Rodolphe lui a répondu d'un air distrait :

— Tu monteras Giselle.

Oh ! si cela lui arrive, je l'enverrai se rompre le cou dans un fossé ou sur un tas de pierres !

Chapitre VII

Voici le quatrième jour du voyage.

Rodolphe a toujours le cœur navré, et Godolphin continue à bâtir des théories consolantes sur l'abandon et la perfidie des femmes.

Nous sommes partis de bonne heure, à la pointe du jour. C'est ce soir que nous arriverons. La matinée est fraîche, les lointains se perdent en une brume bleue ; il me semble que ce calme charmant de la nature fait du bien à mon pauvre maître.

Godolphin déclame de méchants vers, et a cessé de répéter comme un glas funèbre le nom de Corinne à l'oreille endolorie de Rodolphe.

Mais un bruit se fait entendre derrière moi.

C’est une voiture qui roule à grands fracas, et j’entends crier :

— Arrêtez ! arrêtez !

Un cabriolet de louage, pris à la ville voisine, à la descente du chemin de fer, nous a rejoint.

Une femme en descend, jette un cri et se suspend au cou de Rodolphe.

Ah ! j’ai eu une émotion !…

J’ai cru que c’était Corinne…

Ce n’est pas elle, c’est Aurélie !

Aurélie qui, depuis quatre jours, court après Rodolphe, dont elle sait le désespoir, ce désespoir qui est son œuvre.

Elle a pris dans ses deux mains la tête pâle de Rodolphe, et lui dit :

— Je veux réparer le mal que j’ai fait. Je n’ai pas d’esprit, je n’ai pas de talent, mais je suis bonne fille et je t’aimerai tant que je te consolerai…

Rodolphe s’est pris à la regarder.

C’est une charmante créature…

Elle a vingt ans, des yeux qui rient au travers de ses larmes, une bouche rose et des dents éblouissantes.

Et elle dit : Ah ! je t’aime ! comme peut-être Corinne n’a jamais pu le dire !

Chapitre VIII

— Monte ! dit Rodolphe, qui prend Aurélie sur ses genoux.

Après tout, qui sait ? C’est peut-être le bonheur à venir que j’emporte. En amour, un clou chasse l’autre.

Chapitre IX

Et voici près d’un an que cela dure.

Rodolphe est heureux !

La maisonnette blanche est devenue le nid de tourtereaux, et le bruit de leurs baisers et de leurs éclats de rire couvre le clapotement du ruisseau sur les cailloux.

Corinne s'est un peu effacée dans la brume.

Aurélie est si gaie !

Jamais les femmes ne sauront ce qu'il faut d'esprit, de beauté et de renommée pour contrebalancer un éclat de rire.

Et Corinne qui rit si bien au théâtre, n'a jamais ri dans l'ombre discrète de son alcôve comme Aurélie en plein soleil.

Ils étaient si heureux depuis six mois, que Godolphin en a eu la jaunisse et s'en est allé.

Bon voyage ! et au plaisir de ne jamais vous revoir !…

Chapitre X

Godolphin est revenu. C'est une preuve que le deuil est dans la maison.

Pauvre Rodolphe !

La nuit dernière, Ibrahim et moi nous causions, – tirant un reste de paille.

Ibrahim me disait :

— Voici quinze jours qu'il ne m'a pas monté, et on ne t'attelle pas. Certainement, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

Comme il me disait cela, Joseph entra. Il brida Ibrahim, lui sauta à poil sur le dos, et j'entendis bientôt retentir au loin le galop précipité du cheval arabe. La nuit s'écoula, Ibrahim ne revint pas. Au petit jour, Rodolphe entra dans l'écurie.

— Pauvre Giselle, me dit-il d'une voix étouffée, tu es une vaillante bête, mais galoperas-tu assez vite !

Une grosse larme est tombée de ses yeux sur mon cou, tandis qu'il me bridait.

Je suis partie ventre à terre et ne me suis arrêtée qu'à la ville voisine, à la porte d'un pharmacien.

En route, nous avons rencontré Joseph ; il était allé chercher le

docteur A…, un médecin renommé.

Par une fatalité inouïe, le médecin n'y était pas. Nous sommes revenus avec un autre.

Il paraît que Aurélie se meurt.

De quel mal ? on ne sait. Mais, tout à coup, brusquement, sans transition, le ciel bleu s'est obscurci, et le vent de mort a soufflé sur cette nature jeune et robuste qui défiait le trépas un sourire aux lèvres.

Chapitre XI

§

Chapitre XII

Le brouillard jaune de l'hiver obscurcit les rues de Paris, le macadam est devenu un lac croupissant. C'est janvier avec ses plaisirs, ses douleurs, la misère par-ci et le bal par-là.

Chaque jour, si un rayon de soleil luit entre deux nuages, je traîne au bois un corps veuf de son âme, un fantôme qui a tout oublié, même Corinne, pour ne songer qu'à une tombe.

Elle avait vingt ans, et elle est morte, – et avec elle, peut-être, le cœur de Rodolphe. Et Godolphin est là !

Ah ! l'ami des enterrements a trouvé une belle théorie qui se résume en deux mots :

« Marie-toi ! »

Il y arrivera, le malheureux ! en parlant à Rodolphe de la sainteté du foyer domestique, des tendres épanchements de la famille et de cette bonne vie campagnarde que Rodolphe aimait tant !

Ces pauvres fous qu'on appelle des hommes d'imagination, ils ont tous fait le même rêve.

Une femme souriante, des enfants blonds et un grand feu bien clair qui pétille dans l'âtre aux heures du souper…

Et ce rêve semblable à une toile de maître sans cadre, ils n'en ont pas soupçonné le réveil.

Ils n'ont pas deviné, au lendemain des épousailles, cette figure

grimaçante de la belle-mère, armée dès lors de pied en cape, et qui revendiquera sa fille aussi longtemps et par toutes les chicanes de la terre, qu'un avocat normand dispute un lopin de guéret ou un clos de pommiers.

Chapitre XIII

Si maintenant, vous voulez savoir quelle mouche piquait Godolphin, à quel sentiment détestable il obéit, je vais vous le dire.

Godolphin a commis deux petits livres et trois méchants vaudevilles ; mais il a le plus grand respect de son talent imaginaire et il est jaloux de Rodolphe.

Corinne aimant Rodolphe, c'était pour celui-ci l'encouragement au travail, le succès retentissant.

La grande comédienne était femme de bon conseil.

Le rêve de Godolphin est de voir Rodolphe perdre sa position au théâtre.

Les amours de Rodolphe et d'Aurélie avaient un peu réalisé le rêve du bossu.

Rodolphe ne quittait plus sa campagne ; Rodolphe s'encroûtait.

Mais Aurélie est morte et Rodolphe est revenu à Paris.

Tût ou tard, il se remettra au travail, et Godolphin ne le veut pas.

C'est pour cela que, maintenant, Godolphin lui parle mariage.

Mariez-vous et soyez ensuite auteur dramatique, comme c'est commode !…

Ah ! si je rencontrais Corinne, et si je pouvais parler !…

Chapitre XIV

Le printemps est revenu.

Rodolphe est toujours à Paris ; mais Godolphin est parti.

Quel drôle de corps que ce bossu ! il fait des phrases grotesques sur la nature, et dans ses petits livres que personne ne lit, il décrit des passages qu'il a lus dans d'autres livres faits par des bonshommes qui

n’étaient jamais sortis de Paris.

Comme poussaient les premiers bourgeons du bois de Boulogne, il est arrivé un matin et a dit à Rodolphe :

— Viens-tu avec moi ? je pars ce soir.

— Où vas-tu ?

— Voyager en Bretagne et admirer la nature.

Rodolphe s’est pris à sourire :

— La campagne n’est possible nulle part au mois d’avril. Mon ami, lui a-t-il dit, reste à Paris.

Mais Godolphin n’a rien voulu entendre. Il est parti par les troisièmes du chemin de fer, car il est économe, et il emporte un bâton ferré et un petit havresac pour se donner un air de peintre en voyage.

Le départ de Godolphin a fait du bien à Rodolphe.

Depuis quinze jours, il s’est remis au travail.

Le directeur de la Porte-Saint-Martin lui a commandé une grande pièce pour les vacances.

Sur la lecture de l’œuvre, acteurs et directeur ont prédit un grand succès.

Donc, Rodolphe travaille et Godolphin est parti.

Si le bossu ne revient pas, nous sommes sauvés !…

Chapitre XV

A vingt-sept ans, on ne meurt pas d’amour.

Rodolphe sent bien encore ses yeux se mouiller au souvenir de la pauvre Aurélie ; mais il a repris sa vie d’autrefois.

La pièce est terminée, on la répète.

Chaque jour, je conduis mon maître au théâtre. Souvent, nous ne revenons pas seul.

Il y a de si jolies créatures à ce théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui joue un drame entre deux féeries.

Rodolphe commence à tremper ses lèvres dans la coupe des amours faciles, et son deuil passe du noir au violet.

L’autre jour, il a eu une fantaisie, il a voulu revoir Corinne.

Corinne est une femme impitoyable en amour, charmante en amitié.

Elle aime ceux qu'elle n'adore plus ; une fois qu'elle a eu le temps de pardonner à ses amants, elle en fait ses amis les plus chers.

Nous allons au Bois, vers cinq heures, après la répétition.

Corinne habite, à présent, rue de Marignan, à deux pas des Champs-Élysées.

Chaque fois qu'elle quitte un amant, elle déménage et renouvelle son mobilier.

Rodolphe est allé chez elle.

La nouvelle demeure de Corinne est un joli pavillon au milieu d'un jardin.

En voyant entrer Rodolphe, elle s'est levée d'un banc de verdure sur lequel elle était assise, et lui attendu la main.

— Bonjour, mon ami, lui a-t-elle dit.

Ce *mon ami* était un poème.

Cela voulait dire : je suis prête à me sacrifier pour vous, mais à la condition que nous ne reparlerons jamais du passé, et que vous ne réveillerez pas une dernière étincelle sous les cendres de notre amour.

Rodolphe a fait bonne contenance.

Et puis, il n'aime plus Corinne, je l'espère du moins ; et il n'était pas plus triste en s'en allant.

Le lendemain, il n'y pensait plus.

La pièce marche ; on répète généralement mardi. Samedi, c'est la première.

Pourvu que Godolphin ne revienne pas d'ici-là ?

Chapitre XVI

Mais Godolphin est revenu.

Il a fait une scène abominable à Rodolphe.

Rodolphe travaille, Rodolphe s'amuse, Rodolphe parle, pense, agit, prend du plaisir.

Il a fait une pièce, le malheureux ! et il aura peut-être un grand

succès.

Godolphin, qui est un homme sérieux, lui a jeté ces mots terribles à la face :

— Tu n'aimais pas Aurélie, tu n'as jamais aimé personne. Tu n'es pas un garçon sérieux, et je me repens bien de m'être occupé de ton avenir.

Et comme Rodolphe étonné le regardait :

— Sais-tu bien que pendant que tu te prodiguais ici à des danseuses et à des figurantes, je songeais à te marier !

— Toi ?

— Oui, moi.

— Et contre qui ? s'est écrié Rodolphe, qui a retrouvé sa belle humeur.

— Je voulais te donner une famille et un ange ; mais tu en es indigne. Huit cent mille francs de dot.

— Et puis ?

— Une créature céleste, un amour de belle-mère, et un beau-père qui est la bonté même.

Rodolphe est curieux ; il a voulu la voir.

Alors Godolphin est entré dans la voie des aveux.

L'ange s'appelle Mlle Ursule ; le beau-père est un ancien marchand drapier ; la belle-mère a sauté, dans sa jeunesse, au bal de Pontoise, avec S.A. Mgr le duc d'Orléans.

Car c'est à Pontoise, où Godolphin a nous ne savons quelles ramifications de famille, qu'il a déniché tout cela.

M. Buissonnet a une belle fortune ; sa femme le mène par le bout du nez ; sa fille a été élevée aux *Oiseaux*.

Mlle Ursule n'est pas fille unique ; elle a une sœur mariée à un notaire, et un frère qui attend patiemment la mort de ses auteurs pour satisfaire des créanciers plus impatients que lui.

Néanmoins, Mlle Ursule aura une jolie dot, et des espérances de la plus belle venue.

Quand Godolphin a eu débité tout cela, Rodolphe lui a répondu :

— Tout bien réfléchi, je ne veux pas me marier !

Godolphin est entré en fureur ; puis il s'est calmé peu à peu et il

a proposé une transaction :

Rodolphe ne s'engageait à rien, mais il consentirait à venir à Pontoise passer une journée chez M. Buissonnet.

Rodolphe a accepté.

Heureusement que le jour est fixé au lendemain de la *première* de Rodolphe, et que, d'ici-là, nous avons le temps de réfléchir.

Chapitre XVII

Au théâtre, on n'est jamais sûr du lendemain.

La pièce de Rodolphe ne passe pas, au moins pour le moment.

Il y avait un rôle important, un rôle de jeune fille, qui devait être joué par Mlle G…

Mlle G… est une étoile ; elle devait être le succès de la pièce.

Hier, elle est tombée malade ; elle ne sera pas rétablie avant un mois.

Rodolphe ne veut ni de Mlle X… ni de Mlle Y…

On va reprendre les *Mousquetaires* jusqu'au 15 septembre, et, d'ici-là, Mlle C… se rétablira ou, du moins, on aura le temps de la remplacer.

Godolphin, en apprenant cette bonne nouvelle, a eu peine à contenir sa joie.

— C'est une excellente affaire pour toi, a-t-il dit. Les recettes d'octobre valent mieux que celles d'août.

— Tu as peut-être raison, a répondu Rodolphe avec nonchalance.

— Et puis, cela me sourit de te voir marié d'ici-là.

— Plaît-il ?

— Tu verras Mlle Ursule, tu l'aimeras…

— Oh ! qui sait ?

— Et tu n'as qu'à dire oui. C'est une affaire faite.

Rodolphe est un homme actif, nerveux, facile à décourager.

La pièce reculée, Rodolphe se trouve désorienté, Godolphin veut l'emmener à Pontoise ; il ira !

Ibrahim et moi, nous n'avons pas soupé hier soir, et le vieux cheval arabe m'a dit :

— Je prévois un grand malheur !…

Chapitre XVIII

Hurrah pour Godolphin !

Ce n'est pas fait encore, mais dans huit jours tout sera fini.

Nous sommes installés à Pontoise, dans un pavillon voisin de la villa de M. Buissonnet.

Toutes les familles de province sortent du même moule, et toutes les filles à marier se ressemblent.

Elles ont toutes des yeux sans flamme, des bras rouges, des coudes pointus et des cheveux qui ne sont ni bruns, ni blonds.

C'est ce qu'on appelle la *nuance sous-préfecture.*

M. Buissonnet est un gros homme épais et cérémonieux.

M. Prudhomme, qui s'est retiré à Pontoise, meurt d'envie d'avoir un gendre décoré, et rêve à être du conseil général.

Mme Buissonnet a quarante-cinq ans et des prétentions.

Elle donne des fêtes, mais elle égoutte le fond des verres pour la cuisine, et ne permet pas que les domestiques touchent aux vins fins et aux confitures.

Mlle Ursule est une belle personne qui tremble en regardant sa mère.

On a donné une petite soirée à la famille pour jeter les bases du contrat.

Les Buissonnet sont apparentés avec tout l'arrondissement.

Il y avait là des avoués chauves, des notaires graves, des femmes en branche d'asperge, coiffées du turban, et un vieil agent de change retiré que Godolphin appelle son cousin.

Dans ce joli milieu, Godolphin est à l'aise comme une sangsue dans une cuvette.

Il s'épanouit et fait le beau ; il a des mots pleins d'esprit ; il récite de petits vers et tourne des madrigaux.

Sa cousine, la femme de l'agent de change, s'étonne qu'il ne soit

pas encore de l'Académie.

Godolphin n'est pas décoré ; mais cela n'étonne pas ces bourgeois naïfs, parce qu'il est légitimiste.

En revanche, il porte un bout de ruban violet qui, m'a-t-on dit, représente un ordre du pape.

Moi, qui ne suis qu'une pauvre jument, j'ai toujours trouvé fort extraordinaire que des gens qui font fi de la croix de leur pays, eussent tant de plaisir à se pavaner sous une ferblanterie étrangère quelconque.

Mlle Ursule a de belles épaules, et Rodolphe est devenu myope.

Qu'arrivera-t-il, mon Dieu ?

Au train dont vont les choses, tout peut être fini dans huit jours !

Chapitre XIX

Rodolphe avait emmené son cocher. Mme Buissonnet l'a congédié.

Godolphin s'est chargé de faire comprendre à son ami que l'homme qui avait vu de près la vie de garçon de son maître, ne pouvait suivre Mme Rodolphe.

Le cocher est parti en disant :

— Monsieur ne sera pas heureux !

C'est aussi l'avis d'Ibrahim, qui m'a dit tristement :

— Avant un mois, je serai vendu, et tu traîneras, toi, le beau-père, la belle-mère et la belle-sœur dans quelque grosse calèche de famille.

Le lendemain, on nous a laissés sur notre paille jusqu'à dix heures.

Puis, un rustre est venu nous prendre ; un de ces domestiques lourdauds qui prennent une étrille au lieu d'une brosse.

J'ai entendu ensuite une voix criarde sur le seuil qui disait :

— J'ai mis le cocher de mon futur gendre à la porte.

Il lui fallait du café le matin !

Et puis, ces chevaux ont beaucoup trop d'avoine !

Les Buissonnet sont des gens fastueux et économes.

Ils mangent pendant la semaine les reliefs du gala des dimanches.

Et Rodolphe qui ne voit rien de tout cela, et regarde toujours les épaules charnues et les bras rouges de Mlle Ursule, qui taille ses ongles elle-même !…

Ombre d'Aurélie, souvenir de Corinne ! protégez-nous ou nous sommes perdus !…

Chapitre XX

Je vous l'ai dit : on a logé Rodolphe dans un pavillon qui est au nord du jardin.

Godolphin lui tient compagnie.

Notre écurie à Ibrahim et à moi est sur le devant, adossée à l'habitation principale, nous entendons à chaque instant le bruit de la grille qui s'ouvre ou qui se ferme.

Ce matin, la porte de l'écurie s'est ouverte. On a sonné, il était à peine sept heures.

Ibrahim et moi, nous avons vu un employé du télégraphe.

Il apportait une dépêche pour Rodolphe.

C'est Mme Buissonnet qui a reçu la dépêche, a signé sur le livre, renvoyé l'employé, et dit d'un ton aigre-doux :

— Mon futur gendre dort ; je ne veux pas le réveiller pour si peu.

Et elle a mis la dépêche dans sa poche.

Ce n'est qu'à l'heure du déjeuner que Mme Buissonnet a remis la dépêche.

Rodolphe l'a lue et s'est écrié :

— Ah ! madame, vous m'avez fait perdre deux heures bien inutilement. Il faut que j'aille à Paris !

— Est-ce que Paris brûle, a demandé Godolphin d'un ton grincheux.

— Non, mais on a besoin de moi au théâtre.

— Pour quoi faire ?

Et Mme Buissonnet a fait cette question d'une voix tremblante de colère.

Mlle Ursule, la belle fille aux bras rouges, s'est mise à pleurer.

Il n'y a que M. Buissonnet qui a dit : M. Rodolphe a bien le droit d'avoir ses affaires.

La dépêche, qui parvenait trois heures trop tard à Rodolphe, était ainsi conçue :

« Actrice trouvée. Dédit à payer. Pièce marcher tout de suite et passer samedi si l'affaire se fait. Venez sur-le-champ. Rendez-vous au théâtre, » une heure.

» X…, directrice. »

Godolphin a haussé les épaules.

M. Buissonnet a compté les mots du télégramme :

— Ces artistes sont des mange-tout, a-t-il dit. On pouvait dire tout cela en vingt mots, et la dépêche en a trente. Deux francs de plus !

Comme on déjeune en plein air, et que la porte de notre écurie était entrouverte, Ibrahim et moi nous avons tout entendu.

Godolphin a prétendu que Rodolphe ne pouvait pas accepter la première cabotine venue ; Mme Buissonnet a fait toutes sortes de réflexions désobligeantes sur les gens de théâtre, regrettant qu'ils ne fussent plus excommuniés, et M. Buissonnet a dit quelques mots bien sentis sur l'instabilité des fortunes artistiques.

Mlle Ursule continue à pleurer.

Mais Rodolphe, qui avait éprouvé un vif chagrin de voir sa pièce reculée, a déclaré fort nettement, tout en déjeunant à la hâte, qu'il irait à Paris.

— Vous n'avez pas de train de chemins de fer avant quatre heures, a dit froidement Mme Buissonnet.

— Giselle est là, a répondu Rodolphe.

Les Buissonnet ont levé les yeux au ciel et Godolphin a été pris d'une rage folle.

Rodolphe a appelé le jardinier et lui a recommandé de me donner de l'avoine, de me garnir et de m'atteler. Rodolphe n'a plus de cocher ; Mme Buissonnet l'a renvoyé.

— Je vais avec toi, s'est écrié Godolphin.

A midi moins un quart, Rodolphe était en voiture.

Il y a six lieues d'ici à Paris, mais je ne suis pas une fille d'Irlande pour rien. J'arriverai en cinq quarts d'heure. On s'est quitté un peu froidement.

Pour la première fois, on a pris Rodolphe à rebrousse-poil, et Mlle Ursule n'est pas jolie quand elle pleure.

Mais Godolphin a regardé Mlle Buissonnet d'un air qui voulait dire :

— Soyez tranquille, je vous le ramènerai.

Godolphin est un diplomate de la plus belle venue.

Chapitre XXI

Rodolphe a une écurie dans la maison où il habite un entresol.

Nous y sommes allés tout droit. J'ai brûlé le chemin ; mais je ferais bien six lieues encore, tant je suis heureuse d'avoir arraché mon maître aux Buissonnet.

— Cours au théâtre, a dit Rodolphe à Godolphin, et puis qu'on m'attende… je te rejoins.

Godolphin a pris le chemin de la Porte-Saint-Martin. Mon maître est un gentilhomme ; il sait panser et bouchonner un cheval, et quand il n'a pas un domestique à ses ordres, il se sert parfaitement lui-même, ce qu'un bourgeois riche ne saura jamais faire. Aidé du portier, Rodolphe m'a dételée, il m'a bouchonnée, enveloppée dans une couverture, sous laquelle il avait placé une couche de paille :

Puis, cette besogne accomplie, comme il était fripé, ébouriffé, suant, il est monté chez lui faire un bout de toilette.

Chapitre XXII

Drin ! drin !

Rodolphe achevait de s'habiller quand la sonnette s'est fait entendre.

Il est allé ouvrir, pensant que c'était Godolphin qui revenait.

Et Rodolphe, la porte ouverte, a jeté un cri.

Un cri de joie, un cri de surprise, un cri d'admiration.

Corinne était devant lui.

Mais Corinne à vingt ans, Corinne étincelante de jeunesse et de beauté ; Corinne vêtue d'une de ces pauvres petites robes de mousseline qui se lavent, coiffée d'un modeste chapeau de paille ; Corinne pauvre et Corinne belle !

Quelle est donc cette jeune fille au rire éclatant, dents éblouissantes, au regard pudique et réservé qui passe mise ainsi au seuil de Rodolphe et qui ressemble si parfaitement à Corinne qu'on jurerait que la grande comédienne a été touchée par la baguette d'une fée, laquelle lui a repris sa richesse pour lui rendre son corps et Rodolphe ému, bouleversé, l'a prise par la main et l'a conduite dans son cabinet.

Alors la belle enfant a levé sur lui un regard timide :

— Monsieur, lui a-t-elle dit, je suis la nièce de Corinne. J'ai été son élève ; mais ma mère, qui est sa sœur, ne veut pas que j'entre au théâtre, parce que mon parrain, qui est riche, me fera une position, si je veux me marier.

Ma mère et ma tante sont brouillées. Ma tante ne veut plus entendre parler de moi, et pourtant je voudrais entrer au théâtre.

Elle disait cela avec cette voix émue, passionnée, convaincue de la femme qui se sent artiste et obéit à une vocation.

D'ailleurs, n'est-elle pas la nièce de Corinne ?

Rodolphe la contemplait avec une muette extase.

Mlle Ursule Buissonnet n'était plus pour lui qu'un rêve, – et un mauvais rêve…

Combien de temps est-elle restée là ? Je ne sais pas. Rodolphe non plus.

Mais il ne s'est souvenu de son rendez-vous au théâtre qu'en entendant retentir de nouveau la sonnette.

C'était Godolphin.

Rodolphe en a eu le pressentiment, et il a éprouvé un sentiment bizarre : il lui a semblé que le regard de Godolphin salirait cette belle fille ingénue qui venait se mettre sous sa protection.

— Passez par là, mon enfant, lui a-t-il dit en la prenant par la main.

L'appartement a deux issues, comme la maison a deux escaliers.

La petite est sortie par le cabinet de toilette et Godolphin ne l'a pas vue.

Chapitre XXIII

Godolphin est ivre de rage.

Ce n'est pas, croyez-le bien, parce que Rodolphe n'est pas encore allé au théâtre. Non ! un rendez-vous manqué comble toujours de joie Godolphin.

C'est qu'on n'a plus besoin de Rodolphe que pour la forme et que tout est arrangé.

Mlle A…, du Gymnase, prend le rôle de Mlle C… M. Montigny, qui est le plus courtois des directeurs, renonce au dédit et prête gracieusement sa pensionnaire.

Mlle A… est une belle et intelligente personne, qui saura son rôle en deux jours, et aura sur Mlle C… le double avantage de la jeunesse et de la beauté.

Godolphin raconte tout cela la rage au cœur, et Rodolphe l'écoute d'un air distrait.

Rodolphe songe à la nièce de Corinne.

— Eh bien ! s'écrie Godolphin, viendras-tu, enfin ? Il faut que tu donnes ton consentement ; car nous partons ce soir.

— Hein ? fait Rodolphe.

— Sans doute ; nous retournons à Pontoise.

— Pourquoi faire ? demande Rodolphe, qui semble sortir d'un rêve.

— J'ai promis aux Buissonnet que nous serions de retour pour dîner.

— Et mes répétitions ?

— Tu reviendras demain.

Godolphin a sur Rodolphe un ascendant bizarre et fatal.

Rodolphe allait céder, quand le souvenir de la nièce de Corinne a traversé son esprit.

— Non, non, a-t-il dit, cela est impossible aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai un rendez-vous d'affaires demain.

Godolphin s'est emporté. Rodolphe a tenu bon.

Alors, la vertu s'est résignée ; mais, comme il ne veut pas que le mariage manque, il a envoyé, sous les yeux mêmes de Rodolphe, une dépêche aux Buissonnet :

« Trop tard ce soir ; attendez-nous pour dîner demain. »

Rodolphe a poussé un gros soupir.

Il ne doit pas avoir dormi de la nuit ; car, le lendemain matin, c'est-à-dire aujourd'hui, à cinq heures, il était à la fenêtre qui donne sur la cour, et par conséquent sur mon écurie. Il était pâle et fiévreux.

A quoi rêvait-il ?

Bien certainement, ce n'était pas à son drame de la Porte-Saint-Martin.

Il a reçu son bulletin de répétition ce matin ; mais il est une heure, et il n'est pas encore sorti.

Rendez-vous a été pris hier avec Godolphin pour partir à trois heures.

Et maintenant la petite va revenir. Qui sait ?

Chapitre XXIV

Elle est revenue. Elle était là-haut tout à l'heure. Elle s'est mise à la fenêtre avec Rodolphe. Quel couple charmant !

Et dire que c'est peut-être Mlle Ursule qui deviendra ma maîtresse ! Horreur !

— Que se sont-ils dit ?

— La petite a raconté son histoire.

Sa mère est mariée à un honnête professeur ; elle n'avait pas voulu entrer au théâtre comme sa sœur Corinne.

Un homme riche, le baron de B…, un vieux garçon, qui habitait la même maison quand Madeleine est née, – elle s'appelle Madeleine – a été son parrain.

Si elle n'entrait pas au théâtre, il la doterait.

Mais Madeleine est possédée du démon des planches.

— Que lui a dit Rodolphe ?

— Je ne sais pas, mais il ne lui a point donné la lettre qu'elle lui demandait pour M. Montigny.

— Revenez demain, lui a-t-il dit encore.

La petite est partie pleine d'espoir.

Après son départ, Rodolphe s'est mis à pleurer.

Chapitre XXV

Drin ! drin !

Encore la sonnette ; c'est Godolphin.

— Eh bien ! es-tu prêt ?

— Non.

— Alors, tu es fou ?

— Non, je suis amoureux.

Et Rodolphe, le malheureux, a fait ses confidences à Godolphin.

Cet homme est un monstre ; il a une éloquence perfide ; il sait railler à propos ; il a traité Rodolphe d'idiot, de saltimbanque et d'imbécile, et Rodolphe a courbé la tête, et Godolphin a triomphé.

Nous partons. Les Buissonnet nous attendent.

Godolphin est si pressé qu'il aide Rodolphe à me *garnir*. L'imprudent !

Voici qu'il me passe la croupière… Attends !

Chapitre XXVI

Que s'est-il passé ? J'en suis toute tremblante encore.

J'ai entendu un grand cri, puis la chute d'un corps.

Je crois que je viens de tuer Godolphin.

Je lui ai fracassé la tête d'un coup de pied !…

Les mémoires de Giselle s'arrêtaient là.

Godolphin était-il mort ou vivant ? Rodolphe avait-il épousé M[lle] Ursule Buissonnet, ou bien cette mystérieuse maîtresse de maison, que je n'avais pas encore vue, était-elle une toute autre personne ?

Voilà ce que la pouliche bai brun ne disait pas en terminant sa singulière histoire.

Je sautai à bas de mon lit, j'ouvris une fenêtre, et je me mis à aspirer le grand air à pleins poumons.

Mon hôte se promenait tranquillement sur la pelouse verte en fumant son cigare.

Il leva la tête, m'aperçut et se prit à sourire.

— Montez donc, lui dis-je, je ne suis pas habillé et je suis néanmoins très pressé de vous voir.

— Je m'en doute, répondit-il.

Et il monta, en effet, et je courus lui ouvrir la porte.

— Mon cher ami, lui dis-je, Giselle a été moins discrète que vous. Elle m'a fait parvenir ses mémoires.

— Ah ! ah !

Et Rodolphe continua à sourire.

— Seulement, je crois que vous lui avez servi de secrétaire, car il me semble avoir reconnu votre écriture.

— Je le confesse, mon cher ami.

— Et les mémoires ne sont pas terminés. Ne pourriez-vous me dire si la nuit prochaine…

— Giselle vous en enverra la fin ?

— Oui.

— Non, mon ami, dit Rodolphe, dont le sourire s'effaça et dont le visage redevint mélancolique, vous n'aurez pas la peine d'attendre jusque-là. C'est moi qui vais vous dire la fin de cette histoire.

Et il s'assit dans le fauteuil qui était au pied de mon lit, tandis que je passais un pantalon à pied et une robe de chambre.

— Écoutez-moi, reprit-il après un silence.

Giselle a bel et bien tué Godolphin d'un coup de pied.

Seulement, le bossu n'est pas mort sur le coup.

Il a eu trente-six heures d'agonie et de délire.

Le voyez-vous couché dans mon lit, roulant un œil hagard autour de lui, et moi lui tenant la main, en proie à un désespoir bien légitime.

Dès la première heure, un médecin, appelé en toute hâte, avait constaté que Godolphin était perdu.

Et Godolphin était mon ami, et j'étais la cause de sa mort !…

Mais le délire est un peu comme l'ivresse : *in vino veritas,* dit le proverbe.

Godolphin se trahit dans son agonie ; il laissa échapper le secret de son horrible jalousie, et, au moment de rendre le dernier soupir, il me regarda fixement, eut un éclair de raison, un sourire infernal, et me dit :

— Oh ! je te hais !…

Ma première eut lieu huit jours après les funérailles de Godolphin.

Vous vous en souvenez peut-être. Ce fut mon plus grand succès dramatique.

J'avais envoyé une loge à la famille Buissonnet.

La loge me fut renvoyée sans un mot.

Ces braves gens ne me pardonnaient pas la mort de Godolphin, et, aujourd'hui encore, à Pontoise, en *société,* comme on dit, on s'étonne que je ne sois pas entré dans un couvent pour y faire pénitence le reste de mes jours.

Le lendemain de ma première, ma sonnette résonna de nouveau vers trois heures.

J'avais comme un pressentiment, et j'avais renvoyé mon domestique afin d'être seul.

J'allai donc ouvrir moi-même, et je sentis mon cœur battre à outrance et mes jambes fléchir.

C'était *elle.*

Elle, la nièce de Corinne. Elle, l'ange au sourire mutin et aux dents éblouissantes.

— Ah ! monsieur, me dit-elle, pardonnez-moi… et sauvez-moi… Mais je suis si malheureuse que je n'ai plus d'espoir qu'en vous…

Et elle tremblait en parlant ainsi, et je vis une larme fugitive dans ses grands yeux d'un bleu sombre.

Je la pris par la main, je la conduisis dans mon cabinet, et l'ayant fait asseoir, je demeurai debout devant elle.

Elle tremblait, mais je tremblais plus fort encore et je devais être fort pâle.

— Que vous arrive-t-il donc, mon enfant ? lui dis-je alors d'une voix étranglée.

— Vous m'aviez promis une lettre pour M. Montigny, monsieur.

— C'est vrai.

— Le lendemain, quand je suis venue, j'ai appris qu'il vous était arrivé un affreux malheur.

— En effet…

— Et je n'ai pas osé revenir… Mais aujourd'hui, si vous ne me sauvez pas… si vous ne me prenez pas sous votre protection…

— Que vous arrive-t-il donc ?

— On veut me marier.

— Ah ! mon Dieu !

Et j'essayai de sourire ; mais je ne pus que réussir une affreuse grimace.

— Oui, monsieur, poursuivît-elle, voici que mon parrain vient d'écrire à maman qu'il m'a trouvé un mari, un jeune homme fort convenable, dit-il, un bourgeois de Montargis qui est à la tête d'une filature. Pouah ! me voyez-vous bourgeoise à Montargis, monsieur, moi, la nièce de Corinne !

— Mais, mon enfant, lui dis-je, que puis-je faire pour vous en tout cela ? Je n'ai aucune autorité sur vos parents.

— Oui, mais si vous me faisiez engager au Gymnase, si je pouvais débuter d'ici à quelques jours, avant que mon parrain ne vînt… les journaux parleraient peut-être de moi…

— Et puis ?

— Et mon futur de Montargis n'oserait plus m'épouser.

— Mais vous avez donc une aversion profonde pour le mariage ?

— Oh ! non. Mais si j'aimais jamais quelqu'un, me dit-elle avec un naïf enthousiasme, ce serait un artiste, un homme de mon monde, et je le voudrais célèbre…

— Vraiment ?

— Un peintre, un musicien, un auteur…

— Ah !

— Et alors je serais une bonne femme bien courageuse et bien dévouée, et je m'associerais à ses peines, à ses douleurs, comme il m'associerait à ses triomphes.

— Ma petite amie, lui répondis-je, ce que vous me dites-là simplifie quelque peu la situation.

— Vraiment, monsieur ?

— Et je commence à croire que je vais pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Bien vrai ?

— Je vais aller trouver votre parrain.

— Mais il est en province, monsieur !

— Eh bien ! je ferai le voyage.

— Et que lui direz-vous à mon parrain ?

— Que vous voulez bien vous marier, mais à Paris et non à Montargis, avec un artiste et non un bourgeois.

— Ah ! monsieur, mon parrain ne voudra peut-être rien entendre.

— Je vous assure que je le déciderai.

— Oh ! quel bonheur !

Et après avoir pleuré, elle se mit à sourire. Un rayon de soleil brillant sur la rosée.

— Comment se nomme votre parrain ?

— Monsieur de Béreuil.

— Où demeure-t-il ?

— Au château de Béreuil, près Montargis.

— C'est bien. Je partirai ce soir, et je serai de retour après-demain.

Et je partis en effet.

Le lendemain, j'étais à Béreuil.

C'est un petit château renaissance, bâti en briques et dominant un vallon des plus pittoresques.

M. de Béreuil est un vieux garçon un peu maniaque, à peu près sans parents, et qui est grand chasseur.

Il passe sa vie en forêt.

Il allait monter à cheval pour forcer un sanglier quand j'arrivai.

Léon Bertrand, qui est de ses amis, m'avait donné une lettre pour lui et lui indiquait le but de mon voyage.

Je désirais trouver une action de la forêt qui était alors à louer.

— Chassons d'abord, me dit-il après m'avoir accueilli de la façon la plus courtoise ; nous causerons après.

Le soir après boire, quand nous avions les pieds sur les chenets et le cigare aux lèvres, je lui dis :

— Monsieur le baron, je vous ai menti, et j'ai menti à Léon Bertrand. Je suis venu tout exprès pour vous demander la main de Madeleine votre filleule…

Chapitre XXVIII

Comme Rodolphe parlait ainsi, j'entendis un bruit de grelots au dehors.

Une voiture arrivait devant le perron.

— Viens voir, me dit Rodolphe en se levant.

Je courus à la croisée.

Une jolie calèche venait de tourner devant la pelouse et une jeune femme en descendait.

— Voilà, me dit Rodolphe en souriant, la maîtresse de la maison. Tu comprends, n'est-ce pas, que le parrain a consenti ?

— C'est donc Madeleine ?

— Oui, la nièce de Corinne. Elle ne joue pas la comédie, mais je lui lis mes pièces.

— Et tu l'as épousée ?

— Il y a trois ans, et je suis l'homme le plus heureux du monde.

La jeune femme leva la tête, et je me rejetai en arrière, ébloui de sa jeunesse et de sa beauté.

C'était bien Corinne à vingt ans !

FIN

Chapitre I

Un soir d'automne de l'année 1831, on causait, au coin du feu, en prenant le thé, chez la jeune baronne de Damfrein.

Mme de Damfrein était une veuve de vingt et un ans, encore en deuil, mais toute prête à se remarier au bout des deux années de rigueur consacrées à pleurer le premier époux.

Au reste, le choix était déjà fait ; Mme de Damfrein devait épouser, en quittant ses lugubres vêtements, M. Roger de Kérouare, naguère officier dans la garde royale.

Après la mort du baron de Damfrein, le comte de Loiseray, son beau-père, avait quitté sa petite ville de province pour venir chaperonner la jeune veuve durant son deuil, et, depuis ce temps, les six premiers mois écoulés dans la solitude la plus complète, la baronne avait rouvert son salon à quelques amis de son mari et de son père, à un petit nombre de femmes d'esprit, et à un plus petit nombre encore de jeunes gens – de ceux à qui le nouveau régime avait fermé toutes les portes et qui, brisant leur épée ou déchirant leur toge, devinrent la souche mère de cette jeunesse oisive et brillante qui s'appela *la jeunesse dorée,* pendant dix-huit ans.

De ce nombre était le vicomte Roger de Kérouare. – Beau, portant au front une légère cicatrice, glorieux souvenir de sa belle conduite pendant les désastreuses journées de juillet, tout jeune, spirituel, il avait raisonnablement tout ce qui peut et doit tourner la tête à une femme de vingt ans, veuve d'un mari qui en avait plus de cinquante.

Roger était fils unique, riche, aimé ; – la baronne était belle, libre, adorée déjà ; c'était un mariage d'amour, autant qu'un mariage de convenance.

Le contrat devait être signé et le mariage conclu huit jours après l'expiration du deuil de la baronne.

Et il y avait vingt-deux mois et demi que M. de Damfrein était mort.

En attendant, les futurs époux se voyaient chaque jour. Roger de Kérouare arrivait tous les soirs à neuf heures, s'asseyait à côté de la veuve, à l'angle gauche de la grande cheminée, et l'un et l'autre s'abandonnaient sans réserve à cette causerie charmante dont l'amour emprunte le manteau lorsqu'il est tempéré par le respect et les lois rigides du monde.

A dix heures, M. de Loiseray et la douairière de Langerin, tante de la baronne, avaient terminé leur partie d'échecs ; les groupes épars du salon se rapprochaient et formaient bientôt un cercle autour de Mme de Damfrein, dont, par discrétion, on avait tout d'abord respecté le tête-à-tête. Alors on causait.

Très souvent, un des hôtes de la baronne se plaçait au centre de l'auditoire et contait une anecdote ; et chacun à son tour s'exécutait de la meilleure grâce du monde.

Or, ce soir là, le rôle de conteur revenait à Roger.

— Il est une tradition assez étrange accréditée sur les bords de la Loire, dit-il, et cette tradition concerne ma famille. Elle prétend que si un Kérouare, aîné ou fils unique, néglige de se marier avant l'âge de vingt-cinq ans, il mourra l'année suivante, et, dans le premier cas, le fief passera aux cadets ; dans le second, le nom s'éteindra.

— Et sur quoi s'appuie cette tradition ? demanda-t-on.

— Sur la légende que je vais vous conter.

Roger de Kérouare s'adossa à la cheminée et commença au milieu d'un religieux silence :

LE PROTÉGÉ DE-SAINT-PAUL.
LÉGENDE.

Il était une fois, au temps des croisades, une châtelaine du nom d'Yseult de Kérouare.

Ladite châtelaine s'était mariée fort jeune et portait les longs voiles de veuve depuis l'âge de vingt-deux ans. Le sire de Kérouare était mort cinq années après ses noces, laissant un seul héritier placé sous le patronage influent de Saint-Paul.

Or, à l'époque où commence mon récit, Paul de Kérouare avait dix neuf ans et sa mère trente-sept. Paul était un charmant cavalier, un peu frêle, un peu timide, avec de grands yeux bleus, des cheveux blonds et bouclés, un duvet de pêche sur les joues, des mains et une taille de femme. Quand il passait à cheval dans la plaine, les grandes dames de la contrée, cachées derrière les ogives de leur castel,

regrettaient les vingt ans qu'elles n'avaient plus, lui enviaient les vingt ans qu'il n'avait pas encore, et auraient fort souhaité d'être veuves, si le sablier de leur oratoire ne leur eût soufflé tout bas que les ailes du temps avaient creusé leur front blanc de quelques rides légères.

Quand il errait derrière les saules de la Loire — comme un mélancolique ange gardien à la recherche du pauvre mortel confié à sa garde et que Satan a égaré – les gentilles laveuses au corset de velours, les batelières aux cheveux nattés, les petites paysannes aux joues rosées qui fauchaient le chanvre sur la rive, sentaient battre leur jeune cœur, et trouvaient que c'était bien dommage qu'il ne fût pas un humble vassal, au lieu d'être un riche seigneur. Mais, hélas ! nobles dames, laveuses, batelières et paysannes perdaient leur temps à soupirer.

Il y avait à une lieue du manoir de Kérouare un autre manoir, penchant comme lui sur la Loire ses tours grises et moussues, et, de même que le premier abritait un blond séraphin, il avait pour châtelaine une jeune fille de quinze ans, brune et blanche, avec des yeux noirs brillants comme des lucioles, une peau d'albâtre, auprès de laquelle le marbre de l'archipel était gris et mal veiné. Cette jeune fille vivait seule avec son vieux père et n'avait point encore de mari.

Les maris étaient fort rares à cette époque, pour deux raisons : d'abord, parce que sa majesté le roi de France, s'en allant batailler en Terre-Sainte, avait emmené la fine fleur de sa bonne noblesse ; ensuite, parce que, pour épouser une héritière comme Marguerite de Kerven, il fallait être un noble comte, ou tout au moins un vaillant chevalier à l'écusson pur de toute barre de bâtardise, aux vassaux nombreux, et au castel environné de fossés profonds et de murailles épaisses.

Donc, en attendant un mari, la jeune comtesse de Kerven s'en allait chaque jour, suivie d'un écuyer, au galop de sa haquenée, à travers monts, landes et bruyères, déchaperonnant ses gerfauts, ou jetant à ses grands lévriers gris une écharpe de soie qu'ils lui rapportaient fidèlement après avoir lutté d'agilité et de vitesse pour l'atteindre.

Comme cela arrivait réellement alors, et comme cela arrive encore dans tous les romans aujourd'hui, le sire de Kérouare chevauchant, la comtesse de Kerven galopant, se rencontrèrent un certain jour et rougirent si fort, qu'ils se saluèrent silencieusement et n'osèrent s'aborder.

Le lendemain, le hasard, ce grand maître, fit si bien qu'ils se retrouvèrent au même endroit ; le jour d'après, le palefroi de l'une et

le destrier de l'autre broutèrent la même herbe, au bord du même sentier et derrière une haie d'aubépine en fleurs ; et cela se renouvela aux aurores et aux couchers du soleil qui suivirent. Seulement, il serait fort difficile d'affirmer que le hasard eût conservé son rôle dans cette naïve comédie.

Bref, ces deux jeunes cœurs, qui se sentaient attirés l'un vers l'autre, comprirent peu à peu que l'amitié de l'homme et de la femme n'est autre chose que de l'amour ; et comme Paul de Kérouare était riche et noble, la petite comtesse lui affirma que son père n'hésiterait pas le moins du monde à lui donner sa main, s'il voulait bien la demander.

Paul, je vous l'ai dit, était un peu timide, et il jugea prudent de laisser à sa mère le soin des négociations.

Il s'en alla donc trouver la châtelaine, et, non sans rougir et pâlir tour à tour, il lui avoua son penchant pour la fille du comte de Kerven.

La noble châtelaine avait fait bien des désespoirs, lorsqu'elle n'était encore que *damoiselle* à marier ; sa beauté avait résisté aux injures du *temps,* et ses habits de deuil lui allaient à merveille. Les dames de la contrée prétendaient même qu'elle ne les portait plus que par coquetterie pure, et que le sire de Kérouare, son époux, avait dans son cœur une tombe aussi solidement fermée que son corps l'était lui-même sous le marbre noir de la chapelle mortuaire.

Or, quoique jamais elle n'eût songé sérieusement à prendre un nouvel époux, la noble dame était un peu vaine de sa beauté, et trouvait que son fils grandissait beaucoup trop et paraissait la vouloir pousser par les épaules vers cette antichambre de l'âge mûr que les poètes, gens très courtois, ont surnommé la deuxième jeunesse.

Aussi, grande fut sa stupéfaction, quand le jeune homme aux cheveux dorés, qu'elle se plaisait à traiter comme un enfant, vint lui parler gravement de ses projets de mariage.

A la stupéfaction succéda la colère : la châtelaine ne pouvait se dissimuler, qu'aux yeux de la foule malicieuse, les dix-neuf ans de son fils portaient une rude atteinte au mûr éclat de sa beauté. Que serait-ce donc, quand elle aurait près d'elle une bru de quinze ans, fraîche et rose, laquelle attendrait peu d'années pour peupler son manoir d'enfants blonds et rieurs, qui lui donneraient avec un respect plein d'ironie le nom malsonnant de grand-mère ?

A cette époque de courtoisie chevaleresque et de religieux respect pour la famille, un fils aurait préféré mille morts plutôt que désobéir à sa mère ; Mme de Kérouare n'avait donc qu'à répondre à son fils qu'elle refusait une pareille alliance ; mais ce refus eût été

pour lui une vive douleur, et elle était mère malgré sa coquetterie.

Elle réfléchit donc que tôt ou tard il faudrait bien en passer par là, et que son obstination lui enlèverait le cœur de son enfant, sans la mettre à l'abri d'une bru jeune et belle.

En femme d'esprit qu'elle était, la châtelaine alla rendre visite au comte de Kerven, et, au retour, annonça à son fils qu'il épouserait Marguerite, mais dans quelques années et lorsqu'il aurait, sur un champ de bataille, gagné ses éperons de chevalier, et prouvé qu'il ne mentait point a son sang.

La bonne dame fut si éloquente, si persuasive, si adroite, elle parla tant et si bien des hauts faits de la race des Kérouare, des lauriers à conquérir sur le sol brûlant de la Palestine, que Paul enthousiasmé répondit qu'il était prêt à tout pour obtenir Marguerite, et que pour mériter sa main, il se sentait le courage de prendre d'assaut, à lui tout seul, Jérusalem, ses forts et ses redoutes.

Et, sur-le-champ, le jeune sire de Kérouare convoqua ses vassaux et ses hommes d'armes, fit seller son cheval de bataille, baisa la main de sa fiancée, reçut à genoux la bénédiction maternelle, et partit la lance haute et le cœur empli d'une mâle ardeur.

Quant à la châtelaine, rassurée par l'absence de ce témoin importun de ses trente-sept années, elle quitta ses habits de deuil et épousa, six mois après, un chevalier de noble et vieille race, d'une tournure martiale, mais fort pauvre : en sorte, qu'il vint habiter le manoir de Kérouare, et n'y apporta pour dot que son armure, des habits troués et un grand appétit. Ce chevalier avait vingt sept ans.

Chapitre II

L'aventureux jeune homme débarqua, lui et ses hommes d'armes, sur la terre d'Égypte, trois mois après son départ de Kérouare, et prit la route du camp des croisés, commandés par le roi de France, Louis, septième du nom.

Paul de Kérouare prouva partout que son sang était noble et bouillant ; le soleil ardent du désert bronza son visage et fit pousser sa barbe ; ses frêles mains blanches s'endurcirent au maniement de la hache d'arme, et, en trois années, le blond séraphin des rives de la Loire se trouva métamorphosé en un robuste et vaillant chevalier.

Marguerite de Kerven en eût été fière si la dame de Kérouare eût envisagé cette haute stature, ce front bruni, cette barbe épaisse, plus

que jamais elle se fût applaudie d'avoir écarté cette preuve vivante de sa quarantaine.

Paul de Kérouare bataillait depuis trois ans, lorsque le roi, rappelé en France par sa querelle conjugale avec Éléonore d'Aquitaine, qui brûlait de troquer sa couronne fleurdelisée contre celle d'Henri d'Angleterre, le roi, dis-je, rassembla ses preux et ses fidèles, et leva le siège de Damas, qu'il tenait bloqué depuis six mois, pour s'embarquer et revenir en Europe.

Mais il laissa une arrière-garde chargée de tenir les Sarrasins en haleine, et Paul de Kérouare fut au nombre des barons et des chevaliers qui demeurèrent.

Les croisés avaient essuyé bien des échecs, la peste les avait décimés ; ce fut pis encore lorsque le roi fut parti. Au bout d'une année, ils étaient trois cents à peine, et, dans un dernier combat qu'ils soutinrent avec l'acharnement du désespoir, cinquante d'entre eux tombèrent au pouvoir des Sarrasins. Paul de Kérouare était du nombre.

Le chevalier fut conduit à Tunis et vendu sur la place du marche aux esclaves. Il échut à un riche musulman, dont l'habitation était sur le bord de la mer et qui l'employa à la culture de ses jardins.

Paul passait sur le rivage les courtes heures de son repos, levait les yeux vers l'horizon muet où ne couraient que des voiles ennemies, et se prenant à songer à son manoir, à sa mère et a sa fiancée, il pleurait.

Il pleurait, car l'image de la belle jeune fille était vivante dans son cœur, comme au jour de son départ ; car il ne la reverrait probablement jamais ni elle, ni le toit de ses pères, ni la châtelaine de Kérouare ; tout ce qui fait, en un mot, la vie douce et bonne – la famille et la patrie.

Et, chaque jour, en reprenant sa rude tâche, il se sentait plus faible et plus découragé ; et ce terrible mal du pays, compliqué du mal d'amour et de l'esclavage, le minait sourdement et le conduisait au tombeau.

Enfin, un jour, par une chaleur étouffante, se laissant tomber épuisé sur le sable brûlant, il crut qu'il allait mourir, et se souvenant de ses jeunes et belles années, de Marguerite qui l'attendait sans doute encore, il murmura :

— Oh ! je donnerais pour la voir une heure, une seule, toutes celles qui me restent peut-être, et, avec elles, mon salut éternel.

A peine avait-il achevé ces mots fatals, qu'une voix railleuse

répondit :

— Soit, mon maître, j'accepte et je veux être bon prince ; je t'accorde une journée toute entière, du lever au coucher du soleil.

Paul de Kérouare tressaillit, et, se retournant, aperçut un petit vieillard sec et maigre, assis sur le sable et le contemplant d'un regard moqueur :

— Oui, messire, continua-t-il, si tu veux m'engager ta part de paradis sur la foi de gentilhomme, tu verras Marguerite de Kerven et ta mère durant un jour plein.

— Qui êtes-vous donc ? demanda le chevalier étonné.

— Mon bon ami, dit le vieillard, Dieu me donne le nom d'ange déchu, et les hommes celui de *SATAN* ; mais je m'appelle réellement Lucifer, bien que je n'aie pas d'extrait de baptême.

— Le diable ! murmura Paul épouvanté. Oh ! jamais je ne signerai un tel pacte !

— Comme il te plaira, mais tu vas mourir dans quelques heures.

— Mourir ! sans la revoir !

— Pourquoi pas ?

Le chevalier hésita un moment ; un moment l'enfer lui apparut avec ses flammes, livides, ses rires étincelants, ses blasphèmes et ce fouet aux lanières d'airain qui déchiquette la chair meurtrie des damnés. Mais, après tout cela, il crut voir flotter, dans les brumes, une robe blanche et diaphane ; il lui sembla que l'air était imprégné de ce parfum pénétrant qu'exhale une jeune fille en courant sur les pelouses vertes, à travers les haies en fleurs du printemps… Un bruit vague apporta, comme un soupir, le nom de Marguerite à son oreille ; et, tendant la main à Satan :

— J'accepte, dit-il.

— Foi de chevalier ?

— Sans doute.

— Alors, mon maître, s'écria le diable, avec un rire sinistre, sois satisfait, car tu m'appartiens pour l'éternité.

Et tout aussitôt, Lucifer prit le chevalier dans ses bras ; ses vêtements humains tombèrent, sa face vieillard disparut, son œil s'enflamma, ses ailes repoussèrent, s'ouvrirent, et l'ange maudit prit son vol et s'élança dans l'espace, emportant sa victime.

Pendant une heure qui lui parût un siècle, Paul se sentit entraîné

dans un tourbillon de fumée, respirant l'haleine soufrée du diable, ne voyant rien et n'entendant que les rires sinistres de son terrible guide.

Puis tout à coup il ressentit une violente secousse, comme si Satan l'eût laissé tomber du haut des airs sur un rocher, ainsi que l'aigle fait du mouton qu'il tenait dans ses serres. – Il ouvrit les yeux, et fut fort étonné de se retrouver sur le bord de la Loire, à distance égale de Kérouare et de Kerven.

Le soleil n'était point encore levé ; l'aube glissait à l'horizon ses rayons d'argent, les oiseaux s'éveillaient dans les arbres touffus, les fleurs inclinaient leur tête chargée de rosée au souffle des brises matineuses, un léger brouillard semblable à un voile de gaze flottait sur les eaux du fleuve.

C'était une magnifique journée de printemps dont le damné allait jouir, comme on jouit de sa dernière pièce d'or. – et le diable, il faut l'avouer, c'était montré généreux, car il ne tenait qu'à lui d'accorder à sa proie un jour ténébreux, humide et froid, au lieu d'une journée printanière pleine de soleil, de fleurs et de parfums !

Chapitre III

Il en est du veuvage comme de la liberté, on a grand peine à s'habituer à ce qui les suit l'un et l'autre. La dame de Kérouare, sa lune de miel écoulée, s'aperçut que son pauvre époux avait plus d'un défaut non mentionné dans les parchemins qu'on griffonnés lors de son mariage, et parmi ces défauts, elle plaça bientôt en première ligne, et par expérience, la volonté bien arrêtée d'être le maître. Défunt le sire de Kérouare était un preux chevalier ; mais le bruit courait, de son vivant, que, dans son manoir, il quittait le haubert et la lance pour les jupes et la quenouille. – Mme de Kérouare avait donc toujours été l'unique arbitre de ses propres volontés ; aussi quand le jeune chevalier auquel elle venait d'enchaîner le reste de sa vie quitta le sourire de l'amant pour la gravité froide du mari, la noble châtelaine recula-t-elle comme l'étalon sur le dos vierge duquel s'élance un hardi cavalier… Hélas ! il était trop tard, et le joug était si bien forgé, si solidement assujetti, qu'elle courba la tête et laissa tomber le sceptre conjugal, emblème de l'autorité.

Son époux dissipa une partie du patrimoine des Kérouare, accabla les vassaux de taxes et de redevances, puis partit un certain jour pour un tournoi, où il fut tué d'un coup de lance.

Mme de Kérouare était libre de nouveau. Mais, cette, fois, elle

jugea prudent de garder pour toujours son indépendance de veuve, et se prit à souhaiter ardemment le retour du jeune chevalier. Pendant ses longues heures de souffrance, elle l'avait appelé tant de fois ! durant ses nuits d'insomnie, elle avait si souvent cru le voir soulever, comme un fantôme, les lourdes draperies de son lit et lui reprocher sa mort, que la malheureuse femme, revenue au sentiment de l'amour maternel, priait nuit et jour dans son oratoire et invoquait tous les saints du paradis pour que Dieu lui rendît son fils.

Et cependant sa beauté était inaltérable et la quarante-troisième année allait sonner pour elle, sans que la moindre ride ternît la pureté de son front, sans que son œil eût perdu son éclat et son regard fascinateur…

Le vieux comte de Kerven était mort ; elle avait fait venir Marguerite auprès d'elle, l'appelait sa fille, et ne redoutait plus en elle une rivale. Agenouillées, chaque soir, sur la dalle de la chapelle, les deux femmes imploraient le Ciel et lui redemandaient le jeune croisé.

Enfin, une nuit que, les yeux rouges de larmes, la pauvre châtelaine, les mains jointes dans son oratoire, adressait une prière fervente, une prière de mère à la Vierge, une grande clarté se fit autour d'elle, et un guerrier céleste, n'ayant sur le corps qu'une moitié de manteau, apparut debout devant son prie-Dieu : c'était saint Paul.

— Femme, dit-il à la châtelaine, Dieu m'envoie te dire qu'il ne tient qu'à toi de revoir ton fils, mais à une condition.

— Oh ! s'écria-t-elle, que je le voie une heure, une seule ! que je le presse sur mon cœur, que je m'enivre de son regard… et puis prenez ma vie.

— Non, dit le Saint ; c'est ce reste de beauté que Dieu te demande en échange, cette beauté fatale qui t'a fait éloigner ton fils.

— Oh ! monseigneur, murmura la mère, blanchissez mes cheveux, courbez ma taille, creusez mes joues, et ridez mes mains ; mais rendez-moi mon fils…

— Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires, dit le Saint… demain au soleil levant tu le reverras.

Et comme il achevait, la châtelaine sentit un frisson de glace parcourir son corps, figer son sang et bouleverser son cerveau.

— Regarde, lui dit alors l'Apôtre en lui présentant, un miroir d'acier, qu'illuminait son auréole céleste.

La châtelaine jeta un coup d'œil sur son image et ne se reconnut pas : – Elle avait les cheveux blancs, le corps en deux doubles, ses

dents de perles n’existaient plus, et son visage, si blanc et si pur naguère, était luisant et jauni comme un vieux parchemin.

St-Paul ouvrit la fenêtre, et comme les saints ont des ailes du moment qu’ils sont au paradis, il s’envola et prit la route de l’Orient où il devait, par l’ordre de Dieu, aller chercher Paul de Kérouare et l’amener à sa mère…

Mais, en route, et non loin du manoir, il aperçut Satan qui fendait l’air à tire d’ailes, tenant sa victime dans ses griffes…

Cette rencontre inattendue bouleversa le Diable, et il lâcha le chevalier, qui tomba lourdement sur le sol où il se fût brisé le crâne si le saint, son patron, n’eût amorti la chute.

Alors l’apôtre, apostrophant Belzébuth, lui demanda ce que cela signifiait et comment il osait accomplir des ordres que Dieu lui avait donnés à lui St-Paul.

Mais le diable, remis de son trouble, lui répondit :

— Ce n’est ni pour vous ni pour Dieu, mon maître, que je fais cette besogne, mais bien pour mon propre compte, – car ce jeune homme m’a vendu son âme.

Et Satan s’asseyant sur un petit nuage qui flottait auprès, raconta ce qui s’était passé entre lui et Paul de Kérouare, et quel marché il avait ratifié.

Le saint frémit, car le diable était parfaitement dans son droit ; mais tout aussitôt une idée lumineuse lui vint :

— Satan, dit-il en lui montrant le chevalier encore étourdi de sa chute et se frottant les yeux, veux-tu faire un pari ?

— Deux, mon maître, si cela vous plaît.

— Regarde ; ce chevalier est juste à mi-chemin du château de sa mère et de celui de sa maîtresse, où ira-t-il ?

— Chez sa maîtresse, par mes cornes ! Il n’a pas assez de vertu pour sacrifier l’amour profane à l’amour filial.

— Eh bien ! abstiens-toi de le conseiller, je ferai de même. S’il prend le chemin de Kerven, je ne te disputerai ni sa vie ni son âme ; mais si, au contraire, il suit le sentier de Kérouare, tu me rendras l’une et l’autre.

— Oh ! ricana Satan, n’ayez nulle crainte.

— Acceptes-tu le pari ?

— Sans doute, car il est gagné d’avance.

Et l'enfer et le paradis représentés par Satan et St-Paul, attendirent, immobiles sur les deux nuages qu'ils avaient enfourchés, que le pauvre chevalier décidât la partie en perdant ou sauvant son âme.

Le diable ricanait avec le sourire orgueilleusement modeste du triomphe ; – St-Paul attendait avec anxiété…

Mais tout à coup l'hésitation du chevalier disparut, et tournant le dos à Kerven, il se dirigea d'un pas rapide vers Kérouare.

L'apôtre poussa un cri de joie.

L'ange maudit se mordit les lèvres, fit une affreuse grimace et reprit son vol, ivre de rage et de honte ; – mais il avait éprouvé trop d'échecs depuis sa création pour qu'il se laissât abattre par une perte aussi minime… il s'arrêta brusquement, attendit que St-Paul eût disparu dans les nuages ; puis il s'élança comme l'éclair dans la direction de Kérouare, où il entra par une cheminée, et s'alla cacher, dans un panneau, de boiserie, d'où il pouvait voir la châtelaine dans son oratoire, à genoux et attendant que la promesse du saint s'accomplît.

Chapitre IV

A mesure que Paul approchait du manoir, il sentait son cœur tressaillir et briser sa poitrine, en même temps qu'une sueur brûlante perlait à son front…

A la vue de ces lieux aimés, de ces prés fleuris, de ces arbres verts, de ces haies peuplées d'oisillons, à la vue de ces tours mélancoliques qui formaient la ceinture de son manoir, – un monde de souvenirs bouleversait son cerveau et venait lui rappeler son enfance rieuse, sa rêveuse adolescence et ses fraîches amours…

Comme il arrivait au pont-levis, le soleil se levait et dorait la flèche du beffroi.

Le pauvre exilé franchit le seuil en courant, quoiqu'il fut bien las, traversa un monde de varlets et de soldats, qui étaient loin de le reconnaître sous ses haillons, gravit le large escalier de pierre et s'élança dans les corridors en appelant : Ma mère ! ma mère !

A ce cri répondit un autre cri poussé par une voix chevrotante, et une petite vieille accourut de toute la vitesse de ses jambes débiles, les bras ouverts et les larmes aux yeux.

Hélas ! ce n’était plus la belle châtelaine…

Mais Paul se précipita dans ces bras qu’on lui tendait, baisa tendrement ces cheveux de neige qu’il avait laissés d’un noir d’ébène, couvrit de caresses les mains ridées qui l’étreignaient, et pensa mourir de joie…

La mère et le fils se tinrent longtemps embrassés, puis Paul s’écria :

— Et Marguerite, ma mère, où est-elle ? m’aime-t-elle encore ?

— Marguerite est ici, répondit la vieille en toussant ; elle t’attend, mon enfant, et je vais te conduire à son chevet.

— Ici ? fit le chevalier. Oh ! merci…

Mais tout aussitôt son front s’assombrit ; une pâleur livide se répandit sur son visage :

— Allons vite ! dit-il d’une voix étouffée, car je n’ai qu’un jour à vous donner à toutes deux…

— Que veux-tu dire ? s’écria la châtelaine.

— Je veux dire, murmura Paul sourdement, que j’ai vendu mon âme pour vous presser, elle et vous, sur mon cœur une fois encore, et que ce soir, au coucher du soleil, Satan la viendra prendre, car je suis damné !

— Damné ? exclama la pauvre mère avec un cri étouffé et s’affaissant sur elle même comme un pin que déracine l’ouragan, damné !…

Mais Paul n’y prit garde, et il continua sa course au travers des corridors pour retrouver Marguerite.

Et la châtelaine, foudroyée par cette révélation, demeura immobile, inerte, presque folle… Ce fut alors que mons Satan, qui avait quitté la cachette et se tenait dans l’ombre, se montra et lui dit :

— Il est un moyen bien simple de racheter l’âme de ton fils.

La vieille recula épouvantée, mais Satan reprit :

— Si tu le veux, ton fils ne sera pas damné.

— Si je le veux ? s’écria-t-elle, oh ! que faut-il que je fasse pour fléchir la colère de Dieu ?

— Ceci, fit gravement l’ange déchu, ne regarde nullement le Père-Eternel, mais moi qui suis le Diable. L’âme de ton fils m’appartient, c’est ta faute. Donne-moi la tienne et je te la rends. Je

perds au change, car elle m'appartenait aux trois quarts, mais je suis bon diable et j'ai pitié des bonnes mères.

Un sourire de joie passa sur la face ridée de la châtelaine.

— Oh ! j'accepte, dit-elle, Satan prends mon âme, je souffrirai moins en songeant que mon fils est sauvé !

— Est-ce conclu ?

— Oui, dit la châtelaine.

— Alors signe ce traité.

Et le Diable mit sous le nez de la vieille une plume et un parchemin qui exhalait une affreuse odeur de brûlé…

La pauvre mère signa, et Satan lui dit :

— Va rejoindre ton fils, tu peux vivre jusqu'au coucher du soleil. A cette heure je viendrai te chercher.

Satan s'inclina tranquillement, à ces mots, mit le traité dans sa poche, et se frotta les mains en disant :

— Allons ! je n'ai pas perdu ma journée, et, pour une âme perdue, j'en ai une de retrouvée.

§

La châtelaine trouva son fils aux pieds de Marguerite, baisant ses mains avec délire et s'enivrant d'un bonheur qu'il croyait devoir durer toujours.

La mère se taisant sur son dévouement sublime, le fils oubliant presque l'heure fatale, la jeune fille ignorant tout, passèrent ainsi la journée, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux, et les cœurs battant de la même pulsation.

Mais, au moment où le soleil après avoir décliné rapidement, arrivait aux dernières limites de l'horizon, le chevalier et la vieille tressaillirent tous deux et fixèrent un regard éperdu sur l'astre majestueux prêt à s'ensevelir dans un magnifique linceul de brumes orangées et couleur de pourpre…

Et, suspendant leur haleine, immobiles, glacés, ils suivaient les dégradations de la lumière dans le ciel, comme si leur dernier soupir devait s'exhaler aussitôt que s'éteindrait le dernier rayon…

En cet instant, le diable parut.

— Chevalier, dit-il à Paul, ton âme me m'appartient plus ; mais ta mère m'a vendu la sienne… Femme, continua-t-il d'une voix

stridente, le soleil est couché, il faut me suivre…

Mais comme la pauvre femme chancelait déjà à l'approche du souffle de la mort, une autre voix plus stridente et plus terrible que celle de l'ange maudit se fit entendre :

— Satan ! cria-t-elle, cette âme n'est point à toi, car celle de Paul de Kérouare ne s'appartenait plus quand tu as fait signer à cette femme la rédemption de son fils au prix de sa damnation éternelle. Cette femme vivra et ne te suivra point !

Cette voix, c'était celle de saint Paul, qui venait d'apparaître, sur le seuil.

— Femme, ajouta-t-il en se tournant vers la châtelaine, Dieu te pardonne ta faute en faveur de ton amour maternel ; mais, afin que nulle autre ne t'imite, il condamne tous ceux de ta postérité qui, destinés à perpétuer ton nom, ne se marieront point avant l'âge de vingt-cinq ans, à mourir dans l'année qui suivra.

Le diable s'enfuit en hurlant de rage, et le saint retourna prendre sa place au pied du trône de Jéhovah.

Quant à Paul, il épousa le lendemain, anniversaire de sa vingt-cinquième année, la belle Marguerite de Kerven.

— Et c'est pour cela, sans doute, acheva le narrateur, que je suis ici occupé à vous narrer cette véridique histoire.

— Et, demanda Mme de Damfrein quand Roger eut terminé, j'espère que jamais la prédiction de la légende ne s'est accomplie ?

— Ma foi ! répondit le jeûne homme, que ce soit pur hasard ou volonté du ciel, la tradition a été justifiée deux fois.

— Allons donc ! fit-on avec un murmure d'incrédulité.

— La première fois, ce fût à Marignan, cette fabuleuse bataille qu'on surnomma le *Combat des Géants,* et à laquelle François Ier, de chevaleresque mémoire, prépara en dormant, tout cuirassé, sur l'affût d'un canon. Laurent de Kérouare, âge de vingt-six ans moins deux mois, et encore célibataire, tomba frappé de six coups d'arquebuse.

La seconde fois, c'était à la terrible affaire de Fontenay. René de Kérouare, lieutenant aux mousquetaires, reçut un boulet en pleine poitrine, et fut emporté mort par son cheval épouvanté. Il avait vingt-cinq ans et huit jours. Heureusement, l'un et l'autre avaient un frère puîné condamné au célibat, et que cette mort obligea de se marier pour perpétuer le nom.

— Ah ça ! fit la douairière de Langerin, quel âge ayez-vous donc,

vous, monsieur de Kérouare ?

— Vingt-cinq ans moins deux mois, madame.

— C'est fort heureux, répondît M. de Loiseray, que le deuil de la baronne expire dans six semaines, car si votre vingt-cinquième année vous trouvait garçon et que la fatale tradition s'accomplît, vous n'auriez pas même de frère pour continuer la race.

— En effet, dit Roger, je suis fils unique.

Et il jeta un tendre et respectueux regard à la veuve.

– Bah ! fit-on de toutes parts ; contes que tout cela !

— Vous vous moquerez de moi si vous voulez, dit en riant Mme de Damfrein, mais je crois aux traditions.

Les plus incrédules se contentèrent de sourire, et tout le monde se retira.

Mme de Damfrein rentra chez elle soucieuse, ne dormit pas de la nuit, et fut agitée de mille folles terreurs.

Le lendemain, à huit heures, sa femme de chambre entra sans bruit, et, la trouvant éveillée, lui dit que M. de Kérouare demandait à être introduit.

— A cette heure ! s'écria la baronne ; qu'y a-t-il donc, mon Dieu ! Qu'y a-t-il ?

Elle passa une robe de chambre, chaussa ses petits pieds de pantoufles, tendit les épaules à un mantelet et dit :

— Faites-entrer M. de Kérouare dans mon boudoir ; je vous suis.

Roger de Kérouare était en costume de voyage, une cravache à la main et le front soucieux.

— Mon Dieu ! s'écria Mme de Damfrein en entrant, qu'avez-vous donc, Roger, et où allez-vous ?

— Ce que j'ai ? dit-il en lui baisant la main, le souci du mystère ; où vais-je ? à Kérouare.

— Votre père serait-il…

— Malade ? non, il se porte à merveille.

— Votre tante…

— En parfaite santé.

— Mais qu'est-ce donc, alors ? Expliquez-Vous !

— Impossible, je n'y comprends absolument rien moi-même.

Hier, en rentrant chez moi, j'ai trouvé Antoine, le vieux domestique de mon père, qui m'a remis le billet que voici : Lisez.

La baronne s'en empara et lut :

« Mon fils,

» Toute affaire mise de côté, tout projet interrompu, montez à cheval et venez ici à franc étrier.

» Comte de Kérouare. »

— Mais, exclama la baronne, votre domestique à dû vous dire…

— Antoine ne sait absolument rien. Mon père reçoit beaucoup de lettres, depuis quelques jours ; il fait force visites à ses voisins, paraît successivement agité, mais ne dit mot.

— Mon Dieu ! murmura la veuve.

— Chère âme, répondit Roger, ne craignez rien ; quelles que soient les volontés de mon père, ma vie est à vous, et à toujours.

— Votre vie, Roger ? Tenez, dans deux mois, vous aurez vingt cinq ans, et si nous ne sommes unis, alors…

— Bon, fit le jeune homme ; allez-vous croire à ma légende ?

— Eh bien ! oui, j'y crois… j'avais un pressentiment de tout ce qui arrive, car je n'ai dormi de la nuit.

— Folie ! dit Roger. Au reste, il faut deux jours pour aller à Kérouare, autant pour en revenir, et j'ai grandement le temps. Ma plus vive douleur est cette séparation.

— Écrivez-moi à votre arrivée.

— Avant de me débotter, soyez tranquille.

Les futurs époux se firent de tendres adieux pleins de regrets et d'espérances ; – puis Roger monta à cheval, et prit au galop l'a route d'Angers.

Chapitre III

Roger de Kérouare à madame la baronne de Damfrein.

Kérouare… 1831.

Cher ange,

J'arrive. J'ai trouvé Kérouare comme je l'ai laissé au mois de

juin de l'été dernier ; seulement les arbres du parc, dépouillés de leurs feuilles, craquent avec un bruit lugubre sous l'effort de la bise d'automne ; les hirondelles sont parties, les prés sont brûlés par la gelée, et nos bords de la Loire sont tristes à fendre l'âme.

J'ai trouvé mon père adossé, selon sa coutume, au chambranle de la grande cheminée du salon, – autre fois la salle d'armes. Ma tante, Mlle de Kérouare, était enfouie dans sa bergère, au coin du feu, sont chien Azor sur les pieds et son béguin à triple rang de dentelles sur la tête. Elle relisait, pour la troisième fois au moins, le sofa de feu Crébillon fils. Mon père était silencieux et sévère, avec son nez d'aigle et ses cheveux blancs taillés en brosse. Il m'a tendu silencieusement la main, m'a désigné un fauteuil, et a renvoyé les domestiques qui m'avaient annoncé, selon le vieil usage français, en déclinant mon titre et mon nom.

Pendant ce temps, j'examinais involontairement les portraits de famille qui sont accrochés aux murs du salon, et jamais peut-être je ne m'étais senti au tant de respect pour ces graves et muets personnages, page historique rappelant tous les règnes par les costumes, depuis le haubert et le casque des croisés jusqu'aux habits rouges brodés d'or des mousquetaires du roi.

Lorsque nous nous sommes trouvés seuls tous trois, mon père s'est assis et m'a dit :

— Roger, vous êtes brave, je le sais.

— C'est là un bien faible mérite quand on s'appelle Kérouare, ai-je répondu.

— Depuis un an que la catastrophe de Juillet vous a fait rentrer dans la vie civile, avez-vous changé de principes ?

— Ah ! mon père, je ne m'attendais point à l'injure d'un tel soupçon.

— C'est bien, m'a-t-il dit. En ce cas, le moment est venu de reprendre l'épée.

— Que voulez-vous dire, mon père ?

— Que madame est en Vendée depuis trois jours, que je suis l'un des chefs du soulèvement qui va s'opérer dans l'Ouest et que nous partons ce soir.

— C'est bien, ai-je répondu, je suis prêt…

Alors le comte de Kérouare m'a demandé de vos nouvelles, m'a parlé de notre union prochaine, et quand, malgré moi, j'ai rappelé cette légende populaire qui pèse sur notre famille depuis cinq siècles :

— Bah ! m'a-t-il dit, vous avez deux mois devant vous, et il ne nous en faut qu'un seul pour ouvrir les portes de Paris à Sa Majesté.

Il est deux heures, nous monterons à cheval à la tombée de la nuit, et nous gagnerons la Vendée au galop.

Adieu, cher ange, ou plutôt au revoir. Je vous écrirai dès que je le pourrai. C'est une périlleuse entreprise où nous allons jouer notre tête et le salut de notre cause ; mais quand on a votre amour au cœur et qu'on tire l'épée pour son roi, la mort recule et la victoire prend sa place.

Je couvre cette lettre de baisers.

Roger de Kérouare.

Chapitre IV

Roger de Kérouare à madame la baronne de Damfrein.

…, Vendée, novembre 1831.

C'est brisé de fatigue, la main sur mon fusil, le ciel orageux pour plafond, une forêt pour lambris et un havresac pour pupitre – que je vous écris, cher ange. C'est pénible à dire, mais dans notre première rencontre, nous avons été broyés et accablés par le nombre. Nous nous sommes battus en lions ; mon père et moi sommes sains et saufs. Je mets mon âme tout entière dans votre cœur, et je le prononce à mi-voix me disant que peut-être, je vous reverrai bientôt.

Adieu.

Roger.

Chapitre V

Un mois s'était écoulé depuis la réception de cette lettre et Roger avait atteint sa vingt-cinquième année.

Mme de Damfrein, après avoir quitté ses habits de veuve et attendu son fiancé, commençait à se livrer à de folles terreurs. En dehors des dangers continuels qu'il courait, elle songeait sans cesse à cette fatale légende.

Chaque jour, elle dévorait le numéro de la *Quotidienne* qui donnait le chiffre des morts et leurs noms. Celui de Roger n'était nulle

part ; alors elle se reprenait à espérer. Le soir, ses terreurs revenaient jusqu'au lendemain, où elle lisait, une ligne à peu près semblable : « Après des prodiges de valeur, M. le comte de Kérouare et son fils se sont retirés sains et saufs. »

Mais un jour la *Quotidienne* se tut, les lettres de Roger cessèrent, et, durant une semaine entière, la pauvre jeune femme fut en proie à une inquiétude sans égale.

Enfin, un soir, on annonça :

— Monsieur de Kérouare !

La baronne poussa un cri de joie et se tourna vers la porte.

Mais au lieu de Roger, c'était un vieillard grave et austère, vêtu de noir, qui vint à elle, et lui basa silencieusement la main, tandis qu'il lui tendait un mouchoir jaspé de sang et un anneau d'or enchâssant une perle fine.

A la vue de cette bague, – celle qu'elle avait donnée à Roger, la pauvre femme jeta un cri de désespoir et tomba évanouie sur le parquet. Quand elle revint à elle, le comte était à son chevet.

— Madame, dit-il, Roger est mort, en gentilhomme, et si l'aspect d'une douleur plus grande peut adoucir une autre douleur, je vous dirai : Regardez ce vieillard ; il a vu son vieux roi partir pour l'exil, son fils tomber à sa droite, et il descendra seul dans la tombe des Kérouare, qu'il fermera pour toujours sur eux tous et sur lui, car il n'a pas de rejeton…

Et le vieux gentilhomme, brisé enfin par la douleur, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

La légende avait achevé son œuvre.

Le comte est mort dans l'année, – et Mme de Damfrein, après avoir pleuré Roger pendant quelque temps, a fini par se remarier.

Il n'y a que la douleur d'un père qui tue.

FIN

Chapitre I

Laure de V… à Fanny Rosal.

Paris 13 avril 1845.

Dans ma dernière lettre, ma bonne Fanny, je t'ai annoncé mon prochain voyage en Suisse ; je pars aujourd'hui même, avec mon excellent oncle, M. de Loisery. Que ne pouvons-nous l'emmener ! Mais puisque la maladie de ton père le retient au fond de ta Bretagne, je veux au moins que tu fasses en imagination la même route que moi ; et de chacune de mes stations je t'enverrai mes impressions de voyage, etc.

Chapitre II

Mlle Laure de V… partit en effet le 3 avril 1845, en chaise de poste, avec son oncle, le baron de Loisery et n'oublia point sa promesse ; de Berne, Lucerne, Chamonix, et Genève, elle adressa à son amie Fanny Rosal de volumineuses lettres contenant ses impressions ; – lesquelles impressions ressemblaient à celles de tous ceux qui portent leur ennui en Suisse, pour en rapporter en échange une courbature et des sciatiques, nous nous dispenserons de les écrire. Seulement, Monsieur de Loisery après avoir conduit sa nièce sur tous les glaciers et au bord de tous les lacs, poussa ses pérégrinations jusqu'en Savoie. Ici commence notre histoire. Laissons parler notre héroïne.

Chapitre III

Laure à Fanny.

Je date ma lettre d'un rocher situé à quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer, et c'est assise sur un escabeau, au coin d'un feu de bruyères et sous le chaume d'une cabane du Mont-Cenis,

que je prends la plume pour t'écrire, ma chère amie.

Jusqu'ici tout ce que je t'ai raconté n'avait, je le crains, qu'un intérêt médiocre, mais je suis à cette heure sous l'impression neuve encore d'un récit qui, j'en suis sûre, te causera, comme à moi, une certaine émotion. Écoute :

Il y a trois jours, nous arrivâmes à Aoste, un joli village couché sur le flanc d'une vallée délicieuse ; au nord, le Mont-Cenis dressait sa tête chauve surmontée d'un ermitage et d'une chapelle : – mon oncle s'informa d'un guide, le maître de l'auberge où nous étions descendus se chargea de nous en trouver un, et l'ascension fut remise au lendemain. Le lendemain, en effet, nous fûmes éveillés de bonne heure par notre hôte : deux mulets tout harnachés attendaient à la porte, et près d'eux se tenait un homme de trente-cinq à quarante ans, vêtu du costume des montagnards savoisiens, une carabine sur l'épaule et un bâton à corne de chamois à la main. C'était notre guide.

Il était alors six heures du matin.

Je ne te parlerai pas de notre ascension ; elle ressemble à celle de toutes les montagnes de la chaîne alpestre ; un chemin ardu, caillouteux, bordé de genévriers et de pins rabougris, de temps à autres un torrent qui roule avec fracas et par dessus lequel on a jeté un tronc d'arbre en guise de pont, parfois une source suintant à travers la fissure d'une roche, puis encore une sombre gorge que l'on traverse et qui forme comme un pli gigantesque du manteau grisâtre qui semble envelopper les Alpes ; – enfin à droite un précipice, à gauche un roc à pic, sous les pieds une mer de collines, de vallées de fleuves et de rivières, rubans argentés qui sillonnent des plaines immenses fuient des deux versants des montagnes vers la mer.

Au bout de cinq heures de marche nous étions arrivés à une hauteur telle qu'Aoste ne nous apparaissait plus que comme une tâche cendrée découpée sur un fond vert sombre. Mes précédentes ascensions m'avaient aguerrie et, la tête ne me tournant plus, j'arrêtai mon mulet pour considérer à mon aise ce panorama sans rival qui m'offrait, à la fois, d'un côté les plaines jaunes du Piémont, de l'autre les vertes vallées du Dauphiné.

Mon oncle m'imita et notre guide, assez taciturne jusque-là, nous demanda si le site que nous parcourions était de notre goût. C'était, pour lui, une manière d'entamer la conversation qui, après avoir effleuré bon nombre de sujets relatifs aux lieux où nous nous trouvions, s'arrêta sur les bêtes fauves qui peuplent les solitudes des Alpes, et particulièrement sur les ours.

Notre guide était un chasseur déterminé, et devenu loquace,

grâce à quelques gouttes d'excellent rhum que mon oncle lui passa dans sa gourde, il nous conta en chemin plusieurs de ses prouesses : il avait tué bon nombre de ces terribles animaux, et il était avantageusement connu dans la contrée par son habileté et son sang-froid.

Mais, ajouta-t-il, en terminant l'histoire d'un ours qu'il avait récemment porté à la mairie d'Aoste. J'avoue que je n'ai jamais fait preuve d'autant de sang froid et découragé qu'un jeune parisien qui vint, il y a deux mois, passer une quinzaine de jours à la maison et que je menai à la chasse.

A ce mot de *Parisien,* prononcé à deux cents lieues de Paris, au milieu d'un désert et par une bouche non française, j'ouvris mes oreilles toutes grandes, et ma curiosité fut piquée au plus haut point. Je regardai M. de Loisery fort éloquemment sans doute, car il pria le guide de nous conter son anecdote.

— Pour mieux comprendre, nous dit le chasseur, nous allons faire un bout de chemin encore, et nous nous trouverons sur le lieu même où s'est passée la chose.

Nous nous remîmes donc en route, et, au bout d'un quart d'heure, le sentier que nous gravissions péniblement, tournant brusquement à droite, nous montra le lit d'un torrent qui roulait sur un plan presque perpendiculaire, et coupait le chemin en deux. Un pont de bois était jeté dessus. Au-dessous s'ouvrait un abîme qui donnait le vertige.

— C'est là, nous dit le guide en nous désignant à quelques toises plus bas un nouveau pont formé, non plus de poutres et de planches solidement réunies, mais d'un simple sapin couché en travers, sur lequel un seul homme pouvait passer de front. Au-dessus et au-dessous, le torrent mugissait avec un bruit horrible ; celui qui se fût aventuré sur ce frêle passage, et à qui le pied eût manqué, se fût précipité vivant au fond de l'abîme, qui n'eût rendu son cadavre que par lambeaux informes.

Mon oncle ordonna une deuxième halte, et Jacques (c'était le nom de notre guide) nous raconta ce que tu vas lire :

— Un matin, dit-il, comme je descendais à Aoste, je rencontrai un beau jeune homme de vingt-six ans peut-être, avec un fusil sur l'épaule et un bâton comme celui-ci.

— Mon brave, me dit-il, suis-je bien loin encore d'une ferme quelconque où je puisse passer quelques jours à chasser, boire du lait et herboriser ?

— Ma foi ! monsieur, répondis-je, si vous voulez venir chez moi, vous y serez chez vous.

— Est-ce loin ?

— Une heure de marche.

— Bien, je vous suis.

C'était un Parisien, à ce qu'il me dit, qui voyageait pour son agrément. Nous lui cédâmes notre lit. Il partagea notre soupe et s'installa. Le lendemain, il s'éveilla de bonne heure.

— Y a-t-il du gibier ici ? me demanda-t-il.

— Plus que vous n'en tuerez jamais, fis-je, un peu vexé de la question.

— Eh bien ! mon brave, continua-t-il, prends ton fusil, et en route. Nous ferons ainsi tous les jours, puis, lorsque je partirai, nous compterons, et je te paierai tes journées.

Cela m'allait comme un gant.

— Pourvu que vous me laissiez mes nuits, c'est tout ce que je demande.

— Tes nuits ? pourquoi faire ?

— Dame ! fis-je en riant, nous faisons un peu de contrebande par ici…

— Je comprends, me dit-il ; et, mordieu ! j'en suis fort aise ! Le jour la chasse, la nuit la contrebande : si tu veux m'associer avec toi, je vais avoir un genre de vie délicieux, que mes amis de Paris m'envieront certainement.

Je trouvais assez raisonnable qu'un beau monsieur comme lui aimât la chasse ; mais que, paraissant *avoir de quoi,* il voulût faire de la contrebande, dame ! ça me paraissait un peu drôle.

— Faudra-t-il partager ? demandai-je.

— Les dangers, oui ; les profits seront pour toi.

— Comme vous voudrez, lui dis-je. Quand partons-nous ?

— Nous irons tuer un chamois aujourd'hui, et ce soir tu me conduiras où tu voudras.

Or, dans ce pays-ci, voyez-vous, les chamois et les ours, ça loge pêle-mêle ; de façon qu'en cherchant l'un, bien souvent on trouve l'autre.

Justement ce jour-là, comme nous arrivions sur le bord du

torrent, nous aperçûmes une masse brune immobile sur ce rocher que vous voyez là derrière vous. C'était un bel ours de la grosse espèce.

— Ah ! parbleu ! me dit le Parisien, tu dois me faire les honneurs de tes domaines, et c'est moi qui le tuerai.

Je me grattais encore l'oreille pour trouver une bonne raison à lui donner, attendu que je n'avais guère confiance en lui, qu'il était déjà sur ce sapin que vous voyez, et qu'il s'en servait comme d'un pont pour traverser le torrent, car l'ours était hors de portée.

Le bruit et le courant de l'eau avaient étouffé nos paroles et détourné notre odeur ; si bien que notre ours dormait tranquillement le mufle sur ses pattes.

Le Parisien, sans faire attention à la profondeur du gouffre, traversa le torrent, fit quelques pas de plus, et ajusta l'ours à la tête.

Je vous avoue qu'en ce moment j'eus une frayeur véritable. Tirer l'ours ailleurs que sous le ventre ou au défaut de l'épaule, c'est le blesser et le rendre furieux, mais non point le mettre hors de combat. Je voulus crier, mais l'eau mugissait. J'avançai le pied sur le tronc du sapin pour rejoindre mon imprudent compagnon… mais il était trop tard… Le coup partit, et l'animal bondit sur ses pieds et fit entendre un terrible hurlement, puis il s'élança et revint sur le coup, debout sur ses pieds de derrière et la lèvre bordée d'une écume rouge qui me prouva que la balle lui avait effleuré la mâchoire.

En ce moment, il présentait le flanc, et je voulus l'ajuster ; mais le Parisien me prévint encore, et lâcha son deuxième coup de fusil. Bien ajusté, le monstre était mort ; malheureusement la balle, au lieu de le frapper en pleine poitrine, l'atteignit dans le bas-ventre… L'ours poussa un grognement plus strident, et se trouva d'un bond sur le chasseur, qui venait de reculer jusqu'au tronc de sapin. Je voulus faire feu une seconde fois ; mais l'animal était masqué par le jeune homme, et tirer sur l'un c'était tuer l'autre.

Dame ! murmura le guide, tandis que mon oncle et moi écoutions, domptés par l'intérêt du récit, quand on va voir mourir un homme sans pouvoir le secourir, le meilleur est de prier pour lui… Je fis un signe de croix, car j'avais la conviction que mon compagnon était perdu, et je fermai les yeux pour ne point le voir broyé sous les griffes du monstre… Quand je les rouvris, j'aperçus un groupe informe se balançant au milieu du tronc de sapin sur le gouffre, qui semblait l'attirer à lui. Le Parisien se trouvait enlacé par l'ours, qui l'étouffait sur sa poitrine velue. Il avait voulu rétrograder et mettre le torrent entre lui et son implacable ennemi ; mais celui-ci l'avait suivi et atteint au milieu du chemin…

J'eus une nouvelle tentation d'envoyer mes deux balles à l'ours, mais à quoi bon ? Frappé à mort, il entraînait sa victime dans sa chute, blessé, il l'étouffait d'une seule pression.

Ma sueur était glacée, je voulus fuir… mais une force invincible me clouant au sol, je demeurai le spectateur épouvanté de cette lutte sans issue…

Les deux adversaires chancelaient sur cet étroit point d'appui, à chaque seconde, ils pouvaient perdre l'équilibre et rouler dans le précipice… Tout à coup l'ours poussa un cri rauque ouvrit brusquement ses larges membres, et, tombant à la renverse, disparut au fond du gouffre et ricocha sur les rochers qui servaient de lit au torrent, comme une masse inerte et flasque…

Quant au Parisien, il était debout et tranquille, un couteau à manche de nacre à la main… il avait poignardé l'ours. Son fusil qu'il avait jeté comme une arme inutile était demeuré sur l'autre rive, il alla le chercher, repassa le torrent avec le plus grand calme et vint à moi qui demeurais étourdi :

— Eh bien ! me dit-il, n'y aura-t-il pas moyen d'en avoir la peau ?

— Ma foi ! murmurai-je, si vous voulez aller la chercher vous la trouverez un peu détériorée.

— Ce soir, poursuivit-il, nous ferons de la contrebande ; viens déjeuner.

Je t'avoue, ma chère Fanny qu'un pareil récit fait sur les lieux, bien que dans la bouche d'un paysan, avait quelque chose de sublime !

— Et comment se nommait ce jeune homme ? demanda vivement mon oncle.

— Pour son *vrai nom,* répondit Jaques, je ne l'ai jamais su ni ma femme non plus, mais de son *petit nom,* nous l'appelions M. Octave.

— Et il était Parisien ? exclamai-je.

— Oui, mademoiselle, il le disait, du moins. Au reste, ce devait être un monsieur bien riche, outre qu'il était très comme il faut, car lorsqu'il est parti, il m'a laissé une poignée de pièces d'or avec laquelle j'ai acheté un champ tout auprès de not' chaumière.

M. de Loisery piqua son mulet, nous traversâmes le pont et continuâmes notre route, Jacques sifflotant une montagnarde, mon oncle rêvant je ne sais à quoi, et moi toute pensive de ce que je venais d'entendre.

Au bout d'une heure, nous aperçûmes au-dessus de nos têtes une petite maison blanche à toiture de paille, bâtie au milieu d'un maigre bouquet de sapius et enrichie d'un petit jardin potager que clôturait une haie vive. C'était la chaumière de notre guide.

Un grand chien noir et blanc, de l'espèce qu'on nomme braque d'Espagne, se mit à aboyer à notre approche, puis accourut sauter autour de son maître et se frotter à ses jambes.

Aux jappements du chien une femme et un enfant joufflu et les cheveux en broussaille parurent sur le seuil de la cabane et vinrent à notre rencontre.

— Bonjour, femme, dit Jacques, bonjour, *petiot,* voilà un monsieur et une dame qui veulent visiter l'hermitage et qui coucheront chez nous aujourd'hui.

Je te fais grâce des détails de notre installation : on nous servit une omelette, un morceau de lard et un poulet de la basse-cour ; un grand feu fut allumé dans l'âtre et nous commençâmes, mon oncle surtout, à savourer ce bien-être *du farniente,* cette douceur du repos absolu que l'on ne goûte réellement qu'après une promenade pareille aux sept heures d'ascension que nous venions de passer.

Après son dîner, M, de Loisery tira un cigare de sa poche, et me combla de joie en adressant à notre hôte une question que je n'osais faire moi-même.

— Eh bien ! demanda-t-il, votre Parisien fit-il réellement de la contrebande avec vous ?

— Pardine, répondit le montagnard, et même qu'il me donna encore un crâne échantillon de son savoir faire.

— Qu'est-ce donc ? m'écriai-je involontairement.

Mon oncle me regarda en souriant.

— Peste ! murmura-t-il, quel enthousiasme, ma petite curieuse ! Voyons, Jacques, contez-nous cela.

Jacques nous demanda la permission d'allumer sa pipe et commença :

— Le soir de ce fameux jour de l'ours, dit-il, nous descendîmes avec nos fusils jusqu'à la frontière de France, où nous trouvâmes des camarades qui passaient des châles de Lyon. Nous les accompagnâmes, sans être inquiétés par les douaniers, et à deux heures du matin nous étions de retour.

— C'est fade, me dit le Parisien ; il paraît que les douaniers de

Sa Majesté Sarde aiment à dormir.

— Patience, lui dis-je, ce n'est pas toujours si commode. Précisément, huit jours après, nous revenions portant chacun un ballot de dentelles, et nous étions dans cette gorge que vous voyez là-bas au couchant…

Et le doigt de Jacques nous montrait un vallon couvert de sapins, par la porte entrebâillée.

— Il faisait nuit comme dans un four, pas de lune, pas d'étoiles. Mon chien allait en avant pour éventer le chemin, et nous marchions lentement, le fusil sur l'épaule, prêtant l'oreille au moindre bruit…

— Ah ! ça, me dit le parisien, si nous étions pris, que nous arriverait-il ?

— Dame ! les galères, à moins qu'une bonne balle en pleine poitrine ne nous dispensât de nous réveiller le lendemain.

— Diable ! fit-il, va pour la balle, mais les galères !

Juste au même instant, Ralph revint au galop.

Quand Ralph revenait ainsi cela signifiait que le danger n'était pas loin.

— Attention ! murmurai-je tout bas.

Mais, quand le diable s'en mêle, voyez-vous, ça finit toujours mal ; nous entendîmes presque aussitôt les pas d'une troupe d'hommes et une voix qui disait : « Cherche, Fanor, cherche ! »

Un jappement répondit à ces mots, et un chien s'élança dans notre direction ; en même temps Ralph se mit à grogner quoique je l'eusse saisi au cou pour étouffer ses hurlements, et, pour comble de malheur, la lune se leva derrière les sapins et projeta sa clarté autour de nous.

Avec son aide, nous aperçûmes les douaniers ; ils étaient une douzaine, et venaient sur nous, guidés par leur maudit chien et les grognements du nôtre.

— Ma foi ! monsieur Octave, dis-je au Parisien, nous sommes pincés et il faut choisir des galères ou de la balle en question.

Le Parisien réfléchit un moment.

— Nous en tuerons bien quatre, me dit-il, mais les huit autres…

— Les huit autres nous tueront.

— Voilà justement ce qui ne doit pas être.

— Alors nous irons aux galères.

— Pas davantage. Obéis-moi en tout et pour tout, et laisse-moi faire.

Je n'eus pas le temps de répliquer, les douaniers nous ajustèrent et menacèrent de faire feu si nous ne nous rendions.

— Nous nous rendons ! cria le Parisien.

— Nous rendre ! exclamai-je.

— Chut ! et obéis, me dit-il, tu verras.

— Alors, bas les armes, continua le brigadier.

— Qu'à cela ne tienne, voilà.

Et il jeta son fusil à dix pas en arrière de nous.

— Fais-en autant, murmura-t-il d'une voix impérieuse.

— Dame ! je l'avais vu à l'œuvre si gentiment, le jour de l'ours, que je me confiai à lui et jetai pareillement mon fusil à côté du sien.

— Maintenant avancez à l'ordre, continuèrent les douaniers et amarrez ce que vous avez.

— Oh ! pas grand-chose, répondit M. Octave, en prenant son ballot et le mien et se dirigeant vers les douaniers qui nous tenaient couchés en joue ; voilà.

Je l'avais suivi.

— Derrière moi, me glissa-t-il tout bas, derrière moi !

En nous voyant au milieu d'eux, les douaniers abaissèrent leurs armes et se contentèrent de saisir nos ballots :

— Allons les amis, dit le brigadier en faisant sonner complaisamment la crosse de son fusil, suivez-nous de bonne grâce.

— Et nos fusils ? dit le Parisien, est-ce que vous les laissez là-bas ?

— C'est juste, répondit le brigadier, je vais les prendre, moi.

Le cercle qui s'était formé autour de nous s'ouvrit pour laisser passer le brigadier, et, comme nous avions pris une pose inoffensive, il ne se referma pas.

Mais à peine le douanier avait-il fait deux pas dans la direction des armes que nous venions de jeter que, plus prompt que la foudre, le Parisien s'était élancé sur lui, et, l'ayant terrassé, lui appuyait son poignard sur la gorge.

Aussitôt, un moment étourdis, les autres *gabelous* voulurent se précipiter, mais le Parisien leur dit tranquillement :

— Un seul pas et je le tue !

— Feu ! hurla l'un d'eux en saisissant son fusil par la poignée…

Mais il paraît que la pointe du stylet entra d'une ligne dans la chair du brigadier, car il s'écria d'une voix étouffée :

— Ne tirez pas, ne tirez pas !

— Au large ! me cria en même temps le Parisien, au large !

Je compris le plan et en deux sauts je me trouvai près de lui.

— Mes bons amis, dit alors M. Octave, si vous voulez avoir votre brigadier intact, vous allez nous laisser aller avec nos ballots.

— Bah ! ricana l'un d'eux.

Le terrible stylet entra d'une ligne encore, et le brigadier hurla d'une voix râleuse :

— Laissez-les aller… laissez-les aller…

— Et notre devoir ? fit un récalcitrant qui n'avait pas les mêmes raisons que le brigadier pour être indulgent.

— Je suis votre chef et je vous l'ordonne ! s'écria le brigadier… je prends la responsabilité… laissez-les partir…

— Comme vous voudrez, dirent les douaniers.

— Bien, fit le Parisien. Maintenant, continua-t-il en s'adressant à moi, va prendre nos fusils et file au plus vite.

— Et vous ? m'écriai-je.

— Moi ? me dit-il, tu vas voir.

Il prit le brigadier à bras le corps, lui tenant toujours le poignard sur la gorge, s'en fit un plastron, et dit aux douaniers :

— Maintenant, bonsoir, nous emmenons votre brigadier ou plutôt je l'emporte. Si vous faites un pas pour nous suivre, je le tue net et raide.

Mais ce sang-froid commençait à exaspérer les douaniers.

— Feu ! feu ! cria de nouveau l'un d'eux.

— Comme vous voudrez, répondit le Parisien, c'est lui que vous tuerez et non moi.

— Ne tirez pas ! ne tirez pas ! cria le brigadier d'une voix

étranglée ; mais vous, laissez-moi. Je ne vous suivrai…

— Non, fit le Parisien, je ne te laisserai que lorsque nous serons à une bonne lieue de tes soldats et en bonne terre française.

Il fallut en passer par là ; les douaniers s'assirent paisiblement en rond, et nous partîmes, moi portant les armes et les ballots, le Parisien marchant à reculons, son poignard sur la gorge du brigadier.

Quand nous fûmes hors de la portée de leurs balles, nous poussâmes le douanier devant nous, et au coin d'un bois qui nous masqua tout à coup, nous nous mîmes à courir, activant à coups de crosse la marche de notre prisonnier.

Au bout de deux heures, nous étions en France ; alors nous attachâmes le pauvre douanier à un arbre, laissant près de lui une gourde de genièvre et un morceau de pain, et nous allâmes attendre le jour dans un bois.

Au jour, nous descendîmes au village des *Échelles,* où nous attendîmes la diligence de Grenoble à Chambéry. M. Octave ajouta à ses noms et prénoms qui étaient sur son passeport les mots : *et son domestique ;* et le lendemain, nous étions de retour ici. Seulement, j'ai renoncé à la contrebande pour le reste de ma vie, et M. Octave, qui est demeuré huit jours encore avec nous, s'est contenté de tuer un autre ours, deux chamois et quelques perdrix blanches.

— Ah ça, dit M. Loisery, quand Jacques eut terminé, c'était donc un démon que ce jeune homme ?

— Un démon ? fit la femme du chasseur, qui avait écouté sans souffler mot, ah ben oui ! par exemple, il était trop beau garçon pour ressembler au diable ! et des mains fines, avec ça… Il a laissé un gant ici, que je ne pourrions pas mettre quoique je soyons une femme, et une chemise qu'on n'en trouve pas souvent de pareilles !

— J'aurais bien voulu voir ce gant et cette chemise, dis-je à mi-voix.

La paysanne se leva, ouvrit un bahut et étala devant moi une magnifique toile comme en portent seuls les lions de notre boulevard de Gand ; puis elle me mit dans la main un gant jaune encore parfumé et portant la marque d'un magasin de la rue Vivienne.

J'ai honte de te l'avouer, ma bonne Fanny. Mais l'histoire de cet homme élégant qui quitte un jour le boulevard Italien et son tilbury pour venir lutter corps à corps avec des ours et des douaniers, produit sur mon esprit un effet inconcevable. Tu te souviens que lorsque nous étions au couvent, nous rêvions parfois d'amour… Si j'allais aimer cet homme ! Bon, voilà que je deviens folle, comme si l'on pouvait aimer

un homme qu'on n'a jamais vu.

Mon oncle est de retour, il est nuit close, je ferme ma lettre en l'embrassant, et je vais me coucher sur mon lit improvisé, afin de m'éveiller de bonne heure, et arriver sans trop de lassitude à l'ermitage du Mont-Cenis. Adieu.

Chapitre IV

Après avoir fait parler tout le monde, il est fort juste que nous placions un mot à notre tour dans cette histoire :

Mlle Laure de V… ne dormit pas, rêva du Parisien tout éveillée, et se trouva, au point du jour, prise d'une migraine qui força son oncle de remettre au lendemain l'ascension de l'ermitage.

Elle passa la journée à questionner la femme du guide sur M. Octave, et écrivit le soir à son amie Fanny Rosal, qui habitait Morlaix, une nouvelle lettre pleine de divagations, et dans laquelle nous n'avons trouvé que ces trois phrases qui aient réellement un sens :

Chapitre V

… Enfin, ma chère Fanny, faut-il te l'avouer, cet homme que je n'ai jamais vu, dont j'ignore le nom, je l'aime à en devenir folle.

Je ne sais ni où il est, ni qui il est, mais quelque chose me dit que si je le voyais je le reconnaîtrais ; j'irais à lui et je lui dirais : C'est vous !

D'ailleurs, il est sans doute retourné à Paris, il va dans le monde ; j'irai aussi, et l'hiver prochain, sans nul doute, je le trouverai dans quelque salon.

Alors tu comprends que, puisqu'on dit que je suis jolie et que je serai riche, il me fera la cour, il m'aimera, me demandera en mariage, et comme il doit être, lui aussi, noble, riche, beau, maman et mon oncle lui accorderont ma main ; alors je lui dirai en lui racontant ce que je viens d'entendre ici : Je vous connais depuis longtemps et depuis longtemps je vous aime.

Le lendemain, la migraine étant calmée, M. de Loisery conduisit sa nièce à l'ermitage du Mont-Cenis. Ils furent de retour le soir à la chaumière, et firent leurs préparatifs de départ pour le jour suivant.

Mlle de V… choisit un moment où elle était seule avec la femme de Jacques et, lui mettant sa bourse dans la main :

— Voulez-vous me céder cette chemise et ce gant que vous avez ? dit-elle.

— Dame ! répondit la paysanne, je voulons bien. Si le Parisien revient, je lui conterai l'affaire, et voilà !

Elle remit le gant et la chemise à Laure, qui glissa l'une au fond de son nécessaire de voyage, et cacha l'autre dans son sein entre son corset et sa jolie gorge.

§

Six semaines après, la jeune fille était de retour à Paris.

Elle passa l'été et l'automne à chercher son bel inconnu ; quand l'hiver arriva, elle, ne l'avait point encore rencontré, et comme l'amour naît, au dire des poètes, des difficultés qu'il trouve sur sa route, le sien augmenta de jour en jour, si bien qu'elle en perdit le sommeil, l'appétit et ces belles couleurs incarnat qui lui donnaient un air de famille avec les roses du Bengale.

Chapitre VII

Laure à Fanny.

Paris, 5 janvier 1846.

A toi, ma bonne amie, la confidence de mes joies, comme celle de mes douleurs.

Tu sais combien j'ai souffert depuis neuf mois que ce malheureux amour me brûle le cœur, et combien de fois le découragement est entré dans ma pauvre âme.

Voici qu'un rayon d'espoir vient illuminer enfin l'incertitude cruelle qui m'a coûté tant de larmes.

Ma mère m'a prise à part hier et m'a fait un long discours dans lequel je n'ai compris qu'une seule chose, c'est qu'on va me marier, et que celui qui demande ma main s'appelle Octave de Montalier.

Octave ! son nom ! si c'était lui !

Je n'ai jamais vu mon prétendu, il est de retour depuis huit jours seulement d'une terre qu'il possède dans le Berry ; mais, au portrait qu'on m'en a fait, il m'a semblé le reconnaître. Je dois le voir ce soir même.

Oh ! mon cœur brise ma poitrine… Si c'est lui, – et je le saurai rien qu'en le voyant, – je suis la plus heureuse des femmes !

Chapitre VIII

5 janvier 1846.

Déception !

Ce n'est pas lui ! je n'ai pas même voulu lui demander s'il avait jamais gravi le mont Cenis, car rien qu'à le voir, il m'a paru incapable des grandes choses que l'autre a faites. Figure-toi un jeune fat, aux cheveux frisés, au lorgnon d'écaille, sot et vain comme les hommes de notre époque, jargonnant l'argot du jockey-club, et mangeant comme un ogre, car il a dîné ici. Quand je pense qu'il porte un nom aussi noble, aussi beau que celui d'Octave, j'en rougis de honte !

Moi, épouser un pareil homme ?… jamais !…

Chapitre IX

23 février 1846.

Ma chère Fanny,

Quand ma lettre te parviendra au milieu des landes de ta paisible Bretagne, ta pauvre Laure aura cessé d'exister.

Le lendemain de ma première entrevue ave M. Octave de Montalier, j'allai me jeter aux genoux de ma mère et la supplier de ne pas donner suite à ses projets d'alliance pour moi, mais elle me traita de petite folle, ajoutant que c'était un mariage superbe. Ne pouvant fléchir ma mère, je me réfugiai dans les bras de mon oncle, mais comme elle, M. de Loisery se prit à rire en me disant que j'étais bien difficile. Prières, supplications, refus, tout a été inutile ; et c'est demain le jour fatal.

Pauvre Octave ! pauvre ange de mes rêves ! faut-il donc mourir

sans t'avoir rencontré ? sans avoir pu te voir et te dire : Octave… je t'aime !…

Je brûlerai ce soir cette chemise et ce gant chéri que je porte sur mon cœur depuis si longtemps… Un réchaud de charbon fera le reste.

Adieu…

Laure de V…

Chapitre X

Le soir venu, Laure se retira de bonne heure dans sa chambre, s'enferma à double tour, tira de son armoire à glace la précieuse chemise, de son sein le pauvre gant fané et alluma un brasier.

Elle baisa longtemps, longtemps ces chers objets, tout ce qu'elle avait possédé de lui ; puis elle les laissa tomber sur la flamme bleuâtre.

Alors elle suivit d'un œil atone les progrès du feu, et attendit que la dernière parcelle fût consumée…

— A mon tour, dit-elle.

Elle se coucha sur son lit, fit un signe de croix et s'endormit… jusqu'au lendemain.

Car le lendemain, croyant s'éveiller dans l'autre monde, elle se trouva parfaitement en vie, et s'aperçut qu'elle avait oublié de fermer la fenêtre… et le brasier était éteint depuis longtemps.

Peu après sa mère gratta à la porte, et vint lui annoncer qu'il était temps de faire sa toilette.

L'obéissance étant un des devoirs d'une jeune fille bien élevée, Laure s'habilla. Durant la matinée, elle ne put être seule, et le soir elle épousa M. le vicomte Octave de Montalier.

Chapitre XI

Fanny à madame de Montalier.

Morlaix, 15 avril.

Il faut avouer, ma bonne Laure, que tu es une véritable petite folle, et que tu m'as causé une frayeur bien vive.

Lorsque je reçus la lettre si pleine de désespoir, dans laquelle tu m'annonçais ta fatale résolution, je faillis en perdre la tête… Que faire ?

Morlaix est à cent lieues de Paris ; – alors même que je fusse partie sur l'heure, je serais bien certainement arrivée trop tard… Je lus ta lettre à ma bonne mère, nous nous mîmes à genoux, et nous passâmes la nuit à prier pour toi.

Le lendemain, j'écrivis à ma tante Bescheran, qui habite Paris, lui demandant, courrier par courrier, de tes nouvelles. Cinq jours après, ma tante me répondit que tu venais de partir pour le Berry avec ton mari le vicomte de Montalier.

Le courage t'avait donc manqué ?

Es-tu heureuse ?

Chapitre XII

Laure à Fanny.

Heureuse, pauvre Fanny, si tu me voyais, mon visage fané, mes yeux éteints te diraient bien mieux que ma bouche que le bonheur n'est pas pour moi.

Heureuse ! je pourrais l'être cependant ; jeune, riche, entourée… mon mari est bon pour moi, il s'est fait l'esclave de mes moindres désirs, il satisfait mes plus légers caprices… Si je n'aimais Octave, je l'aimerais peut-être…

Chaque jour je me lève plus faible et plus brisée ; chaque soir il me semble que je m'endors pour toujours…

Tu ne saurais te figurer combien l'approche de la mort fait regretter la vie… combien on se prend à aimer les choses qui vous semblaient indifférentes. – il y a un an à peine, je sautillais joyeuse et insouciante au sommet des Alpes, respirant une brise embaumée, assistant à de splendides couchers de soleil, cueillant les plus belles fleurs de la création, et tout cela avec une certaine lassitude, comme sans y prendre garde.

Maintenant, haletante et sans force, je fais quelques pas chaque soir dans le jardin entre deux plates-bandes d'œillets et de dahlias. – Eh ! bien, le moindre souffle qui passe dans mes cheveux me cause une jouissance infinie ; ces pauvres fleurs étiolées aux âpres baisers de nos climats du Nord, je les regarde avec amour… et je vais m'asseoir

sur la terrasse pour voir le soleil s'éteindre derrière les grands arbres, comme je m'éteindrai bientôt, moi aussi… et pour ne pas renaître à l'aurore suivante…

Oh ! je commence à sentir que la mort est amère alors que, comme moi, on a à peine vingt ans, alors qu'on aurait pu couler encore de longues et bonnes journées, pleines de soleil, d'amour et d'espérance…

Adieu, bonne amie ; je t'écrirai tant que mes forces me le permettront… Le jour où tu ne recevras plus de lettres, prie pour moi !

Chapitre XIII

Laure à Fanny.

25 avril.

Mon mari, mon oncle et ma mère ont fini par s'alarmer sérieusement de mon état ; Octave a proposé de m'envoyer dans sa terre du Berry et j'y ai consenti. Autant mourir là qu'ailleurs.

Seulement, ma bonne Fanny, je voudrais te voir, presser tes mains une fois encore, et, si ton père est rétabli, tu viendras, n'est-ce pas ?

La Bretagne est peu distante du Berry, accours vite, ta présence me fera vivre plus longtemps peut-être.

Chapitre XIV

Monsieur de Montalier avait, à quelques lieues de Bourges, une vieille terre seigneuriale, patrimoine de ses ancêtres.

Un château style renaissances s'élevait au milieu d'un bouquet de marronniers et dominait un parc de quatre lieues d'étendue. Ce parc, était une admirable solitude, une retraite délicieuse où l'on trouvait tout ce qui fait la vie des champs douce et bonne : eau vive, grands arbres touffus, pelouses pailletées de blanches marguerites, fossés bordés de liserons bleus, buissons fleuris où piaulaient des centaines de gais moineaux, bruyères où se cachaient le râle de caille et le lapin ; grottes de feuillage où le jour arrivait à peine, petits coteaux du haut desquels on pouvait chaque soir voir le soleil s'effacer sous l'étreinte des brumes de l'horizon.

Or, dans ce parc, quinze jours après, vous auriez pu voir deux jeunes femmes se tenant par la main, assises sur un petit tertre gazonneux d'où l'œil embrassait un ravissant panorama.

Dans l'une, pâle et blanche, à l'œil fiévreux, aux longues mains amaigries, vous auriez reconnu notre vive et enthousiaste touriste des Alpes ; dans l'autre, fraîche brune aux yeux bleus, au teint fleuri, à la lèvre un peu sérieuse, vous auriez deviné cette bonne Fanny Rosal, l'unique confidente du mal qui tuait son amie.

— Écoute, disait Laure, j'ai une singulière fantaisie ; promets-moi d'être indulgente.

Fanny ne répondit pas, mais elle jeta à son amie un tendre regard qui voulait dire : parle, je t'écoute.

— Vois-tu, continua Laure, le caprice d'une mourante c'est chose qu'on ne discute pas ; et moi je me meurs… je voudrais aller en Savoie…

Fanny fit un mouvement :

— Y songes-tu ? dit-elle, faible et souffrante comme tu es, un pareil voyage !

— J'aurais assez de force pour arriver… il me semble qu'en approchant des lieux où il a vécu, où je l'ai aimé, mon courage renaîtra… je voudrais m'éteindre doucement, sans secousse, là où il a triomphé de la mort… Ne me contrarie pas, ma bonne Fanny, mais prie au contraire monsieur de Montalier de me conduire au Mont-Cenis ; car vois-tu, moi, je n'ose le lui demander… il me semble que c'est le trahir, de vouloir mourir là où j'en ai aimé un autre…

Une petite toux sèche comme celle des poitrinaires suivit ces paroles entrecoupées par l'oppression.

Fanny essuya furtivement une larme qui roulait dans ses grands yeux bleus, puis elle se leva, donna son bras à la jeune malade et reprit avec elle le chemin du château.

Le vicomte était allé visiter ses métairies ; quand il revint, Fanny le prit à part et lui dit :

— Votre femme est plus sérieusement malade que vous ne le pensez ; la moindre contrariété la tuerait. Elle veut aller en Savoie, emmenez-la ou elle en mourra.

M. de Montalier répondit : Nous partirons demain.

Le jour même, Fanny écrivit à sa mère :

« Je pars avec ma pauvre Laure ; la malheureuse enfant est bien

mal, et je crains fort que nous ne revenions sans elle. Elle m'a supplié de l'accompagner, tu sens, ma bonne mère, que je n'ai pu lui refuser. Songe à moi durant mon absence et prie chaque jour pour cette chère amie, qui s'éteint victime d'une passion que Dieu seul peut guérir.

» Fanny Rosal. »

Chapitre XV

Par une de ces splendides matinées de printemps, opulentes de lumière, de brises et de verdure, et dont nos vallées des Alpes semblent garder le secret pour elles seules, trois voyageurs gravissaient à dos de mulet l'ardu sentier qui conduit du village d'Aoste au mont Cenis.

Vous avez reconnu M. de Montalier, Laure et Fanny.

Le vicomte marchait en tête et paraissait absorbé dans une profonde rêverie ; Fanny venait ensuite, puis Laure, qui respirait de toute la force de ses poumons oppressés cet air vivifiant et salubre.

Ces lieux, qu'elle revoyait enfin, lui rappelaient, avec toute la fraîcheur du souvenir de ses dix-huit années, ses belles émotions de ce premier amour né sur la crête de ces montagnes et dont elle avait emporté l'incurable germe…

A mesure qu'elle approchait de ce torrent fougueux au-dessus duquel le héros de ses rêves s'était balancé un moment en tenant un ours dans ses bras, elle sentait son pauvre cœur battre avec violence…

Enfin le sentier fit un coude, et nos trois voyageurs se trouvèrent en présence du pont de bois et purent apercevoir, à quelques toises plus bas, le tronc de sapin hardiment jeté sur l'abîme.

Soit que le fracas du torrent agît sur eux, soit qu'ils eussent l'habitude de faire halte en cet endroit, les mulets s'arrêtèrent tous trois.

Alors Fanny se retourna vers Laure…

Laure contemplait d'un œil avide le sapin et la gouffre. Un vif incarnat colorait ses joues pâlies depuis si longtemps, la fièvre étincelait dans son regard.

— C'est là ! murmurait-elle tout bas en étendant la main.

Peut-être qu'à cette heure une de ces pensées de suicide, que la vue fascinatrice des abîmes fait naître, traversait son cerveau, car elle

se laissait glisser doucement de sa monture sur le chemin, lorsque le vicomte, se tournant brusquement vers les deux femmes, leur dit, en désignant du doigt le tronc de sapin :

— Voyez-vous ce pont aérien ? eh bien ! là, au milieu, penché sur ce gouffre, j'ai poignardé un ours qui m'étouffait…

Un cri sourd interrompit M. de Montalier…

Laure venait de tomber sans forces sur l'étroite bande de gazon qui bordait le sentier, en murmurant :

— C'était donc lui !

La jeune femme s'évanouit ; la fraîcheur de l'air et quelques gouttes d'eau que son mari lui jeta au visage la ranimèrent… Quand elle revint à elle, elle aperçut le visage inquiet du *Parisien* penché sur elle à côté de celui de Fanny, dont l'œil étincelait de bonheur.

Laure contempla un instant son mari, comme les anges doivent contempler la face rayonnante de Jéhovah, puis elle l'enlaça de ses bras et s'écria d'une voix fébrile et enthousiaste :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je ne veux pas mourir à présent… Je ne veux pas mourir !

Elle n'est point morte, en effet ; car c'est d'elle que je tiens cette histoire.

FIN

LE COMTE ORTOLI
(HISTOIRE DE BANDIT)

Olmeto, 24 septembre 1851.

Madame,

Je vous écris d'un petit village du sud de l'île de Corse, et je suis encore sous l'impression d'une histoire aussi invraisemblable que vraie, aussi dramatique que pas un de ces lamentables contes que nos théâtres du boulevard parisien nous déroulent chaque soir à la lueur de leurs quinquets.

Je la tiens d'un habitant du pays, j'en ai entendu parler à Ajaccio et à Sartène, je vais vous la redire exactement, n'altérant la vérité que pour ce qui concerne les dates et les noms.

Chapitre I

Un soir d'août de l'année 1840, deux jeunes gens appartenant par leur mise, leurs manières, leurs relations et leurs habitudes à cette classe d'hommes qu'on nommait dans la dernière monarchie la *Jeunesse dorée,* sortirent du pavillon de Madrid, au bois de Boulogne, le cigare aux lèvres et le lorgnon dans l'œil.

Ils avaient déjeuné un peu longuement et se tiraient de table.

A la porte du restaurant de la fashion, un groom, qui pouvait avoir quatre pieds de hauteur et peser de vingt-cinq à trente livres, tenait en main deux magnifiques chevaux, l'un noir, l'autre bai brun, tous deux irréprochables de sang, de forme et de race.

— Fabien, dit le premier des deux lions en mettant le pied à l'étrier, où dînes-tu ce soir.

— A mon club, très probablement, cher, et toi ?

— Moi, j'irai très probablement aussi dîner chez Mariette, et je voulais te prier en son nom.

— Mon cher ami, dit sentencieusement Fabien, je vais me marier dans quinze jours, et j'épouse en dehors de ma femme, qui est jolie, une belle-mère qui ne l'est plus, qui même ne l'a jamais été, mais qui

est jalouse… pour sa fille qui ne l’est pas.

— Je comprends, elle te fait surveiller.

— A peu près. Or, tu sens que ce serait faire crier au scandale que de dîner avec une danseuse quinze jours avant ma retraite du monde joyeux où nous vivons tous les deux.

— J’apprécie parfaitement les raisons, mais j’en suis vivement contrarié ; tu me plais fort aujourd’hui, je te trouve de l’esprit.

— Merci ! aujourd’hui seulement ?

— Non, mais tu en en as plus que de coutume, et j’avais compté dîner avec toi.

— Viens dîner à mon club ?

— Non, j’ai promis à Mariette.

— Écoute, dit Fabien, réfléchissant, il y a un moyen de tout concilier, dîne chez moi et invite Mariette.

— C’est fort raisonnable. Je n’y mets qu’une condition, c’est que tu te chargeras de la carte.

Tout en causant ainsi, les deux jeunes gens s’étaient mis en selle tous deux et avaient repris au pas et côte à côte la route de la barrière de l’Etoile.

L’un, Fabien de Mornère, était le dernier rejeton d’une vieille famille de gentilshommes poitevins. Il avait vingt-trois ans, un visage agréable, de bonnes manières, plus de fortune, mais quelques dettes, que son mariage allait fort heureusement payer.

L’autre était un jeune homme de vingt-cinq ans peut-être, de taille moyenne, brun comme une olive, les pieds et les mains aristocratiques, la figure caractérisée, l’œil noir et bordé de longs cils, un œil de velours, la taille admirablement souple et au-dessus de la moyenne. Il avait en selle une haute mine et faisait l’admiration des promeneurs que l’air du soir attirait au bois.

Ce jeune homme avait nom le comte Ortoli.

Il était le neveu d’un général de l’Empire, sans enfants, lequel l’avait adopté et lui faisait un beau revenu, qu’il dépensait fort noblement du reste.

Le comte Ortoli était un de ces rois de la mode élevé sur les pavois par la foule élégante du monde, acclamé par les femmes, et qui ont le rare privilège de faire trouver ravissants leurs plus étranges caprices et leurs bizarreries les plus singulières. Il avait un pied dans

le faubourg Saint-Germain par sa tante, la femme du général Ortoli, qui appartenait à la vieille noblesse, ses grandes entrées au faubourg Saint-Honoré, ses petites entrées rue de la Madeleine et place Bréda, son fauteuil d'orchestre à la Comédie-Française, sa loge à l'Opéra, et sa stalle aux Variétés.

Il savait le nom de tous les garçons de café de Paris, pariait aux courses de la Croix-de-Berny, faisait courir à Chantilly, chassait régulièrement à courre un mois par an, rossait son groom et *lançait* bon nombre de jolies petites femmes inconnues sur les planches de l'Opéra.

Ce qui distinguait surtout le comte Ortoli des jeunes gens comme lui à la mode, c'était une de ces bravoures éprouvées, incontestables, comme on n'en voit plus que rarement aujourd'hui. Il avait eu sept ou huit duels, d'où il s'était tiré avec tous les honneurs chevaleresques de la guerre.

Le comte Ortoli était né en Corse ; il avait douze ans quand sa famille l'envoya auprès de son oncle, qui siégeait à la Chambre des Pairs ; il fit ses études à Paris et ne retourna plus dans son pays.

Aussi était-il complètement Français de mœurs, de langage, d'habitudes, et plus particulièrement encore par son scepticisme à l'endroit de toutes choses.

Il avait présent à l'esprit les souvenirs de son enfance, mais il en riait volontiers, regardait la vendetta, cette sauvage tradition de son île, comme une chose barbare et indigne d'un gentilhomme, et il montrait une assez grande aversion pour son pays natal.

Plusieurs fois son vieux père, Corse jusqu'au bout des ongles, et qui n'avait jamais quitté son île, avait témoigné le désir de le revoir sous divers prétextes, le comte Ortoli avait éludé ce voyage.

— Je suis trop essentiellement Parisien, disait-il, pour aller vivre, ne fut-ce qu'un mois, dans un pays de sauvages. Une seule chose pouvait amener le comte Ortoli en Corse : la mort de son père ou son ordre formel.

Mais son père était un vieillard robuste à qui restaient de longs jours à vivre, et quant à ordonner quelque chose à son fils, il eût fallu un événement inattendu et bien grave pour le porter à cette démonstration énergique de son autorité paternelle.

Le pauvre homme se contentait de souhaiter et de désirer le retour de son fils.

Le comte Ortoli et Fabien de Mornère arrivèrent, en causant, au rond-point des Champs-Élysées.

Là, le comte tendit le bout de ses doigts à son compagnon et lui dit :

— Va chez moi, annonce à mon valet de chambre que nous dînons et soigne le menu, je te rejoins. Je vais prévenir Mariette.

— Bien, dit Fabien, faussant son cheval, qui continua à descendre l'avenue, tandis que le comte tournait bride et pressait l'allée des Veuves.

C'était là que Mariette du Grand-Opéra avait un ravissant petit hôtel entre cour et jardin, où plus d'un prince russe ou non et plus d'un banquier américain avaient enterré des sommes folles.

Le comte Ortoli avait pris Mariette toute meublée ; – ce qui permettait de la tenir sur un bon pied et de lui donner une maison convenable.

Mariette avait cocher, groom et cuisinière.

Le comte arrêta son cheval à la grille et sonna en maître. Le groom de la danseuse, qui se distinguait de celui du comte par une surtaxe d'exiguïté, accourut prendre la bride.

— Drôle, lui dit le comte, ta maîtresse est-elle chez elle ?

— Non, monsieur le comte, madame est sortie.

— C'est bien, dit le comte en mettant pied à terre, je vais l'attendre.

Et il monta lestement le perron et l'escalier de marbre jaune, entra au salon, le traversa sans jeter même un seul coup d'œil aux chinoiseries ruineuses et aux monceaux de vieux Sèvres, de Japon et de Saxe qui surchargeaient trois ou quatre étagères, – arriva jusqu'à un petit boudoir or et blanc de tenture, meublé en laque, frais et ouvrant sur une terrasse couverte de fleurs et tapissée d'un lierre vivace, qui venait s'étendre jusqu'aux fenêtres et leur former un cadre de verdure.

Là il jeta son chapeau et sa cravache sur un siège, et, s'étendant de tout son long sur une causeuse, il demanda au groom un cigare, un verre de vin de Chypre et une revue quelconque.

Puis il attendit patiemment la maîtresse, buvant et fumant à petites gorgées et lisant un article de la *Mode,* journal fort soporifique, mais admirablement bien écrit, et rédigé par les employés du timbre à cette époque.

Mais la danseuse se fit attendre, – et, au bout d'une heure, – le comte Ortoli, lassé de la séance, jugea convenable de s'en aller après

avoir laissé le billet suivant écrit au dos de la carte qu'il déposa sur la cheminée sous l'aile d'un cygne de marbre qui contait fleurette à une Léda de même matière :

« Je vous attends chez moi pour dîner, ma belle amie. Cela tient à ce que j'ai voulu respecter l'inviolabilité de mari futur de mon ami Fabien, qui sera notre convive. Je baise le plus rose de vos ongles, et je laisse chez vous une nouvelle parcelle de mon cœur.

» A vous,

» Comte Ortoli. »

« *P. -S.* – A propos, je ne sais trop à quoi vous employez mes revenus, mais je vous préviens que votre vin de Chypre est presque aussi mauvais que la tisane d'Aï, que vous aviez sur votre table hier. »

Le comte arriva chez lui en un temps de galop, jeta la bride aux mains de son groom et gravit les dix-neuf marches qui séparaient son entresol du niveau de la rue de Provence.

Ce fut dans cette dernière pièce que le comte trouva Fabien de Mornère voluptueusement couché sur le divan et pressant du bout de ses lèvres presque imberbes le tuyau d'un des narghilés que venait de lui allumer pour la seconde fois le groom exigu.

— Ah ! te voilà, dit Fabien, levant à demi la tête qui reposait sur un oreiller, un peu au-dessous du niveau de ses jambes. J'ai fait ton menu… Où est donc Mariette ?

— Elle viendra, j'espère, je ne l'ai point vue.

— Mon cher, dit sentencieusement Fabien, t'aime-t-elle beaucoup ?

— Elle m'adore.

— Alors assure-toi bien qu'elle n'a ni cousin, ni neveu… et ne la laisse jamais seule chez ton notaire. Les troisièmes clercs sont excessivement dangereux.

— J'y veillerai.

Mariette entra presque aussitôt, – le comte lui tendit silencieusement le bout des doigts, sonna et fit servir.

— Cela tombe à point, murmura Fabien, j'ai mal déjeuné… je dînerai à merveille.

— Tu vas donc te marier, pauvre Fabien, fit Mariette avec une tristesse du dernier comique.

— Il le faut bien. Je suis l'esclave de mes créanciers. Ce sont eux

qui me marient.

Le comte fronça le sourcil.

— Que diriez-vous, fit-il, d’un mariage où l’on ne trouverait ni argent, ni amour, et qui serait forcé.

— Ce mariage-là ne peut se faire dans un pays civilisé.

— Aussi est-ce dans un pays de sauvages… en Corse.

— Ah ! oui, dit Fabien, ton pays, cher. Est-ce que l’on te garderait une femme, là-bas ?

— A moi, non. Mais à mon frère.

— Tu as donc un frère ?

— J’en ai deux. Mais l’un a dix ans à peine.

— Et quel est ce mariage ?

— C’est une histoire tout entière.

— Voyons l’histoire. Mais d’abord, ajouta Fabien, fais-nous donner d’autre vin ; ce Bordeaux-là sent le bouchon.

— J’avais douze ans quand je quittai l’île ; mais bien que treize ou quatorze années se soient écoulées depuis, j’ai présent à mon souvenir toute mon enfance.

Ma famille habite Olmeto, au sud de l’île, sur la route d’Ajaccio à Sartène.

Mon père est d’une race aristocratique du pays et le plus riche d’Olmeto, ce qui n’empêche pas qu’il ne conduise ses bœufs lui-même à la charrue, et qu’il n’ait beaucoup de peine à retirer de ses propriétés mille écus de revenu net. En Corse, pays essentiellement indépendant, nul ne veut être au service d’un autre, ce qui fait que, ne pouvant faire cultiver nos terres, nous les cultivons nous-mêmes, aidés de quelques Lucquois qui émigrent dans notre île chaque année.

La maison de mon père est donc tout simplement une bicoque, sans papier sur les murs, sans tapis sur le sol, meublée de tables de bois noir et de chaises de paille. Cherchez-y le luxe ou simplement le confortable de nos maisons parisiennes, vous chercherez en vain. Les Corses sont de vrais Spartiates ; voilà pourquoi je n’ai pas mis les pieds chez moi pendant quatorze années.

Mais si leur existence et leur vie privée a un cachet de pauvreté sauvage, en revanche leurs mœurs sont plus loyales, leurs habitudes plus franches que les mœurs et les habitudes du continent.

La vendetta elle-même est une conséquence forcée de cette vie pure, loyale, agreste.

Or, il est peu de familles qui n'aient une vieille ou une récente vendetta ; celle de la mienne remonte à deux cents ans. Tous les trente ou quarante ans, un Ortoli tue un Rocassero, et, l'année suivante, un Rocassero tue un Ortoli.

— Jusqu'à présent, interrompit Fabien, je ne vois pas la moindre histoire de mariage, et nous en sommes à la dinde. – Abrège, cher, abrège un peu.

— Voici, reprit le comte : Il y a dix-sept ans environ que mon père eut un jour besoin de faire couper des fascines au maquis de Viggianello. Il s'y rendit avec deux de ses parents et son voisin Pianelli, qui consentit à l'aider.

A mi-chemin de Viggianello, comme ils entraient dans une route ombragée de grands chênes verts, et qui conduit, par mille rampes et des montées alternées de descentes, au hameau d'Arbellara ; à mi-chemin, dis-je, mon père se trouva presque face à face avec le jeune André Rocassero, un enfant de douze à quinze ans, qui portait un fusil à un coup sur son épaule.

A la vue de mon père, l'enfant s'arrêta court et lui cria :

— Eh ! Giacomo Ortoli, ton père a tué mon grand-père… voilà pour toi ! Et il l'ajusta et fit feu.

Mais, voyant le mouvement, mon père s'était vivement jeté de côté, si bien que la balle, qui lui était destinée, alla frapper et jeter bas le malheureux Pianelli, qui marchait derrière lui, et qui mourut sur le coup.

Le meurtre avait été commis avec tant d'audace, et la stupéfaction fut si grande chez mon père et ses deux parents, que le jeune Rocassero avait déjà gagné le maquis et y avait disparu, qu'ils étaient penchés tous trois encore sur le cadavre.

Un de nos parents voulait poursuivre André Rocassero, mais mon père s'y opposa.

— C'est un enfant, dit-il, et nous sommes des hommes.

Ils chargèrent le mort sur leurs épaules et le rapportèrent à Olmeto.

Pianelli laissait une veuve et une petite fille âgée de trois ans. De plus, il était pauvre.

Mon père étendit sa main sur le corps sanglant, et dit à la

veuve :

— Ta fille a trois ans, mon fils Giacomo en a quatre : dans dix-sept ans, nous les unirons. Je t'en donne ma parole sacrée sur le cadavre de ton époux, mort de la balle qui m'était destinée.

— Ceci est chevaleresque, fit Fabien.

— Or, dit le comte, Avelina Pianelli aura vingt ans, et mon frère, Giacomo, vingt et un, dans dix jours. Mon frère aime, m'a-t-on dit, une jeune fille de Fozzano. Eh bien ! il ne l'épousera pas ; car mon père a donné sa parole, et il doit, pour que l'honneur de la famille reste sauf, se marier avec Avelina Pianelli.

— Si elle était riche, murmura Mariette, ce ne serait rien. Mais elle n'a pas le sou ; c'est dur !

— Et, fit à son tour Fabien, si ton frère mourait…

— Alors, ce serait moi qui épouserais Avelina. Ma famille serait déshonorée par mon refus.

— Et tu abandonnerais la vie facile, oisive.

— Cher, dit Fabien en riant, tu ne peux te figurer comme tu es amusant en t'appesantissant ainsi sur les détails d'un mariage que tu ne feras pas. Au lieu de t'assombrir ainsi, tâche donc de me consoler un peu, moi qui suis dévoué sérieusement au sacrifice.

Un coup de sonnette retentit soudain. Il était impérieux comme une mauvaise nouvelle. Le comte pâlit et porta la main à son cœur avec un geste de souffrance, comme si cette vibration eut mis en mouvement toutes es fibres de son organisation délicate.

Presque aussitôt le groom entra effaré et annonça qu'un étranger de mine sinistre voulait parler à son maître sur-le-champ.

Le comte se leva sans mot dire et passa dans la pièce voisine, où attendait silencieusement et debout une sorte d'homme barbu, coiffé d'un bonnet de laine rouge, vêtu d'un pantalon et d'une veste de velours noir.

Cet homme présenta une lettre au comte ; le comte l'ouvrit vivement, la lut et la laissa tomber avec un geste de découragement profond.

Cette lettre était conçue ainsi :

« Votre frère a disparu. Venez, ou notre nom est déshonoré ! Je vous l'ordonne.

« Giacomo Ortoli. »

— Fatalité ! murmura le comte anéanti.

Chapitre II

Huit jours après, le paquebot à vapeur de l'État, *le Napoléon*, entrait, à cinq heures du matin, dans le golfe des Sanguinaires.

C'était une splendide matinée de fin d'août ; la mer dormait, irritée à peine par un léger souffle de brise ouest ; le ciel était d'un bleu foncé entièrement pur ; les montagnes vertes, qui forment la ceinture du golfe, apparaissaient, demi voilées par une brume blanche, flottant indécise et s'accrochant çà et là aux pointes des rochers grisâtres qui surgissent au milieu des massifs vert sombre. Au fond du golfe sommeillait la blanche Ajaccio ; en face d'elle, sortait à moitié de son lit de bruyères vertes le fort de l'Aspretto ; à sa droite, au nord-ouest, les orangers de la promenade des Grecs, sur la route de Carjese, secouaient au vent du matin leurs feuilles humides et brillantes encore de la rosée de ta nuit.

Tout s'éveilla bientôt à bord du *Napoléon ;* les matelots reprirent leur chanson nautique, le capitaine sortit de sa cabine, le quart de nuit fut relevé, et les passagers, bâillant encore et demi vêtus, montèrent sur le pont un à un pour jouir de ce panorama remarquable, qui vaut celui du golfe de Naples, moins l'animation et la vie de ce dernier, bien entendu.

Parmi les passagers se trouvait le comte Ortoli.

Le Comte avait jeté sur ses épaules et son paletot de voyage un burnous blanc ; il était coiffé d'une casquette de courses, et il fumait son cigare avec une sérénité parfaite.

La pâleur, l'émotion qui, nos lecteurs s'en souviennent, s'étaient emparées de lui à la réception de la lettre paternelle avaient complètement disparu ; il était souriant, calme et parfaitement résigné à vivre quelques jours en dehors de ses habitudes et privé de ce luxe auquel il tenait essentiellement cependant.

Le lieutenant de vaisseau qui commandait à bord s'approcha de lui le chapeau à la main.

— A quoi songez-vous, comte ? lui dit-il en souriant.

— A ceci, mon cher capitaine, c'est que les anciens étaient d'insupportables faiseurs de phrases.

— Bah ! et comment cela ?

— Virgile nous parle des lamentations de son *pius Æneas* quittant les rives de Troie et de son émotion en songeant à elle ; Ovide cite à tout propos la joie qu'éprouve le voyageur en entrant dans le port de sa ville natale ! Horace lui-même, Horace le sceptique, Horace le blasé et le païen, en dit à peu près autant…

— Eh bien ! comte…

— Eh bien ! capitaine, regardez là haut dans la direction de Cavra, voyez-vous ce ruban blanc qui se déroule aux flancs de la montagne ?

— Oui, certes : c'est la route d'Ajaccio à Sartène.

— Dans deux heures, je serai sur cette route ; ce soir, j'aurai franchi le seuil paternel ; à cette heure, mon œil embrasse toutes les collines, toutes les vallées de l'île natale… Eh bien ! je pose avec désespoir la main sur mon cœur, je me murmure une foule de phrases excessivement patriotiques, et mon cœur s'obstine à me refuser une pulsation de plus. Décidément, les anciens étaient des… Pardon, capitaine ; mais la patrie est un mot à l'usage exceptionnel des régents de rhétorique et des conscrits enlevés à leurs charrues… La patrie réelle, c'est celle qui nous donne bien-être, amour, confortable et loisirs. Je ne vais être ici, tranquillisez-vous, je ne rougirai pas, je ne vais être qu'un Parisien exilé.

Le lieutenant sourit :

— Vous êtes, dit-il, le seul Corse, mon cher comte, à qui j'aie entendu tenir pareil langage. J'entre tous les samedis dans le port d'Ajaccio. Il est rare que, chaque fois, je n'aie pas à mon bord un Corse qui revient chez lui après une longue absence. Il a été la veille et une partie de la nuit aussi Français que possible, riant, causant d'un ton léger, corrompu comme nous, sceptique plus que nous et se moquant des préjugés et des coutumes de son pays. Eh bien ! le matin, à cette heure, quand il revoit soudain ses montagnes, sa ville, quand les souvenirs de son enfance se déroulent tout à coup à ses yeux éblouis avec la fantasmagorie rapide d'un rêve, – cet homme se trouve métamorphosé sur-le-champ. Son sourire disparaît, sa lèvre devient sérieuse, son regard s'assombrit ; il oublie ce qu'il était la veille, et son front se voile soudain de ce nuage de mélancolie sombre qui est le fond du caractère national de vos compatriotes.

— Mon Dieu ! fit le comte insoucieusement, je serais peut-être ainsi, si j'avais quitté la Corse plus âgé. Mais j'avais douze ans à peine ; il y en a quatorze que j'habite Paris, la ville du scepticisme, le temple métropolitain de l'ironie par excellence ; comment, diable ! voulez-vous que j'aie conservé quelque chose des mœurs et des goûts

de mon pays ?

Je respecte les préjugés de mon île, mais je ne les partage pas, et le voyage que je fais me coûte horriblement.

— Que voulez-vous dire, comte ?

— Oh ! dit le comte, presque rien ; savez-vous quel est le but de mon arrivée en Corse ?

— Nullement.

— J'accours, frère dévoué et fils soumis, m'immoler au lieu et place d'un frère absent. Que voulez-vous ? l'honneur de ma famille et sa parole sont engagés. Mon père a promis de marier un de ses fils à une jeune fille dont le père est mort pour lui. Mon frère était Corse de mœurs et de sang ; il n'avait jamais vu le continent ; ce mariage aurait pu et devait même lui sourire ; malheureusement, il aimait une jeune fille des environs, et, sans doute pour se soustraire au sacrifice, il a disparu. Où est-il ? nul ne le sait.

— Et vous renoncez à Paris pour vivre en Corse ?

— Oh ! non pas ; je vais seulement l'épouser. Quand ce sera fait, je lui donnerai à choisir, ou me suivre, ou rester seule chez mon père. C'est bien assez, il me semble, que je sacrifie à ma famille mes espérances d'avenir sans lui sacrifier encore mon existence tout entière.

— J'avoue que votre sacrifice est grand déjà. Mais, dites-moi, n'y a-t-il pas une vendetta dans votre famille ?

— Oui, certes.

— Prenez garde, alors ; un événement inattendu peut vous compromettre et livrer votre vie tout entière aux péripéties lugubres du banditisme.

Le comte tressaillit et ne répondit pas.

— Comte, poursuivit le lieutenant, voulez-vous que je vous donne un conseil ? Épousez votre femme au plus vite, prétextez des affaires importantes qui réclament impérieusement votre présence à Paris, emmenez-la ou laissez-la, et venez prendre votre passage à mon bord jeudi prochain. Que voulez-vous ? fit le capitaine de plus en plus soucieux, j'ai un vague pressentiment que si vous restez longtemps en Corse, il vous arrivera malheur.

— Quelle folie !

— J'ai peur que vous ne redeveniez Corse.

— Soyez tranquille, fit le comte avec un sourire un peu forcé, je suis essentiellement Parisien.

Le navire entrait dans la rade d'Ajaccio en ce moment, et le soleil ricochant enfin sur les sommets d'Alata, versait sur la glace du golfe ses gerbes d'or qui allaient, par un effet de mirage, resplendir presque sur la plaine éloignée de Campo di Loro.

— Adieu ! capitaine, dit le comte en se drapant dans le pli de son burnous de cachemire, et sautant dans une barque d'abordage où déjà cet homme barbu et à figure sinistre, que vous avez entrevu à la fin du premier chapitre de mon histoire, l'attendait avec ses bagages.

Chapitre III

A cinq heures du soir, le comte Ortoli n'était plus qu'à trois lieues d'Olmeto et traversait un petit bourg du nom de Grosseto, assez réputé dans cette partie de l'île pour les stylets qu'on y fabrique.

Pernetti, le sombre compagnon de voyage du comte, avait peu desserré les dents durant ta route, n'ouvrant la bouche que pour jeter çà et là au vent du soir, un lambeau d'une vieille légende qu'un trouvère local a composé vers le milieu du siècle dernier, sur la vendetta qui existe entre les Ortoli et les Rocassero.

Mais, quand ils eurent dépassé Grosseto, à cinq cents pas du village, Pernetti arrêta court son cheval et se tourna vers le comte, lui indiquant un maquis haut et fourré.

— C'est là, dit Pernetti, que votre bisaïeul Marco-Antonio Ortoli fut tué par Geronimo Rocassero.

— Eh bien ! dit le comte, que m'importe ?

— Oh ! fil Pernetti avec amertume, je sais bien que cela vous est indifférent à vous, – vous n'êtes plus Corse…

— Imbécile ! murmura le comte, ne faudrait-il pas, à t'entendre, que j'aille prendre fait et cause pour mon bisaïeul et assassiner un Rocassero sous le prétexte que son arrière grand-père a tué le mien.

Pernetti haussa les épaules et ne répondit pas.

Une heure après, ils atteignirent une sorte de mamelon formé par des blocs de roche tourmentés dans leurs formes, et des crevasses desquelles surgissaient comme des herbes géantes des fissures d'une tour en ruines, des sombres chênes verts dont le feuillage s'arrondissait en dôme épais.

— Ortoli, dit encore Pernetti, voyez-vous ce rocher ? – C'est là que votre grand-père Amable Ortoli rencontra Giacomo Rocassero.

— Ah !

— Giacomo Rocassero, qui marchait les yeux baissés, ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il en était tout près… Mais il était trop tard, par san Giorgio ! votre grand père épaula et lui envoya dans la gorge une balle qui le tua raide. Ce fut un beau coup, Ortoli, ajouta Pernetti avec un sombre enthousiasme, et on en parla longtemps d'Olmeto à Tallano et de Petreto di Buchisano à Bonifacio. Les Rocassero furent plus de vingt ans à n'oser passer ici. Il leur semblait toujours voir le fusil d'un Ortoli.

— Mon grand-père eut tort, fit le comte avec dédain. C'était un assassinat.

— Un assassinat ! s'écria Pernetti, dont le visage refléta soudain une sorte d'indignation douloureuse ; vous appelez cela un assassinat, Ortoli ? Mais vous ne songez pas que, s'il n'eut point tué le Rocassero, le Rocassero l'eût tué.

— Alors c'eut été le Rocassero qui eût été assassin.

Pernetti haussa de nouveau les épaules.

— Puisque les Ortoli avaient dit aux Rocassero : *Gardez-vous ! nous nous gardons* !

— Eh bien ?

— Eh bien ! alors, si Rocassero ne s'était point gardé, tant pis pour lui ! votre grand-père avait bien fait.

— Pernetti, fit sévèrement le comte, vous êtes le frère de ma mère et je vous aime et vous vénère, mais je vous jure que si vous me parlez encore de tous ces radotages de vendetta, je pousserai mon cheval ou resterai en arrière, mais ne cheminerai plus côte à côte avec vous.

Pernetti étouffa un juron, puis murmura avec un troisième haussement d'épaules plus énergique que les deux autres : Les Corses s'en vont !

Et ils cheminèrent encore une heure sans plus ajouter un mot ni l'un ni l'autre.

Mais tout à coup, Pernetti arrêta de nouveau son cheval et regarda le comte face à face.

— Ortoli, fit-il, il y en a beaucoup qui prétendent que votre frère est parti pour ne point épouser Avelina Pianelli, qu'il n'aimait pas.

Mais il y en a d'autres, au contraire, qui disent qu'il pourrait bien se faire qu'il fut étendu mort par une balle de Rocassero dans quelque maquis.

Le comte tressaillit :

— Vous êtes fou ! dit-il, frissonnant malgré lui.

— Et cela pourrait bien être, Ortoli ; car voyez-vous, le jour où Giacomo a disparu, c'était un dimanche, et il était parti de nuit pour aller à l'affût du mouflon, du côté de Cozzone. Et puis, s'il avait disparu pour ne point se marier, pourquoi n'aurait-il point enlevé la Magdalena de Fozzano, dont il était amoureux ?

Le comte pâlit et arrêta brusquement sa monture.

— Alors, continua Pernetti, d'une voix sombre, il faudrait bien, si cela était, que Giacomo fut vengé ! Et qui le vengerait ? Serait-ce votre frère ? il n'a guère que dix ans, Ortoli, et il pourrait bien tirer assez mal pour manquer un Rocassero à vingt pas…

Le frisson du comte augmenta.

— Serait-ce votre père ? Il a bientôt soixante-dix ans, le vieil Ortoli, et il n'y voit presque plus… Alors, voyez-vous, Ortoli, quoique vous ne soyez plus Corse, vous, il faudrait bien que, pour l'honneur de notre nom, vous allassiez faire un tour au maquis…

— Oh ! hurla le comte, qu'une sueur glacée commençait à inonder, taisez-vous, par grâce, taisez-vous ! Jamais je ne tremperai dans ces guerres d'extermination que vous vous faites ici, de siècle en siècle, en vengeant un meurtre par un autre…

— Je vous le disais bien, s'écria Pernetti, dont l'œil étincela d'un feu sombre, je vous le disais bien que vous n'étiez plus Corse, que vous vous étiez gâté sur le continent… Tenez, voici déjà là-bas, dans le lointain, les toits des premières maisons d'Olmeto, vous pouvez voir la vôtre tout à côté de l'église… elle n'en est séparée que par la route de Sartène… Eh bien ! vous ne changez point de visage, vous ne tremblez pas d'émotion, votre cœur ne bat pas plus vite… Ortoli, Ortoli, vous n'avez plus de Corse que le nom !

Le comte tressaillit encore, et quoi qu'en eût dit Pernetti, quoi qu'il eût dit lui-même, le matin, au capitaine du *Napoléon*, quand il vit monter en spirales capricieuses, dans le bleu cendré du ciel, la fumée grise du toit paternel, lorsqu'il eut aperçu le petit clocher de la pauvre église d'Olmeto, qui n'a sur ses murs intérieurs blanchis à la chaux que deux croûtes peintes à l'huile par un artiste inconnu, sur ses murs extérieurs d'autre sculpture que deux ou trois souches de vigne qui grimpent et s'étalent au soleil levant, – il sentit comme un frisson de

joie monter de son cœur à la tête.

Un quart d'heure après, il entrait dans la maison de son père, l'humble maison où il était né, lui, l'élégant et le roi du boulevard italien.

C'était une pauvre demeure, bien qu'elle fut la plus opulente du village, une demeure bien mal meublée pour recevoir un hôte qui logeait à Paris, rue de Provence, et foulait d'ordinaire les tapis des Gobelins.

Les murs étaient nus au dedans, pas un cadre, pas une toile, ni tableau, ni gravure, pas même du papier à dix sous le rouleau.

Près de l'immense cheminée où l'on pouvait brûler un chêne tout entier, était une table en chêne noircie par le temps et à pieds torses, une demi-douzaine de chaises de même bois, non moins séculaires et garnies en paille, un vieux bahut, aux fenêtres des rideaux de calicot blanc, complétaient l'ameublement de la pièce principale qui ouvrait presque de plain-pied sur une sorte de perron extérieur qui descendait sur la route, l'unique rue d'Olmeto, par cinq ou six marches dégradées. En face se trouvait l'église.

Dans cette pièce, quand le comte Ortoli arriva, se tenaient assises à l'entour du feu, malgré la saison, cinq personnes silencieuses et semblant écouter avec recueillement la chanson monotone des châtaignes qui cuisaient dans une immense marmite.

L'une était une vieille femme, plus que nonagénaire, et la mère des Ortoli, la grand-mère du comte, par conséquent. C'était une petite vieille, ayant conservé, malgré son grand âge, une forêt de cheveux blancs sur sa tête, et dans ses yeux un sombre éclair qui disait qu'elle n'était pas étrangère à l'inimitié des Ortoli pour les Rocassero, et qu'elle était réellement une Corse des âges éteints.

L'autre était un vieillard aussi, robuste encore, de haute taille et d'un visage qui eût été royalement majestueux, sans cette expression sinistre et menaçante que j'ai remarquée plus d'une fois sur les physionomies corses.

Entre ce vieillard et sa mère était une femme d'environ quarante ans, aux traits altérés par les douleurs, à l'œil étincelant, vêtue de noir des pieds à la tête et couverte de la falditta, un long voile de deuil qui est en même temps un déguisement de bal.

Près d'elle, une jeune fille de vingt ans à peu près, triste, rêveuse, mélancolique, mais d'une beauté si grande, si imposante, qu'on l'eût remarquée partout, même à Paris, où l'on ne remarque rien.

A côté de cette jeune fille était un enfant de dix ans, le frère du comte, un enfant taciturne déjà, et qui s'occupait, en ce moment, à faire des cartouches avec une baguette de frêne et une planche percée d'un trou de calibre.

La joie qui, un moment, avait envahi l'âme du comte, s'évanouit sur le seuil de cette maison froide, nue, ayant des statues pour hôtes.

— Mon père, cria le comte en se jetant dans les bras du vieillard.

Le vieil Ortoli embrassa son fils avec une émotion qu'il comprima de son mieux, puis il le prit silencieusement par la main, le fit entrer dans la maison et le conduisit jusqu'à la jeune fille qui, rougissante, n'avait point quitté son siège, il lui dit :

— Gaëtan Ortoli, mon fils, dans notre famille, chaque membre est solidaire de la parole d'un autre membre. Placez dans votre main la main d'Avelina en signe de fiançailles.

Alors la veuve se leva et vint au comte.

— Béni soit ! dit-elle, l'homme qui épousera une orpheline, car de son union avec elle il naîtra des hommes forts qui vengeront le sang répandu.

Le comte frissonna et se tut.

— Mon fils, dit alors la vieille mère en inventoriant d'un coup d'œil la toilette élégante quoique simple du comte, qu'est-ce que ces habits ? On est donc ainsi vêtu sur le continent ? Est-ce que vous comptez courir le maquis avec ces chaussures luisantes et minces ? Pensez-vous que cette casquette vaut le bonnet pointu de nos pères pour se préserver des nuits sereines, et supposez-vous, ajouta-t-elle en froissant le cachemire du burnous dans ses doigts desséchés, que ce manteau transparent vous pourra garantir de la pluie aussi bien que les pilone que nous tissons nous-mêmes avec la laine notre de nos moutons ?

— Tiens ! fit avec dédain le jeune frère, vous n'avez donc pas de fusil, Ortoli ? Où est votre fusil, frère ?

— Je n'en ai pas, répondit le comte.

— Ah ! c'est juste, fit le vieil Ortoli avec une amère ironie, c'est un meuble inutile quand on revient du continent ; est-ce qu'on se mêle des querelles de sa famille ?

— Mon père ! dit le comte avec hauteur, si vous avez été insulté, je suis prêt à envoyer mes témoins à votre ennemi.

— C'est comme votre oncle, s'écria la vieille, vous avez aussi ses

idées… pas plus que lui, vous n'êtes Corse ! je l'avais prédit, du reste, quand vous partîtes pour le continent. Allez ! Ortoli, le duel n'est pas dans nos mœurs, et je vois bien que vous n'êtes plus de notre famille.

— Mon frère, reprit l'enfant, je vous ai réservé une belle gourde avec le portrait de l'Empereur que j'ai moi-même gravé au couteau dessus. Je l'ai fait monter par l'armurier de Grosseto, et je lui ai acheté, en outre, pour vous, un stylet de bonne trempe et une carchera (cartouchière) toute neuve que j'ai remplie de cartouches. Il y en a vingt-quatre, elles sont faites pour un bon fusil de calibre et elles tueraient bien un Rocassero à cinq cents pas.

Le comte fit un geste d'impatience, mais il se tut.

En ce moment, une rumeur vague retentit à l'extrémité opposée du village ; le vieil Ortoli, agité d'un pressentiment sinistre, courut à la porte, l'ouvrit et se pencha au dehors.

Un noir cortège s'avançait lentement, escorté par de sourdes imprécations et le refrain, monotone et menaçant à la fois, de la légende des Ortoli.

Toute la famille se précipita sur la route, et le vieil Ortoli poussa un cri.

On rapportait, sur un brancard fait à la hâte avec des tiges de noisetiers, un cadavre percé de trois balles, c'était celui de Giacomo Ortoli, le frère du comte, qu'on venait de trouver au plus épais d'un maquis dans une flaque de sang coagulé.

Le vieillard se précipita sur le corps de son fils, l'embrassa étroitement, le baisa sur les trois blessures béantes, puis, il ne dit pas un mot, il ne versa pas une larme, mais il se leva lentement, entra dans la maison, en ressortit avec un fusil et le mit silencieusement dans les mains du comte.

Le comte baissa la tête d'abord, puis, quand il la releva, son œil brillait d'un feu étrange, un sombre enthousiasme rayonnait sur son front, et il écoutait, haletant, les notes sinistres de la légende de sa famille, que le sombre Pianelli avait entonnée sur-le-champ.

Le comte était redevenu Corse !

Le lendemain eurent lieu les funérailles de Giacomo Ortoli ; et le soir du même jour un Rocassero fut tué sur le seuil de sa porte.

§

Si jamais vous entrez, madame, dans la maison du docteur Blanche, au bois de Boulogne, et que vous apercevrez un homme

sombre et triste de trente-cinq à trente-six ans, mis avec une rare élégance, mais ne parlant jamais à personne et se promenant toujours seul dans les allées du jardin, celui à qui vous demanderez le nom de ce bizarre personnage vous répondra :

— C'est le comte Ortoli, qu'on a fait passer pour fou, afin de le sauver du bagne et peut-être même de l'échafaud.

Il n'y a que Mariette de l'Opéra qui prétende le contraire : le comte, dit-elle, est devenu fou en apprenant qu'elle était partie pour St-Petersbourg à la suite d'une ambassade.

La pauvre fille ajoute qu'elle en éprouve de violents remords chaque fois qu'elle a mal soupé.

FIN

Au temps du calife Omar, il y avait un sultan du Courdistan qui avait nom Hussein-Effendi (Hussein le savant).

Ce sultan était bon et vertueux, et, lorsqu'il faisait la guerre, c'était qu'il avait pleinement raison ; sans cela il ne l'eût pas faite, car il savait que le sang des hommes est précieux et qu'il ne le faut point répandre sans motif.

Aussi ses sujets avaient-ils un grand amour pour lui et le proclamaient-ils la véritable image du Prophète sur la terre.

Hussein-Effendi était vieux ; mais il avait un fils jeune et beau qui devait être son successeur. Ce fils avait dix-sept ans et se nommait Méhémet.

Un jour, Hussein-Effendi le manda près de lui :

— Mon fils, dit-il, la loi du divin Prophète ordonne à tout bon croyant de visiter une fois en sa vie les lieux sacrés où reposent ses cendres, et, s'il ne le peut, d'y envoyer un ses proches à sa place. J'ai soixante-dix ans et je règne depuis cinquante-cinq. Le soin de mes États, leur prospérité, le bien de mes sujets ne m'ont point permis d'accomplir ce pèlerinage ; et si je mourais avant que l'un des miens eût baisé la poussière de la Mecque, je serais forcé de m'arrêter aux portes du Paradis et d'attendre que la loi eût été exécutée. Ma barbe est blanche comme le lait des chamelles, mes cheveux sont rares, et mon épouse favorite m'a dit que je devais me préparer à la mort.

Hâte-toi donc, ô mon fils, et pars pour la Mecque, afin que les portes des jardins d'Allah s'ouvrent pour me recevoir, lorsque l'ange de la mort aura éventé mon visage du bout de son aile noire. Emmène une riche caravane, monte sur mon cheval le plus rapide, passe dans la ceinture le meilleur cimeterre, et fais-toi suivre de celui de mes vizirs que tu affectionnes le plus.

Méhémet baisa les tresses blanches de la barbe paternelle et répondit :

— Lumière de la sagesse, flambeau de justice, astre d'équité, image du divin Prophète, je vais attacher mes sandales, ceindre mes reins et partir. Mais s'il est vrai que les princes doivent l'exemple de toutes les vertus à leurs sujets, ne te semble-t-il pas qu'ils doivent s'abaisser à leur niveau devant la puissance d'Allah et accomplir en

simples humains les actes de notre religion ?

— Tu parles comme un verset du Coran, répondit le sultan.

— Alors, continua Méhémet, permets-moi de laisser ma riche caravane et ton grand-vizir, de monter simplement mon cheval ordinaire et de m'en aller seul visiter le tombeau de Mahomet.

— Fais ainsi que tu le veux, dit le sultan ; mais songe que la route est longue, le désert aride, et que l'Arabe voleur veille aux abords de la ville sainte et guette le voyageur comme le tigre sa proie.

— Mon cheval a le jarret infatigable, répondit Méhémet ; il supportera la fatigue du chemin. Quand on va prier Dieu, il faut être sobre ; un sac de maïs et quelques poignées de dattes que je placerai à l'arçon de ma selle seront ma nourriture, et lorsque j'aurai soif, à défaut de fontaine, j'aurai la pluie du ciel et l'eau rose des palmiers ; quand mon corps sera las, mon burnous me servira de lit, et son capuchon m'abritera des rayons ardents du soleil.

— Pars donc, enfant, murmura le sultan, et hâte ton retour si tu me veux revoir.

Méhémet reçut la bénédiction du vieillard à genoux, les bras croisés sur sa poitrine ; puis il se rendit à la mosquée du sultan, fit ses prières et ses ablutions et monta à cheval.

Son cheval a un jarret de fer et secoue au vent sa crinière blanche ; ses naseaux soufflent le feu, son garrot fume, son œil étincelle, il dévore l'espace, comme l'ange de l'adultère enlevant une épouse au harem du sultan. Les plaines, les vallées, les montagnes, les villes populeuses, les mornes forteresses, les lacs, les fleuves, les rivières fuient derrière lui comme les ombres de la nuit que chasse l'aurore en se levant. Quand il est las, il s'arrête quelques heures, broute l'herbe du sentier ou mange une poignée de farine, tandis que son maître sommeille à l'ombre d'un palmier, puis tous deux repartent et devancent les rafales agiles du Sirocco.

Mais les palmiers disparaissent, les prés, les champs, les eaux bleues disparaissent aussi : voici le désert !

Le désert immense, infini comme Allah, orageux comme l'Océan, bleu comme le ciel qui lui sert de manteau !

Alors Méhémet s'aperçoit que le sac de dattes et de farine est vide, que son cheval n'a plus cette allure qu'il semblait avoir empruntée à la foudre du ciel… et la Mecque est loin, bien loin encore !

La nuit vient, le cheval tombe, Méhémet a soif et faim.

Méhémet tire son chapelet à grains d'ambre, se roule dans son burnous et s'endort en invoquant Mahomet.

Mais Mahomet est sourd, et, lorsque le jeune prince s'éveille, son cheval est mort, le soleil darde ses implacables rayons, et la soif et la faim le torturent. Alors Méhémet maudit son imprudence, et regrette amèrement les jardins embaumés du sultan son père, et les fruits savoureux qui en chargent les arbres. La douleur excitant sa colère, il blasphème le nom du Prophète et l'accuse de son malheur. Mais, tandis qu'il gémit, un bruit de grelots se fait entendre, un nuage obscurcit l'horizon, la voix humaine retentit au loin ; c'est une caravane qui soulève la poussière du désert.

La caravane approche, approche encore ; elle est près de Méhémet.

Le chef descend de son chameau et lui dit :

— Qui es-tu ?

— Je suis un pauvre pèlerin qui va à la Mecque, je meurs de faim et de soif, et voilà le cadavre de mon cheval.

— Viens avec nous, je te donnerai des dattes et un chameau, et te présenterai à notre reine, qui t'épousera, car tu es beau.

— Qu'est-ce que ta reine ?

— Une princesse chrétienne. Nous sommes tous chrétiens. Si tu veux renoncer à ton pèlerinage, embrasser notre religion et nous suivre, tu seras l'époux de notre reine.

Méhémet invoque le Prophète pour résister à la tentation ; mais la faim le presse, la chaleur et la soif l'accablent… Soudain le chef de la caravane le prend par la main et le conduit vers le milieu de la caravane. Une femme est montée sur un hagyn[1] superbe.

Cette femme ôte son voile ; Méhémet pousse un cri d'admiration…

Cette femme est belle comme les houris du paradis.

— Viens ! lui dit-elle avec une voix plus douce que la brise qui souffle dans les jardins d'Allah.

Méhémet sent le regard de feu de la chrétienne le brûler, son sang s'allume, sa tête bourdonne… il va céder et fouler aux pieds les croyances de ses pères, et céder aux charmes trompeurs de la belle étrangère, lorsque Allah permit que l'image de son vieux père le sultan passât devant ses yeux, muette et grave, tenant sa barbe dans sa main gauche et élevant l'autre pour le maudire. Le jeune prince frissonna, se

jeta à terre, et se prosternant :

— Mahomet, s'écria-t-il, prophète de Dieu, secourez-moi contre la tentation.

Mais à peine achevait-il, que le chef de la caravane lui frappait sur l'épaule.

— Jeune homme, dit-il, Mahomet est content de toi ; tu as résisté à la tentation, et Dieu vient à ton secours. Regarde !

Le prince leva la tête et poussa un cri d'étonnement… La caravane, la princesse, – tout avait disparu !

Alors il reporta ses yeux sur celui qui lui parlait. Cet homme était de haute taille, son œil flamboyait et une auréole de feu ceignait sa tête… Le prince recula et s'écria :

— Mais qui es-tu donc, toi qui as le pouvoir de faire disparaître en une minute cent chameaux et leurs conducteurs dans l'océan immense du désert ?

— Je suis un génie, répondit-il. Allah m'a envoyé comme tu le maudissais, pour voir si tu pousserais l'impiété jusqu'au bout ou si tu reviendrais de ton égarement. Tu viens d'effacer ta faute, et j'ai mission de te récompenser.

Alors le génie toucha du doigt le cheval mort de Méhémet, et le cheval se releva plein de vigueur et piétinant d'impatience ; il toucha pareillement le sac vide, et le sac s'emplit de dattes savoureuses ; enfin il frappa du pied le sable brûlant, et du sable il sortit une source d'eau vive.

— Bois, mange, dit le génie, et pars.

Méhémet but et mangea, puis il sauta en selle.

— La Mecque est encore loin, continua-t-il, mais je veux que tu y arrives aujourd'hui même pour faire ta prière du soir dans la mosquée où repose la cendre du Prophète.

Et il toucha le cheval aux deux épaules, et tout aussitôt il lui poussa des ailes.

— O génie ! s'écria alors le prince en s'inclinant sur le col de son cheval pour se prosterner ; ô génie ! dis-moi le nom que tu portes dans les jardins embaumés d'Allah !

— Je ne suis point un génie, répondit le chef de la caravane, – je suis Mahomet !

Et soudain il disparut au milieu d'un nuage d'or, qui l'enveloppa

pour l'emporter au ciel, tandis que le cheval, déployant ses ailes, glissait comme une flèche entre la terre et le firmament.

En une heure, Méhémet arriva à la Mecque, et s'acquitta dévotement de son pèlerinage ; mais, comme il sortait de la mosquée sainte, il vit une riche caravane, au milieu de laquelle il reconnut ses nombreux serviteurs.

La tendresse paternelle alarmée l'avait envoyée sur ses traces, et, s'il n'avait point été atteint par elle, il devait l'attribuer à la vitesse de son coursier ailé.

Celui-ci, du reste, que le Prophète avait rappelé à la vie dès que son maître eût atteint le seuil de la mosquée, retomba lourdement sur le sol, et ses ailes disparurent. Il était retourné dans l'autre monde, d'où il était sorti par la seule puissance de Mahomet[2].

Le prince monta un superbe hagyn et repartit à la tête des siens. Cette fois les vivres, l'eau douce abondaient, et il traversa le désert sans obstacles.

Mais une surprise l'attendait à son retour. Après avoir fait ses ablutions, il courut au palais de son père et vit à la droite du vertueux vieillard… la reine chrétienne du désert.

Ce n'était point une reine chrétienne, mais la fille bien aimée du roi de Perse, et dont il avait vu l'image dans le désert. C'était la récompense que lui avait réservée Mahomet.

FIN

Chapitre I – L'Andalouse

C'était au bal de l'Opéra, en l'année mil sept cent cinquante, sous le règne de Louis XV.

Un vicomte de vingt ans poursuivait de ses adorations et de ses propos galants, une jeune fille de qualité qui pouvait bien compter son dix-septième printemps. Le vicomte était vêtu en page écossais de la cour de Marie-Stuart. Il portait la toque à plume de faucon et le plaid rayé des clans des montagnes sur son pourpoint bleu de ciel.

La jeune fille étalait le costume des femmes de l'Andalousie. Une résille enfermait sa chevelure abondante et d'un noir d'ébène ; la mantille espagnole s'arrondissait autour de sa taille souple et flexible, et elle avait à son bras un bracelet de sequins d'or enchaînés les uns aux autres. Le page était blond, il avait l'œil bleu, le sourire mélancolique et fier des fils de la brumeuse Écosse. L'Andalouse avait ce regard profond, ce front bruni et doré au soleil, les lèvres rouges comme les cerises de juin, cette grâce suprême de mouvements et cette voluptueuse ondulation de taille qu'on nomme le *mencho,* des véritables Espagnoles.

L'Andalouse fuyait la poursuite du page et cherchait à se perdre dans la foule ; – le page s'acharnait à la poursuivre.

— Belle fille de Grenade, murmurait-il d'une voix douce, mélancolique et sentimentale comme une ballade de son pays, pourquoi me fuis-tu ?

— Parce qu'il faut fuir l'amour, répondait-elle en montrant, en un frais sourire, ses dents plus blanches que l'ivoire.

— Ah ! si tu voulais m'aimer, reprenait le vicomte, tu me ferais plus heureux que les anges du paradis !

— Cher page, répliquait l'Andalouse, les amoureux du bal de l'Opéra ne sont pas de vrais amoureux ; ils jurent une fidélité menteuse et, la nuit écoulée, ils ont oublié leurs serments.

— Brune Espagnole, continuait le page séducteur ; je ne suis pas un Français léger et trompeur, un coureur de ruelles qui oublie le

lendemain son serment de la veille ; – mes pères étaient de vrais fils d'Écosse, dont le manoir s'élevait au flanc des monts Gheviot et dont la devise était fidélité.

— Mon bel Écossais, disait l'Andalouse, si je suis née en France, ma mère eut pour berceau les portiques de l'Alhambra, et le sang des Maures coule dans mes veines. Si j'aimais un jour, je serais aussi jalouse de l'amour de celui qu'aurait choisi mon cœur, que la lionne du désert, et je poignarderais mes rivales. Cesse de me poursuivre, et oublie-moi… Je ne sais pas aimer comme les filles du pays de France. L'amour des Andalouses est brûlant comme le soleil, et il consume celui qui l'a fait naître.

— Ah ! murmurait encore l'Écossais, tu ne me connais pas, Andalouse ma bien-aimée ; les fils de mon pays vivent et meurent avec un seul amour, un amour qui survit à la tombe…

Et comme le page sentimental achevait, l'Andalouse franchissait le seuil d'une loge où elle s'était réfugiée.

A ces derniers mots elle se retourna et, à travers son loup de velours, si étroit qu'on pouvait voir aisément qu'elle était merveilleusement belle, elle attacha sur l'Écossais ce regard noir et profond des filles d'Espagne sous le poids duquel on se sent mourir de bonheur et d'ivresse, et elle lui dit :

— Vraiment ? tu m'aimerais au-delà de la tombe ?

— Oui, fit-il, appuyant une main sur son cœur. Si je mourais, je crois que Dieu me permettrait de m'éveiller dans mon sépulcre pour songer à toi, et que mes dépouilles tressailliraient de joie si ton pied venait à fouler l'herbe sous laquelle je reposerais du dernier sommeil.

— Et si je mourais, moi ?… demanda l'Espagnole avec un accent étrange.

— Si tu mourais, murmura-t-il, je serais fidèle à ton ombre comme je l'aurais été à ton corps ; et si Dieu te permettait de m'apparaître, chaque nuit, je baiserais ta main glacée avec autant d'amour que je la baise en ce moment.

Et l'Écossais porta à ses lèvres la petite main de l'Espagnole.

Eh bien ! lui dit-elle, je te permets de m'aimer ; nous verrons si tu es constant.

Le page poussa un cri de joie et voulut se précipiter aux genoux de l'Andalouse.

— Non, non, fit-elle avec son frais et mutin sourire qui mettait à nu ses dents blanches ; plus tard… nous nous reverrons…

— Mais où ? mais quand ! demanda-t-il avec cette anxieuse impatience de l'amour.

— Je ne sais pas… peut-être ici… peut-être ailleurs… mais nous nous reverrons… partez !

— Comment ! vous me chassez ?

— Je vous renvoie.

— Et vous n'ôterez point votre loup… vous ne vous démasquerez pas ?

— A quoi bon ? n'avez-vous pas deviné que j'étais belle ? répondit-elle avec un fier sourire.

Et elle le repoussa doucement et ferma la porte de la loge, le laissant dans le couloir.

Le page voulut attendre que cette porte se rouvrît, pour la revoir encore, mais un flot de masques, envahissant le corridor, le refoula un peu plus loin, et quand il put revenir sur ses pas, la loge s'était rouverte, et l'Andalouse avait fui !

Il erra longtemps dans le bal ; il la chercha et ne la revit plus.

Elle était partie !

Chapitre II – l'archevêque

Deux années s'écoulèrent.

Le vicomte Ralph, c'était le nom de l'Écossais, qui servait en France comme beaucoup de ses compatriotes, alla vainement à tous les bals de l'Opéra, espérant y revoir sa belle inconnue. Il la chercha à Marly, à Versailles, partout…

Nulle part il ne la trouva.

L'amour, comme toutes les passions humaines, se lasse de l'absence et ne résiste pas au temps écoulé.

Ralph se consola à demi ; Ralph oublia un peu ses sermons, et pensa que l'Andalouse s'était tout simplement moquée de sa candeur.

Et puis, le vicomte était mousquetaire du roi, il vivait en un siècle où l'amour ne trouvait à vivre qu'à la condition de mener une existence un peu nomade, en changeant de culte et par conséquent de temple et d'autel.

Un jour, le vicomte Ralph s'éveilla ruiné, endetté, et n'eut plus

d'autre espérance de rétablir sa fortune que ce moyen vulgaire et sûr qu'on nomme le mariage.

— Il me faut une héritière, pensa-t-il. Mon Andalouse, si je la retrouve, me pardonnera bien une infidélité qui conduit à l'autel avec l'ennui pour escorte et un bien-être purement matériel pour horizon.

L'amour n'est pour rien en cette affaire.

Ce beau raisonnement achevé, le vicomte Ralph s'en alla voir son oncle. Cet oncle était archevêque *in partibus* d'une ville assyrienne détruite par les Romains ; il était vieux, il était riche, voire même économe, et il était fort bien en cour.

— Mon beau neveu, dit-il au vicomte, vous voulez vous marier, et vous avez raison. J'ai eu justement la même pensée que vous, et je vous ai trouvé une femme.

— Est-elle riche ? demanda Ralph.

— Très riche.

— C'est bien, je ne demande pas si elle est jolie. Cela m'est égal.

— Elle est fort belle, Monsieur mon neveu.

— Tant mieux, répondit Ralph avec indifférence, car il songeait à cette éblouissante créature entrevue une heure, et qu'il avait en vain demandée, depuis, à tous les échos de l'univers.

— Vous allez donc partir, Monsieur mon neveu, continua l'archevêque ; vous irez en Bourgogne et vous y épouserez Mlle de Roche-Noire avant quinze jours.

L'oncle archevêque donna sa bénédiction à son neveu, lui mit en poche deux cents pistoles et le congédia.

Le vicomte soupira, deux ou trois fois encore en songeant à l'Andalouse et à ce mystérieux amour noué par les serments les plus solennels ; – puis, la visite de quelques-uns de ses créanciers le ramena au sentiment du positif et de la vie réelle ; – et, se disant toujours que le mariage ne peut être considéré comme une infidélité du cœur, – il partit.

Chapitre III – Le Mort

Un soir d'hiver, en décembre, deux hommes, un cavalier et un piéton, cheminaient à travers les solitudes boisées du pays morvandiau, entre Vézelay et Château-Chinon.

Il était nuit, une neige épaisse couvrait la terre, un vent glacé courbait la cime des arbres.

A l'horizon, pas une étoile, pas un rayon de lune ; rien que cette réverbération vague de la neige qui concentre les dernières clartés du crépuscule.

Dans l'air, pas un bruit ; tout se taisait : le grillon dans les guérets glacés et enfouis sous la neige ; l'oiseau dans les broussailles ; la bête fauve au fond des bois. A peine si, a une faible distance, on eût entendu le pas monotone et régulier du piéton et l'amble allongé du cheval.

Le piéton était vêtu d'une blouse bleue, d'une culotte de velours recouverte jusqu'à mi-jambe par de grandes guêtres de cuir ; il portait une casquette en peau de loutre et avait sur l'épaule un de ces fusils à un coup qui se démontent en trois morceaux et que le braconnier prise, par cela même, beaucoup plus que la plus belle arme ; un fusil brisé étant facile à dissimuler et à rouler dans un pan de blouse.

Le cavalier qui suivait le piéton était un jeune homme de vingt-deux ans, vêtu comme un gentilhomme. Il portait les grandes bottes à entonnoir, l'éperon aux mollettes d'argent, l'épée à gaine d'acier et de chagrin, le tricorne galonné d'or, la chevelure poudrée à la maréchale, selon la mode du temps, et n'était autre que le vicomte Ralph, le page écossais du bal de l'Opéra.

Le braconnier qui servait de guide au jeune voyageur, les mains enroulées sous sa blouse, sifflait un refrain de fanfare et marchait d'un pas alerte ainsi qu'un homme que stimule le froid piquant de la nuit et dont une longue course a aiguisé l'appétit. Le cavalier chevauchait, pensif, et s'adressait le monologue suivant :

— Il faut, en vérité, être ruiné comme moi, ou avoir la rage du mariage pour aller à la recherche d'une femme à travers les bois, la brume et la neige, par un froid de loup et dans le plus sauvage pays qu'on puisse imaginer…

» Brrr ! continua-t-il, ne pouvant réprimer un frisson, si Mlle de Roche-Noire n'est pas jolie à croquer, et riche comme une fille de roi, je me tiens pour le gentilhomme le plus étourdi et le plus niais qu'on ait jamais vu à Versailles. Hé ! l'ami !

A cette interpellation directe, le braconnier se retourna et porta la main à sa casquette.

— Que désire Monseigneur ? demanda-t-il.

— Sommes-nous loin de Roche-Noire ?

— Une demi-lieue environ.

— C’est-à-dire une heure de marche ?

— A peu près, Monseigneur.

— Écoute donc, l’ami ! Connais-tu Mlle de Roche-Noire ?

— Pardienne ! répondit le paysan d’un air narquois, tandis qu’un sourire moqueur glissait sur ses lèvres.

— Est-elle… jolie.

— Comme les amours, Monseigneur.

— Oh ! oh ! voilà une réponse qui, si elle est sincère, te vaudra deux pistoles.

Le braconnier salua.

— Voyons, continua le cavalier, dis-moi la vraie vérité, comme vous dites, vous autres paysans : est-elle aussi riche qu’on le prétend ?

— Ma foi ! Monseigneur, les bois de Roche-Noire couvrent dix lieues de pays, et les terres sont plus vastes que les bois. Le château, avec son air lugubre et triste et ses murs lézardés, est, à l’intérieur, pavé de pièces d’or, et il n’est pas un gentilhomme, à vingt lieues à la ronde, de Nevers à Dijon et d’Auxerre à Autun, qui n’ait soupiré en songeant à tant de beauté unie à tant de richesses.

— Hein ! fit le cavalier, aurais-je des rivaux ?

Le braconnier se mit à rire d’une façon assez insolente pour indisposer tout homme moins intéresse que notre héros à le faire jaser.

— Monseigneur va donc épouser ? demanda-t-il en ricanant.

— Sans doute.

— Ah !…

Dans cette exclamation d’une syllabe il y avait une telle ironie que le gentilhomme tressauta sur sa selle et s’écria :

— Que signifie donc ce ton et ce sourire, maroufle ?

— Absolument rien, Monseigneur, et si j’ai offensé Votre Seigneurie.

— Non, dit le cavalier en se ravisant, continue…

— Pardon ; en ce cas, que disais-je ?

— Tu parlais des gentilshommes qui avaient songé à demander l’héritière de Roche-Noire en mariage.

— Oui, Monseigneur, il y en a eu beaucoup…

— Bah ! et aucun n'a réussi ?

Le paysan hocha la tête d'une façon sinistre, qui fit tressaillir son interlocuteur.

— Monseigneur le sait, continua le braconnier, j'ai ma cabane à l'entrée des bois qui séparent Roche-Noire de tout pays habité, et comme elle est sur le bord de l'unique route qui y conduise, naturellement tous ceux qui s'y rendent me prennent pour guide. Je sais donc, moi, aussi bien que Mlle de Roche-Noire, combien de soupirants ont pris la route du manoir, puisque je les y ai conduits.

— Et aucun n'est resté ?

— Aucun, Monseigneur.

— Elle les a donc tous refusés ?

— Non, au contraire, elle les acceptait, on convenait du mariage, on fixait le jour de la cérémonie ; puis, le jour venu, au lieu d'entendre les cloches de la chapelle du château sonner la messe nuptiale, je voyais, du seuil de ma cabane où j'étais retourné, revenir le fiancé pâle, l'œil hagard, poussant son cheval avec la frénésie de l'épouvante, comme si une légion de diables ou de sorciers l'eût escorté.

— C'est bizarre ! murmura le cavalier. Ah çà ! elle est donc laide ?

— Jolie comme un ange. Mais, voyez-vous, Monseigneur, Roche-Noire est un lieu maudit… Satan y a passé…

Le gentilhomme poussa un grand éclat de rire.

— Eh bien ! ma foi, dit-il, et, malgré ton étrange histoire, j'irai à Roche-Noire et j'y resterai.

— Une nuit, Monseigneur ; mais vous reviendrez comme les autres, et peut-être mourrez-vous dans l'année comme le marquis des Ormes. Il est mort de peur, celui-là…

Au moment où le braconnier achevait sa sinistre prédiction, les deux voyageurs qui, depuis une heure, cheminaient à travers le bois, virent briller plusieurs lumières dans l'éloignement, et comme suspendues entre la terre et le ciel.

— Voilà Roche-Noire, dit le guide ; et maintenant, Monseigneur, vous n'avez plus besoin de moi. A demain.

Un éclat de rire moqueur accompagna ce dernier mot, et le braconnier s'enfuit avant que le cavalier, interdit, eût pu dire un mot

ou faire un geste pour le retenir.

Pendant quelques secondes, ses pas retentirent sur la neige durcie, tandis que son rire se prolongeait dans l'espace, puis le bruit des pas s'éteignit, et le gentilhomme qu'une terreur superstitieuse commençait à gagner crut entendre résonner au loin, sous la futaie, ce rire où éclatait une sinistre ironie.

— C'est étrange ! murmura-t-il, dominé malgré lui par les nébuleuses légendes dont on avait bercé son enfance en Écosse.

Et il continua son chemin tout rêveur.

Cependant, le vicomte Ralph appartenait trop à son siècle sceptique et léger, et il était trop brave pour s'arrêter longtemps aux sornettes d'un paysan qui croyait au diable.

— Le drôle a voulu me mystifier, murmura-t-il, et je lui revaudrai cela en coups de houssine.

Et Ralph poussa son cheval dans la direction de ces lumières qu'il voyait poindre dans l'éloignement.

— Par la sambleu ! s'écria-t-il, ce serait étrange et vraiment plaisant que le vicomte Ralph, gentilhomme de race écossaise, mousquetaire du roi Louis XV, qu'on dit brave et qui croit l'être, se laissât mystifier. Si cet homme s'est moqué de moi, je le châtierai ; s'il a dit vrai, je saurai pourquoi les aspirants à la main de Mlle de Roche-Noire sont repartis plus vite qu'ils n'étaient venus. Mon oncle l'archevêque a arrangé mon mariage par correspondance avec M. de Roche-Noire ; à moins qu'elle ne soit laide à faire peur, ventre saint-gris, je l'épouserai.

A ces mots, Ralph se campa le poing sur la hanche d'un air conquérant et éperonna son cheval, qui prit le grand trot, en dépit de la neige qui obstruait le chemin.

Bientôt notre voyageur eut atteint la lisière de la forêt, et alors l'horizon s'élargit pour lui, et il put apercevoir à la distance d'un quart de lieue environ, perchée sur un roc presque taillé à pic une masse noire semée çà et là de points lumineux et détachant sa sombre silhouette sur le gris terne du ciel.

C'était Roche-Noire, où le vicomte Ralph allait épouser la plus riche héritière du pays bourguignon, la fille du baron de Roche-Noire, ancien officier du roi.

Le manoir de la jeune châtelaine avait un nom sinistre qu'il devait à une légende plus sinistre encore ; mais cette légende se perdait dans la nuit des temps, et, depuis bon nombre de siècles, les

sires de Roche-Noire passaient pour bons chrétiens, vaillants chevaliers et royalistes loyaux et fidèles.

Cependant, sa position isolée au milieu des bois, le roc escarpé qui lui servait d'assises, le paysage morne et sauvage qui l'entourait, tout semblait conspirer pour jeter sur le manoir, aux yeux des populations superstitieuses d'alentour, un jour défavorable, et la réflexion qu'en fit notre voyageur suffit à le rassurer sur l'effroi du braconnier et l'authenticité de ses récits.

Le cheval du vicomte, aiguillonné par l'éperon, continuait à trotter sur la neige, où l'on n'apercevait aucune trace d'hommes ou de montures, et il arriva au bas du rocher qui supportait Roche-Noire.

Là, Ralph qui se demandait depuis un moment comment on parvenait à cette demeure aérienne, suspendue comme un nid d'aigle entre la terre et le firmament, Ralph aperçut une sorte d'escalier à larges degrés montant en rampes allongées au flanc du rocher et évidemment destiné aux cavaliers aussi bien qu'aux piétons.

Cette bizarre voie de communication avait été déblayée de la neige qui l'obstruait, et le cheval posa le pied sur le granit retentissant et dur. Dix minutes après, monture et cavalier arrivaient sur la plateforme où le château avait été bâti, et le vicomte, en agitant la cloche des étrangers, ne put se défendre d'une sorte d'appréhension superstitieuse à la vue du sombre édifice.

Le manoir datait des croisades, les tours en étaient crénelées ; le beffroi, terminé en poivrière, se dressait dans les nues avec le sombre aspect d'une potence. Le temps avait étendu une couche noire sur les murs ; les croisées en ogives, garnies de vitraux coloriés, ne laissaient filtrer que des clartés discrètes et monotones. – Un silence de mort régnait à l'intérieur.

On eût dit une de ces demeures abandonnées, où les fantômes des possesseurs défunts reviennent durant la nuit, pour y rallumer leur foyer depuis longtemps éteint.

Au bruit de la cloche, dont le son plaintif se perdit sous les voûtes sonores du vieil édifice, l'aboiement furieux d'un chien de garde répondit, puis Ralph entendit, à l'intérieur, une voix enrouée et cassée par l'âge, qui apaisait le chien, puis encore des pas retentirent, et les lourds verrous qui fermaient la porte de chêne ferré qui, depuis le dernier siècle avait remplacé le pont-levis, glissèrent en grinçant dans leurs gâches.

— Qui donc arrive à cette heure ? demanda la voix chevrotante qui s'était efforcée de calmer la colère du chien.

— Un gentilhomme qui vient de Paris et qu'on doit attendre ici : le vicomte Ralph Mac-Brien.

La porte tourna sur ses gonds, et un rayon de lumière alla frapper le visage du jeune voyageur.

Devant lui un vieux serviteur, portant une livrée de chasse, se tenait, le chapeau d'une main et une lanterne de l'autre.

— Ah ! Monsieur le vicomte, dit-il, on vous attendait, en effet, à Roche-Noire depuis plusieurs jours, mars pas aujourd'hui… car il fait un temps…

Et le valet introduisit le vicomte dans la cour d'honneur, la cour des hommes d'armes, comme on avait dû dire au moyen-âge.

— Corbleu ! murmurait Ralph, en mettant pied à terre au bas du perron, au lieu d'un laquais en livrée, j'aurais assez aimé un homme d'armes ou un archer ; c'eût été en harmonie avec le style du manoir et son aspect funèbre.

La grande porte du castel était ouverte ; et Ralph, en franchissant le seuil du vestibule, entendit un chant monotone et lent qui semblait sortir d'une salle basse dont la porte entrouverte laissait échapper une faible lumière. Ce chant, psalmodié par deux voix, une voix d'homme et une voix d'enfant, n'était autre que les vêpres des morts.

— Qu'est-ce donc ? s'écria vivement le vicomte en se tournant vers le vieux valet qui l'introduisait, il y a donc un trépassé ici ?

— Oui, Monseigneur, répondit le valet. C'est un pauvre diable de braconnier dont la cabane est à l'entrée des bois de Roche-Noire. Il est venu hier ici nous vendre du gibier ; le froid l'avait pris en route, il a voulu boire, et il est mort d'une congestion cérébrale.

On l'enterre demain matin, et le chapelain récite sur son corps les prières des morts.

— C'est bizarre ! dit le vicomte qui tressaillit involontairement ; un braconnier dont la cabane est également à l'entrée des bois !

— C'est celui-là, Monseigneur.

— Impossible ! puisqu'il m'a servi de guide, il y a une heure, et m'a quitté en vue du château.

— Comment le nommez-vous, Monseigneur ?

— Jean Denis.

Le valet haussa les épaules.

— C’est Jean Denis qui est mort, dit-il ; Monseigneur a fait un rêve. D’ailleurs, il n’y avait dans les environs, de braconnier que Jean Denis, et, à l’entrée des bois de Roche-Noire, d’autre cabane que la sienne.

— Ah ! par là mordieu ! exclama le vicomte, ceci est trop fort, et je saurai la vérité….

Et, sans attendre la réponse du valet, il se dirigea vers la salle basse d’où partaient les chants funèbres, poussa la porte et entra.

Un prêtre en surplis et un enfant de cœur étaient agenouillés aux côtés du mort qu’on avait mis dans sa bière et dont le visage était recouvert par le linceul.

Deux cierges brûlaient aux deux bouts de la bière, dont le couvercle était dressé contre le mur dans un coin.

— Corbleu ! murmura Ralph, je saurai bien s’il y a deux Jean Denis le braconnier, ou si mon drôle de la forêt a complété sa mystification en prenant le nom d’un défunt.

Et le vicomte étendit hardiment sa main vers la bière, et écarta le linceul tandis que, de l’autre, il approchait un cierge du visage du trépassé…

Mais soudain, il poussa un cri ; le cierge, échappant à sa main, tomba sur le parquet et s’éteignit, et le vicomte recula pâle, tremblant, l’œil hagard…

Il venait de reconnaître dans ce cadavre immobile le braconnier qui lui avait servi de guide. C’étaient bien le même visage, les mêmes vêtements.

Le vicomte, après un court moment d’effroi, eut le courage de retourner vers la bière et de prendre la main du cadavre.

Cette main était froide.

Ralph appuya la sienne à la place du cœur.

Le cœur avait cessé de battre.

Jean Denis le braconnier était bien mort.

— Étrange ! étrange ! murmura le vicomte.

Et il sortit brusquement, ajoutant :

— C’est à croire au diable, en vérité !

Ralph rejoignit, le valet, essayant de retrouver un peu de calme et de présence d'esprit ; – et sans lui dire un mot de ce qu'il avait vu, il se mit en devoir de suivre le vieillard jusqu'au salon où sans doute l'attendaient les hôtes de la Roche-Noire.

Après avoir gravi, sur les pas du valet, un large escalier à marches de pierre et à rampe de fer ouvragé, le vicomte arriva au premier étage du manoir et traversa successivement plusieurs vastes salles qui, toutes, par leur ameublement, et leurs tentures, rappelaient une époque différente, depuis la Renaissance avec ses meubles de chêne et ses bahuts sculpté, jusqu'au séduisant rococo mis à la mode par Mme de Pompadour. Glaces de Venise, tapis d'Orient, cristaux de bohème, délicieux objets d'art de bronze ou d'or, tous ces riens coûteux qui traînent çà et là dans les demeures opulentes et aristocratiques, frappèrent les yeux du vicomte.

Certes si, à l'extérieur. Roche-Noire était un lugubre et sombre manoir ; si, au rez-de-chaussée, on psalmodiait, dans une chambre froide et nue auprès d'une bière, les vêpres des morts, – au premier étage tout était souriant, calme et reflétait les éblouissements d'un luxe princier.

Le valet poussa devant lui les deux ventaux d'une porte, s'effaça à demi et annonça :

— Monsieur le vicomte Ralph !

Le vicomte s'arrêta un moment sur le seuil, et jeta un regard rapide autour de lui.

La salle où il entrait ressemblait si bien à un boudoir de Versailles occupé par une marquise de vingt ans ; il s'en échappait un tel parfum de poudre à la maréchale et d'eau de benjoin ; dans les candélabres aux pieds tors, posés sur la cheminée aux deux côtés d'une pendule rocaille, brûlaient des bougies si éclatantes reflétées à l'infini par les glaces des trumeaux, que Ralph crut avoir fait un mauvais rêve, oublia le braconnier, vivant ou mort, et ses terribles prédictions, et se crut dans un salon de Versailles ou de la place Royale.

Il entra d'un pas leste et délibéré, le tricorne sous le bras, et marcha droit à la cheminée auprès de laquelle il aperçut deux personnages : une jeune fille et un vieillard.

Le vieillard était un homme d'environ soixante-dix ans, de haute faille, vert encore, portant une magnifique chevelure blanche sans poudre, le visage noble et affectueux à la fois, l'œil doux, la lèvre

souriante et fière. Le baron de Roche-Noire, c'était lui-même, était vêtu comme on l'était alors à Versailles : il portait un habit brodé, une veste de soie à grands ramages, une culotte à faveurs bleues, et des bas blancs bien tirés sur-un mollet irréprochable encore.

La jeune fille pouvait avoir vingt ans ; elle était blonde et blanche comme une madone de Raphaël ; son œil était bleu comme l'azur du ciel italien, et ses mains, plus transparentes que la cire vierge, avaient une forme aristocratique, mignonne et charmante.

Mlle Hermine de Roche-Noire résumait ce type divin de la femme éclose au pâle soleil du Nord. A voir sa taille frêle et ondoyante, on eût dit une de ces fleurs délicates qui ne peuvent se développer que dans une atmosphère tiède et en un lieu où n'arrivent jamais les brûlantes ardeurs du Midi.

Du reste, la mise élégante des femmes de qualité, la poudre, les mouches et les paniers rehaussaient encore cette beauté merveilleuse, et le vicomte Ralph, ébloui, s'estima le gentilhomme le plus heureux du monde, lorsqu'il s'inclina devant elle, en songeant qu'il s'inclinait devant sa fiancée.

— Ah ! vicomte, dit le baron qui se leva et alla vivement à lui, vous êtes un gentilhomme accompli, et votre exactitude est digne d'éloges. Vous nous arrivez par un temps affreux.

Le vicomte et le baron échangèrent quelques compliments d'usage, et le voyageur se trouva sur-le-champ installé et à son aise au coin du feu du salon, entre son beau-père futur et sa future épouse.

Ralph avait l'esprit charmant et léger qui brillait alors à Marly ; le baron, en dépit de ses soixante-dix automnes, était demeuré homme de cour ; Hermine avait la grâce naïve, la distinction, la pudeur sans pruderie, l'esprit délicat d'une jeune fille de qualité élevée pieusement, mais sans rigidité aucune.

Certes, la conversation qui s'engagea entre ces trois personnages ne pouvait avoir ce reflet de funèbre tristesse qui eût dû résulter des premières terreurs du vicomte et des étranges récits du braconnier. Ralph oublia qu'il se trouvait en Morvan, à cent lieues de Versailles, dans un manoir féodal perdu dans les bois, en présence d'une fiancée qui faisait fuir, épouvantés, tous ceux qui osaient prétendre à sa main.

— Elle est charmante ! murmurait-il tout bas en regardant Hermine. Mon oncle l'archevêque est décidément un homme d'esprit de m'avoir trouvé une femme aussi belle et aussi riche.

— Monsieur le baron est servi ! annonça tout à coup un laquais galonné à outrance qui apparut sur le seuil.

C'était l'heure du souper.

Le vicomte se leva et offrit la main à la jeune fille qui l'accepta, rougissant un peu, tandis que le baron leur montrait le chemin de la salle à manger.

Là, les rideaux de soie à ramages éclatant, les tentures gris-perle, encadrées de baguettes d'or, les jolis meubles de Boulle et de bois de rose faisaient place à une vieille tapisserie de haute lice sur laquelle s'étalaient quelques portraits de famille, ainsi qu'à un ameublement sévère qui rappelait le siècle de Louis XIV.

On éprouvait, en passant des splendeurs mignardes et coquettes du boudoir à ce luxe rigide et sombre, une sorte de réaction morale qui affligeait l'esprit en même temps que les yeux. Le vicomte la subit ; il eut un frisson, il se souvint des prédictions du braconnier, il songea au mort couché dans sa bière.

Puis, tout à coup, ses yeux, s'étant levés sur la tapisserie, y rencontrèrent un portrait, celui d'une femme, et ils s'y attachèrent avec une obstination singulière, tandis qu'il éprouvait un tressaillement bizarre ; c'était un portrait en pied, dans un grand médaillon, dont la peinture ne paraissait pas remonter à plus de deux ou trois années, et qui contrastait ainsi, par sa fraîcheur, avec les toiles enfumées accrochées à l'entour et représentant les Roche-Noire défunts.

Un lampadaire à trois branches, fiché dans le mur tout auprès, éclairait ce portrait si parfaitement qu'on en pouvait saisir tous les détails.

Il représentait une jeune fille, un être éblouissant et d'une étrange beauté, – beauté qui semblait éclose aux feux du ciel espagnol, – une tête de démon plus belle qu'une tête d'ange, avec de longs cheveux noirs ruisselant sur des épaules aux teintes dorées, une bouche entrouverte où brillaient des dents blanches et menues, un œil noir que le peintre avait rendu étincelant.

Cette peinture était si vivante, si parfaite, que le vicomte crut voir une femme en chair et en os, et une femme qui lui parut si belle, qu'auprès d'elle Hermine n'avait plus qu'un attrait vulgaire.

Au-dessous du portrait on avait écrit un nom : FULMEN !

Fulmen, c'est-à-dire la foudre, c'est-à-dire la plus belle fille d'Espagne qui eût jamais dansé le boléro dans les jardins embaumés du vieil Alhambra.

Les yeux de Ralph s'attachaient obstinément à cette toile ; il oubliait ses hôtes et croyait que l'image de Fulmen allait lui parler et

lui sourire en lui disant :

— C’est moi… moi, dont tu n’as pu voir le visage ; moi, l’Andalouse du bal masqué…

Le baron s’aperçut sans doute de cette contemplation, car il lui dit brusquement :

— Allons, mon cher vicomte, à table !

Ces mots rompirent le charme ; les yeux du vicomte abandonnèrent la toile et se reportèrent sur Hermine.

Hermine lui parut laide.

— Quel est donc ce portrait ? demanda-t-il au baron.

Mais le baron ne répondit pas ; un nuage passa sur son front, et ses sourcils se froncèrent avec une expression de colère et de douleur mélangées qui jeta le vicomte dans le domaine des plus bizarres conjectures.

En même temps, Mlle Hermine de Roche-Noire devenait horriblement pâle et baissait vivement les yeux.

— C’est bien étrange ! murmura Ralph. Je jurerais que c’est elle !

Le souper s’acheva silencieusement. La question sans doute indiscrète du vicomte semblait avoir jeté un froid glacial entre ces trois personnages qui, tout à l’heure, causaient avec abandon dans le joli salon rococo.

Le vicomte ne cessait de regarder le portrait de Fulmen ; Hermine se taisait, le baron avait, à plusieurs reprises, marmotté entre ses dents quelques mots inintelligibles, mais évidemment dictés par une sourde irritation.

Cependant il se leva de table le premier, et donna la main à sa fille pour retourner au boudoir ; Ralph le suivit.

Alors, de même que la froide atmosphère de la salle à manger avait paru impressionner désagréablement les trois convives, de même en se retrouvant dans ce joli salon, étincelant de lumière, rempli de fleurs, de dorures, de glaces, en foulant les roses de son épais tapis, et reprenant leur place au coin du feu, le vicomte et ses hôtes subirent une réaction en sens inverse.

— Bah ! murmura Ralph, toutes les Espagnoles se ressemblent ; pourquoi serait-ce elle plutôt qu’une autre ?

Le sourire reparut aux lèvres du vieillard ; un incarnat fugitif

revint aux joues pâles d'Hermine, et Ralph lui-même retrouva l'usage de sa langue. Seulement, il avait reçu une leçon ; il ne fut pas indiscret, il ne demanda plus ce qu'était Fulmen.

Au bout d'une heure de causerie et de douce intimité, la blonde Hermine se retira et gagna son appartement, laissant le vicomte en tête-à-tête avec son père.

— Çà, dit alors le vieillard en frappant sur l'épaule du jeune homme, causons sérieusement, mon cher enfant.

— Je vous écoute, Monsieur.

— Bon ! ce serait plutôt à moi à vous écouter, car enfin vous savez pourquoi vous êtes ici ?

— Mais, dit naïvement le vicomte, l'archevêque mon oncle m'en a touché deux mots.

— Ah ! ah !

— Savez-vous, baron, que Mlle de Roche-Noire est ravissante !

Le baron s'inclina.

— Et s'il ne tient qu'à moi…

Ralph avait, une fois encore, oublié l'Andalouse.

— Il ne tient qu'à vous, vicomte, dit le vieillard en souriant.

— Alors, mon cher beau-père, mieux vaut tout de suite que plus tard. Qu'en dites-vous ?

— Mais, répondit le baron, dans la huitaine, si vous le voulez. Dimanche prochain, par exemple…

— Va pour dimanche.

— En attendant, continua le baron, nous mènerons ici joyeuse vie. Je suis veneur passionné, et si vous aimez la chasse…

— A la folie, baron.

— Nous chasserons tous les jours. Le soir, Hermine nous fera un peu de musique au clavecin… Mais, s'interrompit le baron, j'oublie que vous avez chevauché tout le jour et que, sans doute, vous avez besoin de repos.

Le baron sonna. Le vieux valet qui avait introduit Ralph reparut.

— Conduisez M. le vicomte à son appartement, lui ordonna M. de la Roche-Noire.

Le vicomte souhaita le bonsoir à son futur beau-père et suivit le

valet.

Celui-ci lui fit traverser de nouveau la salle à manger. Les yeux de Ralph s'attachèrent alors au portrait de Fulmen.

Cette fois, il saisit le valet par le bras et lui dit vivement :

— Quel est ce portrait ?

Le valet tressaillit et hésita.

— Parle ! dit impérieusement le vicomte.

— C'est le portrait de Mlle Fulmen, répondit en tremblant le vieillard.

— Qu'est-ce que Fulmen ?

— La sœur aînée de Mlle Hermine.

Ralph haussa les épaules :

— Ce n'est donc pas elle ! pensa-t-il.

Cependant obéissant à une émotion inconnue :

— Et… où est-elle ? dit-il.

— Elle est morte, répondit le valet en courbant le front, et ses dépouilles reposent sous la troisième dalle, à gauche du maître-autel, dans la chapelle du château.

Ralph poussa un soupir.

— Espagnole pour Espagnole, murmura-t-il, je crois que j'aurais aimé Fulmen.

Et il passa, détournant les yeux du portrait.

Chapitre V – Le fantôme

Le vieux valet conduisit Ralph à l'extrémité opposée du château, dans l'aile gauche, comme on disait jadis à la Roche-Noire, et l'introduisit dans une chambre à coucher, dont l'ameublement bizarre le frappa.

Ce n'étaient plus ni le luxe rococo récemment mis à la mode par la marquise de Pompadour, ni les portes à dessus peints par Boucher, ni les tentures sombres du grand règne, ni les noirs bahuts de la Renaissance.

Rien de tout cela. En pénétrant dans le boudoir de Mlle Hermine,

Ralph s'était cru à Versailles ; en entrant dans la chambre qui lui était destinée, il rêva des pays chauds où le soleil rayonne.

Des caisses de fleurs exotiques garnissaient l'embrasure des croisées, un tapis de Smyrne, aux couleurs éclatantes, jonchait le sol, une étoffe à peu près semblable, mais plus légère, tendait les murs ; un divan à la turque s'arrondissait autour de la cheminée. Dans un coin, il vit accrochés au mur un tambour de basque et des castagnettes, entre les deux croisées une peinture un peu sombre, un Murillo ou un Velasquez. Le décorateur de cette chambre avait voulu, semblait-il, rappeler l'Orient ou l'Espagne ; et ces étranges instruments de plaisir, ce tambour et ces castagnettes semblaient attester qu'elle avait été habitée par quelque enfant capricieuse et folâtre de la sierra andalouse.

— C'était la chambre de Mlle Fulmen, dit le valet en pressant un ressort qui démasqua une alcôve où le lit se trouvait.

— Fulmen ! murmura Ralph, qui retomba dans sa rêverie, si c'était elle !

Le laquais se retira et Ralph demeura seul.

— Décidément, reprit-il en se déshabillant et continuant son monologue, tout ce que je vois, tout ce que j'entends est singulier, bizarre… inexplicable… tout, jusqu'à ce portrait que mes yeux ne pouvaient se lasser de contempler, jusqu'à ce nom de Fulmen, qui bruit à mon oreille avec une mystérieuse harmonie… Quelle étrange fille ce devait être ! poursuivit le vicomte, quelle beauté mutine !… quel sourire d'ange !… quel regard de démon !…

Et l'œil du vicomte inventoria cette chambre, qui avait été celle de Fulmen.

— On n'aime cependant point les morts, pensait-il en se glissant dans son lit, surtout d'après leur portrait… Dormons tranquillement et tachons de rêver aux vivants, c'est-à-dire à Mlle Hermine de Roche-Noire, ma blonde fiancée. J'ai été fou au bal de l'Opéra. De pareils serments portent malheur. Dormons…

Le vicomte Ralph voulut, en effet, dormir ; mais, en dépit de sa lassitude, le sommeil ne vint point ; il éteignit sa lampe et enfouit sa tête sous ses draps ; l'image de Fulmen l'y poursuivit…

— Corbleu ! s'écria-t-il après une heure d'agitation et d'insomnie, cela est impossible !… on ne peut pas devenir amoureux d'une toile, d'une toile représentant une morte… Passe encore si la morte sortait de son cercueil…

A ces derniers mots, Ralph tressaillit, se souvint du serment qu'il

avait fait à l'Andalouse de l'aimer au-delà de la tombe, de l'aimer morte comme vivante, et son front se baigna d'une sueur glacée.

Et, au même moment, une lueur se fit à l'extrémité opposée de la pièce, une porte dont le vicomte ne soupçonnait pas l'existence, tourna lentement et sans bruit sur ses gonds, et une femme entra, tandis que les bougies se rallumaient toutes seules sur la cheminée.

La femme qui entrait et marchait droit au lit était enveloppée d'un suaire des pieds à la tête, et le vicomte, tout brave qu'il était, frissonna et pâlit à cette apparition. Elle marchait lentement ; l'oreille la plus exercée n'aurait pu distinguer le bruit de ses pas ; elle s'arrêta tout près du vicomte, haletant et les cheveux hérissés ; puis elle rejeta son suaire.

Alors Ralph put voir une jeune fille telle qu'elle était représentée sur la toile de la salle à manger, dans le même costume de velours noir, avec des nœuds de rubans rouges dans ses cheveux de jais…

— Fulmen ! murmura-t-il… le tableau descendu de son cadre…

C'était bien Fulmen, telle qu'elle avait été peinte ; seulement, au lieu de pétiller de plaisir et de malice, l'œil brillait d'un leu sombre, les lèvres étaient pâles et non plus rouges, et toute cette physionomie agaçante et mutine était devenue triste.

On devinait que la mort avait touché du doigt cette jeune tête.

— Fulmen ! répéta le vicomte avec un effroi où semblait poindre une sorte de joie fiévreuse, est-ce vous ?

Fulmen s'assit à deux pas du lit et répondit :

— C'est moi ! Vous souvenez-vous encore de votre serment ? On vous l'a dit, je suis morte.

Les dents de Ralph claquaient ; mais cette voix qu'il venait d'entendre était si pure, si calme, si mélodieusement timbrée, que le jeune homme essaya de secouer la torpeur qui s'était emparée de lui, et s'écriait :

— Non, vous n'êtes pas morte !

— Je suis morte depuis un an, répondit tristement Fulmen, et j'ai été enterrée dans la chapelle du château, sous la troisième dalle, à gauche du maître-autel. Si vous doutez de ma mort, descendez, vous lirez mon épitaphe… Ce n'est point Fulmen que vous avez devant vous, c'est son ombre !

Ralph ne pouvait détacher ses yeux ardents de cette créature étrange et bizarre. Était-elle morte ou vivante ? Ne voyait-il qu'une

ombre… ou bien était-elle de chair et d'os… était-ce l'apparence ou l'incarnation de Fulmen ?

L'admiration qu'il éprouvait de cette beauté merveilleuse dominait en lui l'effroi qu'il aurait dû ressentir de cette apparition…

— Hélas ! reprit la morte, en ramassant son suaire et s'en drapant avec la coquetterie qu'une jeune fille mettrait à rouler autour de ses épaules, une *sortie de bal,* hélas ! je suis bien réellement morte… morte à seize ans… Quand la vie est semée de rayons de soleil, de parfums et de chants d'oiseaux… quand les pleurs sont si doux encore, qu'ils ressemblent à des sourires… quand l'heure présente est si bonne qu'on songe à peine à l'avenir…

Pourtant j'aimais la vie… moi… et puis j'avais là…

La morte appuya sa main sur son cœur.

— J'avais là votre souvenir… et je croyais à votre serment, ingrat. Vous m'avez oubliée… vous êtes venu ici pour épouser ma sœur…

— Fulmen ! murmura Ralph qui sentit un remords ardent s'éveiller en son cœur, Fulmen… je vous aime toujours…

Elle secoua la tête avec tristesse :

— On n'aime pas les morts, dit-elle.

Ralph tressaillit et sentit, à ce mot, son sang se figer dans ses veines. Il songea à son serment.

Pourtant Fulmen ne se plaignait point… elle ne l'accablait point de ses reproches… elle semblait résignée.

Ralph vit la trépassée courber le front, une larme briller dans ses yeux, tandis qu'un frisson parcourait tout son corps.

— J'ai froid, dit-elle.

Elle quitta le siège où elle s'était assise, et alla s'accroupir devant la cheminée, où s'éteignaient les derniers tisons.

— Les morts ont toujours froid… murmura-t-elle.

— Mon Dieu ! exclama Ralph, morte, ou vivante, ah ! vous êtes belle ! oh ! belle comme jamais femme ne le fut avant vous… et je vous aime comme le jour où vous m'êtes apparue pour la première fois.

— On n'aime pas une morte, répéta-t-elle avec tristesse.

— Mais, s'écria le vicomte, vous n'êtes pas morte… c'est

impossible ! la mort décompose les chairs, éteint le regard, roidit les membres… les morts ne marchent pas, ne parlent pas…

— Je suis morte ! répéta Fulmen avec un ton d'autorité qui convainquit le vicomte… morte et cependant je souffre…

— Vous souffrez ! fit-il avec effort.

— Oui, parce que je suis morte avec une pensée coupable. Je songeais à ce bal où je vous rencontrai, et je me repentais de ne m'être point attachée à vous comme le lierre s'attache au chêne.

Cependant si, vous vivant, vous m'aimiez encore, moi morte, Dieu me pardonnerait peut-être et je ne souffrirais plus.

— Mais je t'aime ! s'écria Ralph, en contemplant la jeune trépassée, si belle de regret.

Et cependant une voix secrète disait en lui : Ah ! si elle vivait !…

— Je t'aime ! répéta-t-il d'une voix mal assurée.

Un pâle sourire vint à ses lèvres :

— Je suis froide comme un glaçon, dit-elle.

Et elle se leva et elle alla vers Ralph, qui, la voyant s'avancer, ne put se défendre d'un sentiment d'effroi.

— Vous le voyez bien, murmura-t-elle, les morts font peur aux vivants.

— Non ! non ! dit-il vivement et comme honteux de cette terreur passagère… non ! Fulmen, ma bien-aimée…

Alors, la morte étendit la main, et prit celle du jeune homme.

Ralph poussa un cri… la morte laissa retomber sa main.

La main de Ralph avait senti comme un appareil de glace l'entourer et la serrer… C'étaient les doigts de la trépassée.

— Non, non, dit-elle d'une voix navrée ; vous le voyez bien… Je souffrirai toujours…

Et elle s'enfuit, et Ralph était si troublé qu'il ne put ni proférer un cri, ni faire un geste.

Les bougies s'éteignirent toutes seules, et le silence régna de nouveau dans la chambre.

Le fantôme avait disparu.

— Fulmen ! Fulmen ! appela Ralph à plusieurs reprises.

Fulmen ne répondit point, Fulmen ne revint pas.

Le vicomte Ralph demeura, pendant une grande partie de la nuit, dressé sur son séant, l'œil fixé vers cet endroit de la chambre où Fulmen avait disparu, l'oreille inquiète, les cheveux hérissés par une mystérieuse terreur. La nuit s'écoula, mais Fulmen ne revint pas.

Cependant, de temps à autre, Ralph murmurait tout bas :

— Fulmen ! Fulmen… Oh ! reviens !

Aux premiers rayons du jour, le jeune homme comprit que, si l'apparition devait se reproduire, ce ne serait que pour la nuit suivante.

Une sorte de lassitude physique triompha chez lui de son angoisse morale et il s'endormit d'un lourd et profond sommeil.

Quand il s'éveilla, le soleil entrait dans sa chambre et il entendit au bas de sa croisée, dans la cour du manoir, un chant bizarre et monotone.

Encore l'esprit frappé des événements de la nuit, le vicomte se leva, et, intrigué par ce chant qui lui arrivait bizarrement rythmé, il ouvrit sa croisée, se pencha dans la cour et regarda.

Une douzaine de personnes vêtues de noir ou de blanc entraient dans la chapelle du château, dont Ralph aperçut la porte à l'autre extrémité de la cour.

La plupart portaient des cierges, et Ralph se rendit compte aussitôt de ce chant monotone qui s'élevait sous les voûtes de la chapelle.

C'était l'enterrement de Jean Denis le braconnier.

Depuis la veille, le sceptique vicomte avait quelque peu modifié ses opinions et sa manière de penser à l'endroit des morts et des revenants.

Il s'habilla et descendit à la chapelle.

— Voyons, se dit-il, si hier soir je n'ai pas été victime d'une hallucination, et si Jean Denis qu'on enterre ce matin, ressemble toujours au braconnier qui m'a servi de guide…

Ralph ne s'avouait pas qu'un autre motif le poussait vers la chapelle : le désir de voir si, bien réellement, ainsi qu'elle le lui avait dit, Fulmen était inhumée sous la troisième dalle, à gauche du maître-autel.

Il descendit donc dans la cour, la traversa et gagna la chapelle. Les serviteurs du château entouraient la bière de Jean Denis,

l'aumônier donnait l'absoute.

Le vicomte s'approcha, fit un signe de croix, prit le goupillon, la trempa dans le bénitier, et, espérant toujours voir le visage du mort, il écarta les pénitents qui chantaient le De *Profundis* autour de la bière.

Le cercle s'entrouvrit fort respectueusement devant lui, mais le vicomte fut déçu dans son attente, la bière était fermée…

Alors il chercha des yeux le maître-autel et la dalle qui recouvrait le caveau de Fulmen. Cette dalle attira bien vite ses regards, grâce à cette inscription en lettres noires :

ICI REPOSE
HAUTE ET PUISSANTE DAMOISELLE
FULMEN DE ROCHE-NOIRE
MORTE LE…
PRIEZ POUR ELLE.

Ralph passa la main sur son front et baissa les yeux.

Ainsi, Fulmen était bien morte. Ralph fut tenté un moment de quitter brusquement la chapelle ; mais le respect qu'on doit aux morts le retint.

Il vit s'achever la cérémonie, récita les prières qu'on dit sur la tombe ouverte, et ce ne fut que lorsque le cercueil eut été descendu dans le caveau réservé aux serviteurs du manoir de Roche-Noire, qu'il sortit de l'église lentement et le front penché.

Comme il traversait de nouveau la cour, une voix joyeuse se fit entendre au-dessus de lui.

— Bonjour, vicomte, disait-on.

Il leva la tête, et reconnut le baron de Roche-Noire à une fenêtre.

– Bonjour, Monsieur le baron, répondit-il en tressaillant.

Le père d'Hermine était en justaucorps de chasse vert, le tricorne sur la tête et la trompe en bandoulière.

– Attendez ! lui cria-t-il, je vous rejoins !…

Et tandis que le baron descendait, Ralph aperçut une meute de fort beaux chiens couplés deux par deux, qui sortaient du chenil, et deux chevaux de chasse tout sellés qu'un piqueur se hâtait de brider.

Le baron descendit.

Il sembla au comte que le vieux seigneur était rajeuni dans son

costume de veneur, tant il portait gaillardement la grande botte à entonnoir, et faisait sonner avec vigueur la mollette de son éperon à la française sur le pavé de la cour.

M. de Roche-Noire vint à Ralph d'un air ouvert et cordial, et lui serra affectueusement la main.

— Vous devez avoir bien dormi, lui dit-il, après la longue course que vous avez faite hier à travers nos grands bois morvandiaux.

— En effet, balbutia Ralph, confondu par cet air jovial du maître d'une maison où les morts revenaient et ou, il y avait quelques minutes à peine, on venait d'assister à un enterrement.

Le baron devina sans doute cette réflexion de son hôte, car il se hâta de lui dire :

— Je n'ai pas voulu partir avant les funérailles de ce pauvre Jean Denis. C'était un homme attaché à ma maison, il nous servait avec dévouement. Mais la chose est faite. Si vous voulez me suivre à la salle à manger, nous allons prendre la halte de chasse, et nous monterons à cheval aussitôt après.

— Je suis prêt à vous suivre, répondit Ralph, tout rêveur.

— Venez, en ce cas.

Le baron se prit à marcher le premier, et, tout en marchant :

— Nous aurons une belle journée de chasse, dit-il ; la neige a été durcie par la gelée, le soleil est tiède et les bois auront pour nos trompes les sonores échos d'une vieille cathédrale. Mon piqueur a fait le bois ce matin. Grâce à la neige, l'opération était facile. Il nous a détourné un beau *solitaire* qui résistera vigoureusement et ne se décidera à faire tête que lorsque nos chiens seront harassés et nos chevaux blancs d'écume.

En parlant ainsi, le baron ouvrit la porte de la salle à manger, et Ralph put voir la blonde Hermine assise dans un grand fauteuil à l'angle de la vaste cheminée à manteau écussonné.

Ralph regarda sa fiancée, et, comme la veille, au moment où il avait pénétré dans le boudoir et l'avait vue pour la première fois, il la trouva jolie à croquer.

Mais, presque aussitôt, il leva la tête ; ses yeux rencontrèrent le portrait de Fulmen, et le prestige qui environnait Hermine s'évanouit.

Hermine était d'une beauté médiocre et vulgaire auprès de cette toile frappante de vérité qui rappelait l'éblouissante Fulmen.

A partir de ce moment, le vicomte Ralph redevint rêveur ; il

répondit à peine aux questions que lui fit Hermine sur la façon ont il avait passé sa première nuit à Roche-Noire ; il ne toucha que du bout des dents aux viandes froides que le baron entamait avec un robuste appétit ; il effleura de ses lèvres à peine le gobelet que la blonde Hermine lui remplit de sa main blanche et mignonne. Il regardait toujours Fulmen.

Une vieille pendule, enfermée dans une cage de chêne, sonna dix heures.

— Allons, vicomte, allons ! dit M. de Roche-Noire, à cheval !

Et le vieux gentilhomme, qui ne paraissait point s'apercevoir de la distraction presque impolie de son hôte, ouvrit la porte de la salle à manger qui donnait de plain-pied sur la cour, se posa en dehors, mit un poing sur la hanche, emboucha sa trompe et sonna le départ avec des poumons de vingt ans.

— Mon père est toujours jeune quand il s'agit de chasser, dit Hermine en souriant, tandis que Ralph, s'apercevant enfin de son manque de courtoisie, lui baisait galamment la main.

La jeune fille avait le front calme et pur, le regard doux et timide ; elle avait paru trembler très fort lorsque Ralph lui avait pris la main.

— Voilà, se dit le vicomte, une enfant qui ne paraît pas savoir que le château qu'elle habite est hanté par des revenant, et que les morts sur le corps desquels on récite des prières courent les bois un fusil sur l'épaule.

Et se retournant brusquement vers elle :

— Mademoiselle, lui dit-il, croyez-vous aux revenants ?

Hermine pâlit, mais elle eut la force et le courage de sourire.

— Non, dit-elle, je n'y crois pas, Monsieur le vicomte.

— Vous avez tort peut-être, murmura Ralph, qui avait remarqué sa pâleur subite.

Puis il la salua froidement et suivit le baron qui déjà avait le pied à l'étrier.

Les chevaux de chasse de M. de Roche-Noire étaient de cette vaillante race morvandelle qui va se perdant tous les jours. Petits, raccourcis, l'œil saillant, les jambes grêles, ils avaient le jarret infatigable et l'ardeur des chevaux du désert africain.

Ralph sauta en selle et continua à suivre son hôte.

Les bois du Morvan sont immenses, mal percés, encombrés de broussailles ; mais les chevaux du pays sont habitués à y chasser, et ils passent partout.

La journée était claire, lumineuse ; le vent à peine froid. Le soleil faisait bien étinceler la neige qui couvrait le sol, et le givre qui dessinait de fantastiques arabesques parmi les branches dépouillées des vieux chênes.

La trompe de M. de Roche-Noire et celle de son piqueur sonnaient un éclatant *lancer,* les chiens donnaient avec un ensemble merveilleux ; la bête de chasse était déjà sur pied.

C'en était trop pour que le vicomte Ralph fût longtemps en proie à ses sombres rêveries.

Il emboucha pareillement le cor et s'élança au galop sur le derrière de la meute.

Ainsi que, l'avait annoncé le baron, le sanglier était un vieux solitaire qui promettait de tenir longtemps.

Ralph galopa plusieurs heures à sa poursuite, guidé par le vacarme de la meute, croyant toujours arriver pour sonner l'hallali, et remarquant avec dépit que l'animal semblait retremper ses jarrets au lieu de les lasser.

Puis, il lui arriva ce qui advient souvent aux veneurs les plus expérimentés : il perdit la chasse, abusé par un écho, un vallon qui tournait brusquement, et ce bourrelet, sans sonorité, que forme la neige.

Un moment vint où Ralph n'entendit plus rien, ni les aboiements des chiens, ni les trompes de ses compagnons.

Il était au milieu d'une vaste futaie, foulant une neige épaisse, au milieu d'un silence de mort.

Le soleil avait disparu derrière les grands arbres, le jour baissait.

Ralph prit sa trompe et sonna vigoureusement *au perdu.*

Aucun écho ne lui répondit.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, si mon cheval ne se tire de là tout seul, bien certainement je ne retrouverai jamais mon chemin.

Il rendit la main au cheval ; le cheval alla d'abord droit devant lui, puis il s'arrêta, tourna sa tête intelligente de droite et de gauche, et se prit, à hésiter.

Le jour baissait de plus en plus ; une bise aiguë et froide soufflait à travers les branches mortes des arbres.

Ralph, pris d'un frisson subit, déroula son manteau, placé à l'arçon de la selle, et s'enveloppa soigneusement.

Puis il donna un coup d'éperon à sa monture.

Le cheval se remit en route ; mais le vicomte eut bientôt reconnu, à son allure qu'il marchait au hasard.

— Je serai fort heureux, pensa l'Écossais, si je ne meurs pas de faim et de froid au milieu de cette futaie éternelle.

Comme il faisait cette réflexion, le cheval s'arrêta court et pointa les oreilles.

— Hein ! qu'est-ce donc ? murmura le cavalier qui joua de l'éperon.

Mais le cheval ne bougea pas et parut avoir peur.

Ralph regarda et crut voir une masse noire, immobile à travers les arbres. Il renouvela son coup d'éperon plus énergiquement.

Le cheval, vaincu par la douleur, fit quelques pas.

Alors, le vicomte reconnut que la masse noire n'était autre qu'un homme armé d'un fusil, et tranquillement assis sur un tronc d'arbre renversé.

— Hé ! l'ami, dit- il, tu vas bien m'indiquer le chemin de Roche-Noire ?

La masse noire, s'agita. Puis Ralph entendit une voix qui le fit tressaillir.

— Volontiers ! disait cette voix.

Et l'homme au fusil s'approcha, et Ralph, aux lueurs mourantes du crépuscule, reconnut le braconnier Jean Denis, le même qu'on avait enterré le matin dans la chapelle de Roche-Noire.

Entre ce revenant et celui de la nuit précédente, il y avait pour le vicomte Ralph la différence qui existe entre le beau et le laid, entre une femme séduisante et belle et un homme au visage repoussant.

Fulmen morte et sortant de sa tombe était si belle encore, que la peur avait le temps de se raisonner.

Et puis, Ralph ne l'avait point vue comme il avait vu le braconnier, couchée dans son cercueil, immobile, avec cette pâleur jaunâtre qui est l'indice certain du trépas.

Il n'avait que très peu tremblé en voyant apparaître Fulmen ; mais le fantôme du braconnier eut le pouvoir terrible de hérisser ses cheveux et de faire claquer ses dents.

Le mort, sans ajouter un mot, leva la main et fit signe à Ralph de vouloir bien le suivre.

Ralph était désormais incapable de pousser et de diriger son cheval mais son cheval, dominé sans doute par une force invisible, se remit eu marche sur les pas du braconnier.

Le défunt marchait à pas lents ; mais ses pieds ne faisaient point craquer la neige et y laissaient à peine une empreinte légère.

Le cheval suivait et semblait observer scrupuleusement sa distance.

Le vicomte, pendant quelques minutes, fut saisi d'un tel effroi, qu'il se sentit, comme cloué sur sa selle et incapable de descendre de cheval.

Puis insensiblement, il se familiarisa avec sa terreur, la raisonna, parvint à la calmer, et se fit la réflexion suivante :

— Qui sait si cet homme est bien mort ? ou plutôt qui sait, s'il ne ressemble pas trait pour trait à celui que j'ai vu dans la bière, et si l'on n'abuse pas de cette ressemblance pour me mystifier ?

Ce soupçon se prit à grandir, comme s'élargit une tache d'huile.

Tout à coup le cavalier se roidit sur sa selle, rassembla sa bête et l'arrêta net.

— Hé ! Jean-Denis ! cria-t-il.

Le mort se retourna.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il de sa voix railleuse.

— Savoir où tu me conduis.

— Je vous remets dans votre chemin. Encore cent pas environ et vous serez hors des bois ; puis, vous verrez Roche-Noire sur votre gauche. Venez, Monsieur.

Mais Ralph ne bougea pas.

— Dis donc, Jean-Denis, fit-il, m'assurerais-tu bien que tu es mort ?

— Hé ! ricana le fantôme, n'avez-vous pas assisté à mon enterrement ce matin ?

— Oui, certes.

— Alors vous devez savoir à quoi vous en tenir.

Et le fantôme eut un éclat de rire strident qui fit trembler la futaie.

Ralph, saisi d'une colère vertigineuse, mit la main sur ses fontes.

— Pardieu ! dit-il, je vais bien voir si tu es mort ou vivant.

— Ah ! ah !

Le vicomte prit un pistolet et l'arma.

— On ne meurt pas deux fois, dit-il, et je n'ai jamais entendu dire qu'une balle eût fait le moindre mal à un fantôme.

— Ni moi, fit le braconnier d'un ton moqueur.

— Donc, poursuivit Ralph, je ne risque qu'une chose.

— Laquelle ?

— Tuer un drôle qui s'est moqué de moi.

En parlant ainsi le vicomte ajusta le braconnier.

— Tiens ! dit-il, entre les deux yeux !

Ralph pressa la détente ; le coup partit, un éclair illumina la forêt ; un éclat de rire satanique se fit entendre ; puis, quand le nuage de fumée qui, un moment l'avait enveloppé, se fut dissipé, le vicomte ne vit plus Jean Denis.

Le braconnier avait disparu comme disparaissent les fantômes…

Alors Ralph, enfonça l'éperon dans le flanc de sa monture et cette dernière qui, sans doute, se reconnaissait en cet endroit de la forêt, s'élança en avant et eut en quelques secondes atteint la lisière de la forêt…

La nuit était venue, mais, dans le lointain, des lumières brillaient sur la sombre façade du vieux manoir de Roche-Noire.

Chapitre VIII

Le vicomte Ralph arriva au château plus pâle et plus ému que jamais.

Un homme l'attendait à l'entrée du pont-levis.

C'était le baron.

Le baron était de plus joyeuse humeur encore que le matin.

— Ah pardieu ! mon cher hôte, dit-il en accourant vers lui, il faut convenir que vous n'êtes pas heureux, morbleu ! Vous avez perdu la chasse, vous vous êtes égaré et nous avons passé le reste du jour à vous chercher inutilement.

Un instinct secret de prudence empêcha le vicomte de parler de cette rencontre bizarre qu'il avait faite.

— Je me suis égaré, en effet, dit-il, et j'ai eu grand tort de me fier à mon cheval. Ce n'est qu'après avoir erré en tous sens que je suis parvenu à me tirer d'affaire. – Enfin, vous voilà ! dit le baron.

— Oui, certes.

— Il ne vous est rien arrivé ?

— Rien… absolument…

La voix de Ralph tremblait, quelque effort qu'il fit pour maîtriser son émotion.

— Eh bien ! dit le baron, qui ne semblait point la remarquer, à table en ce cas ; Hermine nous attend, et vous devez avoir grand'faim.

— Grand'faim, en effet, balbutia le vicomte qui jeta sa bride aux mains d'un valet. Il mit pied à terre sur le champ. Comme l'avait annoncé le baron, Hermine les attendait dans la salle à manger.

La jeune fille était fort pâle, et il sembla au vicomte qu'elle le regardait avec une tristesse invincible. Elle parla peu durant le souper ; elle ne fit aucune question sur les événements de la journée et parut absorbée en une rêverie profonde.

Le baron seul fut d'une gaîté inaltérable.

Quant à Ralph, il semblait avoir hâte que le souper finît ; et, lorsqu'on quitta la table, il prétexta une violente migraine et une extrême lassitude, demandant la permission de se retirer dans sa chambre.

Malgré l'apparition du braconnier qui l'avait si fort épouvanté, le jeune Écossais avait soif d'une nouvelle émotion. Il voulait revoir Fulmen !…

— Je l'aime morte ! murmura-t-il en se mettant au lit et soufflant sa bougie.

Et d'une voix émue, tremblante, il se prit à appeler :

— Fulmen !… Fulmen !…

Presque aussitôt après cette évocation mystérieuse, les flambeaux de la cheminée se rallumèrent, et Ralph, dont le cœur

battait violemment, vit apparaître la trépassée.

Chapitre IX

Après tout ce qu'il avait vu, le vicomte Ralph croyait désormais aux revenants.

S'il eût pu douter de la mort de Fulmen, même après avoir senti l'étreinte de sa main glacée ; s'il n'avait pas ajouté foi à l'inscription funéraire de la chapelle, du moins il y avait un événement qui passait pour lui à l'état de conviction inébranlable.

C'était la mort du braconnier.

Ralph avait tiré sur lui ; il l'avait parfaitement ajusté ; il était certain de lui avoir envoyé une balle entre les deux yeux, et, si cette balle eût manqué son but, il l'aurait bien sûrement entendue siffler.

La balle et le but avaient disparu.

Cette circonstance avait achevé d'anéantir les dernières idées sceptiques du vicomte.

Ce fut donc avec la foi d'un véritable nécromant que le roué de Versailles et de Marly évoqua le fantôme de Fulmen.

Le fantôme vint.

Fulmen rejeta son linceul, s'approcha du lit et s'assit dans le fauteuil placé au chevet.

Elle avait bien la pâleur cadavéreuse de la tombe, l'œil attristé des morts, la démarche pénible et lente de ceux qui s'en reviennent de l'autre monde.

Mais elle était belle malgré tout, belle à faire pâlir la beauté de sa sœur Hermine, belle à désespérer.

Ralph éprouva cette première et suprême émotion inséparable des apparitions ; puis, il se sentit dominé, fasciné et pour ainsi dire attiré par le rayonnant visage de Fulmen ; et, une fois encore, il oublia qu'elle n'était plus de ce monde.

— Oh ! murmura-t-il d'une voix que la joie et la terreur mélangées rendaient tremblante, ah !… enfin… vous voilà !…

— Me voilà, dit Fulmen, dont les lèvres décolorées eurent un angélique sourire.

— Vous êtes bonne d'être venue, continua Ralph en la regardant

avec amour. J'avais si grand'peur que vous ne veniez pas !

— Il y a loin de l'autre monde ici, mon ami.

— Les distances existent donc pour les morts ? demanda naïvement l'Écossais.

— Comme pour les vivants, mon ami ; je vous l'ai dit hier, je suis damnée. L'Enfer est plus loin que le Paradis.

— Damnée ! murmura Ralph.

— Oui, parce que je suis morte avec une pensée d'amour.

— Dieu est bon, cependant…

— Oui, Dieu est bon ; mais il est sévère. Il brise parfois le bourgeon qui venait de naître, il permet qu'on meure à vingt ans !

Fulmen avait des larmes dans la voix.

— Il est bon, poursuivit-elle, puisqu'il m'a permis de me racheter. Si un homme m'aimait au-delà de la tombe…

— Je vous aime ! s'écria Ralph.

Elle eut un triste sourire.

— Oui, dit-elle, et lorsque ma main touche la vôtre, vous jetterez un cri comme la nuit dernière, et vous aurez peur… Les morts ont toujours froid.

— Donnez-moi votre main et vous verrez, répondit Ralph, qui tendit résolument la sienne à la trépassée.

— La voilà !

Ralph prit cette main, éprouva cette sensation terrible que procure le contact d'une couleuvre ; mais il eut le courage de se contenir, la force de sourire, et il continua à envelopper la morte d'un regard plein d'amour.

— Je vous aime ! répéta-t-il.

La morte souriait toujours.

— Mon pauvre ami, reprit-elle, je veux bien croire que vous m'aimez…

— Oh ! je vous le jure…

— Mais l'amour qu'on porte à une trépassée est un amour stérile, et pour que cet amour pût me rouvrir les portes du ciel, il faudrait qu'il fût si profond, si ardent, si passionné, que la vie vous fit horreur, que la tombe qui recouvre mes dépouilles vous attirât… et

vous avez vingt-deux ans à peine, Ralph, et, à votre âge, la vie est si bonne.

L'Écossais secoua la tête.

— Ah ! fit-il, vivre sans vous, c'est la mort ; m'avoir à vous dans la mort, c'est la vie.

— Prenez garde, ami !

— A quoi ? chère Fulmen.

— Savez-vous bien que si vous faisiez un pareil souhait, Dieu serait capable de l'exaucer.

— Ah ! continua le jeune homme avec exaltation, être votre époux dans le ciel, traverser, votre main dans la mienne, l'éternité des siècles, n'est-ce point la vraie vie, n'est-ce point le bonheur sans fin ?

— Ralph, mon ami, interrompit de nouveau la trépassée, dont l'œil brillait d'une joie céleste, Ralph, prenez garde !

— Je ne crains pas la mort !

— Mais vous mourrez si vous m'aimez…

— Je le désire ardemment.

— Mais vous êtes le fiancé de ma sœur…

Ralph laissa échapper une exclamation de colère.

— Oh ! je la hais ! dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est vivante, tandis que la tombe s'est refermée sur vous. Qu'a-t-elle donc fait, elle, pour jouir encore de la lumière du soleil, du parfum des fleurs, de l'ombre des arbres ? Était-elle donc plus jeune et plus belle ? avait-elle le cœur plus pur ?

— Ralph, soupira la trépassée, vous êtes injuste et cruel. Ma sœur ne dirigeait point ce doigt de la destinée qui m'a marqué au front…

— Vous avez raison peut-être, Fulmen ; mais il est une chose que je vous jure, c'est que je n'épouserai point Hermine, c'est que, si Dieu veut me reprendre et nous unir dans l'éternité, je suis prêt à mourir.

La trépassée dégagea brusquement sa main.

— Vous êtes fou, mon ami, dit-elle, et j'aime mieux ne jamais remonter au ciel, qu'obtenir ma rédemption par un tel sacrifice.

Elle se leva lentement, et fit un pas de retraite.

— Adieu, dit-elle, adieu Ralph… épousez Hermine et priez pour moi…

Mais Ralph s'élança à sa poursuite et se mit à genoux :

— Fulmen ! Fulmen !… murmura-t-il-, grâce ! ne me quittez pas… je vous aime !…

— Mais votre amour, c'est la mort.

— C'est le bonheur et la délivrance…

Et des larmes coulaient sur ses joues, et son accent était si vrai, si sympathique, si touchant, que Fulmen s'arrêta.

— Ainsi donc, dit-elle, cela est bien vrai ; vous m'aimez ?

— J'aspire à mourir pour vivre éternellement avec toi.

— Et s'il dépendait de moi de te tuer à l'instant…

— Ah ! tu ne me le refuseras point, n'est-ce pas ? murmura-t-il, ivre d'exaltation et d'amour.

La trépassée parut hésiter longtemps…

— Écoute, dit-elle enfin, étendant la main vers un petit bahut sculpté par Boulle, le divin ébéniste, tu vois ce meuble ?

— Oui.

— Dans ce meuble se trouve un petit flacon qui renferme une liqueur noirâtre. Réfléchis encore… quand je ne serai plus là…

— Et cette liqueur ?

— C'est la mort.

— C'est le bonheur ! répéta Ralph qui voulut s'élancer vers le bahut.

Fulmen l'arrêta d'un geste.

— Pas encore ! dit-elle… plus tard… à minuit ! D'ici là… réfléchis…

Et tout aussitôt les bougies s'éteignirent et Ralph se trouva dans une obscurité complète.

Cependant il put voir le blanc fantôme de la trépassée s'éloigner lentement, puis s'effacer et disparaître sans bruit, comme s'effacent et disparaissent les fantômes…

Chapitre X

Si le vicomte Ralph eût été Français, il est probable que, Fulmen partie, il aurait couru ouvrir la croisée, pour exposer son front brûlant à l'air froid de la nuit.

Puis, ce premier accès de fièvre passé, il se fût pris à réfléchir, se disant :

— Tout cela est de la folie ! J'ai vingt-deux ans, je suis mousquetaire du roi, je vais épouser une belle fille, blonde comme une madone, blanche comme un lys, qui m'apporte en dot cent mille livres de revenu. En vérité ! je n'ai qu'à me laisser aller au courant de la vie…

Et il se fût recouché fort tranquillement, sans plus songer à Fulmen.

Mais Ralph était Écossais ; Ralph avait été bercé par cette légende bizarre de *la Double vie,* qu'on répète au pied des monts Cheviot. Ralph en était arrivé à un point d'exaltation tel que, pour lui désormais, mourir, c'était vivre, c'était se réunir pour toujours à Fulmen.

Aussi, le fantôme disparu, se précipita-t-il vers la cheminée, y cherchant un tison sur lequel il se prit à souffler pour rallumer sa bougie.

La clarté revenue, il courut au petit bahut, l'ouvrit et trouva aisément le flacon rempli d'une liqueur noirâtre.

— Fulmen… Fulmen… attends-moi ! Je t'aime… murmura-t-il.

Et il avala le contenu du flacon.

Un moment, Ralph éprouva une sensation étrange, inexplicable, un grand froid dans la poitrine et une grande chaleur à la tête ; puis, peu à peu ses yeux s'appesantirent, ses jambes tremblèrent, une lassitude extrême s'empara de lui, et il tomba sur le parquet, murmurant toujours d'une voix éteinte :

— Fulmen… attends-moi… je t'aime !…

Chapitre XI

Ralph, avalant le contenu du flacon, avait cru partir pour l'autre monde.

Ralph se trompait. Le flacon ne renfermait qu'un narcotique, et

le vicomte fut fort étonné de s'éveiller, au bout de quelques heures, de se retrouver dans son lit et de voir entrer par la fenêtre un rayon de soleil.

Une femme était auprès de lui et le regardait en souriant.

C'était Fulmen.

Non plus Fulmen la trépassée, Fulmen pâle, le regard éteint, les lèvres décolorées, enveloppée de son linceul ; mais Fulmen jeune et belle, l'œil étincelant, la bouche fraîche et rouge, Fulmen vêtue de cette jupe écarlate et de ce corset de velours noir qu'elle portait au bal de l'Opéra, le soir où Ralph la poursuivait de ses protestations d'amour.

Un moment, le vicomte se crut déjà mort, déjà dans l'autre monde ; mais il reconnut bien vite la chambre où il se trouvait, et, à travers la fenêtre, les grands arbres du parc de Roche-Noire.

Et puis Fulmen lui avait pris les mains et le regardait en souriant ; et la main de Fulmen était tiède et non plus glacée, et Fulmen lui disait :

— Ah ! cher époux du ciel, nous pouvons nous unir, maintenant, car je suis sûre de toi ; car, me croyant morte, tu as voulu mourir ; car tu as accepté toutes les épreuves jusqu'à la dernière.

Rassure-toi donc, mon Ralph bien-aimé, Fulmen n'est pas morte, et n'a point envie de mourir. Fulmen veut vivre longtemps, bien longtemps, et t'aimer toujours…

Ralph, étourdi, contemplait Fulmen et semblait ne pas comprendre.

Alors Fulmen frappa deux légers coups sur le mur ; et cette porte par où elle entrait dans la chambre de l'Écossais, lorsqu'elle jouait son rôle de fantôme ; – cette porte s'ouvrit et, de plus en plus étonné, le vicomte vit entrer Hermine et son père, puis, derrière eux, un galant gentilhomme dont la vue lui arracha un cri.

Ce gentilhomme avait coupé sa grande barbe, dépouillé le sarrau bleu et les guêtres de cuir de Jean Denis, le braconnier, ce qui le rajeunissait d'au moins dix ans.

— Mon cher vicomte, dit le baron de Roche-Noire, laissez-moi vous présenter le marquis Jean-Denis de Maurevers, le mari de ma nièce Hermine, qui a bien voulu se prêter ainsi que sa femme aux caprices *de l'autre monde* de ma bien-aimée fille unique, Fulmen que voilà !

Et Fulmen, souriant toujours et tenant toujours dans les siennes

la main de Ralph, ajouta :

— J'avais mis un gant en peau de serpent si mince et si diaphane qu'on ne l'apercevait point. Voilà d'où est provenue cette sensation de froid que je vous ai causée. Mon cousin de Maurevers s'était fait une tête de braconnier, et il avait fait confectionner à Paris un homme en cire à son image que vous avez vu dans la bière.

Voilà comment, mon ami, avec peu de chose, on arrive au fantastique et comment d'un homme sceptique et railleur que vous étiez, on fait un homme qui croit aux revenants.

— Mais, s'écria Ralph qui retrouva enfin l'usage de sa langue, M. de Maurevers m'expliquera, j'imagine, comment il pare une balle… et parvient à disparaître, sans même laisser la trace de ses pas sur la neige.

— C'est fort simple, répondit le marquis. Vos pistolets n'étaient chargés qu'à poudre, et, tandis que la fumée vous environnait, j'ai bondi vers une branche d'arbre et me suis établi dessus à califourchon…

Le vicomte fronçait le sourcil.

— Tout cela, murmura-t-il, ressemble fort à une mystification.

— Non, dit Fulmen, qui lui tendit son front, c'est la suite de votre serment, mon ami. Vous m'aviez juré de m'aimer au-delà du tombeau, et j'ai voulu savoir si vous tiendriez votre serment.

Maintenant, je suis votre femme.

FIN

Notes

[←1]

Hagyn = dromadaire

[←2]

L’Islamisme n’accorde pas aux animaux qu’un instinct purement mécanique ; il admet chez eux l’existence d’une âme, et croit cette âme réservée à une autre vie.